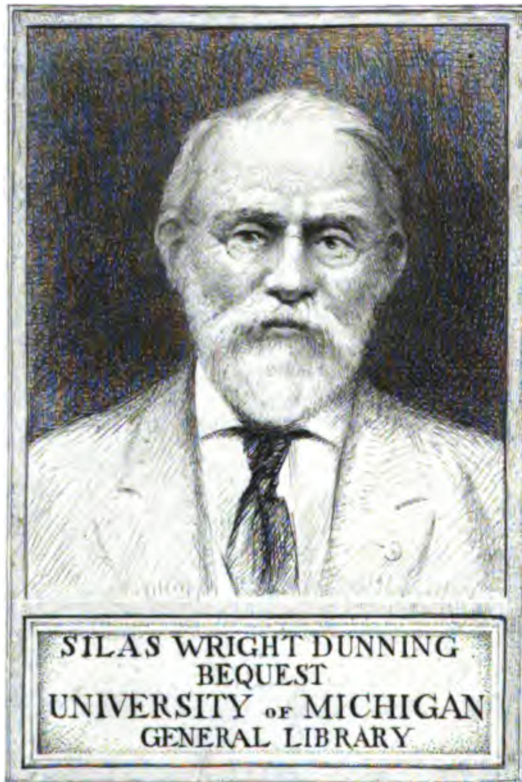

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE 13

SOCIALE ET POLITIQUE

VERSAILLES. — IMPRIMERIE AUBERT

6, avenue de Sceaux, 6

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE, SOCIALE ET POLITIQUE

ORGANE DU POSITIVISME

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRECTEUR : PIERRE LAFFITTE

ORDRE ET PROGRÈS

SECONDE SÉRIE — TOME XIII

108 — 1896

PREMIER SEMESTRE

PARIS

SOCIÉTÉ POSITIVISTE

10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 10

—

1896

1er Moïse 108. 19e ANNÉE. — N° 1. 1er Janvier 1896.

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION DE M. SPENCER

(*Traduit de l'anglais* par L. Baraduc.)

Le principe qui remplit le traité philosophique de M. Spencer et sur lequel repose son droit d'être appelé une synthèse, c'est le *processus* appelé évolution. Ce principe, d'après M. Spencer, opère constamment, non seulement dans les corps vivants, mais à travers l'univers entier. Le premier volume de sa *Philosophie synthétique* est en grande partie employé à prouver son universalité. Il importe de rechercher sur quel fondement repose une aussi vaste superstructure.

Qu'entend-on par l'évolution ? D'après M. Spencer, l'évolution peut se ramener à deux principes élémentaires : 1° la persistance de la force ; 2° l'instabilité de l'homogène. Je m'occuperai peu du premier, me contentant de remarquer qu'il paraît embrasser deux choses qui sont rarement associées : 1° la généralisation de la conservation de l'énergie à laquelle on arrive par l'observation et l'induction ; 2° le fait que les objets occupent un certain espace, ce qu'on appelle ordinairement l'impénétrabilité de la matière. C'est le second principe, l'instabilité de l'homogène que nous allons considérer ici. « Dans l'évolution, dit M. Spencer, la matière passe d'une homogénéité incohérente et indéfinie à une hétérogénéité cohérente et définie. » Il donne plusieurs exemples de la condition d'équilibre instable dans lequel se trouve l'homogène. Les plateaux d'une balance, quelque bien tarés qu'ils soient, tendent, après un certain temps, à baisser inégalement. Une masse de matière portée à une température déterminée tend à se refroidir inégalement. Un bloc de métal exposé à

l'air finit par s'oxyder. Certaines formations rocheuses montrent dans leur intérieur des couches stratifiées indiquant l'action des intempéries. Les atomes d'un précipité se diffusent inégalement à travers leur liquide. La gomme laque étalée sur une feuille de papier ne tarde pas à montrer quelque forme de structure cellulaire. Les étoiles sont inégalement réparties dans l'espace ; dans la voie lactée, elles sont beaucoup plus nombreuses ; en certaines portions de l'espace, il y a plus de nébuleuses. Les étoiles à feu rouge abondent ici ; là, celles à feu bleu. A mesure que la terre se refroidit en s'éloignant de l'état de vapeur cosmique primordiale, les composés chimiques deviennent de plus en plus hétérogènes (conjecture qui paraît un peu hasardée). Ce sont là des exemples choisis entre mille de l'évolution dans le monde inorganique. Si nous passons dans le monde organisé, nous trouvons ce même principe exemplifié dans tout le cours du développement. Un arbre qui consiste d'abord en quelques cellules simples se déploie en branches, feuilles et bouquets de fleurs. On discerne avec peine des traces de structure dans un œuf et il devient pourtant un animal complet.

Néanmoins, à cause de l'immense importance attachée à ce principe dans le système de M. Spencer, il est bon de se demander si c'est un principe vraiment capable de rendre compte de la vaste masse des phénomènes naturels. Cet état d'homogénéité considéré comme un état d'équilibre instable est-il universellement vrai ou seulement généralement vrai ? Il semblerait que quelques-uns des exemples de M. Spencer sont plutôt à l'encontre de sa théorie. Lorsque la surface du métal s'oxyde au contact de l'air, nous avons un cas d'instabilité non pas de l'homogène mais de l'hétérogène. Aux points de contact de deux corps distincts, air et métal, nous observons l'instabilité et le changement, mais l'intérieur de la masse métallique reste homogène et stable. Il en est de même de la laque : tant qu'elle est enfermée dans son flacon, elle ne montre aucun des changements qu'amène son exposition à l'air. Ce sont les circonstances complexes de la division mécanique et de l'exposition à l'air qui developpent la structure cellulaire. Prenons encore le cas de la nébuleuse qui est supposée se condenser en mé-

téorité; elle perd son mouvement intrinsèque, sa température tombe au zéro absolu. On peut la supposer formée d'un métal, le fer, ou d'un composé de fer et de nickel; dans cette condition elle peut rester indéfiniment identique à elle-même. L'équilibre de ses molécules sera troublé seulement par les forces incidentes, telles que la chaleur radiante du soleil ou des étoiles tombant inégalement sur des points variés de sa surface; mais son équilibre est stable, non instable; le trouble une fois dissipé, il se rétablit. C'est dans cette condition que la lune se présente à nous maintenant; elle est ainsi depuis des siècles innombrables, et, autant que nous pouvons prévoir, restera ainsi pendant les siècles à venir.

Si on nous demandait de spécifier un exemple de matière homogène, nous ne pourrions mieux choisir qu'en prenant celui de l'or. Les fouilles du Dr Schlieman dans la plaine de Troie ont mis au jour des ornements en or; nous ne pouvons évidemment remonter jusqn'à la roche quartzeuse ou au dépôt d'alluvion d'où les anciens mineurs ont extrait le métal; mais depuis ce jour combien de forces extérieures ont agi sur lui : la lime et le marteau des orfèvres primitifs, la température propre de ceux qui portèrent ces bracelets, la lumière des torches du palais de Priam, les flammes de l'incendie de Troie, la chaleur et l'humidité du sous-sol qui ont agi sur eux depuis plus de trois mille ans, toutes ces actions ont troublé l'équilibre de ses molécules, mais cet équilibre est resté stable, non instable; les ornements sont encore de l'or pur, comme le bloc de platine qui a été déposé par un acte du parlement dans les bureaux du trésor comme type de la livre reste toujours une livre. La croûte terrestre est formée d'agrégats de matière non absolument, mais relativement homogènes; beaucoup de ces agrégats sont des composés relativement simples de deux éléments, comme c'est le cas de la silice, ou de trois comme dans le silicate d'alumine et le carbonate de chaux. Et maintenant, en supposant que le percement du Saint-Gothard eût été effectué par les Romains ou par les peuples préhistoriques, y a-t-il quelques raisons de croire que les déblais extraits eussent été différents de ceux qui furent enlevés du tunnel il y a quelques années? Si maintenant nous passons de la croûte ter-

restre à son enveloppe gazeuse et liquide, nous trouvons là deux substances non tout à fait homogènes, mais encore d'une composition extrêmement simple et d'une structure uniforme, et qui ont été, pendant des âges sans limites, exposées au jeu multiple de forces variées, la gravité, la chaleur, la lumière, l'électricité, etc... Et là encore la conclusion est la même, il n'y a aucune raison de supposer que la constitution de l'atmosphère ou de l'océan ait été matériellement altérée durant la vie de l'homme sur ce globe.

Il semble donc extrêmement douteux que la doctrine de l'instabilité de l'homogène, l'un des piliers sur lesquels repose la philosophie de l'évolution, soit absolument vraie. Que l'équilibre de la matière homogène soit sujet à des troubles continuels, rien n'est plus certain. Chaque force incidente qui agit sur elle trouble cet équilibre, mais l'essentiel c'est que cet équilibre est stable, et non pas instable. Il serait difficile de prouver que les masses de matière hétérogène sont plus stables que les masses de matière homogène, plus d'un fait pourrait donner une idée toute contraire. Le contact de substances dissemblables produit des troubles qui n'auraient pas lieu si les substances avaient été identiques. Quoique certains alliages soient particulièrement stables, cependant beaucoup de composés métalliques sont beaucoup moins stables que le seraient les métaux qui servent à les former s'ils étaient restés séparés. On paraissait même soutenir avec beaucoup de vraisemblance que des masses de matière sont instables en proportion de leur hétérogénéité, mais il n'est pas nécessaire à notre but de soutenir une thèse contraire. Les idées que nous exprimons ici reviennent à douter de la possibilité de grouper tous les faits cosmiques sous une formule unique, quelle qu'elle soit. L'importance de l'édifice élevé par M. Spencer sur une base si fragile nous a conduit à examiner la valeur de cette base et elle nous est apparue non seulement fragile, mais erronée.

Le but de la « Philosophie synthétique » nous paraît singulièrement ambitieux. Le problème final, d'après les propres expressions de l'auteur, est « de chercher une loi de composition des phénomènes en rapport avec la loi de leurs compo-

sants». « Il nous faut », dit l'auteur, « une loi de la redistribution continue de la matière et du mouvement »; « l'histoire de l'apparition des choses dès leur sortie de l'imperceptible et jusqu'au point de leur disparition de l'imperceptible ». « Nous n'avons pas acquis tout ce que peut saisir notre intelligence tant que, d'une manière ou d'une autre, nous ne sommes pas capables de donner une expression à tout le passé et à tout le futur de chaque objet et de chaque groupe d'objets. »

Et nous renouvelons la question : un tel but peut-il être atteint? Les facultés humaines ont-elles une portée suffisante pour leur permettre d'écrire l'histoire de la somme des choses depuis le commencement jusqu'à la fin? En d'autres mots, une synthèse objective est-elle possible? Pour celui qui étudie l'histoire de la pensée, la naissance, le progrès, le déclin et la chute du cartésianisme fournissent une réponse. Descartes, il y a deux siècles et demi, avait tenté de construire la loi de la « redistribution continue de la matière et du mouvement ». Il avait essayé de dire « l'histoire de l'apparition des choses hors de l'imperceptible et de leur disparition dans l'imperceptible ». Comme M. Spencer, il avait d'abord conçu un milieu homogène remplissant l'espace; il avait ensuite fait intervenir le doigt de Dieu pour imprimer une fois un simple mouvement à cette masse et, cela étant donné, il avait cherché à démontrer que, par un *processus* d'évolution, par le simple jeu des forces naturelles, tous les phénomènes de la nature, depuis le système solaire jusqu'aux formes et aux actions des plantes, des animaux et des hommes devaient s'ensuivre. Pendant tout le milieu du XVIIe siècle, cette conception régna sans partage, et donna certainement une impulsion extraordinaire aux travaux en mathématique et en physique. Alors surgit la grande découverte de Newton qui brisa l'unité de la synthèse. La force de la gravitation et la démonstration de la manière dont elle gouvernait les mouvements planétaires ne pouvait cadrer avec la grande hypothèse cartésienne. Les progrès de la physique et de la chimie pendant le XVIIIe siècle rendirent de plus en plus évident ce fait que chaque département de la science avait ses méthodes différentes, exigeant des observations et des induc-

tions distinctes et ne pouvait être organisé synthétiquement dans un atelier philosophique, à l'aide de principes monistes, quels qu'ils fussent. Laplace, il est vrai, s'efforça de ramener les faits de l'attraction chimique sous la loi de la gravitation. L'effort échoua complètement.

En chimie, nous avons à étudier séparément et distinctement soixante-dix espèces différentes de matière en utilisant sans doute non seulement les méthodes de recherches directement chimiques, mais aussi les méthodes biologiques de comparaison et de classification qui ont, dans ces dernières années, jeté tant de lumière sur les sciences chimiques. Mais des principes vagues comme celui de l'instabilité de l'homogène ne nous avancent pas d'un pouce.

Autant que nous les connaissons, les soixante-dix corps sont stables; quelques-uns sont plus disposés que d'autres à entrer dans des combinaisons, d'autres sont indifférents; mais, à notre connaissance, ils sont restés les mêmes pendant toute l'histoire de la terre; leurs propriétés doivent être déterminées par des recherches spéciales et aucune généralisation ne peut nous en dispenser.

Ajoutons quelques mots, inutiles peut-être pour les lecteurs de la « Positivist Review », sur le contraste entre la Synthèse de Spencer et celle de Comte. La Synthèse positive n'est point une théorie des choses en général, mais des choses en tant qu'agissant sur l'homme. Elle ne traite pas de l'univers; elle s'occupe seulement de la nature humaine comme modifiée par le monde extérieur et le modifiant à son tour. Autrement dit, elle met de côté toute cosmogonie, elle n'essaye point une explication des origines, elle se résume dans le mot anthropologie, la science de l'homme. Dans le développement graduel de l'homme, conformément aux lois de sa propre nature et à celles du monde extérieur, nous trouvons le vrai sens du mot Evolution.

Dr J.-H. BRIDGES.

(*Extrait de la* **Positivist-Review** du 25 Descartes 107.)

RÉPONSE A DE RÉCENTES CRITIQUES

(*Traduit de l'Anglais* par L. Baraduc).

Ma controverse avec M. Mallock, dans la *Nineteenth Century*, a atteint une phase dans laquelle le lecteur ordinaire ne pourrait suivre la discussion qu'avec difficulté si je ne lui faisais connaître toutes les pièces du procès. Mais, laissant de côté tout un lot de captieuses et obscures critiques de détail, je me propose de placer sous les yeux des lecteurs de cette Revue une série de propositions qui, à mon avis, répondent victorieusement aux critiques qui sont si souvent faites et ont été récemment répétées contre la religion de l'Humanité.

1. Un sentiment habituel de considération pour l'Humanité, en tant qu'être digne du respect et des services des hommes, peut assurément être inculqué dans l'esprit de tout homme ou femme ordinaires, sans aucune étude spéciale ou approfondie de la philosophie et des sciences. En même temps, cet état d'esprit ne peut être maintenu sans le secours d'une éducation systématique de leurs éléments et sans la direction continue d'un corps organisé chargé de l'enseigner.

Il suit de là que la religion de l'Humanité présuppose comme son fondement et son postulat un système général d'éducation publique et une Eglise réelle, quoique non théologique.

2. Une religion humaine et scientifique ne comportera aucun de ces mystères obscurs qui entourent l'enfant et l'ignorant dans tous les *credo*, articles de foi et catéchismes

des Eglises chrétiennes; mais, comme elle doit recouvrir le champ entier de la science inorganique, organique, sociale et morale, il importe qu'elle ait son point d'appui sur une éducation systématique librement distribuée à tous.

3. Cette éducation, quoique suffisamment simple et populaire pour être assimilée par tous les adultes, hommes ou femmes, reposerait sur un système de philosophie du monde physique et moral, tel qu'il ne saurait être réduit ni à deux ni même à vingt propositions.

4. Une telle éducation nécessitant, en dernier ressort, un plan complexe de démonstration, serait en pratique une sorte d'entraînement des sentiments, du caractère et des habitudes plutôt qu'un simple appel à l'intelligence.

5. Des hommes et des femmes ainsi élevés auraient le sentiment que leurs devoirs, leurs intérêts, leurs sympathies personnels, familiaux, sociaux et humains constituent leur religion pratique, indépendante de toute théorie sur le progrès humain.

6. L'homme, comme l'a dit Aristote, est un animal social, et sa conduite est normalement déterminée par ses sympathies et ses instincts sociaux.

7. Ces instincts et ces sympathies sont les motifs des actions des hommes ordinaires, mais ils sont pervertis faute d'une direction convenable.

8. On voit des hommes qui luttent et se sacrifient pour une famille, un parti, une église, une nation, et même pour une école, un cercle, un régiment, un roi. Beaucoup de cet enthousiasme altruiste est généreux, beaucoup aussi est stupide et disproportionné. Dans tout homme sain, dans toute société normale, on trouve suffisamment de stimulants à l'activité; la conception de l'Humanité centralise, régularise et éclaire cette activité.

9. Le soldat romain pendant les guerres puniques, le marin anglais sous Nelson, le conscrit français sous Hoche et Napoléon, exposaient leur vie pour une cause qu'on leur avait enseigné à révérer et à servir et ils auraient souri si on leur eût demandé ce qu'ils pensaient de l'éternité de cette cause et quelles raisons ils avaient de la révérer et de la servir.

10. La conception de l'Humanité pour des générations élevées dans l'idée de la servir serait un mobile et plus fort et plus noble pour une conduite droite que la conception de la patrie n'a jamais été et serait bien plus indépendante des idées de durée ou de leur importance relative dans l'univers.

11. Toutes les objections logiques que l'on peut formuler contre le service de l'Humanité s'appliquent *à fortiori* au service de la Patrie, de la Société, de la Famille ou de sa race. On sent très bien que ce serait une pauvre excuse pour éluder le service militaire que de dire que la Patrie est trop petite, ou qu'elle ne progresse pas assez rapidement, ou qu'elle n'existera plus dans un millier d'années. Personne n'est assuré que sa patrie, sa race, son église, sa famille sont indestructibles et éternelles, et cependant il est honteux d'éluder les devoirs envers la Patrie, l'Eglise, le foyer en alléguant qu'il n'en restera rien dans dix mille ans et que chaque effort de l'homme n'est qu'une vague ajoutée à d'autres vagues « pour aller se répandre sur les rivages du néant ».

12. Il n'y a aucune preuve scientifique rationnelle que la vie doive absolument disparaître de la surface de la terre dans les limites d'un temps appréciable. En réalité, il n'y a pas non plus de preuve de son existence indéfinie, mais c'est là une chose toute différente.

13. Il n'est pas vrai que les neuf-dixièmes de la science rationnelle n'aient aucun rapport avec l'homme et sa demeure planétaire. Au contraire, les neuf-dixièmes de la science rationnelle concernent la vie et l'intelligence humaines et tout ce que l'homme peut apprendre, sentir et faire, soit sur la terre, soit avec elle et tout ce qui l'environne.

14. La culture rationnelle de l'homme pour le vrai service de l'Humanité ne permettra pas plus à son imagination de s'arrêter sur sa petitesse infinie, au sein de l'univers, et sa disparition finale dans l'inertie du système solaire, que l'entraînement rationnel du soldat pour le service de la reine et du pays ne conduit son imagination à s'arrêter sur tous les rois ou nations du globe habitable et sur la disparition finale de son propre pays. Des hommes honorables et sensés arrivent promptement à consacrer leur vie pour le service raison-

nable et honorable pour lequel ils ont été destinés et en vue duquel ils ont été élevés, sans se laisser troubler par des énigmes métaphysiques et des dilemmes académiques au sujet de l'univers.

15. Tout argument par lequel on cherche maintenant à rabaisser l'Humanité a deux fois plus de force contre toutes les formes de théologie. Si l'homme est un être aussi vil, si la vie humaine est une chose aussi triviale et aussi éphémère, que deviennent la Bible et les desseins du Créateur, et tous les plans en vue du salut ? C'est encore le cas de dire : « Beaucoup de bruit pour rien. »

16. Sans doute, les théologiens, depuis Job et Jérémie jusqu'à Bunyan, se sont particulièrement étendus sur le thème pessimiste, mais tous leurs sermons sont toujours tombés à plat sur les esprits sains et énergiques et ont fini par devenir un simple *cant* professionnel.

17. Ils finissent par abaisser la religion en un cynique appel à l'égoïsme le plus grossier, car voici à quoi ils réduisent l'enseignement de tout évangile théologique : « Tous les hommes et toutes les choses ne sont rien ; faites ce que nous commandons, croyez ce que nous enseignons et vous sauverez ainsi vos propres âmes et arriverez à la gloire, tandis que les autres iront en enfer. »

18. Tous ceux qui, contrairement à nous qui donnons à la religion une base sociale, se font du salut une conception égoïste, cherchent à nous prouver que la moralité, le devoir, l'énergie, l'amour ne peuvent devenir religieux que si on y ajoute des propositions inintelligibles sur la Création et l'Eternité. Nous disons, nous, que la moralité, le devoir, l'énergie et l'amour constituent la religion, lorsqu'on les envisage du point de vue de l'Humanité considérée comme un tout, et que les dogmes sur la Création et l'Eternité ne font que troubler l'intelligence et dénaturer le sentiment du devoir.

19. La conséquence est que la théologie, dans la lutte désespérée qu'elle a entreprise contre la science, *réellement prouvée*, est en train de saper la moralité, l'énergie et l'amour véritablement humains en les raillant et en les discréditant.

En réalité, la théologie se dresse non seulement contre la science, mais contre la moralité.

20. L'argument à la mode, qui consiste à dire que, de nos jours, la moralité doit sa vitalité à la théologie, est exposé lui-même à une dangereuse réponse. La position prise par la théologie est si complètement artificielle qu'elle flotte en dehors de toutes les règles de devoirs humains et sociaux et se proclame maintenant souverainement indépendante de ces résultats sociaux et moraux qui ont été à la fois l'orgueil et la justification de toutes les tentatives historiques de religion.

Frédéric HARRISON.

(*Extrait de la* **Positivist Review** du 25 Descartes 107.)

LE POSITIVISME ET M. DE ROBERTY

I

Le monisme et la science positive.

Plusieurs fois déjà en cette Revue nous avons eu l'occasion de nous occuper des livres que fécondement, chaque année, M. de Roberty consacre à une des grandes thèses de la philosophie. Ces études, fort indépendantes d'allures, procèdent toutes du Positivisme encore que sur certains points l'auteur s'inscrive en faux contre des principes que nous considérons dans l'école comme les fondements mêmes de la doctrine. Déjà, la critique adverse a étiqueté l'orientation particulière à laquelle semble obéir M. de Roberty comme un hyperpositivisme, consacrant ainsi les origines incontestables et non déniées de cette orientation et la classant du même coup par rapport à l'enseignement d'Auguste Comte comme un superlatif. Il convient donc aujourd'hui d'envisager l'orientation propre à M. de Roberty et de bien nous rendre compte des perfectionnements qu'il ambitionne d'avoir apportés à la philosophie contemporaine.

Nous le ferons en prenant pour base de nos observations le livre de M. de Roberty sur Herbert Spencer et Auguste Comte. Ce livre est rempli de constatations qui, sous la plume d'un écrivain indépendant et compétent, sont un nouveau et plus éclatant triomphe pour la doctrine que nous défendons dans cette Revue. Alors que des littérateurs superficiels, attirés seulement par ce qui fait quelque bruit dans le monde, célèbrent à l'envi l'immense supériorité et la profonde originalité de M. Spencer, il est rassurant de voir que de tous côtés l'on

revient à une appréciation plus exacte, en faisant dans l'œuvre, à plusieurs titres si curieuse, du penseur anglais la part immense de ses emprunts à Kant et à Auguste Comte, de qui il tient les plus saisissantes et les plus profondes de ses vues, presque toutes celles qui ont fait fortune. C'était déjà là l'avis de quelques écrivains renseignés tels que M. Laugel qui, dès la publication des premiers travaux de M. Spencer, ne manquèrent pas de signaler à quel point la version de l'auteur anglais apparaissait calquée sur le modèle français. L'érudition contemporaine a définitivement fixé ce point, et dans l'opinion de M. de Roberty la victoire rare du Positivisme un jour paraîtra plutôt excessive. « Sa popularité, son expansion rapide éclipsèrent la popularité et l'expansion des plus triomphantes écoles du siècle, telles que le kantisme et l'hégélianisme et dépassèrent de beaucoup les succès et l'influence qui, à d'autres époques, échurent en partage à des philosophies très sérieuses, très dignes d'attention, le monisme de Spinoza, par exemple, ou le mécanisme de Descartes, l'évolutionnisme inchoatif de Leibnitz, le criticisme élémentaire de Hume. Ce point d'histoire ne saurait plus se nier aujourd'hui, surtout si l'on ramène, comme il convient de le faire, à ses origines positives l'intéressante diversion philosophique opérée par Herbert Spencer (1).

Sauf ce qui est du jugement que la postérité portera sur la rapide prépondérance de la doctrine positiviste, ce sont là, comme nous l'écrivions en commençant, des constatations précieuses à recueillir de la part de M. de Roberty et avec lui nous disons : « Mais dès lors le Positivisme apparaît comme le récipient central, le large réservoir latin où se déversent et d'où sortent les principaux courants philosophiques de notre époque depuis le criticisme germain qui proprement lui donna naissance jusqu'à l'évolutionnisme anglo-américain qui maintenant porte et répand ses enseignements aux quatre coins du monde ».

A cette expansion du Positivisme M. de Roberty voit deux

(1) M. de Roberty, *Auguste Comte et Herbert Spencer;* Félix Alcan, éditeur, p. 8.

causes : 1° sa concordance avec l'évolution qui l'avait précédé et en faisait l'aboutissant naturel et par cela même normal et inévitable ; 2° son caractère populaire, car « il y a lieu de reconnaître cette vérité d'ordre expérimental : par le Positivisme, la philosophie, — une philosophie sérieuse — fut pour la première fois mise à la portée d'une très forte majorité d'esprits » (1).

Ici encore nous ne voyons rien à contredire, quoique d'autres raisons et des plus complexes aient contribué à cette diffusion du Positivisme que ne voient pas seuls ceux qu'une vaine obstination rend incapables de rien percevoir. Mais, en dépit de tout, malgré les calomnies et les persécutions, « le Positivisme n'effarouche plus, comme le dit fort bien M. Caraguel, que les consciences troubles dont il dénonce les basses convoitises ; toute la noblesse de l'homme s'irradie de son esprit ».

Mais voilà que, malheureusement, suivant M. de Roberty, cette grande doctrine porte cependant le vice originel de quelques graves erreurs sans compter des lacunes secondaires de moindre importance. Tout d'abord à ses yeux elle ne serait qu'un mélange de l'agnosticisme qui représente le passé religieux de l'Humanité avec le monisme qui, représentant son avenir scientifique, contient en germe la négation formelle de l'inconnaissable. Dans le même cadre, dit encore M. de Roberty, sans prendre garde qu'il pouvait se briser, Auguste Comte fit rentrer et maintint d'autorité une troisième synthèse, la théorie évolutionniste, figurative surtout de l'époque actuelle dont elle constitue sans nul doute la principale marque. De sorte que, si nous avons bien compris, pour M. de Roberty, le Positivisme serait un mariage de raison entre l'agnosticisme et le monisme sous l'égide de l'évolutionnisme. Or, il nous sera facile de prouver que nulle part Auguste Comte n'a enseigné le monisme ni l'agnosticisme et pour ce qui est de l'évolutionnisme nous verrons comment il faut l'entendre. Nous montrerons aussi que l'accusation d'agnosticisme peut être retournée contre M. de Roberty.

(1) Roberty, *l. c.*, p. 15.

Mais procédons par ordre et examinons séparément le monisme, l'agnosticisme et l'évolutionnisme de M. de Roberty. Ce sera la meilleure façon de nous renseigner sur les divergences qui le séparent de nous et de juger les progrès que l'hyperpositivisme s'attribue. Auguste Comte est nettement pluraliste et M. de Roberty, qui n'ignore pas les affirmations de l'auteur du *Cours de Philosophie positive* en ce sens, soutient seulement qu'à de certains moments il se montre enclin à un monisme plus ou moins avoué. Cette contradiction éclaterait même brusquement chez Auguste Comte. « Il ne s'impose pas, dit M. de Roberty, l'effort finalement ingrat de concilier son agnosticisme avec son monisme. Il met les deux doctrines adverses en face l'une de l'autre et les laisse ensuite aux prises, elles s'en tireront comme elles pourront(1).»

Voilà l'accusation, voyons comment M. de Roberty la justifie : par cette remarque que, en outre de l'unité logique, Auguste Comte admet une unité scientifique, vu qu'il reconnaît et proclame l'existence d'un certain nombre de lois universelles communes aux phénomènes quelconques. Or il est parfaitement exact que les lois particulières doivent être envisagées comme des formules contingentes où s'exprime le contenu d'une loi universelle. Mais l'universalité des rapports n'implique pas l'identité des phénomènes. Là est le nœud du débat. Il vaut la peine qu'on s'y arrête un peu.

Auguste Comte a admis et toute son œuvre a tendu à faire prévaloir la conception de la similitude générale de tous les phénomènes. Cette similitude, qui n'est guère plus contestée par aucun esprit scientifique, longtemps n'avait pas été étendue au-delà des phénomènes biologiques. Le génie si profondément novateur de Descartes n'avait osé porter plus loin sa grande tentative de généralisation. C'est précisément Auguste Comte qui, par la découverte des premières lois sociologiques et l'extension définitive de la méthode positive au domaine des actes moraux, a enfin donné au principe de la similitude des phénomènes toute sa généralité. Ce qu'il formula dans ce grand principe : les phénomènes quelconques ont

(1) Roberty, *l. c.*, p. 46.

soumis à des lois naturelles. Il fit ensuite un pas de plus en démontrant l'universalité d'un certain nombre de lois qu'il a réunies en un ensemble auquel il a donné le nom de philosophie première. Ceci bien établi, il s'agit de savoir si, comme le prétend M. de Roberty, Auguste Comte a par là même établi implicitement l'identité de tous les phénomènes. Or, c'est ce qui ne saurait présenter aucune difficulté si l'on ne veut pas confondre les deux concepts si distincts de similitude et d'identité.

Certes, on est en droit de conclure de ce que les mêmes lois s'appliquent à diverses catégories d'êtres ou de phénomènes que ces êtres et ces phénomènes sont similaires, cela ne fait pas de doute et les exemples abondent. Si tous les citoyens d'une république obéissent aux mêmes lois c'est qu'ils ont entre eux une certaine similitude. S'ensuit-il qu'ils sont identiques? Si la loi de Berthollet s'applique à tous les sels, c'est que tous ces composés sont analogues. S'ensuit-il que le carbonate de soude soit identique au sulfate de cuivre? Tous les triangles dont les angles sont égaux sont soumis à une même loi de proportionnalité des côtés, ils ne sont pourtant pas identiques, sauf dans le cas particulier où la raison de cette proportionnalité devient égale à l'unité. Ainsi donc, si Auguste Comte proclame la grande notion scientifique de la similitude de tous les phénomènes quelconques qui est une des bases de toute la philosophie positive, il n'en découle pas le moins du monde qu'il ait par là même implicitement admis leur identité.

Les savants qui se sont complus en des tentatives monistes l'ont bien reconnu. Autrement ils ne se seraient pas évertués à imaginer des hypothèses aussi multiples qu'invérifiables pour essayer d'établir en fait cette identité si la seule existence bien connue de ces lois communes eût suffi. Il ne répugnerait pas du reste à l'esprit de la philosophie positive d'admettre que tous les phénomènes quelconques ne sont, par exemple, que des modes divers du mouvement, car n'apportant aucune conception préconçue dans le domaine de la science exacte qui est son seul guide, elle n'a pas de raison pour refuser d'avance telle ou telle loi générale. L'existence

même de sensations *sui generis* ne suffirait pas à faire repousser *à priori* l'idée de l'identité finale des phénomènes. L'exemple du son qui donne lieu à des perceptions si caractéristiques et dont les moindres nuances dépendent exclusivement des lois du mouvement vibratoire est là pour nous montrer que rien ne s'oppose, en effet, à ce que telle autre sensation spéciale résulte également d'un simple mouvement d'un milieu convenable. Mais, pour l'admettre, la philosophie positive exige qu'on apporte la démonstration de l'existence de ce milieu, d'une part, et des modalités du mouvement correspondant, d'autre part. Or, c'est cette démonstration qui manque et qui ne pourra jamais être fournie à l'appui d'aucune des hypothèses mises en avant, car elles portent toutes ce vice radical et inhibitoire de commencer par supposer la chose même qu'il s'agirait de démontrer.

L'américain Stallo (1) a soumis du reste les plus modernes de ces hypothèses à une rigoureuse critique et a supérieurement mis en lumière leur insuffisance scientifique, leur impuissance à expliquer les phénomènes les plus simples, leurs contradictions inextricables, l'opposition radicale de leurs conséquences directes avec les observations les plus communes. J'ai moi-même autrefois donné un succinct résumé de la question dans cette Revue, rappelant les raisons logiques de leur échec d'après la lumineuse analyse de leur principe fondamental que l'on doit à Auguste Comte.

Ainsi donc : similaires tous les phénomènes sont soumis à des lois naturelles générales dont quelques-unes communes à tous; mais leur identification est encore à établir, et, du reste, l'évolution scientifique, loin de tendre à la réduction de leurs catégories, a conduit de plus en plus à leur multiplicité et ne nous fait pas pressentir le moins du monde leur identité. Nous le constatons à regret, car nous aurions préféré pouvoir imprimer à la doctrine scientifique une unité plus parfaite en présentant tous les phénomènes de l'univers comme étant au fond identiques. « La philosophie positive serait

(1) Stallo, *La Matière et la physique moderne*, Félix Alcan, éditeur, 1887.

sans doute plus parfaite s'il pouvait en être ainsi. Mais cette condition n'est nullement indispensable à sa formation systématique non plus qu'à la réalisation de ses grandes et heureuses conséquences... Il n'est pas nécessaire que la doctrine soit une, il suffit qu'elle soit homogène » (1).

Ces paroles d'Auguste Comte, que cite M. de Roberty, suffiraient à prouver que nous n'obéissons à aucun parti pris préconçu quand nous refusons de nous mettre à la suite des savants qui concluent des remarquables expériences de Hertz sur l'interférence des effets d'induction et la coïncidence de la vitesse de propagation de l'induction à grande distance avec celle de la lumière à l'identité des deux phénomènes. Si l'on pouvait démontrer que les diverses propriétés physiques, y compris la gravitation, ne sont au fond, suivant l'hypothèse de Zenger (2), que des phénomènes d'induction et même que ces phénomènes d'induction sont tous dus aux vibrations d'un milieu élastique, la philosophie positive y gagnerait plus d'unité. Mais, avant d'inscrire ses conceptions au nombre des vérités acquises, elle doit les soumettre au contrôle de sa sévère critique et jusqu'ici elle constate que toutes ces conceptions hasardées méconnaissent par leur base même les principes fondamentaux de la vraie méthode scientifique.

On ne sait, dès lors, pourquoi M. de Roberty approuve les savants de ne pas avoir écouté les conseils d'Auguste Comte à cet égard. Il paraît plutôt évident qu'il faut, avec M. Le Chatellier, déplorer leur obstination à confondre ainsi, au grand détriment du prestige de la science et de l'éducation positive des masses, les chimères plus ou moins romanesques sur la constitution supposée de la matière avec les notions les plus rigoureuses et solidement démontrées. « En fait, les savants qui ont édifié les théories classiques sur la constitution de la matière, la nature de la chaleur, etc., et ceux qui les développent aujourd'hui ne croient pas à leurs théories. Malheu-

(1) *Cours de Phil. pos.*, t. I, leçon 1, p. 52.

(2) Charles Zenger, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 24 août 1875, T. CXXI, n° 9.

reusement, il n'en est pas de même de leurs élèves qui ne comprennent pas le scepticisme réel avec lequel sont formulées parfois les affirmations les plus catégoriques » (1). Ce scepticisme d'ailleurs manifeste et chaque jour grandissant montre le discrédit croissant de semblables spéculations dont le reste de prestige réside seul dans les développements analytiques quelquefois remarquables auxquels de telles conceptions servent de prétexte.

II

L'agnosticisme de M. de Roberty.

Parmi les lois dont l'universalité a été mise en lumière par Auguste Comte se trouve le principe newtonien de l'équivalence de l'action et de la réaction. Or, grâce à la généralisation opérée par le fondateur de la philosophie positive, M. Pierre Laffitte a pu, il y a plus de trente ans, dans ses cours (1) étendre à tous les phénomènes la loi d'équivalence, en la dégageant des nuages métaphysiques dont l'enveloppent encore souvent même les expérimentateurs qui explorent avec éclat ce champ fécond désigné par le Positivisme à leur activité. Les savants spéciaux ont ici perdu pied, en concluant quelquefois de l'équivalence des forces naturelles à leur identité, et certains y ont vu sans raison la confirmation des hypothèses invérifiables, imaginées pour établir cette identité. M. de Roberty, plus radical qu'eux, estime que la loi d'équivalence ou la loi de Newton n'est que la constatation pure et simple de l'identité des causes et des effets, et par suite la démonstration de l'accessibilité de toutes les causes, car, dès lors, pour lui : « l'effet est toujours égal à sa cause, l'effet n'est que sa cause. L'inaccessibilité de la cause initiale et de l'effet ultime, — lorsqu'on examine à la lumière de la loi universelle

(1) Le Chatellier, *Revue générale des Sciences*, n° 15, du 15 août 1894, p. 596.

ce dogme favori du Positivisme — se trahirait comme une illusion de notre esprit (1). »

Or, ici l'illusion consiste à confondre l'équivalence avec l'identité. Que penserait-on du mathématicien qui prétendrait que deux triangles dont les aires sont égales sont par cela même identiques ; c'est-à-dire superposables ? Cependant ils fournissent l'équation $h \times b = h' \times b'$. De même de ce que l'on a *action* = *réaction*, il ne s'ensuit pas que l'action soit identique à la réaction. M. de Roberty ne tient donc pas, comme il le croit, dans la loi de Newton généralisée la démonstration de l'accessibilité des causes premières, et par là même de l'unité finale du savoir.

M. de Roberty se déclare heureux de constater que, par ma plume, les positivistes se défendent énergiquement de tomber dans l'erreur agnostique : j'enregistre à mon actif, dit-il, cette victoire inespérée (2). Mais sa joie est mêlée de quelque scepticisme car il s'empresse d'ajouter, en homme peu sûr de sa victoire : « Par malheur elle reste purement morale, car, en fait, le reniement de Pierre ne change rien à la doctrine de son maître, ni en définitive à celle de Pierre lui-même. La philosophie positive, nous assure-t-on, tient pour inconnaissable le problème de l'existence ou de la non-existence d'un inconnaissable. Soit. Mais j'imagine que, lorsque M. Spencer, par exemple, postule la réalité de l'inconnaissable, il affirme en même temps son incognoscibilité. L'équivoque demeure donc pareille dans les deux cas. »

Peut-être, mais dans la pensée de M. de Roberty seulement. En effet, en présence du problème de l'incognoscible, le Positivisme se borne à montrer qu'il rentre dans la catégorie de ce que les mathématiciens appellent problèmes impossibles, ne comportant que des solutions nulles ou infinies. M. Spencer affirme, au contraire, très nettement que le problème comporte une solution, il la formule sans ambiguité, il croit seulement que les coefficients numériques qui rentrent dans sa formule ne comportent pas d'évaluation nu-

(1) Roberty, *l. c.*, p. 54.
(2) Roberty, *l. c.*, p. 18.

mérique rigoureuse. Mais il donne une solution et sa solution est une solution positive. La diversité des positions respectives du Positivisme et de M. Spencer en présence du problème des causes premières et finales est donc évidente. Et si quelqu'un est près de M. Spencer, ce n'est pas nous, mais M. de Roberty. Car en présence du même problème que le Positivisme déclare impossible, M. de Roberty tout comme M. Spencer apporte une solution, seulement la sienne est négative. Où M. Spencer affirme, M. de Roberty nie, voilà tout. Or, si j'applique, et il me semble que c'est le cas ou jamais, le principe même de M. de Roberty sur l'identité des contraires, je suis en droit de conclure que l'agnosticisme de M. Spencer et l'hyperpositivisme de M. Roberty se rencontrent et se confondent sur ce point au moins.

Maintenant si je poursuis plus avant l'examen de la position du Positivisme dans cette question de l'agnosticisme, je suis obligé de revenir sur la notion de limite. M. de Roberty n'a pas répondu un seul instant à mes remarques. Je lui ai montré comment son argumentation (1) reposait exclusivement sur la confusion de deux notions auxquelles le langage usuel applique indifféremment la désignation de limite ; la démarcation ou la limite au sens topographique du mot et les bornes inaccessibles mais assignables dans le développement d'un phénomène. Tout le monde a une idée nette de la première de ces deux notions de limite, la seconde est plus délicate et exige, pour être bien saisie, qu'on l'examine dans quelques cas simples, par exemple celui d'une fraction dont le numérateur et le dénominateur éprouveraient un accroissement égal et indéfini : on sait que dans ce cas la valeur de la fraction va en augmentant et se rapproche constamment de l'unité, mais sans jamais l'atteindre. Comme on le voit, il n'y a aucune parité entre cette notion de limite et la limite topographique, ligne divisoire qu'on ne saurait trouver sans connaître les deux domaines qu'il s'agit de séparer, tandis que la limite au sens mathématique peut

(1) Voy. Roberty, *L'Inconnaissable, sa métaphysique, sa physiologie*, Paris, Félix Alcan, éditeur.

être assignée par la seule connaissance de la loi d'évolution.

Ainsi donc, quand j'ai écrit que, si nous prétendions enserrer l'avenir scientifique en deçà des bornes des causes premières ou finales, c'était en vertu du droit qu'a le mathématicien de garantir aux générations des calculateurs que le numérateur et le dénominateur de l'expression $\frac{\text{non moi}}{\text{moi}} = \text{savoir}$, augmentant toujours d'une quantité égale jamais ils n'atteindront l'unité, je ne me suis pas attaché à établir que le rapport en question constitue nécessairement un nombre fractionnaire parce que cela importe peu. Ce que j'ai voulu dire, c'est que la loi d'évolution du savoir, quelle qu'en soit la formule, est de celles qui comportent une limite. J'ai entendu me servir d'une image et non pas donner un argument.

Ce qui est en discussion, c'est ceci : une série de valeurs croissantes comme l'est celle du savoir est-elle nécessairement illimitée ou bien au contraire peut-on admettre sans contradiction qu'elle ait une limite assignable tout en comportant un accroissement indéfini en-deçà de cette limite? Or, la réponse à cette question a été donnée par les mathématiques depuis longtemps. Il n'y a pas contradiction à admettre un développement indéfini assujetti à rester en-deçà d'une limite que la loi de la série permet d'assigner dans bien des cas. Ainsi tombent les arguments par lesquels encore on voudrait nous montrer comme contradictoire l'observation du progrès incessant du savoir avec la doctrine d'une limite de la connaissance. Reste à savoir sur quelles bases on peut établir l'existence et la détermination de cette limite. Mais, outre la preuve historique que l'on tire de l'abandon progressif de questions d'origine dans les sciences à mesure que se développait l'esprit positif, le grand principe de la relativité de la connaissance entraîne l'impossibilité du problème des causes premières.

Et la contradiction du monisme et de l'agnosticisme prêtés par M. de Roberty à Auguste Comte s'évanouit. L'hyperpositivisme de M. de Roberty n'ajoute donc rien à la Philosophie positive, et, loin de constituer un progrès sur l'agnosticisme supposé de Comte, il est plutôt un retour inconscient

vers cet agnosticisme que l'on répudie, tout en y retournant par la route opposée à celle de M. Spencer.

III

L'évolutionnisme et l'hyperpositivisme

Le principe de l'évolution est un des plus féconds dont s'est enrichi le savoir abstrait en ces dernières années. Surgi dans le domaine sociologique avec le développement de l'idée de progrès après Descartes, Pascal, Bayle et Condorcet, il reçut avec Auguste Comte sa généralisation supérieure et définitive. En étendant à tous les phénomènes quelconques le théorème de d'Alembert sur la subordination de la dynamique à la statique, Auguste Comte donna à la notion de progrès une précision qu'elle n'avait pas encore atteinte.

Les évolutionnistes de tous crins n'ont donc fait qu'emprunter au Positivisme le concept d'évolution envisagé comme loi universelle. Mais ils commirent l'erreur grave de vouloir plier les faits à la loi évolutive là où cette loi ne saurait s'appliquer En effet, il n'y a pas à songer à l'accomplissement d'une évolution là où il n'y a pas continuité et, malheureusement, tout au moins avec les documents que nous possédons sur l'histoire de notre planète, nous ne sommes pas en mesure d'établir cette continuité dans une foule de cas.

Ainsi, il est évident que rien n'empêche *à priori* d'imaginer que les espèces végétales et animales ne représentent le résultat d'une longue évolution, si l'on suppose tout d'abord qu'il y a entre elles une continuité effective. Cette continuité établie, l'universalité de la loi d'évolution exigerait qu'elle se vérifiât ici, mais rien ne peut nous renseigner sur cette continuité et certains faits semblent prouver même qu'elle n'a jamais existé. En effet, pour que pareille évolution ait pu s'accomplir, il faut des milliers de siècles de telle façon que, si nous remontions seulement à l'époque où aurait été engendré l'*amphioxus lanceolatus*, nous nous trouverions reportés à quelques centaines de millions d'années en arrière. Or, il résulte des calculs très minutieux et absolument incontestables de lord Kelvin qu'à une période moins éloignée de nous la tempé-

rature de la terre était incompatible avec l'existence du moindre être vivant.

Ainsi, pour préciser, si la loi d'évolution qui subordone le progrès à l'ordre et enjoint de concevoir le mouvement de tout système comme le développement de ses conditions statiques est une des lois universelles du monde, la continuité que cette loi suppose n'est pas par contre un principe universel, car dans tous les domaines il existe des causes possibles de cataclysmes qui peuvent, à un moment donné, troubler le développement régulier ou peut-être troubler effectivement cette évolution, comme le prouvèrent en fait bien souvent les planètes. Une application rationnelle de la loi d'évolution doit donc tenir compte de cette discontinuité qui paraît bien plutôt une loi générale du monde que la prétendue continuité. Auguste Comte a, du reste, formulé sa pensée nettement à ce sujet. Il croit que la fatalité de la destruction est partout le complément de l'évolution. D'ailleurs, si tout système tend à persister indéfiniment dans son état (loi de Képler), en résistant aux forces qui peuvent le détruire, l'activité même du système est toujours la première cause de sa destruction en suscitant ces résistances. Tout équilibre tend en effet à se détruire. Notre système planétaire lui-même, malgré l'apparente régularité des phénomènes dont il est le siège, n'accomplit pas moins une évolution fatale qui, après l'avoir détaché de la masse de la nébuleuse primitive, en précipitera définitivement les divers astres dans le soleil. On sait, en effet, que l'influence du milieu interplanétaire tend à ralentir sans cesse les rotations des planètes et à reserrer leurs orbites en diminuant par suite leurs temps périodiques. L'existence des êtres vivants est encore un exemple évident du principe qui fait aboutir toute loi d'évolution à la destruction fatale du système, puisqu'aussi bien en paraphrasant une parole célèbre on peut dire de l'organisme qu'il ne cesse de vivre que quand il cesse de mourir. Dès lors, comme Auguste Comte l'a établi, la loi de la mort est partout la conséquence fatale de l'évolution et l'espèce y est soumise comme l'individu (1).

(1) M. le Dr Hillemand a fait une heureuse application de cette loi dans son *Introduction à l'Étude de la Spécificité cellulaire chez l'homme*. In-8 de 90 pages. Paris, G. Steinhaeil, 1889, v. p. 35.

M. Servier, reprenant cette question, a récemment constaté que les diverses solutions proposées par les naturalistes pour expliquer la disparition des espèces fossiles demeurent hypothétiques et, du reste, tombent devant cette remarque que de nos jours, sous nos yeux et sans causes appréciables brusques ou lentes, des espèces entières disparaissent. Il est amené ainsi à formuler cette loi : « Toutes les espèces animales et végétales qui couvrent la terre en quantités innombrables seraient par rapport les unes aux autres ce que sont entre eux les individus d'une seule espèce chacune soumise aux lois de la naissance, du développement et de la mort, chacun vivant sa vie moyenne » (1). C'est là la constatation pure et simple d'un grand fait naturel d'une loi à laquelle l'Humanité elle-même n'échappe pas, et Auguste Comte en a magistralement développé les conséquences en ce qui concerne la destinée finale de notre espèce.

(1) Servier, *Revue scientifique*, du 17 février 1894, p. 207-208. M. Servier a, du reste, par une hypothèse très curieuse et vraiment scientifique, rapproché la durée de la vie de l'espèce de la durée moyenne de la vie individuelle dans chaque espèce. Sans rien préciser quant à ce rapport, ce que seules les observations ultérieures pourraient établir, il s'applique à faire remarquer que tout indique l'existence de cette dépendance. « Suivant l'hypothèse ainsi présentée une espèce animale ou végétale formerait un tout se composant de trois séries d'êtres : l'espèce elle-même, la famille, l'individu. Chaque série aurait sa durée d'existence : courte pour l'individu, moyenne pour la famille, plus ou moins longue pour l'espèce. Chaque série aurait aussi son âge ; âge apparent, et âge vrai pour la famille et l'individu ; je veux dire que l'âge vrai de ces deux séries doit se compter d'abord depuis le moment de leur propre naissance et en plus depuis le moment de la naissance de l'espèce »..... « Appliquant à l'espèce humaine ces données générales, lesquelles, pour ne pas être démontrées justes, peuvent cependant être fondées, appliquant, dis-je, ces données, nous aurions l'explication de certains phénomènes que nous observons sans en sentir la cause ou le mécanisme. Nous arriverions à comprendre la disparition de quelques peuples, peuplades dont nous ne connaissons l'existence dans les temps reculés que par les travaux des historiens. Dans un cercle plus étroit nous saurions pourquoi quelques familles connues autrefois sont complètement éteintes à cette heure et peut-être nous rendrions-nous compte des exemples bizarres offerts par d'assez nombreux individus, lesquels présentent ce double phénomène ou de demeurer jeunes pendant toute leur vie ou de nous sembler vieux depuis leur très bas âge. Peut-être enfin, nous expliquerions-nous certains effets contradictoires des unions consanguines, unions qui fournissent parfois des produits admirables, mais d'autrefois aussi apportent à l'existence des êtres dégénérés. »

Ainsi combiné avec la loi de discontinuité, le principe d'évolution est une des plus éclatantes conquêtes de la science: il résulte, du reste, en quelque sorte de la relativité même du savoir qui nous interdit de concevoir aucun équilibre absolu comme aucune évolution indéfinie. Mais vouloir embrasser ces évolutions distinctes dans une loi d'évolution unique, dont rien ne nous permet de concevoir la marche, ce serait passer du relatif à l'absolu, ce serait méconnaître le principe même de la doctrine positive et substituer une vue de l'esprit à la réalité des faits.

Autant que je puis me faire une idée des enseignements de l'hyperpositivisme, c'est rien moins qu'à la conception d'une pareille évolution que voudraient aboutir ses efforts et ils mènent à cette affirmation : « Le transformisme incessant des choses assure leur unité et garantit en somme leur permanence, leur stabilité, leur pérennité (1). » Ce principe est pour M. de Roberty « une de ces vérités fondamentales que les sciences de la nature et les sciences de l'Humanité mettent en lumière », soit, mais encore faut-il remarquer que, lorsqu'on atteint ce degré d'abstraction, on raisonne sur des mots vides de sens. On n'apprend rien de l'évolution effective du monde, si l'on se borne à dire qu'au milieu de toutes les transformations il y a des éléments qui restent constants sans préciser lesquels. Sans doute, la science consiste à saisir la permanence dans la variété, mais elle ne consiste pas dans cette seule affirmation. Cependant, en précisant sa pensée, M. de Roberty ajoute : « L'évolutionnisme conduit fatalement au monisme ». C'est donc bien le saut dans l'absolu et l'*a priori* de l'identité des phénomènes et de leur transformation continue et indéfinie que vient proclamer l'hyperpositivisme malgré les observations indéniables de la rigoureuse science. C'est un plongeon en pleine métaphysique car par là on quitte volontairement le domaine des faits pour se jeter à corps perdu dans le dédale des constructions subjectives.

Oscar d'ARAUJO.

(1) Roberty, *l. c.*, p. 195.

LE CENTENAIRE DE CARLYLE

(Traduit de l'anglais par L. Baraduc.)

Le don fait au public de la maison de Chelsea où Thomas Carlyle vécut et mourut constitue un progrès dans notre habitude croissante de respect pour l'œuvre terrestre de nos morts illustres. A ma connaissance, c'est la première fois que Londres a, pour ainsi dire, consacré tout un édifice à la mémoire de l'un de ses grands hommes. Depuis longtemps déjà, la maison où naquit Shakespeare a été réservée pour la nation, et même pour le monde civilisé. Récemment, le petit cottage qui abrita Milton, à Chalfont, pendant qu'il écrivait son dernier poème, a été remis au public. Les demeures de Scott, de Byron, de Shelley, bien qu'elles appartiennent à des particuliers, sont l'objet de plus d'un pèlerinage. Mais Londres avait jusque-là montré moins d'empressement que l'Angleterre, en général, à s'occuper des demeures de ses citoyens illustres et des lieux qu'ils fréquentèrent. Combien peu de Londoniens ont seulement vu, dans Gough-Square, la maison où Johnson écrivit son dictionnaire, celle où Dryden mourut, ou bien le tombeau de Goldsmith dans le temple, ou encore les maisons où écrivirent Dickens et Thackeray.

Mais voici que, maintenant, les amis et les admirateurs de Carlyle ont sauvé de la ruine la maison où il travailla, où il répandit son âme et où il mourut, et ils l'ont consacrée au public comme un monument commémoratif, de même que les disciples d'Auguste Comte ont acquis et conservé la maison où il vécut et où il est mort, à Paris. C'est là une espèce de culte des héros qu'on ne doit pas entreprendre à la légère, ni pousser trop loin, de crainte qu'il ne dégénère en sentimentalité, en importance exagérée, en esprit de coterie et autres futilités ou manies de faire parler de soi. Mais, en ce

qui concerne Thomas Carlyle, nous pouvons être tranquilles. Notre respect pour sa mémoire, sa maison, ses portraits, et tout ce qui reste de lui, est sincère, spontané, impossible à réprimer. Chelsea, qui fut la résidence de sir Thomas More et de Locke, de Swift et de Steele, de Smollett, de Walpole, de Leigh Hunt, de Turner et de Georges Eliot, a depuis longtemps retenti du souvenir de Thomas Carlyle. Il y a le square Carlyle, les hôtels Carlyle, sa statue à quelques mètres de sa demeure, et maintenant une maison de Carlyle qui est un musée public et le centre d'un pèlerinage général.

Que personne ne suppose (par suite des restrictions et même des reproches que font si souvent, à Carlyle, ceux-là mêmes qui le vénèrent le plus) que ce dissentiment est incompatible avec le plus profond respect. Bien peu d'entre nous, certes, sont des disciples de l'évangile de Carlyle — si toutefois une idiosyncrasie si solitaire et si fulminante peut constituer un évangile — nous ne sommes pas des disciples, mais des auditeurs pleins de reconnaissance. Nous ne pouvons parler de lui sans adopter un langage qui ressemble à une critique, parce que nous ne nous soucions pas de jurer obéissance à son infaillibilité. Lui-même a enseigné à tous ceux qui veulent l'entendre, à être avant tout sincères, à exprimer ce qui est en eux, et à ne recevoir d'ordres de personne, dans le libre champ des croyances personnelles. Et même, tandis que nous écoutions le sage et éloquent discours de M. Morley, on entendit un enthousiaste murmurer que le président lui-même semblait par moments avoir assumé la tâche de l'avocat du diable. J'ai eu l'occasion de parler de Carlyle, comme puissance intellectuelle, dans plus d'un article, et chaque fois, j'ai été amené à rétracter, à diminuer une grande partie de l'hommage que je me proposais de lui rendre. C'est la qualité spéciale des grands maîtres de la vérité nouvelle, surtout dans le domaine moral et spirituel, de susciter ce que Carlyle nomme si justement « les combats de l'âme » qui descendent jusqu'à l'abîme du dédain comme ils atteignent les sommets de la fidélité et de la confiance. Tous les grands inspirateurs de la jeunesse font naître ces combats. Il n'y a pas dans l'Evangile de paroles plus vraies que celle-

ci : « Je n'apporte pas la paix, mais le glaive. » — Et c'est ainsi que Carlyle, comme les plus profonds moralistes, a apporté le glaive dans la société moderne et dans l'esprit de tous ses lecteurs. Ce glaive les a transpercés jusqu'au vif et les a entraînés dans plus d'une lutte qui s'est rarement terminée par une adhésion pure et simple.

Mais la consécration à la mémoire de Carlyle, de sa maison de Chelsea, pour rester à jamais comme un cénotaphe élevé par Londres à son génie, est le moment qui convient pour penser à autre chose qu'aux « combats de l'âme » ; elle évoque des souvenirs plus doux et plus pieux. Je fus l'un de ceux qui, sans faire partie, en aucun sens, du groupe des intimes ou des amis, furent parfois admis dans cette maison et eurent le privilège de l'entendre. Pour répondre à divers messages qui me mandaient auprès de lui, je fis un jour une visite à Cheyne Row et je fus reçu avec la courtoisie la plus gracieuse et la plus naturelle. Il me mit tout de suite à l'aise et parla avec une franchise simple et cordiale, entrecoupant son discours de drôleries, d'épigrammes, d'éclats de rire, s'exprimant sur les hommes et les choses avec des mots du cru, montrant pour son visiteur une amabilité chaleureuse, avec un noble oubli de lui-même et de sa situation de maître accompli en littérature et une absence complète d'embarras, de mécontentement ou de mauvaise humeur. Il déroulait, à ce moment même, ses « Latter-Day Pamphlets » avec les mêmes mots, les sobriquets, les explétifs, les tropes bouillonnants qui nous étaient si familiers dans le livre, à pleine voix, avec l'accent rude de Dumfries et l'œil enflammé dont tous ses amis se souviennent. Il me semblait, la première fois que je m'assis au coin de son feu et que je l'écoutai, que c'était une illusion. Je croyais être déjà dans les Champs-Elysées et entendre l'esprit plutôt que la voix du puissant « Sartor ». Des paroles dites et des écrits imprimés pouvaient-ils être aussi absolument semblables ? Récitait-il un de ses anciens pamphlets appris par cœur ou improvisait-il réellement à mesure que les pensées traversaient son cerveau ? Etait-ce réellement Thomas Carlyle ou quelque mystérieuse personnification de l'homme, destinée à repré-

senter le sage et à dramatiser sa conversation journalière? Non, mais tout était parfaitement spontané, franc et simple; et le noble vieillard se contentait de parler en toute liberté au jeune homme qui était venu pour l'écouter. Et lorsque, après une inoubliable après-midi, il se leva pour me dire adieu et me reconduire jusqu'à l'escalier avec une courtoisie pleine de charme et de grandeur, je me disais que j'avais rarement vu une dignité plus simple et plus naturelle. Je ne peux pas comprendre comment la violence et l'aigreur que les « mémoires » paraissent lui attribuer dans la plus grande partie de sa jeunesse aient jamais pu exister dans une nature aussi courtoise, aussi cordiale, aussi sympathique que celle qui m'apparut dans les dernières années de sa vie. J'ai vu et j'ai causé avec quelques-uns des hommes les plus forts et les plus célèbres, avec Gambetta, Mazzini, Garibaldi, John S. Mill, Tourgénieff; mais je n'ai conservé le souvenir d'aucune personnalité plus énergique et plus impressionnante que celle de Thomas Carlyle.

Je l'avais vu dans les années actives de sa vie, dans les lieux publics ou dans la société, se promenant avec Froude et Fitz-James Stephens ou, sur son légendaire et capricieux cheval « Fritz », je l'avais même vu recevoir, avec une satisfaction naïve, dans une grande cohue londonienne, l'hommage fascinateur de plus d'une grande dame (et nous savions que le maître disait que c'était « l'espèce de femme la plus polie et la plus gracieuse »); — mais ce n'est que dans ses dernières années que j'entendis sa voix dans sa propre maison. Un jour, je fis une promenade en sa compagnie et il me donna le conseil sérieux et amical d'abandonner le droit pour la littérature, — conseil qui, peut-être, arriva trop tard dans ma vie pour m'être d'une utilité quelconque. Dans une autre occasion, je me rappelle m'être adressé à lui à la prière de la veuve de mon très cher et très honoré ami, Jules Michelet, l'historien. Mme Michelet s'efforçait alors avec toute l'énergie que donnent l'amour et la douleur d'élever à son mari un monument en marbre au Père-Lachaise à Paris, et elle se préoccupait de réunir tous les penseurs et tous les hommes cultivés de l'Europe dans ce témoignage à la mémoire de

l'historien-poète de la France. J'eus quelques hésitations à me charger de cette commission, mais Carlyle accueillit la requête avec empressement, il parla chaleureusement de Michelet, comme d'un homme sincère et souscrivit personnellement pour la somme de cinq livres. Le don de ces admirateurs anglais (parmi lesquels figurent également les noms de Ch. Darwin, de Joseph Chamberlain et de John Morley) fut rappelé sur le magnifique monument qui s'élève aujourd'hui à Paris sur la tombe de l'historien. Dans cette occasion, comme en beaucoup d'autres dont j'ai eu connaissance, toute la nature de Carlyle était inspirée par la générosité, la sympathie, la sincérité, la noblesse — intérêt naturel pour les jeunes et les vaillants, hommage spontané d'un grand caractère et d'un véritable génie.

Certains hommes plus jeunes ont pu être quelque peu surpris d'entendre M. Morley — qui a si judicieusement apprécié le génie de Carlyle — parler de lui comme de « la principale figure de la littérature anglaise pendant la plus grande partie de sa vie ». Et moi-même je me suis risqué à l'appeler, « à cause de l'originalité de son génie et de la puissance de ses coups, le dictateur littéraire de la prose sous le règne de Victoria ».

Ce langage étonne un grand nombre de nos jeunes amis. — Qu'est-ce que cela signifie ? Le voici, à mon avis. Ce n'est certes pas que Carlyle se montra toujours un critique, un arbitre, un modèle, comme Addison le fut, comme Johnson le fut, ou comme l'ont été Voltaire en France, et Gœthe en Allemagne. Ce rôle paraît bien plutôt avoir été celui de Macaulay, d'Hallam ou de Southey. Mais le don propre de Carlyle fut sa superbe indépendance et la fougueuse impulsion de son génie, ce fut de donner naissance à des mouvements très variés et d'éveiller à la vie intellectuelle un grand nombre d'esprits actifs. L'ère Victorienne a été une époque d'une singulière activité et d'une énergie vagabonde et aventureuse. Combien de formes de cette énergie durent leur inspiration à Carlyle ! Ruskin, Froude, Kingsley, les Stephens, Tyndall étaient ses disciples avoués, tandis que nous pouvons retrouver les traces de son esprit chez Tennyson, Huxley, Maurice

Freeman, John Morley. Et si Browning, Arnold, George Eliot, Swinburne, Morris, Symonds, se meuvent dans un autre monde que celui du « Sartor », ils ont tous, par moments, été ensorcelés « par l'œil étincelant » de ce Vieux Marin. De quel autre, dans l'ère qui s'écoule entre Byron et Darwin, pourrait-on en dire autant? Il ne viendrait à l'esprit de personne de comparer Carlyle à Socrate. Mais de même que le sage Athénien avait coutume de dire que son rôle était simplement celui d'un accoucheur, qui donnait à ceux qui avaient des idées le moyen de les mettre au monde, de même Carlyle avait quelque chose de ce même don — celui d'aider aux idées à naître et à vivre. Socrate, lui aussi, dédaignait les systèmes, les philosophies et les écoles. Et cependant une douzaine d'écoles d'espèces très différentes sortirent de ce ferment de questions originales que ce grand moraliste et cet infatigable contre-examinateur avait répandu sur le marché de la pensée.

Carlyle lui aussi eut « son démon », mais nous le connaissions aussi peu que celui de Socrate. Et il serait difficile de trouver deux d'entre nous qui puissent s'accorder à dire ce que ce démon pouvait lui révéler, à lui ou à nous. Mais il nous a tous fait penser, il nous a donné du courage, il nous a appris à être honnêtes, zélés, sincères, respectueux. Hélas! il fut par beaucoup de côtés le contraire même de Socrate qui vécut dans le monde, avec les hommes, citoyen héroïque, soldat, conseiller public, tolérant, jovial, grand cœur et indulgent presque à l'excès. Carlyle s'enferma avec ses livres dans sa petite maison où sa mémoire est maintenant enchâssée, ne connaissant rien des affaires si ce n'est par les livres, trop dédaigneux du monde extérieur pour sympathiser avec ses peines et comprendre ses besoins. Socrate fut un vrai sage. Carlyle fut un prédicateur, un rhapsode, un savant. Mais il faudra longtemps avant que nous ne retrouvions son semblable.

Frédéric HARRISON.

(*Extrait du* **Daily Chronicle,** 7 décembre 1895.)

BULLETIN DE FRANCE

I. — LA PATRIE SELON LES POSITIVISTES

(*Extrait de* « **La Paix** » du 2 décembre 1895).

La dernière séance de l'Alliance des savants et des philanthropes, qui a eu lieu comme d'habitude à la mairie de l'Opéra, a été très brillante et a attiré beaucoup de monde ; malgré la pluie, la salle était tellement bondée d'auditeurs que les derniers venus ont été obligés de rester dehors.

En l'absence de M. le Dr Dumontpallier, empêché, la séance a été présidée par M. Tridon, fondateur de l'Alliance, assisté de M. Pierre Laffitte, professeur au Collège de France, et de MM. Henri Bonnet et Numa Raflin, secrétaires.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, il a été procédé au dépouillement de la correspondance, comprenant des lettres de MM. Dumontpallier, Frédéric Passy, Pierre Laffitte, Paul Robin, B. de Grilleau, Galibert, etc. . . .

. . . .

M. le Président donne la parole à M. Pierre Laffitte, le chef des positivistes, qui est inscrit à l'ordre du jour pour faire une conférence sur « la Théorie positive de la Patrie », en voici le résumé :

M. Pierre Laffitte remercie d'abord l'Alliance qui lui fournit l'occasion de donner la définition positive de la Patrie en discutant les divers éléments de cette théorie. Il s'exprime ensuite en ces termes :

C'est aux progrès accomplis depuis Montesquieu jusqu'à Auguste Comte que l'on doit de posséder la Science Sociale comme une Science véritable. Le fait principal que l'on a constaté en cette matière, est que seul l'effort collectif agit utilement pour le progrès de l'Humanité ; l'effort de l'homme isolé, de l'individu, peut bien avoir une action, mais cette action n'existe pas par elle-même ; il faut en outre qu'elle se manifeste sur la masse des hommes qui ont été influencés par elle. Et puisqu'en Science Sociale l'être collectif seul mérite de nous intéresser, qu'est-ce donc qu'un être collectif ? quel est cet être collectif que l'on nomme la Patrie ?

« La Patrie, c'est une réunion de familles qui s'étant approprié

« une partie de la planète, travaille, sous la direction d'un même « gouvernement, sous le poids des prédécesseurs, pour les suc- « cesseurs. »

Il est naturel de se demander comment se sont formés ces êtres collectifs; les faits de l'Histoire nous permettent de constater que deux éléments principaux y ont contribué : la guerre et la religion. Il peut nous paraître curieux de faire intervenir ici l'idée de Dieu, qui n'est plus d'ordre public depuis la Révolution; on peut aussi regretter que la guerre soit l'origine, sinon le fondement de la Patrie. Le fait est qu'il vous faut bien constater ce qui s'est passé dans l'Histoire, et pour ne parler que de la guerre, nous devons remarquer qu'elle grandit l'homme d'une façon singulière. C'est pour réaliser une idée politique ou religieuse que l'on demande à l'homme de quitter une vie paisible, de souffrir tous les maux imaginables et enfin de faire le sacrifice de sa vie.

L'homme accepte toujours, et accepte sans murmurer, souvent même avec joie. Il y a dans ce fait un renoncement admirable de l'individu en faveur de l'être collectif, et l'on voit combien l'idée qui conduit l'homme à ce moment est différente de l'esprit socialiste ouvrier, si peu social cependant, puisque sa seule préoccupation est l'intérêt d'un petit groupe, intérêt le plus souvent opposé à celui de la collectivité tout entière. Nous avons le ferme espoir qu'un jour viendra où la guerre ne sera plus possible, mais à ce moment la Patrie ne sera pas supprimée : on ne peut concevoir la disparition de la Patrie; on peut seulement espérer que la paix définitive sera établie par la confédération, par le concours des diverses patries.

L'idée de Patrie est inséparable de l'idée de gouvernement, de même que l'idée de progrès est inséparable de l'idée de Patrie. On nous a demandé, il y a quelques années, de définir le but de la vie, et nous n'avons cru mieux faire que de proposer aux efforts de l'homme les trois termes « Famille, Patrie, Humanité ». Tout le monde, sans distinction de croyances, ni d'opinions politiques, peut accepter cette formule, qui, en définitive, résume toutes les aspirations de la vie : il n'y a rien là non plus qui fasse obstacle au principe de gouvernement. Nous sommes assurément plus libres qu'au XVII[e] siècle, et nous sommes cependant beaucoup plus gouvernés; notre destinée est de l'être bien davantage encore, parce que nos intérêts communs augmentent continuellement en nombre; il est nécessaire qu'il en soit ainsi, puisque c'est la condition même de notre perfectionnement.

Il serait téméraire de croire que la notion de Patrie se soit manifestée tout à coup, comme par une révélation. Sans doute, nous sommes tentés de ne rien voir au-delà de la Révolution, qui, en effet, a été une époque superbe du plus pur patriotisme; mais cette éclosion avait été préparée avec le développement de la cul-

ture intellectuelle au XVIII[e] siècle et au delà, dans tout le cours des siècles depuis Clovis jusqu'à Hoche. A ce moment, nous avons la tristesse de marquer un temps d'arrêt par suite de l'avènement incroyable de Bonaparte au trône impérial, immédiatement suivi de cette absurde tentative d'asservissement du monde à ses intérêts personnels. Bonaparte nous fait assister à une effrayante parodie de la guerre, de même qu'à une abominable parodie de la Patrie. Bonaparte marque un temps d'arrêt, mais après lui le mouvement de progrès a repris, et, remarquons-le, il se poursuit tous les jours dans le sens d'une centralisation de plus en plus rigoureuse. Le mouvement de décentralisation dont on fait si grand bruit ne nous apparaît pas comme sérieux. Il donne lieu à des développements oratoires en petits groupes, autour de tables de cafés; il n'a pas d'action sur les faits de la vie nationale.

Quel est le rôle joué dans la civilisation occidentale par la Patrie française. Deux peuples ont eu une action réelle; et ces deux peuples sont incontestablement les Anglais et les Français. Quelle est notre part?

Elle est fort belle, car c'est notre pays qui a jeté les bases de l'Etat moderne, l'Etat sans Dieu et sans roi. Telle est l'idée fondamentale de la Révolution française qui vient de suite compléter la proclamation de la Patrie « une et indivisible ». C'est une révolution prodigieuse, si l'on se reporte à l'état des esprits et des choses sous l'ancien régime : jamais à aucune époque on n'a pu constater un pareil progrès. Et il est maintenant accepté non-seulement en France, mais dans beaucoup d'autres pays. On s'habitue à ne plus s'occuper que des intérêts positifs; Dieu n'étant plus d'ordre public, les choses surnaturelles n'intéressent plus l'homme que pour ses affaires privées. Quant à ses intérêts positifs, qui sont seuls l'objet des efforts de la collectivité, ils ont pour base et pour fondement les progrès mêmes de la Science. Voilà ce qui fait notre force, et cette manière de penser entre peu à peu dans les habitudes des familles : l'homme agricole s'émancipe; la femme agricole, avec toutes ses vertus de sagesse, de travail, d'ordre, d'économie, s'occupe surtout des améliorations matérielles de la vie; son influence, même politique, est considérable, car il n'est pas de pays où l'on consulte la femme autant qu'en France. Peut-être même pourrait-on dire qu'avec l'instruction son rôle s'est amoindri dans le sens du progrès. C'est ainsi que la femme avait accepté volontiers le culte de la Raison; avec les programmes en usage dans nos écoles, il s'est produit à ce point de vue un mouvement rétrograde. C'est ainsi que l'on a décidé d'y comprendre l'idée de Dieu, idée peu morale, puisque le bien avec Dieu n'est fait qu'en vue d'une récompense, ou par crainte d'une punition.

L'homme travaille pour ses successeurs; c'est de cette façon

qu'il sert a Patrie. Il doit se faire une idée bien exacte de ses forces, de sa valeur morale, de son inufluence sur les autres, afin de contribuer au progrès social. Il ne faut pas qu'il s'isole : l'individualisme est une erreur; et il ne doit pas croire, d'ailleurs, que la subordination à un gouvernement centralisé soit un principe opposé à l'idée de liberté. La liberté doit au contraire se développer de plus en plus avec l'action du gouvernement. (*Nombreux applaudissements*).

Après avoir félicité le chef du Positivisme de sa remarquable conférence, M. le Président a levé la séance, après avoir rappelé aux auditeurs que l'Alliance des savants et des philanthropes a pour but de protéger, améliorer et moraliser la vie humaine et qu'elle reçoit les adhésions à son siège social, rue Saint-Lazare, n° 100.

II. — ASSOCIATION POLYTECHNIQUE DE CHARENTON ET SAINT-MAURICE.

CONFÉRENCE DU Dr CANCALON.

(*Compte-rendu.*)

LAVOISIER. — LA RESPIRATION ET LA CHALEUR.

Bien que célèbre, le nom de Lavoisier n'est pas aussi populaire qu'il le mériterait, et sa mémoire n'a pas reçu tous les hommages auxquels il a droit. Il est réputé, à juste titre, pour ses découvertes de chimie qui ont fait une révolution et créé la chimie analytique; pour sa théorie de la combustion et de la respiration qui a jeté immédiatement une très vive lumière sur les faits biologiques les plus importants, tels que la nutrition et la production de chaleur et d'énergie; mais on ne l'a pas assez loué d'être le père de l'hygiène scientifique fondée sur la physiologie et la connaissance de notre milieu atmosphérique. En donnant la théorie de nos principales fonctions végétatives, il a en même temps sinon formulé, au moins suggéré les moyens pratiques de les maintenir dans un bon équilibre.

Quand nous élargissons nos rues, nos appartements, nos chambres à coucher surtout, persuadés que nous ne saurions avoir trop d'air, et de l'air trop pur à respirer; quand nous allons à la campagne, à la mer, sur les montagnes respirer à pleins poumons, nous faisons de l'hygiène suivant Lavoisier. Nous en ferions encore, si nous étions

plus attentifs à régler notre alimentation, de façon à ce qu'elle soit toujours suffisante, sans être jamais excessive et si nous évitions surtout de perdre à tout propos et sans besoin réel l'aliment combustible par excellence l'alcool.

Les découvertes de Pasteur ont créé une hygiène plus directement défensive contre les maladies dont il nous a révélé les agents immédiats. Mais s'il est vrai que dans toute maladie, même microbienne, il faille considérer, d'une part, l'agent pathogène et, d'autre part, le terrain, c'est-à-dire le bilan physiologique du malade, c'est à Lavoisier que nous devons de connaître comment par notre prudence et notre prévoyance nous pouvons contribuer beaucoup à nous maintenir en bon état d'équilibre et de résistance. Ces conclusions pratiques sont implicitement contenues dans ces principes posés par Lavoisier : toute combustion produit de la chaleur ; l'acide carbonique expiré est le produit de la combustion de nos aliments.

Il est bon de traiter historiquement même les questions pratiques, telles que l'hygiène. C'est un moyen d'intéresser davantage, de tirer aussi des conclusions de plus d'une sorte et de rendre aux grands hommes du passé, aux initiateurs de la science et des arts l'hommage de reconnaissance et de respect qui leur est dû, hommage auquel le public est de plus en plus empressé à s'associer.

Dans le cas de Lavoisier, ce coup d'œil rétrospectif est particulièrement suggestif et bien fait pour préparer l'esprit des auditeurs à l'entente de quelques-unes des grandes lois de la philosophie positive.

A la fin du siècle dernier, le problème de la chimie analytique était mûr et suffisamment conditionné par les progrès de la physique et par la création des instruments nécessaires. Ce qui le confirme, c'est que les découvertes faites dans ce sens se suivent rapidement et souvent sont faites simultanément par deux expérimentateurs. C'est un des moments de l'évolution scientifique où l'on peut le mieux se convaincre que l'éclosion de la science supérieure en complexité est subordonnée à un suffisant développement de la science plus générale qui la précède dans la classification d'Auguste Comte.

En même temps, il est intéressant de noter quelle clarté la théorie chimique de la respiration et de la nutrition répandit sur les problèmes de la biologie, science plus complexe dont les approches se trouvèrent déblayées et qui devint dès lors plus accessible.

Il ne suffit pas qu'une question soit mûre pour qu'elle soit résolue. Il faut encore qu'un homme se rencontre qui soit capable de réunir les éléments du problème, de formuler, de proclamer et, par des vérifications impossibles à réfuter, d'imposer la solution. Cet homme fut Lavoisier. Ceux qui méconnaissent le rôle des cerveaux supérieurs dans la marche de l'Humanité, pour en marquer et en abréger les étapes, devront étudier le rôle de Lavoisier et le comparer à celui des autres grands expérimentateurs, ses contem-

porains qui lui disputèrent ou lui ravirent la gloire de plusieurs découvertes.

Seul, il donna les formules générales dans lesquelles rentraient les nouvelles découvertes; le premier, il renversa hardiment l'ancien système du phlogistique et des quatre éléments et créa les catégories des corps et des phénomènes qui rendirent possible en même temps qu'indispensable la nouvelle nomenclature. Il fut à la fois l'observateur précis, soucieux du détail et le théoricien aux vues les plus larges. En un mot, Lavoisier fut l'organe de la réforme chimique, il eut en cela des collaborateurs, il n'eut pas d'égal.

Après une existence particulièrement brillante et enviable sous tous les rapports, Lavoisier périt dans la tourmente révolutionnaire. Ni les grands postes qu'il avait occupés, ni les services qu'il avait rendus à l'Académie des sciences, à la direction des poudres, à la commission des poids et mesures, à celles de la salubrité et de l'agriculture, ni son renom de savant, ni ses titres à la reconnaissance de l'humanité ne le sauvèrent de l'échafaud. Il avait brillamment conduit ses affaires personnelles, tout en poursuivant ses recherches scientifiques, il était fermier général et c'est ce qui le perdit.

Le titre de fermier général rappelait des souvenirs exécrés : des rigueurs, des exécutions, des concussions, des fortunes scandaleuses étalées souvent avec insolence. La satire vigoureuse qu'en avait faite Lesage dans *Turcaret* n'était pas oubliée. Lavoisier n'avait personnellement rien à se reprocher, sa vie était sage et laborieuse entre toutes, il avait fait un noble usage de sa fortune et s'était montré partisan des réformes aux débuts de la Révolution.

Quelques démarches furent tentées pour le sauver, mais parmi ses anciens collègues de l'Académie des sciences, ceux qui étaient alors puissants ne firent rien pour lui, soit qu'ils ne songeassent qu'à se sauver eux-mêmes, à ce terrible moment où chacun pouvait craindre que son tour vînt de n'être pas trouvé assez *pur*, soit qu'ils aient obéi à de honteuses rancunes académiques.

Il fut guillotiné le 8 mai 1794, un mois avant la fête de l'Etre suprême. Sa mort fut l'occasion de deux paroles historiques que l'on peut opposer l'une à l'autre. Coffinal avait dit : La République n'a pas besoin de savants! — C'est la négation du génie, le cri du cœur, de l'esprit égalitaire poussé jusqu'au dédain absolu d'une belle intelligence scientifique. — C'est, sous une autre forme, la pensée que l'on trouve souvent dans les déclarations politiques contemporaines : les principes sont tout, les hommes ne sont rien! Comme si les nations ne souffraient pas parfois cruellement du manque d'hommes de valeur. Combien plus vrai, plus profond, le mot que Lagrange prononça le lendemain : *une minute a suffi pour faire tomber cette tête, et cent ans peut-être ne suffiront pas pour en produire une autre semblable.*

Nous passons la partie de cette conférence consacrée aux explications physiologiques et aux applications à l'hygiène. Elles ont été recueillies avec intérêt par l'auditoire et lui ont démontré comment les grandes découvertes réalisées par nos prédécesseurs sont fécondes en conséquences pratiques et gouvernent de plus en plus notre vie.

III. — LE POSITIVISME ET L'OPINION

Auguste Comte et M. Léon Say

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 13 décembre 1895.

Monsieur,

La *Dernière nouvelle du Temps* du 1er décembre 1895 publie une étude que M. Léon Say vient de lire à l'Académie des Sciences morales à propos du prix Burdin dont le sujet était, cette année : « Histoire et Exposition du Positivisme... »

Auguste Comte à l'Académie ! Voilà qui est piquant .. gare, peut-on dire, car il n'y a pas beaucoup d'amis.

En effet, ce qui frappe dans la critique alerte et facile de l'honorable M. Léon Say, ce qui saute aux yeux, c'est qu'il ne prend pas son adversaire corps à corps, c'est qu'il laisse en dehors de son argumentation l'objet même du litige, je veux dire, du concours, et que, constamment, comme on dit au Palais, il plaide *à côté*.

Il reproche à Comte de s'être séparé, au début de sa carrière, des saint-simoniens et des économistes, c'est-à-dire d'avoir voulu être lui-même, original et créateur; tandis que, pour être exact, il aurait fallu dire qu'il n'avait opéré cette scission indispensable que pour se rattacher aux encyclopédistes et aux savants par Condorcet, et qu'il était parti de la grande école philosophique du XVIIIe siècle pour achever le vaste système de la philosophie des sciences.

Il lui reproche encore son isolement, son obscurité, son néant, qui seuls l'ont empêché, dit-il, d'être écrasé par la concurrence furieuse des autres écoles; et rappelle qu'il n'a fallu, toujours selon lui, pour le faire connaître, rien moins qu'un économiste de la taille d'un Stuart-Mill! Cependant il nous semble que, si le *Système de philosophie positive* publié depuis 1842 n'avait eu par lui-même aucune valeur, les Anglais, les Hollandais et les

Américains, qui saluèrent alors son auteur comme l'Aristote moderne ou le Bacon du XIXe siècle, n'auraient point songé à lui rendre un pareil hommage.

Toutes ces critiques sont donc doublement à côté, je le répète, comme mal fondées et ne s'adressant point à l'œuvre même.

Pourtant, M. Léon Say veut bien articuler contre la synthèse positive trois chefs d'accusation précis :

Elle a supprimé la psychologie. — Oui, pour la remplacer par la théorie positive des fonctions du cerveau et par les lois de la philosophie première et de la philosophie seconde, qui sont autrement explicites et réelles.

Elle a mal conçu la métaphysique, qu'elle considère à tort comme une spéculation vaine sur les entités. — Oui, mais outre que cette manière de voir est absolument juste et conforme aux faits, la philosophie positive a remplacé, pour l'explication du monde et de l'homme, les spéculations métaphysiques par les démonstrations scientifiques.

Elle a donné une idée incomplète de la religion. — C'est là une affirmation sans preuve et contraire aux faits, Comte ayant donné ici la théorie la plus large, embrassant, dans les limites du réel, la terre et le genre humain, le passé, le présent et l'avenir. Il est vrai que l'incognoscible n'y est pas compris : est-ce cela que M. Léon Say regrette ?

Mais dit-il encore : malgré ces faiblesses, ces erreurs et cette obscurité, Auguste Comte n'est pas sans avoir exercé quelque influence sur notre temps. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Il faut voir.

La philosophie positive aurait donné naissance, selon son illustre antagoniste et sans le vouloir assurément, ni sans que beaucoup de gens s'en soient aperçus, à l'*agnosticisme*, à l'*évolutionnisme* et au *monisme*, encore que ces doctrines n'aient rien de commun avec le Positivisme et qu'elles lui soient toutes opposées.

M. Say, qui les condamne au même titre, en impute la maligne influence à Auguste Comte, qui, en bonne logique, ne devrait être rendu responsable, n'est-ce pas? que de ce qu'il a fait, à savoir la Philosophie et la Politique positives.

C'est cependant par ce côté, qui lui est absolument étranger et par ce raisonnement un peu trop subtil et sans appui, qu'on juge et condamne l'œuvre de Comte, que l'on prononce la fausseté, l'inutilité, le danger même de sa doctrine, puisqu'elle aurait, en définitive, par cette prétendue génération de l'agnosticisme, de l'évolutionnisme et du monisme, servi de renfort au socialisme.

Pour le coup, nous y voilà, le grand mot est lâché. M. Say attaque et répudie le Positivisme, parce qu'il y voit un accord possible avec le collectivisme.

Voici, puisqu'il semble l'ignorer, les dispositions essentielles de la Politique positive à cet égard :

« La richesse, sociale dans sa source et dans sa destination, doit néanmoins recevoir une appropriation personnelle, pour être employée avec indépendance au service de l'Humanité.

« Le revenu du capital doit être affecté à l'entretien et au développement des agents qui le produisent et à ceux des instruments; la part prélevée par le possesseur pour son entretien particulier étant réglée avec la plus sage économie.

« La possession de la richesse, se trouvant assimilée à une fonction sociale, doit être transmise d'après le principe de l'hérédité sociocratique : chaque possesseur du capital pouvant et devant instituer lui-même pour son successeur celui qu'il aura reconnu comme étant le plus digne de remplir après lui ses fonctions. »

La préoccupation du philosophe était donc ici, d'assurer le concours social sans sacrifier l'indépendance personnelle ; ce qui ne peut s'obtenir que par un système combiné de démonstration décisive, établissant les devoirs les plus élevés et les plus rigoureux... Si c'est là de l'agnosticisme, de l'évolutionnisme, du monisme, voire du socialisme, allons-y gaiement.

Mais je réclame la priorité pour le Positivisme.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et accorder à ces quelques lignes l'hospitalité si honorable de l'*Estafette*.

Dr ROBINET,
24, rue des Tournelles.

(*Extrait de l'***Estafette** du 15 décembre 1895.)

IV. — LETTRE A M. MAURICE FAURE

RAPPORTEUR DU BUDGET DES BEAUX-ARTS

Paris, 9 *novembre* 1895.

Mon cher Maurice Faure,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon avis sur les réformes à opérer dans le domaine musical des Beaux-Arts ; au risque de n'être pas tout à fait de votre avis ou de demeurer un peu à côté de la question, je vais vous signaler un point qui, à mon sens, a une grande importance.

L'enseignement de la musique, dans ces dernières années, s'est

non seulement répandu, mais a pris une extension énorme ; cependant, la musique demeure classée simplement comme art d'agrément, c'est-à-dire facultatif, secondaire, négligeable.

Je sais que ce n'est pas auprès de vous qu'il faut exalter le rôle des Beaux-Arts ; poète et orateur inspiré, vous portez haut notre bannière artistique. Vous avez admirablement compris que les manifestations esthétiques ont une influence décisive, non seulement sur le développement intellectuel de l'individu, mais encore sur celui des sociétés. L'art, en effet, est la première porte ouverte à l'intelligence humaine, c'est une issue lumineuse par où notre esprit, s'élevant au-dessus des banalités quotidiennes, peut entrevoir les brillantes clartés de notre paradis spirituel ; c'est une force capable d'atténuer notre personnalité, qui peut ensuite nous faire atteindre aux cercles plus radieux encore de la science et de la philosophie.

A notre époque où l'on n'a plus peur du débordement de l'intelligence, il convient donc de chercher tous les moyens possibles pour l'éveiller, la stimuler, pour lui fournir un aliment savoureux et réconfortant.

Vous savez, d'autre part, que, débarrassé depuis longtemps des rêveries spiritualistes, dans lesquelles l'Humanité s'obstine à piétiner actuellement, je suis attaché corps et âme à la doctrine positive d'Auguste Comte et de notre vénéré maître Pierre Laffitte. A ce titre, je crois pouvoir dire que la musique n'est pas une simple amusette tombée un jour du ciel par hasard ; elle est bel et bien une chose terrestre essentiellement due au génie créateur de l'Humanité, elle renferme en elle-même des notions positives de la plus haute valeur, telles que *l'intonation*, *le rythme*, *l'harmonie*, et il est dès lors indispensable de faire pénétrer ces notions essentielles dans tous les cerveaux humains. Elles se trouvent, je le sais, à l'état embryonnaire dans la poésie où elles jouent un rôle secondaire, mais ce n'est que dans l'art musical qu'elles acquièrent toute l'extension dont elles sont susceptibles.

A côté donc des jouissances aiguës et élevées que peut procurer cet art des sons, il y a dans l'étude de la musique quelques connaissances certaines qu'elle seule peut divulguer et faire acquérir; une sorte de culture, de développement de quelques-unes de nos facultés intellectuelles dont l'ensemble forme le patrimoine sacré que nous devons sans cesse perfectionner et agrandir.

D'autre part, la musique a créé un système d'écriture merveilleux et depuis deux ou trois siècles une littérature spéciale de la plus grande richesse et de la plus grande variété ; elle a apporté au trésor intellectuel de l'Humanité une quantité de chefs-d'œuvre d'une splendeur incomparable qui peuvent rivaliser avec toutes les autres productions les plus éminentes du génie humain et qu'il n'est plus permis d'ignorer.

Pour toutes ces raisons et pour d'autres encore qu'il serait trop long de faire intervenir ici, il n'est pas douteux que l'enseignement de la musique doit pénétrer de plus en plus dans l'éducation des masses.

Il faut examiner, dès lors, de quelle manière cet enseignement est actuellement organisé.

Nous y voyons placé tout en haut le Conservatoire de Paris sur lequel il est de bon ton, depuis quelque temps, de faire pleuvoir toutes les critiques imaginables.

On devrait bien songer cependant qu'un organisme qui fonctionne à peu près bien vaut encore mieux qu'une machine ridiculement idéale qui ne fonctionnerait pas du tout, mais qui est-ce qui parviendra jamais à faire entendre raison aux esprits absolus ?

Je veux bien qu'il puisse y avoir au Conservatoire quelques imperfections de détail, forcément inhérentes à toutes les choses humaines, mais ce qui me semble hors de doute, c'est que cette institution, sous l'éminente administration d'un homme de la valeur de M. Réty, remplit largement le but qu'elle se propose et qui consiste, à ce qu'il me semble, à produire des musiciens en pleine possession des ressources de leur art, capables de le cultiver d'une manière supérieure et de le répandre par leur exemple ou par leur enseignement. Une tentative faite il y a quelques années pour y introduire des soi-disant réformes n'a en somme abouti à rien de bien caractéristique.

C'est qu'en de telles matières, pour arriver à un résultat, il ne suffit pas de procéder des détails à l'ensemble, mais il faut au contraire, partant d'une vue supérieure, régler ensuite les points secondaires ; or, le moment ne me semble pas encore venu où l'esprit général qui domine cette institution puisse être modifié d'une manière sensible et efficace.

Peut-être, est-ce ici le lieu de parler d'un projet que j'ai formé depuis bien des années et que je vais confier pour la première fois à quelqu'un autre qu'à moi-même.

Le Conservatoire, je le crois fermement, est à la hauteur de ce qu'on attend de lui ; les professeurs y sont, pour la plupart, de grande valeur, la discipline y est fermement maintenue, les résultats y sont nombreux et bons.

Mais si les jeunes gens qui en sortent sont en pleine possession de leur art, le connaissant à fond et sous toutes ses faces, ils se trouvent au contraire dépourvus et embarrassés relativement à la manière dont ils devront l'enseigner aux autres, l'expérience leur faisant forcément défaut et surtout les conditions dans lesquelles ils devront enseigner au public n'étant pas du tout les mêmes qu'au Conservatoire. Il est évident, en effet, que le public, en général, ne peut s'adonner à la culture de la musique de la même manière que ceux qui en font leur spécialité et leur profession. Il

faut donc, pour cet enseignement général, extraire ce qu'il y a de vraiment essentiel, primordial, vivifiant dans l'étude de la musique ; il faut en outre connaître et choisir les meilleurs procédés d'éducation, suivre une méthode plus condensée qui permette de faire obtenir les résultats indispensables avec moins d'efforts, de temps et d'absorption de l'esprit. Tout cela est fort difficile et les natures même les mieux douées pour l'enseignement n'arrivent à y réussir qu'après de nombreuses années d'expérience et de tâtonnements. Or, dans ce domaine pédagogique, dominé par les plus hautes conceptions de méthode et de systématisation, des résultats certains et définitifs ont été obtenus, des procédés merveilleux ont été inventés qu'il faut faire connaître, qu'il faut répandre surtout parmi ceux qui sont appelés à suivre cette carrière ; il faut que ces heureuses découvertes soient finalement incorporées et acquises à notre arsenal intellectuel et je crois, pour cela, qu'il y aurait lieu d'introduire un cours de *Pédagogie musicale*.

Par mes occupations journalières et la nature de mon esprit, j'ai été attiré depuis bien longtemps vers ces questions intéressantes et délicates, j'ai même publié quelques ouvrages d'enseignement qui n'ont pas toujours été suffisamment compris d'un public en général mal préparé, mais le jour se fera à leur égard par les explications complémentaires dont je les accompagnerai à l'avenir et par la publication d'autres ouvrages. J'ai même tracé un plan général et détaillé de l'éducation musicale moderne et je crois que ces vues un peu supérieures sont assez dans l'esprit actuel, qu'elles vont bientôt devenir à l'ordre du jour car j'ai pu lire ces jours derniers dans un journal de musique l'entrefilet suivant :

« M. Otto Lessman, rédacteur en chef d'une des meilleures feuilles musicales de l'Allemagne, *l'Allgemeine Musik Zeitung*, annonce pour cet hiver au Conservatoire Kliud-Worth, dirigé aujourd'hui par M. Scharwenka, à Berlin, une série de conférences sur la pédagogie du piano. »

Mais, si Paris, ce merveilleux organe où viennent se fondre et s'aiguiser toutes les forces vives de la France, peut se déclarer satisfait en ce qui concerne l'enseignement musical, on ne saurait, je crois, en dire autant de tout le reste de la France. Ici, au contraire, nous ne voyons que désarroi et incohérence.

Pour me faire mieux comprendre, je me permettrai de citer des faits très précis.

J'ai fait ma première éducation musicale au Conservatoire de Marseille qui, vers 1860 et sous l'Empire, fonctionnait fort bien, placé sous la direction, sous la tutelle du Conservatoire de Paris dont il était une succursale, l'enseignement devant forcément être uniforme, homogène, le même partout.

Après la guerre de 1870, à l'avènement de la République, le conseil municipal de cette ville voulut prendre la direction de cette

école, considérant la suprématie parisienne comme une tyrannie inadmissible et insupportable et prétendant surtout qu'il avait pleinement le droit de commander, puisque c'était lui qui payait. Il y a là une de ces erreurs énormes dont on doit fatalement subir les conséquences. Non, il n'est pas exact que, parce qu'on apporte l'argent nécessaire, on ait la faculté de pouvoir trancher, tailler, décréter dans des matières d'ordre intellectuel où il faut avant tout une grande valeur personnelle, des connaissances profondes et longuement acquises. Toute la richesse du monde ne fera pas qu'un homme, même intelligent, puisse avoir des vues quelconques sur l'enseignement musical qu'il ignore, tout au plus pourra-t-il y exercer une sorte de contrôle des résultats obtenus; enfin, il est de la dernière évidence qu'il ne saurait y avoir des connaissances musicales exclusivement propres aux Parisiens et d'autres aux Marseillais, cette langue merveilleuse ayant au contraire le rare privilège d'être à peu près la même partout, même à l'étranger.

Cette domination aveugle de l'argent a en outre quelque chose de vraiment odieux et on ne saurait non plus approuver cette autocratie étrange qui réunit dans les mêmes mains toute la puissance politique, temporelle et spirituelle ; une semblable confusion ne pouvant aboutir finalement qu'à l'aplatissement des gens de valeur devant la force brutale, ce qui, du reste, a lieu aujourd'hui.

Depuis cette mémorable décision, ledit Conservatoire de Marseille est devenu la plus jolie pétaudière qu'il soit possible d'imaginer, où régnait l'ordre et l'esprit de méthode, la fantaisie et le chaos ont succédé, les résultats satisfaisants d'autrefois faisant place au néant absolu. Et cette situation anormale n'est pas propre seulement à la ville de Marseille, on vient de me raconter le fait suivant qui s'est produit au Conservatoire d'une autre ville très importante :

Profitant de la dissolution du conseil municipal, le directeur s'était débarrassé de quelques élèves qui lui avaient été imposées et qu'il ne jugeait pas dignes de son école. Mais les anciens conseillers ayant été réélus pour la plupart, l'un d'entre eux vint sommer le directeur d'avoir à reprendre immédiatement lesdites élèves sous peine d'être mis dehors lui-même et non pas par la porte, mais par la fenêtre. De semblables procédés font songer aux beaux temps de la plus noire barbarie; en tout cas, ils ne sont pas faits pour relever l'autorité et le prestige de ceux à qui incombe la tâche si difficile et si ingrate d'enseigner au public. Je viens de prononcer le mot *autorité* et je sens bien qu'il sonne faux aujourd'hui; tout est désormais à *l'habileté* et je me demande vraiment si celle-ci vaut mieux que celle-là!...

Ce qui est certain, c'est que les directeurs des Conservatoires de province, privés de l'appui de la direction parisienne, se trouvent dans une situation véritablement inextricable et terrible dans laquelle ils ne peuvent se maintenir qu'à l'aide d'une hypocrisie

vraiment transcendante. Placés entre les deux parties extrêmes, réactionnaires et progressistes, dont les luttes, dans un champ plus restreint, prennent un caractère particulièrement aigu; constamment battus en brèche, tenus en suspicion par les uns et les autres, ils sont fatalement condamnés à demeurer immobiles et paralysés sous peine d'être infailliblement renversés. Ils ne peuvent trouver en eux aucune force de réaction leur permettant d'imposer une discipline quelconque, indispensable néanmoins en face de l'apathie, de la médiocrité et des prétentions sans bornes du public en général.

Ici même à Paris, nous lisons journellement des attaques vraiment insensées contre le directeur de notre Conservatoire, M. Ambroise Thomas, qui est un de nos musiciens les plus éminents, dont les œuvres justement célèbres et populaires ont toutes les faveurs du public; on peut donc se faire une idée de ce que peuvent être les attaques dirigées contre un malheureux directeur de province réduit à ses propres forces et à ses seules ressources. Eh bien! un pareil état de choses ne devrait pas durer plus longtemps; de même que l'Université est un corps unique dont la tête est à Paris et qui étend ses ramifications dans toute la France y faisant circuler la sève féconde de l'enseignement littéraire, classique, scientifique et philosophique, de même, il devrait y avoir un grand collège musical formant un organisme homogène pour toute la France dans laquelle il répandrait à flots les connaissances musicales, à l'abri des cabales politiques, planant au-dessus des luttes surannées entre le vieil esprit théologique et les aspirations modernes. Je ne sais si c'est une illusion, mais je suis tenté de croire que ce serait un pas de fait dans le sens qu'Auguste Comte a mémorablement précisé en ces termes : « *La formation du sacerdoce positif devient la première condition d'une régénération non moins indispensable à l'ordre qu'au progrès* ».

Les membres de ce collège pourraient dès lors avoir une attitude digne, ils auraient en outre l'autorité nécessaire à l'accomplissement de leurs difficiles fonctions; ils seraient ainsi dispensés des platitudes et des bassesses qui leur sont actuellement imposées par un régime brutal et farouche dans lequel il devient de plus en plus urgent de relever convenablement les choses de l'intelligence, de l'esprit et de l'art, où le devoir s'impose chaque jour davantage de réunir tous les éléments spirituels pour en former un pouvoir condensé et énergique capable de mettre des bornes aux folles prétentions des nécessités matérielles constituant à leur tour l'ensemble du pouvoir temporel.

Et si ce grand résultat final est peut-être encore éloigné de nous, la modification précise que je signale et que je réclame ici n'est pas du tout une utopie irréalisable. Il suffirait de créer par exemple dans chaque chef-lieu de département un Conservatoire, établi sur

les mêmes bases que celui de Paris et étroitement rattaché à lui; de cette manière, les professeurs et collaborateurs protégés par une administration centrale pourraient enfin reconquérir une force morale, une autorité et un prestige indispensables pour maintenir vis-à-vis de leurs subordonnés une discipline contre laquelle l'espèce humaine n'a que trop de tendance à vouloir regimber constamment.

Vous songez, avec raison, au réveil intellectuel de la province, vous voudriez, en cœur généreux, voir circuler la vie dans toutes les moindres parties de notre chère France, eh bien, voilà, à mon sens, un projet qui doit concourir à la réalisation de ce que vous poursuivez. En réalité, il n'y a aujourd'hui que Paris en France qui vive de la vie intellectuelle, eh bien, il faut faire circuler largement cette vie supérieure dans toutes les contrées de notre territoire et, pour cela, il faut soustraire les apôtres des connaissances humaines à la dure tyrannie de l'argent et de la force brutale, il faut leur donner la considération et l'indépendance afin qu'ils puissent lutter avec succès; sans cela, ils seront inévitablement submergés, anéantis et leurs efforts demeureront stériles.

Serez-vous de mon avis ?...

En tout cas, croyez-moi, mon cher Maurice Faure, très honoré du cordial appel que vous avez bien voulu faire à mes modestes lumières et permettez-moi, une fois de plus, de vous serrer bien cordialement la main.

Cigalièrement à vous.

A.-M. Auzende.

BULLETIN DE SUÈDE

Quoique nous soyons un peu en retard, nous avons cru devoir communiquer aux lecteurs de la *Revue occidentale* quelques notes sur un évènement qui, pensons-nous, a quelque intérêt pour le monde positiviste. Il s'agit de l'Institut ouvrier de Stockholm.

Comme l'a annoncé M. Laffitte dans sa dernière circulaire, l'Institut est possesseur, depuis peu, d'un nouveau local, un bâtiment spacieux et monumental.

La fête d'inauguration de ce monument a été célébrée solennellement et nous avons eu le bonheur de constater que le public porte un intérêt grandissant à cette entreprise.

Le journal *Dagens Nyhcter* a rendu compte de cette soirée dans les termes suivants :

« Il y a peu de jours que les derniers échafaudages de la nouvelle Académie du peuple ont été enlevés. Hier au soir la lampe électrique, comme un phare, y guidait des groupes nombreux. Beaucoup de personnes n'ont pu trouver place, à leur grand regret. Les invités entraient vêtus d'habits de fête, en masses compactes, par le grand vestibule, dans la salle magnifiquement décorée qui désormais servira de salle de cours. La composition de l'assemblée montre que les classes ne sont plus séparées comme autrefois. Au premier rang on voyait Son Excellence le ministre d'Etat M. Boström avec trois de ses collègues, les présidents des Chambres, plusieurs sénateurs et députés connus, le préfet de Stockholm et plusieurs conseillers municipaux, des représentants de la science, de l'art et de la presse; les bienfaiteurs de l'Institut parmi les industriels et les négociants, les professeurs et les membres de l'Institut. A côté et au milieu d'eux, autant que les bancs pouvaient en contenir, des représentants de toutes les corporations et des syndicats ouvriers de Stockholm, tous unis à cet instant dans un même élan de reconnaissance. On pouvait lire sur les murs gris-bleu de la salle les belles devises de l'Institut :

Liberté de pensée et d'investigation. Instruction de la classe ouvrière. Salut de la Patrie. Tout autour des murailles le regard est attiré par une chaîne de noms d'hommes célèbres dans les sciences, de tous les temps et de tous les pays. Cette chaîne commence par le nom du vieux Thalès et finit par celui de Darwin, en passant par Laplace, Scheele, Berzelius, etc., etc. Un écusson joliment décoré et entouré de drapeaux suédois, avec l'inscription : *Institut ouvrier de Stockholm*, est placé au-dessus de l'estrade derrière le fauteuil présidentiel. Excepté ce simple ornement, la salle était, comme elle sera toujours, simple, mais digne et parfaitement appropriée à son but.

« La fête de l'inauguration a commencé par un chœur, *Notre pays*, exécuté par l'association des typographes. Le fauteuil fut ensuite occupé par M. Ekengren, financier, Président de la société de l'Institut. Après avoir souhaité la bienvenue et exprimé sa joie aux invités de les voir si nombreux autour de lui, il donna la parole à l'orateur principal de la fête, le docteur Anton Nystrom. »

Nous reproduisons *in extenso* son discours qui a pour objet : *l'Instruction du peuple et le but de l'Institut ouvrier.*

« Si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire, nous trouvons que la classe ouvrière dès le commencement du moyen âge a constamment avancé en dignité et en influence. Longtemps les ouvriers furent esclaves, sans droits, souvent traités plus indignement que les animaux domestiques. C'est pourquoi ils recoururent quelquefois aux armes pour améliorer leur situation.

« Plus tard, le servage leur apporta certains adoucissements, mais ils restèrent exposés à l'oppression et aux traitements cruels de leurs maîtres. Enfin la liberté fut conquise, les ouvriers discutèrent librement leurs salaires, ils furent égaux, en apparence, aux autres classes devant la loi, mais en réalité ils furent traités comme une race inférieure et eux-mêmes se soumettaient humblement aux riches. Aujourd'hui les ouvriers ont presque partout commencé à faire valoir leurs droits et à avoir conscience de leur position à tous égards et souvent de leur rôle de décider l'opinion générale.

« Presque partout, ils s'agitent pour conquérir le droit complet de citoyen. Ils élèvent leur voix de plus en plus fort contre tout ce qu'ils regardent comme une oppression ou une injustice. Dans ces luttes, ils ont appris le secret de l'union qui fait la force. On trouve déjà beaucoup de savoir dans cette classe. Il y

a même des individualités qui surpassent par leurs connaissances nombre de soi-disant érudits, et, en général, ils recherchent avec empressement à se procurer des lumières.

« Il faut reconnaître qu'il existe beaucoup de grossièreté chez la grande masse. Mais qui oserait nier que cette grossièreté-là ne dérive pas, en partie, des mauvais exemples donnés par les classes supérieures et de la négligence de la société, qui ne fait pas une juste part des biens intellectuels et moraux aux travailleurs ?

« Heureusement cet état de choses a frappé nombre de personnes aisées qui comprennent qu'on doit aux ouvriers quelque chose de plus que le salaire. Leur union avec un corps d'élite de la classe ouvrière fait espérer une amélioration sérieuse de l'état de choses actuel.

« Une des difficultés qui s'opposent à la diffusion des lumières, et non la moins importante, est la différence de culture intellectuelle qui existe dans les diverses classes de la société. Des groupes considérables restent bien loin en arrière d'une phalange peu nombreuse de savants qui marchent à la tête du mouvement intellectuel. Des habitants de certaines contrées éloignées, du même pays, sont au niveau des sauvages ou des barbares qui croient aux gnomes et aux revenants et ne sont occupés que des besoins matériels les plus inférieurs.

« Le degré de civilisation varie encore avec la naissance, la position, le genre d'occupation et des études, etc., etc. Il est donc de toute nécessité, pour rapprocher de plus en plus les différentes classes, de mettre en circulation les idées de haute culture et diminuer ainsi le nombre des privilégiés. Cependant il est impossible d'instruire au même degré toute la masse, tout au plus pouvons-nous espérer de former dans les grands centres industriels des groupes instruits, un corps d'élite intelligent qui, à son tour, aide à civiliser la masse.

« Pour cela, il faut non seulement des hommes de génie, mais encore et surtout un grand nombre de personnes dévouées et intéressées à populariser les sciences et la philosophie. Le génie fait de nouvelles découvertes, rend fécondes les vérités négligées, coordonne les idées et les faits qui n'ont pas eu jusqu'alors de liens entre eux, éclaire le monde d'une manière souvent inattendue par des raisonnements pénétrants. Il découvre avec une rapidité étonnante toutes les conséquences d'une observation ou d'un principe et se sert souvent d'expressions d'autant plus concises que les pensées ont été plus vives. C'est pourquoi les génies

ont besoin d'interprètes pour être compris de la grande masse, et le talent le plus important pour la vulgarisation des sciences consiste dans l'exposition des traits d'union que les inventeurs ont négligés, dans l'accumulation des preuves et la réfutation des attaques faites par les ignorants ou les adversaires de mauvaise foi.

« Pour accomplir ce travail de vulgarisation civilisatrice, il faut de l'enthousiasme — car sans lui le plus savant n'a aucune influence sur personne, — il faut aussi que cet enthousiasme soit partagé, jusqu'à un certain point, par le public, ou au moins par une partie du public. Ceux-ci deviennent à leur tour des apôtres pour répandre le savoir qu'ils ont reçu. De tels alliés sont inappréciables, surtout quand ils savent qu'ils accomplissent une haute mission sociale et quand ils se développent eux-mêmes dans le but de devenir de dignes serviteurs de la société au sein de laquelle ils vivent. Pour eux comme pour chaque propagateur de la haute culture, il est nécessaire de comprendre la portée des paroles suivantes : la vraie civilisation est celle qui renferme l'ennoblissement de toute la personne, du cœur aussi bien que de la raison, et qui ne consiste pas seulement dans certaines connaissances, si estimables qu'elles soient. Ces paroles de Vauvenargues sont certes d'une vérité profonde : les grandes pensées viennent du cœur.

« De temps en temps des voix s'élèvent contre l'expansion universelle des connaissances modernes. Ce blâme vient quelquefois des réactionnaires, qui lui reprochent de développer l'orgueil chez les ouvriers instruits qui ne veulent plus continuer leur travail manuel. J'ose affirmer qu'un tel résultat n'est pas produit chez la plupart des ouvriers qui ont eu l'occasion d'augmenter leurs connaissances par des cours et des travaux scientifiques. Mais je ne peux pas nier que le cas se soit présenté quelquefois. Une telle vanité qui a produit quelques *snobs* instruits parmi les ouvriers n'est certainement pas spéciale à leur classe. La jeunesse académique nous en fournit de nombreux exemplaires.

« Loin d'être capables d'exciter les moins développés à faire des efforts pour atteindre à une plus haute culture, ces natures vaniteuses les détournent et leur donnent une mauvaise opinion de l'instruction. Celle-ci a heureusement porté des fruits plus nobles. Elle a produit des esprits généreux, de vrais caractères, qui se sont réjouis sans ostentation de la clarté que l'investigation scientifique répand sur les faits, et qui cherchent en toute occasion à augmenter leurs connaissances qu'ils trouvent toujours

insuffisantes, et à influer sympathiquement sur ceux qui sont moins instruits qu'eux-mêmes.

« Il y a ceux qui ont douté de l'utilité de ce mouvement parce qu'ils ont craint que le résultat soit insuffisant et ne donne, en fin de compte, que des demi-lumières et une instruction superficielle. Mais alors, je le demande, est-on certain qu'il n'y ait pas de demi-lumières chez les gens réputés instruits, c'est-à-dire chez ceux qui ont passé leur jeunesse dans les établissements réguliers ? Où trouver quelqu'un complètement instruit ?

« Il y a un grand danger, de nos jours, à se servir de phrases vagues, de mots et d'expressions qui contiennent beaucoup de confusions et d'injustice. Les adversaires de la distribution de la science aux ouvriers ont encore dit qu'elle leur est inutile, qu'ils deviennent mécontents de leur vie d'ouvriers et qu'ils s'embarrassent dans des questions qu'ils ne peuvent pas résoudre.

« Point d'utilité ! quelle pensée ! Inutile ce temps enlevé au cabaret ? Inutiles aussi les connaissances qui sont enseignées à l'Institut ? Inutiles les mathématiques, la physique, la chimie, la physiologie, l'hygiène ?

« Et puis le mécontentement ! Est-ce que le mécontentement naît parce que les riches font part de leur fortune pour favoriser l'instruction et le bien-être des ouvriers ? Ne croyez-vous pas que celui-ci au contraire se sent fier de voir que le travail manuel même est honoré par cette sollicitude de gens fortunés ?

« Maintenant examinons les dangers que peut présenter cette instruction ! Qui peut dire où se trouve la sagesse ? Qui se croit capable de démontrer qu'une instruction bien organisée comme celle de cet Institut pourra troubler les idées au lieu de les rendre claires ? C'est justement en étudiant les différentes méthodes de l'investigation scientifique que l'on obtient de l'ordre dans la pensée et le règlement de nos désirs dans l'amélioration des conditions de la vie.

« Dans la libre recherche de la vérité et de l'instruction universelle, il y a sans doute un certain danger — existant d'ailleurs dans toute liberté — mais cela ne doit, *ni ne peut* empêcher la vulgarisation de la science. Quand je parle de danger, j'ai en vue l'application sans discernement de principes différents aux sciences quelconques, avec lesquelles elles ne s'accordent qu'en apparence. Il en est de même de la disposition de certains esprits qui veulent réaliser immédiatement des utopies, ou ce qu'ils ont imaginé comme état normal et qui oublient les conditions fon-

damentales qui régissent la stabilité et le développement des sociétés.

« C'est surtout en ces matières que nos sentiments, même les meilleurs, et notre imagination ont besoin du contrôle et des lumières de la science qui, avec ses méthodes sûres, mène à la découverte des lois de la nature et de l'Humanité. Les meilleures de nos conceptions, celles qui semblent nous promettre le plus de bonheur doivent être assujetties au traitement du feu purifiant de l'examen afin de s'assurer que leur application sera utile non pas seulement à certains individus, mais à la société tout entière.

« La science seule peut réunir le respect pour l'ordre et l'amour pour le progrès ; elle seule peut dans un temps d'agitation et de travail réformateur comme le nôtre créer des citoyens avec un caractère indépendant. Elle peut seule empêcher que la grande masse soit pétrie comme une pâte par des chefs accidentels. Ainsi c'est par respect à la fois, pour le bien commun, pour l'ordre social, pour l'existence et la force de l'Etat, pour le droit des individus à obtenir de l'instruction et à penser librement que je veux propager la science parmi le peuple. Du reste, voulût-on tenir en tutelle les ouvriers de nos jours, qu'on ne réussirait pas — ni du côté droit, ni du côté gauche. — Lorsqu'on s'y attend le moins, les lois de la vie reprennent le dessus et traversent tous les desseins qui ne reposent pas sur elles. Que notre affection pour le peuple, combinée avec le soin de la stabilité de la société et les justes exigences de son développement, soit notre force impulsive ! Avec une vraie impartialité nous devons, nous qui cherchons à favoriser les efforts civilisateurs de l'Institut ouvrier, continuer notre travail en espérant voir les prolétaires s'animer d'une noble ardeur pour tout ce qui est vrai et élevé dans la vie humaine ; en espérant que, mieux instruits et conduits par des convictions stables, il en résultera une amélioration pour eux, pour les autres et pour la Patrie aimée.

« Quoique j'aie proclamé dans une circulaire, dès la période de sa fondation, que l'Institut ouvrier doit « s'abstenir de toute agi-« tation et de toute propagande religieuse et limiter son action à « l'enseignement des connaissances générales », il a eu, dès le commencement, à soutenir bien des luttes pour des raisons politiques. Dans la gauche extrême, des voix se sont élevées contre l'Institut dont on semblait redouter le rôle médiateur, parce qu'il a été soutenu par les riches et quelques autorités administratives. Là on n'a pas vu avec plaisir l'adoucissement de la lutte de

classe. On a même cherché à démontrer que l'Institut est *superflu* et *nuisible* au mouvement prolétarien, qu'il fait perdre de vue ses traces, etc., etc.

« De l'autre côté, dans la droite extrême, on a prémuni le public contre les idées démagogiques et révolutionnaires répandues par l'établissement et on l'a signalé comme « le foyer principal de « la contagion spirituelle de notre pays » ! Des subventions ont été refusées deux fois à l'Institut pour ces raisons.

« Cependant la société en général et ses couches les plus inférieures auront part aux lumières de la science, qui écarte les préjugés, qui donne des notions précises des faits, qui corrige une nature imparfaite, qui ennoblit l'homme et lui procure une source de joie.

« L'extension de la culture scientifique générale fera naître une sympathie mutuelle entre les classes actuellement très séparées : les ouvriers et les savants. Déjà on apprécie beaucoup plus favorablement le travail du laboratoire du musée ou du cabinet de travail. On a appuyé trop souvent sur l'importance des études *immédiatement utiles*. Mais je répète les mots : « l'homme ne « vit pas seulement de pain ». La vie spirituelle exige aussi sa nourriture. Les parents, en général, ne reconnaissent pas les avantages d'une bonne instruction comme le fondement des métiers pratiques. On leur entend dire souvent : à quoi sert aux ouvriers l'astronomie, l'anatomie, l'histoire, la littérature ? Nous désirons de bons mécaniciens, de bons forgerons, de bons maçons, etc. Est-ce qu'ils deviennent plus habiles par des études savantes ? Ces personnes ne savent pas que le but et les avantages d'une bonne préparation théorique n'est pas de remplir le cerveau avec des termes et des noms plus ou moins compliqués. La question essentielle est de développer les facultés intellectuelles en général, par l'activité et l'exercice méthodique du cerveau et des organes des sens afin de perfectionner la faculté de penser et de travailler systématiquement dans une fonction quelconque. Cette faculté est d'une valeur énorme dans la vie pratique, souvent là où on l'attend le moins. Combien nombreux sont ceux qui ont eu à se plaindre et à déplorer leur insuffisance pour résoudre des problèmes de nature scientifique et technique qui se présentent forcément dans la pratique de presque tous les métiers ? Combien de fautes commises et par suite que de pertes économiques en ont été la suite ? Il faut étudier sérieusement et avec zèle. Nos efforts pour nous instruire ne doivent pas être des feux follets qui trompent. Non, un désir ardent de savoir doit

animer les esprits de nos jours. Un désir qui réchauffe le cœur, fortifie le caractère et brise les obstacles que les relations extérieures ou l'indolence intérieure peuvent causer, un amour pour les plus hautes idées de l'Humanité qui force même ceux qui sont fort éprouvés par le poids du jour à dire : loin de nous le découragement et les vaines plaintes, loin de nous toute faiblesse qui cherche de vains plaisirs menant à la ruine du corps et de l'âme. Arrière la manie du blâme et cet état d'esprit qui ne nous montre que les mauvais côtés et l'égoïsme, et nous cache la grandeur de la vie humaine.

« Tous les faits essentiels, toutes les découvertes importantes, toutes les doctrines et tous les systèmes philosophiques sont exposés successivement à l'Institut ouvrier de Stockholm qui est, par son programme, comprenant toutes les sciences naturelles, une espèce d'Université de la classe ouvrière tout à fait libre.

« Les connaissances qui sont enseignées ici ne sont pas tronquées ou taillées pour des intérêts cachés ou pour l'avantage de quelque parti. Je puis assurer qu'aucune des autorités, qu'aucun des riches qui ont soutenu notre Institut depuis quatorze ans n'ont jamais voulu changer son programme ou influer sur lui dans quelque direction que ce soit.

« Envers les ouvriers intelligents d'aujourd'hui il est nécessaire que le rideau du sanctuaire de la science soit levé complètement. Les ouvriers, après avoir entendu la langue scientifique, comprendront mieux ce que c'est que l'*ordre* et que tout est soumis à des *lois*. La connaissance des lois naturelles donne l'idée que la vie sociale même est dirigée par des lois intérieures. L'étude immédiate des branches différentes de la science sociale montre aussi qu'un ordre soumis aux lois intérieures règle le développement aussi bien que les institutions fondamentales de la vie humaine. Si l'on veut regarder la question de l'enseignement au point de vue pratique et économique, il a été caractérisé par le mot frappant d'un homme d'Etat américain, Garfield : « Les écoles sont « moins chères que les émeutes du peuple. »

« La *liberté dans l'enseignement* est excessivement importante. Des obstacles qui s'élèveraient contre cette liberté-là feraient naître la défiance et un mécontentement justifié, et éloigneraient les auditeurs. Une analyse approfondie montre que la liberté d'enseignement n'offre pas de danger pour la stabilité de l'Etat ou pour le développement de la culture ; elle est au contraire une ventilation de sûreté au lieu d'être un vil moyen d'agitation comme le disent quelques-uns.

« La manière éclairée avec laquelle notre gouvernement, depuis 1881, a soutenu l'Institut ouvrier de Stockholm est très caractéristique. Il n'a jamais essayé d'influer sur l'enseignement et s'est contenté de nommer un inspecteur. Aucune philosophie officielle n'a été prescrite, le principe de liberté de pensée et de recherche a été maintenu, et notre institution reste parfaitement indépendante.

« Sans doute le gouvernement a pris le parti le plus sage en limitant son action à la conservation et au respect des lois et en laissant la culture spirituelle tout à fait libre. La mission consiste évidemment à maintenir l'ordre matériel sans intervenir dans la direction intime qui appartient aux savants.

« Aucune institution scientifique ne peut se trouver bien de l'intervention et de la domination du pouvoir temporel, et nulle institution pour l'enseignement populaire ne peut acquérir la confiance des ouvriers si quelque influence officielle y peut être soupçonnée. Ni le gouvernement, ni la Diète, ni les personnes privées qui ont bien voulu nous aider n'ont cherché à influer sur l'enseignement qui est donné ici. Ils se sont bornés à demander que l'Institut soit fidèle à *son propre programme* qui déclare vouloir rester en dehors de toute agitation politique et de toute propagande religieuse, point formulé avant qu'aucune subvention d'aucune autorité eût été demandée.

« Son but est vérité, lumière, voilà ce que l'Institut veut faire savoir à ses auditeurs : leur offrir l'occasion de faire des études objectives, pour acquérir la connaissance des lois de la nature et de l'Humanité.

« Les engagements pris par nous ont été respectés par tous les professeurs qui ont travaillé dans cette institution. Aucune observation n'a été faite contre une seule des nombreuses leçons — environ 3,900 — qui ont été faites ici, pendant les treize années et demie qui se sont écoulées depuis la fondation de l'Institut.

« Quoique des attaques violentes, sans doute causées par l'erreur, aient menacé l'existence même de l'Institut ouvrier, il a été protégé et est en pleine voie de progrès, grâce au concours dévoué apporté à notre œuvre par les éléments divers et nombreux de la population. Qu'il me soit permis, en cette occasion solennelle, d'adresser, au nom de la Direction et des professeurs, les vifs sentiments de reconnaissance que nous inspirent cette preuve de confiance et ce précieux appui. Pendant les temps paisibles les ouvriers intelligents qui fréquentaient les cours ont été nos meilleurs soutiens. Lorsque les moments difficiles sont venus,

ils ont fait cercle autour de leur institution pour parer les coups injustes. Honneur à ce corps d'élite qui a soutenu l'Institut, même matériellement, et gagné de nouvelles adhésions à son enseignement !

« Le rôle social de l'Institut ouvrier peut devenir immense lorsque l'instruction qu'il donne aura pénétré des couches de plus en plus nombreuses ; il aidera fortement, sans doute, au sain développement de la vie sociale et accroîtra l'ordre et la moralité. Un corps d'ouvriers éclairés s'est formé ici peu à peu, il saura diriger et moraliser ses camarades.

« L'amour de la Patrie sera augmenté par une plus haute culture spirituelle chez les grandes masses d'ouvriers. Il s'est certainement relevé déjà par le seul fait du rapprochement des classes et par le noble intérêt que les riches ont montré pour les déshérités en leur procurant, moyennant une petite dépense, des institutions attrayantes et convenables, une nourriture spirituelle récréative. L'économiste anglais John Bright a dit avec raison : « L'instruction populaire est la défense nationale la moins « chère ».

« Je sais qu'il y a, ici dans la capitale, des ouvriers qui sentent plus qu'auparavant qu'ils ont une Patrie à aimer, depuis que l'Institut ouvrier existe. *Salut à la Patrie* ! restera toujours une de nos plus chères devises. Que l'amour de la Patrie soit cultivé, exalté parmi nous ! Que la vieille Suède trouve des cœurs suédois conduisant de noble sang dans des cerveaux sains pour accroître le bonheur et la prospérité de l'individu et de la société ! Nous montrerons ce que vaut la nation suédoise, nous donnerons des preuves d'intelligence, de force et d'énergie en poursuivant notre développement intérieur. Que cette institution d'enseignement jouisse constamment de la confiance de la société ! Qu'elle fortifie l'ordre social en le développant, et donne à l'Etat la meilleure des garanties : *une population d'ouvriers instruits.* »

De longs applaudissements saluèrent la fin de ce discours, prononcé par l'orateur avec sa chaleur habituelle. Ces démonstrations enthousiastes ne visaient pas seulement le discours ci-dessus, mais s'adressaient à celui qui, depuis de longues années, s'est consacré à cette œuvre éminente de l'instruction populaire.

M. le professeur Linder, inspecteur de l'Institut, prononça ensuite le discours inaugural suivant: « Vers 1880, il n'y avait encore dans notre pays aucun établissement d'instruction qui permît à l'ouvrier d'augmenter sa provision de connaissances d'une ma-

nière méthodique. Maintenant cela nous semble bien étonnant. Chez nous la liberté de la pensée a été admise de tout temps, comme nous le savons bien, mais à quoi bon s'il manque les moyens nécessaires pour développer et cultiver la pensée ? Et comment le travail, qui est la source principale du bonheur humain, doit-il devenir une telle source, si celui qui travaille ne connaît pas sa valeur ? Certainement c'est là le défaut et la cause des idées fausses qu'on a sur la valeur relative entre les divers genres de travail, malgré tout ce que l'on a si joliment dit sur l'honneur qu'il procure. L'Institut ouvrier de Stockholm marque une époque dans la relation entre les ouvriers et l'instruction supérieure et l'année de sa fondation, 1880, est pour cela une année remarquable dans les annales de notre culture. Les années écoulées ont permis de constater que les ouvriers possèdent un désir ardent de s'instruire. Et il est bien démontré que, loin de rendre l'ouvrier indifférent à ses occupations manuelles, la fréquentation de l'Institut a augmenté son désir et sa capacité de travail, a favorisé la sobriété et la moralité, et, de cette façon, aidé à démolir les barrières peu naturelles qui ont été élevées entre les deux sexes et les différentes classes. A cause du vif intérêt des ouvriers eux-mêmes pour cette institution, le gouvernement, la Diète, le Conseil municipal et les particuliers se sont hâtés de la soutenir bien fort. C'est mon devoir d'attester publiquement ici en ce jour, et je le remplis avec satisfaction, que ceux qui veulent voir un auditoire intéressé peuvent assurément venir en ce lieu. Je veux rendre hommage aux excellents professeurs des deux sexes, de l'Institut, pour le brillant résultat obtenu par leur zèle et leur capacité. Pour obtenir les beaux résultats que vous connaissez, il fallait nécessairement le concours de différentes forces. Pourtant rien n'eût été fait s'il ne s'était rencontré un homme infatigable qui a rallié tout le monde, un homme dont l'enthousiasme et le désintéressement ont inspiré l'admiration de tous et qui reste comme un bel exemple à suivre. Assurément toute l'assemblée se réunit pour adresser les plus chaleureuses félicitations au créateur, à l'initiateur, au vrai porte-drapeau de l'Institut. Nous sommes aujourd'hui au terme de longs efforts. Il manquait un local assez grand et convenable, cette lacune est comblée. Que dans ce foyer de l'instruction populaire des légions de Suédois jouissent d'un enseignement fécond ! Que la vérité soit toujours l'étoile qui guidera ceux qui distribueront le don du savoir ! Que les paisibles et conciliants génies aient ici leur demeure ! que l'enseignement

reçu dans cette maison soit utile à tous ceux qui y prendront part, et qu'il porte bonheur à la Société et à toute notre Patrie !

« C'est avec ces ardents souhaits et pour cette haute destination que j'inaugure cette maison » (*Applaudissements*).

Au nom des auditeurs de toute la classe ouvrière, un horloger, M. Schweder, a présenté un hommage respectueux à tous ceux qui ont contribué à la création de l'œuvre et surtout au noble et inébranlable ami du peuple, le docteur Anton Nystrom.

La dernière partie du programme était composée de quelques morceaux de musique et de chant exécutés par quelques-uns de nos meilleurs artistes. Au moment de la clôture de la fête, de nombreuses félicitations sont arrivées de toutes parts sous forme de télégrammes. Les journaux illustrés de Stockholm ont publié à ce sujet de nombreuses gravures. Tel est, en résumé, le compte rendu de cette mémorable journée.

Louise NYSTROM et Th. CATTIN.

BULLETIN D'ANGLETERRE

FEMMES ET DIPLOMES UNIVERSITAIRES

(Traduction de Mme A. Richer.)

La question qu'on est en train de discuter, en ce moment même, à Oxford et dans la presse, offre un intérêt plus que local. Les femmes-étudiantes ont été, depuis quelques années, admises aux cours et examens d'Oxford et de Cambridge. Les noms des candidates qui ont réussi sont publiés sur des listes de classes séparées, après les noms des hommes, et sont conservés dans les registres universitaires. Des certificats, signés par les examinateurs, leur sont délivrés. Des collèges pour les femmes existent dans les deux universités, mais ils ne sont pas incorporés dans l'université comme ceux des hommes, et des conditions de résidence et de discipline ne leur sont pas imposées par les statuts de l'université. On n'accorde point de diplômes aux femmes-étudiantes.

Aussi, la situation des femmes dans les universités est-elle anormale, et l'esprit de réforme, basé sur la justice abstraite, travaille-t-il vigoureusement en leur faveur. Il y a quelques années, un mouvement se produisit à Cambridge dans le but d'accorder certains diplômes aux dames, mais il échoua complètement ; cependant, un mouvement similaire, actuellement en action à Oxford, paraît avoir plus de chance de réussir.

Il est sage de commencer par rappeler le principe fondamental de l'éducation des femmes établi par Comte et admis, autant que je puis l'affirmer, par tout positiviste. « L'office fondamental des femmes manifeste l'obligation d'étendre aux deux sexes, d'une manière presque uniforme, le système d'éducation générale ci-dessus destiné aux prolétaires. Ce système, étant dégagé de toute spécialité, convient autant à l'élément sympathique du pouvoir modérateur qu'à l'élément synergique, même quant aux études scientifiques. Si, envers les prolétaires, nous avons

reconnu combien est indispensable la saine théorie historique, une pareille nécessité s'étend aussi aux femmes, afin d'y développer dignement le sentiment social, toujours imparfait tant que la continuité n'y complète pas la solidarité. Or, en appliquant aux deux sexes le besoin d'une telle étude et de la systématisation morale qui en résulte, on n'y peut méconnaître une égale urgence de la préparation scientifique qu'elle suppose et qui, d'ailleurs, offre directement à tous une importance équivalente. Enfin, puisque les femmes doivent présider à toute l'éducation spontanée, il faut qu'elles aient aussi participé à l'éducation systématique qui en constitue l'indispensable complément. Il n'y a de vraiment particulière aux hommes que ce qu'on nomme l'éducation professionnelle, etc.... *(Discours préliminaire sur l'Ensemble du Positivisme*, 4e partie). »

Nous pourrions exposer ce principe plus en détail. Les femmes ayant une plus grande part dans l'éducation des enfants, avec une tendance à la voir augmenter dans l'avenir, on peut dire qu'il est même nécessaire que leur éducation générale soit plus complète et plus scientifique que celle des hommes.

La femme devrait être soulagée de la nécessité de l'étude spéciale, soit pour les travaux scientifiques, soit pour apprendre un métier, l'enseignement excepté; elle serait à même alors de développer plus complètement ses facultés sociales et esthétiques.

Une éducation sociale véritable implique une connaissance générale de l'histoire de l'Humanité, connaissance éclairée par la conclusion principale des sciences plus inférieures. Une éducation esthétique véritable implique une connaissance sympathique des plus grands travaux d'art et une certaine inclination naturelle à former un idéal. Si nous ajoutons à cela une connaissance pratique de l'hygiène et de la vie domestique, nous avons un programme d'éducation pour les femmes qui est assez étendu pour occuper toutes les années disponibles des plus dévouées et des plus énergiques. Dans la vie de George Eliot nous avons un exemple d'une femme qui remplit complétement ce programme. Une telle éducation donnerait à la femme instruite de l'avenir une intellectualité incomparablement supérieure à celle de la moyenne des hommes éduqués de notre époque. C'est par une telle éducation de la femme que le progrès spirituel de l'Humanité peut être le plus sûrement hâté.

Ceci, très brièvement constaté, constitue l'idéal positiviste de l'éducation de la femme ; mais il est permis d'espérer que beaucoup de gens non positivistes accepteront cet idéal, et c'est par

rapport à lui qu'on appréciera la valeur de toute mesure pratique proposée pour l'atteindre. Or, on se demande si l'admission des femmes aux grades universitaires, avec ses conséquences probables, aiderait à le réaliser.

Prenons d'abord le cas d'une admission générale des femmes aux diplômes, avec et sans honneurs (1). Tout d'abord, on ferait quelques exceptions pour certains grades particulièrement impropres à la femme. Mais en supposant que le B. A. (baccalauréat) et les cours variés qui y font parvenir soient ouverts aux femmes, aurions-nous quelque raison d'en attendre un développement de l'éducation féminine dans le sens que j'ai exposé? Nous ne pouvons prédire avec certitude que deux résultats. D'abord, il y aurait une certaine augmentation du nombre des femmes aux examens; ensuite, un nombre considérable d'entre elles se contenteraient du diplôme simple, tandis que maintenant toutes les étudiantes travaillent pour les honneurs.

L'éducation féminine ne gagnerait rien à de tels résultats. Sans aucun doute, les universités offrent des professeurs et des moyens d'enseignement pour toutes les branches qu'on trouve dans les plans les plus complets d'éducation.

Si une étudiante venait à l'université, munie d'un plan de ce qu'elle désirerait apprendre et exempte des entraves de l'examen, elle trouverait un puissant secours dans les conférences et les relations avec les autres étudiantes au laboratoire et à la bibliothèque. Mais augmenter seulement dans de grandes proportions les listes

(1) Dans la plupart des universités anglaises, il y a deux genres différents d'études à faire pour obtenir un « degree », autrement dit « baccalauréat ». Le premier est le plus facile; c'est celui qu'emploient les étudiants qui ne cherchent pas à briller, on l'appelle à Oxford le « pass-degree » : ce que l'on pourrait rendre par « diplôme obtenu peu brillamment ». On l'appelle à Cambridge « poll-degree » ou « diplôme sans honneurs ».

Le second genre est plus difficile, mais il mène à ce que l'on désigne par « honour-degree » ou « diplôme obtenu avec distinction ». Ces deux choses correspondent à peu près à ce que l'on indique en France par « reçu simplement au baccalauréat » et « reçu avec mention ».

Le B. A. (Baccalaureas Artium) est un titre que peuvent prendre les étudiants qui ont réussi à obtenir ces diplômes et les femmes étudiantes demandent à pouvoir l'obtenir, elles aussi.

Il y a différentes branches à étudier (au choix du candidat) pour le « diplôme avec honneurs » : 1° Histoire ancienne et philosophie; 2° Histoire moderne; 3° Le droit; 4° Les sciences physiques; 5° La théologie... etc.

Le n° 1 est le plus populaire; on l'appelle généralement « greats », le « grand examen ». (*Note de la traductrice.*)

des candidates, surtout pour le diplôme simple, serait aggraver un mal déjà constaté. Personne n'oserait prétendre que les classes pour obtenir les honneurs offrent un plan d'éducation générale suffisamment complet; à plus forte raison, le diplôme simple implique-t-il un cours d'études encore plus incomplet. Si l'on récompensait les femmes avec les mêmes titres distinctifs que les hommes, pour avoir poursuivi ces études, on fortifierait le système, on en augmenterait l'intérêt et l'on rendrait la réforme plus difficile que jamais. Le réformateur vise à faire des universités, des centres d'enseignement plus réels. L'admission des femmes aux diplômes dans les mêmes conditions que les hommes rendrait encore plus populaire un genre de vie déjà trop charmant. Sans aucun doute les étudiantes qui ont jusqu'ici passé par Oxford se sont montrées sérieuses et persévérantes. Tout en faisant le meilleur usage possible de leur temps, elles se sont beaucoup améliorées sans faire de mal à personne. Mais il est impossible de croire que, si le corps relativement réduit des étudiantes était admis dans l'université actuelle, il serait assez puissant pour réformer le tout. Il est sage de penser que la plus petite fraction prendrait le ton et le genre de la plus grande et que le niveau de l'éducation féminine à Oxford serait plutôt abaissé qu'élevé.

Une autre idée, prônée par les partisans du changement, s'est attiré un nombre considérable de partisans. Elle consiste à n'admettre les femmes qu'aux diplômes avec honneur. Dans ce cas, le seul effet immédiat du changement serait de permettre aux femmes d'ajouter B. A. à leur nom, au lieu d'avoir à produire comme autrefois des certificats et des registres d'honneur, ce qui semble certainement de peu d'importance. Ce ne serait même pas la peine de s'en occuper si ce n'était le début de changements qui se produiront inévitablement un jour. On allègue la justice; mais cette justice assisterait-elle impassible au spectacle de l'homme enlevant son diplôme au prix du léger effort que nécessite l'examen simple, et de la femme, créature plus faible, condamnée à peiner sur les mystères et l'érudition du Grand- Examen? La chose est inconcevable. Le bon sens du pays se révolterait et nous arriverions rapidement à la situation exposée au début, dans laquelle les femmes seraient admises au diplôme ordinaire, aux mêmes conditions que les hommes.

Sur quel terrain les avocats des diplômes féminins asseoint-ils leurs arguments et quels avantages prévoient-ils à ce changement?

Le seul argument qui, démontré, aurait mon appui, est à

peine employé. Si l'on pouvait prouver que la mesure proposée élèverait la moyenne de l'éducation féminine, la rapprocherait de l'idéal que j'ai esquissé et augmenterait les chances d'y attirer un plus grand nombre de femmes, tous ceux qui partagent cet idéal contribueraient fermement à amener ce changement, en dépit des inconvénients et des difficultés pratiques. Mais aucun essai semblable n'a été tenté; aucun ne semble même possible.

Les deux idées qui dominent dans le mouvement sont, d'abord, d'accorder avec équité aux femmes la même récompense qu'aux hommes pour leurs travaux, et ensuite de leur permettre de pouvoir inscrire un diplôme après leurs noms, ce qui est un avantage professionnel, surtout pour les professeurs.

Ces deux motifs sont puissants et peuvent suffire momentanément, mais ils ne sauraient avoir beaucoup de poids aux yeux de ceux qui jugent la question au point de vue de l'avenir de l'éducation féminine. Quant à la considération de la justice abstraite de la mesure, nous sommes familiers avec cet argument, dans bien d'autres champs plus étendus de la pensée pratique.

Il est certainement, à première vue, grossièrement injuste, que des femmes cultivées et intelligentes n'aient pas droit au vote pour le Parlement, quand des milliers d'hommes moins éduqués sont admis à le pratiquer, ce qu'ils font souvent d'une manière fort inintelligente. Mais cette considération n'a aucune valeur pour les gens qui, comme moi, estiment que supprimer cette injustice, serait renforcer certaines tendances pernicieuses de la société et provoquer des résultats désastreux. Dans les deux cas, la justice est purement théorique; les inconvénients qui se produiraient, réels et éternels. On prétendra que le second argument pour le diplôme repose sur un abus réel et sérieux.

Les étudiantes à Oxford et Cambridge, bien que pouvant être supérieures comme culture mentale à celles des autres universités, se trouvent désavantagées au point de vue professionnel et aux yeux du monde, si on les compare aux femmes qui ont obtenu un diplôme à Londres, en Ecosse ou en Allemagne.

C'est incontestablement là, l'argument qui aura le plus de poids quand la question viendra à être décidée. La grande majorité des étudiantes à Oxford et à Cambridge travaille en réalité pour devenir professeur, et si l'on découvrait un jour que l'on s'y trouve dans une position pratiquement désavantageuse, à cause de la délivrance de diplômes par les autres universités, on commencerait à émigrer ailleurs. Cependant, jusqu'ici, cela n'a pas eu lieu, bien que les universités de Londres, de Victoria et d'E-

cosse aient conféré, pendant un certain temps, des diplômes à des dames. Il est peu vraisemblable que les jeunes filles anglaises émigreront en grand nombre en Allemagne pour obtenir un diplôme ; ce serait, il est vrai, une expérience pleine d'attraits pour un esprit aventureux. Il est assez clair que les directeurs des écoles n'ont pas encore pris l'habitude d'estimer la valeur de leurs professeurs d'après le nombre de lettres qu'ils peuvent ajouter à la suite de leurs noms, et il est à penser qu'ils ne deviendront pas fous en vieillissant.

Quoi qu'il en soit, c'est le devoir des autorités universitaires de considérer l'université comme un établissement d'instruction et non pas comme un instrument de préparation même à la plus noble des carrières. Il vaudrait beaucoup mieux, selon moi, développer l'éducation des femmes dans des idées indépendantes et éviter de l'étreindre dans le moule de ces traditions erronées qui gouvernent encore pour la plupart l'éducation supérieure des hommes.

Des établissements indépendants, tels que le collège d'Holloway et plusieurs collèges américains pour dames, nous offrent la meilleure occasion de réaliser une éducation idéale pour les femmes, mais il n'y a aucune raison pour que les collèges de femmes dans les universités des hommes n'offrent pas la même chose, s'ils peuvent résister à l'attraction fatale de la liste d'examen. Ils pourraient alors, non seulement donner à leurs propres membres une éducation complète et rationnelle, mais seraient aussi capables d'influencer grandement l'éducation des hommes.

Dans les branches les moins élevées de l'éducation, la femme a été et est encore, dans bien des voies, un véritable pionnier. Dans toutes les questions concernant l'éducation théorique et l'amélioration de l'éducation pratique, la femme a pris une place plus efficace que l'homme. Il serait triste et navrant de voir les chefs de la branche la plus élevée donner une fausse direction au mouvement tout entier par le fait de l'ardeur de la lutte ou le manque de prévision. F.-S. Marvin.

(*Extrait de la* **Positivist Review** du 22 Shakespeare 107.)

VARIÉTÉS

I. — IMPATIENCE RÉVOLUTIONNAIRE

Il est regrettable que l'impatience de quelques-uns des plus ardents réformateurs sociaux les conduise quelquefois à être injustes envers ceux qui, tout en déplorant les défectuosités de la présente organisation sociale, se refusent à admettre que la condition des classes laborieuses serait améliorée par la substitution du collectivisme au système actuel de la propriété individuelle. L'impatience révolutionnaire ne pardonne pas aux positivistes de se tenir éloignés de mouvements qui sont inspirés par le désir de diminuer la somme de souffrances du monde. Mais la sympathie seule ne fournit qu'un guide peu satisfaisant pour l'action; et quelque séduisante que l'idée collectiviste puisse apparaître à ses avocats, la question doit être considérée non seulement dans ce qui est désirable, mais dans ce qui est praticable. A ce point de vue, quand il s'agit de réaliser une idée quelconque, une question additionnelle se présente à l'esprit des positivistes : dans quelle mesure cette idée est-elle conforme à l'évolution naturelle de l'Humanité ? On ne peut évidemment répondre à ce point d'interrogation qu'à l'aide d'une profonde connaissance de l'histoire humaine; or, aucun système historique ne peut un instant être comparé à ce que contiennent les ouvrages d'Auguste Comte, au point de vue de la puissance des conceptions et de la largeur des généralisations.

Cependant, l'idée qu'il existe quelque chose comme une évolution naturelle de l'Humanité, dans une direction donnée, paraît être restée étrangère à la majorité du parti socialiste. Sans doute, un petit nombre de ses membres les plus intelligents

acceptent l'idée, et essaient même d'établir théoriquement que la tendance des événements est pour le collectivisme. Mais la majorité paraît suivre l'impulsion de ceux qui s'intitulent, non sans quelque ostentation, socialistes révolutionnaires ; et il n'est pas rare d'apprendre que les foules tempêtueuses, qui s'assemblent pour écouter leurs discours violents, se sont séparées en poussant des vivats en l'honneur de la révolution sociale. Ces esprits ardents espèrent arriver à leur but par ce que les cosmologistes appellent une catastrophe, plutôt que par une évolution progressive. Ils prétendent qu'un jour il y aura un vaste et irrésistible soulèvement du prolétariat opprimé, qui balaiera les institutions existantes ; et que, le lendemain, s'ouvrira une éternité de paix, de prospérité et de bonheur universel.

Assurément, il est vraisemblable que la société est destinée à subir une très sérieuse évolution.

Assurément, les positivistes pensent qu'il arrivera un temps où le contraste, entre l'organisation sociale qui sera alors établie et celle existant aujourd'hui, sera si grand que ce changement ne pourra convenablement être regardé que comme une révolution.

Cette prévision est justifiée par les changements qui ont déjà eu lieu, et par le constrate qui peut dès maintenant être constaté entre la manière dont nous vivons et celle dont vivaient nos ancêtres. Mais les disciples d'Auguste Comte ne croient pas à la permanence d'une révolution-catastrophe, comme celle que rêvent les socialistes. Il n'est peut-être pas impossible que, par suite d'un concours fortuit de circonstances, la liberté soit quelque jour laissée, de tenter, en un lieu quelconque, l'expérience d'un état collectiviste ; mais, aux yeux des positivistes, les forces conservatrices de la société et de la nature humaine sont beaucoup trop puissantes pour permettre à une telle expérience de se prolonger longtemps. Ceux qui se réjouissent si follement à la pensée de la révolution sociale, et les chefs qui parlent avec tant d'assurance de cette révolution, comme si, semblables aux murs de Jéricho, les institutions de la société moderne pouvaient être renversées au son d'une trompette, ne se rendent pas compte de la

difficulté de leur entreprise. Il est préférable, au moins, de supposer que l'ignorance est au fond de leur action. Ils ont besoin d'avoir une plus grande et une plus juste perception de la façon dont les grands changements sociaux se sont effectués et de la longueur de temps nécessaire à leur réalisation. Leur désir d'améliorer l'état de la classe des travailleurs est très louable; mais il est absurde de leur part de prendre comme point de départ la supposition qu'aucun progrès n'a été réalisé jusqu'ici, sous ce rapport.

La philosophie positive de l'histoire montre que la condition de cette classe, c'est-à-dire de la masse de l'humanité, a, depuis les premiers âges, marché sans s'arrêter vers l'amélioration et qu'un immense progrès a déjà été accompli. D'ailleurs, ce progrès n'a pas été un phénomène isolé, étranger aux autres changements sociaux. Il a été un des éléments d'une énorme révolution ou série de révolutions, qui a embrassé chaque côté de la vie de l'homme, et il a dépendu, en principe, des théories qui, tour à tour, ont régné quant à la nature du monde dans lequel l'homme vit et quant à sa situation dans ce monde. Sans vouloir insister en ce moment sur la loi du développement mental, je peux dire que Comte indique comme une conséquence de cette loi, que les forces actives de l'homme ont, à des époques différentes, été consacrées à différents buts. La classe ouvrière, comme telle, n'avait pas d'existence dans les premiers temps de l'évolution humaine. L'homme est par nature un animal guerrier; et, par conséquent, la guerre était universellement la direction dans laquelle son énergie se donnait cours. L'industrie était méprisée par les guerriers; et la classe travailleuse se composait uniquement d'esclaves, qui étaient les prisonniers de guerre, et dont la vie n'était épargnée que s'ils pouvaient travailler pour ceux qui les avaient pris.

L'ancienne société, en fait, vivait de l'esclavage; et l'esclavage, lentement amélioré sous la forme du servage, a persisté dans l'Europe occidentale durant le moyen âge, jusqu'au moment où, avec le graduel développement des villes, l'émancipation des travailleurs a commencé. Avec l'émancipation, et comme conséquence, une classe industrielle, formée,

d'une part, d'employeurs, et, d'autre part, d'hommes libres travaillant à gages, a surgi par degrés des débris du vieux monde, représentant dans ses grands traits un type de société que les positivistes croient destiné, sous conditions de liberté, à subsister éternellement.

Cette évolution est devenue maintenant un des lieux communs de l'histoire ; toutefois, comme Comte le remarque, ce sont les faits les plus évidents, qui sont le plus fréquemment négligés, et j'insiste ici sur cette évolution parce qu'elle me paraît spécialement fournir une indication de la nécessité d'aborder le problème social avec un esprit prudent, c'est-à-dire en tenant compte des nécessités d'une époque. Si l'on réfléchit aux milliers d'années durant lesquelles l'esclavage, dans sa forme primitive, doit avoir duré, et à l'immense intervalle, même entre les bornes historiques, qu'il a fallu pour la transition de l'esclavage au servage et de celui-ci à la complète liberté (ce dernier état n'existant réellement que depuis quelques centaines d'années), la conclusion paraît inévitable que les complets avantages d'une si énorme transformation ne peuvent pas encore avoir été reçus, et que ce qui en manque est affaire de patience. C'est en effet l'habitude des socialistes de méconnaître cette transition, et de parler de la classe travailleuse comme étant encore dans une condition d'esclavage, de prétendre que la forme de l'oppression dont ils souffrent a seule changé, et qu'il y a peu de différence, au fond, entre la subordination aux volontés d'un tyran et ce qu'ils appellent l'esclavage salarié. Il s'agit là d'une simple façon de parler, d'une phrase remplie de prévention, qui sert à entretenir la mauvaise entente entre employeurs et ouvriers et à masquer le progrès qui, en vérité, a été réalisé. La vie de l'ouvrier est sans doute plus ou moins conditionnée par les nécessités de sa position, et à cause de circonstances sur lesquelles il n'a personnellement nul contrôle, elle est trop souvent sujette à des fluctuations douloureuses. Mais la vie de tous ceux qui gagnent leur subsistance par un travail quelconque est également sujette à des conditions accablantes ; et, en ce sens, le médecin, l'architecte, le commis, l'instituteur ne sont pas plus libres que l'ouvrier.

Légalement, cependant, et dans les limites de leurs obligations à la société dans laquelle ils vivent, ils restent tous sur le même pied, et la liberté de l'ouvrier n'est pas soumise à plus de restrictions que la liberté d'aucun des membres d'une autre classe. En vain, déclame-t-on parfois qu'il est libre de mourir de faim : en disant cela, on met seulement en lumière une des peines presque nécessaires qui suivent la liberté, pendant le développement du sens du devoir social par lequel elle devrait être accompagnée, et qui tendrait à corriger les maux spontanés qui en naissent autrement. Mais, ici encore, l'ouvrier n'occupe pas une position exceptionnelle, car les personnes livrées à d'autres occupations sont parfois réduites à user de cette même liberté, de mourir misérablement dans un milieu d'abondance.

Ceux qui invoquent la nécessité de patienter en présence des souffrances indiscutables qui existent dans la société industrielle seront probablement taxés d'indifférence égoïste, sinon d'hostilité, aux besoins de leurs camarades. Ceux qui souffrent, sans qu'il y ait de leur faute, trouvent dur d'être patients. Mais la sympathie pour leurs infortunes ne doit pas nous aveugler sur la nature du problème. Le défaut commun aux écoles révolutionnaires, comme Comte l'indique, est de vouloir appliquer des remèdes qui soient à la fois immédiats dans leur action, et radicaux dans leur effet ; or nul remède radical ne peut être immédiat. Un simple bouleversement politique de la société serait un procédé inefficace, en admettant même qu'il n'augmente pas les maux qu'il viserait à abolir.

On peut, en effet, se demander si le résultat de l'agitation socialiste de ces dernières années n'a pas été, en fin de compte, de faire empirer la condition de la classe ouvrière au lieu de l'améliorer. Ce qui est le plus nécessaire, c'est un changement mental — la venue d'un esprit nouveau : du sens, parmi patrons et ouvriers, d'une dévotion à un objet commun, le service de l'Humanité, et non pas du chacun pour soi; d'un bon sentiment de fraternité comme membres de la même grande espèce humaine, et non le grave antagonisme de classe qui, maintenant, se manifeste trop souvent ; — la culture,

en somme, d'un nouvel idéal religieux, ayant ses racines en ce monde, et s'occupant des hommes et des affaires humaines, à la place du vieux culte assis dans les nuages, et aujourd'hui, dans une grande mesure, absolument éteint comme force diciplinaire. A mesure que ce changement s'effectuera, une nouvelle forme de société évoluera graduellement, dans laquelle l'industrie sera conduite d'après des conditions très différentes de celles d'aujourd'hui. C'est seulement dans ce but qu'un espoir de remède permanent demeure, et c'est seulement par ces moyens qu'une vraie révolution sociale sera finalement effectuée. Les changements d'esprit sont cependant, et nécessairement, l'ouvrage du temps ; et de là il semblerait que, quoiqu'un tel langage puisse paraître décourageant, la seule réelle sagesse réside dans la patience.

Henry ELLIS.

(*Traduit de la* « **Positivist Review** », du 1er Moïse 106, par JULES CERTAIN.)

II. — NOUVEAU DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Dans ses « *Réflexions sur l'Esprit géométrique* » Pascal fait remarquer que la confusion des disputes provient le plus souvent de ce que les termes employés ne sont pas compris de la même manière par ceux qui y prennent part. Et il recommande, avec raison, si l'on veut éviter les équivoques, « de n'employer dans le discours aucun terme dont on n'ait auparavant expliqué nettement le sens ».

Or, bien qu'Auguste Comte et ses disciples n'aient jamais manqué à l'obligation prescrite par Pascal, il suffit de feuilleter les pages de la discussion contemporaine pour s'apercevoir que la plupart des critiques, dirigées contre le Positivisme, reposent sur une interprétation erronée des expressions en usage dans notre Ecole.

Le Positivisme, comme toute Ecole philosophique, se sert, en effet, d'un certain nombre de mots qui reviennent fréquemment dans le discours et dont on ne saurait se passer, à moins de recourir à de continuelles périphrases et de risquer de tomber dans le vague.

Tantôt ces mots sont empruntés, tels quels, avec leur signification ordinaire et universellement reconnue, au langage philosophique ou scientifique courant, comme *statique*, *dynamique*, etc...

Tantôt, ils ont été construits, de toute pièce, par A. Comte pour exprimer des conceptions nouvelles par des vocables exactement équivalents, comme *sociologie, altruisme,* etc...

Tantôt enfin, ils sont tirés de la langue vulgaire comme *positiviste, Humanité, Religion, Culte,* etc..., mais avec attribution d'un sens spécial, rigoureusement déterminé.

Or, si les termes employés par l'Ecole positiviste avec l'acception commune ne prêtent à aucune équivoque et, par suite, ne soulèvent aucune difficulté, il n'en est pas de même de ceux qui appartiennent aux deux autres catégories.

Ainsi, quoique les rares néologismes introduits par A. Comte dans le langage philosophique, soient aujourd'hui universellement adoptés, tant leur création répondait à un besoin réel, il s'en faut qu'ils soient toujours usités ou compris dans le sens qu'a spécifié leur auteur : — Par exemple, le terme *sociologie* créé par notre Maître pour désigner la science sociale *abstraite* est couramment détourné de son sens originel, et sert trop souvent, comme dans le cas de M. Letourneau, a étiqueter des compilations, plus ou moins indigestes, de documents recueillis sans choix et sans aucun souci de la critique historique. — Et il n'y a pas si longtemps que M. Clémenceau était amené à réfuter, dans « **La Justice** », l'erreur de cet académicien, bel esprit (M. Halevy), qui prétendait assimiler l'*altruisme* positiviste à la *charité* chrétienne, alors que celle-ci est tout entière inspirée par l'égoïsme, puisqu'elle consiste à prêter aux pauvres sur la terre pour que Dieu rende avec usure dans le ciel.

Toutefois, c'est principalement sur les termes empruntés par A. Comte au langage commun, avec attribution d'un sens spécial, que portent les plus nombreuses équivoques.

A chaque instant, nous voyons l'épithète de *positiviste* appliquée à des matérialistes, ou encore servir à caractériser ce genre d'individus qui ne prisent dans la vie que l'argent et les plaisirs des sens. Et ce n'est pas seulement le vulgaire qui commet de pareilles méprises, elles sont trop fréquemment le fait de personnages influents qui ont la prétention, peu justifiée d'ailleurs, d'appartenir à l'aristocratie intellectuelle de leur époque : — Tout récemment, un journaliste des plus réputés, qui passe pour une des lumières du parti réactionnaire, jugeait convenable d'attaquer dans « **Le Matin** » les positivistes, à propos d'opinions qui sont celles des matérialistes : nous reprochant de nourrir la folle ambition d'expliquer les causes premières et les causes finales par la méthode scientifique, et de vouloir ramener les phénomènes sociaux et moraux aux seules lois des phénomènes inorganiques et biologiques. Or, quand on a de soi-même la haute opinion que paraît avoir M. Cornely, qui parle volontiers de toutes choses sur un ton d'oracle infaillible, qui traite journellement ses adversaires

politiques d'idiots et de crétins, on est inexcusable d'ignorer que l'un des caractères distinctifs de la philosophie de Comte est de bannir de la spéculation philosophique, comme vaine, oiseuse, et anti-scientifique, toute recherche des causes premières et des causes finales; qu'un autre caractère distinctif de cette philosophie est d'affirmer l'irréductibilité des phénomènes d'une science quelconque aux lois des sciences moins complexes qui la précèdent dans la hiérarchie scientifique. — D'autre part, c'est comme synonyme de « *Struggle for lifer*, se prenant lui-même pour Dieu, pour principe et pour fin, estimant exclusivement le succès et l'argent », que le qualificatif de *positiviste* figure, dans la préface d'un livre fort goûté du « Monde où l'on s'ennuie », *le Disciple*, de Paul Bourget. Quand on pose pour le Néo-chrétien érudit, au courant de toutes les manifestations de la pensée moderne, on devrait cependant prendre davantage garde de ne pas s'exposer à être convaincu de grossière ignorance, en confondant positivistes et sensualistes, et en prêtant à un philosophe positiviste, comme idée neuve et originale, celle d'avoir voulu tenter, pour expliquer la genèse des idées et des sentiments, ce que Darwin a tenté pour expliquer la genèse des formes. Car quiconque a pris connaissance des idées de Comte, en lisant ses œuvres et en ne se contentant pas des analyses des journaux ou des revues, sait, en effet, que l'idéal du positiviste est le contraire de celui du « *Struggle for lifer* », puisque sa règle morale, formulée par le fondateur de la Doctrine, doit être de vivre pour autrui, pour la Famille, pour la Patrie, pour l'Humanité. Et, quiconque a lu un peu attentivement Darwin sait que le but, constamment poursuivi par le grand naturaliste anglais, a été précisément d'expliquer, à l'aide de l'hypothèse transformiste, notre nature morale et intellectuelle : son travail sur l'*Origine des espèces* n'ayant jamais été, dans sa pensée, qu'une introduction à celui sur la *Descendance de l'homme*.

Dans le même ordre d'idées, M. Momenheim relevait naguère une erreur semblable, à l'actif d'un rédacteur du « **Temps** » qui, confondant *Humanité* et espèce humaine, reprochait à Comte d'offrir pêle-mêle à notre admiration un assemblage singulièrement bigarré d'individus bons et mauvais, alors que le fondateur de la religion de l'Humanité a spécifié nettement qu'il entendait par *Humanité l'ensemble des êtres convergents*, c'est-à-dire l'ensemble de tous les morts et de tous les vivants qui ont vécu pour le service des êtres collectifs, à l'exclusion des malfaiteurs, des vicieux, des inutiles.

Des considérations analogues pourraient évidemment être présentées au sujet de l'expression *culte*, presque toujours comprise dans un sens théologique, et qui, pour les positivistes veut dire *culture*, indépendamment de tout rituel théologique.

Il est vrai que ceux qui ont été surpris en flagrant délit de con-

fusions de ce genre s'en prennent, à leur tour, à Auguste Comte, et lui reprochent d'avoir dénaturé gratuitement et arbitrairement le sens des mots. Mais l'excuse paraîtra sans valeur, si l'on veut bien réfléchir que les mots *abstraits* subissent spontanément, au sein des sociétés en cours de développement, une évolution naturelle qui les détourne plus ou moins de leur sens primitif, pour les adapter à de nouvelles conceptions des phénomènes qu'ils désignent.

Ainsi, comme l'a fait remarquer, à maintes reprises, M. Laffitte, le mot *Ordre* a d'abord simplement signifié *commandement*, et cette signification se liait à la conception qu'on se faisait de dieux présidant à tous les phénomènes, ou d'un Dieu ayant ordonné le plan de l'univers, tandis qu'actuellement ce vocable prend de plus en plus la signification d'*arrangement*. Et c'est en ce sens qu'Auguste Comte a pu dire que le Progrès est le développement de l'Ordre, c'est-à-dire de l'arrangement primitif des éléments des êtres.

De même pour le mot *Loi* qui avait, à l'origine, la signification de *volonté* des dieux et des rois, à l'époque où l'on croyait aux dieux et aux rois élus des dieux ; qui a été appliqué ensuite aux *décrets* des Assemblées élues par le suffrage universel, lorsque, sous l'influence de J.-J. Rousseau, a surgi la croyance démocratique à la toute puissance du peuple souverain et de ses représentants pour modifier à leur guise les phénomènes sociaux ; et qui, de nos jours, sert de plus en plus à caractériser les *rapports constants de similitude et de succession qui rattachent les uns aux autres tous les phénomènes présentés par les êtres de l'univers, inorganiques ou organisés.*

Or, toutes les fois qu'Auguste Comte a donné une acception spéciale aux mots qu'il empruntait au langage ordinaire, il s'est borné à dégager la signification scientifique et positive de ces mots de leur signification antérieure et passagère, théologique ou métaphysique. On ne saurait donc, sans injustice, l'accuser d'avoir agi arbitrairement. — Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à considérer le mot *Religion* que beaucoup confondent avec *théologie* (notamment le grand et noble poète Sully-Prudhomme, sur la foi du dictionnaire de Littré), et par lequel Comte a désigné *toute doctrine susceptible de rallier et de régler les hommes.* N'est-il pas évident que ce qu'il y a de fondamental dans toutes les religions est précisément cet office de ralliement et de réglement des hommes, commun à toutes ? Les Romains qui ont créé le mot avaient déjà compris la religion ainsi, comme le prouvent leurs pratiques tolérantes vis-à-vis des divers cultes religieux des peuples conquis, dont les divinités étaient reçues avec honneur au Capitole pour être finalement incorporées dans la religion nationale. Et Comte n'a pas fait autre chose, en donnant au terme *Religion* sa définition nouvelle positiviste, que s'inspirer de son étymologie latine, et dégager explicitement le sens

qu'y avaient attaché implicitement les grands Romains. Fallait-il se priver d'un vocable admirable qui est l'une des plus étonnantes créations du génie politique de Rome, et qui est irremplaçable, par crainte qu'il pût continuer à être confondu, comme il l'a été dans le passé, avec le terme *théologie*? Le positivistes le pensent d'autant moins que, à leurs yeux, la théologie est une forme épuisée de la religion, et à la veille de disparaître. D'ailleurs, combien de mots ne devrait-on pas sacrifier si on se laissait arrêter par de pareilles appréhensions ! Il ne faudrait plus, par exemple, se servir d'aucune de ces locutions, *bon cœur*, *mauvais cœur*, *grand cœur*, *noble cœur*, etc..., puisqu'il a été démontré par la physiologie moderne que le muscle cardiaque n'est en rien le siège des sentiments, contrairement à ce que croyaient nos pères.

En tout cas, les remarques qui précèdent montrent combien il serait urgent de publier une sorte de glossaire positiviste qui mît le public au courant de notre terminologie et auquel nous puissions, à l'occasion, renvoyer nos contradicteurs.

Cette nécessité avait été vivement sentie, par l'un de nos plus regrettés coreligionnaires, le Dr Bazalgette, et lui avait inspiré l'idée de ce *Nouveau Dictionnaire philosophique et scientifique*, dont nous reproduisons la seule partie exécutée, en exprimant le souhait que ce travail remarquable, malheureusement interrompu par la mort, puisse être continué et mené à bonne fin par quelqu'autre positiviste aussi compétent, ayant du loisir, et désireux de le consacrer au service de notre cause.

Constant HILLEMAND.

ABSOLU, NOTIONS ABSOLUES.

L'absolu est, d'après les métaphysiciens, ce qui existe par soi-même et ne dépend d'aucune condition extérieure. On peut aussi définir l'absolu par son contraste avec le *relatif* et le *contingent*.

L'*absolu* est à la fois *immodifiable*, *illimité*, *immuable*, *nécessaire*.

Pour les métaphysiciens, les *idées absolues* sont celles qui n'empruntent rien à l'expérience. Quelquefois l'*adjectif absolu* sert à qualifier un corps d'une pureté parfaite. Par exemple l'*alcool absolu* est celui qui, par des distillations répétées, a été amené à un état complet de concentration.

Comme l'enfant qui ne connaît pas de problème insoluble et demande le pourquoi de tout ce qui frappe ses yeux, le

penseur primitif s'obstine à remonter jusqu'à la *cause première* qui s'éloigne toujours et à descendre jusqu'aux *fins dernières* qu'il ne peut jamais atteindre. Il veut saisir la *substance, ce je ne sais quoi* qui supporte les propriétés matérielles : car il considère les propriétés comme détachées des corps où on les observe. Il veut ainsi plonger au fond des choses, et il n'y a jamais de fond ! La nature intime des phénomènes est l'objet de sa curiosité toujours *déçue*, jamais assouvie ; il veut pénétrer l'essence de la *pesanteur*, de la *lumière*, de la *vie*, questions inaccessibles qu'il juge seules dignes de méditation. D'ailleurs il ne se soucie guère des rapports qui lient les phénomènes entre eux et de leur enchaînement successif ; et cette dernière connaissance est précisément la seule importante pour nous et la seule qui nous soit possible.

Mais devant les progrès croissants de l'analyse scientifique, l'esprit absolu s'est singulièrement réduit. Chaque branche de la *philosophie naturelle* qui passe à l'état positif dissipe sans retour une conception de la *philosophie absolue*. La fondation récente de la *sociologie* est le dernier terme de ce travail d'épuration mentale. Aujourd'hui l'*absolu* ne conserve d'empire que sur des esprits mal préparés, sur des cerveaux qui ont subi une sorte d'arrêt de développement.

Pour éclaircir autant que possible le sujet que nous traitons, il nous suffira de marquer les phases principales de cette lutte séculaire entre l'*esprit absolu* et l'*esprit positif, essentiellement relatif*, et du triomphe continu du dernier sur le premier.

Au commencement du dix-septième siècle, Galilée porte à l'absolu un coup décisif. En affirmant le double mouvement de la terre, il substitue l'idée relative du *monde* à la notion absolue *d'univers*, et mine par sa base l'antique doctrine *des causes finales*. Quel changement brusque et profond il vient opérer dans les habitudes mentales les mieux établies ! La terre n'est plus le *centre* autour duquel et pour lequel avait été ordonné le reste de l'univers. C'est une planète que rien ne distingue de la foule des autres, ni sa grandeur, ni sa structure, qui circule, à son rang, assez gauchement du reste,

autour de soleil. Et ce point presque invisible, perdu dans l'immensité des espaces célestes, absorberait l'attention de toutes les puissances naturelles et surnaturelles ? A quelle illusion il a fallu renoncer ! Dès lors tout cet échafaudage de dogmes, *chute, rédemption*, construit par l'imagination inconsciente des théologiens, pour consoler l'homme de la misère et flatter son orgueil, se trouve réduit à un pur roman sans vraisemblance.

Du même coup, la notion de pesanteur qui semblait devoir rester à jamais *absolue* est devenue éminemment *relative*. Car, d'une part, son intensité n'est pas la même sur tout le parcours d'un méridien, et, d'autre part, il suffirait d'une accélération déterminée du mouvement de rotation de la Terre sur son axe pour que la pesanteur devînt nulle.

Voilà l'absolu chassé du ciel et il n'y rentrera pas. La loi de la gravitation, conséquence de la transformation des théories astronomiques, pourrait, il est vrai, par des esprits mal préparés, être considérée comme un fait très *général*, *immuable*, *nécessaire*, c'est-à-dire *absolu*. Or, voilà que Newton a imaginé un monde dans lequel le soleil, au lieu d'occuper l'un des foyers des *ellipses* décrites par les planètes, serait placé au centre. Il a fait voir que, dans ce cas, la gravitation, *toujours proportionnelle aux masses*, ne serait plus *réciproque au carré de la distance, mais serait en raison directe de cette distance*, ce qui est fort différent. Et notre planète n'en irait probablement pas plus mal ! La loi newtonienne de la gravitation est donc relative à un arrangement particulier et contingent de notre monde.

Dans le siècle suivant, Hume publia la célèbre discussion sur la *Causalité*. Ecoutons le penseur britannique : « *Je hasarderai ici une proposition que je crois générale et sans exception, c'est qu'il n'est pas un seul cas assignable où la connaissance du rapport qui est entre la cause et l'effet puisse être obtenue* a priori ; mais que, au contraire, *cette connaissance est uniquement due à l'expérience qui nous montre certains objets dans une liaison constante. Présentez au plus fort raisonneur qui soit sorti des mains de la nature, à l'homme qu'elle a doué de la plus haute capacité, un objet qui*

lui soit entièrement nouveau; laissons-lui examiner scrupuleusement toutes les qualités sensibles; *je le défie, après cet examen, de pouvoir indiquer une seule de ses causes ou un seul de ses effets* . . . .

Les derniers ressorts, les premiers principes, voilà l'écueil éternel de la curiosité de l'homme et des recherches des spéculateurs. » (Hume, *Essais philosophiques sur l'entendement humain,* 4e Essai.)

Le défi du philosophe écossais n'a jamais été convenablement relevé. Ainsi, d'après Hume, le fameux argument tiré de la comparaison de l'univers à une horloge, dont le mécanisme suppose un horloger, ne vaut rien. Car on a vu des horlogers fabriquer des montres, mais on n'a pas encore vu un univers sortir des mains d'un créateur.

Et même, si l'on en croit les partisans de la cosmogonie de Laplace, à la mode aujourd'hui, on pourrait voir des mondes se former sans aucune intervention d'une puissance extérieure, par le simple effet de l'activité spontanée de la matière. D'ailleurs, le développement de la chimie moderne (et c'est là son résultat philosophique le plus général) a renversé la conception de *créations* et *de destructions absolues de matière*, en la remplaçant par la notion relative *d'évolutions* et de *transformations.*

Presque en même temps qu'Hume, Diderot fit paraître sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient.* De cette ingénieuse dissertation il résulte ceci : *toutes nos connaissances dépendent des impressions que le dehors exerce sur nous.* On en déduit cette conséquence, que la démonstration d'une *intelligence suprême*, tirée de *l'ordre admirable* de l'univers, ne peut avoir aucun sens pour un *aveugle-né.* Elle n'en aurait même aucun pour des observateurs doués d'une vue perçante, si l'atmosphère manquait de transparence, si la plupart des astres étaient obscurs ou étaient dépourvus de pouvoir réflecteur.

Kant, reprenant à sa manière les aperçus précédents, établit que toutes nos spéculations peuvent être affectées profondément par la constitution de l'objet contemplé et par l'état mental du sujet pensant, sans qu'on puisse mesurer exacte-

ment, en chaque cas, l'influence provenue de chacun de ces éléments inséparables. En un mot, pour nous servir de son langage, toutes nos connaissances sont à la fois *subjectives* et *objectives*.

Toutes nos connaissances réelles sont donc relatives, d'une part, au milieu en tant que susceptible d'agir sur nous, et, d'autre part, à l'organisme en tant que sensible à cette action. En sorte que l'inertie de l'un ou l'insensibilité de l'autre suppriment ce commerce continu d'où dépend toute notion effective. (Auguste Comte, *Philosophie positive*, t. VI, 58e leçon.)

Toutes nos théories ne sont donc que des approximations croissantes de la réalité qui ne peut jamais être complètement appréciée. *Il n'y a pas de vérité absolue.* Elle est, en tout genre, relative à l'état de notre intelligence, au milieu et au temps où elle s'exerce, et à l'ensemble des observations correspondantes.

Pascal avait senti cela, quand il s'écriait : *Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà !* Pour compléter son aphorisme, il aurait dû ajouter : *Vérité aujourd'hui, erreur il y a des siècles !*

Qu'est-ce que la vérité ? demandait le sceptique proconsul romain au doux Nazaréen dont les évangiles sont la légende (*Evangile selon saint Jean*, chap. XVIII, verset 38). Il eût été curieux de connaître la réponse. Mais le *Verbe fait chair* garda le silence. La question était embarrassante, et les prophéties n'avaient point prévu qu'on la lui ferait.

La morale n'est pas plus absolue que la vérité. L'idéal de vertu du Grec ou du Romain, dont toute l'existence était subordonnée à la *Cité*, n'était pas celle du moine du moyen âge, qui n'avait qu'un but, *le salut de son âme*. La moralité des tribus sauvages ne peut être celle des sociétés policées.

Relative est encore la notion du Beau, puisque le Beau n'est que l'idéalisation du *Vrai* et du *Bon*, qui sont en progression continue.

L'idéal esthétique des sculpteurs grecs n'était pas celui des artistes du douzième siècle ; la beauté de la *Vénus de Milo* diffère de celle des *Madones de Raphaël*.

La femme antique, admirée par Horace, la *Lycoris*, au front étroit, incapable de penser et même d'aimer, ne serait pas aujourd'hui choisie comme un type.

La notion du beau change donc avec les âges, mais encore elle n'est pas la même à toutes les latitudes.

Demandez au crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le To-Kalon. Il vous répondra que c'est sa femelle, avec deux grands yeux ronds, sortant de sa petite tête, une gueule plate et large, un ventre jaune avec un dos brun.

Interrogez un nègre de Guinée. Le beau est pour lui une peau noire, huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Consultez, enfin, les philosophes ; ils vous répondront par du galimatias. (Voltaire, *Dictionnaire philosophique portatif*, article BEAU.)

Si Voltaire revenait au monde, il trouverait encore le galimatias dans certains livres sur *le Vrai, le Beau* et *le Bon.* Mais il serait assez content, je crois, du philosophe dont l'aphorisme fondamental servira de conclusion à cet article :

Tout est relatif : voilà le seul principe absolu. (Auguste Comte, *Politique positive*, t. VI. — *Appendice, préface spéciale.*)

ABSTRACTION

Nature de l'abstraction. — D'après son étymologie latine, *abstraire* veut dire : séparer, écarter, éliminer, et par extension de sens, examiner à part. Le mot *analyse*, dérivé du grec, semble avoir la même signification : *analyser* et *abstraire* indiquent toujours la décomposition d'un tout en ses parties; mais si l'*abstraction* suppose l'*analyse*, le contraire n'est pas vrai en général. Pour faire bien comprendre en quoi consiste l'abstraction, choisissons un cas simple : considérons, par exemple, un morceau de verre taillé régulièrement, tel que celui dont les physiciens se servent pour démontrer la nature composée de la lumière.

Ce corps a une *composition chimique fixe* ; il *vibre* et *résonne* sous le choc; il devient manifestement *électrique* par le frottement; il possède des propriétés *optiques* remarquables; il a une *température*, un certain degré d'*élasticité*; il est *pesant*; il a une *force géométrique définie*. Ce *volume* dépend des *surfaces* qui le circonscrivent, et ces *surfaces* des *lignes* qui les limitent. Ces lignes ont entre elles des relations de *longueur* d'où dépend le *volume* du corps. Si on applique à

ces longueurs une commune mesure, leurs relations s'exprimeront finalement par de simples rapports de *nombres*.

Nous voilà parvenus, dans notre analyse, à de pures notions de *quantité* au delà desquelles il n'y a plus rien de nettement saisissable à l'esprit. Dans cette décomposition graduelle, nous venons de mettre en évidence les *propriétés*, *phénomènes*, *évènements* (ces mots sont synonymes) dont notre cristal est le siège. Leur assemblage et combinaison en sens inverse reproduirait la réalité matérielle, ce que nous appellerons l'*existence concrète* du corps.

Ecartons maintenant par la pensée toutes ces propriétés, hormis une seule, la propriété *électrique*, sur laquelle nous concentrerons notre attention; rapprochons l'activité *électrique* du verre des propriétés semblables, que manifestent, à un certain degré, d'autres corps, soumis à une pareille analyse préalable. Isolons cette propriété commune de ses sièges respectifs, et étudions-la dans les circonstances de sa production, dans ses variations d'intensité, dans ses effets, et nous aurons fait la *théorie abstraite* de l'électricité dans un de ses modes au moins, le mode dit *statique*.

On voit donc que, pour abstraire, notre intelligence passe par deux phases logiques, inséparables, quoique distinctes : dans l'une on décompose le corps en ses attributs constituants; dans l'autre on étudie l'attribut commun à plusieurs corps. Auguste Comte formule ainsi cette distinction : *Généralisant par abstraction, la théorie isole chaque phénomène de tous ceux dont il est réellement accompagné pour le ramener aux effets semblables que comportent tous les autres cas, même hypothétiques.* — Auguste Comte, *Synthèse subjective*, Introduction.

Dans l'exemple que nous avons choisi, l'institution de l'*abstraction* n'exige pas de grands efforts ; mais à mesure qu'on s'élève à des existences plus complexes, et dès qu'on aborde les phénomènes d'ordre *vital* et *social*, l'abstraction offre de hautes difficultés. Aussi, avant Blainville et Auguste Comte, l'étude des phénomènes *vitaux* et *sociaux*, considérés dans ce qu'ils offrent de commun dans tous les êtres où on les observe, avait à peine été ébauchée.

Aujourd'hui encore, en dehors de l'école positive, il est

très peu d'esprits qui se fassent une idée nette et suffisante de la *biologie* et de la *sociologie*, c'est-à-dire de la *science vitale* et de la *science sociale abstraites*. Par exemple, on disserte à perte de vue, parmi les Mythologues et les Philologues, sur l'histoire et l'essence des religions; mais il en est bien peu qui pourraient formuler clairement en quoi consiste l'état religieux, au sens abstrait et général; la plupart ne sauraient le distinguer du *culte* et du *régime* qui n'en sont que la manifestation extérieure et le résultat, et certains ne peuvent concevoir la religion sans *Théologisme*, qui n'est pourtant qu'une des formes de la pensée religieuse.

La faculté d'abstraire et de généraliser existe chez tous les hommes et n'en diffère que par le degré d'activité; on en découvre même un germe dans les animaux supérieurs.

Mais M. Laffitte distingue dans l'abstraction deux opérations intellectuelles d'inégale difficulté : la *contemplation abstraite*, ou simple observation des propriétés abstraites, et la *méditation abstraite,* ou étude des relations qu'ont entre elles ces propriétés abstraites, des lois en d'autres termes.

Si, au point de vue de la structure cérébrale, nous sommes organisés pour *abstraire*, les appareils des sens, au moyen desquels nous recevons les impressions du dehors, sont aussi, quelques-uns du moins, de véritables instruments d'*analyse*. Les sens de la *vue*, de l'*ouïe*, de l'*odorat*, ne nous révèlent à la fois qu'une seule propriété, *lumière*, *sons* et *odeurs*. Le sens du toucher, au contraire, qui nous fournit des impressions multiples et simultanées, est la source de notions complexes, et n'est pas un sens aussi nettement *analytique*. Il nous fait connaître à la fois les attributs de *consistance*, de *volume,* de *température,* d'état *électrique* et même de *pression*.

L'étude positive des *fonctions intellectuelles* et des *sensations* démontre donc en nous l'existence primordiale des précieuses facultés d'*analyse,* d'*abstraction* et de *généralisation*; mais elle nous fait voir, en même temps, que ces facultés n'occupent qu'une place très restreinte dans la masse du cerveau, que leur exercice spontané est très peu prononcé dans l'immense majorité des hommes, et qu'il suscite bientôt chez tous une fatigue pénible, quand il est trop longtemps prolongé.

Nécessité de l'abstraction. 1° *Pour agir.* — Il est certain que si la nature s'était montrée pour nous plus clémente qu'elle ne l'est en réalité, la *contemplation* et la *méditation abstraites*, n'étant pas stimulées par les nécessités de la vie, n'auraient pas dépassé beaucoup l'essor qu'elles prennent chez les animaux supérieurs. Auguste Comte, dans une hypothèse célèbre instituée pour un autre but de démonstration, a mis en pleine évidence l'impulsion résultée de nos besoins et de notre situation sur nos plus hautes facultés intellectuelles; nous renvoyons le lecteur au deuxième volume de la *Politique positive*, chapitre II. Il y verra ce que c'est qu'une véritable hypothèse scientifique. Nous rappellerons seulement que cet artifice logique du grand penseur avait été pressenti par les utopies théologiques sur l'existence des dieux et des bienheureux, dégagés des liens terrestres et des nécessités organiques. Les dieux passaient leur vie immortelle à boire l'ambroisie en écoutant les concerts des muses, et les purs esprits du ciel chrétien sont éternellement abîmés dans la contemplation directe de l'absolu; ils n'en sortent que pour chanter des hymnes à sa gloire. On ne s'est jamais avisé d'occuper leurs loisirs à résoudre des équations ou à chercher expérimentalement les lois physiques. On a donc toujours instinctivement senti, et la connaissance positive de la nature humaine démontre que l'*abstraction* ne s'est développée que sous la pression de nécessités impérieuses.

Car le monde n'a pas été fait pour l'homme, on ne s'en aperçoit que trop ! Jeté nu, comme un naufragé, sur les rivages de la vie, suivant la mélancolique image du poëte Lucrèce, il s'y voit assailli par les forces aveugles et brutales de la nature, et dominé par l'irrésistible instinct de la conservation personnelle. La dure nécessité devient alors la source des sciences et des arts ; un petit amas de matière grise déposé dans un coin de son cerveau, siège des facultés d'analyse et d'abstraction, sera le levier au moyen duquel il se dégagera de la grossière bestialité primitive et fera ployer un peu le joug des fatalités naturelles. Dans les monceaux de cailloux que le torrent route dans son lit, que le pied indifférent de la brute foulera éternellement sans que rien éveille son attention, le sauvage, par des observations répétées, distinguera quelques

espèces que caractérise une propriété commune, la *dureté*, et une propriété moins générale, celle de se fragmenter sous le choc en éclats pointus ou tranchants. D'un bloc d'obsidienne, d'un rognon de silex ou de jade, après mille essais infructueux, il tirera un couteau, une lance, une hache. Parmi tous les attributs que la fibre ligneuse lui présente, l'observation analytique lui révélera la propriété de ressort ou d'élasticité, et l'arc sera trouvé. Il pourra maintenant frapper la bête au loin au lieu de la combattre corps à corps, et le poisson sous les eaux profondes ; il laissera dès lors, à une distance incommensurable, l'animalité qui fut son point de départ.

On voit donc, en premier lieu, que pour modifier les êtres, même dans les cas les plus élémentaires, un certain degré d'abstraction est indispensable ; nous n'agissons, en effet, que sur une propriété à la fois. Quand nous travaillons le fer, nous modifions d'abord sa dureté par une température convenable, puis sa forme, enfin son éclat. Si on examine les opérations industrielles les plus complexes, on voit que nous obéissons instinctivement ou sciemment à la nécessité d'une semblable décomposition.

2° *Pour savoir.* — En second lieu, les divers éléments de chaque existence concrète, qu'ils soient d'ordre *géométrique*, *physique*, *chimique*, *vital* et *social*, sont soumis à des lois naturelles invariables communes à tous les êtres où se rencontre le même élément. En d'autres termes, il y a des relations fixes qui lient les phénomènes simultanés ou successifs. Ce fait général est aujourd'hui hors de discussion. Sans la connaissance de ces lois, notre action est aveugle, incertaine, partielle et ne comporte aucune prévision. Or, la découverte de ces relations n'est possible qu'en étudiant les événements, ou propriétés, isolément des êtres. Sans cette décomposition et cette généralisation préalables, c'est-à-dire sans l'*abstraction*, les plus simples lois de la matérialité nous resteraient inconnues. Pour découvrir les lois des oscillations d'un pendule quelconque on a imaginé un pendule idéal, réduit à un *point matériel*, suspendu à un *fil sans dimension*; on a fait abstraction de la *résistance de l'air* et de la *température ;* on a supposé *nul le frottement au point de suspension* et finalement on n'a considéré que des oscillations de très faible *amplitude*. Par

ces simplifications préalables on a découvert trois relations élémentaires entre la durée des oscillations d'une part, et d'autre part, leur *amplitude*, la *longueur du pendule* et l'*intensité de la pesanteur*. De ce pendule idéal et abstrait, on est remonté au pendule réel; mais il a fallu pour cela toute la sagacité des plus éminents géomètres. L'*abstraction* est donc nécessaire pour découvrir les lois générales qui guident notre intervention, quand elle est possible, ou commandent notre obéissance, quand les phénomènes sont soustraits à notre action, ainsi que cela a lieu dans les événements astronomiques.

3° *Pour imaginer.* — En troisième lieu, en étudiant un phénomène dans toute sa généralité et isolément de ses sièges, nous pouvons le supposer indéfiniment modifiable, et imaginer une foule de cas que la *contemplation concrète* serait incapable de nous révéler. En un mot, l'*abstraction* sert de fondement à la théorie de la *possibilité*. Avant qu'Archimède eût fait voir que l'antique distinction empirique entre les corps lourds et les corps légers dépend d'une simple relation entre le poids du corps flottant et le poids du fluide déplacé par ce corps, on n'eût pas songé à faire flotter du fer dans l'eau, des corps très pesants dans l'air. Avant qu'on eût établi la théorie abstraite et générale de l'électricité et démontré l'identité de la foudre et des décharges électriques de nos appareils, on n'eût pas pensé à neutraliser, au sein des nuages, le redoutable météore, à l'aide d'une simple tige métallique dressée dans le ciel.

L'*abstraction* est donc indispensable pour *imaginer* autant que pour prévoir ou pour agir.

Préparation abstraite. — Il a fallu une longue préparation à l'esprit humain pour s'élever à la contemplation directe et familière des propriétés et des événements isolés de leurs substances.

1° Sous le *fétichisme* ou *religion spontanée*, l'homme débute par un état mental analogue à celui des animaux. Cette philosophie primordiale, qui constitue la première enfance de l'humanité, est caractérisée par la tendance à douer les êtres quelconques de l'activité et de la vie, en transportant partout le type humain. Son office principal a consisté à développer

la *contemplation concrète*, ou l'*observation des êtres*, tandis que la *contemplation abstraite* restait rare et rudimentaire.

2° *Sous le polythéisme*. — Sous le *polythéisme* ou *religion des dieux*, l'imagination, opérant sur cette masse d'observations accumulées pendant la phase précédente, arrive à considérer tous les corps comme inertes et passifs. Avec l'avènement définitif des dieux, la matière meurt et est dépouillée de son activité spontanée. En passant ainsi d'une doctrine à l'autre, ce qui a exigé un temps considérable, l'entendement humain a subi une révolution complète. Cette mutation logique n'aura d'égale que celle que le Positivisme est en train de produire en substituant dans toutes nos pensées le relatif à l'absolu et la recherche *des lois* à la poursuite *des causes*. Sous le *polythéisme*, les *propriétés* ou *événements* détachés des corps, sont personnifiés et deviennent des dieux qui siégent dans les substances et *sont les moteurs et directeurs* de toutes leurs activités.

Chaque phénomène général est un dieu principal ayant sous ses ordres des divinités inférieures qui représentent les phénomènes secondaires ou les phases successives d'un même phénomène. Ainsi, par exemple, Apollon est le dieu de la lumière, et l'Aurore est la lumière réfractée émergeant de l'horizon et annonçant le retour du dieu. Nos plus nobles penchants, nos fonctions organiques les plus grossières, et même les maladies sont attribuées à des êtres divins qui les produisent et les gouvernent.

Pendant des centaines de générations, l'esprit humain s'est ainsi habitué à considérer les phénomènes sans tenir compte des substances. La faculté d'abstraire s'est perfectionnée par un exercice facile et continu ; mais aussi, en vertu des lois de l'hérédité physiologique, l'organe cérébral lui-même, siège de cette faculté, a dû se développer considérablement.

Cependant, parti de l'*observation concrète*, l'esprit positif tendait toujours vers l'*abstraction* pure à travers l'*abstraction divinisée*, pour arriver à la découverte des lois, base de notre prévoyance et de notre action systématique sur la nature. Comment est-il, enfin, parvenu à dissiper cette longue possession divine, qui devenait un obstacle à tout progrès ultérieur :

3° *Sous le monothéisme.* — On a depuis longtemps fait la remarque qu'il n'y a jamais eu de dieu pour la pesanteur ; il n'y en a jamais eu non plus pour les phénomènes numériques et géométriques. Voilà la brèche par laquelle l'esprit positif, se glissant inaperçu, a pénétré dans le théologisme et l'a dissous. Son action a été lente et longtemps souterraine. La critique métaphysique occupait le devant de la scène ; mais la science minait pour elle le terrain des anciennes doctrines et lui fournissait les armes pour le combat. Peu à peu, les volontés divines se réduisent à leur plus simple expression, et finalement à l'unité. Le *monothéisme* ou *religion d'un Dieu* succède alors au *polythéisme*. Les divinités secondaires deviennent des *anges*, des *démons*, des *génies*, qui président aux phénomènes et sont des agents du Dieu prépondérant.

4° *Sous l'ontologisme.* — Plus tard, elles se changent en *âmes* et en *forces ;* ces *âmes* et ces *forces* se transforment ensuite en essences, en éthers, en fluides plus ou moins subtils : c'est le règne de l'*ontologisme*. Enfin, les *abstractions*, d'abord divinisées, puis personnifiées, ensuite matérialisées, se réduisent à de purs substantifs qui ne servent plus qu'à faciliter le langage scientifique.

Etat définitif de la raison abstraite sous le Positivisme. — L'esprit positif s'établit d'une manière irrévocable dans chaque département théorique, d'où il a chassé les dieux et les *entités*, et étend partout l'empire des lois naturelles. Nous venons d'assister à la dernière phase de cette longue transformation philosophique. Le génie puissant d'Auguste Comte a expulsé les restes de théologisme et d'ontologisme, qui embarrassaient le terrain des théories sociales et morales qu'il a incorporées à la science positive. Celle-ci, en purgeant la pensée humaine de tous les êtres fictifs, développe la *contemplation* et la *méditation abstraites* au delà de ce qui était possible et même nécessaire aux doctrines antérieures. Le grand rénovateur, qui a construit la nouvelle philosophie, a (il faut l'affirmer, en passant, puisqu'on a insinué le contraire) déployé dans ses derniers ouvrages une puissance de généralisation abstraite qui n'a jamais eu d'égale. Il se meut dans les abstractions les plus hautes, et sans jamais se perdre dans le vague, avec une précision, une force et une aisance incompa-

rables. Il abstrait et généralise, aussi facilement que l'aigle plane dans le bleu du ciel.

L'esprit positif considère les événements ou propriétés comme pouvant être isolés des corps qui les manifestent, mais en même temps la connaissance approfondie de notre intelligence et de son évolution séculaire le préserve de toute illusion. Il n'oublie jamais que les *abstractions* ne sont que le résultat d'opérations logiques, et que les phénomènes sont les divers modes d'activité des corps, modes qu'on n'en sépare que par la pensée. Le Positivisme vient donc restituer à tous les êtres l'activité spontanée dont le *théologisme* les dépouilla pour les attribuer à des êtres fictifs : toute notion *de premier principe,* de *cause première*, c'est-à-dire d'impulsion déterminante extérieure, se trouve dissoute, chaque corps ayant sa cause en soi. Les causes premières étaient insaisissables, il n'y a que des relations entre phénomènes, tantôt coexistants, tantôt successifs. D'ailleurs, si toute matière est active, tout agrégat matériel n'est pas vivant, c'est-à-dire capable de comporter le mouvement de rénovation intime et continu qui constitue *la vie*. Celle-ci dépend, la science positive l'a démontré, d'une certaine composition élémentaire et de conditions extérieures qui ne se trouvent réalisées que dans quelques corps, parmi l'immense variété d'existences matérielles simplement actives. Cette distinction capitale entre l'*activité* et la *vie* sépare nettement la conception positive et du *fétichisme* initial et du *panthéisme* moderne, qui n'en est que la savante parodie.

Nous voilà donc enfin placés, après une lente évolution, à un point de vue général et réel : général, puisque la science embrasse toutes les théories, depuis les plus simples notions numériques jusqu'aux plus sublimes spéculations morales ; réel, puisque notre savoir ne porte que sur des lois de la matérialité ou de la vie, soit individuelle, soit collective. Or, c'est à nos facultés d'*analyse* et d'*abstraction* que nous sommes redevables de ces connaissances. Elles constituent ce qu'Auguste Comte appelle *Philosophie seconde* ou science *abstraite* proprement dite. Elle suffirait sans doute à notre activité pour améliorer autant que possible et notre nature et notre situation. Mais ce grand esprit, qui semblait avoir atteint,

dans la *philosophie* et la *politique positives*, la limite de la puissance abstraite dont l'homme est capable, a fait un pas de plus, un pas de géant, et d'une nouvelle et plus difficile généralisation il a fait sortir la *philosophie première*. Il n'a eu que le temps d'en dresser le plan et d'en formuler les lois. Mais un disciple du grand penseur, doué d'une rare vigueur mentale, soutenue par un savoir universel et profond, a développé la pensée du maître et construit la *philosophie première*. Nous avons nommé M. Laffitte, directeur actuel du *Positivisme*.

La *philosophie seconde* recherche les lois propres à chaque ordre de phénomènes, lois qu'on peut finalement classer en trois groupes : les *lois intellectuelles*, les *lois physiques*, et les *lois morales*. La *philosophie première* étudie les lois communes à tous les ordres de phénomènes.

Donnons un exemple pour faire comprendre la portée de cette nouvelle opération abstraite. Huyghens a découvert, dans les phénomènes de mouvement, une loi fondamentale qui se formule ainsi : *la réaction est égale à l'action*. Or, cette loi n'est pas particulière aux phénomènes mécaniques ; elle se vérifie dans tous les autres : dans les actes vitaux, par exemple, où toute dépression profonde dans une fonction organique, est remplacée par une exagération en sens inverse ; et dans les événements sociaux, où toute perturbation anarchique est constamment suivie d'un retour rétrograde équivalent. Nous ne pouvons insister aujourd'hui davantage sur cette construction capitale. Nous aurons l'occasion, dans ce dictionnaire, d'exposer les conceptions les plus importantes de la *philosophie première*, et cet article n'est lui-même qu'un résumé fort imparfait d'un des premiers chapitres de cette philosophie. D'ailleurs, le cours de M. Laffitte doit être publié. Nous ferons remarquer seulement que la *philosophie première* constitue, dans le Positivisme, l'équivalent de ces théories de métaphysique transcendante qui passionnaient la puissante intelligence d'un Leibnitz, et qui, dans l'antiquité grecque, alimentaient déjà l'imagination poétique de Platon. Mais la marche suivie par l'esprit positif est tout à fait différente ; il procède par généralisations successives, au lieu de partir de conceptions *à priori* sans aucune base réelle.

Dans l'organisation actuelle de nos connaissances abstraites, il n'existe point de siège ou de milieu idéal, dans lequel l'esprit puisse se représenter familièrement les lois naturelles quelconques.

Le polythéisme, par sa création des dieux, satisfait à ce besoin de la pensée scientifique, en y associant le sentiment. Chaque dieu était le siège d'un certain ordre de phénomènes et de lois correspondantes. Dans la religion monothéique, Dieu, pour les métaphysiciens et les esprits émancipés, était le siège des lois générales, et la source des idées dont les choses ne sont que la manifestation visible.

Il fallait trouver l'équivalent de cet artifice logique indispensable, pour le perfectionnement et la propagation des théories positives. Nous verrons, en traitant de l'Espace, comment Auguste Comte a répondu à ce besoin de notre intelligence, sans altérer aucunement le caractère de précision et de réalité scientifique de sa doctrine.

Après avoir exposé d'abord la nature et la nécessité de l'*abstraction*, puis la préparation qu'exige son plein essor, et enfin son dernier complément, nous devons signaler les inconvénients généraux inhérents à l'esprit abstrait.

Inconvénients de la raison abstraite. — Parmi les inconvénients inhérents à la raison, le plus grave, sans contredit, est l'*insensibilité* et la *sécheresse* qu'on lui a souvent justement reprochées. Tant qu'on étudie directement les êtres, même inanimés, sous la secrète impulsion de tendances *fétichiques* toujours latentes dans le cerveau humain, on se laissse aller à une véritable sympathie. Ainsi le mécanicien, qui fend l'espace sur sa machine à vapeur, le marin qui, sur son navire, dompte les flots et les vents, finissent pas contracter des liens d'intérêt et d'amitié avec ces créations de l'industrie qui obéisssent à leur commandement. Mais quels sentiments peut-on éprouver pour des abstractions pures, qu'on ne peut plus personnifier, comme sous le polythéisme ? On voit alors le cœur d'un Malebranche, qui pourtant n'était pas cruel, se laisser aller à la brutalité envers l'animal domestique, que, d'après son cartésianisme trop abstrait et irrationnel, il considérait comme un pur *automate*. Quand on étudie la *digestion*

et la *circulation* d'une manière abstraite et générale, l'être vivant disparaît, la pitié s'efface, et le vivisecteur arrive trop souvent à une insensibilité féroce.

Le deuxième inconvénient qui accompagne les spéculations analytiques est l'orgueil. On a souvent signalé le ton incisif, habituel aux géomètres médiocres, et le dédain superficiel qu'ils professent pour les théories supérieures qui ne comportent pas la rigueur du langage algébrique, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient moins susceptibles de certitude que les théories mathématiques. Lorsque du fond de son cabinet, avec une simple feuille de papier et un crayon, le géomètre suit les événements astronomiques les plus lointains, et les découvre dans la profondeur des âges futurs ou passés, comment ne se croirait-il pas supérieur aux autres hommes?

Enfin, l'exercice habituel de la *contemplation* et de la *méditation* abstraites peut, si l'on y prend garde, devenir la source d'illusions fréquentes.

L'esprit chimérique et l'inaptitude pratique des purs savants sont connus de tout le monde ; et l'on voit encore souvent des intelligences cultivées, mal guidées par une insuffisante préparation logique, dériver vers l'ontologisme, et prendre, à leur insu, *l'affinité chimique* ou la *vie* pour des êtres réels. D'ailleurs la nécessité de se placer à un point de vue abstrait et général pour découvrir les lois, en éliminant la plupart des conditions d'existence des êtres qu'on étudie, nous éloigne beaucoup du point de vue réel. Alors quand il s'agit de passer de *l'abstrait* au *concret*, c'est-à-dire quand on se place en face de l'être à modifier, surgissent des déceptions énormes. Par exemple, une médecine rationnelle est pour nous une chimère. Quelque bien établie que soit une théorie abstraite des phénomènes vitaux, le praticien qui voudrait en déduire rigoureusement une thérapeutique effective échouerait constamment. Car les lois générales de la vie sont modifiées dans chaque individu vivant, par une foule de conditions secondaires provenues à la fois de l'organisme ou du milieu et dont une pratique éclairée doit tenir compte. Voilà pourquoi les purs *physiologistes* sont de si mauvais médecins.

Remèdes puisés dans un système d'éducation positive.— Ces

inconvénients de la raison abstraite tiennent à sa nature sans doute, mais aussi à une régénération positive incomplète. Le Positivisme y remédiera par un système d'éducation qu'il fera bientôt prévaloir.

Dès le début de l'initiation scientifique *abstraite*, il fait voir que, même dans les théories mathématiques les plus simples, nous savons peu de chose en comparaison de ce qui nous sera à jamais inabordable. Il démontre, pour ainsi dire à chaque leçon, que les créations les plus difficiles du génie scientifique ne sont que des additions très faibles à l'édifice abstrait, graduellement construit par la série des prédécesseurs. Ainsi, la fondation du *calcul transcendant* par Leibnitz, une invention capitale s'il en fût jamais, repose immédiatement sur les travaux de Wallis, puis sur la rénovation géométrique de Descartes, et, dans l'antiquité, sur les artifices de logique mathématique institués par Archimède ; et on pourrait remonter encore plus loin. Le Positivisme fait sentir ainsi, avec une irrésistible évidence, que tous nos progrès théoriques sont des bienfaits de l'humanité, dont les plus grands génies ne sont que les plus nobles organes. Cette démonstration continue est plus efficace, pour réduire l'orgueil théorique, que des déclamations morales les plus éloquentes.

Le Positivisme proclame encore que la science n'est qu'un prolongement du bon sens vulgaire, et que, si la raison abstraite est seule capable de découvrir les lois qui guident notre activité, la raison pratique prend une part au moins équivalente dans les résultats obtenus : la vraie sagesse humaine consistant toujours dans une intime combinaison de *dogmatisme* et d'*empirisme*.

On verra d'ailleurs, dans le plan d'éducation positive qui sera développé dans cette revue, que la période consacrée à l'instruction scientifique abstraite sera précédée d'une préparation concrète, artistique et même technique, et constamment accompagnée et mêlée d'une culture littéraire choisie, réduite aux chefs-d'œuvre consacrés par les siècles. C'est ainsi que sera combattue la sécheresse inhérente aux études analytiques, surtout mathématiques. Car la science pure, sans participation continue des arts du sentiment et de l'ima-

gination, de ce qu'on a justement appelé les *humanités*, serait autant irrationnelle qu'immorale. Elle ferait de l'homme une sorte d'animal monstrueux, très puissant, très brutal, mais peu agréable au fond et fort laid moralement. Le but de la science est de *connaître pour améliorer* et *surtout pour s'améliorer soi-même*. Le Positivisme, dans la discipline intellectuelle qu'il cherche à instituer, se montrera autant émancipé de la science académique que du théologisme.

ACTIVITÉ

Activité de la matière. — Un corps est dit *actif*, lorsqu'il sort ou est sorti de l'état de repos; mais il faut ajouter aussitôt que la matière n'est jamais à l'état de repos *absolu*, et que l'*activité* est un attribut commun à toutes les substances sans exception : elles ne diffèrent, sous ce rapport, que par le mode et le degré.

Cette proposition est tellement évidente qu'on ne saurait comprendre, au premier abord, comment elle a pu être si longtemps méconnue. Mais l'examen sommaire des diverses phases par lesquelles l'esprit humain a passé dans sa conception du monde nous expliquera, de la manière la plus naturelle, cette persistante hallucination, qui dissimule encore pour beaucoup d'intelligences la réalité des choses.

Tous les êtres de la nature se partagent en deux classes : *les êtres vivants* et *les substances inorganiques*. Or, la *vie* est caractérisée essentiellement par une action continue de l'organisme sur le *milieu* qui lui fournit les matériaux de sa rénovation incessante, reçoit les produits transformés dans les tissus vivants, et lui sert en même temps de stimulant et de régulateur. L'énergie de ce conflit sert même à mesurer le progrès organique dans la série des êtres vivants, les plus élevés étant ceux qui réagissent le mieux contre le monde extérieur. Les partisans les plus aveugles de l'*inertie* de la matière n'ont jamais pu méconnaître dans l'animal et dans le végétal cette propriété d'action et de réaction sans laquelle toute vitalité cesse aussitôt.

Les *êtres organisés* étant évidemment *actifs*, la discussion ne peut donc porter que sur les substances *inorganiques*.

Celles-ci nous manifestent deux ordres d'événements, les *phénomènes chimiques* et les *propriétés physiques*. Lorsque des corps de nature différente sont mis en présence dans des circonstances convenables, leurs particules élémentaires s'unissent ou se séparent avec une violence souvent redoutable. Toutefois l'*activité chimique*, comme l'*activité vitale*, mais en un moindre degré que cette dernière, exige, pour s'exercer, des conditions qui limitent ses *manifestations* et son *intensité*. D'une part, les substances ne s'unissent pas indifféremment les unes avec les autres; elles montrent des *préférences* (si l'on peut se servir de ce mot pour des corps bruts toujours aveugles dans leur action) dont la raison nous est inconnue. Par exemple, nous ne savons pas pourquoi le chlore et l'hydrogène, mis en présence, se saisissent aussitôt, tandis que le *chlore* et l'*oxygène* semblent répugner à s'unir, et se séparent facilement une fois qu'on est directement parvenu à les combiner. D'autre part, les quantités pondérables quelconques d'une substance ne s'unissent pas à des poids arbitraires d'une autre : il faut que les poids des corps en présence soient *numériquement* proportionnels. Enfin, l'activité chimique est lente, obscure dans les corps à l'état solide; mais si, par une cause quelconque, l'adhérence des particules est rompue, si les corps sont devenus ou liquides ou gazeux, ces particules reprennent leur liberté et se précipitent les unes sur les autres. L'agitation moléculaire continue jusqu'à ce que l'énergie des éléments soit satisfaite par une nouvelle combinaison stable. Tout cela suppose, dans la matière, une activité spéciale singulièrement rapprochée de la spontanéité vitale.

Revenus à l'état d'équilibre chimique, les corps ne sont point pour cela inactifs. Sous forme de gaz ou de vapeurs homogènes, la matière fait effort contre les parois des enceintes qui l'emprisonnent, et ses éléments *tendent* violemment à se répandre en liberté dans l'espace. Sous forme liquide ou solide, elle émet ou renvoie la lumière; elle est le siège, tantôt de mouvements *électriques*, tantôt de rapides

oscillations moléculaires que nous qualifions de *sons*, et d'une agitation intérieure permanente, qui est le résultat sensible d'une *activité* générale que nous appelons *chaleur*. Si notre œil était plus puissant que le plus puissant microscope, s'il pouvait percevoir les moindres vibrations des particules élémentaires, aucun point matériel ne nous paraîtrait immobile, et nous verrions le volume des corps changer à chaque instant, en se dilatant ou se contractant.

Qu'on suppose enfin les corps privés de leur spontanéité vitale et de leur énergie chimique, qu'on les dépouille de leurs activités *électriques* et *calorifiques*, de leurs propriétés de *ressort* ou de *tension*, ils ne pourraient encore être considérés comme inertes. Il leur resterait toujours un dernier attribut, commun à toute substance, sans exception, et toujours en action, à savoir : *la pesanteur*. Toutes les molécules de notre monde gravitent sans cesse les unes vers les autres, en raison directe des masses, en raison inverse du carré de leurs distances mutuelles. « *Ce serait vainement qu'on voudrait présenter les corps sous un point de vue entièrement inerte, dans l'acte de la pesanteur, en disant qu'ils ne font qu'obéir à l'attraction du globe terrestre. Cette considération fût-elle exacte, on n'aurait fait évidemment que déplacer les difficultés, en transportant à la masse totale de la terre l'activité refusée aux molécules isolées. Mais, de plus, on voit clairement que, dans sa chute vers le centre de notre globe, un corps pesant est tout aussi actif que la terre elle-même, puisqu'il est prouvé que chaque molécule de ce corps attire une partie équivalente de la terre, tout autant qu'elle en est attirée, quoique cette dernière attraction produise seule un effet sensible, à raison de l'immense inégalité des deux masses.* » (A. Comte, *Philosophie positive*, 15e leçon.)

La matière est si éminemment *active* que, aussitôt qu'une de ses propriétés est suspendue dans sa manifestation, l'énergie indestructible du corps ne fait que changer de mode et se fait jour d'une autre manière. Par exemple, le mouvement d'un corps est-il ralenti ou arrêté par un obstacle, il se produit aussitôt une quantité de chaleur proportionnelle à la quantité de mouvement détruit. C'est en cela que consiste le principe

de la *corrélation des forces*, que le Positivisme fait rentrer dans la loi fondamentale de *philosophie première* découverte par Huyghens, généralisée par Auguste Comte, et qui est relative à l'équivalence entre l'action et la réaction.

Ainsi, lorsqu'on écarte les préjugés scientifiques et les illusions métaphysiques, l'observation nous révèle dans la matière, quel que soit son mode d'agrégation, diverses énergies, soit générales, soit spéciales, qui se succèdent ou se combinent dans l'existence des corps.

Il est inutile de faire ressortir l'importance philosophique de cette vérité. Voilà donc encore un fameux argument métaphysique, celui qu'on tire de l'*inertie* de la matière, et de la nécessité d'un *premier moteur*, qu'il faut mettre au rebut, comme dépourvu de toute valeur logique. La chiquenaude initiale, que les géomètres du dix-septième et du dix-huitième siècle concédaient au suprême Mécanicien, n'est plus même indispensable.

Nous avons précédemment fait voir (à l'article *abstraction*) qu'avant d'arriver à la conception positive du monde l'esprit humain avait passé par trois opinions provisoires, à savoir : l'inspiration *fétichique* la plus rapprochée, sans contredit, de la réalité et qui, transportant partout le type humain, prête aux substances l'*activité et la vie*; puis la *doctrine des dieux*, causes et agents de toutes les activités matérielles, et enfin l'institution métaphysique, issue naturellement du déclin du *théologisme* et qui attribue, à des âmes, à des forces, à des fluides, tous les phénomènes observés. Nous avons montré, en même temps, que ces doctrines étaient des approximations insuffisantes de la réalité, mais les seules que permit l'ensemble des observations correspondantes. Nous n'ajouterons qu'un mot.

De nos jours, des littérateurs qui ont cultivé un peu les sciences et mis le pied sur le seuil de la *positivité* (et l'espèce n'en est pas commune) repoussent la *transcendance* et n'admettent que l'*immanence*. En langage clair et moins prétentieux, cela veut dire qu'ils rejettent les dieux et les *entités* comme chimériques, et qu'ils considèrent les propriétés comme inséparables du corps où elles résident. Toutefois, l'expression de propriétés *immanentes* prise au sens réel suppose implicite-

ment que l'activité matérielle est toujours distincte des substances, ce qui n'est qu'une forme de l'ontologisme dissimulée autant que possible sous le vague des mots.

Le penseur vraiment positif, dont le cerveau est complètement purgé de toute tendance métaphysique et qui voit les choses comme elles sont, repousse et la *transcendance* et l'*immanence*. Pour lui, les propriétés ne signifient pas autre chose que les susbtances *en action*. Les *substantifs* par lesquels on désigne les attributs communs à tous les corps ou à plusieurs d'entre eux n'expriment pas des êtres réels, mais des créations abstraites de notre cerveau, conçues dans un but logique. Il n'y a pas de *pesanteur,* de *chaleur,* de *vie,* etc. Il y a des corps *pesants, chauds, vivants,* des corps actifs en un mot sous ces modes divers.

Il ne faudrait pas croire cependant que la notion d'activité matérielle spontanée n'ait jamais été aperçue ou soupçonnée avant l'analyse scientifique moderne. Le fétichisme, qui a toujours persisté à un degré quelconque sous les doctrines qui lui ont succédé, considère tous les corps comme *actifs* et *vivants,* ainsi que nous l'avons observé plus haut ; et dès le premier essor de l'esprit philosophique, plus d'un hardi penseur a su se dégager de l'oppression des opinions théologiques régnantes et affirmer cette grande vérité de l'activité matérielle. Il y a vingt-cinq siècles que les premiers *philosophes grecs* ont institué la théorie *corpusculaire,* qui sert aujourd'hui de base à la physique, à la chimie, et même, ce qui est moins senti, au *calcul transcendant.* Car les *infiniment petits* de Leibnitz ne sont autre chose que les *atomes géométriques*, et les *corpuscules élémentaires* des physiciens sont les *infiniment petits* dont se compose tout agrégat matériel. Dans la *théorie corpusculaire* les atomes étaient regardés comme essentiellement *actifs,* et on enseignait que toutes les substances matérielles avaient été produites par la rencontre, dans l'infini du temps et de l'espace, de ces éléments invisibles. Les faiseurs de *cosmogonies* modernes émettent des conceptions à peu près semblables. On voit que l'idée des atomes anguleux dont on s'est tant moqué n'est pas plus arbitraire et ridicule que celle des *bulles infiniment petites* du fluide universel dont Descartes s'est si bien

servi, ou que les *atomicités* de nos chimistes actuels. *La théorie atomistique* a même eu la chance, qui a manqué aux *âmes* et aux *forces* des ontologistes, d'être célébrée en vers admirables par un très grand poète, l'immortel Lucrèce.

Mais ces aperçus primitifs, souvent reproduits depuis, n'ont été que des lueurs intermittentes de la raison scientifique, bientôt étouffées par les doctrines dominantes, jusqu'à l'époque récente où le fondateur du Positivisme est venu établir irrévocablement le dogme philosophique de l'activité de la matière. Soumettant à une discussion décisive l'hypothèse de l'*inertie*, spontanément introduite par les géomètres, il a fait voir nettement qu'elle n'est qu'un artifice logique, nécessaire à la construction de la mécanique rationnelle. Les métaphysiciens, argumentateurs tenaces, ne pourront plus, après cette lumineuse analyse du grand penseur, appeler à leur aide l'opinion irréfléchie des purs géomètres. Nous reviendrons sur ce sujet, aux mots *inertie, loi d'inertie* et au mot *forces*.

D[r] S. Bazalgette.

III. — IMPRESSIONS D'AMÉRIQUE

Parler de la civilisation américaine, de ses antécédents, de son caractère, de ses résultats, pour tirer de là des leçons appropriées, et pour exposer ce qu'il y a d'espoir ou d'exemple pour l'avenir, doit paraître une entreprise bien ambitieuse de la part d'un simple voyageur à travers le pays. Cependant, dans mon récent voyage au Canada et aux Etats-Unis, j'ai trouvé à entasser dans ma mémoire beaucoup de choses qui m'ont semblé projeter une nouvelle lumière sur les problèmes du passé et du présent, qui m'ont donné une vue nouvelle sur les victoires de l'homme, et qui ont rendu plus ferme ma croyance déjà solide, cependant, dans le progrès et l'unité de la race humaine. Il serait en effet difficile de passer à travers tant de scènes variées, sans être inspiré par un nouveau sentiment de la grandeur de cette terre, de la

majestueuse et imposante marche de cette Humanité par laquelle de grandes cités se sont élevées sur les rivières de l'Amérique, de grands ports sur ses côtes, et par laquelle tant de forêts et de prairies ont fait place à des pâturages et à des champs de blé. J'ai été au nord du Saint-Laurent et à l'ouest du Mississipi, parmi les Francais de Québec et les nègres des Etats du Sud. J'ai voyagé à côté de l'Ohio et de l'Hudson, et aussi, près des grandes rivières qui tombent dans le Chesapeake, et près des grands lacs Erié et Michigan. J'ai passé à travers les forêts vierges de l'Arkansas et les sites charmants du vieux Dominion. J'ai navigué dans la baie des Massachusetts, et vu parmi les rues étroites et sinueuses du vieux Boston les cimetières des Puritains et la tour de l'Eglise où brille le signe de Saint-Paul-Revere. J'ai visité Philadelphie, maintenant dominée par la statue colossale de Penn, en mémoire de la guerre de l'Indépendance; et j'ai vu dans le Nouveau-Brunswick, Saint-Jean, la cité des loyalistes, où la rue du Roi et le square du Roi bravent encore le mouvement du courant de la révolution. J'ai été émerveillé devant l'activité du port à New-York : encore plus à Chicago, qui était un village hier. J'ai été voir à Washington la Maison blanche où Jefferson, l'ennemi de l'esclavage, vécut parmi ses esclaves, et où Lincoln mit sa signature à la charte d'émancipation. J'ai visité Baltimore, la terre classique de la liberté religieuse, et j'ai visité avec une émotion encore plus poignante la tombe de Franklin et la maison et la tombe de Washington. Et je n'ai jamais mieux senti les liens intimes qui me rattachaient à la race : à chaque halte, j'ai éprouvé un plus grand plaisir à contempler la vie grande et variée des individus.

La première impression définie que je reçus fut que la civilisation américaine — en dépit de toutes ses applications de la science à l'industrie — était en beaucoup de manières non pas nouvelle mais vieille, primitive et archaïque, non en avance mais en arrière de celle des nations de l'Europe occidentale; qu'elle était une civilisation façonnée par la nécessité de concentrer toutes les énergies sur la grande œuvre du ploiement de la nature sauvage au service de l'Humanité, de la transformation de la terre vierge en terre cultivée, opération depuis longtemps accomplie en Europe. Par suite, cette nécessité a amené de maintes façons curieuses et inattendues des reproductions des mœurs des temps anciens. La hardiesse, la violence, la grossièreté, la vue étroite d'une société primitive, époque que l'Europe a laissée loin en arrière, se voient encore dans l'ouest de l'Amérique; et de là une lumière nouvelle est projetée sur le vieux monde, plus forte qu'on ne l'aurait ob-

tenue de tout l'arsenal d'armures du moyen âge ou de toutes les antiquités de cette époque ornant les musées. Quand le voyageur incline à crier contre le mauvais état des égouts, du pavage et de l'administration des cités d'Amérique, qu'il se souvienne de ne pas les comparer avec la civilisation établie dans l'Europe moderne mais avec celle d'un état plus ancien duquel nous sommes sortis depuis longtemps. Il reconnaîtra alors que la vie aux Etats-Unis d'aujourd'hui reproduit beaucoup des caractères trouvés parmi les premiers pionniers de la civilisation. Toutefois cet effet général de l'ensemble est modifié par quatre conditions qui suffisent à séparer l'Amérique, d'une façon décisive, de la société du moyen âge et à faire de l'Amérique quelque chose de nouveau dans l'histoire de notre race. Il y a d'abord une civilisation industrielle au lieu d'une civilisation militaire; secondement, des traditions protestantes et révolutionnaires au lieu des traditions catholiques; troisièmement, l'application sur une grande échelle de la science à l'industrie ; et quatrièmement, à cause de cela en partie, un rapport étroit avec les sociétés et l'organisation d'un monde plus avancé.

Les Indiens eussent-ils été plus nombreux ou les colons moins puissants, la France eût-elle maintenu sa puissance sur le Canada, ou encore les Espagnols de Mexico eussent-ils été capables de disputer la direction du Nouveau-Continent au peuple des Etats-Unis que, même avec le désir d'amener ce vaste continent à la civilisation et d'en faire une société organisée — des colons militaires et catholiques auraient eu bien de la peine à faire de l'industrie la force prépondérante de la nouvelle civilisation. Combien plus facile, au contraire, la tâche était pour une nation, se trouvant sans rivale, principalement recrutée parmi les éléments les moins militaires de la contrée la moins militaire de l'Europe, à une époque où les mœurs militaires étaient déjà de toutes parts dans le cours ordinaire du progrès humain, en pleine décroissance. C'est la vraie gloire de l'Amérique d'avoir donné beauté et noblesse à beaucoup qui auraient été autrement méprisables et vils, car là au moins nous trouvons tout travail honnête tenu en honneur ainsi que ses héros, héros pacifiques, ardents et empressés, à l'action prompte, et payant de leur personne.

Quoique les circonstances leur aient imposé une vie de paix et de travail, les premiers colons, nécessairement vagabonds, étaient aussi rebelles à l'Eglise qu'à l'Etat, opposés au moins à la souffrance du sort de leurs pères dès leur naissance, obligés de s'éloigner pour chercher ou faire un nouveau monde. Cette vaste

procession de mécontents et de persécutés, puritains et quakers, catholiques et huguenots, tous cherchant un pays de liberté spirituelle, Acadiens et Irlandais ainsi que Germains se sauvant de la lourde main du despotisme militaire, et tous les esclaves fuyant la puissance industrielle, — cette grande et continuelle hégire d'angoisse et de révolte a laissé ses marques profondes dans le caractère américain, si sérieux, et au pouvoir encore si peu établi, avec sa population industrielle presque nomade, son amour des choses nouvelles, son culte pour une égalité idéale et pour l'indépendance personnelle, si prompt à excuser la rudesse et les mauvaises manières, opposant un obstacle si puissant à toute combinaison ayant pour but d'organiser l'existence sociale.

Quel contraste de l'Amérique, héritière de la science moderne, et si prompte à en faire l'application à l'industrie, avec les vieilles nations et leur méthode traditionnelle, leurs métiers artistiques, leur petit commerce, et leurs communications restreintes; et cependant le principal résultat de l'utilitarisme américain est d'enrôler l'intelligence pour l'engager à suivre les modes régnantes et l'éloigner tout à fait des spéculations abstraites et de l'étude de la nature et de l'histoire de l'homme. Il est donc on ne peut plus avantageux pour la civilisation de rendre les communications plus aisées avec le vieux monde, et d'amener ainsi ses ressources intellectuelles à être reçues plus tôt par le nouveau. Mais ici nous voyons un danger pour l'Humanité et la civilisation américaine, car le mouvement intellectuel de l'Europe, réveillant quelques échos à travers l'Océan, amène déjà les Américains instruits à penser que leur pays peut devenir le chef intellectuel et spirituel du monde, — comme si pareil rôle n'était pas naturellement interdit à une nation occupée exclusivement de lutte jusqu'à ces derniers temps, et dont l'énergie est encore plongée dans le combat avec la dure nature; à une nation complètement incapable par sa position et ses antécédents d'une vue large du cours général du progrès humain; à un pays d'individualisme rampant, dévoué au service du matérialisme industriel. Tel n'est pas le royaume de l'homme.

L'Amérique a été longtemps la pierre de touche de beaucoup d'illusions. La démocratie s'y est montrée la mère nourricière de la corruption politique, et la liberté individuelle s'y est trouvée en compagnie de l'oppression industrielle. Le sérieux du puritain est là comme ailleurs un sujet d'hypocrisie, la négation de toute vraie beauté de la vie, de la vraie bonté de cœur et des bons sentiments de fraternité. Le protestantisme s'est montré aussi obscur que le catholicisme et en même temps moins capable de diriger

les forces de l'industrie moderne. Mais la croyance que quelques personnes avaient jugé une illusion, la croyance dans la possibilité de vivre sans guerre, a trouvé là son exemple; et un espoir, l'espérance dans le grand règne de la paix parmi les nations, trouve là un précédent et une confirmation.

S.-H. SWINNY.

(*Traduit de la* « **Positivist Review** » du 4 Homère 107, par Jules Certain.)

IV. — SOCIOLOGIE

(Traduit de l'anglais par A. Richer.)

I

Je me propose de donner, dans les pages qui suivent, la substance du quatrième volume de la *Philosophie positive*. Dans les trois précédents volumes Comte s'était occupé de l'ensemble des vérités déjà acquises à la science, avait exposé leurs relations logiques et les avait présentées dans l'ordre de spécialité et complexité croissantes. Il fait remarquer, en commençant son quatrième volume, que la science de la physique sociale, autrement dit la sociologie, n'ayant pas encore existé jusqu'ici, reste à créer. Il ne peut être question de la présenter sous une forme complète; tout ce qu'on peut se proposer est d'en expliquer l'esprit général et d'établir ses principes fondamentaux.

Comme les autres sciences, elle doit être étudiée tel que le serait un ensemble de vérités abstraites et tout à fait en dehors des applications pratiques. Cependant, comme il ne s'agit ici, pour l'application pratique, de rien moins que de mettre fin à l'anarchie d'opinion qui disloque la société, il est bon de commencer par examiner la chose à ce point de vue, avant d'entrer dans le pur domaine scientifique.

Dans l'état normal de l'organisme politique, l'ordre et le progrès vont de pair. Ils sont aussi intimement associés que l'organisation et la vie chez un animal; mais, par une anomalie particulière aux temps modernes, ils sont devenus antagonistes : cela se constate

dans tout le monde occidental et plus particulièrement en France. Pendant trois siècles l'antique charpente sociale a dù subir des attaques systématiques et personne ne sait sur quels principes on se basera pour la remplacer. Assaillants et défenseurs s'efforcent également de reconstruire avec de vieux matériaux : les uns en empruntant au moyen âge leurs idées d'ordre, les autres en empruntant à la philosophie négative, commencée avec le protestantisme et amplifiée par la Révolution française, leurs idées de progrès. Mais empressons-nous de considérer de plus près les deux systèmes antagonistes.

Immense est notre dette envers le système théologique, sous lequel s'est formée la société. Malheureusement tout indique son déclint et tout effort pour le restaurer ne fait qu'exalter l'ardeur de ses ennemis à le détruire entièrement. La première condition d'une saine doctrine politique est d'être compatible avec elle-même lors de son développement et de son application : comment la politique théologique réalise-t-elle cette condition ?

Il saute aux yeux que tout le courant de la civilisation moderne lui est étranger, soit en art, soit en science, soit en industrie ; et cependant aucun homme d'Etat réactionnaire, pas même Bonaparte, n'a pensé à supprimer ces choses. Les penseurs qui, comme de Maistre, visaient à rétablir la papauté dans son ancienne suprématie, basaient leurs prétentions sur des motifs purement humains et laissaient entièrement le droit divin de côté. Il faut aussi remarquer que l'École rétrograde abandonne absolument le plus essentiel de tous ses principes, l'indépendance du pouvoir spirituel. Non-seulement dans les pays protestants mais aussi dans ceux soumis au catholicisme, l'Eglise se résigne à se soumettre au gouvernement national. Comment pourrait-il en être autrement ? La première condition à remplir pour l'indépendance de l'Eglise chrétienne serait que les sectes fussent réunies. Et même en supposant que cela fût possible, il est certain que les gouvernements prendraient grand soin de conserver dans leurs mains le contrôle des affaires de l'Eglise. La Sainte-Alliance, formée après 1815, choisit comme chef, non pas le pape, mais le czar. Puis, sans parler des dissensions intestines dans le camp rétrograde entre les catholiques et l'élément féodal, entre la noblesse et la monarchie, nous voyons les rétrogrades employer un langage révolutionnaire quand cela leur convient. Ils réclament la liberté pour l'Irlande ou la Pologne tandis qu'ils suppriment rigoureusement les protestants en Espagne et en Autriche.

Pour en revenir à l'École révolutionnaire, nous devons com-

mencer, comme pour sa rivale, par reconnaître sa nécessité. Sans ses efforts, l'École positiviste n'aurait jamais pu venir au jour. Notre pouvoir mental est bien trop faible pour concevoir un état social complètement différent de celui où nous vivons. Le catholicisme devait être en grande partie détruit avant que pût se faire jour l'idée d'une société non catholique, de même que concevoir une société sans esclavage était impossible pour un Grec, même éminent, comme Aristote. La naissance et le progrès de la doctrine révolutionnaire étaient donc inévitables. Chacun de ses principes est en réalité une incorporation du procès spontané de destruction, en une formule définie. Malheureusement, ces formules, au lieu d'être considérées comme temporaires et passagères, vinrent à passer pour vérités absolues et se montrèrent comme telles en opposition formelle avec le progrès. On peut le regretter, mais l'empêcher était chose impossible. L'ardeur révolutionnaire n'aurait jamais atteint le degré nécessaire, si la foi dans ses principes n'avait pas été dominatrice. Cependant il nous faut envisager ce fait que la doctrine révolutionnaire, non moins que la doctrine théologique, est devenue actuellement hostile à l'établissement du nouvel ordre que nous voyons dans l'avenir.

Examinons plus en détail les dogmes de cette École. Son premier principe, et le plus fondamental, est d'admettre le droit absolu du libre examen; avec cela, naturellement, la liberté de la presse, de la parole, de l'enseignement et d'autres libertés du même genre. Tout cela est admis, notons-le, aussi bien par les rétrogrades que par leurs adversaires : venu au jour spontanément au cours du mouvement destructif, c'est maintenant formulé comme principe absolument indiscutable. Encore faut-il accorder que, sans lui, la Philosophie positive aurait été incapable de naître. Eh bien ! cette prétendue vérité se trouve tout à fait inadmissible lorsqu'on en fait l'examen. S'il doit y avoir une science des phénomènes sociaux, il faut qu'elle suive la même voie que toutes les autres sciences : lorsqu'une loi naturelle est découverte, elle est définitivement acceptée et non perpétuellement discutée comme si c'était une question à débattre pour tout l'avenir. Les vérités reconnues de la science ne sont pas des sujets ouverts à la discussion. La masse des hommes les acceptent de confiance quand elles viennent de compétences reconnues.

L'égalité, autre principe de philosophie révolutionnaire, doit être jugée de la même façon. Nécessaire, en tant que protestation contre la féodalité, elle se met en travers de la réorganisation si on la considère comme vérité abstraite et absolue. En

réalité, les hommes sont nés inégaux; et ces inégalités ne font que s'accentuer à mesure que marche la civilisation. Prenons une troisième doctrine de cette école : la souveraineté du peuple. Très efficace pour mettre à bas la vieille charpente de la société, elle se montre plus qu'inutile pour sa reconstruction. Penser que les bien doués resteront éternellement assujettis à ceux qui le sont moins, est absurde. La doctrine de l'indépendance nationale a été exagérée de la même façon. La papauté a perdu son ancien pouvoir d'unir les nations; mais, d'une façon ou de l'autre, il restera désirable pour l'Europe qu'elle puisse garder un certain contrôle sur ses éléments constituants. Finalement il nous faut faire subir à la doctrine révolutionnaire ce même examen auquel sa rivale n'a pu résister. Est-elle conséquente avec elle-même? Evidemment non. D'abord, cette soi-disant doctrine de progrès a souvent été honteusement rétrograde, comme, par exemple, lorsqu'elle visait à retourner, sous les indications de Rousseau, à un certain état de nature dans lequel l'art, l'industrie et la science ne devaient être que choses superflues : la fin tragique de Lavoisier en est un frappant exemple. Puis, en défendant ses théories, elle les a, en quelque sorte, recouvertes d'une sanction religieuse empruntée au système théologique. Elle a édifié une chrétienté atténuée pour la substituer au catholicisme, en insistant sur le besoin de quelque croyance théologique. Tout en protestant contre la féodalité, elle a donné une nouvelle impulsion à l'esprit militaire et justifie certaines attaques contre des civilisations arriérées par le spécieux prétexte d'aider à leur progrès.

Ainsi donc les écoles, révolutionnaire et rétrograde, peuvent être toutes deux accusées d'inconséquence. Leur antagonisme incessant et leurs succès alternatifs, incapables de les détruire l'une l'autre, ont amené un troisième parti qui prétend les réconcilier et les fondre ensemble. Ce parti se décerne le qualificatif de conservateur et se propose d'imiter la constitution anglaise. Mais son système, qui convient à l'histoire et à la politique anglaises, ne peut nullement s'adapter aux autres nations occidentales. L'oscillation de ces partis en est arrivée à un tel point qu'on la considère comme normale et inévitable. On ne s'accorde que sur une seule chose : traiter avec indifférence ou hostilité toute tentative d'asseoir l'action politique sur des principes scientifiques inébranlables. De tels principes ne peuvent être découverts que par les esprits d'élite qui se sont mis à même de les rechercher. C'est une tâche extrêmement complexe et délicate que celle de déterminer la valeur d'une institution sociale, car il y a

toujours beaucoup à dire contre la meilleure et en faveur de la plus mauvaise : pour faire pencher la balance du côté de la vérité, il faut un jugement solide et renseigné, chose rare à trouver. Et puis, comme chacun se juge apte à trancher la question, il en résulte que l'amoncellement des propositions extravagantes augmente chaque jour. Jusqu'ici, ces aberrations sont restées, en somme, confinées dans la vie publique; la morale privée et domestique n'a pas été atteinte, mais ce n'est qu'une question de temps. Le divorce, l'amour libre et d'autres protestations contre des traditions jusqu'ici sacrées, viendront rapidement occuper le premier rang de l'attention. Dans la vie publique, ce qu'il y a de pire est de voir le gouvernement agir par la corruption dans tous ses genres, depuis le plus grossier jusqu'au plus insidieux. La multiplication insensée des fonctionnaires est un exemple; un autre nous est offert par la honteuse permission, accordée à certains privilégiés, de penser soutenir comme il leur convient, tandis qu'on réprime rigoureusement la liberté de discussion dans les masses. Les jésuites ont ici montré un mauvais exemple qui a été bien vite suivi par les politiciens de toutes les écoles.

Il est inutile de dire que la recherche scientifique dans les phénomènes sociaux a été découragée ou laissée à l'écart. On cherche à reconstruire les institutions sans s'occuper des principes qui en sont la base. Le domaine du pouvoir spirituel a été accaparé par le pouvoir temporel. Les gouvernements s'efforcent de remplir l'office de penseurs et échouent misérablement. Il en résulte que les plus graves problèmes sont proposés à des hommes entièrement inaptes à les résoudre : hommes de loi et hommes de lettres, dont le seul talent est de faire résonner des phrases à l'unisson, incapables qu'ils sont de distinguer la vérité de l'erreur, puisqu'ils ne possèdent ni l'entraînement ni l'intelligence indispensables. Jamais ne fut dans l'histoire du monde une époque où la médiocrité ait eu tant de chances de succès.

De telles pensées pourraient bien pousser au désespoir, mais les principes posés dans les précédents volumes sont heureusement là.

En d'autres plus simples domaines de la pensée, les fictions de la théologie et les nuageuses abstractions de la métaphysique ont été remplacées par les conceptions claires et nettes de la science positive : il en sera de même ici. Les éléments de la solution positive existent séparés; il n'y a plus qu'à les réunir en un tout systématique. Les phénomènes sociaux ne constituent point des exceptions à la généralité des phénomènes naturels, si ce n'est qu'étant

plus complexes, leur réduction à des lois positives a été plus longtemps retardée. Mais, pour eux comme pour tous les autres, l'adoption de la méthode positive est certaine, que l'application particulière de la méthode, présentée ici, soit ou ne soit pas la bonne.

Remarquez d'abord que cette méthode remplit la condition de conséquence. Non seulement elle tient compte de tous les aspects de la civilisation contemporaine, mais elle embrasse toutes les transformations du passé historique de l'homme, condition jamais remplie par les penseurs théologiques et révolutionnaires. L'évolution de l'Humanité occupe sa place en tant que partie du système général de la nature. La méthode est la même d'un bout à l'autre — sans aucune exception.

Un enseignement de cette espèce peut avoir des points de contact avec les écoles les plus opposées, tout en rendant scrupuleusement justice à chacune d'elles. Ses garanties d'ordre ne sauraient même être discutées. La science n'a d'autre objet que d'établir l'ordre dans le domaine intellectuel, et c'est de cet ordre, en définitive, que dépendent tous les autres. La politique positive est appelée à contrôler l'esprit révolutionnaire : elle assignera les limites qui lui conviennent en montrant quels sont réellement ses services. Elle s'assimilera tout ce qui est utile dans la révolution. Puis, bien des questions sociales scientifiquement traitées trouveront leur solution non pas dans les procédés du gouvernement, mais dans l'opinion publique et la moralité développée; de telle sorte qu'elles ne fourniront plus des matériaux pour les factions politiques.

Enfin, l'esprit positif n'indique aucun plan spécial de constitution politique qu'on doive adopter, coûte que coûte, sans souci de l'époque ni du milieu : comme dans l'exemple fameux de Tahiti qu'on a tenté de civiliser au moyen de la religion protestante et d'un parlement. Dans certains cas difficiles, il sera franchement admis qu'un remède radical est introuvable et qu'une sage résignation est ce qu'il y a de mieux. Une dernière sécurité pour l'ordre est que la méthode positive tend à éliminer l'incapacité. Elle ne peut guère être maniée par ceux qui ne sont pas occupés des phénomènes les plus simples de physique ou de biologie.

Quant aux garanties de progrès sous le système positif, elles sont évidentes et certaines. Notre conception nette du progrès est née de l'accroissement même des découvertes scientifiques. Le christianisme, sans aucun doute, amena, pour le définir, une idée d'avancement sur l'ancien état de choses. Mais son type

politique était fixé et supprimait toute amélioration ultérieure. Le progrès dans la philosophie révolutionnaire est surtout limité à l'enlèvement des restrictions, et c'est un résultat purement négatif. Mêmc ici, c'est plus à l'esprit positif qu'à l'esprit métaphysique qu'est réellement due l'élimination des institutions théologiques.

Le genre de progrès de beaucoup le plus important est celui qui a trait à l'amélioration de la masse de la population, le problème le plus urgent et le plus ardu de notre époque : aucun autre ne prouvera d'une plus éclatante façon la supériorité de l'école positive. La manière révolutionnaire de le résoudre consiste, soit à faciliter la réussite aux hommes exceptionnellement doués, en abandonnant ceux qui les suivent de loin, soit à faire d'impossibles rêves d'abolissement de la propriété privée ou d'égalité de toutes les destinées. L'étude scientifique des lois qui gouvernent la machine sociale rassurera les amis de l'ordre contre les vues subversives, définira les limites des pouvoirs temporels et spirituels dans la réalisation des progrès sociaux, et interposera une autorité morale indépendante entre les ouvriers et leurs chefs, capable d'être arbitre dans leurs luttes et de les calmer.

Ainsi donc, vaste est le champ d'utilité publique ouvert par la réduction des phénomènes sociaux à des lois scientifiques : on pourrait croire que les étudiants des autres sciences positives voudraient s'empresser de l'occuper. Mais un obstacle sérieux est l'absorption de ces hommes dans leurs spécialités respectives qui les tiennent éloignés du point de vue général et d'ensemble. Aussi longtemps que durera cet accaparement de la spécialité, les deux écoles rivales, dont nous avons discuté l'incompétence, maintiendront leur suprématie. Le procédé même d'appliquer la méthode scientifique aux faits de la vie sociale implique la subordination du point de vue spécial au point de vue général. Ce qu'il faut, c'est que les différents aspects de la vie humaine soient considérés dans leurs liaisons entre eux, afin qu'une sage proportion puisse être gardée entre les buts qu'on se propose d'atteindre. Tant que l'école positive n'aura pas adopté cette attitude, les écoles théologique et révolutionnaire qui, chacune dans leur fausse voie, s'efforcent de traiter la vie comme un tout, conserveront leur influence, et la désastreuse oscillation entre elles deux ne cessera pas.

II

Les prédécesseurs de Comte.

Deux causes expliquent l'état imparfait de la science sociologique. L'une d'elles a déjà été exposée dans le numéro de cette Revue (voir « l'Echelle des sciences »). Cette science est plus compliquée que la physique ou la biologie et c'est à peine si cette dernière a été constituée en une science distincte au commencement de ce siècle. Mais il existe une autre cause. Le problème fondamental de la sociologie étant de découvrir les lois de l'évolution sociale, il s'ensuit que les phénomènes d'évolution doivent se présenter dans une suffisante échelle aux yeux de l'observateur. Aristote n'avait que l'histoire grecque devant lui.

L'observateur moderne y ajoute, lui, les faits que nous fournissent l'empire romain, l'Eglise au moyen âge et les cinq siècles de l'histoire moderne qui se terminent par la Révolution.

Il est évident que les plus grands penseurs de l'antiquité n'avaient pas la moindre conception d'un progrès social soumis à des lois naturelles. Leur idée dominante était d'accorder au législateur des pouvoirs illimités pour donner à la société la forme qu'il lui plairait. Platon offre un très frappant exemple de cet état d'esprit. Il décrivit un idéal de société où les philosophes gouvernaient, où les deux institutions fondamentales de la famille et de la propriété étaient supprimées : un plan qui représente, on peut dire, le type le plus parfait d'une spéculation déraisonnable. La réfutation par Aristote de ces dangereuses illusions peut être lue encore aujourd'hui avec profit. Elle est inspirée d'un bout à l'autre par l'esprit positif, c'est-à-dire par l'idée de réalité et d'utilité, de construction organique et de sympathie humaine.

En réfutant Platon, Aristote posait les bases de ce que Comte appelle la statique sociale, science qui correspond à l'étude de l'équilibre en mécanique. Dans cette branche de la sociologie, on étudie les conditions permanentes qui rendent possible l'existence de la société, en tous temps et en tous lieux. D'un autre côté, la dynamique sociale, qui considère la société comme un organisme soumis à des lois propres d'évolution, était aussi étrangère à Aristote qu'aux autres penseurs de son époque. La plus grande partie de son traité, quoique pleine d'observations et de pensées frappantes, est consacrée à la discussion des différentes formes de constitution et de gouvernement. Dans tous ces plans, l'escla-

vage était admis. Aristote n'a pas pu prévoir sa disparition. Disons en passant que saint Paul et ses compagnons en ont été aussi incapables trois siècles après.

Le premier évènement historique qui implanta dans l'esprit européen la conception de progrès fut la fondation de l'Eglise chrétienne. L'enseignement catholique insistait sur la différence entre la loi nouvelle et la loi ancienne, entre l'Ancien Testament et l'Evangile. La nouvelle loi n'impliquait point la condamnation de l'ancienne : elle en était issue, se trouvait basée dessus et la surpassait. L'ancienne, adaptée à son époque, céda le pas à quelque chose de mieux quand cette époque fut passée. Il est impossible d'exagérer l'importance de cette conception. Les gens qui grandirent sous un semblable enseignement furent infiniment mieux préparés à saisir la notion de loi d'évolution dans les affaires humaines que ne l'avaient été les élèves des écoles philosophiques de la Grèce. Au XIIIe siècle, période où la pensée du moyen âge atteignit sa plénitude, un progrès fut encore réalisé. L'abbé Joachim proclama carrément que, le règne de Dieu le père devant être suivi du règne de Dieu le fils, ce dernier serait à son tour suivi du règne de l'Esprit-Saint. Joachim trouva beaucoup d'auditeurs, mais le déclin du catholicisme s'était prononcé avant que cette audacieuse pensée pût faire son chemin jusqu'à devenir l'acceptation générale de la chrétienté. Les sectes protestantes n'atteignirent jamais cette hauteur.

Bien que la chrétienté rendît ainsi plus facile aux hommes la conception d'une société progressiste, de nouveaux obstacles surgirent de ce fait même. Elle montra un type absolu de perfection au-delà duquel il était impossible d'atteindre. Renan termine sa célèbre *Vie de Jésus* par ces mots : Jésus ne sera pas surpassé. Si Renan a pu parler ainsi, quel a dû être l'effet du dogme chrétien sur ceux qui l'acceptaient sans réserve ? Si l'Eglise catholique prépara la voie à l'idée de progrès, la doctrine catholique s'y mit en travers.

Au XIVe et au XVe siècle, l'Eglise déclina rapidement comme pouvoir politique et social, et pendant ce temps se produisit la renaissance de l'art et de la science. Son premier résultat fut de convaincre les lecteurs d'Homère, de Virgile et de Cicéron de l'immense supériorité des anciens écrivains sur les modernes. On discute même à notre époque, et cela aura lieu encore pour quelques-uns jusqu'à la fin des temps, si, oui ou non, Shakespeare et Dante sont plus grands qu'Eschyle ou Homère. En somme, la renaissance de la littérature et le système classique d'éducation

qui s'ensuivit sont plus susceptibles d'arrêter la notion de progrès que de la fortifier. Mais la renaissance de la science eut un résultat totalement différent. Là, le transport de la torche des Grecs aux Arabes et de ces derniers aux écoles de l'Europe occidentale eut des conséquences faciles à prévoir.

Prenons un exemple. Les derniers Grecs établirent les bases d'une espèce d'algèbre et, dans les mains de Mohammed-ben-Musa et d'autres Arabes, elle devint une branche distincte de la science. Léonard de Pise et d'autres Italiens firent avancer l'œuvre du XIII[e] au XVI[e] siècle. Le grand Français Viète, suivi de notre propre compatriote Harriott, la mena encore plus loin, jusqu'à l'époque où le génie créateur de Descartes lui donna une portée entièrement nouvelle, en employant l'algèbre pour généraliser les problèmes de géométrie. De même en mécanique, Galilée commença où Archimède avait cessé. En astronomie, le même fait se remarque d'une façon évidente. Les Arabes continuèrent l'étude de la version d'Hipparque par Ptolémée du IX[e] au XIII[e] siècle et, comme ils étaient meilleurs constructeurs d'instruments que les Grecs, firent de meilleures observations des étoiles et des planètes. Copernic et Képler héritèrent de leurs résultats, ce qui eut des conséquences inutiles à rappeler ici. Ainsi donc la première conception claire du progrès de l'Humanité est due à l'esprit scientifique. Ce fut un grand mathématicien, Pascal, qui définit le premier cette idée dans son célèbre aphorisme : « La longue succession des générations humaines peut être considérée comme un seul homme, toujours vivant et toujours apprenant. » Lord Bacon avait dit quelque chose de ce genre auparavant, et s'il avait consacré plus de temps aux études scientifiques exactes et moins aux ambitions mondaines, il aurait pu le dire d'une façon plus efficace et avec moins de dédain pour des prédécesseurs qui étaient sous bien des rapports ses supérieurs.

Mais l'établissement du fait du progrès est une chose toute différente de l'établissement de la science de la sociologie. Le progrès, pris en lui-même et sans avoir égard à l'ordre dont il est le développement, est toujours un mot trompeur et souvent malfaisant, d'autant plus qu'on peut l'employer avec un très mince effort des facultés de raisonnement. On savait que les planètes changeaient de place bien des siècles avant qu'on sût suivant quelles lois elles se mouvaient. Depuis le commencement du monde il a toujours été évident que les plantes et les animaux grandissaient, mais l'étude scientifique de leur croissance est une chose toute récente et encore extrêmement imparfaite. La science

des corps vivants se divise en deux parties qui, pour l'étude, doivent être examinées d'abord séparément pour être ensuite de nouveau combinées : l'étude de la structure, puis l'étude des fonctions ; autrement dit, l'anatomie et la physiologie. Pour la vie de l'individu comme pour la vie de l'organisme social, il faut étudier séparément la structure sociale et la croissance sociale : l'ordre et le progrès. Dans le second cas comme dans le premier, les choses doivent être considérées dans leur rapport avec leur milieu. L'action et la réaction entre l'organisme et son milieu, tendant toujours vers un commun accord sans jamais l'atteindre, constituent la vie, qu'elle soit individuelle ou sociale.

Le progrès, développement de l'ordre, et l'évolution de l'Humanité soumise à certaines lois connues et définies, voilà des conceptions qui sont l'œuvre de ce siècle. Au fond, elles tirent leur origine de la grande découverte de Comte en 1822, celle que l'on désigne communément par la loi des trois états. Mais aucune découverte ne fut jamais faite sans avoir été entrevue par beaucoup de penseurs antérieurs et, depuis Aristote, Comte a été le plus empressé à reconnaître le plus volontiers l'œuvre de ses prédécesseurs quelconques.

Montesquieu fut l'un des premiers à appliquer la méthode scientifique aux phénomènes sociaux dans son grand ouvrage l'*Esprit des Lois* publié en 1748. Montesquieu vit clairement que les arrangements politiques et sociaux étaient soumis au contrôle des lois naturelles. Il était très versé dans la science de son temps et fut en réalité le premier à tenter sérieusement de définir une loi naturelle : « Les lois, dit-il en commençant, sont des relations nécessaires produites par la nature des choses ». Ceci est vague, mais il continue à s'expliquer. « Ces règles sont un rapport constamment établi. Entre un corps mu et un autre corps mu, c'est suivant les rapports de la masse et la vitesse que tous les mouvements sont reçus, augmentés, diminués, perdus : chaque diversité est uniformité, chaque changement est constance. Au-delà des lois que les hommes font pour eux-mêmes, continue-t-il, se trouvent des lois qu'ils ne peuvent changer, les lois de leur nature et de leur milieu. »

Deux ans après, le grand homme d'Etat, le grand penseur Turgot, alors tout jeune homme, écrivit son second Discours sur les progrès successifs de l'esprit humain, dans lequel il rappelait en la développant la pensée de Pascal sur la continuité de l'espèce humaine. Ce discours contient une très remarquable anticipation de la loi des trois états de Comte à laquelle on n'a cependant

prêté d'attention qu'après la mort de Comte. Il y indique clairement l'explication des phénomènes d'abord par des agents surnaturels animés de passions humaines, ensuite par des abstractions et finalement par des lois mathématiques. Mais cette pensée ne sert en rien de pierre de fondation à la philosophie positive. Il n'était pas non plus possible qu'il en fût ainsi. Pour Turgot et Montesquieu, la science ne comprenait que la mathématique et la mécanique, la chimie et la biologie n'étant pas encore considérées comme des branches distinctes du savoir humain. Sans biologie il ne peut exister aucune vraie sociologie. La loi des trois états ne produisit aucun résultat social, sauf cependant la conception des séries des sciences se succédant dans l'ordre de leur complexité croissante. Nous devons montrer dans la suite comment ces deux conceptions abstraites furent éclairées par le génie de Comte. On peut faire la même remarque à propos du remarquable *Essai* de Hume *sur l'Histoire naturelle de la religion*.

Il faut compter parmi les prédécesseurs de Comte un autre grand penseur.

En 1784, Kant écrivit sa conception de l'*Histoire universelle au point de vue de l'Humanité*. Dans ce brillant essai de 20 pages Kant essaye de montrer comment les antagonismes des individus et des sociétés sont tous occupés à concourir pour l'harmonie finale par une suite de développements naturels, et, de plus, comment la compréhension claire de la tendance vers une telle harmonie constitue une force importante pour atteindre le résultat final.

Enfin, nous arrivons à Condorcet que Comte cite toujours comme son père spirituel. On a tellement parlé de lui dans cette Revue que peu de mots suffiront. Nous trouvons dans l'*Essai* de Condorcet *sur le progrès de l'esprit humain* les pensées de Turgot et de Kant, illuminées par la flamme de l'enthousiasme révolutionnaire que la certitude de la mort aux mains d'indignes collègues et le naufrage de ses plus hautes espérances pour l'avenir immédiat n'avaient pu réussir à endormir. Des dix chapitres de son ouvrage, le titre du neuvième vaut d'être cité comme montrant combien inséparables dans son esprit étaient les mouvements intellectuels et sociaux. Il s'intitule « de Descartes à l'établissement de la République française. »

Un des premiers soins de Comte fut de rectifier les erreurs de son ouvrage, provenant d'abord des imperfections de sa doctrine révolutionnaire qui le rendait aveugle aux services rendus par l'Eglise du moyen âge, et du temps où cet ouvrage a paru. Con-

dorcet n'a pu ensuite survivre jusqu'au jour où Gall eut incorporé l'étude des fonctions élevées du cerveau dans la science biologique.

Un mot sur les économistes du XVIIIe siècle parfois classés parmi les premiers fondateurs de la sociologie. Il est certain qu'ils ont eu un rôle important dans le mouvement de leur époque en brisant les entraves de l'industrie du moyen âge. Mais leur prétention de créer une science distincte de la richesse, en dehors de l'étude de la société prise en bloc, a plutôt retardé l'avènement de la science sociologique. Cependant Adam Smith et Hume ne doivent pas encourir ce reproche, car aucune prétention de ce genre ne se trouve dans leurs œuvres.

III

Méthodes de recherches.

La sociologie est infiniment moins avancée que la physique ou la biologie : cela tient en partie à la complexité de ses phénomènes et en partie aussi à leur liaison avec les intérêts et passions des hommes. Nous voyons, dans son évolution, précisément les mêmes divisions que dans les autres sciences : un état théologique, puis un autre métaphysique et enfin un état positif naissant. Ici, comme dans les autres sciences, nous voyons que l'état positif se distingue des deux premiers : 1° en bâtissant sur des faits plutôt que sur des rêves ; 2° en considérant les principes, non comme des dogmes absolus, mais dans leurs rapports avec leur milieu ; 3° en reconnaissant que les lois naturelles régissent toutes les opérations humaines. Autrefois, et même encore un peu aujourd'hui, beaucoup de politiciens trouvaient dans leur propre fonds ce que devait être la meilleure constitution : ils la donnaient comme supérieure aux autres, non seulement pour tel ou tel pays à telle ou telle époque, mais pour tous les pays, à toutes les époques ; ils la considéraient de plus, comme un baume à tous les maux de l'Humanité. La « fabrique de constitutions » qui fonctionna pendant la Révolution française caractérise parfaitement cet état d'esprit. Il en subsiste encore pas mal, mais les gens sages commencent à l'apprécier autant que les rêves des alchimistes.

Adhésion au fait, relativité des principes, constatation des lois naturelles contrôlant l'intervention humaine tout en ne pouvant en dispenser : tels sont les traits caractéristiques de la sociologie comme des autres sciences. On les résume tous dans ce mot qui est la pierre de touche de la science positive : prévision.

Guidé par le grand principe du *consensus* de toutes les parties d'un organisme, l'observateur scientifique regardant une seule partie est souvent capable de dire, avant de les voir, ce que sont les autres parties. Un os de la cuisse fut apporté de la Nouvelle-Zélande à Owen; il reconnut que c'était l'os d'un oiseau d'une espèce particulière et construisit le reste du squelette. La découverte ultérieure d'autres os permit de vérifier l'exactitude presque absolue de sa trouvaille. Aux Indes, pays dont les races variées constituent un résumé du progrès humain, la découverte de la polyandrie dans une tribu de montagne sera tout de suite reconnue compatible avec beaucoup de vertus sociales et le magistrat traitera cette tribu en conséquence. Ici encore, nous avons la prévision de l'ensemble au moyen d'une partie. Un exemple bien plus frappant de prédiction scientifique en sociologie nous est offert par M. Laffitte, dans sa brillante analyse de la civilisation chinoise, il y a un quart de siècle, lorsqu'elle fut sur le point d'être supprimée par la rébellion des Tai-ping et que les Anglo-Indiens songèrent à accaparer de nouvelles provinces. Une étude approfondie de l'histoire de la Chine ancienne et moderne, accomplie d'après les principes de la philosophie de l'histoire indiqués par Comte, convainquit M. Laffitte de l'inanité de ces symptômes de dissolution. Il prétendit que la Chine tiendrait bon, bien qu'ayant de grandes lacunes à combler dans l'art militaire : les évènements — sans exclure les derniers — ont vérifié sa prédiction.

Mais il n'y a pas lieu de supposer que toutes les prévisions sociologiques seront réalisées, pas plus que les prévisions des plus sages médecins. Il suffit qu'elles soient plus vraisemblables que celles d'observateurs non exercés.

Chacun de nous croit qu'il peut observer les faits politiques et sociaux. Dans les autres sciences, un homme reconnaîtra que l'observation est difficile, parce qu'il se trouve très éloigné des faits. Il sait qu'il lui faut un observatoire bien installé avec télescopes et appareils, pour être un astronome. Sans laboratoire, il ne peut être chimiste. En fait de biologie, il sent que c'est l'affaire des médecins et qu'il fait mieux de ne point s'en occuper. Mais, dira-t-il, « tout le monde peut à coup sûr glaner des observations dans le champ commun de la vie quotidienne. Là-dedans, point besoin d'instruments ni d'appareils scientifiques ». Disons tout de suite que c'est une erreur, et que le premier pas en science sociale, c'est de la reconnaître. L'observation scientifique des faits sociaux n'est pas plus facile, au contraire, et est plus difficile que l'observation des astres.

La science n'est que le bon sens systématisé et élevé de quelques degrés. Le paysan qui marque à la craie sur sa porte ses comptes de bière ou de pain est un mathématicien à ses débuts. Le professeur de mathématiques agit de même, mais d'une manière plus vaste et plus systématique. Loin des routes fréquentées, on trouve encore des gens qui peuvent dire l'heure, le jour ou la nuit, rien qu'en regardant le soleil ou la Grande Ourse. C'est là de l'astronomie rudimentaire et il est très fâcheux que la pédanterie de nos écoles primaires tende trop souvent à supprimer ces observations spontanées. Albert le Grand, l'un des fondateurs de la chimie, acquit une grande partie de ses connaissances en voyageant çà et là chez les mineurs de l'Allemagne du Sud. En fait de science des choses vivantes, les éleveurs de bestiaux, les jardiniers, les herboristes de village, sont très avancés, souvent d'une façon très réelle, bien que parfois imbus de préjugés et d'erreurs.

De telles connaissances sont le point de départ de la science. Cependant elles ne constituent pas la science proprement dite, et pourquoi ? Parce que ces connaissances ne sont pas organisées, parce qu'elles ne contiennent aucun moyen de distinguer le vrai du faux, parce qu'elles ne fournissent aucune théorie propre à constituer en un tout homogène les observations isolées. En général, l'Anglais a horreur du mot même de théorie. Cependant il n'y a pas de science sans théorie, soit en astronomie, soit en sociologie. Observer à la lumière d'une théorie, voilà le caractère distinctif de l'observation scientifique. La théorie peut être très erronée et cependant les observations effectuées d'après ses indications sont scientifiques, au plus parfait sens du mot : elles sont susceptibles d'amener la prévision. La théorie du système solaire de Ptolémée s'est évanouie, mais les longues séries des observations grecques et arabes, faites d'après ses indications, étaient entièrement scientifiques; très grande était alors l'exactitude avec laquelle étaient prédites les éclipses ou fixée la place des planètes. De même pour les anciennes théories, avant l'époque d'Harvey, relatives aux fonctions du cœur et des poumons. Sans doute elles étaient fausses; mais elles offraient un point de ralliement pour une masse d'observations utiles qui, autrement, auraient été éparpillées et perdues. Tout homme observe, de même que les espèces animales les plus élevées. Mais là où une théorie s'impose, c'est lorsqu'il faut passer du sens commun à la science, ajouter de nouvelles observations aux anciennes et les coordonner : elle peut n'être qu'un simple mythe supernaturel, un tissu de vérités et d'erreurs, mais il faut qu'elle existe. Sans elle, nos observations ne sont qu'un tas de

briques et de pierres, duquel une construction ne saurait surgir. On dit que la théorie vient souvent contrarier l'observation; cela est parfaitement exact, mais ne répète-t-on pas aussi bien souvent que tout gouvernement se livre très facilement à des abus ? Cela est vrai... seulement, que l'on tire la conclusion de se passer de gouvernement et alors on doute de l'assertion ! Or, les deux cas sont analogues : sans gouvernement, pas de société; sans théorie, pas de science.

De tout cela il résulte que l'observation scientifique des faits sociaux est plus difficile que celle des phénomènes astronomiques, parce que plus difficile à construire est la théorie rationnelle propre à observer. Cette idée que notre contact intime avec les faits politiques et sociaux les rend plus faciles à observer est aussi fausse que possible. C'est précisément ce rapprochement qui crée la difficulté. On n'observe bien, dit Comte, qu'en se plaçant en dehors. Il faut sortir des faits si l'on veut les regarder. Si nous étions à la surface de la lune, nous ne verrions pas qu'elle est ronde. Nous savons que la terre est ronde, mais par un raisonnement attentif. C'est précisément parce que nous sommes entourés des faits de notre vie sociale et politique que beaucoup de gens ne réussissent à les observer que lorsqu'ils ont un guide — sous la forme d'une hypothèse bien construite — pour les mener à travers le labyrinthe.

Ce qui est arrivé au courant de ce siècle est une preuve éclatante de ce que nous avançons. Comte fonda la science de la sociologie entre 1820 et 1830. Il montra quelle analogie existait entre les organismes sociaux et les organismes individuels, et prouva que les premiers comme les derniers se développaient suivant certaines lois définies. Depuis, une foule de travailleurs ont suivi notre maître sur le terrain qu'il a indiqué. Les observations faites sur les superstitions populaires, le développement des institutions, les formes diverses et l'histoire des religions, disséminées jusqu'ici dans les relations de voyages ou réunies dans les recueils d'anecdotes, offrent à présent un intérêt tout nouveau pour nous, en tant que vérifications, corrections ou développements des lois de Comte sur la constitution et l'évolution de la société.

Passons de la méthode d'observation directe à la méthode d'expérimentation qui a accompli de si grandes choses en physique et en chimie et qui s'est montrée si utile en biologie, mais dans de plus étroites limites. Chez les animaux supérieurs, une intervention violente dans un organe important amène dans la

plupart des cas — non pas dans tous — un désordre tellement général de toute l'économie, qu'elle constitue une méthode d'observation aussi incompatible avec la science qu'avec l'Humanité. En sociologie, les procédés analogues à l'expérimentation ne sont pas praticables, si nous entendons par là l'intervention artificielle pratiquée dans un certain organe social, dans le but d'observer le résultat d'une telle opération. Mais, dans la science de la vie, la maladie et le traitement de cette maladie, qu'on obtient en diminuant ou exaltant les fonctions d'un organe, jettent souvent une lumière nouvelle sur l'état normal de cet organe.

Dans l'état de maladie, les lois de la vie ne sont pas abrogées, seulement les fonctions spéciales agissent avec une intensité moindre ou plus grande. L'étude de ces modifications constitue cette branche de la science dénommée Pathologie. Or, il existe aussi bien une pathologie pour la vie sociale que pour la vie individuelle. Pour des études de ce genre, nous ne manquons pas de matériaux; nous n'avons que trop d'exemples de maladies sociales : mauvaises constitutions, villes encombrées, crimes, paupérisme, insurrections, oppression des races non civilisées, etc..., en même temps que trop de remèdes malavisés. La pathologie de l'individu est, d'un commun accord, confiée à ceux qui ont été soumis à une discipline convenable. Est-il raisonnable de penser que l'absence totale d'une telle discipline dans le journalisme moderne pourra jamais produire de judicieux conseils ?

La troisième méthode de recherche est celle qui est connue en biologie sous le nom de méthode de comparaison. Comme celle que nous venons d'examiner, ce n'est évidemment qu'un mode spécial d'observation, mais assez caractéristique pour être étudié séparément. D'abord, les différentes races sociales peuvent être comparées. Si nous pouvions avoir une vue de la terre à l'époque où l'homme luttait encore pour dominer les autres races animales, nous aurions une comparaison plus féconde que celle que nous pouvons établir aujourd'hui, l'homme ayant établi à travers les siècles sa supériorité dans une si grande mesure. Cependant, même encore aujourd'hui, on peut recueillir beaucoup de fruits de l'étude de la vie de famille chez les vertébrés les plus élevés, en accomplissant toutefois cette étude avec l'esprit philosophique que Georges Leroy, l'ami de Hume, montra dans ses *Lettres sur les Animaux* et que Romanes et d'autres ont pratiqué à notre époque.

Un champ d'application de cette méthode, bien plns riche et fécond, nous est offert par l'étude des sociétés humaines qui, soit

à cause d'un milieu défavorable, soit à cause d'une infériorité physiologique ont été retardées dans leur évolution, et qui font repasser devant nos yeux, dans une certaine mesure, les aspects de l'homme préhistorique. C'est ce champ auquel M. Spencer, dans la partie sociologique de son grand traité, a donné une attention quelque peu exclusive. La masse des matériaux qu'il a réunis, avec l'aide de collègues, dans sa sociologie descriptive, aura toujours une grande valeur pour les chercheurs de l'avenir. Malheureusement, M. Spencer n'a pas saisi la signification de ce qu'on appelle cummunément Histoire, en d'autres termes le récit de l'évolution de l'Europe occidentale pendant les vingt-cinq derniers siècles. Dans la science de la vie, le premier soin a été d'obtenir une claire — bien qu'incomplète — conception de l'homme considéré comme le plus élevé et le mieux connu des animaux, puis de faire la lumière sur les détails de son organisme, en les comparant avec des parties analogues choisies dans des races plus inférieures. D'Aristote à Bichat, Hunter et Lamarck, l'homme a été l'objet central et prépondérant des études biologiques. L'étude des vertébrés inférieurs et des invertébrés, aussi fructueuse soit-elle, lui a été subordonnée. Bien mince aurait été le progrès, si l'on avait commencé par l'investigation des protozoaires et des protophytes.

De même en sociologie. Condorcet, en 1794, tomba en plein dans la bonne voie, bien qu'il l'ait imparfaitement suivie, en concentrant l'attention sur le type le plus élevé de l'évolution sociale, celui qu'ont présenté la Grèce et Rome, le moyen âge et l'Europe moderne, pendant les vingt-cinq derniers siècles. C'est là seulement qu'on peut étudier à fond les lois du progrès humain ; car là, seulement, le progrès a été assez accentué pour rendre son existence indéniable. Les lois de la cohésion sociale et du mouvement social une fois établies dans cette partie la plus élevée de l'Humanité, la lumière est par là-même répandue sur les sociétés les plus arriérées qui sont la majorité dans notre planète. Nous pouvons alors nous en occuper rationnellement et humainement. Nous arrivons à être convaincus que les tentatives d'importation forcée de nos croyances et de nos procédés dans leurs esprits par la baïonnette sont aussi grotesques que cruelles. L'action des civilisations supérieures sur celles qui sont moins élevées, lorsqu'elle sera inspirée par des principes intelligibles et humains, conduira dans l'avenir à de grands résultats, mais il faut d'abord que nous devenions familiers avec les lois qui ont présidé au développement de la civilisation occidentale. Le reste suivra. Jus-

qu'ici, toutes les tentatives pour découvrir les lois du développement social dans les races sauvages ou pour trouver ce qu'elles doivent au climat et aux différences organiques ne peuvent mener qu'à de simples ramassis d'érudition archéologique, vaguement réunis par un système arbitraire d'évolution. Commencer l'étude de la sociologie par les Patagons, les Esquimaux ou les nègres Australiens plutôt que par les sociétés de l'Europe occidentale, c'est intervertir l'ordre rationnel de l'étude. Dans toute science on devrait commencer par ce qui est le plus connu puis continuer par le moins connu. Dans les sciences de la vie et de la société, il est de toute importance d'avoir d'abord une idée de l'ensemble de l'organisme et du *consensus* de ses parties, ce qui peut être mieux apprécié dans les types les plus élevés que dans des organismes inférieurs, tels que les polypes, en zoologie ; les Nomades du désert ou les tribus du Congo, en sociologie. Dans ceux-ci, la relation des parties au tout est bien moins facile à discerner.

On se demandera si, de cette façon, on ne restreindrait pas trop le champ de la comparaision : en concentrant son attention sur une nation ou un groupe de nations, avec quelles autres nations les comparera-t-on ? — C'est là une question importante qui peut nous mener loin. L'Europe occidentale, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, ne contient pas, il est vrai, un très grand nombre de nations distinctes. Si nous considérons les populations du nord et du sud de l'Amérique et les nouvelles nations, actuellement en formation en Australie et dans l'Afrique du Sud, nous aurons, il est vrai, un champ un peu plus large. Mais ces nations dans leur état actuel ne forment qu'une partie des matériaux à examiner. L'état actuel provient de celui qui l'a immédiatement précédé, ce dernier est issu des générations antérieures et ainsi de suite à travers les diverses phases du passé ; aussi loin qu'on pourra les tracer avec certitude. Dans les vingt-cinq siècles écoulés depuis les époques de Thalès et de la guerre des Perses, seixante-quinze générations environ ont évolué. On peut les considérer, dans le cas spécial qui nous occupe, comme une série d'organismes sociaux distincts ayant entre eux certains degrés de similitude pouvant être très exactement délimités. L'examen des points qui sont communs dans la série au premier et au dernier de ces organismes, ou des points qui diffèrent ; l'observation plus minutieuse des ressemblances ou des dissemblances entre deux points qui se suivent, voilà un terrain, offert aux explorations de la méthode de comparaison, dont l'étendue excède singulièrement celle de n'importe quelle partie de l'Histoire naturelle.

Il y a plus : chaque maille de la chaîne suit non seulement la précédente, mais en découle. Le présent, dit Leibnitz, engendre l'avenir. Il en a été et il en sera toujours ainsi. Dans l'évolution organique, les phases de la vie sur la terre sont indiquées d'une manière douteuse à travers les fragments des annales géologiques. Que cette succession vitale soit provenue d'une augmentation graduelle des organes, selon les besoins, comme le veut Lamarck, ou, comme le pense Weismann, d'une modification du plasma germinal déterminée par la survivance des mieux doués, ou encore de ces deux facteurs combinés avec d'autres qui nous sont actuellement inconnus, tout cela peut rester longtemps encore dans le domaine de l'incertitude..... Mais que l'hérédité des espèces soit aussi obscure que l'on voudra, il n'en est pas moins vrai qu'on ne peut plus douter de l'hérédité sociologique. L'esprit de chacun est accessible à cette chose évidente, que l'influence combinée des générations antérieures est une force d'intensité puissante et toujours croissante dont tout nouveau terme de la série subit l'action aussitôt qu'il s'éveille à la vie. C'est ainsi qu'en dehors de la méthode de comparaison applicable à tous les organismes individuels et sociaux, surgit, dans le cas de l'homme, la nouvelle méthode de filiation. Grâce à elle, l'analyse du passé peut nous mettre à même de prévoir l'avenir — non pas en détail, mais suffisamment pour diriger notre action politique et sociale.

IV

Relations avec les autres Sciences.

Nous avons donc démontré que le principal terrain d'études de la sociologie réside dans l'histoire de l'Occident pendant les vingt-cinq derniers siècles ; et que la principale méthode d'étude était la méthode de filiation, c'est-à-dire l'observation de la façon dont chaque génération émane de la précédente et donne naissance à la suivante. Les résultats accumulés des générations constituent une force à laquelle nous devons de plus en plus nous soumettre, à mesure que les années s'ajoutent. Les vivants sont de plus en plus gouvernés par les morts. Il est nécessaire de connaître les lois qui président à cette domination.

C'est là une doctrine qui, selon certaines personnes, nous rend esclaves, puisque, prétendent-elles, l'obéissance à la loi peut, en fin de compte, supprimer la liberté individuelle. Eh bien ! nous le demandons : qui est le plus libre du marin du bon vieux temps

ignorant les règles de la navigation scientifique, tantôt rasant la terre, tantôt fuyant devant la mer et le vent, ou du marin de notre époque, se conformant aux indications de la science astronomique que contient son Almanach nautique, sachant faire son point, connaissant à chaque endroit la variation de son compas ainsi que la force et la vitesse des courants de l'océan, pouvant déterminer la trajectoire probable du courant d'un cyclone annoncé ? Ni en navigation, ni en n'importe quel autre département de la vie humaine, la loi et la liberté ne sont incompatibles. Invariablement, ces deux éléments marchent ensemble. Il est urgent de connaître les lois de notre existence sociale, afin que chacun de nous puisse gouverner sa vie en conséquence et, comme citoyen, aider ses semblables à gouverner la leur.

Bien que la vie de l'Europe occidentale, durant la période gréco-romaine, au moyen âge et dans l'époque moderne, constitue le principal champ d'exploration pour la sociologie, il est évident qu'il en existe d'autres. L'étude de l'homme préhistorique, autant qu'on peut la constituer par la réunion des restes ayant survécu aux périodes glaciaires ou par une ressemblance admise avec la vie des tribus primitives comme on en trouve aujourd'hui aux Indes, en Afrique, en Amérique ou en Polynésie, sera d'un certain secours. Des matériaux de plus grande valeur nous sont offerts par les théocraties indienne, péruvienne, égyptienne, assyrienne, et aussi par le fétichisme systématique de la Chine. Les lignes principales doivent être tracées tout d'abord, non pas avec une fixité absolue, mais avec cette tendance à s'approcher de la vérité qui, dans bien des affaires de la vie, constitue ce pis aller sur lequel nous devons nous efforcer d'asseoir notre action pratique. Pour cela, il faut surtout compter sur l'évolution de l'Occident et de ses expansions coloniales, là où les phénomènes peuvent être étudiés sous leur forme la plus complète et avec la plus grande exactitude. Une fois cela fait, on devra chercher à éclairer davantage les détails et confirmer ou modifier les conclusions suggérées par l'étude de sociétés dans lesquelles, pour différentes raisons, l'évolution a été retardée. M. Spencer, dans son œuvre remarquable, néglige presque complètement l'étude de la continuité historique, aussi ne peut-il prétendre à une philosophie synthétique.

L'avantage d'étudier d'abord les types complets, puis ensuite ceux qui le sont moins, se retrouve dans l'histoire de la biologie. Comme toutes les autres sciences, la biologie naquit des besoins pratiques de l'homme ; le besoin étant, dans ce cas, la guérison des blessures et maladies, et la découverte des herbes et minéraux

propres à cet usage. Petit à petit, la structure de l'homme arriva à être étudiée systématiquement. Aristote, les anatomistes d'Alexandrie, Galien, les Italiens du xv[e] siècle et le grand Harvey, poursuivirent l'œuvre avec un succès croissant. Ces hommes, et principalement Harvey, retirèrent tous les renseignements possibles de l'étude des animaux inférieurs, sans cependant perdre de vue leur objet principal. Hunter, Lamarck, Bichat, travaillèrent dans le même esprit. Bichat, le plus grand d'entre eux, approfondit exclusivement la structure humaine et découvrit là un ample champ d'exercice pour ses remarquables qualités de comparaison et de coordination ; dans sa courte vie, il ne trouva point de temps pour un autre travail.

Pour tous, l'homme était le but où convergeaient les études, le type auquel se comparaient les séries d'organismes de complexité graduellement diminuante. L'histoire de la civilisation humaine devra être traitée comme l'a été la science de la vie. Le type le plus élevé et le plus complet doit être le point central de l'étude ; autrement, la sociologie dégénérerait en une collection de légendes populaires, bonne comme passe-temps, mais sans valeur en tant que guide sérieux de la vie.

J'arrive maintenant aux rapports de la sociologie avec les autres sciences naturelles. Jusqu'à ce qu'elle ait été mise en ligne avec elles, on continuera à discuter pour savoir si, seulement, on doit la considérer comme une science. Il est évident que l'histoire de l'Europe occidentale, que nous avons représentée comme le terrain central d'études, n'est pas en elle-même une science. Le mot science est déplacé quand on l'applique à un simple récit d'évènements : comptes rendus météréologiques, résumés des symptômes d'une maladie donnée, biographies de César ou de Charlemagne, histoires des guerres puniques ou de la conquête normande, toutes choses utiles et indispensables, mais n'ayant rien de la science. La science s'occupe des lois de la nature. Son objet est de découvrir l'unité dans la pluralité, le caractère commun à une masse de détails en apparence différents, la façon dont un phénomène découle d'un autre, de telle sorte que, l'un des deux étant observé, l'autre puisse être prédit sans observation. C'est un terme familier que celui de loi de la nature : eh bien ! fort peu d'hommes, même parmi les penseurs philosophes, ont réussi à formuler exactement sa signification ! Je crois que la première vraiment complète et cohérente est celle qu'a fournie M. Laffitte dans la cinquième de ses leçons sur la Philosophie première de Comte (Voir *Philosophie Première* de M. Laffitte, vol. I, p. 167-196).

Je ne trouve aucune explication équivalente dans la Philosophie synthétique de M. Spencer, pas plus que dans les anciens écrivains philosophes, depuis Aristote jusqu'à Kant. M. Laffitte, rendant — ici comme partout — explicite ce qui est implicite dans l'œuvre de Comte, autrement dit ce qui n'a jamais été clairement compris, montre l'identité de la loi naturelle et de la conception mathématique d'une équation. Je reviendrai plus tard sur cette question; je n'en parle à présent que pour insister sur le précepte, si ardemment préconisé par Comte pendant toute sa carrière, concernant l'importance de l'entraînement aux sciences mathématiques pour ceux qui veulent discuter des problèmes sociaux et moraux. Il n'existe peut-être pas aujourd'hui de personnalité plus inutile que celle du mathématicien qui reste purement et simplement mathématicien. Il fut un temps pour les algébristes purs, mais ce temps est passé. Néanmoins, c'est peut-être au manque de cette discipline spéciale que donne l'entraînement aux mathématiques, plus qu'à tout autre cause, qu'il faut attribuer l'incapacité du corps des disciples de Comte à assurer à l'Ecole positiviste l'influence intrinsèque qui devrait lui revenir dans la pensée européenne.

L'auteur de cette étude a tristement conscience d'un tel défaut chez lui et ne saurait trop exhorter les jeunes générations à veiller à cela dans leur propre éducation, autant qu'il est en leur pouvoir de le faire. Il faut remarquer qu'il ne s'agit point de remettre ici en question les rêves de Condorcet au sujet de l'emploi de l'algèbre pour démêler la complexité des phénomènes sociaux. La valeur logique des mathématiques est seule en cause. Nous disons simplement qu'en dehors des mathématiques on ne saurait exactement saisir le sens de ces mots : Loi naturelle.

Telle est donc la liaison de la sociologie avec la science la plus abstraite et la plus générale. J'ajoute quelques mots sur ses rapports avec la cosmologie qui nous enseigne les lois du monde inorganique qui nous entoure, ensuite avec la biologie. Sous la dénomination de cosmologie, on comprend les sciences appelées : astronomie, physique et chimie. Les découvertes de ce siècle ont beaucoup contribué à montrer l'intime corrélation de ces sciences, et n'ont en rien interverti l'ordre de succession dans lequel on peut le mieux les présenter (comme Comte le montra en 1822) à ceux qui cherchent à saisir clairement la position de l'homme dans le monde. Il est parfaitement vrai que, pour une intelligence supra-humaine placée en dehors de notre système solaire, l'évolution de ce dernier depuis plusieurs millions de siècles, à partir

de l'état de matière nébuleuse, pourrait se présenter sous la forme d'un simple problème de physique ou de mathématiques. Mais, comme notre intelligence est humaine et non supra-humaine, nous devons étudier les choses de notre mieux, avec nos facultés limitées. Les conditions astronomiques qui nous régissent doivent être étudiées tout à fait en dehors des conditions terrestres. On ne peut avoir une conception nette de la destinée humaine si l'on ne comprend comment elle est intéressée à la distance de la terre au soleil, à ses durées de rotation et de révolution, à l'inclinaison de son axe sur le plan de son orbite et à d'autres faits appartenant à la même branche de la science. Un moment de réflexion nous montrera que tous les arrangements de la vie reposent sur le calendrier. Peu de gens savent quelle vaste somme d'efforts intellectuels a été dépensée pour déterminer la longueur de l'année. Peut-être n'y a-t-il qu'un homme sur dix mille à être un peu au courant, lorsqu'il traverse l'océan, du génie et du labeur qu'il a fallu déployer pour produire cet almanach nautique grâce auquel se fait la route jour par jour.

L'influence sur la vie humaine de la gravitation, de l'électricité, de la chaleur, de la lumière, de l'affinité chimique, a été examinée au cours de l'éducation positive, sous le titre de biologie. Remarquant simplement que toutes ces choses doivent revenir à l'esprit du sociologiste quand il s'occupe des faits concernant le climat ou l'industrie humaine, nous pouvons passer de suite aux relations directes de la biologie et de la sociologie. Un de beaucoup le plus important parmi ces points de contact, se trouve dans les fonctions les plus élevées de la vie, les fonctions du cerveau.

Dans la dernière des biographies du Calendrier des Grands Hommes — la vie de Gall — il est question de l'idée de Comte, dans laquelle il voulait combiner les points de vue de Gall et de Condorcet. En résumé, il s'agissait d'avoir une connaissance scientifique de la nature humaine avant de pouvoir songer à y voir clair dans le passé ou dans l'avenir de l'espèce humaine. Voici un exemple familier. Dans les controverses de notre époque ou même dans les écrits historiques, rien n'est plus commun que de voir affirmer que tous les hommes d'Etat d'un parti adverse à celui de l'écrivain sont poussés par des ambitions égoïstes ; que tous les chefs religieux d'une foi différente de la sienne sont des hypocrites intrigants. Une grande partie de l'œuvre historique du XVIII[e] siècle, même chez des écrivains tels que Voltaire et Gibbon, est entachée d'erreurs de cette sorte provenant de conceptions exagérées sur l'égoïsme inhérent à la

la nature humaine. Les Vies des Saints montrent l'erreur opposée. Les hommes dont on parle comme agissant sous une impulsion exclusivement égoïste ou exclusivement altruiste ont une existence aussi hypothétique que les anges ou les sirènes. Notre connaissance de la nature physique de l'homme nous montre que ces histoires où l'homme vit 900 ans sont de pures fables. Il en est de même pour les histoires d'un mouvement religieux écrites en se basant sur cette opinion, que tous les clergés, excepté un, sont des impostures organisées ; ou bien encore, que tous les gouvernements sont systématiquement malveillants envers leurs sujets. La civilisation ne crée aucun nouvel instinct, en se développant ; n'en détruit aucun de ceux qui existaient avant sa naissance. Tout ce qu'on peut faire, c'est de modifier, renforcer certains d'entre eux, en affaiblir d'autres, de façon à s'approcher continuellement, sans pouvoir l'atteindre, d'un certain idéal d'harmonie. Ainsi donc, celui qui veut expliquer, en d'autres termes, réduire à une loi l'évolution de l'histoire, doit saisir d'abord la psychologie élémentaire que l'homme partage avec les vertébrés les plus élevés. Traiter les problèmes de l'histoire de la civilisation sans connaître les éléments dont se compose la société humaine, c'est vouloir agir comme l'aveugle qui se faisait fort d'observer les astres.

Il y a un autre point de vue qui nous indique combien il est important que le sociologiste soit familiarisé avec les résultats et les méthodes biologiques. Il doit souvent préserver les principes de sa science des empiètements déraisonnables de la biologie. Le plus frappant exemple de ce que nous avançons se trouve dans l'importance dérisoire accordée dans la première moitié du siècle aux différences de races, parfois réelles mais secondaires, parfois purement imaginaires; importance qui s'est également montrée désastreuse pour les études historiques et pour la politique pratique.

On s'explique avec une facilité désastreuse les évènements de toute sorte, depuis la chute de l'Empire romain jusqu'au protestantisme, la Révolution française ou les dernières querelles irlandaises, en imaginant des différences organiques entre Romains, Celtes et Teutons. Le sociologiste peut accepter ces conclusions avec scepticisme, mais on ne peut les réfuter qu'en montrant l'absence totale, ou au moins l'insuffisance des documents biologiques par lesquels on les soutient. Dans n'importe quel cas, le problème qui consiste à faire la part de ce qui provient respectivement de l'hérédité physique et de la filiation sociologique reste impossible à résoudre pour le sociologiste non versé dans la méthode biologique.

Telles sont les relations de la sociologie avec les mathématiques, la physique et la biologie ; que sont-elles alors avec la science finale de l'Ethique, science de la vie et de la conduite humaines ? Voici une question à laquelle on ne saurait répondre en une page, pas même dans un article, à peine dans un volume. Mais on peut faire une remarque ; avec elle finira cette étude d'articles. L'étude de l'homme comprend deux divisions, élémentaire et finale, entre lesquelles vient s'interposer la science de la sociologie. Dans la première, nous étudions l'homme considéré comme le plus élevé de tous les vertébrés, en ossature, muscles et autres organes, ressemblant au reste sans le surpasser ; supérieur par le cerveau, mais n'ayant aucune inclination instinctive ou faculté que les autres ne partagent avec lui à des degrés différents. C'est l'immortel service rendu par Leroy et Gall que d'avoir établi cette conclusion. Ils ont montré que, partout, les instincts qui fondent la famille sont les mêmes. Les affections sociales d'amitié et même de vénération et de pitié se peuvent constater dans des degrés très bas de l'échelle biologique. Beaucoup de races animales se sont montrées susceptibles de fonder des sociétés rudimentaires, bien qu'il n'ait été donné qu'à une seule race d'établir sa suprématie sur la planète, après de longues luttes préhistoriques.

A cette étude élémentaire de la nature humaine succède l'étude finale de l'homme comme créature de l'Humanité. La science de la sociologie intervient entre la connaissance élémentaire de l'homme primitif et la connaissance finale du devoir de l'homme, de sa conduite, de son idéal, de ses espoirs, de ses craintes ; elle trace la voie de l'évolution humaine sous l'influence de la religion, du gouvernement, du langage, de la guerre et de l'industrie. Entre l'homme et le monde il faut l'Humanité.

J.-H. BRIDGES.

V. — FONDATION D'UN JOURNAL OTTOMAN A PARIS

Nous signalons à nos lecteurs l'apparition d'un nouveau journal MECHVERET (*la Consultation*), organe de la Jeune-Turquie, publié en langue arabe, avec un supplément français, sous la direction de M. Ahmed Riza.

MECHVERET qui porte la date positiviste, paraît 2 fois par mois, avec

notre devise *Ordre et Progrès.* Le prix du Numéro avec le Supplément est de 25 centimes. On peut s'adresser, pour plus amples renseignements, au siège de la Rédaction, 48, rue Monge, à Paris.

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici le programme et plusieurs des articles du nouveau journal. C. H.

NOTRE PROGRAMME

Le Comité ottoman d'Union et de Progrès vient de fonder à Paris un journal *Mechveret* « la Consultation », dans le but de manifester son existence, la presse étant, comme on le sait, muselée en Turquie.

Un supplément français mettra les lecteurs étrangers au courant des tendances et des vœux du parti de la Jeune-Turquie.

Le programme qui suit explique d'ailleurs clairement la ligne de conduite que nous nous sommes tracée et le but que nous voulons atteindre.

Nous nous sommes assuré la collaboration de quelques personnalités dont le désir ardent est de voir reprendre et renouer avec les Ottomans les liens anciens d'entente et de bonne amitié.

Nous voulons travailler non pas à renverser la dynastie régnante que nous considérons comme nécessaire au maintien du bon ordre, mais à propager la notion du progrès dont nous désirons le triomphe pacifique. Notre devise étant « Ordre et Progrès », nous avons horreur des concessions obtenues par la violence.

Nous demandons des réformes, non pas spécialement pour telle ou telle province, mais pour l'Empire tout entier; non pas en faveur d'une seule nationalité, mais en faveur de tous les Ottomans, qu'ils soient Juifs, Chrétiens ou Musulmans.

Nous voulons avancer dans la voie de la civilisation, mais nous le déclarons hautement, nous ne voulons avancer qu'en fortifiant l'élément ottoman et en respectant ses conditions propres d'existence.

Nous tenons à garder l'originalité de notre civilisation orientale et, pour cela, n'emprunter à l'Occident que les résultats généraux de son évolution scientifique, seuls vraiment assimilables et nécessaires pour éclairer un peuple dans sa marche vers la liberté.

Il est, en Europe, des hommes de cœur qui, dégagés de tout fanatisme, n'ont en vue que le bien commun à l'Occident et à l'Orient; c'est d'eux que nous espérons un appui moral.

Nous nous opposons à la substitution de l'intervention directe des puissances étrangères à l'autorité ottomane.

C'est non par fanatisme, car, pour nous, la question religieuse est chose d'ordre privé, — mais par un sentiment légitime de dignité civile et nationale.

La Rédaction.

LA CONSTRUCTION D'UNE MOSQUÉE A PARIS

Dès qu'ils ont appris l'existence d'un projet de création d'une Mosquée à Paris, les positivistes ont ouvert une souscription qui a rapidement atteint plusieurs centaines de francs (1).

Depuis longtemps déjà, M. Pierre Laffitte, le Chef vénéré des positivistes, qui a toujours parlé avec estime et souvent même avec admiration de l'Islamisme, exprimait dans ses Conférences et dans ses publications le vœu qu'une telle création fût réalisée. On peut donc dire que ce philosophe a puissamment contribué à cette fondation.

(*Extraits du n° du* 27 *Frédéric* 107.)

LES MISSIONNAIRES EN TURQUIE

L'Europe a l'habitude, depuis des siècles, d'attribuer à ce qu'elle veut bien appeler le fanatisme musulman tous les évènements qui se passent en Orient, surtout lorsqu'ils sont de nature à servir les desseins politiques des hommes d'Etat.

Les uns vont en Afrique ou à l'extrême Orient sous prétexte de défendre l'intérêt ou l'honneur national; les autres ne reculent devant aucun moyen et, violant même quelquefois le droit international, viennent chez nous soi-disant pour sauvegarder les chrétiens contre les Softas qu'on accuse de vouloir l'extermination des infidèles.

Il n'y a là, en réalité, qu'un jeu politique, un intérêt qui commande; il s'agit d'une mine d'or, c'est-à-dire, de l'argent ou du bonheur des autres.

Si les Musulmans sont fervents dans leur croyance, leurs convictions au moins n'ont pas de but politique ni mercantile. C'est à ces conditions spéciales que les étrangers ont dû dans l'origine l'hospitalité, la tolérance et les avantages qui leur ont été donnés chez nous et qu'ils ne possèdent pas à un égal degré dans plusieurs pays chrétiens.

Si les Turcs voulaient réellement exterminer les infidèles, ils l'auraient fait pendant qu'ils étaient tout-puissants. Mahomet II, après la conquête de Constantinople, ne leur aurait pas accordé des pri-

(1) La Rédaction de la *Revue occidentale* rappelle à ses lecteurs que la souscription est toujours ouverte, et que les fonds doivent être adressés à M. Brecville.

viléges auxquels les ingrats agitateurs d'aujourd'hui doivent la conservation de leur langue, leurs communautés et leurs écoles.

L'Europe, qui semble protéger en ce moment les Arméniens contre les Musulmans, ne nous montre pas une élévation d'esprit complètement dégagé de toute conception théologique, c'est en effet au nom de la chrétienté qu'elle lance ses pamphlets. L'humanité et la philanthropie ne sont qu'un masque qui couvre une vieille et honteuse tactique.

Les Arméniens sont défendus non pas parce qu'ils souffrent plus que les autres peuples du régime actuel de la Turquie, mais parce qu'ils donnent plus d'espoir aux missionnaires protestants qui n'ont pu convertir jusqu'ici parmi les nombreuses sectes religieuses en Orient que quelques groupes d'Arméniens isolés.

L'Amérique, contente de voir l'Europe procurer quelque belle proie aux protestants, réclame de son côté, par son ambassadeur de Constantinople, une indemnité de deux millions et demi pour ses missionnaires qui eux aussi auraient subi des dommages matériels en Turquie.

En demandant une pareille somme au peuple ottoman — car c'est le peuple et non pas le Sultan qui paye les pots cassés — l'Amérique arrache ainsi le pain de la bouche à des milliers d'êtres humains que l'anarchie politique a déjà réduits jusqu'à la mendicité. Les Ottomans, musulmans ou non musulmans, morts de faim dans le cours de ces dernières années, ou simplement ruinés par les crises commerciales et financières, sans compter les malheureux qui se trouvent en prison ou en exil, sont en réalité dix fois plus nombreux que ce royaume imaginaire d'Arménie ne peut contenir d'habitants.

N'est-ce pas honteux que de sacrifier ainsi ses semblables pour servir à un but politique ou religieux ? Est-ce une nouvelle extermination, ou bien quelque noble mission humanitaire que les grandes puissances se proposent de réaliser ? Serait-ce en un mot une œuvre civilisatrice que les peuples étrangers qui nous traitent de barbares ou de fanatiques ont la prétention d'introduire chez nous ?

Nous les prions dans ce dernier cas de commencer par nous donner l'exemple de désintéressement, par fonder chez nous des écoles d'arts et de métiers au lieu de bâtir des édifices pour loger des troupeaux de perturbateurs appelés missionnaires.

Puisque la France et la Russie, ces deux puissances chrétiennes par excellence, défendent aux missionnaires protestants de faire de la propagande, l'une en Algérie et l'autre dans ses provinces islamiques, de quel droit ces missionnaires veulent-ils que nous leur permettions de venir chez nous raviver les haines des âges passés ?

Loin de nous la pensée de vouloir blâmer de pauvres malheureux

venant remplir chez nous ce qu'ils croient être leur devoir; nous ne voulons que protester contre l'appui prêté à leurs prétentions mal fondées par telle ou telle des grandes puissances.

AHMED RIZA.

(Extrait du n° du 15 Moïse 108).

CIMETIÈRE MUSULMAN

Un de nos compatriotes musulmans vient de mourir à Paris. Quelques amis dévoués lui ont cherché une dernière demeure au Père-Lachaise, où dans un endroit isolé se trouve un petit coin réservé aux Musulmans. Mais grande a été leur surprise lorsque le conservateur du cimetière leur a demandé 1,052 fr. 65 pour un mètre de terre auquel ils voulaient confier la dépouille mortelle de leur coreligionnaire.

Nous n'avons pas à rechercher dans quelle mesure la somme exigée était en rapport avec les ressources disponibles dans la circonstance, nous ferons seulement remarquer que le gouvernement ottoman a concédé à la France, à titre gracieux, en plein Constantinople, un beau et vaste terrain permettant aux Français morts chez nous de se retrouver comme en une seconde patrie. Des concessions analogues ont été faites dans plusieurs autres localités de la Turquie. Il en résulte qu'un Français peut en quelque sorte vivre chez nous en famille, tandis qu'à Paris un Mulsuman est condamné à être enseveli dans la fosse commune à moins de payer 1,052 fr. à l'administration des cimetières.

Cette perspective nous semble de nature à empêcher bien des Musulmans, Algériens et autres, de venir s'établir en France. Car enfin, le désir d'être enterré auprès de ses coreligionnaires est un sentiment naturel et commun à tous ceux qui pratiquent une religion quelconque.

Il est fort question depuis quelque temps d'ériger une mosquée à Paris pour le Musulman vivant; mais que fera-t-on d'eux lorsqu'ils seront morts ?

Le gouvernement français qui nous a donné tant de preuves d'amitié ne pourrait-il pas nous accorder, à titre de réciprocité, fût ce même en dehors de Paris, un terrain convenable où les Musulmans seraient inhumés à peu de frais ou sans frais du tout ?

AHMED RIZA.

(Extrait du n° du 4 Homère 108).

NÉCROLOGIE POSITIVISTE

L'ECHO DE L'INDRE du 6 décembre 1895 nous a apporté la triste nouvelle de la mort, à La Châtre, de notre coreligionnaire CLAUDE-CHARLES DUGUET (né le 13 juillet 1843), ancien capitaine d'artillerie.

La REVUE OCCIDENTALE a publié antérieurement deux articles de M. Duguet : l'un dans le numéro de mars 1892, sur ***Auguste Comte et la célébration du Centenaire de l'Ecole polytechnique,*** l'autre dans le numéro de mars 1895, sur ***La République gouvernementale et la République radicale,*** ce dernier signé d'un pseudonyme.

Nous empruntons à l'ECHO DE L'INDRE les renseignements qui suivent sur la carrière de notre honoré confrère, et nous nous associons aux regrets que sa mort a suscités.

C. H.

Les obsèques de Charles Duguet, ancien capitaine d'artillerie et collaborateur de ce journal, ont eu lieu le 1er décembre, à 1 heure 1/2, au milieu d'une foule nombreuse d'amis et de compatriotes. Pour se conformer à la volonté exprimée par le défunt, aucun discours n'a été prononcé sur sa tombe.

Notre ami, le président Decourteix, retenu au Blanc, nous ayant adressé une touchante allocution, nous croyons devoir la reproduire ici :

Discours de M. Decourteix,

Président du tribunal du Blanc.

La mort de Charles Duguet a causé une vive et profonde douleur à ses nombreux amis. Nous tous qui avons été ses compagnons d'enfance et ses camarades d'études, à Châteauroux ou à Paris, nous ressentons tout particulièrement l'étendue de la perte que nous venons de faire.

Charles Duguet, après avoir passé son enfance avec nous, fit une partie de ses études au Collège de La Châtre, puis au Lycée de Châteauroux qu'il quitta pour se rendre au Lycée Henri IV à Paris. C'est là que je l'ai tout particulièrement connu et que je me suis lié étroitement avec lui.

Au Lycée Henri IV, Duguet fit de brillantes études. Ses succès le désignèrent pour prendre part au concours général entre tous les lycées de Paris. Et il fut plusieurs fois lauréat de ce concours, qui réunissait l'élite de la jeunesse intelligente et studieuse.

Son aptitude remarquable pour les mathématiques le poussa vers les sciences. Il entra à l'école polytechnique et il en sortit officier d'artillerie. Je l'ai encore retrouvé à Bourges où il était capitaine.

Une cruelle maladie l'éloigna de l'armée. Et il est venu, il y a quelques années, se fixer dans sa ville natale.

Avec son amour du travail, son esprit distingué et élevé, sa volonté toujours affermie, il ne pouvait pas un seul instant supporter l'oisiveté. Aussi il ne tarda pas à publier un ouvrage de physique que les spécialistes déclarèrent être une œuvre de grande valeur.

Les soins de sa santé l'obligeaient à suivre une hygiène rigoureuse et à faire de longues promenades. C'est dans des courses aux environs de La Châtre qu'il prit le goût de l'étude de la géologie et qu'il commença à se livrer à des recherches sur la formation des terrains des environs.

Poussé par son esprit investigateur, il voulut sonder les origines et l'histoire d'une contrée dont il admirait avec enthousiasme les plus petits détails.

Il se mit alors à sa remarquable *Histoire de La Châtre*, qui lui valut de si ardentes et de si nombreuses sympathies. A l'aide de patientes et savantes recherches, avec une méthode irréprochable, avec une application constante, Duguet a fait un travail qui restera comme l'œuvre la plus complète et la meilleure qui ait été publiée sur notre pays.

Quelque attachants qu'aient été ses travaux historiques ou scientifiques, ils ne l'absorbaient pas tout entier. Et cet esprit distingué, qui réussissait dans les sciences exactes, comme les mathématiques, dans les sciences naturelles, comme la géologie, avait aussi une grande aptitude pour la littérature et pour les choses délicates de l'esprit et du cœur.

Si j'avais à faire un choix parmi ces œuvres si étudiées, si empreintes de science et d'érudition, mes préférences se porteraient sur son *Histoire de La Châtre*. Elles se porteraient aussi sur les articles séparés qu'il a publiés sur les mœurs, les usages et les beautés du pays. Elles se porteraient aussi et d'une façon toute particulière sur ce charmant et sentimental article intulé : « Mon vieux clocher ». J'étais de ceux dont il parle et j'ai éprouvé, comme lui, les douces émotions qu'il décrit en disant : « L'amour du clocher, celui-là l'ignore qui n'a pas quitté un long temps le pays, qui n'a point ressenti cette bienheureuse joie que nous éprouvions, nous autres collégiens ou étudiants, employés de commerce, militaires ou magistrats, lorsque serrés à l'impériale de la diligence, du haut de la montagne d'Ars, nous l'apercevions ce lourd clocher ! »

Hélas ! cher ami, nous ne le verrons plus ensemble notre vieux clocher ! Mais si tu n'es pas auprès de nous ton souvenir au moins y restera. Nous conserverons la mémoire de ton bon cœur, de ta nature droite et élevée, de ton attachement pour tes amis et de ton amour pour le pays qui nous a vus naître et que tu as su peindre dans des pages d'une véritable et touchante éloquence.

En faisant imprimer ce discours où se reflètent les idées que nous avons tous sur le caractère et les œuvres de celui que nous pleurons, nous n'avons pas cru trahir la mémoire de Duguet, malgré ses recommandations. Nous tenons à remercier notre ami Decourteix de ses sympathiques regrets, et, témoin du labeur incessant, confident des tristesses et des joies de Charles Duguet, qui nous a chargé de l'exécution de ses dernières volontés, nous redirons avec tous ceux qui ont vécu dans son intimité, qu'il était bon, honnête, loyal, et que sous cette enveloppe dont la rudesse n'était due qu'à une nervosité excessive, battait le cœur le plus généreux.

Outre des travaux scientifiques (1) que nous ne pouvons apprécier, mais dont beaucoup d'officiers supérieurs et de savants ont affirmé la haute valeur, outre des notes manuscrites représentant la matière de plusieurs volumes qui seront confiés au colonel Sever, député du Nord, Charles Duguet laisse de nombreux travaux.

Il nous suffira de citer une étude sur « *les terrains et les eaux* des *environs de La Châtre* », parue en 1885 dans le journal de La Châtre, avec une excellente carte géologique ; en tant que *Jean du Pontaulais* des pages exquises sur nos vieilles coutumes et notre beau pays, des souvenirs d'enfance qui nous ont touché, des articles de critique scientifique, littéraire et philosophique qui ont provoqué des remerciements chaleureux dont le plus récent est venu apporter un peu de joie dans les derniers jours qu'il a vécus, quelques notes enfin sur des questions politiques. Tous ces articles ainsi que ceux qui sont manuscrits et paraîtront dans l'*Echo de l'Indre* et la *Revue du Berry*, dont il était un des meilleurs collaborateurs, seront un jour, nous l'espérons, publiés ensemble sous le titre : « *Choses de La Châtre.* »

Mais ce qui pour nous sera son titre de gloire, véritable travail de bénédictin, où il a accumulé tant de documents puisés à des sources authentiques, c'est son HISTOIRE DE LA CHATRE, dont la plus grande partie encore inédite est heureusement terminée.

Ce qu'il y a de plus précieux dans cet ouvrage est un manuscrit (dédié à sa mère) sur les ORIGINES DE LA CHATRE, que nous nous ferons un devoir de publier.

Puis viennent, dans l'ordre chronologique, de nombreux cahiers de notes avec lesquelles il espérait écrire la période de la RENAISSANCE A LA CHATRE et qui pourra faire l'objet d'un autre

(1) *Limite d'élasticité et résistance à la rupture :* Paris, Gauthier-Villars, 1882 (1re partie). — Paris, Berger-Levrault, 1885 (2e partie). — *Physique qualitative. — Qu'est-ce que l'électricité :* Paris, Berger-Levrault 1885.

volume où son premier essai : « *La Châtre en Bas-Berry, XVe siècle* » prendrait place.

L'HISTOIRE DE LA CHATRE AVANT LA RÉVOLUTION (XVIIIe siècle) qu'il nous a dédié, vient ensuite. La première partie *(Physionomie générale)* la plus intéressante, qui formera un volume de 350 pages en petits caractères, est complètement achevée ; c'est celle qui est actuellement en cours de publication dans l'*Echo de l'Indre*. La deuxième partie *(l'ancien régime)* ainsi que la troisième *(Apanage et Administration)* étaient sur le point d'être terminées et formeront deux volumes.

Duguet travaillait à l'*Histoire de la Châtre pendant la Révolution* quand la mort est venue le surprendre.

Les travaux inachevés seront soumis à M. Emile Chénon, le savant historien de Sainte-Sévère et de Châteaumeillant, et à M. Hubert, l'archiviste de l'Indre, pour savoir quel parti on en pourra tirer.

Telle est l'œuvre de notre compatriote.

Forcé en 1880, par une maladie contractée dans le service, d'abandonner le métier des armes et les travaux techniques de la Fonderie de Bourges, qui avaient fait de lui un officier d'élite, ne pouvant plus servir la patrie, la grande, Duguet a tenu à consacrer les dernières années de sa vie à ses amis, à ses compatriotes, à notre vieille cité, à la petite patrie en un mot, dont il sera désormais le véritable historien.

Puisse ce faible témoignage de ma reconnaissance adoucir l'amertume des regrets qu'a causés à tous les siens, cette mort prématurée, et rappeler plus tard à son jeune enfant ce que fut le père qui le chérissait !

Dr Marc CHABENAT.

NOUVELLES

Tous les dimanches de janvier et de février, M. Camille MONIER fera, 10, rue Monsieur-le-Prince, à 3 heures de l'après-midi, un cours sur *la Théocratie hindoue.*

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Visao dos tempos, Epopea da Humanidade, por Theophilo Braga : t. I, *Cyclo da Fatalidade*; t. II, *Cyclo da Lucta* (*Universalismo hellenico e romano*); t. III, *Cyclo da Lucta* (*Regimen catholico-feudal*); t. IV, *Cyclo da Liberdade.*

Œuvres philosophiques de Sophie Germain, avec une **Notice** par Hippolyte STUPUY, 2e édition.

Le Proprietaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

Versailles. — Imprimerie AUBERT, 6, avenue de Sceaux.

LES GRANDS TYPES DE L'HUMANITÉ

APPRÉCIATION

Des principaux Types de l'évolution féodale

(Charlemagne, Alfred, Godefroy, Innocent III, St Louis)

PREMIÈRE LEÇON.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉTABLISSEMENT ET L'ÉVOLUTION DE LA FÉODALITÉ.

I. — *Vue d'ensemble de la Féodalité.*

L'étude historique la plus indispensable est celle du moyen âge ; c'est de cette époque qu'émane le monde moderne, et la théorie de celui-ci est véritablement impossible sans celle-là.

Sans doute, de nombreux travaux spéciaux ont été accomplis ; mais avant Auguste Comte, on n'avait pas tenté de théorie véritablement générale.

Le moyen âge se compose de deux éléments distincts, quoique connexes : le catholicisme et la féodalité, c'est-à-dire en d'autres termes : le régime spirituel ou des croyances, et le régime temporel.

Le catholicisme a donné lieu à de nombreux travaux et ses institutions comme ses doctrines ont trouvé jusqu'à nos jours des défenseurs nombreux et convaincus.

Il n'en est pas de même de la Féodalité ; c'est cette lacune que je voudrais remplir en appréciant les principaux types de l'évolution féodale. Cette théorie est le complément nécessaire de celle de l'appréciation des principaux types du catholicisme que j'ai déjà effectuée.

Il y a eu néanmoins diverses théories de la féodalité ; mais, en général, elles sont très imparfaites. Elles témoignent, le plus souvent, d'une conception superficielle de ce grand régime, ou tout au moins trop partielle. Deux points de vue ont été pris en considération. Les uns, comme Montesquieu, font surgir le régime de la conquête, d'autres le font émaner, par des transformations pour ainsi dire continues, du régime romain. Ces deux influences ont certainement concouru ; il est incontestable qu'il y a, au fond, continuité entre le régime romain et le régime de la féodalité. *A priori*, il était évident que cela devait être, car la conquête d'un peuple plus nombreux par un autre qui l'est moins et d'une civilisation moins avancée laisse persister les éléments principaux de la civilisation conquise ; l'histoire le vérifie exactement. Un cas caractéristique est celui des diverses conquêtes auxquelles la Chine a été assujettie ; chaque fois les conquérants ont été absorbés. En outre, la conquête de l'Empire romain par les barbares ne s'est nullement accomplie avec la brusquerie absolue qu'on lui a prêtée : il y a continuité ; cela est frappant surtout dans le cas des Francs, comme l'a très bien démontré Fréret dans son beau mémoire sur l'origine des Français.

Ce mémoire est un véritable modèle de théorie historique positive (1). Au reste, le travail de Fréret porte

(1) Je dois à ce sujet exprimer tous mes regrets de ce que l'Académie des inscriptions et belles-lettres n'ait pas donné suite à son projet de publier les œuvres complètes de ce grand érudit, qui est sa principale gloire.

non seulement sur les Francs proprement dits, mais aussi sur tous les barbares en général. Fréret fait très bien voir la continuité du vrai mouvement d'incorporation des Francs dans l'Empire romain, autant de leur propre consentement que par la conquête. La victoire de Châlons, gagnée par Aétius contre Attila, rend frappant ce concours des Francs et des Romains pour la défense de la civilisation, contre une invasion véritablement barbare. Voilà comment, en effet, il conclut son mémoire :

« Ainsi, lorsque Clovis mourut en 511, les Francs « étaient maîtres de la Gaule entière, à l'exception de « ce que les Bourguignons occupaient entre le Rhône « et les Alpes, de la Provence et de la partie méridio- « nale de la Celtimanie, et ils la possédaient en partie « à titre de conquête sur les ennemis de l'Empire ro- « main, et en partie par la concession formelle des em- « pereurs, ou, du moins, par une approbation tacite « qu'ils avaient faite, des établissements qu'ils y avaient « formés dès les premiers temps, c'est-à-dire plus de « 150 ans avant Clovis, pour ne dater que de la confir- « mation accordée aux Saliens en 358 par Julien, alors « césar, et depuis empereur ; ce qui est bien différent « du système imaginé par les modernes, auxquels il a « plu d'ôter à notre monarchie plus de 280 ans de « durée. »

D'Anville et Montesquieu ont présenté des vues très importantes sur l'avènement du régime temporel du moyen âge, dont je dois dire quelques mots.

Les travaux de Montesquieu parurent dans la première édition de l'*Esprit des lois* à Genève en 1748 ; ils sont contenus dans les livres 28, 30 et 31. Il y a là des vues fort originales, auxquelles on a été bien loin de rendre justice, sauf Auguste Comte, bien entendu, quoique lui-même n'ait pu en parler d'une manière suf-

fisamment développée. Montesquieu, dans ce travail, a donné la loi d'évolution de la formation des fiefs, qu'il fait passer par trois états successifs, amovibles, viagers et héréditaires. M. Guizot a combattu cette théorie, non pas par des considérations historiques, mais par des considérations *a priori*, en prétendant qu'une propriété n'a jamais pu être purement passagère. Une pareille considération ne peut pas prévaloir contre des faits qui paraissent certains, mais, en outre, il y a des considérations qui militent en faveur des théories de Montesquieu.

Les fiefs n'ont été au début qu'un mode de paiement: on attribuait le revenu ou la possession d'une propriété pour l'accomplissement d'une fonction, surtout militaire mais aussi purement civile. Un pareil mode de procéder tenait à la rareté du numéraire. Il existait chez les Romains, mais les inconvénients en étaient limités par une suffisante prépondérance du pouvoir central. Quand la conquête eut altéré ou même détruit cette prépondérance, la possession d'un pareil revenu tendit graduellement à se transformer en possession de la terre elle-même, mais non pas avec le caractère absolu de la propriété romaine. Il resta toujours, dans un tel mode de propriété, le caractère primitif de concession, qui obligeait celui qui recevait la propriété à des obligations plus ou moins considérables envers celui qui avait fait la concession. Montesquieu a, du reste, vu avec beaucoup de sagacité la relation des trois changements de dynastie, mérovingienne, carlovingienne et capétienne avec l'évolution sociale qui caractérise la loi de transformation des fiefs. Enfin dans le livre 28, il a donné, pour la première fois, une théorie aussi ingénieuse que profonde du combat judiciaire. Le combat judiciaire, chez une nation militaire, résultait d'une insuffisance dans la puissance du pouvoir central, qui

amenait les individus à se considérer les uns par rapport aux autres comme de véritables souverains passagers, tout au moins dans une certaine limite. Sans doute, cela se combinait avec l'idée théologique d'une sorte de jugement de Dieu par l'épreuve du combat, mais l'intervention de l'idée théologique n'était pas principale et prépondérante ; elle l'était, au contraire, dans les épreuves par le fer chaud et d'autres semblables. Montesquieu a, du reste, justement fait remarquer que, dans beaucoup de cas, ces épreuves étaient moins déraisonnables qu'elles le paraissent logiquement.

J'insiste sur ces considérations de Montesquieu, parce qu'elles montrent un effort mémorable, caractéristique, du reste, de toute l'œuvre de ce grand philosophe, pour introduire des idées relatives en sociologie ; ce qui en est la condition la plus fondamentale, comme au fond la plus difficile, et directement contraire au caractère absolu de l'esprit métaphysique et révolutionnaire.

Montesquieu, en insistant trop exclusivement sur la conquête, a méconnu la continuité que l'abbé Dubos a fait ressortir, d'une manière évidemment trop absolue aussi, en considérant comme purement volontaire, par une conciliation avec les Romains, l'établissement des Francs dans les Gaules.

Pour bien comprendre cette histoire bien sommaire des travaux sur l'avènement du moyen âge et de la féodalité, il faut parler maintenant de l'ouvrage de d'Anville (1). Il examine successivement les cinq grands pays qui ont constitué au moyen âge l'Occident, sous les titres suivants : *Germania, Francia, Italia, Espagna, Britannia.*

Ce travail contient des observations aussi ingénieuses

(1) *Etats formés en Europe après la chute de l'Empire romain en Occident*, par M. d'Anville, etc... à Paris. Imprimerie royale, MVCCLXXI.

que justes, beaucoup trop méconnues par des gens qui, naïvement ou autrement, ont l'air de découvrir des choses parfaitement établies avant eux.

Dans le travail de d'Anville, l'ensemble du phénomène est aperçu avec une grande supériorité ; d'Anville a bien déterminé les cinq éléments dont se compose l'organisme occidental au moyen âge et il a parfaitement analysé les diverses parties dont se compose chacun des cinq éléments de ce vaste organisme sociologique. Le travail de d'Anville me paraît constituer un pas capital dans la théorie du moyen âge ; il montre un esprit d'ensemble qui a trop manqué à Montesquieu, dont les vues néanmoins, je ne saurais trop le dire, sont si variées et si ingénieuses.

Quant à d'autres travaux fort remarquables, comme ceux de Mignet et de Championnière, je vais avoir occasion d'y revenir (1).

Si nous considérons, en effet, l'ensemble du moyen âge quant à son siège, nous verrons que ce régime s'est développé et a vécu dans l'Europe occidentale ; mais précisons, en indiquant quels en sont les éléments. Il y a d'abord la partie essentielle et fondamentale, qui se compose de la France, de l'Italie et de l'Espagne ; ces trois groupes se composent des pays qui ont subi l'incorporation romaine, et ils sont résultés de la décomposition de la partie occidentale de l'Empire romain ; cette partie occidentale de l'Empire romain s'étant graduellement séparée de la partie orientale qui y avait été passagèrement adjointe.

L'Occident s'est ensuite étendu par l'adjonction de

(1) De la propriété des eaux courantes, du droit des riverains, de la valeur actuelle des concessions féodales, ouvrage contenant l'exposé complet des institutions féodales, et le principe de toutes les solutions de droit qui se rattachent aux lois abolitives de la féodalité par M. Championnière, avocat à la Cour royale. Paris, Charles Linguet, rue de Seine, 1848.

deux éléments qui en constituent ce que j'ai appelé la partie supplémentaire, qui n'a subi qu'insuffisamment l'action de la conquête romaine, et a surtout été annexée à l'Occident par l'action du christianisme ; ce groupe complémentaire se compose essentiellement de l'Allemagne, des Etats Scandinaves et de la Grande-Bretagne. Enfin un troisième groupe auquel on peut donner la dénomination de complémentaire se compose de la Pologne et de la Hongrie. L'ensemble de ces divers éléments constitue ce qu'on peut appeler la chrétienté.

Il faut maintenant bien indiquer ce qui caractérise cet organisme comparé à l'Empire romain proprement dit.

L'Empire romain constituait un appareil sociologique soumis à un même gouvernement ; tandis que, au contraire, l'organisme sociologique du moyen âge est composé d'éléments soumis à des gouvernements distincts, mais rattachés entre eux par une doctrine commune qui est le christianisme. Cette conception manquerait de précision si nous n'indiquions pas le caractère fondamental propre à cette doctrine, à savoir sa direction et son organisation par un pouvoir coordinateur, la Papauté, qui formule, coordonne, applique intellectuellement, moralement et socialement les principes de la doctrine commune de ralliement.

L'organisme collectif au moyen âge nous présente ainsi un progrès considérable dans l'évolution sociologique, quand on le compare à l'Empire romain. Il combine en effet, à un plus haut degré que celui-ci, l'indépendance avec le concours ; n'oublions pas que, dans le concours, nous faisons intervenir la continuité avec la solidarité, en montrant la supériorité de celle-là sur celle-ci. Le moyen âge a donc accompli un progrès immense dans le développement de l'organisme social, en étendant la division et le concours des fonctions.

Ce qui caractérise, en effet, comme l'établit la statique

sociale, l'organisme social, c'est la division des fonctions et le concours de ces fonctions, ce concours spontané étant perfectionné et coordonné par l'action du gouvernement, soit temporel, soit spirituel. Or, le progrès accompli par le moyen âge a été d'étendre ce principe, qui s'appliquait essentiellement à des familles soumises à un même gouvernement, de l'étendre, dis-je, à des sociétés elles-mêmes ayant des fonctions plus ou moins distinctes, sous des gouvernements différents et coordonnées par un même pouvoir spirituel qui assure et dirige le concours spontané. C'est là l'incomparable progrès sociologique accompli au moyen âge, et l'on ne saurait réellement assez en admirer l'importance et la grandeur.

Ce régime a reçu la dénomination, au point de vue temporel, de régime féodal; cette dénomination est tirée surtout du mode d'organisation sociale bien plus que du mode d'organisation politique.

La féodalité proprement dite n'a été, en effet, quand on la considère en elle-même, qu'un régime social particulier, ayant pour base une certaine organisation de la propriété, cette organisation se combinant avec la décomposition politique, qui est le véritable caractère temporel du régime propre au moyen âge.

Les résultats de ce régime ont été considérables, car il a organisé la transition entre l'antiquité gréco-romaine et le monde moderne. Il a augmenté considérablement l'étendue du noyau civilisateur en y rattachant la Germanie et la Grande-Bretagne qui étaient restées, au moins pour la plus grande partie, en dehors de la conquête romaine. Il a enfin accompli la plus grande des révolutions sociales en réalisant la libération des classes travailleuses; car ce régime a pris à son début les classes laborieuses à l'état d'esclavage, et il les a transmises libres au monde moderne à la fin du

XIIIe siècle, ayant, avec la liberté, la famille et la propriété. C'est là, peut-être, la plus étonnante révolution qui se soit jamais accomplie, et elle est au fond la source de tous les progrès.

Ainsi donc : extension de la société civilisée; dans celle-ci, combinaison plus profonde de l'indépendance avec le concours; et enfin, dans chacun des éléments, accroissement prodigieux des forces libres pouvant servir au progrès. Tels sont les admirables résultats de cette grande époque, qui est si profondément méconnue.

Nous avons déterminé les limites géographiques du régime propre au moyen âge : un groupe fondamental, France, Italie, Espagne; un groupe supplémentaire, Allemagne, Grande-Bretagne, Etats scandinaves; et enfin un groupe complémentaire, Pologne et Hongrie. Il nous faut maintenant déterminer les limites chronologiques de ce régime dont nous venons d'apprécier les limites géographiques.

Il est bien entendu que, quand nous parlons de telles limites, c'est ponr préciser nos idées, afin de ne pas rester dans un vague indéterminé. Nous savons très bien que la continuité est le caractère fondamental des phénomènes sociaux, néanmoins une étude vraiment scientifique nécessite la fixation de limites déterminées. Nous pouvons placer l'évolution du moyen âge entre le Ve siècle et la fin du XIIIe, c'est-à-dire de l'an 400 à l'an 1300. Nous tirerons une pareille détermination de la considération de l'évolution elle-même.

Nous éliminerons, bien entendu, la détermination qui place à la prise de Constantinople la fin du moyen âge; car, même *à priori*, il est singulier de tirer la détermination de l'origine de l'évolution occidentale moderne de la considération d'un phénomène accompli en Orient, étranger au monde occidental lui-même, et qui n'a pu avoir sur celui-ci qu'une réaction fort indirecte.

En résumé donc, le régime du moyen âge se développe, entre 400 et 1300, dans l'Europe occidentale : France, Italie, Espagne; Grande-Bretagne, Germanie; Etats scandinaves, Pologne et Hongrie. C'est ce grand mouvement, déterminé ainsi dans ses limites chronologiques et ses limites géographiques, que nous allons étudier d'une manière générale.

II. — *De l'établissement du régime féodal.*

Le problème que nous avons surtout à résoudre consiste à faire voir que l'avènement du régime du moyen âge n'est pas un évènement fortuit. Même quand il serait vrai que les invasions ont été la cause principale de la substitution du régime du moyen âge au régime romain, l'évènement ne serait pas vraiment fortuit, car ces invasions elles-mêmes résultaient de la situation créée par l'extension même de la conquête romaine. Il est clair, en effet, que cette conquête trouvait une limite : 1° dans les difficultés croissantes de son extension; 2° dans la diminution croissante de la force d'impulsion de l'organisation romaine.

Les populations germaniques, aveclesquelles l'Empire romain se trouvait en contact, étaient en général semi-nomades et, par suite, très difficiles à incorporer, car l'incorporation d'un peuple suppose d'abord la fixité du domicile. Il y avait donc ainsi une force extérieure à l'Empire romain, dont la subordination devenait très difficile, et, d'un autre côté, le régime impérial, qui succédait au régime républicain, tendait à substituer le système d'assimilation au système d'incorporation.

Les empereurs étaient disposés à se préoccuper de plus en plus de l'organisation pacifique de leur empire, bien plus que de la continuation d'un système conquérant. Ponr surmonter cette tendance naturelle, il eût

fallu une succession de génies analogues à celui de César, ce qui constitue une hypothèse très invraisemblable d'après tout ce que nous connaissons sur l'avènement des hommes absolument supérieurs. Sans doute, les lois de production de ces phénomènes sociologiques nous sont réellement inconnues jusqu'ici; il y a cependant un fait général qui semble bien établi par l'observation, à savoir : que l'apparition de ces êtres extraordinaires ne se fait habituellement qu'à des intervalles peu rapprochés, outre la difficulté de réaliser les circonstances indispensables à leur avènement et à leur développement.

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que, bien que les invasions n'aient été nullement fortuites, elles n'ont été au fond qu'un phénomène modificateur dans l'avènement du régime du moyen âge. Pour bien comprendre une telle proposition, il faut d'abord bien définir le régime du moyen âge et les résultats de son évolution, afin de bien analyser les conditions de cet avènement et aussi les circonstances qui ont servi à produire les résultats de ce régime.

Le régime du moyen âge est caractérisé par la décomposition politique. L'Occident se trouve divisé en principautés plus ou moins indépendantes, sans être néanmoins isolées les unes des autres ; ainsi donc la décomposition politique est le premier caractère fondamental du moyen âge, avec des germes importants d'une future recomposition.

En outre, ce mode d'organisation se combine avec un système militaire plutôt défensif que conquérant, qui est en rapport naturel avec le mode spécial d'action du régime.

Ce régime se caractérise en second lieu par les résultats de son activité, qui sont : la libération des classes laborieuses et la libération domestique des femmes.

L'avènement du systèmc défensif à la place du système conquérant était une conséquence, comme je l'ai déjà indiqué, de la substitution du régime impérial au régime républicain combinée avac la difficulté croissante de la conquête. Les empereurs tendirent à substituer un régime pacifique au régime conquérant; leur action se réduisit, dès lors, surtout à réaliser ce qu'a caractérisé le vers de Virgile :

Pacisque imponere morem.

Mais, comme les frontières de l'Empire étaient extrêmement étendues, l'organisation de cette défense poussait à établir des chefs suffisamment indépendants pour présider à la variété des cas principaux qu'exigeait la défense. Ainsi, nous voyons, dès le IV[e] siècle, une tendance de plus en plus accentuée à décomposer la puissance prépondérante en éléments ou forces distinctes. Ce mouvement est plus caractéristique en Occident qu'en Orient, parce qu'en Occident les causes d'invasion étaient plus intenses. Au-dessus de ces décompositions partielles apparaît d'abord la tendance à la décomposition générale en empire d'Occident et en empire d'Orient.

L'assimilation entre l'Orient et l'Occident n'a jamais pu être véritablement complète. Elle a été passagère; réellement utile, surtout pour l'avènement complet du christianisme, elle ne pouvait surmonter les dissemblances trop profondes entre le monde grec et le monde romain, malgré des communications constantes et continues. Le monde oriental n'a pas subi au même dégré que le monde occidental la décomposition politique ; il a conservé son unité par la diminution graduelle de son domaine sous l'action du monde islamique : l'empire d'Orient était de plus en plus faible, se réduisait de plus en plus en subissant la conquête, mais il était toujours l'empire d'Orient. C'est donc en Occident

qu'il faut suivre la décomposition politique; du reste, ce n'est qu'en Occident qu'a surgi réellement le régime du moyen âge.

Le premier phénomène de décomposition qui domine tous les autres, c'est celui de la formation de cinq groupes distincts, la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne; la constitution définitive n'a eu lieu que dans la période moderne qui commence au XIVe siècle, mais le moyen âge nous en offre la première constitution. Dans cet organisme, la France reste, par sa position et ses antécédents, l'organe central et coordinateur, chacun des éléments conservant néanmoins un caractère propre. L'évolution historique de l'Espagne est dominée par une double influence : l'une, sa situation géographique, et l'autre, la lutte contre la conquête islamique. L'Italie nous présente des caractères différentiels qui tiennent à ce qu'elle est le siège de la Papauté. La situation insulaire de la Grande-Bretagne explique la marche de son incorporation au régime du moyen âge : elle est spirituelle avant d'être temporelle, la féodalité ne s'y introduisant que par la conquête normande. Mais la décomposition politique générale se lie à une décomposition plus intime, et autant économique que politique : la formation des petites seigneuries. Il se produit alors un phénomène de la plus grande importance, dû à la combinaison de l'action catholique et de l'action féodale, et consistant dans la formation des paroisses proprement dites, c'est-à-dire de l'élément même de tout organisme collectif occidental, à savoir la commune ou la paroisse.

La Constituante, en France, n'a fait que coordonner ce que le passé avait créé. Elle a maintenu le plus souvent les anciennes divisions; mais elle leur a donné la vie générale en leur accordant des fonctions politiques et administratives, réalisant ainsi les projets de Turgot

tels qu'il les avait exposés dans un mémoire adressé au roi.

Je dois dire quelques mots de ce mémoire dont on n'a pas assez apprécié, à mon avis, toute l'immense importance (1). Au fond, c'est une transformation générale qui conduit finalement à l'homogénéité complète de la France, et à une intervention de la population dans le gouvernement de ses affaires, au moins au point de vue financier. Necker prit quelques-unes des idées de Turgot et chercha à les réaliser avec sa médiocrité habituelle. Le mémoire de Turgot est suivi d'un court travail intitulé : « Observations d'un républicain sur les « divers systèmes d'administrations provinciales, sur « ceux de MM. Turgot et Necker et sur le bien que l'on « en peut espérer dans un gouvernement monarchique. »

L'auteur présente quelques réflexions bien remarquables en comparant Necker et Turgot, je crois devoir en faire une courte citation :

« Ainsi verrez-vous les ministres qui aiment sincère« ment et veulent fortement le bien public dédaigner les « *moyens doux et lents*, et agir avec vigueur, c'était « ainsi qu'agissait M. Turgot. Insensible à l'intérêt privé « et ne voyant que le bien, il allait sans détour, *il « faisait d'abord*. Et tout homme qui voudra sincère« ment réussir dans les monarchies doit suivre cette « marche ».

La décomposition de l'organisme collectif en ses éléments irréductibles, paroisses ou communes, remonte donc au moyen âge, et la Révolution française, inspirée par les vues de Turgot, n'a fait que réaliser avec fer-

(1) Œuvres posthumes de M. Turgot, ou mémoire de M. Turgot sur les administrations provinciales, mis en parallèle avec celui de M. Necker, suivi d'une lettre sur ce plan et des observations d'un républicain sur ces mémoires, et en général sur le bien que l'on doit attendre de ces administrations dans les monarchies. — A Lausanne, 1787.

meté et énergie un lent mouvement séculaire. Je devais indiquer cet aboutissant final de l'évolution ultime de décomposition due au moyen âge, car une évolution n'est réellement bien comprise que quand on en montre le dernier terme.

Mais le régime du moyen âge ne serait pas convenablement défini si, outre son organisation, on ne montrait aussi les principaux résultats de son activité. Le résultat principal consiste dans la libération finale des classes laborieuses; le moyen âge, au commencement du v[e] siècle, prend la masse humaine à l'état d'esclavage, et à la fin du xiii[e] siècle cette masse est complètement devenue libre et a conquis en même temps la famille avec la propriété. C'est là un des plus grands évènements de l'histoire, et quand on le contemple, on se demande comment on a pu appeler barbare le régime qui l'a produit. Cette libération a été la source de tous les énormes progrès accomplis par l'évolution moderne, car elle a ainsi fourni une masse énorme d'où pouvait surgir un nombre considérable d'individualités, organes de tous les progrès quelconques.

En rapport avec cet immense progrès social, il s'en accomplissait un autre, à savoir : la libération domestique de la femme, c'est-à-dire sa participation plus digne et plus indépendante à la vie domestique. Le phénomène présente deux cas connexes quoique distincts. Le premier nous est fourni par les classes supérieures, où les femmes acquièrent un rôle vraiment considérable qui se caractérise par la création du salon proprement dit. L'influence de cette création se traduit naïvement dans le sire de Joinville, lorsqu'au milieu d'un combat contre les Musulmans en Egypte, il dit : « Laissons « crier cette chiennaille, nous en causerons ès chambre « des dames ».

Dans le cas de la famille populaire, la femme joue un

rôle capital par son économie, et, dans le cas spécialement agricole, l'on peut dire que ce n'est pas le serf qui a graduellement conquis sa liberté totale, mais bien le serf et sa famille ; il y aurait irrationnalité comme injustice à méconnaître l'intervention de la femme dans cet incomparable mouvement d'émancipation, élément principal de toute l'évolution moderne.

Mais ce mouvement d'émancipation avait ses premières origines dans le monde romain lui-même, soit spontanément, soit systématiquement. Nous voyons, en effet, dès le commencement même de l'Empire, des dispositions pour améliorer le sort des esclaves. Sans doute, l'intervention catholique y coopérait naturellement, car le dieu de l'esclave était le même que celui du maître et leur prescrivait des devoirs communs et réciproques ; seulement je trouve qu'on a beaucoup exagéré l'influence catholique sous ce rapport. Celle-ci n'eût obtenu que de faibles résultats si elle avait été abandonnée à elle-même et ne se fût pas trouvée en rapport avec un mouvement social qui tendait à produire spontanément une telle évolution.

En résumé, le régime du moyen âge tendait spontanément à se produire sous le poids des antécédents, non seulement dans son organisation, mais aussi dans ses résultats.

Après avoir apprécié l'établissement du régime féodal, il nous faut examiner son évolution prise dans son ensemble; c'est ce que nous allons maintenant fidèlement examiner.

III. — *De l'évolution du régime féodal.*

Le premier caractère général de l'évolution féodale, c'est le déplacement du centre de l'Occident ; on voit

alors Paris se substituer à Rome : ce déplacement correspond à la substitution d'un régime spontané et volontaire à un régime de conquête et, par suite, forcé. La position de Rome, centre de la conquête, était devenue excentrique surtout depuis la séparation de l'Orient, dont l'annexion quoique nécessaire était au fond passagère.

C'est la France, centre géographique, qui devient le centre sociologique de la chrétienté. Dans *Attila*, Corneille a très bien senti et rendu cette substitution nécessaire dans les vers suivants :

Un grand destin commence, un grand destin s'achève,
L'Empire est près de choir et la France s'élève.

Pendant tout le moyen âge, en effet, c'est la France qui est l'appareil directeur et coordinateur de tout le mouvement social et politique propre à l'Occident ; c'est la France qui donne l'impulsion de résistance contre le monde islamique ; c'est la France qui préside à la grande opération de l'assimilation de la Grande-Bretagne et à celle de la Germanie ; c'est elle, enfin, qui offre le type le plus complet de l'intime évolution sociale qui a amené la libération des classes travailleuses et la formation de la race occidentale.

Il nous faut maintenant indiquer les phases successives de l'évolution propre au moyen âge. Auguste Comte a caractérisé d'une manière générale la destination du moyen âge, en indiquant qu'il consiste dans la substitution de la guerre défensive à la guerre conquérante qui avait été la fonction du régime romain proprement dit. Le régime du moyen âge eut, sous ce point de vue, deux genres de guerres à soutenir : les unes, contre l'invasion islamique qui, par un aveugle entraînement, inévitable dans un mouvement empirique, tendait à s'étendre au-delà de ses limites légi-

times, et à absorber l'Occident tout entier. Il fallait donc défendre l'indépendance de celui-ci contre une action aussi perturbatrice que profondément rétrograde.

La seconde opération militaire propre au moyen âge a consisté dans le système de défense contre les invasions germaniques, système de défense qui devait conduire à l'incorporation à l'Occident de nouveaux éléments, et qui continuait sous une autre forme la politique romaine elle-même.

Si nous considérons l'ensemble du moyen âge d'après tous les caractères qui lui sont propres : l'unité spirituelle par la prépondérance de la Papauté, guerres défensives contre les invasions monothéiques et celles des populations non incorporées, libération des classes laborieuses, nous pourrons fixer la véritable analyse sociologique du régime du moyen âge.

Le moyen âge, pour nous, sera donc compris entre le commencement de l'an 400 et l'an 1300. Ces questions de limites chronologiques d'un régime, qui peuvent sembler purement scolastiques, ont au fond une grande importance, car elles sont l'expression même de la vue d'ensemble au moyen de laquelle on détermine le rôle d'une évolution particulière dans l'évolution totale de l'Humanité. Ces observations doivent être conçues avec un esprit vraiment relatif et scientifique, et il ne faut pas, évidemment, leur attribuer un caractère absolu d'après lequel on introduirait des changements brusques où il y a réellement continuité. La culture de la sociologie n'appartient réellement qu'à des esprits d'une certaine nature et préparés par une culture scientifique dont rien ne peut dispenser.

C'est en appliquant ces considérations à l'étude du moyen âge que nous plaçons les limites de cette grande époque entre l'an 400 et l'an 1300. En considérant ce qui s'accomplit dans la partie centrale et caractéristique

de la chrétienté, la limite supérieure 1300 se justifiera au point de vue positif en montrant que le résultat essentiel est accompli par la libération des classes laborieuses, qui est la source essentielle de tout le mouvement moderne. La limite inférieure 400 se justifie en constatant qu'à ce moment la décomposition politique est vraiment accomplie par la disparition du régime romain proprement dit.

Il faut maintenant déterminer la décomposition de ce régime du moyen âge en ses phases principales. Auguste Comte a divisé ce régime en trois phases qui sont à peu près d'égale durée : la première de 400 à 700, la deuxième de 700 à l'an 1000, et la troisième de l'an 1000 à l'an 1300 ; ces trois phases correspondent effectivement à des phénomènes successifs, et sociologiquement nettement déterminés. La première phase est celle d'établissement, c'est dans cette période que la décomposition politique s'accomplit. Elle coïncide avec le mouvement social proprement dit de la féodalité qui substitue graduellement au régime romain un nouveau régime, source de tous les progrès ultérieurs. Pendant cette phase, la France pose les bases de la prépondérance qui donnera au régime du moyen âge son caractère et son efficacité. La France préside alors à la première résistance à l'extension aveugle de l'islamisme, en même temps qu'à l'action défensive qui assure l'incorporation définitive de la Germanie dans la chrétienté occidentale, et en fait un élément capital de ce groupe appelé à présider aux destinées de notre espèce.

Dans la troisième phase, en effet, de 1000 à 1300, ce régime nous offre toute la plénitude de ses caractères essentiels : unité spirituelle sous la présidence de la Papauté ; incorporation définitive de la Grande-Bretagne au groupe occidental par la conquête normande ; et enfin réduction de la conquête islamique à ses vraies

limites, à savoir: la subordination nécessaire de l'empire d'Orient ou du bysantinisme.

Si nous résumons cette vue d'ensemble, nous pourrons dire que le régime du moyen âge a pour limite chronologique l'an 400 et l'an 1300. Cette durée se partage en trois phases à peu près de 300 ans chacune: la première phase, celle d'établissement; la dernière celle de plein éclat, avant l'établissement de la révolution occidentale dirigée par la royauté française; et, entre les deux, une phase de transition de l'an 700 à l'an 1000. Celle-ci, comme toutes les phases de transition, présente des caractères qui participent de ceux des deux phases extrêmes entre lesquelles elle se trouve. Nous y trouvons, en effet, comme dans la première, des luttes pour obliger les populations septentrionales à une stabilité nécessaire, condition de leur incorporation à l'évolution occidentale, et aussi des luttes contre l'islamisme, luttes dont l'action décisive se montrera surtout dans la troisième phase, pendant laquelle l'Occident assure sa sécurité par une attaque nécessaire contre l'Orient islamique.

Si nous résumons ces diverses considérations, nous pourrons dire que l'évolution au moyen âge a pour limites géographiques ce qu'on appelle maintenant l'Europe occidentale, composée du premier noyau fondamental institué par Rome et formé de l'Italie, de l'Espagne et de la France; le moyen âge étend ce noyau, en y ajoutant successivement la Germanie et la Grande-Bretagne et comme supplément final la Hongrie, la Scandinavie et la Pologne. Dans les limites chronologiques de l'an 400 à l'an 1300, ce régime réalisa, sous la prépondérance du catholicisme, et celle connexe de la féodalité, la libération des classes laborieuses, source intime de toute l'évolution moderne.

Il faudra maintenant, dans la prochaine leçon, pré-

ciser ces diverses notions générales avant d'aborder l'appréciation des grands types que ce régime a fait surgir.

Ces grands types sont groupés dans le mois consacré à Charlemagne, ce mois est composé comme tous les mois positivistes de quatre semaines successivement consacrées à Alfred, à Godefroy de Bouillon, à Innocent III et finalement à Saint-Louis; chacun de ces choix sera successivement justifié.

Une première vue d'ensemble en fait apprécier la justesse pour tout lecteur instruit. Il ne peut pour Charlemagne y avoir évidemment aucune hésitation; la semaine d'Alfred présente les types propres à l'établissement même de la féodalité.

Voici d'ailleurs, d'après le calendrier construit par Auguste Comte, la composition du septième mois de l'année positiviste, consacré à Charlemagne :

Charlemagne (*La civilisation féodale*).

Théodoric-le-Grand		St-Léon le Grand	*Léon IV.*
Pélage		Gerbert	*Pierre Damien.*
Othon-le-Grand	*H.-l'Oiseleur*	Pierre-l'Ermite.	
Saint-Henri		Suger	*Saint-Eloi.*
Villiers	*La Valette*	Alexandre III.	*Thomas Becket.*
Don J. de Lépante	*Jean Sobieski*	St-Franç.-d'Assise.	*St-Dominique.*
ALFRED		INNOCENT III.	
Charles Martel		Sainte-Clotilde.	
Le Cid	*Tancrède*	Ste-Bathilde.	*Ste-Math.-de-Toscane.*
Richard.	*Saladin*	St-Etienne-de-Hongrie.	*Math. Corvin.*
Jeanne d'Arc		Ste-Elisabeth-de-Hongrie.	
Albuquerque.	*Walter Raleigh*	Blanche de Castille.	
Bayard		Saint-Ferdinand III.	*Alphonse X.*
GODEFROY		SAINT-LOUIS.	

Tel est l'ensemble concret des grands types du moyen âge. Nous les apprécierons successivement, mais auparavant, il nous faut consacrer la deuxième leçon à l'appréciation abstraite de l'évolution sociale propre à la féodalité.

BULLETIN DE SUÈDE

DISCOURS DU Dr ANTON NYSTROM

A L'INSTITUT OUVRIER DE STOCKHOLM

SUR

L'HARMONIE MENTALE

L'*Harmonie mentale* est un inestimable état de l'âme qui doit être recherché avec le plus grand soin. Tous nos efforts doivent tendre vers ce but pour notre propre bonheur et pour le bonheur d'autrui. En effet, cette harmonie ne renferme-t-elle pas tous les éléments du bonheur ? Tranquillité, paix, accord entre les sentiments du cœur et les spéculations de l'esprit, suppression des discordances entre les sentiments et les pensées, en un mot, la lumière et la vérité chassant la superstition et les croyances illusoires. Pour obtenir cette harmonie que faut-il ? Répondons avec la sagesse antique : « Une âme saine dans un corps sain ». Cette vieille devise nous pousse à cultiver notre corps aussi bien que notre esprit et tous deux parallèlement, car il faut remarquer qu'une âme saine n'est pas l'apanage forcé d'un corp sain. Il n'est pas rare de rencontrer les plus nobles qualités de l'âme chez des individus affaiblis et souffrant physiquement, de même qu'on rencontre de déplorables états d'esprit chez des gens physiquement sains. Il est néanmoins de toute évidence que l'accroissement de la santé physique est un élément désirable pour l'harmonie de l'âme.

La santé est indispensable pour l'accomplissement des devoirs sociaux ; sans elle, pas d'activité ni dans la vie professionnelle, ni dans la vie sociale. L'inactivité, c'est-à-dire, la paresse, est le propre des personnes communes, qui aiment en tout suivre commodément le fil de l'eau en croisant les bras. Le paresseux se plaint des contrariétés et des luttes pendant que l'homme énergique les reçoit sans crainte, comprenant leur influence éducatrice.

L'homme est fait pour travailler; sans travail il s'abêtit et court le risque de dégénérer moralement. « La paresse est l'ennemi de l'âme », comme l'a dit le moine Benoit de Nursie. La vie humaine

doit être caractérisée en un mot, par l'*activité*. Nous savons bien tous qu'elle est une source de joie et d'attachement à la vie, pourvu que le travail de chaque jour ne dépasse pas une certaine limite.

Tous nos efforts doivent tendre à agir pour être en harmonie, mais l'activité sans un but élevé n'est pas profitable. Par exemple, nous ne devons pas rechercher dans l'étude seulement la satisfaction du moment, ni des connaissances superficielles pour flatter notre vanité : non, nous devons tout faire concourir à notre perfectionnement, afin de devenir *plus utiles* aux autres.

Le but de nos études doit être de nous procurer des lumières qui nous permettent d'agir comme des citoyens utiles, des lumières capables de régler d'une manière élevée et harmonique nos pensées et nos sentiments. Dans cette voie, les études historiques sont de la plus haute importance, mais elles ne doivent pas être seulement des récits pour satisfaire la curiosité ou tuer des heures d'oisiveté. On doit étudier l'histoire en vue des exemples fournis par la vie des personnages remarquables et des événements importants.

Il doit résulter de l'emploi de cette méthode un désir ardent de perfectionnement personnel avec plus de sympathie pour les opprimés, une haine motivée pour la tyrannie, les superstitions et les absurdités qui ont causé à l'humanité des souffrances et des peines sans nombre. Nous obtiendrons ainsi une vraie culture du caractère, la force et la volonté d'améliorer le présent afin que les générations futures trouvent le monde encore mieux que nous l'avons trouvé nous-mêmes. Nous en tirerons, en outre, une grande satisfaction morale et un sain aliment pour le cœur et l'esprit.

Le cœur reste toujours le vrai mobile dans toutes nos relations humaines, mais sans l'harmonie mentale une effervescence de sentiments faux et déréglés troublerait bien vite l'équilibre pour laisser la prépondérance au caprice et à l'arbitraire. Il s'agit donc pour chacun de nous de se développer harmoniquement pour que notre constitution mentale soit bien équilibrée, c'est-à-dire : il faut une intelligence développée à un cœur cultivé.

L'accord est nécessaire entre l'activité, l'intelligence et les exigences du cœur, entre les pensées et les sentiments pour que l'harmonie mentale soit complète.

La science et la religion ne doivent pas être en lutte l'une contre l'autre. Le sentiment religieux doit pouvoir apprécier l'importance des recherches scientifiques sur les lois de la vie tout

comme la science doit viser à l'amélioration de l'Humanité. C'est le seul moyen de ne pas perdre nos efforts dans des luttes et des dissidences qui nous éloignent du but. Il faut que nous ayons une vue claire du but de la vie. Il faut que nous soyons convaincu de la nécessité absolue de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité et des conditions fondamentales qu'il faut réaliser pour obtenir l'ordre et le progrès. Depuis longtemps déjà, nous aurions dû quitter les discussions stériles du scepticisme et les enfantines utopies socialistes qui ne peuvent que créer ou accentuer les divergences. Plus que jamais il est nécessaire de ne pas perdre la tête devant toutes les luttes des partis, les divergences d'opinions entre les nombreuses écoles, devant les mutuelles attaques passionnées des défenseurs des idées rétrogrades et des champions intransigeants des temps nouveaux. Il existe certaines vérités fondamentales que nous trouverons en nous adonnant avec persévérance à la recherche scientifique. Par elle nous avons déjà augmenté la somme de bonheur qu'il est donné à l'homme de posséder. Par elle la dignité humaine a été augmentée, nos besoins matériels sont plus facilement satisfaits, les arts sont mieux à notre portée. Quelques mots aujourd'hui de l'art le plus répandu, le plus populaire, le plus éducatif : la musique (1).

Nous savons que chez les Grecs anciens, connus pour leur sentiment du beau et de l'harmonie, la musique et la gymnastique faisaient partie de l'éducation du peuple. Platon, dans son livre sur l'*Etat idéal*, dit que, si le jeune Héllène, par des exercices du corps et de l'âme acquérait plus de force qu'un taureau et plus de sagesse que les prêtres égyptiens, on hausserait néanmoins les épaules en le regardant s'il lui manquait la grâce et l'harmonie qui ne peuvent être données que par la musique. Selon ce penseur, qui est, en ce cas, l'interprète de la plupart des Grecs, la

(1) L'année de travail de l'Institut ouvrier commence toujours le deuxième dimanche de septembre par un concert populaire précédé d'un discours du directeur. D'autres concerts ont lieu chaque dimanche, de septembre à avril. Ces concerts sont populaires au plus haut degré, Les meilleurs des jeunes talents de Stockholm exécutent la musique qui est vocale et instrumentale. Plusieurs d'entre eux ont des appointements fixes ; tous sont du reste salariés. Les programmes comportent, en général, plusieurs numéros des compositeurs classiques. Quelquefois même un petit orchestre exécute des symphonies et de la musique de chambre. Le Dr Anton Nystrom est le chef de ces concerts aussi bien que de l'enseignement de l'Institut. Il a même composé plusieurs morceaux pour violon et piano qui ont été très favorablement appréciés par la critique musicale.

musique et la gymnastique influent au même degré sur la perfection de l'âme et du corps. Il pense que, si le corps seul est exercé, certainement il y a développement de la force et de la bravoure, mais l'âme devient faible et aveugle, sa conception manque de pureté; un tel homme est une bête vouée aux actions de violence. La musique le rend doux et flexible.

Cet art est pour beaucoup de gens une espèce de religion. En tous cas la musique est un moyen de développer nos sentiments les plus nobles. Elle contribue à nous rendre plus sympathiques et plus harmonieux. Nous avons tous senti, n'est-ce pas, à certains moments que la musique adoucit la souffrance, tempère les troubles de notre âme et augmente notre désir de vivre; la vie devient plus brillante et plus douce, l'horizon s'éclaircit et l'énergie se fortifie. Selon la juste expression de Jean Paul : « Notre « cœur parle à plus haute voix quand nous entendons la musique. »

La musique a un côté tout particulier en ce que le souvenir peut nous donner l'illusion de la réalité. Quand on connaît bien les mélodies et les harmonies on les entend intérieurement et elles nous préparent ainsi de la joie et la paix de l'âme. Nul autre art ne possède une telle faculté d'occuper, d'animer tout notre être et de répandre une resplendissante lumière même dans les moments sombres. Elle nous rappelle des scènes anciennes et peut servir de messagère entre des amis séparés.

La musique purifie les sentiments et élève la morale. Il est certain que la plupart d'entre nous éprouvent l'impression de la vertu en écoutant de la belle et bonne musique, et cette impression dure plus longtemps que la cause qui l'a fait naître.

Quelle que soit la puissance que possède la musique sur nos sens, il est pourtant difficile de donner une exacte définition de sa nature. Certainement les physiciens et les musiciens savants connaissent les lois naturelles des tons et des harmonies, mais cela ne caractérise pourtant pas toute la nature de la musique, puisque nombreux sont ceux qui ignorent les lois de l'acoustique et qui sont tout autant enthousiasmés et émus par cet art si remarquable.

Quoiqu'il soit presque impossible de dire pourquoi telles ou telles séries de sons ou d'harmonies sont spécialement chers à l'âme (sans parler des effets de la pause, du silence imprévu) nous pouvons, il me semble, convenir que l'art musical a pour but de provoquer des sentiments élevés par la combinaison des tons et des périodes; de satisfaire l'oreille, toucher le cœur, ou de décupler l'activité de l'esprit en lui montrant une foule d'images.

On peut remarquer que l'effet est loin d'être le même chez tous les auditeurs et qu'une composition, quelle que soit sa valeur, n'obtient pas l'unanimité des suffrages. Cela peut s'expliquer par des différences de tempérament, d'éducation surtout, et aussi par l'état physique et moral du moment. Mais tout cela n'empêche pas que la musique vraiment belle exerce sur tous ceux qui l'aiment une influence prodigieuse dans le sens du bonheur et de l'harmonie mentale.

Il est clair cependant qu'il ne faut pas compter exclusivement sur l'influence de cet art pour nous procurer le précieux équilibre mental que nous cherchons. Il faut surtout exercer sur soi-même une surveillance de tous les instants.

L'homme possède, sur ce point, une plus grande puissance qu'on ne le croit communément. Il faut tenir tête aux chagrins et aux peines qui assaillent chacun de nous à tous les instants de la vie. Le plus sûr moyen de les écarter est d'employer toutes nos forces pour soutenir les nobles causes ; en un mot vivre pour autrui.

Le grand médecin et penseur suédois Hwasser a dit avec raison : « L'homme doit vaincre tous les obstacles extérieurs qui « l'empêchent d'accomplir sa destinée qui est de s'ennoblir en « toute circonstance. »

La modération en tout est indispensable pour obtenir l'harmonie mentale. Soyons modérés en tout, en plaisirs comme en chagrins. Un des plus nobles penseurs de l'antiquité, Pythagore, l'a exprimé en ces termes : « Gardez de la modération en tout, « soyez en garde contre la joie étourdie comme contre la plainte « amère, cherchez à garder votre âme en harmonie mélodieuse « comme une harpe bien accordée. » Cette paix de l'âme a fait dire à un écrivain français, Chateaubriand, ces éloquentes paroles dignes d'être rappelées : « Craignons toujours l'exagération qui « détruit le bon sens, prions Minerve de nous accorder la raison « qui produira dans notre naturel cette modération sœur de la « vérité sans laquelle tout est mensonge. »

J'ai parlé des plaisirs, là aussi il y a lieu de se surveiller, car si nos plaisirs ne sont pas réglés nous tombons dans l'extravagance, l'enivrement et la vulgarité ; il en résulte des tourments amers, la maladie, la ruine, la folie, etc. Mais il y a des plaisirs élevés et nous en avons besoin. Le travail quotidien est pour la plupart lourd et accablant. C'est pourquoi il faut égayer les esprits et disposer le caractère à la gaieté. La mélancolie est contraire à la nature. Recherchons la gaieté ; il y a des joies pures et ennoblis-

santes qui, loin d'empêcher l'accomplissement de nos devoirs, nous le faciliteront.

Nous goûterons ainsi au bonheur autant qu'il est possible. La notion du bonheur est d'ailleurs toute relative ; le plus souvent ce n'est qu'une idée subjective dépendant de l'éducation, de l'état social et surtout du caractère. Beaucoup sont heureux par ignorance des conditions plus élevées. Leurs désirs peu étendus sont facilement satisfaits.

Il faut volontairement borner nos désirs et ne pas envier les personnes plus aisées, nous imaginant qu'elles possèdent toutes les conditions du bonheur. Le sage indien Dandamis a écrit depuis longtemps : « N'envie jamais quelqu'un qui a l'apparence « du bonheur, tu ne connais pas ses chagrins secrets. Le pauvre « ne voit pas les peines et l'inquiétude qui tourmentent le riche; « il ne connaît pas les difficultés et les troubles qui appartiennent « au pouvoir. »

Pourvu que les chagrins ne dépassent pas une certaine limite on peut dire que chacun possède en soi la possibilité du bonheur. L'impatient et l'envieux ne le possèderont jamais ; au contraire, le paisible, le modeste verront leur sagesse récompensée. Loin de moi la pensée de vous conseiller la résignation et la soumission, quand même ; mais il faut analyser avec sagesse et justice toutes les difficultés de la vie et n'engager la lutte que contre ce qui est modifiable. Nous risquerions autrement d'augmenter nos souffrances.

Nous trouverons aussi un puissant secours contre l'adversité en cultivant les sciences et les arts. Jusqu'ici peu de personnes ont pu jouir des lumières réconfortantes des unes et des charmes ennoblissants des autres. Nous nous efforcerons de répandre autour de nous cette manne bienfaisante, comme nous avons essayé de le faire depuis quinze ans.

Nous serons heureux si nous augmentons dans une mesure quelconque la valeur morale et intellectuelle de la société au milieu de laquelle nous vivons. C'est là le but de l'Institut ouvrier et c'est aussi son plus ferme espoir.

(*Résumé, traduction et rédaction* par L. NYSTROM et Th. CATTIN).

BULLETIN D'ANGLETERRE

COMITÉ POSITIVISTE DE LONDRES

NEWTON HALL

RAPPORT POUR L'ANNÉE 1895-107.

I. Voici la liste des discours et des conférences de l'année avec l'indication des orateurs et des conférenciers :

En ce qui concerne les célébrations cultuelles :

1er janvier. — *Fête de l'Humanité*, M. Frédéric HARRISON.
23 juin. — *Présentation d'enfants*. (Id.)
7 sept. — *Anniversaire de la mort d'Auguste Comte*. (Id.)
31 déc. — *Le Jour des Morts*, F. S. MARVIN.

En ce qui concerne les réunions et les conférences du dimanche :

6, 13, 20, 27 janv. — *Le Pouvoir moral et intellectuel de l'homme*, par le juge VERNON LUSHINGTON.
3, 10, 17, 24 fév. — *Le passé et le présent des Etats-Unis*, par S. H. SWINNY : 1. *La fondation des colonies ;* — 2. *La lutte pour l'Indépendance ;* — 3. *La guerre civile et l'esclavage ;* — 4. *Les problèmes américains du jour.*
3, 10 mars. — *Les progrès de la biologie depuis Bichat*, par le Dr T. FITZ-PATRICK.
17 mars. — *Le travail manuel*, par F.-W. BOCKETT.
24 — — *La science de la société*, par R.-G. HEMBER.
31 — — *Le Positivisme en tant que religion de la vie commune*, par le Dr J. KAINES.
6, 13, 20, 27 mars. — *De la Civilisation théocratique*, par le professeur BEESLY.
3, 10, 17, 24 nov., 1, 8, 15, 22 déc. — *De la réaction morale et sociale des divers systèmes de religion*, par Frédéric HARRISON : 1. *Le Sabbat et le dimanche ;* — 2. *Le Polythéisme et ses résultats sociaux et moraux ;* — 3. *Le catholicisme et son histoire ;* — 4. *Le catholicisme et ses institutions ;* — 5. *L'Eglise en Angleterre ;* — 6. *Les dissidents orthodoxes ;* — 7. *Le Néo-christianisme ;* — 8. *Le Déisme et sa réaction sociale et morale.*

II. Voici, d'autre part, la liste des pèlerinages aux lieux historiques et aux musées, avec l'indication des conférenciers :

20 avril. — British Museum (*Monuments et histoire égyptienne*), par Frédéric HARRISON.
4 mai. — South Kensington Muséum (*Les Arts plastiques*), par F. H.
24 mai. — National Gallery (*L'art moderne du paysage*, Turner), par VERNON LUSHINGTON.
9 juin. — Rochester (*Saint-Augustin*, *Saint-Anselme*), par S.-H. SWINNY.
30 juin. — Wanstead (*Bradley*), Rolls (*Harvey*), par S.-H.-S.
21 juil. — Horton et Windsor (*Milton*), par F.-W. BOCKETT.
5 sept. — Abbaye de Westminster (*Anniversaire d'Auguste Comte*), par F. HARRISON.

La classe de chant et le chœur ont été dirigés par le professeur Herbert Swain.

III. La Société positiviste s'est réunie sous la présidence du professeur Beesly, le dernier vendredi de chaque mois, excepté en décembre. Nous donnons la liste des questions traitées, avec les noms des rapporteurs :

25 janv. — *Madagascar*, M. DESCOURS.
22 fév. — *L'Irlande et le gouvernenent actuel*, par SWINNY.
29 mars. — *La fonction électorale*, par BEESLY.
20 avril. — *Interim Report of the Committee on Beshers fum nant of Employment*, par BEESLY.
31 mars. — *Rapport du Comité des vieillards malheureux*, par le Dr BRIDGES.
25 juin. — *La situation politique*, par le Dr BRIDGES.
26 juil. — *Rapport de la commission des prisons*, par SWINNY.
30 août. — *L'état du Congo*, par M. DESCOURS.
27 sept. — *Des indemnités à accorder aux ouvriers victimes des nouvelles inventions*, par M. BOCKETT.
26 oct. — *L'économie*, par M. TOMPKINS.
29 nov. — *La Doctrine de Menroë*, par M. SWINNY.

Des « Social Meetings » avec thé et musique ont eu lieu le second dimanche de chaque mois (excepté l'été), et aussi le 5 septembre (l'anniversaire d'Auguste Comte).

IV. La SOCIÉTÉ DES JEUNES GENS DE NEWTON-HALL a continué avec succès ses travaux, durant l'année, ainsi qu'il ressort du rapport annuel publié par M. S.-H. Swinny, son président. En plus des cours mentionnés ci-dessous, elle a tenu plusieurs « Social Meetings », et s'est rendue en pèlerinage à divers lieux historiques. Sa bibliothèque s'est enrichie de plusieurs dons de livres.

La SOCIÉTÉ DES DAMES a continué ses réunions, ses soirées, ses délibérations, ses exercices musicaux, ses danses mensuelles, et a pu procurer à plusieurs de ses membres une semaine de vacances au bord de la mer.

Nous donnons la liste des classes et des conférences qui ont été propres à ces deux sociétés :

Classe de chant (sol fa), M. H. SWAIN.

Aperçus de l'histoire de la littérature grecque, Mme Frédéric HARRISON.
Le vieux Londres et le nouveau, Mme F. HARRISON.
Fiançailles et Mariage (3 conférences), Mme F. HARRISON.
La femme telle qu'elle est et telle qu'elle peut devenir (3 conférences), Mme F. HARRISON.
Quelques grands livres du monde, Mme HARRISON.
Exercices suédois, Mlle WHITEFIELD.
Histoire romaine (6 conférences), M. S.-H. SWINNY.
Classe de Shakespeare, M. OWEN et autres.

Quelques-unes de ces conférences ont été communes aux deux sociétés et même ouvertes au public. Il y a eu en outre, d'autres conférences occasionnellement faites par Mme Draper, Mme Runcieman, Mme Hamilton, Mme Wiskemann, Mme F. Harrison.

V. Le *Nouveau Calendrier des Grands Hommes* a été publié à la fin de 1891. Nous croyons que cet ouvrage, qui contient les biographies condensées des 558 personnages dont les noms figurent dans le Calendrier positiviste, rendra service en aidant à la compréhension des principales conceptions historiques d'Auguste Comte (Macmillan and Co cr. 8 v° pp. 665, 7 s. 6 d.). Cet ouvrage et les autres publications positivistes peuvent être livrés par M. W. Reewes, 185, Fleet Street, E. C. London, qui a pris la suite des affaires de MM. Reewes et Turner, et qui tient gratuitement à la disposition du public le catalogue de ces diverses publications. La *Revue occidentale*, dirigée par M. Pierre Laffitte, paraît tous les deux mois à Paris. La souscription annuelle pour les six numéros est de 17 s. 6 d. qui doivent être adressés au Dr J.-H. Bridges, 28, Ladbroke Gardens, London, W.

La *Positivist Review*, dirigée par le professeur Beesly, paraît régulièrement tous les mois depuis le 1er janvier 1893. Le prix du numéro est de 3 d.; l'abonnement annuel de 3 s. 6 d. L'éditeur est maintenant M. W. Reewes, 185, Fleet Street, E. C. London, qui tient en vente tous les numéros parus.

VI. La SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE MANCHESTER, en relation avec Newton Hall, continue à se développer sous la présidence de M. C. G. Higginson, qui a publié son rapport annuel, auquel nous renvoyons pour tous les détails de son action.

VII. Avec le concours pécuniaire de divers positivistes français et étrangers, M. Laffitte a pu finalement se rendre acquéreur, moyennant la somme de 190,000 francs, de la maison de la rue Monsieur-le-Prince, dans laquelle Auguste Comte a vécu ses dernières années et est mort. Cette opération importante assure la conservation de l'appartement d'Auguste Comte et des reliques associés à sa mémoire. Il reste dû au vendeur la somme de 50,000 francs.

VIII. On trouvera ci-dessous le compte des recettes et des dépenses. Le *Fonds anglais* sert à acquitter les diverses dépenses de location et d'entretien de Newton-Hall, à l'exclusion toutefois des divers cours et conférences qui sont entièrement gratuits. Deux des membres de notre Société ont pris à leur charge toutes les dépenses de la classe de musique.

Le *Fonds de Paris* est transmis au trésorier des fonds positivistes

à Paris, pour aider à l'exécution du testament d'Auguste Comte, à l'entretien de son appartement et de sa bibliothèque, et pour fournir une indemnité à M. Pierre Laffitte, le directeur général du Positivisme.

IX. Les publications de l'année écoulée ont été : le discours annuel prononcé le 1[er] Moïse par Frédéric Harrison, et le discours prononcé par M. Henry Ellis, à la célébration de la Fête des Morts, qui avaient déjà paru dans les suppléments de la « *Positivist Review* » de février et de mai.

Le *Fonds typographique* est destiné à l'impression, à la publication, et à la vente des ouvrages de Comte traduits en anglais et des autres travaux positivistes. Les bénéfices réalisés servent au développement de la propagande. Le trésorier de ce fonds est Edward Spencer Beesly, 53 Warrington Crescent London W., auquel doivent être adressés les chèques ou les mandats postaux. La Bibliothèque positiviste est ouverte, et les demandes d'emprunt ou de consultation de livres doivent être adressés au bibliothécaire, M. Hember.

X. Le Comité exprime tous ses regrets que M. Henry Ellis, qui a quitté Londres pour Manchester, ait été obligé par ses devoirs professionnels de donner sa démission de membre du Comité.

XI. C'est un des principes fondamentaux de la propagande positiviste de faire gratuitement toutes les expositions religieuses ou scientifiques, d'offrir sans condition notre système d'éducation à quiconque veut l'accepter, et de substituer les mobiles sociaux aux mobiles personnels dans tout le domaine de l'éducation. Mais cela ne peut être réalisé qu'avec l'aide pécuniaire de tous ceux qui acceptent nos principes, et le Comité n'hésite pas à faire appel à la générosité de tous ceux qui s'intéressent à la cause d'une éducation populaire reposant sur une base sociale.

FRÉDÉRIC HARRISON, *président.*

J. H. BRIDGES; E. S. BEESLY (*trésorier*); VERNON LUSHINGTON; ALFRED COCK; C. G. HIGGINSON; S. H. SWINNY, *membres du comité.*

NEWTON-HALL, *Fetter-Lane, E. C.*

R. G. HEMBER, *secrétaire,* 1[er] *février* 1896 (4 *Homère,* 108).

FONDS ANGLAIS.

Recettes :

	L. (1).	s.	d.
Rente	40	0	0
Intérêts du legs de M. Morison	14	19	8
Souscriptions	183	0	6
Donations d'auditeurs	3	18	3 1/2
Don pour avis	1	0	0
	242	18	5 1/2
Déficit en 1895	29	8	1 1/2
	272	6	7

(1) La livre sterling. = 25 francs.

Dépenses :

	L.	s.	d.
Loyer	116	0	0
Assurances	2	10	0
Impositions	43	16	9
Eclairage	11	0	3 1/2
Chauffage	2	11	0
Eau	3	0	0
Publicité	4	12	0
Impression	4	13	0
Frais de correspondance	2	0	6 1/2
Frais de garde et d'entretien	36	8	0
Dépenses musicales	5	13	3
Réparations	3	13	4
Faux frais	0	3	8 1/2
	236	1	10 1/2
Déficit de 1894	36	4	8 1/2
	272	6	7

FONDS PARISIEN.

Recettes :

	L.	s.	d.
Souscriptions	147	2	0

Dépenses :

	L.	s.	d.
Transmis au trésorier parisien	147	2	0

FONDS TYPOGRAPHIQUE.

Recettes :

	L.	s.	d.
Balance de 1894	63	16	6 1/2
Ventes dans la salle	8	15	9
Dû par les libraires	14	16	8
	87	8	11 1/2

Dépenses :

	L.	s.	d.
Impressions	3	8	8
Achats pour revendre	4	5	2
Commission prise par les libraires	2	1	5 1/2
Convocations	1	0	0
	10	15	3 1/2
Balance	76	13	8
	87	8	11 1/2

E.-S. BEESLY, *trésorier.*

Examiné avec les pièces à l'appui et trouvé correct.

A.-S. ANDREWS.

VARIÉTÉS

I. — LIMITATION VOLONTAIRE DU NOMBRE DES ENFANTS AUX POINTS DE VUE DE LA MORALE ET DE L'INTÉRÊT DE LA FAMILLE, DE LA PATRIE ET DE L'HUMANITÉ [1].

Par FERNAND LATASTE

AVANT-PROPOS

1. *Diminution de l'accroissement de la population française*

Pour beaucoup d'hommes, la fréquente répétition d'une formule simple et brève tient souvent lieu de démonstration : nous en voyons un exemple dans le cas de la prétendue *décadence de la race ou des races latines*.

Je ne démontrerai pas, à ce propos, qu'il n'existe pas plus de *race latine* que de *races française*, *anglaise*, *allemande*, etc. Cette confusion entre deux notions aussi distinctes que celles de *race* et de *nationalité*, toute fréquente qu'elle soit, est vraiment trop grossière et a été déjà trop souvent relevée, pour que je vienne ici la combattre à mon tour. Remplaçons donc purement et simplement, dans la formule précédente, l'idée de *race* par celle de *nation* ou de *peuple*, et poursuivons.

Parmi les prétendus symptômes de la décadence du peuple français, par exemple, la diminution de l'accroissement de sa population semble à tous très probant et caractéristique, puisqu'il arrache des lamentations à mes compatriotes en même temps qu'il provoque la joie de nos voisins du Nord.

(1) Communiqué au Congrès Scientifique de Santiago dans la séance du 8 décembre 1894.

Celle-ci vient même, récemment, de déborder jusque dans le recueil périodique officiel de l'Université du Chili (1).

Or, avant de se lamenter ou féliciter ainsi d'un phénomène, il importe d'en bien saisir la signification.

La diminution de l'accroissement de la natalité en France, — car il ne s'agit pas d'autre chose dans le cas actuel, — est-elle réellement, pour la nation française, un symptôme de décadence, comme on l'admet généralement *a priori*? Ou n'est-elle pas, au contraire, un signe de progrès social?

En peu de mots je vais établir, si je ne m'abuse, que c'est cette dernière interprétation qui est la vraie.

D'ailleurs, pour les peuples comme pour les individus, il peut être malheureusement très dangereux de se trouver, à un moment donné, trop en avance sur ses voisins; et ce danger est particulièrement évident dans le cas actuel.

Cette constatation me conduirait à rechercher si, dans quelle mesure et par quels moyens on pourrait modifier le phénomène envisagé ou atténuer certaines de ses conséquences; mais une telle recherche intéresse trop particulièrement mon pays pour se trouver ici à sa place; je me contenterai donc, à cet égard, de quelques vagues et sommaires indications.

2. *Le phénomène dépend directement de la volonté des pères et mères de famille*

Ecartons d'abord l'explication simpliste qui rattacherait ledit phénomène à des causes physiologiques, comme l'infécondité constitutionnelle ou l'indifférence sexuelle.

Une modification physiologique et par suite anatomique de cette nature, ainsi généralisée à toute une *nation*, constituerait, en effet, pour celle-ci, un véritable caractère de *race*, de sorte qu'une telle explication impliquerait une confusion déjà relevée, et dont l'absurdité est particulièrement évidente dans le cas de la nation française.

(1) Voir, parmi les *Memorias cientificas i literarias* de l'un des derniers fascicules des *Anales de la Universidad de Chile* (septembre 1894, p. 649), l'article signé Dr R. A. Philippi et intitulé *Algunas observaciones sobre el movimiento de la poblacion en Europa.*

En réalité, le phénomène qui nous occupe est d'ordre social.

Si, dans les familles, en France, les enfants sont de moins en moins nombreux, bien que la mortalité y soit de plus en plus restreinte, c'est que, généralement, les pères et mères de famille veulent assurer à leurs enfants une condition sociale égale ou supérieure à la leur, et que, pour pouvoir satisfaire envers les siens aux frais d'une instruction de plus en plus prolongée et coûteuse avec le progrès de la civilisation, comme aussi pour pouvoir doter ses filles, établir ses garçons et, finalement, laisser aux uns et aux autres un patrimoine qui ne soit pas trop diminué, chacun doit mettre un frein de plus en plus étroit à sa faculté procréatrice.

Cela est tellement vrai que les familles françaises redeviennent nombreuses dès que les considérations sus-indiquées cessent d'intervenir. Tel est le cas, par exemple, dans certaines provinces de la France, pour quelques populations encore arriérées qui n'ont que leur propre dénuement à transmettre à leur progéniture; et tel est aussi le cas des Français à l'étranger, où ils ne se montrent pas moins prolifiques que les nationaux dont ils partagent le milieu social.

C'est donc, en somme, le phénomène de la limitation volontaire du nombre des enfants que nous avons à apprécier ici.

Nous allons l'examiner successivement aux points de vue de la morale, et de l'intérêt de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité.

LIMITATION VOLONTAIRE DU NOMBRE DES ENFANTS

1. *Au point de vue de la morale*

Tous les préceptes de la morale humaine, la seule que nous ayons ici à prendre en considération, se trouvent condensés dans la formule positiviste : *Vivre pour la Famille, la Patrie et l'Humanité.*

Si, donc, je parviens à prouver, comme je m'en flatte, que la limitation du nombre des enfants dans chaque famille, en France, est généralement conforme aux intérêts de cette Famille, comme à ceux de la Patrie et de l'Humanité, j'aurai par là-même établi la moralité de cette limitation.

D'ores et déjà, cependant, nous pouvons remarquer qu'un peuple doit être devenu bien maître de lui-même, c'est-à-dire avoir atteint un haut degré de culture morale, pour que la masse de ses pères et mères de famille aient la force, en vue d'un but plus ou moins lointain, de dominer des impulsions aussi troublantes et aussi immédiatement pressantes que celle de l'instinct sexuel, soit qu'ils en répriment absolument la manifestation, ce qui est évidemment un cas exceptionnel, soit même seulement qu'ils le contiennent avec persévérance dans les bornes d'une stérilité volontaire.

2. *Au point de vue de l'intérêt de la Famille.*

La femme normalement constituée, de la puberté à la ménopause et sauf accidents ou maladies, pouvant aisément, en moyenne, donner le jour à un rejeton par an, et l'homme, de l'adolescence à la vieillesse, se trouvant d'ordinaire constamment disponible pour l'acte de la fécondation : que seraient les familles, si chaque ménage, sous prétexte qu'il y a été légalement autorisé, s'abandonnait sans retenue ni précautions aux satisfactions sexuelles ?

Dans les sociétés primitives, quand on ignorait encore les exigences et les raffinements de l'existence moderne, quand la naissance de chaque enfant équivalait pour la Famille à une augmentation de capital et non à une charge onéreuse, la prolifération pouvait ne jamais paraître excessive. De nos jours, même, des conditions plus ou moins analogues se retrouvent, sans doute, dans certains pays, au Canada, par exemple, où, dit-on, et justement dans la population d'origine française, les familles de plus de vingt-cinq enfants ne sont pas rares.

Mais se figure-t-on à Paris, par exemple, ou même dans la plupart des villes ou campagnes de France, nos ouvriers, nos employés, voire même beaucoup de nos petits bourgeois dont le budget n'est souvent équilibré que grâce à beaucoup d'économie, obligés, chacun conformément à son rang, de loger, de nourrir, d'habiller et d'instruire un pareil nombre d'enfants ? Pour combien de ces Familles ne serait-ce pas là

plus que la ruine ? La débâcle matérielle et morale ! Que de fins à l'hôpital, au dépôt de mendicité, dans la maison de prostitution, au bagne !

Quant aux familles suffisamment fortunées pour pouvoir élever convenablement et jusqu'au bout d'aussi nombreux rejetons, combien d'entre elles pourraient, en outre, subvenir ensuite aux frais de leur établissement ? Et s'ils étaient abandonnés à leurs propres ressources au sortir du confortable et même du luxe de la maison paternelle, combien se trouveraient aptes dans ces conditions à résoudre honorablement le difficile problème de l'existence ? Combien encore, parmi eux, n'y aurait-il pas de déclassés, de mauvais sujets, de criminels peut-être ? D'ailleurs, pour la plupart de ces familles, alors même qu'elles ne devraient avoir à rougir d'aucun de leurs membres, la déchéance au moins matérielle, par la disparition ou l'émiettement du patrimoine, en serait-elle moins inévitable ?

Il ne faudrait pas confondre, à cet égard, la situation actuelle de la France avec celle du Chili, par exemple, où, jusqu'à présent, les filles n'ont généralement pas eu besoin de dot pour trouver des maris, où le nom et les relations ont généralement constitué le principal patrimoine des familles. Un tel patrimoine, en effet, peut être intégralement recueilli par chacun des enfants, quel qu'en soit le nombre, et, au Chili, du moins jusqu'en ces derniers temps, il a pu dispenser de la fortune, puisqu'il permettait parfois de l'atteindre et en tout cas de trouver les moyens d'une existence honorable à qui n'était pas incapable ou indigne.

Jadis, en France, les cadets héritaient d'avantages analogues, tandis que le droit d'aînesse, en conservant la fortune de la famille, permettait à celle-ci de soutenir indéfiniment son rang et son prestige.

Chez d'autres peuples d'Europe, il existe encore des familles ainsi privilégiées.

Mais, de nos jours, en France et dans la plupart des autres pays civilisés, le nom et les relations de famille ne sont généralement utilisables et ne peuvent guère être mis en valeur que proportionnellement au chiffre de la rente qui les accompagne.

En somme, s'il peut sembler, au premier abord, qu'une famille ait avantage à se multiplier le plus possible à chaque génération, il n'est pourtant pas besoin de méditations bien profondes pour se convaincre que son véritable intérêt est plutôt de fournir à chacun de ses rejetons, dût-elle à cet effet en limiter considérablement le nombre, les moyens de ne pas déchoir. Dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, la qualité vaut mieux que la quantité.

Et, quant aux pères et mères de famille de France, assez réfléchis pour se rendre compte que, généralement, l'une des plus douces satisfactions de ce monde, celle de se sentir revivre dans une postérité digne et nombreuse à la fois leur est fatalement interdite (1), assez sages pour se décider en conséquence à limiter spontanément le nombre de leurs enfants, assez forts pour maintenir ferme cette décision jusque dans le spasme des voluptés légitimes, — ils donnent un exemple qu'ont déjà commencé à suivre et que suivront de plus en plus ceux des autres pays suffisamment peuplés, à mesure que le développement social s'y élèvera au niveau qu'il a déjà atteint en France.

3. *Au point de vue de l'intérêt de la Patrie*

Plus encore que pour la Famille, il est certain que, pour la Patrie, le nombre est un important facteur de la puissance, soit matérielle, soit morale.

En cas de guerre, par exemple, la Patrie a un intérêt évident à pouvoir opposer à l'ennemi le plus de soldats possible; et, en tout temps, son avantage est de posséder le plus de nationaux possible, soit pour développer chez elle son agriculture, son industrie, son commerce et ses arts, soit pour répandre au dehors son influence, sa langue et ses produits.

(1) Une de mes plus douces illusions, en quittant la France, c'était l'espoir de trouver dans ma nouvelle résidence des conditions sociales qui me permissent de donner plus d'accroissement à ma jeune et saine famille. Or, parti avec deux enfants et ma femme enceinte de deux autres, une épidémie de scarlatine m'enlevait d'un coup trois enfants au bout de la première année, et leur mère mourait de fièvre puerpérale au bout de la seconde ! En France, ma mère, ma sœur et mes deux frères ont élevé ou élèvent *tous* leurs enfants !

Il semble donc que, du moins au point de vue patriotique, l'on doive profondément déplorer la conduite des pères de famille qui, en limitant le nombre de leurs enfants, restreignent d'autant celui des défenseurs et des soutiens de la Patrie.

Mais le problème est plus compliqué que ne l'indiquerait une analyse aussi superficielle.

Avant de devenir le soldat ou le citoyen utile à sa Patrie, et pendant un nombre d'années qui varie en raison de sa situation sociale (c'est-à-dire en raison de la grandeur des services qu'il rendra ou qu'il devrait rendre plus tard), l'enfant est une charge plus ou moins onéreuse non seulement pour sa famille, mais aussi pour sa patrie, qui n'est après tout qu'un certain ensemble de familles. Il importe donc à la Patrie, tout comme à la Famille, qu'il ne lui naisse pas plus d'enfants qu'elle n'en peut convenablement élever, afin de ne pas gaspiller ses ressources sur des êtres destinés à disparaître prématurément ou, pis encore, à rester pour elle à l'état de valeurs constamment négatives durant une existence plus ou moins prolongée.

D'ailleurs, la Patrie, ne voulant ni ne pouvant prendre la charge de l'entretien et de l'éducation des enfants, les pères de famille, auxquels incombe naturellement cette charge, sont les seuls juges compétents pour apprécier, chacun, la limite que sa situation sociale et pécuniaire impose à sa prolifération.

En somme, donc, et d'une façon générale, l'intérêt bien entendu de la Patrie se confond ici avec celui de la Famille, et la même limitation des naissances qui est avantageuse à l'une l'est également à l'autre (1).

(1) L'auteur du mémoire plus haut cité (voir p. 100, note 1) met en relief la grande proportion d'étrangers (jusqu'à près de trois pour cent qui vivent en France, faisant remarquer que ces étrangers sont surtout des manœuvres, et que ceux-ci sont employés de préférence aux nationaux par les industriels français.

L'affluence des étrangers en France prouve, évidemment, que ce pays n'a pas encore atteint la limite de son peuplement. Je n'ai jamais dit ni pensé le contraire.

On voit même, en y réfléchissant un peu, que cette extrême limite ne saurait jamais être atteinte, et que, chez un peuple quelconque, i y aura toujours telle ou telle fonction qu'un étranger pourra remplir

4. *Au point de vue de l'intérêt de l'Humanité*

De même que l'intérêt de la Patrie se réduit à la somme des intérête convergents des familles qui la composent, de même l'intérêt de l'Humanité équivaut à la somme des intérêts communs aux diverses patries.

Or, les principaux inconvénients que présente la limitation volontaire des naissances au point de vue patriotique sont relatifs aux intérêts rivaux, militaires ou commerciaux, des différentes patries, et s'éliminent par conséquent dès qu'on s'élève au point de vue humanitaire; tandis que tous les avantages de cette limitation subsistent intégralement quand on passe d'un point de vue à l'autre.

Plus encore que la Patrie, l'Humanité est donc intéressée à une telle limitation.

Conclusion

Ainsi, la limitation volontaire du nombre des enfants, en France, est conforme aux intérêts généraux de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité, et par suite essentiellement morale.

En attendant que cette pratique s'impose absolument à tous les peuples de la terre, dans un avenir prochain, quand l'espèce humaine aura atteint tout le développement numérique compatible avec la dimension et les accidents de la surface de la planète (1), — sa nécessité comme sa possibilité

avec plus d'aptitude ou moins de répugnance qu'un national. Dans le cas actuel, la France peut se féliciter de ce que les fonctions ainsi occupées chez elle par des étrangers soient surtout des plus inférieures.

D'ailleurs, et sauf tel ou tel cas particulier, une nation doit voir d'un très bon œil l'affluence des étrangers, riches ou pauvres, sur son territoire; car ils lui apportent les uns leur or et les autres leur travail; et, d'une façon générale, le travail d'un homme est nécessairement et de beaucoup supérieur à sa consommation, puisqu'il représente, d'une part, cette consommation, et, d'autre part, tous les bénéfices laissés aux mains de ceux qui l'emploient et de ceux qui lui fournissent les objets à consommer.

(1) Alors, je l'espère, la moralisation de l'espèce humaine ayant poursuivi sa marche, — marche constamment progressive, quoi qu'en puissent dire les antiques légendes de l'âge d'or ou le rêve moderne du

devaient, évidemment, se manifester d'abord dans la population, suffisamment dense, qui aurait atteint le niveau social le plus élevé.

Or, c'est à la nation française qu'est revenu l'honneur d'ouvrir la marche dans cette voie.

Ses amis n'ont donc pas à gémir et ses détracteurs n'ont pas à triompher à ce point de vue.

Il n'en est pas moins vrai qu'à côté de l'honneur et des avantages il y a, ici comme toujours, des inconvénients, et que, même, ceux-ci sont particulièrement graves dans la crise aiguë que traverse aujourd'hui la civilisation humaine.

Au point de vue militaire, il est évidemment très dangereux pour la nation française de voir ainsi demeurer à peu près stationnaire le nombre de ses soldats, tandis que s'accroît progressivement l'armée de telle nation voisine, socialement moins avancée et d'un territoire plus étendu. Le cas est inquiétant ; mais il n'est pas désespéré, puisque la France possède des colonies, une surtout, à portée de la main, dont les populations, soit indigènes, soit nationales, sont encore et pour longtemps en voie d'accroissement et peuvent fournir un appoint appréciable à ses effectifs militaires. C'est en compliquant d'un tel objectif sa politique coloniale qu'elle doit, à mon avis, trouver la principale solution d'une aussi sérieuse difficulté.

Au point de vue commercial ou financier, la politique coloniale est encore essentiellement indiquée ; car, dans un territoire national, où les nationaux demeurent tels et les étrangers le deviennent d'ordinaire dès la première génération, c'est, en somme, la Patrie qui tôt ou tard bénéficie des profits des uns et des autres. Quant à l'émigration en pays étranger, dont quelques-uns ne veulent voir que les avantages, on peut se demander si réellement elle rapporte plus à la Patrie qu'elle ne lui coûte ; car elle représente de prime abord pour celle-ci une perte d'hommes et d'argent, c'est-à-dire de capital, et cette perte n'est pas toujours et necessairement compensée par la

Contrat Social, — la limitation toujours volontaire de la reproduction sera déterminée par des considérations de santé physique et morale beaucoup plus que par des raisons de fortune.

suite, beaucoup d'émigrés, surtout parmi ceux qui réussissent c'est-à-dire habituellement parmi les mieux doués, se fixant définitivement dans leurs nouvelles résidences, et y travaillant pour des familles bien vite oublieuses de la Patrie et même de la langue paternelles.

Enfin, la grandeur morale d'un pays résulte sans doute, jusqu'à un certain point, de sa puissance militaire et de son importance commerciale, et par conséquent du chiffre de sa population, de même qu'à son tour, en facilitant la diffusion de sa langue, de ses coutumes et de ses goûts, elle réagit sur son développement commercial et par suite militaire ; mais beaucoup plus directement elle dépend de ses productions intellectuelles. C'est donc essentiellement par un surcroît d'activité scientifique, littéraire, artistique, que la France doit chercher à compenser la faible infériorité qui pourrait résulter pour elle, à ce point de vue, de l'arrêt du chiffre de sa population, afin de conserver le rang qu'elle a su conquérir parmi les autres peuples de la terre (1).

En somme, si réels que soient les inconvénients et si pressants que soient les dangers du phénomène que nous venons d'étudier, ces inconvénients peuvent être atténués et ces dangers détournés.

Quant à supprimer le phénomène lui-même, il n'y faut pas songer : les peuples, pas plus que les individus (et sauf quelques très rares exceptions), ne pouvant s'arrêter ou revenir en arrière au cours de leur développement.

Dans tous les cas, ce ne sont pas de vaines déclamations qui décideront les pères et mères de famille de France à oublier leurs sages habitudes de prévoyance, ni qui obtiendront d'eux ce qu'ils peuvent refuser aux sollicitations troublantes de la chair et aux rêves ambitieux de la race.

(1) C'est pourquoi les Français qui ont fondé ici la *Société Scientifique du Chili* ou qui contribuent à la maintenir peuvent se flatter d'avoir travaillé ou de travailler non seulement pour la science et pour le bien du Chili, mais aussi et non moins efficacement dans l'intérêt de leur propre Patrie.

II. — DE L'ACCROISSEMENT DE LA POPULATION

(*Extrait de la* « **Positivist Review** » du 1er janvier 1896.)

(Traduction de M. A. Richer.)

Il y a 300 ans, l'Angleterre et le pays de Galles avaient probablement 4 millions d'habitants. L'Ecosse et l'Irlande ensemble en possédaient environ 1 million et peut-être moins. La France, 16 millions à peu près. Quand on fit le recensement dans les deux pays, en 1801, la population du Royaume-Uni était de 15,896,412; celle de la France, de 27,349,003. Dans ce siècle, le Royaume-Uni a rapidement gagné sur la France, bien que l'Irlande ait perdu presque la moitié de la population qu'elle avait avant la famine. Nous sommes actuellement bien au-dessus de 39 millions contre 38 millions et demi en France. Celle-ci gagna 736,000 habitants en annexant la Savoie, et diminua de 1,628,000 en perdant l'Alsace et la Lorraine, ce qui réduisit sa population à environ 36,000,000. Elle en a donc gagné environ 2 millions et demi depuis la guerre. Pendant la même période, le Royaume-Uni en a gagné environ 8 millions.

Pour nos journalistes, qui semblent voir dans tout Anglais un combattant possible ou un colon, ces chiffres sont une source de vive satisfaction. Il fut un temps où on les aurait examinés à un point de vue différent. On devrait se soucier de savoir, avant tout, quelle influence le rapide accroissement de notre population aura sur son bonheur et son bien-être; de savoir aussi quelles modifications éprouveront les exigences de la vie pour la masse des travailleurs. Le poids de l'impôt sera-t-il allégé? Notre Mère-Patrie deviendra-t-elle plus agréable à habiter pour ceux à qui elle appartient par le droit de naissance? Toutes ces questions sont maintenant reléguées au second plan. Tout ce qu'on sait, c'est que nous avons dépassé la France et qu'en temps de guerre nous serons plus forts qu'elle.

Considérons un moment les faits à ce point de vue, pour passer ensuite à un examen plus honorable pour des gens civilisés. Dans le jeu qu'on appelle « la lutte de la Guerre », une douzaine d'hommes moyens, attelés à un bout de la corde, est à peu près sûre de l'emporter sur onze autres placés à l'autre bout. Mais toute l'histoire montre que bien des éléments sont intervenus en dehors du nombre, pour décider du succès dans la guerre réelle. On n'a encore vu aucune nation se récuser devant une autre, à cause d'une légère infériorité dans le nombre de ses combattants, ni même d'une considérable. Une nation de 40 millions d'âmes ne peut jamais être petite, aussi nombreuses que soient les autres; et ce sont les armées et non les nations que l'on doit considérer, depuis que les combats sont livrés par les premières, non plus par les dernières. Or il n'y a pas la plus petite raison de croire, que jamais nous pourrons réunir autant de soldats que la France. Donc, en tant que chair à canon, notre accroissement numérique ne change nullement les forces relatives des deux pays. Quand nous n'étions que 4 millions, nous arrivions à nous protéger nous-mêmes; je voudrais être sûr que nous pouvons le faire aussi efficacement maintenant que nous sommes dix fois plus. L'insignifiante superiorité numérique que nous avons atteinte est plus que contrebalancée par notre croissante vulnérabilité. Notre « Dominion of Canada » est à la merci des Etats-Unis. La Russie nous force à entreprendre de vastes travaux défensifs sur la frontière indienne et à renforcer notre flotte dans les eaux chinoises. La France est notre voisine en Afrique et en Indo-Chine. Au commencement de ce siècle, dans la guerre de Napoléon, nous n'avions rien à craindre en aucun de ces pays. Or, nous ne voyons pas très bien comment ils peuvent être sauvegardés à présent par nos fileurs de coton, charbonniers, mécaniciens, et tous les travailleurs qui forment notre prolétariat. Pour venir seulement à bout du pauvre petit Arabi-Pacha, nous avons été obligés d'envoyer les « Guards » en Egypte et d'appeler l'armée de réserve.

Quittons le point de vue militaire et nous verrons qu'il y a bien des raisons pour ne pas accepter avec beaucoup de

satisfaction notre remarquable fécondité. Quand nous voyons une famille dans laquelle le nombre des enfants est bien au-dessus de la moyenne, nous n'en concluons pas que cette famille est dans une situation facile, nous pensons plutôt le contraire, nous songeons qu'elle a plus de mal qu'une autre à se pouvoir de nourriture et de vêtements, à élever les siens et leur apprendre un métier. Le cas d'une nation exceptionnellement prolifique, au moins dans un vieux pays, est à peu près analogue. En réalité, tout le monde se plaint en Angleterre que les situations, du haut en bas, sont toutes prises. Que faire de nos gens inoccupés? Voilà un problème qui préoccupe les hommes d'Etat et les philanthropes. Dans les dix années qui ont précédé 1893, 2,440,641 personnes ont été forcées d'émigrer. Si c'est là une cause d'allégresse, il faut avouer que le sentiment patriotique a bien baissé chez nous. On ne peut blâmer l'homme qui est poussé par de dures nécessités à tourner le dos à la terre où il est né, à ses parents et amis, aux tombes des siens; mais il faut le plaindre et considérer comme anormales les causes qui l'amènent à une telle extrémité, honte de notre état social. A mon avis, il importe peu de savoir si ces deux millions et demi d'émigrants ont été dans nos colonies ou ailleurs. Ce qui est indiscutable, c'est qu'ils ont quitté leur pays. En réalité, moins d'un quart se sont rendus aux colonies. Les trois autres quarts ont été presque intégralement aux Etats-Unis où ils ne se souviennent jamais de l'Angleterre avec affection, mais trop souvent avec la haine la plus amère.

Le Français est tourné en ridicule pour son dégoût de l'émigration. On devrait, en vérité, le respecter pour cela et le féliciter pour les excellentes raisons qu'il a de préférer rester dans sa patrie. La France est le pays le plus hautement civilisé du monde. Sa richesse est très grande et moins inégalement répandue qu'en Angleterre. Ses habitants sont, pour le plupart, plus industrieux que les nôtres, plus prudents, plus sobres, plus économes, plus disciplinés et plus sociaux. Pour une certaine classe donnée de la société, la vie est plus agréable en France qu'en Angleterre, pour la classe correspondante. Tout cela se lie étroitement au lent accroissement

de la population française. Si l'Angleterre offrait à ses habitants d'aussi grandes attractions, ils ne seraient point aussi portés à l'émigration ; mais ils ont divorcé avec la terre et se sont amassés dans les villes ou ont été transportés au loin dans une proportion inconnue chez les autres nations européennes. Les liens qui attachent un homme à son pays natal sont en grande partie les mêmes que ceux qui le fixent au voisinage du lieu de sa naissance : les premiers souvenirs de l'enfance, les amitiés de jeunesse, relations de famille, associations locales, paysage familier. Pour l'Anglais, nous n'avons que trop d'exemples que tous ces liens ont été violemment brisés. Il ne vaut pas plus qu'un vagabond, prêt à marcher du côté où on l'emploie. Une fois déraciné, il peut aussi bien s'exiler à 3,000 milles comme à 30.

On voit côté à côte dans nos journaux des hymnes sur l'accroissement de notre population et des gémissements sur la nécessité d'importer la plus grande partie de notre nourriture. Mais ces deux choses sont étroitement reliées entre elles. Pour se nourrir, ces 40 millions d'êtres doivent faire autre chose que labourer ou garder des troupeaux. Ils auraient la possibilité de trouver leur alimentation dans les produits du sol, si celui-ci leur était distribué en bien-fonds. Mais il appartient à quelques seigneurs qui en tirent du fermage ; et, du reste, les ouvriers de filatures et les artisans ne tiennent guère à revenir à la terre, une fois qu'ils l'ont quittée, ou à vivre avec du pain et du fromage, ou avec les produits de leur jardin, entremêlés de temps en temps d'un morceau de lard. Il leur plaît davantage de tirer leur nourriture de la terre et du travail à bon marché de la Russie ou de la république Argentine et de la payer avec le gain acquis de la manufacture. Si lord Winchilsea avait carte blanche demain, il ne pourrait empêcher nos prolétaires de continuer à se nourrir principalement d'aliments importés à des prix qu'il considère comme ruineux, tellement ils sont bas. Il ferait preuve de plus de franchise en demandant à être indemnisé par la Trésorerie des pertes que lui fait subir l'importation étrangère, car c'est là ce qu'il cherche en réalité. Peut-être est il dangereux pour le pays que sa nourriture soit soumise

à des transports par mer, mais avec 40 millions d'estomacs à satisfaire, il est trop tard pour discuter ce sujet. Si le danger est vraiment grand tout ce qui nous reste à faire est d'éviter la guerre. La voie à suivre pour chaque pays, naturelle et saine, est de partager son activité, dans de sages proportions, entre l'agriculture et les manufactures. Notre immense population provient d'une négligence totale d'une telle proportion et il est inutile de chercher à échapper aux conséquences. Cobbet appelait Londres « le goître ». L'Angleterre est en train de devenir une agglomération de semblables goîtres et beaucoup de gens sont assez peu clairvoyants pour chanter victoire.

La France, bien que non exempte de la tendance aux développements urbains excessifs, a conservé la proportion entre l'agriculture et l'industrie beaucoup mieux que l'Angleterre. En raison du lent accroissement de sa population et de son dégoût à émigrer, son état est plus normal matériellement et, à certains points de vue, moralement. Matériellement, il n'y a aucun doute qu'elle soit beaucoup plus en mesure que l'Angleterre de se passer de l'importation des denrées alimentaires. Moralement, il ne faut pas chercher une peinture de la vie française dans les œuvres de certains romanciers ou auteurs de pièces; on n'y trouverait que des descriptions révoltantes, faites pour satisfaire leurs imaginations libidineuses ou s'assurer un gain particulièrement immonde. Des écrivains du même genre cherchent à prendre pied chez nous, et nous sommes fixés sur leur compte. Le véritable élément sociologique, selon la remarque de Comte, n'est pas l'individu, mais la famille; or, en France, elle est plus solide, plus intimement condensée, plus pénétrée qu'ici du sentiment de l'obligation mutuelle. Notez que les mariages sont plus nombreux en France qu'en Angleterre : 287,000 contre 267,000 en 1893. Un mariage français, d'une façon générale, offre l'exemple d'un couple où chacun a accompli son devoir auprès de ses parents et espère, dans ses vieux jours, être dignement soigné par ses enfants. On peut trouver une belle illustration de cet idéal dans le *Brigadier Frédéric* d'Erkmann-Chatrian. Naturellement, il y a des exceptions. On en trouverait sur-

tout dans le populeux Paris, sans aucun doute, car là existent ces mêmes influences dissolvantes qui, plus largement répandues dans la populeuse Angleterre, ont si profondément atteint les relations entre parents et enfants. Mais les provinciaux aux anciennes manières ont en sainte horreur les mœurs nouvelles qu'ils attribuent, non sans beaucoup d'exagération, aux Parisiens. La France, considérée dans son ensemble, a des institutions domestiques plus saines qu'en Angleterre, probablement parce qu'elles n'ont pas été exposées, au même degré, aux influences pernicieuses du manque de foyer, du changement de domicile, de l'émigration, du système des grandes fabriques, des lois sur le paupérisme et de cet accroissement désordonné dont nous sommes si stupidement fiers.

La France a des maux et des mauvais penchants qui lui sont propres et auxquels nous échappons ou qui, du moins, sont plus anodins chez nous. Une déplorable poursuite de la prédominance militaire l'a accablée d'une dette effrayante et d'un système d'impôts contraire aux principes d'une saine économie politique. Si elle résiste à cet accablant fardeau, c'est une preuve éclatante de sa grande richesse naturelle, de l'industrie et de l'économie admirable de ses enfants. Si elle consentait à abandonner des ambitions qui sont non seulement blâmables mais sans espoir, et à placer devant ses propres yeux le véritable idéal de l'honneur d'une nation, elle ne tarderait pas à sortir de toutes ses difficultés et à devenir l'enviée de toutes les autres nations. Or, quelle est la cause principale que le véritable bonheur national est plus à sa portée qu'à la nôtre? C'est que sa population est moins nombreuse et qu'elle envisage sérieusement les responsabilités et obligations de la famille.

Nous avons examiné dernièrement quelques appréciations extravagantes de la grandeur que l'Angleterre doit atteindre dans un prochain avenir, appréciations basées sur l'hypothèse de la continuation de son accroissement de population. J'ai montré combien peu il y avait lieu d'envisager ce tableau avec satisfaction. On peut heureusement penser que ce tableau ne se réalisera pas. Quoique la population continue à croître, les naissances dans ces dernières années décroissent

d'une façon très marquée; si bien que l'augmentation de la population paraît devoir vraisemblablement s'arrêter d'ici peu d'années :

Naissances pour 1,000 habitants.

	1876	1893	en moins.
Angleterre et pays de Galles . .	36,3	30,8	5,5
Ecosse	35	31	4
Irlande	26,4	23	3,4
Royaume-Uni	34,8	30,8	4
France	26,2	22,1	4,1

Il n'y a aucun doute sur la cause de cette diminution dans les naissances ; c'est la même que celle qui opère en France : répulsion toujours croissante de la part des parents à procréer plus d'enfants qu'ils ne peuvent en élever en raison du degré de leur bien-être. Je note le fait sans le discuter, étant profondément convaincu qu'il doit être examiné à plus d'un point de vue, semblable en cela au fait de l'accroissement excessif de la population.

E. Spencer Beesly.

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A LA

BIOGRAPHIE D'AUGUSTE COMTE

CORRESPONDANCE D'AUGUSTE COMTE ET GUSTAVE D'EICHTHAL

Nous publions la correspondance entre Auguste Comte et Gustave d'Eichthal. La lecture de cette correspondance prouvera qu'on ne peut pas en exagérer l'importance qui est effectivement très grande. Je dois donc d'abord remercier M. Eugène d'Eichthal qui m'a autorisé à faire une pareille publication qui ne pouvait être, en effet, accomplie sans son autorisation, puisque ces documents lui appartiennent. Je le prie donc d'accepter ici l'expression de ma reconnaissance qui sera partagée par tous ceux qui s'intéressent aux études historiques. M. Eugène d'Eichthal ne fait, du reste, que suivre la tradition de libéralisme et de courtoisie dont son père avait donné des preuves décisives, comme je l'ai signalé dans la *Revue occidentale* en diverses circonstances. Je ne veux et ne puis faire ici une histoire complète de Gustave d'Eichthal ; cela nécessiterait une appréciation du saint-simonisme, plus étendue et plus approfondie qu'il ne m'est possible de la faire maintenant. C'est un travail que je me réserve d'accomplir un peu plus tard. Je me contenterai pour le moment de donner une vue sommaire de la vie de Gustave d'Eichthal, comme introduction à la publication de cette correspondance.

« M. Gustave d'Eichthal est né le 22 mars 1804 à Nancy, de parents israélites. Son père, peu avant sa naissance, était venu s'établir à Nancy, où il se fit naturaliser Français. Il était tout jeune encore lorsque sa famille quitta Nancy pour venir se fixer à Paris. Il fut mis en pension chez un M. Le Comte qui conduisait ses élèves au collège Charlemagne. En 1817, sa mère s'étant convertie au catholicisme, il s'y convertit lui-même, il avait alors 13 ans. D'Eichthal est mort le 9 avril 1886 à l'âge de 82 ans » (1).

Son frère, Adolphe d'Eichthal, se préparant à l'Ecole polytechnique, Comte lui avait été donné comme professeur par l'intermédiaire d'Olynde Rodrigues. C'est à cette occasion, en assistant à quelques leçons données à son frère dès le mois d'octobre 1824, que Gustave d'Eichthal connut Auguste Comte. Il devint son disciple, et même il a été son premier disciple. Il fut lié avec lui comme tel jusqu'en 1829, où il se rattacha à l'école saint-simonienne, dont il fut un ardent et actif adhérent jusqu'à la dispersion en 1832.

Mais il faut remarquer qu'il se rallia bien plutôt à l'école saint-simonienne qu'il ne subit l'influence de Saint-Simon lui-même, pour lequel tout d'abord il semble n'avoir eu ni grande sympathie ni grande estime, comme le prouve l'extrait de la lettre suivante écrite par lui en février 1830. « Je l'évitais (Saint-Simon), le regardant comme une espèce de fou, avec lequel on ne pouvait se trouver en contact sans se compromettre. Et cependant, que n'ai-je plus tôt fait mon profit des paroles qu'il m'adressa un jour en présence de Comte ? « Monsieur d'Eichthal, me dit-il, on me dit que vous vous occupez de doctrines, c'est fort bien, mais vous avez affaire à un terrible homme. *M. Comte veut tout pour la science, et, si nous n'y prenons garde, ces savants deviendront aussi intraitables que les théologiens catholiques.* » Depuis cette époque Gustave d'Eichthal, conservant toujours ses goûts et ses aptitudes philosophiques, se préoccupa constamment d'idées générales et généreuses, sans jamais revenir néanmoins vers le Positivisme qui prenait un essor croissant.

Au fond, Gustave d'Eichthal n'avait pas reçu l'initiation scientifique qui eût été nécessaire au plein développement de son intelligence qui était remarquable, et de sa valeur morale qui était grande, aussi n'est-il nullement étonnant qu'il se soit rallié

(1) Gustave d'Eichthal « *la Langue grecque* » précédée d'une *Notice* par le marquis de Queux de Saint-Hilaire, Paris, librairie Hachette, 1887, un volume in-8°, page 3.

au saint-simonisme, lorsqu'il crut y trouver la solution immédiate du problème social et moral du XIXe siècle. Et cela était d'autant plus naturel qu'Auguste Comte, après avoir posé toutes les vues d'ensemble qui embrassaient la sociologie et la morale, allait consacrer douze années, qu'il appelait lui-même une *parenthèse*, pour constituer la philosophie, base inébranlable de la morale et de la religion.

La correspondance que nous publions est donc très importante comme étude de la nature humaine, à la fois individuelle et sociale, au XIXe siècle, dans un type d'une réelle valeur. Je me contente de ces quelques vues, me réservant, pour bientôt sans doute, de faire une étude spéciale qui sera certainement d'un grand intérêt.

P. LAFFITTE.

Paris, le 10 avril 1895, 16 Archimède 107, Pythias.

ŒUVRES DE M. GUSTAVE D'EICHTHAL

1. Plusieurs écrits dans l'*Organisateur* et le *Globe*.
2. Les Deux Mondes (1836).
3. Lettres sur la race noire et la race blanche (1839).
4. Lettres au journal *Le Crédit* sur la papauté (1848).
5. Les Evangiles (1863).
6. Etude sur la philosophie de la justice : Platon (1864).
7. De l'usage pratique de la langue grecque (1865).
8. Etude sur les origines bouddhiques de la civilisation américaine (1865).
9. Les trois grands peuples méditerranéens (1865).
10. Socrate et notre temps : théologie de Socrate (1880).

Ouvrages posthumes

publiés par les soins de M. Eugène d'Eichthal

11. Mélanges de critique biblique : Le texte primitif du premier récit de la Création. — Le Deutéronome. — Le nom et le caractère du Dieu d'Israël Jahoeh (1886).
12. La langue grecque : Mémoires et notices (1864-1884) ; Précédé d'une notice par le Mis de Queux de Saint-Hilaire (1887).

TABLE ANALYTIQUE

Sept séries de lettres, billets, documents.

1° Correspondance entre Auguste Comte et G. d'Eichthal pendant le séjour de ce dernier en Allemagne (du 23 mars 1824 au 4 septembre 1825), lettres n° 2 à 19 inclus.

2° Correspondance de France (du 6 sept. 1825 à mars 1826). — nos 19, 20, 21, 22.

3° Lettres, billets et documents relatifs à la crise cérébrale (du 16 avril 1826 à février 1828) — nos 23 à 30.

4° Lettres de G. d'Eichthal sur l'Angleterre. Réponse d'Auguste Comte et le projet d'école industrielle (du 17 octobre 1828 à fin décembre 1828) — nos 30 à 35.

5° Correspondance entre G. d'Eichthal et Auguste Comte : histoire de la rupture (1er février 1829 au 11 décembre) — n° 35 à 38.

6° Correspondance à l'occasion d'envois ultérieurs d'ouvrages de G. d'Eichthal (octobre 1836 à août 1839) — nos 39 à 43.

7° Correspondance. — 2 lettres. — Veuve Auguste Comte. — G. d'Eichthal, 1858 à 1866 (8 lettres).

Les lettres, billets et documents traitent :

***a.* De la situation politique de l'Allemagne en 1824 et 1825 (lettres 2 à 20). 1, 8, 9, 11, 12, 13.**

***b.* De l'état de la philosophie, des sciences et de la littérature en Allemagne. — Nos 5, 7, 8, 11, 12, 13, 14, 17.**

***c.* Ils apprécient en particulier les travaux de *Bucholz*. — Nos 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 18, 20. — *Fichte*, 8. — *Heeren*, 2. — *Herder*, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14. — *Kant*, 8, 11, 12, 15, 16, 17. — Hegel, 8, 9, 12. — Luden. — Ienisch, etc., etc.**

***d.* Ils annoncent l'envoi de traductions, contenant des extraits et appréciations d'ouvrages, 5, 9, 10, 12, 13, 15.**

***e.* Ils ont trait à la philosophie positive, aux travaux d'Auguste Comte, à l'envoi de ceux-ci aux savants et aux appréciations que ceux-ci en font.**

***f.* Il y est question de *Guizot*, 4, 5, 6, 14, 15; — de Benjamin Constant, 14, 20; — de Bailly, 6, 11; — de *Joseph de Maistre*, 14; — de Humboldt, 4; — de Comte (*Le Censeur*), 20; — de Dunoyer, 20; — de Blainville, 20.**

***g.* Ils traitent des rapports entre Comte et Saint-Simon, 2, 4, 5, 6, 16, 20; — Avec le *Producteur*, 31; — Entre G. d'Eichthal et le saint-simonisme et font connaître les causes de rupture entre Comte et G. d'Eichthal, 36, 37, 38, 38 *bis*.**

***h.* Ils font connaître la situation personnelle de Comte et G. d'Eichthal, 2, 3, 4, 14, 16, 18, 20, 26; — et leurs projets pour l'améliorer ou la fixer (Inspectorat du commerce). — Tentative pour entrer dans l'Université. — A l'école industrielle. — A l'école d'état-major, 31 à 34.**

***i.* Ils traitent de la situation en Angleterre à la fin de 1828, 30, 31.**

1° *Brouillon d'une lettre* (1re page) *écrit au crayon, sans date* (paginée 1), *sans signature, sans nom de destinataire* (probablement Littré).

Cher Monsieur,

J'ai été peut-être le premier disciple de Comte, un de ceux qu'il a le plus aimés, qui lui avaient en retour voué la plus vive affection, qui lui ont gardé la plus profonde reconnaissance.

C'est vers le mois d'octobre 1822, il y a bientôt 40 ans, que je rencontrai Comte pour la première fois, j'avais alors atteint ma 18e année, Olinde Rodrigue lié à notre famille par une affection ancienne et qui depuis..., alors lui-même devenu le disciple de Saint-Simon, nous avait indiqué Comte pour donner des leçons de mathématiques à mon frère; comme il était malade, j'allais le trouver chez lui pour négocier l'affaire. Je n'oublierai jamais ce logis désordonné, cet homme à vue basse se levant sur son séant pour me répondre, et tellement absorbé dans ses idées et sa parole, qu'il paraissait ne pas s'apercevoir de la présence réelle de son interlocuteur.

Cependant, la réputation de Comte comme professeur me fit passer par-dessus cette impression. Comte vint donner des leçons à mon frère. J'y assistais et je fus bientôt frappé du caractère éminemment philosophique de son enseignement. Bientôt je voulus moi-même suivre ses leçons. Bientôt encore nous laissâmes l'étude des mathématiques pour nous entretenir de philosophie positive; au bout de quelques mois, j'étais son disciple...

(1) Nous avons cru devoir faire figurer cette pièce, remise par M. d'Eichthal fils, en tête de la correspondance que nous publions.

Correspondances entre A. Comte et G. d'Eichthal pendant le séjour de ce dernier en Allemagne, du 23 mars 1824 au 4 septembre 1825.

2° G. D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE.

Etat de l'Allemagne du Sud. — Appréciation sommaire de l'ouvrage de Heeren.

Munich, 23 mars 1824.

Monsieur,

Ce n'est pas sans une espèce d'émotion que je commence cette lettre. Vous n'êtes point de ces personnes indifférentes avec lesquelles le cours de la vie noue et dénoue nos relations. Vous avez exercé sur moi une influence si décisive que je ne serais plus maître, quand bien même je le voudrais, d'en effacer les traces; et plus je m'étudie, plus je trouve que si vous m'avez assuré de nombreux moyens de bonheur dans la carrière que vous m'avez ouverte, pareillement, je serais un homme malheureux et déplacé dans toute autre carrière qui offrirait moins d'aliments à l'activité de mon esprit.

J'ai toujours attendu pour vous écrire, Monsieur, que j'eusse recueilli quelques choses intéressantes. Mais je m'aperçois, Monsieur, qu'en continuant d'attendre, je m'expose à perdre l'utilité que je puis retirer de votre correspondance, sans que je m'enrichisse par mes délais. Ni la ville où je séjourne, ni les études auxquelles je dois me livrer en ce moment ne sont propres à me fournir des matériaux.

Je ne saurais mieux caractériser la grande masse des hommes que j'ai vus jusqu'ici en Allemagne qu'en disant que c'est un peuple d'élèves de Rhétorique. Par exemple, il y a eu dernièrement une fête publique en l'honneur du Roi. Vous ne sauriez croire avec quelle prétention d'esprit chacun composait sa petite inscription, et avec quelle prétention elle était jugée. On donne encore une importance excessive aux ouvrages littéraires. Si vous entrez dans une bibliothèque, on vous exhibe maints auteurs classiques, maints ouvrages de premier ordre, dont le nom ne vous est jamais parvenu. Certes, ce n'est cependant pas tout à fait la faute des étrangers.

Quant aux doctrines religieuses et politiques, il n'est pas

besoin de vous dire que c'est de la critique et de la métaphysique toute pure. Le clergé est dans un état assez remarquable. Le bas clergé, qui ne manque pas d'instruction, est ici, à tous égards, au même niveau que les ministres protestants. L'interruption des relations avec la cour de Rome sous Bonaparte a beaucoup contribué à lui faire perdre son caractère; mais, depuis le rétablissement du Pape, le haut clergé, dirigé immédiatement par la cour de Rome, travaille avec assez de succès à reprendre son ancienne influence, et il est probable que le corps tout entier du clergé finira par remplir le rôle qu'il joue aujourd'hui en France, et qui me semble lui appartenir naturellement dans la lutte actuelle.

Du reste, pour bien connaître l'Allemagne, il faut aller à Berlin; et j'ai toujours l'intention de m'y rendre. J'y aurai aussi plus de facilité pour apprendre à parler allemand qu'à Munich.

Je crois, Monsieur, que l'étude dont je dois m'occuper le plus spécialement pendant mon séjour ici, c'est l'histoire. Je me suis mis à lire l'*Histoire du Commerce et de la Politique des peuples anciens*, par Heeren. C'est un ouvrage très estimable, écrit en partie dans la nouvelle tendance. Il a seulement le défaut de n'être pas assez serré. J'ai pris beaucoup d'informations depuis que je suis ici sur M. Fr. Bucholz. C'est un homme qui a beaucoup écrit tant sur l'histoire que sur la politique, principalement de nos jours. Son principal ouvrage historique est son ouvrage sur les Romains. Il fera aussi bientôt paraître un ouvrage sur le moyen âge. Malheureusement, je n'ai encore pu me procurer ici aucun de ses ouvrages. Il a la réputation d'avoir une très bonne tête.

Ce n'est pas une petite entreprise, Monsieur, que d'apprendre une nouvelle langue. L'habitude que j'ai de peu parler n'est pas un des moindres obstacles que j'éprouve, et le manque de personnes avec lesquelles j'ai un intérêt réel à m'entretenir augmente encore cet inconvénient. Cependant, je suis maintenant assez avancé pour être sûr d'arriver au but. Cet isolement ne m'est pas moins nuisible pour poursuivre mes autres études. Tous ces inconvénients disparaîtraient si j'étais à Berlin.

J'ai de bien vifs remerciements à vous faire, Monsieur, pour la bonté que vous avez eue de soumettre mon petit travail à M. de Blainville, et ce qu'il vous a témoigné à ce sujet m'a fait un plaisir bien sensible. Je suis persuadé que ce ne sera pas moins agréable pour mon père, qui est absent depuis plusieurs jours, et à qui je n'ai pas encore pu faire part de ce résultat. Je vous

avoue, Monsieur, que j'ai peu d'envie actuellement d'embrasser une carrière commerciale ; cette carrière exige un genre d'activité, un art de vivre avec les hommes que je n'ai pas. Je sais que mon père ne tient pas à ce que j'y rentre; enfin, j'espère pouvoir disposer d'une fortune suffisante pour assurer l'indépendance d'un homme raisonnable. Je reconnais bien tous les jours la nécessité d'avoir des idées justes sur ces matières ; mais enfin, il y a encore une foule de connaissances également nécessaires d'ailleurs. Adolphe suivra certainement cette partie ; il faudra que je trouve auprès de lui ce qui me manquera à cet égard. — Veuillez, je vous prie, m'écrire toute votre pensée à ce sujet, de même que sur tout ce que j'ai à faire. Je m'attends à recevoir au premier jour quelques exemplaires de votre ouvrage. J'ai déjà marqué à Adolphe le regret que vous n'ayez pas joint la seconde partie à la première. Dites-moi, je vous prie, les raisons qui vous ont déterminé. En général, je désire bien que vous me mettiez au courant de tout ce qui concerne votre entreprise. Où en sont les *industriels ?* Il me semble que ces doctrines viennent d'obtenir un bien beau triomphe dans cette session du Parlement anglais. C'est un grand plaisir pour moi, au milieu de cette inaction, de cette torpeur qui m'entoure, de pouvoir quelquefois reporter mes yeux sur cette Angleterre où la nature humaine a pris un si beau développement. On peut y observer en ce moment-ci l'institution du gouvernement à découvert et dans toute sa pureté.

Je termine, Monsieur, une lettre à laquelle j'aurais désiré donner plus d'intérêt. Mais, je vous l'ai déjà dit, je suis ici comme perdu. Le seul avantage que je retire de ce calme est de me porter beaucoup mieux ; c'est du moins quelque chose.

J'espère qu'Adolphe travaille bien, je lui recommande toujours de s'occuper exclusivement de mathématiques ; je crois bien que vous pensez comme moi à ce sujet ; puisque c'est le seul moyen d'entrer à l'Ecole, ce qui lui serait très nécessaire.

Veuillez me rappeler au souvenir de M. Rodrigue, et si cela n'est pas indiscret, remercier M. de Blainville de l'intérêt qu'il a bien voulu me témoigner.

Votre dévoué et reconnaissant élève,

G. D'EICHTHAL.

Au dos, de l'écriture de Comte, près de l'adresse, rue de la Vieille-Estrapade, n° 7. — Institution Jubé.

3° G. d'Eichthal a Auguste Comte.

Première appréciation de Bucholz et de son ouvrage « De la Nature de la Société ».

Munich, 19 avril 1824.

Mon cher Monsieur Comte,

J'attends votre réponse depuis plusieurs jours, j'espère la recevoir avant mon départ pour Berlin qui aura lieu le 23. Je ne veux point tarder plus longtemps à vous transmettre quelques résultats.

Depuis mon arrivée ici, je me suis beaucoup occupé de M. Fréd. Bucholz; c'est un homme qui a prodigieusement écrit. J'ai lu très attentivement un ouvrage publié par lui en 1810 et intitulé : *De la Nature de la Société, avec un coup d'œil sur l'avenir*. Les modifications que doit subir la politique pour devenir une *science*, et se mettre en harmonie avec l'état actuel des autres sciences, y sont profondément senties. Du reste, vous pourrez juger de la manière de voir actuelle de l'auteur à cet égard par le passage suivant que j'extrais du dernier numéro d'un journal historique qu'il publie à Berlin :

Il fait le tableau de l'Europe au commencement du XVIIe siècle. Après avoir parlé du progrès des découvertes positives, annoncées en tremblant par Copernic, défendues hautement par Galilée, et à la fin du siècle, mises en avant par Newton, il ajoute : Quelle différence entre les doctrines de Machiavel et celles de Bacon! Il est manifeste que le chancelier d'Angleterre a conduit l'esprit humain dans une route nouvelle, qui l'a éloigné de plus en plus d'un respect illimité pour les systèmes des anciens, et jusqu'à ce qu'enfin le dernier but ait été atteint de nos jours, par la création d'une *Science politique*.

Vous voyez que M. Bucholz est *décidément Baconien*. Ce nom me semble le plus convenable pour ceux qui suivent en politique la direction positive.

Les résultats auxquels il est parvenu dans son ouvrage de 1810 sont prodigieux, surtout si l'on considère l'époque de l'ouvrage. Les conséquences de la faculté physiologique d'où dérive la division du travail, la vocation de la noblesse comme directrice des travaux industriels, et les changements que l'ordre social actuel a nécessités dans sa composition, enfin l'existence d'un pouvoir spi-

rituel indépendamment des institutions théologiques, tous ces faits si importants, il les avait parfaitement *sentis* dès cette époque, et formellement exprimés. Je dis *sentis*, car il ne les établit point comme déduction, et son idée-mère est encore métaphysique. Mais il n'en est que plus étonnant qu'avec de si petits moyens il soit arrivé à de pareils résultats. Cela suppose une justesse de sens extraordinaire. D'après cela, vous pensez bien que je tâcherai de me mettre en rapport avec M. Bucholz; toutefois, je dois d'abord savoir ce qu'il est comme individu.

Je crois qu'en Allemagne les hommes capables d'idées positives en politique se trouvent beaucoup plus parmi les historiens que parmi les savants proprement dits. Cependant je dois vous parler d'un M. Dolinger, qui était professeur d'anatomie à Wurtzbourg, et vient d'être appelé récemment à Munich. Dans une espèce d'introduction à son cours, il a traité de l'anthropologie. Je n'ai pu assister qu'à ses deux dernières leçons où se trouvaient des idées qu'on peut appeler très *positives*.

Je m'en vais cesser la vie inactive que j'ai menée depuis trois mois pour me remettre au travail. J'ai eu plus d'une occasion pendant ce temps de me convaincre de l'importance qu'il y a à choisir son état d'après sa vocation. Aussi je continue à préférer la carrière scientifique à toute autre. Du reste, je vois tous les jours mieux l'importance des connaissances financières. Une théorie de l'argent dans M. de Bucholz, théorie qu'il déduit fort heureusement de la diversité des fonctions sociales, m'a donné bien des idées à ce sujet. Du reste, Monsieur, je vous prie de nouveau de me donner vos conseils. Il faut absolument que je prenne un parti. Mon père conservera toujours de l'inquiétude à mon égard, tant que je serai dans cette position mitoyenne. Il est même de mon devoir de vous dire qu'il n'est point encore rassuré sur mes relations avec vous. Mais qu'une fois ma vocation soit décidée, et tout ce qui paraît étrange, à juste titre, dans ma position actuelle ne sera plus même remarqué.

Avant de finir, je veux vous parler d'une chose assez remarquable : du grand nombre des étudiants pauvres; il n'y a guère de maison aisée ici qui n'en nourrisse quelqu'un à la table de sa cuisine.

Remettez, je vous prie, vos lettres à la maison.

Votre affectionné élève,

G. D'EICHTHAL.

4° Comte a d'Eichthal.

Son opinion sur le premier travail de d'Eichthal et ses dispositions philosophiques. — Histoire de sa rupture avec Saint-Simon. — Sur la publication du travail en 1824 : approbation de Humboldt, Guizot; ses rapports avec ce dernier. — Sur la situation politique.

Paris, 1er mai 1824.

Je vous demande bien pardon, mon cher Monsieur, du retard que j'ai mis à vous répondre. Je voulais vous écrire aussitôt après avoir reçu votre première lettre. Mais, j'ai eu précisément depuis ce moment une préoccupation continue, causée en partie par le travail, et en partie par des tracasseries dont je vous expliquerai tout à l'heure le motif principal, et qui m'a empêché absolument. Quoique cet état n'ait point encore tout à fait cessé, je ne veux cependant plus me priver plus longtemps du plaisir de m'entretenir avec vous, et j'espère que dorénavant je pourrai être plus exact.

Je dois commencer par réparer un oubli que j'ai eu à votre égard. Je me reproche de ne pas vous avoir exprimé assez convenablement avant votre départ toute mon opinion sur votre travail. Je vous prie de ne l'attribuer qu'à la précipitation de votre départ qui nous a empêché d'avoir aucune conversation approfondie depuis la communication de votre travail. Je ne saurais vous exprimer quel plaisir m'a fait cette production, en constatant de la manière la plus formelle votre vocation philosophique. Depuis longtemps, je n'avais point d'incertitude à cet égard, mais vous savez quelle force ajoute une vérification *à posteriori* à une conception conçue *à priori*. Je savais bien que par la manière dont vous avez pris les idées mathématiques, et par nos conversations, que votre esprit était éminemment porté aux généralités positives, et apte à saisir les plus étendues. Mais il me restait à décider, par expérience, si cette organisation était prononcée au degré suffisant pour que je pusse, sans légèreté, vous engager formellement à suivre la carrière scientifique. Votre travail a été pour moi cette expérience décisive. Mais, vu l'importance du conseil que vous m'avez demandé, vu les grands inconvénients qu'il y a à changer de carrière au bout d'un certain temps, même quand on est jeune, j'ai voulu prendre moi-même sur ce fait une consultation de M. de Blainville, dans l'opinion

duquel j'ai une parfaite confiance pour tout ce qui concerne la connaissance de l'homme. Je vous avoue franchement que c'est principalement cette considération qui m'a déterminé à lui communiquer votre travail. J'ai eu la satisfaction de voir qu'après un examen très approfondi, il a été en tout point de mon opinion, soit relativement à l'écrit même, soit par rapport à l'organisation philosophique dont il est un symptôme irrécusable. Depuis que cette expérience est entièrement terminée, votre vocation est irrévocablement décidée à mes yeux, et je vous engagerai désormais à suivre la carrière scientifique avec autant d'ardeur que j'y avais mis jusqu'à présent de réserve. Vous avez bien voulu jusqu'ici vous avouer pour mon élève ; mais permettez que, désormais, je vous regarde comme un confrère, et j'espère aussi comme un ami. Vous avez gagné la maitrise. Il ne me reste qu'à vous engager à profiter du temps que vous allez encore passer en Allemagne pour vous mettre au courant, comme vous avez déjà commencé de le faire, des idées philosophiques qu'on peut y trouver. Quant à vos études régulières, je vous conseille de songer à la physiologie le plus que vous pourrez; le pays où vous vous trouvez offre à cet égard beaucoup de ressources, au moins relativement. Je vous invite aussi, quoique vous n'embrassiez pas la carrière industrielle, à laquelle, franchement, je n'ai pas cru que vous fussiez réellement appelé, à ne pas négliger de vous tenir, autant que vous le pourrez, au courant des notions les plus générales à cet égard; vous devez saisir pour cela toutes les occasions favorables. Je regrette personnellement et je regretterai toujours de n'avoir pas une connaissance assez précise de cet ordre de combinaisons; mais il n'est plus temps pour moi; je suis lancé. Vous qui ne l'êtes pas autant, profitez, je vous en prie, des circonstances heureuses où vous êtes placé pour acquérir ce genre d'instruction. Plus vous refléchirez sur les principaux détails du grand phénomène du développement de l'espèce humaine, plus, je crois, vous éprouverez, comme je l'éprouve, l'utilité de cette classe de connaissances. Enfin, mon cher ami, tâchez, s'il est possible, et je crois qu'en effet cela est possible, d'avoir une meilleure éducation que je n'ai eue. Quand vous serez de retour ici, ce qui, j'espère, aura lieu bientôt, nous reparlerons de tout cela.

Je vous remercie des renseignements que vous voulez bien me donner sur l'Allemagne, et surtout sur les penseurs les plus rapprochés de notre tendance. Je suis particulièrement content, d'après ce que vous me dites, de M. de Bucholtz et je désire bien

que vous réalisiez votre projet d'entrer en relation avec lui ; je crois que cela vous sera utile, et servira aussi au progrès de la philosophie positive.

Depuis que vous êtes parti, il s'est passé un évènement assez important pour moi et qui aura une certaine influence sur la conduite de ma vie, je veux dire ma rupture complète et irrévocable avec M. de Saint-Simon. Je ne sais si cela vous étonnera beaucoup, mais du moins vous aviez les données suffisantes pour les prévoir, d'après la physiologie. Il y a trop de discordance entre mon organisation et la sienne, pour qu'il n'en résultât pas une divergence de plus en plus sensible aussitôt que les relations d'élève à maître auraient cessé, et elles sont entièrement terminées, depuis quatre ou cinq ans, ou plutôt elles n'ont jamais existé strictement dans le sens réel et vulgaire du mot. Mais cette divergence nécessaire qui, avec un autre caractère moral que celui de M. de Saint-Simon, aurait pu se réduire à une simple différence d'opinion, a produit et dû produire une scission totale avec un caractère tel que le sien. M. de Saint-Simon a un amour-propre qui rend toute combinaison réelle impossible avec lui à la longue, à moins qu'on ne fût un homme médiocre et qu'on ne voulût se résoudre à être son instrument. Il est convaincu que lui seul est en état de trouver des idées, et que les autres ne peuvent jamais prétendre qu'à exploiter les siennes de manière à les améliorer sous quelques rapports secondaires. Il pense d'ailleurs faire exception aux lois ordinaires de la physiologie, en croyant qu'il n'y a point d'âge pour lui, et qu'il a plus de valeur aujourd'hui que vingt ans auparavant, tandis que, dans le fait, ce qu'il pourrait faire de mieux maintenant serait de se retirer de l'activité philosophique. Ces inconvénients, supportables d'ailleurs s'ils se réduisaient à de simples ridicules, produisent malheureusement en lui la prétention la plus forte et la plus irrésistible à gouverner les autres, et j'ai eu particulièrement à en souffrir depuis fort longtemps. Depuis que je n'ai réellement plus rien à apprendre de M. de Saint-Simon, c'est-à-dire depuis quatre ou cinq ans et que je ne reste accolé à lui que par reconnaissance de ce que j'en ai appris autrefois, cette prétention est devenue pour moi de plus en plus gênante, en proportion des efforts qu'il m'a fallu faire pour m'y soustraire, sans que je l'aie toujours pu complètement. Je l'ai cependant supporté autant que je l'ai pu, mais ma patience a été au bout à la dernière épreuve qui a eu lieu au sujet de la publication de mon ouvrage, et dont je pourrais vous parler si vous étiez ici ; mais à cette distance, cela vous ennuierait. Néan-

moins, cela n'eût point été suffisant pour amener de ma part une rupture, si je n'avais eu à me plaindre sous un autre rapport tout à fait décisif. Depuis longtemps, j'ai acquis la preuve que M. de Saint-Simon cherche à me tenir en subalterne vis-à-vis du public et à s'approprier en majeure partie la gloire quelconque qui peut résulter de mes travaux. J'avais été prévenu il y a sept ans, quand je suis entré en relation avec lui, par des personnes qui, je le vois maintenant, le connaissaient bien, que sa moralité se réduit au fond au machiavélisme d'un homme qui a un but déterminé, celui de faire sensation dans le monde, et pour qui tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils atteignent à ce but, de telle sorte qu'il est susceptible des plus grands actes de générosité, mais à la condition qu'on soit pour lui un instrument dévoué. J'avais refusé, et même avec indignation, de croire à cet aperçu; mais aujourd'hui je suis forcément obligé de l'admettre comme résumé de mes relations avec lui. Le fait est que tant que je n'ai pas voulu avoir une existence distincte et indépendante de la sienne aux yeux du public (et effectivement tant que je suis resté simplement *élève*, c'est-à-dire dans les deux ou trois premières années, je ne l'ai pas cherché), je lui ai parfaitement convenu. Mais aussitôt que j'ai voulu être moi et paraître moi, il n'y a plus eu que tiraillements dans nos relations. Craignant d'être effacé par moi, il aurait voulu m'éliminer auprès du public. Vous ne sauriez croire combien il m'a fallu de peine pour arriver à ce que mon travail actuel portât mon nom; et même le grand intervalle qu'il y a entre la composition de ce travail et sa publication tient essentiellement à cette cause. Enfin, pour abréger, je vous dirai que ce n'est qu'à force d'expériences et d'observations particulières, continuées pendant quatre ou cinq ans, que je suis arrivé à penser sur son compte d'une manière aussi opposée à ma première opinion. Dans un tel état de choses, vous sentez que la relation ne se maintenait que par habitude, par amour de la paix de mon côté, et surtout faute d'une occasion qui fît éclore la scission. Cette occasion (si vous désirez le savoir, ce qui est actuellement peu important), s'est présentée lors de la publication de mon travail. D'abord c'est uniquement pour céder à la volonté de M. de Saint-Simon que mon premier volume paraît en deux parties, et je pense sur ce point tout à fait comme vous. Cette première chose a commencé à m'indisposer. Mais je l'ai été d'une manière tout à fait grave par l'intention qu'il m'a manifestée de donner à cela pour titre le sien : *Catéchisme des industriels*, troisième cahier, avec une introduction en tête faite par lui. Je

n'ai pas besoin de vous faire sentir combien une telle proposition, outre qu'elle était révoltante pour moi individuellement, se trouvait être ridicule pour le travail; dès lors, j'ai dû arrêter sur-le-champ cette explosion de domination, et il a fallu qu'il s'arrêtât puisque l'impression de mon ouvrage ne pouvait se faire sans mon aveu. Il a donc cédé, mais il a déclaré que, puisque je ne voulais pas le laisser directeur, il n'y avait plus d'association entre nous, mot auquel, je l'avoue, je ne me serais pas attendu, après des relations de sept ans que j'ai prolongées par sentiment et contre tous mes intérêts. Pour comble, il a usé de ruse dans la publication, de manière à faire paraître comme troisième cahier de son *Catéchisme* mon demi-volume, en violation d'une convention très expresse, dont M. Rodrigue avait été le garant réciproque. Je n'ai eu à ma disposition que cent exemplaires, tels que ceux que vous avez reçus, et tels qu'il était convenu que tous seraient. La vraie publication, qui consiste dans les mille exemplaires, me présente comme un homme ayant mission, de par M. de Saint-Simon, pour lui rédiger un de ses cahiers; mais heureusement, ce n'est pas là l'effet qu'a produit son procédé. Je ne veux pas vous ennuyer de tous ces détails, peut-être ne l'ai-je que déjà trop fait; mais vous savez qu'on est toujours diffus quand on parle de ses affaires à un ami. Vous voyez, en dernier résultat, que cette rupture est décisive, et que jamais il ne me sera possible de revenir là-dessus. Je vous avoue que j'en suis maintenant beaucoup plus content que fâché. Cet évènement devait arriver tôt ou tard, et je suis bien aise qu'il ait eu lieu au moment où je commence à me lancer dans le monde scientifique. Je sens mon existence intellectuelle se développer d'une manière plus franche et plus complète. Je suis tout ravi de la parfaite indépendance que j'acquiers par là dans la conduite, soit de mes travaux, soit de mes affaires (1). Je crois que les plus grands inconvénients seront pour M. de Saint-Simon, et que le tort qu'il a espéré me faire retombera sur lui. Je vous parlerai plus en détail de mes affaires à cet égard, si vous me marquez franche-

(1) Je le suis d'autant plus que bientôt, sans doute, la divergence capitale d'opinions qui existe entre nous devra amener une discussion pour laquelle cette rupture me met fort à l'aise. En résumé, ses cahiers ont déjà montré et développeront de plus en plus cette disposition qui est fondamentale en lui autant que possible, puisqu'elle résulte de son organisation, de son âge et de sa position, celle de changer les institutions avant que les doctrines soient refaites, disposition révolutionnaire avec laquelle je suis et dois être en opposition absolue.

ment que cela vous intéresse un peu, car je crains bien, je vous l'avoue, de vous ennuyer.

Vous avez vu par ce que je viens de vous dire que, de fait, mon travail n'est pas encore définitivement publié. Les mille exemplaires même de M. de Saint-Simon ont passé à ses souscripteurs ou à d'autres. Mes cent ont été, comme vous le pensez bien, distribués presque en totalité. Enfin, il n'y en a pas un seul chez les libraires. Je profiterai de cela pour remédier un peu à l'inconvénient de deux parties séparées; car, aussitôt que la seconde partie sera finie, je traiterai avec un libraire, ou je me procurerai des fonds de toute autre manière pour *publier* tout le volume à la fois, de telle sorte que mes envois actuels paraîtront une communication anticipée de la première partie à quelques esprits choisis.

Je suis encore un peu occupé de mes distributions, et ce n'est pas avant quinze jours que je pourrai me mettre à commencer à écrire la seconde partie. Je vous demande pardon de vous avoir caché la vérité à cet égard ; mais le fait est qu'il n'y a pas eu encore une ligne d'écrite à ce sujet. J'ai presque ici constamment employé mon temps à méditer ce travail, et beaucoup de tracasseries et de contrariétés de diverses natures m'ont empêché d'écrire plus tôt. Pour mettre un terme aux instances très importunes de M. de Saint-Simon à cet égard et à l'empressement plus flatteur, mais moins fatigant de M. Rodrigue et de quelques autres personnes, j'ai dit plusieurs fois que je m'occupais de l'écrire et même de le récrire, quoique je n'en fusse qu'à le penser, car jamais il ne m'est arrivé de rien écrire. Je vous prie de m'excuser si je vous ai traité à cet égard comme le commun des martyrs ; mais c'était, non pour que le secret fût mieux gardé, mais afin de n'avoir pas à m'embarrasser l'esprit de plusieurs versions sur le même fait. Dans ma manière de travailler, je n'écris que lorsque le sujet a été profondément pensé dans son ensemble, dans ses principales parties et même dans les détails les plus importants ; aussi ne suis-je pas longtemps à écrire et n'ai-je pas besoin de revenir sur ce que j'écris, si ce n'est sous des rapports infiniment peu graves. Je compte que ma seconde partie me prendra six semaines ou deux mois au plus à écrire, et que je m'occuperai immédiatement de sa publication.

Je n'ai qu'à me louer de l'accueil fait à mon ouvrage par les personnes qui l'ont reçu. Entre autres, j'ai eu la plus flatteuse approbation de M. de Humboldt, que je dois voir à ce sujet dans quelques jours. J'ai été agréablement affecté (je ne dis pas sur-

pris) de l'effet que ce travail a produit sur M. Guizot. Il m'en a témoigné par écrit une profonde et sincère satisfaction et, depuis j'ai pu voir par sa conversation que ces idées agissent sur lui. Je continuerai à le voir, et j'espère parvenir à modifier son système intellectuel utilement pour le public. C'est une organisation tout à fait scientifique, mais à laquelle il a manqué une éducation correspondante, et vous savez que, malheureusement, cela n'est pas réparable. Je n'espère donc pas effectuer sa conversion complète, mais seulement, comme je voudrais, la modifier assez pour rendre plus utile sa très grande valeur philosophique. Le point principal sur lequel nous avons été en opposition est le besoin absolu, suivant lui, des idées religieuses dans une proportion quelconque, à tous les âges possibles de la civilisation humaine. En un mot, comme vous le savez *à priori*, quoique moins métaphysique que tous les autres, c'est encore du kantisme qu'il déduit ses idées les plus générales. J'ai été aussi spécialement content de l'effet de mon ouvrage sur M. Flourens, jeune physiologiste que vous connaissez sans doute, de réputation, et qui a une très grande valeur philosophique. Je dois avoir avec lui un entretien important un de ces jours sur l'idée fondamentale de mon travail, l'application de la méthode positive à la science sociale.

Vous êtes aussi au courant que moi de la marche des événements en ce pays, aussi je n'ai rien à vous en dire. Vous voyez qu'elle est précisément telle que nous l'avions prévue. Je vous parlerai simplement d'un de ses résultats que j'ai été particulièrement à portée d'observer. L'allure politique de la Sainte-Alliance et celle du ministère français ont pour effet principal d'empêcher toute activité politique pratique dans les peuples. Outre le grand bien, le bien suprême de la paix que cette conduite nous assure et qu'elle seule peut nous assurer dans l'état présent des esprits, il en résulte cet heureux effet d'obliger à penser, à se replier sur soi-même, à renouveler ses doctrines. Les vainqueurs, soit en blé, soit en herbe, n'aiment guère qu'on leur fasse la morale, mais les vaincus l'écoutent volontiers et sont disposés à la suivre. Aussi, depuis quelque temps, il pleut des moralistes qui prédisent d'après l'événement la chute du libéralisme, laquelle, du reste, les bons esprits auraient dû facilement deviner ; mais, si quelques-uns l'ont fait, un bien plus grand nombre veut le paraître.

Néanmoins, cela n'est que l'abus d'une disposition très utile, celle de la refonte des idées politiques. Il y a en projet deux so-

ciétés de sciences morales et politiques qui doivent publier un volume par mois, dans le genre de la *Revue d'Edimbourg* ; l'une est doctrinaire, l'autre industrielle. On me propose de faire partie de chacune ; je suis tout disposé à accepter, pourvu que cela me convienne ; c'est-à-dire ne dérange pas mes travaux, ce qui exige vraisemblablement que cette coopération, qui ne peut être pour moi que d'un intérêt secondaire intellectuellement, soit assez productive financièrement pour me dispenser d'employer mon temps à d'autres moyens d'existence. Je pourrai probablement vous dire à cet égard quelque chose de décisif dans ma prochaine lettre.

Je suis maintenant content de votre frère ; il s'est mis réellement à travailler avec assez de suite, il ne s'occupe que de mathématiques, et il va bien. J'espère beaucoup que, si ce train se soutient encore trois mois, il entrera à l'école, au moins avec M. Poinsot ; ce qui, j'en suis convaincu, est pour lui d'une importance majeure.

Adieu, mon cher M. d'Eichthal, vous voyez que je jouis largement du plaisir de m'entretenir avec vous. Mais, comme vous êtes le seul homme avec lequel je sois en harmonie au degré où nous le sommes, vous ne trouverez pas étrange qu'en attendant l'heureux moment de votre retour, je cherche à prolonger le plus longtemps possible cette conversation trop rare.

Votre ami, Auguste COMTE.

Je vous prie de présenter mes hommages à M. votre père. Je lui aurais adressé personnellement un exemplaire de mon ouvrage si javais cru qu'il l'eût pour agréable. Je ne doute point que les préventions très naturelles qu'il a conçues à mon égard ne finissent par se dissiper complètement. Je crois avec vous que, lorsque votre vocation sera tout à fait prononcée, vous n'éprouverez plus de sa part aucun obstacle pour suivre l'honorable carrière à laquelle vous êtes prédestiné. Les hommes, qui ne connaissent pas la *physiologie* ou qui n'ont pas en eux-mêmes le sentiment d'une de ces vocations exclusives ne conçoivent pas toute l'importance, toute la prépondérance qu'elles exercent sur la vie d'un homme ; mais, quand elles sont révélées extérieurement d'une manière non équivoque, les hommes raisonnables, comme M. votre père, finissent toujours par céder, lorsqu'elles ont un but honorable. Aussi, je n'ai pas d'inquiétude à ce sujet.

J'ai oublié de vous expliquer le motif de l'avertissement que vous avez lu en tête de mon travail et qui a dû vous étonner. Ce qu'il y a là de personnel à M. de Saint-Simon a pour but d'obtempérer à son désir de faire connaître au public nos relations avec plus de développement que par le mot d'*élève*; ainsi c'est une affaire de complaisance. Je crois que le titre élève était plus que suffisant, et même, comme le disait M. de Blainville, il dénonce plus que la réalité, bien certainement. Mais, M. de Saint-Simon ayant trouvé que ce n'est pas assez, j'ai fait cela pour lui ôter tout prétexte d'accusation, c'était peu après notre rupture. J'espérais que cet acte de complaisance modifierait ses dispositions à mon égard ; au contraire, c'est depuis qu'a eu lieu le trait dont je vous ai parlé de violation de parole. Vous sentez bien que, d'après cela, je supprimerai ces détails, afin que vous compreniez clairement la cause d'un exposé personnel, qui doit paraître de fort peu d'intérêt et même assez ridicule au public.

J'ai présenté vos hommages à M. de Blainville, qui m'a chargé de vous exprimer combien il a regretté, après la lecture de votre travail, que vous n'eussiez pas profité avant votre départ de l'offre qu'il vous avait faite de conversation physiologique à son cours; il compte beaucoup que vous réparerez celui-ci à votre retour.

5° Lettre de d'Eichthal a Comte.

Réponse à la confidence de Comte relativement à la rupture avec Saint-Simon. — A propos de l'opuscule de 1824. — Krug et sa « restauration des sciences politiques ». — Annonce de l'envoi de l'ouvrage de Bucholz avec extraits traduits du chap. Ier sur le pouvoir spirituel; et appréciation sommaire. — Rapports avec Bucholz. — Le monde scientifique et littéraire allemand.

Berlin, 11 mai 1824.

Mon cher Monsieur Comte,

Votre dernière lettre m'a fait grand plaisir; car, si, au milieu de ceux qui vous entourent, je suis le seul avec qui vous vous entendez entièrement, vous concevez que la réciproque est encore plus vraie pour moi. Vous me dites de mettre de côté le titre d'élève ; j'y consens, car c'est plus expéditif; il serait trop long lorqueje discute sur nos doctrines, de dire : mon maître a dit ceci ou

cela; du reste, croyez bien que cette omission n'entraînera jamais de ma part, ni même de celle du public, l'oubli des rapports qui ont existé et existeront encore longtemps entre mon maître et moi. Vous avez craint de me placer dans la même position où vous vous trouvez à l'égard de M. de Saint-Simon. En vérité, mon cher Monsieur Comte, cette affaire-là vous tient bien au cœur, et je le conçois, puisque vous vous trouvez cruellement trompé. Je vous avoue qu'à votre place je me serais esquivé il y a longtemps, et je ne m'en serais fait nul scrupule, car puisqu'il était bien certain que cela devait finir ainsi, vous ne deviez pas attendre que la bombe éclatât ; vous auriez dû découdre, quelque sensible que dût être un tel procédé à un cœur bien né. J'ai fait et je fais tous les jours de semblables pas : combien de personnes j'ai dû planter là, quoique je souffrisse et beaucoup de la peine que cela leur faisait; mais il vaut mieux faire ces choses-là plus tôt que plus tard. Du reste, j'ai acquis pas mal d'expérience pour toutes ces petites tracasseries de famille, et je veux vous donner un conseil. Je ne pense pas que vous ayez de discussion d'intérêt avec M. de Saint-Simon ; en ce cas, laissez-le aller son train, n'accolez pas, même dans une dispute, votre nom au sien ; qu'il dise tout ce qu'il voudra, gardez-vous de vous en mêler, cela ne vous touche pas. Je n'ai pas attendu votre lettre pour retrancher des exemplaires que j'ai communiqués votre petit préambule. Je me suis permis d'y substituer dans l'un des exemplaires une table des matières, espèce d'analyse qui est toujours fort utile en tête d'un ouvrage et sert beaucoup à saisir la suite des idées. A ce propos, je veux vous parler de votre ouvrage, je l'ai relu sur la route de Bamberg à Leipsig avec un vif plaisir, comme vous pensez. Je crois, comme je vous l'ai déjà dit (1), que les deux parties doivent paraître ensemble, et de plus, contre ma première opinion, je crois que le tableau historique doit être placé le premier, non point en vertu de l'ordre logique, car ce serait le contraire, mais par la même raison qui fait qu'il faut faire des multiplications avant d'en apporter la théorie, etc. Pour un homme qui n'a pas en vue un tel travail, vos considérations sur la science politique sont trop abstraites ; pour la plupart des têtes, ce ne sera que de la métaphysique ; du reste, je ne vou-

(1) J'en aurais fait autant que vous pour ce qui est de vous avoir trompé sur votre travail, et le conçois parfaitement. Jusqu'à ce que les lois de l'hygiène cérébrale soient connues, il faut bien se tirer d'affaire par artifice.

drais pas prononcer. A ce sujet, je vous rappellerai encore l'*Histoire universelle* de Bossuet ; c'était la première fois que l'histoire a été traitée autrement qu'une chronologie, et, comme son point de vue (l'établissement du christianianisme) est incontestablement juste, il est impossible qu'un homme de son talent n'ait pas réussi en partie.

Vous me parlez des offres qu'on vous a faites dans deux sociétés de sciences politiques. Je sais déjà ce que c'est que la société doctrinaire dont le but est littéraire, il reste à former la société scientifique ; j'espère que vous n'y avez pas renoncé.

En passant à Leipsig, j'ai trouvé un ancien camarade, connaissance de Guizot, qui lui en avait envoyé le *prospectus* ; cela a mis la conversation en train sur ce sujet. Il m'a montré un ouvrage tout nouveau d'un professeur Krug, de Leipsig, intitulé : *De la restauration des sciences politiques*. J'ai parcouru la table des matières et la conclusion : ce n'est pas grand'chose ; cependant, il a bien vu que la lutte actuelle n'est que la continuation de la lutte entre les doctrines de Platon et d'Aristote ; par une transposition que vous vous expliquerez facilement, Aristote est les ultra et Platon, les libéraux ; mais, je vous le répète, je crois que l'ouvrage est très mauvais. J'ai laissé un exemplaire de votre ouvrage à Leipsig.

J'ai profité d'une occasion à Leipsig pour vous envoyer l'ouvrage de Bucholz avec des extraits du chapitre sur le pouvoir spirituel ; la personne qui vous l'enverra se nomme Veersen, rue de Cléry, nº 36. Tout l'ouvrage est intéressant ; il y a une excellente théorie de l'argent. Vous ferez bien de la passer à l'*allemand (sic)* Guizot (je désire cependant qu'à la fin l'ouvrage me reste, s'il est possible) avec lequel, soit dit en passant, vous ne devriez guère parler de religion. Guizot est le français qui a le plus d'autorité en Allemagne. Dans ce que j'ai traduit, je dois vous prévenir que j'ai passé ce qui ne valait rien. Il y a un mot qui vous paraîtra équivoque et qui revient très souvent (*Naturgericht)*; je l'ai traduit loi naturelle ; il faut toujours mettre (ce qui est bien mieux) lois de la nature.

Il faut enfin que je vous parle de Bucholz. J'ai été le voir ce matin, et nous avons eu immédiatement une conversation de deux heures. C'est un homme superbe, grand, unè tête magnifique et pleine de génie ; malheureusement il a plus de cinquante ans, c'est trop. Les idées que je m'étais formées de lui, à *priori*, se sont exactement réalisées. On peut dire qu'il a tout le système positif dans la tête ; mais il n'y est pas seul. Il a senti, comme

je vous l'ai dit, plutôt que déduit ; comme ses idées n'ont naturellement pas trouvé prise, faute de voir la série à laquelle elles se rattachaient, il a souvent désespéré, il a reculé. Je vous jure qu'en comparant le caractère de ses anciens et de ses nouveaux écrits, qui cependant contiennent à peu près une quantité égale de bonnes choses, j'étais certain du fait. Quand je lui ai parlé des idées qu'il avait émises sur les modifications du pouvoir spirituel, il m'a répondu : « J'étais bien jeune encore, c'était une plaisanterie. » Il est très possible aussi que la crainte du gouvernement eût un peu agi sur lui. Mais, sous d'autres rapports, j'ai été bien content de lui. « Celui qui veut étudier la politique doit connaître tout le système de la nature, m'a-t-il dit d'abord, c'est à cette occasion que je lui ai demandé s'il fallait traduire dans son livre loi naturelle ou loi de la nature. Quand je lui ai demandé ses conseils, il m'a dit : « Tâchez d'acquérir un bon fonds, étudiez la chimie, la physique ; j'ai regretté toute ma vie de n'avoir pu me livrer plus entièrement à ces sciences, afin de mieux connaître les lois de la nature. Du reste, suivez un petit nombre de cours et travaillez dans votre chambre. » C'est la première personne en Allemagne qui ne m'ait pas dit d'être sur mes gardes du matin au soir. Ses idées sur la religion sont encore d'un *déisme absolu*, seul moyen, comme il le dit déjà dans son ouvrage, de n'être en contradiction avec aucune découverte (1). Au total, je me suis retiré très satisfait ; il a reçu votre ouvrage avec une vive curiosité, et je ne doute pas qu'il ait la plus vive influence sur lui, mais la métaphysique coexiste. C'est un homme qui entend les deux langues, mais ne sait pas laquelle il faut parler. Il serait possible de le déterminer à consacrer son journal à cette cause. Une fois qu'il aura vu clairement le but, il a tout ce qu'il faut pour y marcher. Notre conversation se fait assez singulièrement : je lui parle français, il me parle allemand.

Je ne compte suivre de cours que deux cours d'Ermann et un cours de statistique de Raume. Ermann, que j'ai entendu plusieurs fois, professe les idées les plus saines en fait de philosophie scientifique ; j'espère pouvoir le cultiver de plus près. L'étude de la physiologie m'offrirait ici des difficultés de plus d'un genre ; je ne crois pas que je la tente du reste. Je compte rester ici tout l'été et aller reprendre à Paris les cours d'études

(1) Le Christianisme a un vice capital, m'a-t-il dit, c'est de faire abstraction des phénomènes naturels.

d'hiver. Il y a ici un cours intitulé : histoire des sciences politiques, par Schubert, je verrai ce que c'est. Le succès que vous avez obtenu m'a fait un bien vif plaisir. Il serait peut-être utile de vous mettre en communication avec M. Bailly, jeune physiologiste, qui a exécuté ses travaux à Rome, et dont un certain Mémoire à l'Académie des sciences fit tant de scandale. Un philologue allemand qui l'a connu à Rome m'en a parlé dernièrement et m'a dit qu'il s'était beaucoup occupé de philosophie. Les Allemands sont tout hors d'eux-mêmes quand ils voient un jeune Français qui sait quelque chose. Mme de Staël a dit un mot bien fin : qu'on s'occupait encore en Allemagne des anecdotes de la cour de Louis XIV. Ils lisent Fontenelle et autres que nous ne lisons plus et croient connaître la nation ; quant aux événements du jour, on s'occupe ici, comme partout, de la réduction des rentes. Ce que je vois de plus clair, c'est que quelques nouveaux millions passeront encore dans la poche des financiers. La concentration de l'argent à la cour de Rome a été le moyen de l'établissement de la puissance papale ; la même concentration entre les mains des financiers sera celui de l'établissement du nouveau système. En passant, je vous dirai que je crois avoir une bonne occasion d'acquérir quelques connaissances financières. Je suis fort content de ce que vous me dites d'Adolphe ; ses lettres ont pris depuis quelque temps un caractère beaucoup plus ferme et plus nourri ; mais tâchez qu'il entre à l'école à quelque prix que ce soit. Il serait bon qu'il prît maintenant un répétiteur dans le sens de machine à répétition ; ce n'est pas vous qui vous acquitteriez bien de cela. Je vous prie de lui faire cela : bien entendu que cela ne l'empêchera pas de continuer avec vous. Il est temps de finir ma lettre. Ne manquez pas, je vous prie, de me marquer tout ce que vous aurez d'intéressant. Si je puis vous être utile dans vos affaires particulières, dites-le moi. Tâchez seulement d'oublier votre affaire avec Saint-Simon, qui ne sera rien si vous restez tranquille. Si l'amitié consiste dans une parfaite harmonie, je puis bien signer,

Votre ami, G. D'EICHTHAL.

Au dos, écrit de la main de M. G. d'Eichthal, Berlin, 11 mai 1824. — Bucholz, Saint-Simon.

6° Auguste Comte a G. d'Eichthal.

Ses rapports avec d'Eichthal. — Avec Saint-Simon. — L'opuscule de 1824 ; son envoi à Cuvier. — Réponse aux observations de d'Eichthal sur l'opuscule. — Sur l'ouvrage de Krug et celui de Bucholz. — Rapports avec Guizot. — M. Bailly. — L'association scientifique.

Paris, le 6 juin 1824.

Il m'a été impossible, mon cher M. d'Eichthal, de répondre plus tôt à votre dernière lettre. Je vous remercie beaucoup de l'exactitude que vous mettez dans notre correspondance, et je vous prie de ne pas y renoncer, car elle est pour moi une source de jouissances dont je n'ai nullement la possibilité de retrouver ailleurs la compensation. Je vous sais un gré infini des choses aimables que vous voulez bien me dire au sujet de notre relation ; aussi je vous prie de ne pas croire que la recommandation que je vous ai faite dans ma dernière lettre eut pris sa source dans la crainte de vous placer comme vous le dites à mon égard dans la même situation que j'ai été envers M. de Saint-Simon, car cela est heureusement impossible, pour plusieurs raisons, et principalement parce que, quels que soient d'ailleurs mes défauts, je n'ai pas de prétentions aussi exclusives et une manière aussi fausse de juger les hommes. Je vous remercie bien vivement de vos offres franches et cordiales relativement à nos affaires particulières ; il est possible que je me trouve obligé d'en profiter, et alors je vous le dirai sans détour, comme à l'homme pour lequel je n'ai jamais éprouvé la plus forte tendance expansive, ce qui, je crois, vient de la parfaite harmonie de nos organisations.

Je suis on ne peut plus disposé à suivre le sage conseil que vous me donnez avant que votre suffrage ne vînt m'y fortifier. Cet événement, comme vous l'avez remarqué, m'a profondément remué dans le premier moment, vu la confiance parfaite et sans exemple que j'avais placée en cet homme, et dont il m'a si cruellement détrompé. Mais quelque ulcéré qu'ait jamais été mon cœur, ma raison a toujours assez d'empire pour me faire prendre la ferme résolution de ne jamais me mêler dans les disputes quelconques qu'il chercherait à provoquer vis-à-vis du public, et de ne jamais laisser altérer le moins du monde l'exposition méthodique de mes idées par le soin d'une polémique dont je n'ai nullement besoin de me mêler pour que tout le ridicule en re-

tombe sur lui. Il va publier, à ce que j'ai appris, un quatrième cahier dont notre rupture a été le motif déterminant, et qui sera d'une inconvenance intellectuelle et d'un ridicule achevés. Ne craignez pas que ce bel exemple influe jamais sur moi ; mon tems est trop prédestiné pour que je le puisse perdre en misères de ce genre. Je vous avoue que maintenant je suis à ce sujet dans une situation fort calme ; je blâme avec la même fermeté les procédés dont j'ai eu à souffrir, mais il n'en résulte pour moi d'autre sentiment que celui d'une inébranlable résolution de ne jamais laisser renouer, même à un degré infiniment petit, une telle relation. Je suis, d'ailleurs, maintenant, de plus en plus content de cet événement ; il n'a, sans doute, été qu'une occasion de faire éclater une scission inévitable, et même depuis longtems ; mais je suis fort aise que cela soit fini, et que cette occasion ait eu lieu alors, plutôt qu'à l'époque où j'aurais eu déjà une relation établie avec le public.

Depuis ma dernière lettre, j'ai eu toujours de nouveaux motifs d'être content de ma publication. Un suffrage remarquable qui vous fera sans doute le même plaisir qu'à moi, est celui de l'académie des sciences. Je lui ai envoyé officiellement un exemplaire avec une lettre explicative, dans laquelle cependant j'ai cru ne pas devoir aller jusqu'à demander un rapport. Je m'attendais à un simple accusé de réception par forme de politesse, ou même à un silence total, qui est la mesure ordinaire de l'académie pour les ouvrages politiques. J'ai été agréablement surpris en recevant du secrétaire perpétuel, au nom de l'académie, une lettre contenant une adhésion aussi expressive que puissent se permettre des gens qui ont et qui doivent avoir la crainte de se compromettre. Le secrétaire, qui était le prudent Cuvier, y a même joint pour son compte un *post-scriptum* assez formel. C'est là le suffrage qui m'a le plus étonné. En tout, je suis bien aise maintenant qu'une suite d'événements non calculée est (*sic*) arrangé les choses de la manière dont elles ont eu lieu. Ceci n'est point et ne passe point pour une publication, puisque Saint-Simon ne met rien en vente et que ses envois sont à peu près perdus (comme des traités d'optique envoyés à des aveugles). Or, dans cette mesure, il n'y a pas d'inconvénient à cette communication anticipée, et, au contraire, elle prépare à merveille la sensation que doit produire la véritable publication, celle du volume entier. Sous le rapport matériel même, auquel je ne pensais pas d'abord, cela facilitera cette publication, car je vois que l'effet produit me fera trouver aisément des libraires avec lesquels je puisse traiter

pour le volume, ce qui aurait été peut-être difficile sans cela, en supposant d'ailleurs que je sois obligé d'avoir recours à cette ressource, ce que je tâcherai d'éviter si je le puis, désirant rester autant que possible le maître suprême de mon travail.

Je suis bien fâché, mon cher Monsieur, de ne point pouvoir être de votre avis au sujet de l'ordre dans lequel doivent être placées les deux parties de mon volume. Mais en bonne méthode, cela m'est impossible. Vous n'avez point assez réfléchi, je crois, à une loi essentielle que je n'ai d'ailleurs vue bien clairement moi-même que depuis peu de tems, et qui est décisive en cette matière. Elle consiste en ce que la première exposition d'un ensemble quelconque d'idées est toujours et nécessairement historique, qu'elle ne peut devenir dogmatique que par suite d'une élaboration totale qui exige beaucoup de tems et qui d'ailleurs ne peut résulter que d'une discussion établie et provoquée par la première exposition. Si vous vérifiez cette loi dans les cas positifs non sujets à contestation (et certes les exemples ne vous manqueront pas), et que vous l'appliquiez ensuite au cas actuel, vous ne saurez vous empêcher (je le crois fermement), de penser comme moi. C'est par ce principe que viennent se résumer et s'expliquer les répugnances d'abord presque purement instinctives, et ensuite de plus en plus réfléchies, mais toujours très prononcées, que j'avais apportées, conformément à l'adoption de tout autre ordre que celui auquel je me suis arrêté. Songez donc que tout le travail est combiné dans le sens de cet ordre, que la première partie ou serait insignifiante ou devrait être totalement refondue pour devenir la seconde, etc.; qu'enfin, pour m'exprimer sous la forme d'un exemple, le *Discours sur la méthode* a précédé et la formation et l'exposition de tout le système de Descartes. Je crois, mon cher Monsieur, que vous avez cédé trop facilement au sentiment d'un inconvénient qui est réel, mais qui n'a pas l'importance que vous y attachez. C'est celui du défaut de clarté résultant de ma disposition, vu la nature trop abstraite de ma première partie pour le commun des lecteurs. Cet inconvénient eût-il toute la valeur que vous lui donnez, l'ordre adopté devrait encore, ce me semble, être maintenu, car il y aurait à l'intervertir de beaucoup plus graves conséquences. Mais, en second lieu, je crois cet inconvénient assez mince. Car, observez d'abord que dans un ouvrage de cette nature, c'est peine perdue que de calculer pour le commun des lecteurs, attendu que le travail ne leur est point adressé, et que, quelque biais qu'on prenne, il ne leur parviendra pas au moins de longtems. En outre, ce travail est évidemment

destiné à être lu deux fois, et ceux qui ne voudraient pas se soumettre à cette condition, l'affaire ne les regarde pas, il ne faut pas songer à eux; dès lors, quand même à la première lecture le vice en question (que d'ailleurs je ne dissimule pas) eût fait un très mauvais effet, la seconde lecture y remédierait nécessairement. Je ne doute pas qu'en pesant convenablement tous ces divers motifs vous ne finissiez par être encore de votre premier avis.

Avant l'arrivée de votre lettre, j'avais eu communication par Guizot de l'ouvrage du professeur Krüg dont vous me parlez. J'en ai fait traduire ses passages les plus marquants et j'en porte absolument le même jugement que vous. Tout cela est excessivement faible, mais il y a un certain sentiment réel, quoique bien vague, de la situation du monde social.

J'ai été beaucoup plus content de l'ouvrage de M. Bucholz que vous m'avez envoyé. Je ne le connaissais que par vos extraits, et je l'ai donné à traduire au jeune Eugène Rodrigue qui est assez intelligent pour en connaître les passages les plus importants. Je pense absolument comme vous à l'égard de ce professeur. C'est un homme né pour la méthode positive, et qui la conçoit bien, mais à qui le défaut d'une éducation scientifique n'a pas permis de l'adopter avec cette plénitude d'appropriation nécessaire pour la faire valoir : je suis fort aise que vous vous soyez mis en rapport avec lui, et je trouve les paroles que vous me rapportez de lui plus décisives en sa faveur que tout le reste. Je vous engage beaucoup à cultiver cette relation pendant votre séjour à Berlin. J'ai appris par une lettre que vous m'avez écrite postérieurement à votre père que M. Bucholtz avait été très content de mon livre, et demandait l'autorisation d'en rendre compte dans son journal. Je vous prie de lui exprimer toute ma reconnaissance de son approbation, et de lui faire savoir combien je lui aurai d'obligation d'être connu en Allemagne par un jugement aussi décisif et aussi important que le sien. Je vous ai adressé pour lui, dernièrement, un exemplaire que vous lui aurez sans doute fait agréer en mon nom. Je n'avais pas le tems d'écrire en ce moment; mais je pense bien que vous n'aurez pas eu d'incertitude sur la signification de cet envoi. Il est fâcheux que M. Bucholtz soit âgé; mais il peut néanmoins avec sa capacité être fort utile au grand œuvre de l'établissement final de la philosophie positive.

Je continue à causer de tems en tems avec Guizot, et j'en porte toujours le même jugement; il est à peu près dans le même cas que M. Bucholtz, pour le rapport entre l'organisation et l'éducation, mais bien moins rapproché que lui de la direction purement

positive. Le Kantisme le domine encore en dernière analyse. Notre principale discussion a roulé sur la division entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, qu'il ne veut pas absolument admettre.

Je crois, en effet, que ceux qui ignorent les sciences ne doivent pas pouvoir comprendre clairement la distinction tranchée et le rapport réel de la théorie et de la pratique, dont le grand principe social des deux pouvoirs n'est que l'application. Il m'a semblé, en outre, parce que je l'ai vu en lui, que les hommes qui ont été au pouvoir pendant quelque tems sont nécessairement faussés en ceci qu'ils ne peuvent pas admettre la possibilité de raisonnements positifs sur la conduite générale de la société chez ceux qui n'ont jamais manié les affaires publiques temporelles. En tout, c'est grand dommage qu'un homme tel que lui soit ainsi presque paralysé pour le progrès et la société, car il a une très forte tête. Son cas est un exemple bien frappant de l'importance de l'éducation dans les hommes même les plus marquants.

J'avais pensé, quelques jours avant la réception de votre lettre, et d'après une indication de M. de Blainville, à me mettre en rapport avec M. Bailly. Je l'ai beaucoup connu il y a sept ou huit ans, quand il étudiait en médecine, et qu'il était élève de Gall. C'est un très bon esprit, avec lequel je vais m'attacher à renouveller une relation. Je savais qu'il avait été à Rome; mais j'ignorais son retour, sans quoi j'aurais de moi-même pensé à lui. Je pourrai, je crois, vous en parler dans ma prochaine lettre.

Les évênements vous inspirent sans doute les mêmes réflexions qu'à moi. Le rejet de la loi des rentes, qui est aujourd'hui à l'ordre du jour, est une affaire de peu d'importance politique, c'est un acte des rentiers de la Chambre des Pairs. La plus grave conséquence serait le renvoi de Villèle, mais j'espère qu'il n'aura pas lieu, et tout porte à le croire. Je dis, j'espère, car il m'est démontré à peu près que nous perdrions au change. La loi reviendra, sans doute, l'année prochaine, un peu adoucie dans ce qu'elle a de trop brusqué, et escortée d'une fournée de pairs qui lui évitera la répétition du même désappointement. Je crois la chose bonne en elle-même, sauf le mode d'exécution sur lequel je n'ai point d'opinion. Vous voyez par les évênements généraux les plus récents, et notamment par les affaires du Portugal que la Sainte-Alliance est décidément ministérielle, comme je l'ai toujours pensé. Il serait difficile aujourd'hui qu'elle fût autre chose; les ultrà et les libéraux sont et seront en dehors, ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que leur influence soit nulle.

La société doctrinaire est tombée avant de naître; l'anarchie l'a empêchée de se former, et cela était facile à prévoir. Quant à l'autre, elle aura lieu, je crois; mais elle ne présentera d'ici à longtems qu'un intérêt médiocre. Je ne pourrai regarder, quant à moi, ma coopération à son journal mensuel que comme une affaire purement d'existence, et mes travaux seront toujours en dehors. La véritable société scientifique n'est pas encore tout à fait mûre; sans doute je saisirai toutes les occasions de déterminer sa formation immédiate, ce sera la grande affaire pratique de ma vie, mais j'ai peu d'espoir d'y parvenir tout de suite. Pour mieux dire, cette société a un commencement d'existence, mais, à vous parler franchement, elle se compose en réalité de vous et de moi, qui seuls jusqu'à présent avons rempli toutes les conditions fondamentales indispensables pour une association de cette nature. Il ne suffit pas de se réunir, de dîner ensemble, et de s'intituler société : il faut s'entendre et se comprendre sans s'être jamais vus, comme l'ont fait dans ces derniers tems les Jésuites, et tout récemment pendant quelques années les Jacobins. Voilà ce que j'appelle société, sauf la différence du but; le reste est pour les gobe-mouches. Il y a bien société partielle entre tous les savants, mais seulement sur les idées particulières, les seules encore positivistes. C'est au développement des doctrines positives à donner à ces sociétés un caractère général et je crois que tout est prématuré avant. Les sociétés manquent véritablement. Il faut d'abord que ce soient des jeunes gens; en second lieu, plus j'acquiers d'expérience, plus je vois combien est stricte et absolue la condition d'avoir étudié les diverses sciences positives; et, enfin, comme chose secondaire, il faut une disponibilité d'esprit et d'existence encore très rares. Il existe, sans doute, bien plus de jeunes gens remplissant toutes ces conditions que nous n'en supposons, et la communication des idées nous les révèlera et à eux-mêmes. Mais à (1) de vous compter pour que le nombre puisse être assez considérable pour influer puissamment sur la société avant qu'un établissement concerté *ad hoc* ne s'occupe de les former. C'est là comme mesure pratique immédiate, la chose à laquelle je tendrai constamment, et qui résultera, j'espère, de tous mes travaux politiques positifs. Mais, jusque là il ne faut pas compter sérieusement sur une fondation de société parce qu'elle n'est pas possible, attendu que la réunion

(1) Les mots omis ont été arrachés dans l'original en décachetant la lettre.

des conditions indispensables pour les sociétaires est une chose trop rare pour être probable.

Votre frère continue à travailler assez bien, et je suis content de sa tenue. Il s'est arrangé pour se faire interroger couramment par un de ses camarades plus fort que lui, ce qui remplit mieux le but pour lui qu'une machine à répétition, J'espère bien qu'il entrera à l'école s'il tombe sur Poinsot; mais avec les deux autres, je ne puis répondre de rien, car je crois que c'est presque une loterie; pour moi-même, je vous avoue que je ne m'y fierais pas.

Adieu, mon cher Monsieur d'Eichthal, je désire bien vivement que vous n'ajourniez pas plus lontems que vous ne l'annoncez le moment de votre retour. En attendant, ne laissez pas languir notre correspondance. Vous voyez par mon bavardage que j'y prends plaisir.

Votre ami,

Auguste COMTE.

Au dos, de la main de M. G. d'Eichthal.

Ses rapports avec moi ; — avec Saint-Simon ; — la politique positive ; — Bucholz et Guizot ; — M. Bailly : — l'Association scientifique.

7° G. D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE.

La philosophie en Allemagne. — Appréciation de Herder et de ses « Idées sur une histoire philosophique du genre humain ». — Renseignements sur Bucholz.

Berlin, le 6 juin 1824.

Mon cher monsieur Comte,

J'ai déjà terminé depuis plusieurs jours une lettre assez longue que je voulais vous envoyer, et où je vous donnais tout ce que j'ai pu jusqu'ici recueillir de renseignements sur l'Allemagne, mais comme il y a d'autres choses que je désire vous faire parvenir, et que j'espère avoir bientôt une occasion, j'en ai différé l'envoi.

D'ailleurs j'avais toujours le désir de compléter une idée que je vous exposais dans cette lettre : d'après quelques aperçus, quoiqu'assez vagues sur les philosophes allemands, j'ai été conduit à penser que leurs travaux ne pouvaient être que la préparation de ceux que vous avez entrepris dans le sens positif. A en juger

a priori, il faut bien absolument qu'il en soit ainsi, car les savants allemands sont des gens fort au courant de toutes les sciences, mais n'ayant pas de but pratique (suite de l'état politique du pays), ils sont constamment adonnés à la partie philosophique. Leur but continuel a été de mettre la philosophie existante en harmonie avec les progrès des sciences. Il est hors de doute qu'ils ont banni les idées théologiques de la philosophie générale, où Descartes, Newton, Leibnitz les avaient encore laissées, et s'ils ont fait de la métaphysique, c'est que jusqu'ici, jusqu'à vous, il a été impossible de faire mieux. Il était donc impossible d'imaginer que les savants allemands n'eussent pas été conduits à l'application des idées scientifiques aux phénomènes sociaux. J'en avais une vérification *a posteriori*, dans un passage de Fichte, que nous avons lu ensemble à Paris. Ce fil conducteur une fois trouvé, je me résolus à parcourir les philosophes allemands.

Le premier que j'ai pris est *Herder*, homme d'une grande réputation en Allemagne, grand théologien et antimétaphysicien. Je fus assez surpris d'apprendre que son principal ouvrage, publié en 1754, avait pour titre « Idées sur une histoire philosophique du genre humain » ; mais je fus bien plus surpris encore, lorsque je vis dans la préface les idées de l'auteur sur une science politique et sur la manière de la traiter. Je n'ai jamais eu un plus bel exemple de la puissance des idées théologiques comme philosophie scientifique. J'allai tout de suite au dernier chapitre, qui contient un résumé sur la civilisation de l'Europe depuis les barbares, avec un coup d'œil sur sa destinée future. Je crois que vous ne désavoueriez pas ce chapitre.

L'ouvrage se compose de quatre volumes : 1er Coup d'œil sur notre planète et sur les *organisations* qui l'habitent avec nous; 2e Considérations sur la société humaine en général; 3e Des peuples de l'antiquité; 4e Des peuples modernes. Herder a beaucoup de réputation en Allemagne; cependant, de la manière dont on en parle, il est à croire qu'il n'a pas été compris : les Allemands aiment tout ce qui est *beau*, quand bien même l'un détruit l'autre. Je me propose de vous envoyer quelques extraits de cet ouvrage qui est capital. De toute façon je pense qu'on doit le trouver à la bibliothèque royale. Je dois vous prévenir que F. Müller, éditeur des œuvres de Herder, a joint à cet ouvrage, comme de coutume, un tas de matériaux, qui avaient servi à sa composition; mais la seule chose importante sont les quatre volumes que je vous ai cités; du reste, je suis bien déterminé à envoyer tout l'ouvrage à Paris.

Je ne vous ai pas encore dit que M. Bucholz m'a chargé de vous témoigner tout le plaisir qu'il a eu de lire votre ouvrage. Il mettra un article dans son journal du mois de juillet. C'est un homme qui est parfois si différent de lui-même que j'ai de la peine à m'en rendre compte. Du reste, je suis bien étonné qu'il ne m'ait jamais parlé de Herder, avec lequel ses ouvrages ont cependant terriblement de ressemblance. J'ai lu en grande partie ses Recherches philosophiques sur les Romains : il a fait environ pour toute l'histoire ce que Montesquieu a fait pour Sylla. Son journal se trouve maintenant chez Ferussac. Au total, j'en suis content.

Adieu, mon cher Comte, vous recevrez bientôt un petit paquet de moi. J'espère que vous ne m'oubliez pas. Le séjour de Berlin m'est assez agréable; mais je ne travaille pas assez jusqu'ici : je suis déterminé à continuer à parcourir les philosophes allemands

Votre élève et ami.

G. D'EICHTHAL.

8° G. D'EICHTHAL A COMTE.

Renseignements sur Bucholz : Son ouvrage « Idées d'une nouvelle loi de gravitation pour le monde moral ». — Ses « Recherches philosophiques sur les Romains ». — Son « Journal politique mensuel ». — Ses « Recherches philosophiques sur le moyen âge, etc ». — Tendances philosophiques particulières des savants allemands. — Le Kantisme. — Etat politique de l'Allemagne. — Hegel. — Bucholz. — Sur l'opuscule de 1826.

Berlin, 4 et 18 juin 1824.

Mon cher monsieur Comte,

Je crois avoir maintenant de quoi fournir à une lettre, et je ne veux pas différer plus longtemps le plaisir de vous écrire. Je vous dirai d'abord que je me plais assez à Berlin; je me plairais partout ailleurs où mon esprit pourrait trouver quelqu'objet d'activité; et je ne saurais trop vous témoigner ma reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu en m'ouvrant la carrière de la philosophie positive. J'espère que j'y trouverai mon bonheur, plutôt que dans toute autre destination.

Je ne vous ai pas encore rendu compte de la manière dont M. Bucholz a reçu votre ouvrage. Il m'a prié de vous écrire combien il en avait été content, et qu'il attendait avec impatience

la seconde partie. Il est incontestable que dans toute sa carrière il a suivi d'une manière plus ou moins précise la direction que vous indiquez. « Les scènes de la Révolution française m'avaient frappé, me dit-il ; je ne savais comment faire rentrer un Marat, un Danton, dans la notion générale de l'Humanité. En cherchant à me rendre compte de ces faits, je fus conduit à reconnaître qu'une nécessité naturelle détermine la marche des phénomènes sociaux et que la volonté des individus n'est rien, en comparaison de cette force. » Il écrivit alors (il y a une vingtaine d'années) son premier ouvrage intitulé : « *Idée d'une nouvelle loi de gravitation pour le monde moral* » : il m'a dit l'avoir présenté alors à l'Institut de France, qui n'y comprit rien. Malheureusement il n'a plus lui-même cet ouvrage, et je n'ai pu me le procurer. M. Bucholz a énormément écrit ; mais ce qu'il a fait de mieux est sans contredit ses « *Recherches philosophiques sur les Romains* » et son journal politique mensuel dans lequel il a continué le premier ouvrage sous le titre de « *Recherches philosophiques sur le moyen âge* ». Vous pensez bien que l'ensemble est encore défectueux, bien qu'il ait l'esprit éminemment scientifique, qu'il ait même très souvent des idées extrêmement justes sur différents points des sciences. Il n'a point eu, je crois même qu'il n'a point pu avoir à l'époque où il s'est formé, l'ensemble d'études philosophiques nécessaires pour reconnaître le véritable esprit, les véritables limites de la science qu'il voulait créer. Il manque surtout de notions physiologiques. Malgré ces imperfections essentielles, l'exécution des détails est souvent excellente, et vous seriez frappé des nombreux points de vue justes et intéressants, qui se rencontrent à chaque instant dans ses ouvrages. Je vous ferai parvenir ses recherches sur les Romains, si j'en trouve l'occasion ; je pourrais vous en donner une idée assez juste, en disant qu'il a fait pour toute l'histoire romaine ce que Montesquieu a fait pour *Sylla* dans le dialogue d'Eumène. Je lui ai aussi communiqué le Catéchisme de M. de Saint-Simon ; et il en a été content. Il veut mettre un article sur votre ouvrage dans le journal de juillet.

Adolphe me marque dans sa dernière lettre comment il se fait qu'on a demandé votre ouvrage de Leipsig ? Je vous avais marqué que j'y avais laissé à un de mes anciens camarades un de vos exemplaires. Au reste, soyez bien certain du succès que vous obtiendrez en Allemagne. Je ne parle pas seulement des hommes qui marchent entièrement dans la direction positive, comme M. Bucholz, et une autre personne dans la partie industrielle, dont

j'aurai peut-être occasion de vous parler en détail, mais les philosophes mêmes. Je crois commencer à voir clair dans cette métaphysique allemande; vous savez aussi bien que moi, qu'au fond de la métaphysique il y a toujours quelque chose. Or, les Allemands sont tombés dans cette métaphysique pour avoir voulu porter trop tôt la philosophie scientifique au même degré d'étendue qu'avait atteint la philosophie théologique, leur direction n'est point religieuse, tant s'en faut. Kant commença par attaquer les preuves naturelles de l'existence de Dieu. Enfin je crois qu'ils ont conçu, d'une manière moins ou plus obscure, l'application de la théorie des lois naturelles aux phénomènes sociaux. Vous vous rappelez sans doute certain passage de Fichte; quoique dans la même direction, ils sont aujourd'hui beaucoup plus avancés. Or, quand ils trouveront une exposition positive et claire de ce qu'ils tâchaient d'atteindre par les voies pénibles des théories métaphysiques, il n'y a point à douter qu'ils ne la saisiront avec ardeur. Plus j'y pense, plus je reconnais la vraie place que le Kantisme occupe dans l'histoire de l'esprit humain. Il avait pour but de mettre la philosophie métaphysique aussi en harmonie que possible avec l'état présent des sciences. *Vous* vous êtes créé une philosophie positive pour les sciences et suffisamment générale, mais jusqu'à *vous*, tout homme voulant avoir une philosophie dans les sciences devait être Kantiste ou n'en point avoir (1).

Or, les savants allemands sont surtout portés à la partie spéculative des sciences. Un professeur de physique, dans ce pays-ci, est beaucoup plus philosophe que physicien. Je crois qu'on en peut trouver la raison dans le manque d'un but pratique. Quoi qu'il en soit, il était clair, d'après cette disposition, que le Kantisme devait naître chez les Allemands. Ici se presente une question assez curieuse. Le Kantisme (et sous ce nom je comprends toutes les écoles qui en sont dérivées, parce qu'elles ont toutes le même but), le Kantisme, dis-je, n'a point servi jusqu'ici à l'avancement des sciences positives. Mais cette même disposition à abstraire les idées générales, qui a jeté les Allemands dans cette route fausse, parce qu'elle était prématurée, cette même disposi-

(1) M. Pouillet est Kantiste. Je ne sais si vous avez lu le traité de Fresnel sur la lumière, mais, en partant de la théorie de la lumière, il admet encore la *vérité* et les *lois naturelles* comme quelque chose d'absolu. Enfin, la plupart de nos savants, à défaut de Kantisme, n'ont aucune vue philosophique. M. Gay-Lussac lui-même n'en a pas de très générales.

tion que produira-t-elle à l'avenir, maintenant que les progrès des sciences ont permis de rendre la philosophie entièrement positive ?

Je passe maintenant à quelques détails sur l'Allemagne, et vous parlerai d'abord du gouvernement prussien. Ce gouvernement est fort doux, et même on sent très peu son action. Le goût des idées philosophiques, si répandu en Allemagne, contribue sans aucun doute à cette douceur des mœurs sociales. Les *exécutions* sont extrêmement rares en Allemagne; et pour crimes politiques il n'y en a pas eu une seule depuis dix ans. Le fameux Jahn, le plus grand fou de tous les fous libéraux de ce pays, en a été quitte pour être mis dans une forteresse où il a encore la liberté de se promener. Au reste, je crois que le gouvernement manque de lumières : il se bat les flancs pour donner à la Prusse une tournure militaire, que dément sans cesse sa civilisation. Vous savez qu'ici chaque homme est obligé de servir un an; les jeunes gens font ce temps de service dans l'Université où ils se trouvent (les gens du peuple servent trois ans). Il en résulte qu'ils ne s'acquittent bien ni de leur service ni de leurs études. Au bout d'un an ils ont oublié tout ce qu'ils avaient appris de leur métier de soldat, de sorte que, tout bien considéré, je ne sais pas si l'institution est favorable à la force militaire de l'Etat. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce régime militaire fait perdre à chaque homme en Prusse un temps considérable. Les dépenses de l'armée mangent la moitié du revenu de l'Etat : il y a à Berlin une garnison de 12 régiments; et croiriez-vous que dans cette ville on est encore obsédé de logements militaires? Assez sur ce sujet, qui prouve seulement que le gouvernement ne sait pas reconnaître les besoins actuels de la civilisation, ni profiter des véritables ressources qu'elle offre. La tendance pour ainsi dire instinctive de ce gouvernement est la *centralisation*, et comme l'Allemagne est le pays du monde où il y a le plus de confusion dans toutes les têtes, il n'y a pas lieu de s'en étonner. A l'exemple de la France, le royaume a été divisé uniformément en cercles, ce qui facilite l'action de l'administration. Elle a commencé par s'immiscer dans les affaires religieuses, c'est le Roi qui a provoqué la réunion des deux communions; il a voulu de plus introduire une nouvelle liturgie, à laquelle, dit-on, il a travaillé lui-même avec quelques-uns de ses officiers, et avec Spontini qui en a composé la musique (1). Cette innovation a cependant été

(1) On y exige que les prêtres prêtent serment de ne point se mêler

vivement combattue par quelques membres du clergé qui ont refusé de l'admettre, surtout un certain M. Schleiermacher, théologien, philosophe, en grande réputation ici, et dont je ferai incessamment la connaissance. Maintenant le gouvernement a commencé l'attaque contre les universités. Le régime de ces établissements est absolument semblable à celui de nos écoles de droit; et dans ce moment-ci leurs privilèges ne sont guère plus étendus. Il y a quelques jours, le gouvernement a fait une démarche très décisive, en nommant à l'inspection générale des Universités le directeur de la police Kamps, qui conserve en même temps son ancienne place : on a ordonné en même temps, sous des peines très sévères, aux sujets prussiens de quitter les universités de Basle et de Tubingue, qui sont en mauvaise réputation. Et il paraît qu'on va abréger le temps des vacances afin d'empêcher les voyages des étudiants, voyages pendant lesquels les étudiants des différentes universités formaient entre eux des sociétés secrètes.

Ceci est le commencement d'une lutte entre les professeurs et le gouvernement, lutte qui a pour cause la fausse direction des universités allemandes, où l'enseignement n'a aucun but marqué et renferme à la fois les éléments les plus opposés, et dont la réunion doit nécessairement mettre la confusion dans les têtes : le gouvernement criera contre les professeurs, les professeurs contre le gouvernement, chacun sans savoir la cause, ni l'issue de ce combat. En attendant, l'ancienne institution se désorganise et laissera la place libre pour une nouvelle. Je me suis entretenu à ce sujet avec M. Bucholz, et il voit la chose tout comme je vous le dis. Toujours dans l'intention de gouverner plus facilement, le gouvernement a voulu faire un coup de politique autrichienne en donnant des constitutions provinciales; mais dans un royaume composé de provinces nouvellement conquises, cette mesure n'est guère propre à introduire l'unité si nécessaire au gouvernement.

Il est incontestable que la partie industrielle a fait de grands progrès en Allemagne : la fusion des Etats, qui de 200 a été réduite à 90, en donne une bonne raison; encore dans ces 90, y en a-t-il une dizaine au plus qu'on peut appeler indépendants. Une preuve bien certaine du perfectionnement des relations commer-

de politique : mais ils doivent jurer en même temps d'inspirer l'amour du Roi et de dénoncer tout ce qui serait fait contre lui. On donne ici une pièce de Kotzebue, où il vilipende indignement un prédicateur protestant.

ciales, est la décadence bien constatée de toutes les foires, même de celle de Leipsig. Il s'est formé de nombreuses sociétés pour la navigation des fleuves, l'établissement de bateaux à vapeur, sur les lacs de Constance, sur l'Elbe, le Danube; d'autres pour les entreprises maritimes. Le système de prohibition adopté par la France, et, ce qui est incroyable, par la Russie, a forcé les Prussiens d'utiliser leurs côtes. Il y a quelque temps qu'un vaisseau est rentré après avoir été jusqu'à la Chine. Les journaux industriels, par exemple celui qui se publie à Dresde, et qui est surtout relatif à la navigation de l'Elbe, sont rédigés dans un excellent esprit. L'agrandissement de la Prusse a, comme vous pensez bien, extrêmement multiplié les relations des différentes parties de l'Allemagne. Dans la partie méridionale, le gouvernement a établi des voitures publiques dans le genre de nos malles-postes; dans le Nord on travaille dans ce moment-ci à construire des chaussées jusqu'aux frontières, il n'y avait jusqu'ici que des chemins; cependant il serait bon de voir tout cela de plus près.

Il est plaisant d'entendre parler en France *de ce qu'on appelle le genre allemand* en fait de littérature. Comme les idées générales sont encore bien moins fixées en Allemagne qu'en France, la même divergence se retrouve dans leurs ouvrages littéraires. Le répertoire allemand se compose maintenant des répertoires de toute l'Europe : les pièces du Gymnase et des Variétés y entrent pour un bon tiers. Outre cela, j'ai vu jouer en Allemagne *Phèdre, Tartuffe, l'École des Vieillards*, des pièces de Schiller, Shakespeare, de Calderon, de Goldoni, etc. : les vraies pièces allemandes sont en minorité. Ils ont un tel amour pour le *beau*, l'*esthétique*, qu'ils se gorgent à ce titre des choses les plus opposées.

C'est une chose effrayante que le nombre des journaux littéraires qui existent, et auxquels les femmes, et même beaucoup d'hommes, prennent un intérêt très vif. Ce ne sont cependant bien souvent que des niaiseries de toute façon, voire même niaiseries libérales; mais je dois vous faire remarquer, en passant, que cette hostilité journalière des partis est tout à fait inconnue ici. La réformation religieuse il y a trois cents ans, la réformation opérée aussi dans la législation depuis vingt ans, font que les masses sont calmes, très calmes, et la crise ne sera jamais aussi violente en Allemagne qu'en France.

Je finirai ma relation par quelques détails sur Berlin même. L'esprit du Grand Frédéric est encore empreint dans son ouvrage. On ne voit rien ici, ni dans la ville, ni dans les monuments, ni dans les spectacles, ni même dans les uniformes, qui sente le

mauvais goût. Ce sont des gens qui ont l'excellent esprit de ne pas vouloir paraître plus grands qu'ils ne sont. Le Roi lui-même loge dans un hôtel dont un riche particulier de Paris ne voudrait pas. Enfin, le calme et la tranquillité des gens du peuple est quelque chose d'extraordinaire. On prétend que les mœurs sont ici très mauvaises : il est vrai qu'il y a beaucoup de filles; mais d'après un tableau, que j'ai sous les yeux, les naissances illégitimes ne forment que le sixième, et c'est très peu.

Adolphe me marque que vous recevez chaque jour de nouvelles marques d'approbation; je vous en félicite bien sincèrement. Je vous le répète, vous réussirez sans aucun doute en Allemagne, quoiqu'il soit bien certain qu'on ne vous comprendra qu'à moitié. Je ne doute pas qu'il vous soit très avantageux de faire imprimer vous-même votre ouvrage, et que vous ne vous procuriez facilement des fonds pour cet objet. Veuillez me dire ce qu'il en est. Quant à moi, je me plais assez à Berlin. J'étudie toujours la physique en suivant les cours d'Ermann et les lectures historiques et philosophiques : des courses, des visites, l'étude de l'allemand, ne m'ont pas encore permis de reprendre les mathématiques, ce que je suis cependant bien décidé à faire. Je commence réellement à parler allemand. Faites-moi le plaisir de conserver mes lettres, bonnes ou mauvaises; c'est cependant mon mieux, et ce serait peine inutile que de rédiger deux fois ce que je recueille.

Votre ami dévoué,

G. D'EICHTHAL.

Berlin, le 18 juin 1824.

Mon cher monsieur Comte,

Vous savez déjà que ma lettre ci-dessous est antérieure à celle où je vous annonçais ma découverte de Herder, et il suffit d'ailleurs de la lire pour s'en apercevoir. Je ne sais si vous vous serez déjà procuré cet ouvrage à Paris; les extraits ci-joints vous feront, en tout cas, juger de son importance. Herder n'a pas seulement entrevu la liaison entre les sciences physiques et physiologiques et la science sociale; il a réellement accompli cette œuvre, autant, comme il le dit lui-même, que cela était possible de son temps. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faut passer par-dessus son langage théologique; cette forme ne l'empêche pas d'être excessivement positif. Je ne puis encore rien vous dire de l'ensemble de l'ouvrage; le désir de vous envoyer quelques extraits m'ayant décidé à lire d'abord quelques mor-

ceaux principaux ; mais qu'il n'y ait beaucoup d'ensemble, d'après ce que j'ai déjà vu, je ne puis en douter. Vous trouverez sans doute comme moi que Herder a une certaine ressemblance avec Buffon. C'est la même chaleur de style, la même élévation de pensée. Du reste, je m'occupe présentement à lire avec soin tout l'ouvrage, car il a pour moi plus qu'un mérite historique dans l'histoire de la science : l'immense érudition de Herder lui fournit une foule de points de vue entièrement nouveaux pour moi, et je ne serais pas étonné que vous-même trouvassiez quelque chose à prendre ; peut-être même, en attendant mieux, serait-il bon de le traduire.

Vous voyez donc que je m'exprimais avec un peu trop de réserve, lorsqu'au commencement de ma lettre, je vous disais que les Allemands avaient conçu, d'une manière plus ou moins obscure, l'application de la méthode scientifique aux phénomènes politiques. C'est au contraire une chose qu'ils ont poussée fort loin, du moins leurs hommes les plus distingués. M. Bucholz m'a dit que l'ouvrage de Condorcet avait fortement réagi sur l'Allemagne ; qu'un prédicateur de Hamburgh, M. Iehms (je ne sais si mon indication est exacte), avait publié un ouvrage, médiocre il est vrai, sous le titre de théorie du monde politique ; et qui n'était qu'un commentaire de Condorcet. Je donnerai un coup d'œil sur cet ouvrage.

. On me dit qu'on est maintenant beaucoup plus loin que n'a été Herder. On lui reproche de n'avoir pas une forme assez systématique, assez scientifique, ce qui peut être vrai. On me parle beaucoup de M. Hegel, un des plus célèbres philosophes actuels de l'Allemagne et professeur ici. Comme il est très difficile à comprendre, je n'ai pas encore pu suivre son cours, mais je le verrai très certainement. Au reste, comment voulez-vous que les Allemands ne soient pas avancés dans cette partie. Cette classe de savants que vous demandez, elle existe toute formée dans ce pays-ci ! Cette étendue de connaissances scientifiques que je remarquais dans Herder caractérise tous les hommes distingués en Allemagne. Dans toutes les universités vous trouvez des cours de physique générale et d'anthropologie. Je trouve ici beaucoup de jeunes gens qui sont fort au courant des notions nécessaires de physiologie ; ils les ont reçues dans les cours de philosophie naturelle de M. Hegel. Les Allemands s'occupent continuellement de coordonner, de systématiser ce qu'on a fait jusqu'à eux. M. Ermann fait un cours d'atmosphérologie ; certes, ce n'est pas encore une science, ce ne sont souvent que des

morceaux de physique les uns au bout des autres, mais enfin il fait ce qu'il peut. Je pourrais vous citer encore beaucoup d'exemples de ce genre. Au reste, en reconnaissant le prix de ce que je connais déjà et de ce que je ne connaissais pas encore des travaux des Allemands dans la philosophie politique, ce n'est que pour mieux reconnaître la supériorité de votre travail. Vous avez eu sur eux l'avantage d'une éducation *purement* et *exclusivement positive*, et surtout l'avantage plus éminent encore d'unir le point de vue *pratique* au point de vue *scientifique*. Je n'ai encore rien vu qui me fasse penser qu'ils aient cherché à trouver la filiation des phénomènes de manière à prévoir l'avenir social; mais une fois placés dans la véritable direction, je ne doute point qu'ils ne deviennent de très utiles collaborateurs pour la partie scientifique.

Je ne puis m'empêcher de vous faire part d'une réflexion : c'est sur la grande réaction qu'exerce la science politique, une fois formée, sur la philosophie scientifique. On peut voir plus clairement la véritable valeur de ce qu'on appelle loi naturelle. Une classification naturelle, c'est la vôtre; une classification artificielle est celle de cet auteur qui rattachait l'histoire du moyen âge à la prise de Constantinople, et une classification trop particulière est celle de Bossuet. Où peut-on voir plus clairement l'effet de ces différentes classifications?

Nous avons jugé M. de Bucholz. Je me suis procuré son premier ouvrage, dont je vous ai parlé ci-dessus; je vous l'enverrai quand je l'aurai lu : c'est probablement son meilleur, parce que c'était le premier jet d'un homme de génie auquel le fond manque. Il m'a communiqué un ouvrage français de M. His (1) sur la science politique, paru en 1806, et auquel il a emprunté beaucoup de ses idées. C'est un ouvrage, du reste, excessivement imparfait, qui ne manque cependant pas de mérite, et est extrêmement bien rédigé. Vous voyez, le nombre de vos prédécesseurs s'augmente tous les jours. Que je vous donne un exemple de la nature de M. Bucholz. Je lui demande un jour son opinion sur la philosophie allemande; et il me répond par cette phrase banale que c'est la poésie de l'entendement. Peu de jours après je lis la préface de son dit ouvrage, et j'y trouve cette phrase : « *Je crois avoir trouvé ce que Kant cherchait, ce que Fichte a gâté.* »

(1) *Théorie du monde politique comme science exacte*, par His, Paris, 1806. Chez Scholl et Cie, rue de Seine no .... Imprimerie de Levrault, rue des Saints-Pères.

Je retourne chez lui, le mets sur la voie, et le voilà qui me dit de la philosophie allemande précisément ce que je vous en ai écrit. « Leibnitz et Wolf avaient encore suivi la voie théologienne, Kant, habitant de Kœnigsberg, d'un port de mer, fut conduit dans ce monde où il vivait, à un autre ordre d'idées ». Il a terminé l'article fort long qu'il a fait sur votre ouvrage. Il m'a dit l'avoir fait de manière à produire une forte impression sur les esprits; il donne votre dernier chapitre tout entier il m'a dit aussi que vous trouveriez beaucoup de débit en Allemagne. C'est dommage que votre ouvrage ne soit pas actuellement en vente (peut-être pourrait-on le faire traduire ou imprimer ici, mais ce n'est seulement qu'un peut-être). Je lui demanderai à voir son article; c'est un homme avec qui il faut beaucoup de ménagements, car il a la vanité d'un vieillard : mais ce n'est encore qu'un enfant à côté de Herder. Il ne mord pas trop bien non plus dans le pouvoir spirituel.

Je réponds maintenant à quelques passages de votre lettre que j'ai reçue il y a deux jours. Je vous demande bien pardon pour un propos assez sot qui m'était échappé dans ma première lettre : j'exprimais fort mal ma pensée avec ma comparaison avec M. de Saint-Simon... je ne tenais nullement à mon idée pour l'ordre de votre ouvrage, et ce que vous dites, qu'il faut le lire deux fois, dit tout en un mot. — Quant à la société scientifique, je vous le répète, je ne désespère point du tout qu'on ne puisse trouver de l'étoffe en Allemagne. — Quant à l'époque de mon retour, en ne parlant que de ce qui dépend de ma seule volonté, je n'ose pas encore trop en assigner l'époque. Je veux tirer tout le fruit possible de mon voyage, quoiqu'il puisse m'en coûter d'autres agréments; et les objets d'intérêt se multiplient chaque jour. D'ailleurs le séjour de Berlin me plaît beaucoup jusqu'ici : c'est une chose singulière qu'une aussi grande ville où l'on n'entend jamais parler du moindre désordre, où tout est si bien réglé. C'est incontestablement une suite du régime militaire. — Adieu, mon cher monsieur Comte.

Votre ami,

G. D'EICHTHAL.

Cette absence m'est d'ailleurs très utile pour acquérir des idées plus générales et plus complètes sur le véritable état de choses.

9° G. D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE.

Annonce d'un 2° envoi de quelques extraits de Herder. — Sur la philosophie allemande, — Comte, — appréciation de Hegel. — Bucholz a publié un premier extrait de l'opuscule de 1824. — Appréciation sur les « Idées d'une loi de gravitation, etc., » et sur l'auteur Bucholz. — Situation politique de la Prusse.

Berlin, 2 juillet 1824.

Mon cher Monsieur Comte,

Il y a bien longtemps que je suis privé de vos lettres. Vous avez naturellement attendu pour m'écrire que le paquet que je vous ai promis fut arrivé; et la dernière lettre de mon frère m'annonce qu'à cette époque vous ne l'aviez pas encore reçu. J'espère bien que vous l'avez reçu depuis : je serais désolé qu'il fût perdu. En attendant votre réponse que je désire avec bien de l'impatience, je profite du départ d'un Français qui se rend à Paris, pour vous envoyer quelques nouveaux extraits de Herder. Ils ne valent pas les premiers que je vous ai envoyés; j'ai mal fait mon choix; cependant ils présentent encore beaucoup d'intérêt. Herder a le défaut d'être quelquefois trop orateur. Il ne faut en donner que des extraits. Quand au profond mérite de l'ouvrage, je pense que vous êtes déjà d'accord avec moi sur ce point, si vous avez les premiers extraits.

Les idées que je vous ai communiquées jusqu'ici au sujet de la philosophie allemande acquièrent tous les jours plus de consistance. La plupart des hommes de mérite ont suivi Herder et Condorcet jusqu'au point où ils sont arrivés. Qu'ils n'aient pas senti l'importance pratique de ces nouvelles théories, et la révolution qu'elles préparaient pour le genre humain, c'est ce que l'on conçoit très bien, dans la position politique de l'Allemagne; mais le point de vue fondamental, la *nécessité* naturelle des phénomènes sociaux est devenue pour ainsi dire *vulgaire*. Dans une édition de Herder publiée en 1821, j'ai trouvé une introduction de M. le professeur *Luden*, de Iéna, où la chose est parfaitement comprise et exposée. Je lui ferai probablement parvenir votre ouvrage.

Je vous ai parlé dans ma lettre précédente, de M. le professeur Hegel, un des plus célèbres philosophes allemands actuels. Il a composé aussi une philosophie de l'histoire, mais qui n'est pas encore publiée : il n'en a donné que des esquisses ; je les ai lues, et quoique je n'aie pas pu les comprendre totalement, faute d'être initié à la langue métaphysique, il n'y a aucun doute que la chose est entendue, et il a même le mérite d'avoir senti bien mieux que Herder l'enchaînement des phénomènes. Je lui ai fait remettre votre ouvrage il y a deux jours, et ne doute nullement de l'entière approbation qu'il lui donnera.

J'ai aussi déterminé M. Ermann à entreprendre la lecture de votre ouvrage, non sans peine, car, en sa qualité de physicien, de savant spécial, il ne veut pas se mêler de théorie politique, dit-il; il a cependant beaucoup de philosophie. J'aurai peut-être sa réponse aujourd'hui.

M. Bucholz a publié un extrait de votre ouvrage dans son numéro de juillet. Il en publiera un second dans le numéro d'août (ces deux extraits comprennent toute la première série de travaux); enfin il publiera ses observations dans le 3e cahier. Mes relations avec lui n'ont pas pris un caractère aussi intime que je l'aurais désiré, quoi que j'ai pu faire. Cependant il m'a annoncé l'intention qu'il avait de vous envoyer les trois numéros de son journal quand ils auraient paru, et de vous écrire en même temps.

J'ai lu son premier ouvrage : « *Idées d'une loi de gravitation pour le monde moral* » ; sa loi n'en n'est point une : il dit que le développement du genre humain s'opère au moyen d'une lutte entre l'instinct social et l'instinct individuel, ce qui est très clair, mais n'apprend rien. C'est à peu près comme si l'on disait que tous les phénomènes organiques s'opèrent au moyen du sang. Mais dans le cours de l'ouvrage, oubliant sa prétendue loi, il s'attache simplement à démontrer la liaison de toutes les créations humaines avec le développement de l'esprit humain, et à combattre ainsi toutes les notions d'*absolu*. Il passe successivement en revue l'organisation sociale, les beaux-arts, les lettres, les sciences : chacun de ces chapitres est plein des points de vue les plus justes et les plus spirituels. Il dit dans son chapitre sur la morale ce mot bien remarquable : « le plus mauvais almanach d'adresses a plus de prix à mes yeux que le meilleur de nos traités de morale ; il me donne une idée beaucoup plus juste de l'état des relations sociales ». En un mot, à l'exception de quelques chapitres théoriques, l'ouvrage est parfait, et il mérite

entièrement d'être traduit. Quant à l'ouvrage de Herder, malgré son immense mérite, il ne doit point être traduit sans être refait. Pour la traduction de votre ouvrage, M. Bucholz m'a dit qu'il fallait laisser aller cela, et que les libraires le feraient bientôt d'eux-mêmes. Dans le fait, il n'y a pas d'ouvrage français, si peu qu'il ait de mérite, qui ne soit aussitôt traduit en allemand.

Quand est-ce que nous pourrons parler de tout cela ensemble, mon cher Monsieur Comte ? Il ne me serait pas inutile d'avoir quelquefois votre conversation ; mais enfin je crois que ce voyage me sera bien profitable. J'ai déjà eu l'avantage jusqu'ici de connaître le véritable point où en est arrivée notre science, et toutes les ressources que peut fournir l'Allemagne. Je veux maintenant établir quelques relations dans ce pays, et être assez maître de la langue pour les cultiver avec toute facilité. Il n'est pas aisé d'écrire, même passablement, la langue allemande, mais enfin, je veux me donner un peu de mal. On m'engage à passer l'hiver ici : sans aucun doute cela me serait fort utile; cela est même nécessaire pour tirer tout le fruit possible de mon voyage. Je puis suivre des cours assez bons de professeurs de mathématiques et de chimie : Voyez, dites-moi votre avis.

J'aurais peu de choses à ajouter aux notes que je vous ai envoyées l'autre fois; et j'espère toujours que vous les recevrez. C'est une chose fort singulière pour moi que de voir un gouvernement absolu en réalité, tel qu'il existe en Prusse; car, enfin, dans l'ancien gouvernement de France, il y avait au moins des parlements, tandis que le roi est tout; et ce n'est pas une manière de parler.

Si je vous disais que depuis mon arrivée je n'ai pas entendu une seule fois parler politique, me croiriez-vous? Mais quel spectacle extraordinaire présente actuellement la France! Vous aviez prévu ce qui devait arriver. Que pensez-vous aussi de l'ouvrage de Benjamin Constant? D'après ce que j'en ai vu, il me semble, qu'au fond c'est entièrement faux, mais que l'ouvrage peut produire un effet utile : c'est un pas en avant. Je désire bien que vous m'écriviez quelques mots là-dessus.

J'ai communiqué à M. Bucholz les deux premiers cahiers de M. de Saint-Simon. Il en a été content, et m'a dit depuis les avoir communiqués à plusieurs fonctionnaires de ses amis qui goûtent assez cela. Les Allemands ont ce mérite qui devient chez eux un défaut, parce qu'il est souvent mal placé, de faire un grand usage de la théorie. Vous ne trouvez pas de petit lieutenant d'infanterie qui n'étudie théoriquement l'art de la guerre,

si bien même que les livres sur l'art militaire sont une des principales branches d'exportation de la librairie française.

Adieu, mon cher Monsieur Comte, au plaisir de vous revoir : nous aurons alors bien des choses à nous dire.

Votre élève et ami,

G. D'EICHTHAL.

Reçu, le 7 août 1824.

10° G. D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE.

Extraits de l'introduction à l'ouvrage de Herder, par Luden et jugement.

Berlin, 24 juillet 1824.

Mon cher Monsieur Comte,

Je vous ai envoyé un paquet il y a six semaines; j'ai lieu de croire qu'il vous est arrivé, puisque je n'ai pas de réponse. Je vous en ai expédié un autre hier beaucoup moins important que le premier; je suis certain qu'il vous arrivera. En attendant, je ne veux pas tarder à vous transmettre le morceau suivant, qui est entièrement propre à vous mettre d'un coup au fait de la philosophie allemande, en ce qui concerne le développement de l'esprit humain. C'est un extrait de l'introduction que M. Luden, professeur à Iéna, a mise en tête de son édition de Herder. Vous trouverez sans doute que beaucoup de reproches qu'il fait à Herder sont justes, et que beaucoup d'autres, au contraire, sont à la gloire de l'accusé.

..... « Toute vue sur la vie de l'espèce humaine, pour avoir quelque consistance, doit s'appuyer sur les connaissances réunies de la philosophie de l'histoire et de la nature. Si nous ne nous trompons point, ce sont ces pensées qui étaient présentes à l'esprit de Herder, et par lesquelles il s'est laissé conduire dans son ouvrage. Il voulait puiser la philosophie de l'histoire aux trois sources que nous avons indiquées. Qu'il ait connu les véritables rapports de ces trois sources, qu'il ait puisé à chacune d'elles selon son degré d'importance, c'est ce dont on ne peut douter. Il semble que la philosophie (j'entends par ce mot une investigation vive de la nature de l'esprit humain) ne l'ait pas occupé. Chez Herder l'*Esprit n'est point présupposé*, mais il semble se produire d'abord par l'organisation de la matière. La *Raison* ne se présente point d'abord comme la source éternelle

d'où découlent tous les principes de la vie; mais elle apparaît presque comme un produit de la vie. Ce n'est point la nécessité du *développement de l'esprit*, en présence du *monde des sens*, qui produit la marche verticale de l'homme et de toute son organisation, la chose est prise en sens contraire; c'est par l'organisation et l'aptitude à une marche verticale qu'est produit l'*Esprit*. Ce n'est point l'*Être éternel de la raison* qui se révèle dans l'homme, établit l'unité dans les individus et rend le langage nécessaire. C'est le langage qui à son tour éveille l'esprit et lui donne une activité qui semble n'être point liée à sa nature intime.

« En un mot, Herder semble n'être point parti de l'idée de *la Vie*, comme existant *à priori*, se montrant et se révélant ensuite dans l'organisation. Il semble qu'il fasse l'âme se produire seulement par la production du corps. On ne peut pas dire qu'il eut une idée claire des rapports de l'homme au monde, de l'Esprit à la nature ; il paraît bien plutôt être parti de la considération du particulier, et chercher un principe qui cherche à lier et vérifier *l'ensemble* ».

Ce morceau est une exposition aussi claire que possible des fondements de la philosophie allemande. Depuis Kant, les philosophes allemands ont cherché la source du développement de tous les phénomènes naturels, de quelque genre qu'ils soient, dans le développement de ce qu'ils appellent l'Esprit; et qui ne peut être autre chose qu'une personnification métaphysique des lois de la nature, en tant qu'ils imaginent que les phénomènes obéissent réellement aux lois que nous inventons. Au reste, je n'en sais trop rien; il faut du temps pour le savoir. Quoi qu'il en soit, les reproches précédents de M. Luden sont propres à vous faire juger de l'esprit éminemment positif de Herder. Les observations qui suivent ne sont malheureusement que trop justes.

M. Luden continue ainsi :

« Voilà ce que nous pouvons accorder. Nous pouvons accorder que du défaut de clarté dans l'Esprit de Herder, provenant de ce qu'il était trop vivement affecté, trop plein de la grandeur de son sujet, il est résulté que ses recherches n'ont produit rien de positif, rien de déterminé pour le but qu'il se proposait (1). Nous pouvons accorder que ce défaut d'ordre s'est communiqué

(1) Il est très vrai que Herder n'a pas réussi à établir cet enchaînement des différents degrés de civilisation dont il démontre l'existence dans tout son ouvrage, à peu près comme Condorcet.

à tout le travail, qui n'est point rattaché à un seul et même fil; que très souvent l'auteur manque de profondeur, et qu'il cache son embarras derrière une profusion de mots sonores et des allocutions à l'Esprit de la nature où il eût beaucoup mieux valu montrer cet Esprit dans ses efforts. Enfin, on peut faire encore beaucoup d'autres reproches à Herder, soit pour l'ensemble, soit pour les détails, et cependant, placer son ouvrage très haut, et y attacher un grand prix.

« Non seulement on peut excuser l'auteur en disant que son ouvrage a paru dans un temps où il n'avait point tous les précédents qu'il aurait dans le nôtre : qu'un homme ne peut pas tout embrasser; que les nouveaux progrès des sciences, les efforts des physiciens, des naturalistes, enfin les grands phénomènes historiques dont nous avons été témoins, donnent plus d'étendue et de force au coup d'œil. Mais, abstraction faite de tout cela, on peut encore soutenir que l'ouvrage de Herder est un monument précieux, qui est toujours extrêmement instructif, et mérite une profonde étude.

« Herder a un sentiment profond et vrai de la dépendance de toute existence et de toute vie, de l'homme et de la nature. Il savait que les hommes ne pouvaient reconnaître quelque chose de la marche de l'Humanité que par la comparaison de nos penchants à l'unité, à l'ordre, au bonheur, avec l'histoire, avec la nature et la constitution de la terre. C'est ainsi qu'il est arrivé à cette idée, que tous les travaux postérieurs ne feront que confirmer, que la civilisation seule lie les générations qui se succèdent, aussi bien que les hommes qui vivent dans le même temps; et qu'il faut chercher dans la civilisation l'unité de l'Humanité, puisque c'est en elle que viennent se concentrer les efforts de tous les hommes. Qu'il se soit nettement représenté la marche nécessaire suivant laquelle la chaîne de la civilisation doit se continuer; qu'il ait pu même en avoir une idée claire, alors qu'il n'était pas bien d'accord avec lui-même sur l'essence propre de l'être qui se développait, c'est ce que nous ne voulons pas décider. Mais en cherchant cette unité, il a rassemblé une foule de belles remarques, qui ne conduisent pas seulement à de nouvelles recherches, mais qui conserveront toujours par elles-mêmes une très grande importance comme *résultat* des travaux d'un esprit profond ».

Une chose que les métaphysiciens allemands pardonnent le moins à Herder, ce sont ses formes théologiques : ils ne sont pas encore *avancés* pour passer là-dessus.

Je maudis de bon cœur la personne qui s'est chargée de mon premier paquet, et qui a tant tardé à vous le remettre. Car, j'espère, du moins, qu'il n'est pas perdu. Je sens le besoin de vos lettres pour me ranimer et me guider : je pense bien que je n'en serai plus longtemps privé.

Adieu, mon cher Monsieur Comte, au plaisir de vous revoir.

Votre ami,

Gustave D'EICHTHAL.

Au dos, de la main de Comte : Reçu le 2 août (Herder).

11° AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL.

Renseignements sur l'Allemagne conformes à l'idée qu'il s'en était formée tant sous le rapport politique que philosophique. — Son jugement sur Herder et Luden. — Sur la division en école métaphysique et historique en Allemagne et leurs représentants. — En face du Positivisme. — M. Bailly. — Sur l'envoi de l'opuscule en Amérique. — Travaux projetés.

Paris, le 5 août 1824.

Enfin, mon cher ami, il m'est permis de trouver un instant pour reprendre mes entretiens avec vous. Au milieu de nombreuses tracasseries, dont plusieurs sont de nature assez douloureuses, ce m'est une bien précieuse compensation que de recevoir vos lettres et d'y répondre ; je la cherchais depuis longtemps, j'en saisis l'occasion avec empressement. Je viens de relire dans l'ordre chronologique les trois lettres que vous m'avez adressées depuis que je ne vous ai écrit; j'ai reçu le 14 juin celle datée du 6, à la fin de juillet celle qui se trouvait avec le paquet de Herder, qui, comme vous voyez, a mis longtemps en route, et enfin avant-hier la dernière datée du 24 juillet. Je vais répondre en masse à toutes les trois.

Je dois vous demander mille pardons de ne l'avoir pas fait plus tôt. Mais outre le motif que je vous ai indiqué tout à l'heure, je vous prie d'observer que votre première lettre m'annonçant la seconde, que je devais attendre pour vous répondre, et celle-ci ne m'étant parvenue que très-peu de jours avant la troisième, je n'ai pas perdu beaucoup de tems.

J'ai lu avec beaucoup d'attention et de plaisir les renseignements de diverse nature que vous me donnez sur l'Allemagne. Ils confirment à peu de chose près l'idée que je m'en étais formée, et je désire bien que vous ne borniez pas là vos explications à ce sujet. Je pense comme vous et M. Bucholtz que la tendance du gouvernement Prussien, et, plus ou moins de tous les autres gouvernements allemands à subalterniser encore plus qu'il ne l'est le pouvoir spirituel, soit théologique, soit métaphysique, par quelques intentions qu'elle soit inspirée, ne peut avoir qu'un effet favorable à la formation et au développement du nouveau pouvoir spirituel. La concentration des souverainetés réelles me semble aussi avoir l'heureuse importance que vous lui attribuez. Comme vous ne parlez point de l'effet produit dans les esprits par l'établissement récent des assemblées d'Etats, je pense qn'il n'a pas effectivement plus d'importance que je ne lui en supposais, je voudrais cependant savoir quel est à cet égard le résultat de vos observations directes, et surtout comment la chose est considérée en Prusse, car c'est là tout. En général, je vous engage, mon cher ami, à me donner des explications plus étendues ; vous savez tout le plaisir que j'y prends, et j'y puis d'ailleurs trouver une source d'instruction pour un ordre de faits qui ne m'est pas assez familier. Je ne vous proposerai point en échange des renseignements sur notre état en France, ce serait ridicule ; mais vous êtes à cet égard tout aussi au courant que moi. La période d'inactivité politique immédiate qui a commencé à se prononcer nettement cette année, et dans laquelle nous vivrons vraisemblablement une bonne partie de notre tems probable, prend un caractère de plus en plus palpable. Tout se résout en égoïsme de la moindre dimension possible. Cela est indispensable pour faire place nette à la nouvelle doctrine, et durera presque nécessairement jusqu'à ce qu'elle soit formée et propagée à un certain degré. Du reste, en fait de choses plus spéciales, M. de Villèle tient bon, quoi qu'on en dise, et durera très probablement, parce qu'il a plus qu'aucun autre homme d'Etat en évidence le caractère politique particulièrement approprié au second quart du dix-neuvième siècle.

Je me hâte d'arriver, mon ami, à Herder. Je n'ai encore que l'un des deux paquets que vous m'annoncez, et les extraits qu'il contient ne me semblent pas suffisants pour prononcer une opinion arrêtée sur l'ouvrage dont ils font partie. Mais après les avoir lus avec grande attention, ainsi que ce que vous me mandez à ce sujet de vos réflexions, je suis à très peu de chose près de votre avis, quant à la tendance générale de la philosophie allemande,

et de celle de Herder en particulier. Il m'est évident, comme à vous, que depuis la cessation d'activité de la philosophie théologique, c'est-à-dire, depuis la mort de Bossuet et de Leibnitz, au moins, il n'y a eu quelque chose de philosophique que dans la métaphysique du Kantisme, et dans celle de l'Ecole écossaise à un degré moindre. Nos métaphysiciens français n'ont été que de purs critiques, qui ne se souciaient pas de rien établir sérieusement, attendu qu'ils avaient une autre besogne plus importante pour eux. Je pense encore comme vous que la tendance des savants positifs à la philosophie est beaucoup plus prononcée en Allemagne qu'ailleurs, ou plutôt que l'Allemagne est le seul pays où elle existe nettement; car non-seulement en France tous les savants sont spéciaux et très-spéciaux, même M. de Humboldt et M. Cuvier (je n'en excepte presque que M. de Blainville), mais encore en Angleterre et en Ecosse où l'action philosophique n'a point laissé de traces. Mais ce en quoi je trouve que vous exagérez un peu, c'est dans le sentiment de la philosophie positive qui ne me semble pas s'y trouver aussi clairement que vous l'y voyez; tels extraits de Herder ne m'ont pas fait changer d'opinion à cet égard, quoiqu'ils le placent à mes yeux sur une ligne bien distincte de celle des autres philosophes allemands. Je suis tout à fait d'acord avec vous sur la manière d'apprécier le jugement du professeur Luden au sujet de Herder, la première partie de sa critique me paraît aussi honorable pour Herder que la seconde me semble juste et fâcheuse. En tout, je crois que si vous ne craignez pas que cela vous prenne trop de tems, vous ferez bien de traduire Herder; l'influence de ses écrits, plus rapprochés que les nôtres de l'état immédiat des esprits, me paraît pouvoir contribuer très utilement à les mettre dans la bonne voie. Guizot m'en a parlé avec beaucoup d'éloges. Pour mon compte, je désirerais fort connaître l'ouvrage en entier; j'y pourrais puiser sans aucun doute une foule d'apperçus de détails très utiles comme matériaux. Je crois même que, si je pouvais avoir une connaissance suffisante de ces travaux avant la publication de mon premier volume, j'insérerais comme complément de ma première partie un jugement sur l'Ecole allemande et sur Herder comme prédécesseur de Condorcet, mon prédécesseur immédiat; ou, au moins, en parlerais-je dans une préface générale très importante que je compte mettre en tête. Mais je vous avoue, pour rendre mon idée en peu de mots, que je trouve Condorcet, malgré ses immenses et radicales imperfections, comme bien plus avancé dans le véritable esprit philosophique positif, au moins par son

introduction, que tous les allemands que je connais. Du reste plus nous aurons de précédents, mieux nous vaudrions ; il faut être vu comme ancien pour être bien ancré dans les esprits. Je dois d'ailleurs vous donner au sujet de l'esprit allemand, en général, une indication qui me paraît juste, et qui me semble pouvoir contribuer à rendre vos observations plus précises. On parle toujours de l'Ecole allemande, et moi-même viens de me servir de cette expression ; mais elle me semble fausse. Il me paraît qu'il n'y a pas une Ecole allemande, mais bien deux distinctes, et qu'il est imposible de confondre dans une même considération, attendu que leur esprit est très différent. Je ne parle pas, comme vous le sentez bien, de divergences individuelles si multipliées et si naturelles dans un ordre d'idées qui n'est point encore positif, mais qui ne sont ici d'aucune considération. Je parle de la division en Ecole métaphysique et Ecole *historique*, à laquelle vous ne faites pas, ce me semble, assez d'attention. Leibnitz, Kant (quoique fort éloigné de l'autre), Fichte et Ancillon, etc., appartiennent à la première ; Herder, M. Bucholz lui-même, M. de Heeren, M. de Savigny (auteur de l'*Histoire du droit romain au moyen-âge*), M. Meyer, etc., sont de la seconde (je me trompe peut-être sur Ancillon, mais peu importe). C'est là, ce me semble, la principale division qui règne sous le rapport philosophique et politique dans les Universités allemandes, et le gouvernement paraît être, ce qui est assez singulier, du côté de la seconde école contre la première. Or, c'est l'Ecole historique qui me semble, dans le nuage un peu épais à travers lequel je vois l'Allemagne, l'appui sinon le plus fort, du moins le plus immédiat sur lequel nous puissions compter en Allemagne pour la philosophie positive. L'absolu, la conception à *priori*, sous le rapport logique, d'une méthode indépendante de tout exercice, sous le rapport moral, d'un système d'obligations indépendant de toute relation déterminée, et sous le rapport politique d'un système social abstrait isolé de toute civilisation spéciale, me paraissent être des caractères fondamentaux du Kantisme qui, quoique très opposé à la théologie proprement dite, n'en sont pas moins un reste de son esprit, émancipé par la réformation, et qui forment quant à la philosophie positive un obstacle très profond, contre lequel nous aurons bien plus à lutter que nous n'aurons à espérer du secours dans les détails de quelques généralités positives éparpillées dans cette ténébreuse métaphysique. Du reste, je vous soumets cette indication, que vous pourrez, sur les lieux mêmes, vérifier bien plus exactement que moi, et qui n'altère en aucune manière le sentiment du

point de contact avec l'Allemagne que je vous exprimais tout à l'heure.

Je dois, d'ailleurs, mon cher ami, vous remercier beaucoup à ce sujet de votre manière de classer mes travaux, ou plutôt, je l'espère très fort, les nôtres. Toute mesquine considération personnelle mise à part, je crois que le jugement est d'une grande exactitude, et que vous avez très bien saisi la vraie cause de la supériorité de notre philosophie. Oui, je le reconnais de jour en jour par la comparaison avec les autres, tout mon avantage vient d'une éducation complètement et exclusivement positive, laquelle, je crois, pour le dire en passant, ne peut encore bien s'acquérir qu'en France, quoique elle n'y soit pas facile à trouver. Quant à l'avantage d'avoir uni dans une même combinaison fondamentale le point de vue pratique au point de vue théorique (condition indispensable pour former une conception complète), je crois que cela tient, après mon éducation, à ce que je pense en France et après la Révolution française, tandis que Herder pensait en Allemagne et avant cette énergique et abominable commotion qui a si terriblement rapproché les théoriciens de la pratique.

Je pense en masse tout comme vous, et en très grande partie d'après vous, que nos idées réussiront en Allemagne et que la formation de la classe qui doit réorganiser le pouvoir spirituel y rencontrera des facilités spéciales qu'elle ne trouverait nulle part ailleurs, au même degré du moins, quoique je persiste à penser, contre votre opinion, que la classe n'est pas plus formée là qu'ici. Songez, mon ami, à ce que vous avez si bien dit de *l'éducation purement et exclusivement positive*, condition qui est indispensable pour tout autre, comme elle l'a été pour moi, afin de former un véritable membre complet du nouveau pouvoir spirituel, et dites-moi chez qui vous l'avez trouvée remplie en Allemagne, si ce n'est chez vous qui n'êtes qu'un demi-allemand. Mais malgré cela, j'attacherai le plus grand prix à combiner votre esprit français avec l'esprit allemand; aussitôt que mon volume sera prêt, je vous proposerai probablement de le faire traduire et d'en publier ou faire publier une édition à Berlin, centre spirituel de l'Allemagne, s'il y a un centre dans un tel pays. Du reste, je n'ai pas encore pris de parti arrêté sur mon mode de publication, et je ne sais pas bien au juste s'il vaut mieux m'en charger entièrement, ou en charger un libraire éditeur par édition. Je crois bien que je trouverai des fonds pour faire cela moi-même; mais je suis si peu administrateur que je penche fort à croire qu'un libraire répandra l'ouvrage beaucoup plus complètement et plus

promptement que moi : d'ailleurs, comme je vous dis, je verrai et vous ferez bien de me donner à cet égard votre opinion motivée, elle pourrait contribuer à fixer la mienne. Rien ne presse encore. Je n'ai pas pris la plume, quoique je compte le faire incessamment; mais la partie *abstraite*, ou la vue générale de l'ensemble de la série civilisée par laquelle je commencerai, a besoin de quelques réflexions pour acquérir la maturité convenable à un tel sujet.

Vous m'annoncez un article de M. de Bucholtz sur mon travail : je vous prie de l'en remercier infiniment de ma part, en attendant que j'aie le plaisir de lui en témoigner moi-même toute ma vive et sincère reconnaissance. Votre frère m'a dit, il y a quelques jours, que vous lui annonciez aussi le prochain envoi de cet article et d'une lettre de M. Bucholtz, que j'attendrai pour lui répondre. Son journal est effectivement maintenant chez Pérussac, comme celui-ci me l'a dit hier, et je compte l'y aller voir un de ces jours. Je vous dirai en passant que Férussac, qui n'est pas d'une bien grande force, a voulu rendre compte aussi de mon travail dans son prochain numéro ; mais j'ai peu d'espoir que l'analyse en soit bien faite. Il m'a engagé à envoyer quelques exemplaires aux Etats-Unis. Quoique ce ne soit pas le pays des idées spirituelles organiques (je n'en connais aucun qui en soit aussi éloigné), j'ai cependant adressé par l'intermédiaire de l'ambassadeur Brown deux exemplaires, l'un au président Monroë, et l'autre à Jefferson, le seul dans ce pays qui peut mordre un peu à de telles idées, s'il n'était pas si vieux. Du reste, si les exemplaires sont à peu près perdus, il n'y aura pas grand mal. Je vais expédier incessamment ceux que je destine à M. Canning et à la Société Royale à Londres. J'ai aussi l'idée, qui vous paraîtra sans doute singulière, d'en faire remettre un à M. de Villèle avec recommandation de le lire, et une lettre explicative, par son beau-frère Desbassyns que je connais. Comme il y a réellement en lui un peu de l'homme d'Etat, je pourrai peut-être parvenir à lui faire saisir un point de contact avec lui (car il en a un réel), et cela serait utile. Mais j'espère bien plus en M. Canning. Je vous tiendrai au courant de mes démarches.

Depuis ma dernière lettre j'ai fait connaissance avec M. Bailly dont vous m'aviez parlé dans le tems, ou plutôt, j'ai renouvellé mes relations avec lui, car je l'avais connu un peu il y a sept à huit ans, quand il étudiait en médecine. Je n'ai pas été tout à fait aussi content de ses idées que je l'avais espéré, quoique il y ait en lui lui l'étoffe pour faire un physiologiste ; c'est là pour moi

une considération d'un très grand poids, qui me fera le cultiver avec plus de soin,et le juger avec toute l'attention et la bonne prévention dont je suis susceptible. Il a débuté d'une manière qui ne me plaît guère, car elle n'est que spirituelle, par une démonstration de l'existence de Dieu et de la liberté morale de l'homme, fondée sur la doctrine de Gall. Il me semble que pour un simple paratonnerre, dont, du reste, je suis loin de méconnaître l'utilité, et même la nécessité, il prend la chose trop au sérieux. Sa brochure, pour qui sait lire, et il me l'a bien dit, n'est qu'une mystification; mais sa conversation cependant m'a prouvé qu'il y attachait une sorte d'importance réelle, et, en général, qu'il jugeait la doctrine de Gall d'une manière trop spéciale, ce qui, du reste, est assez naturel pour un homme qui s'est voué, à ce qu'il m'a appris, à la culture de cette doctrine, et qui y fera, je n'en doute point, des choses très importantes. Le premier point de sa brochure (l'existence de Dieu) est traité avec infiniment d'adresse; il y a un appareil de démonstration très spirituellement combiné. Mais quant au second (la liberté morale, où il fallait plus que de l'adresse parce qu'il signifie quelque chose), il est assez faiblement examiné. Toute son affaire roule sur la distinction très subtilement inventée de *l'intelligence* qu'il attache à l'organisation, et de *l'âme* qu'il en laisse indépendante, et à laquelle, comme vous le pensez bien, il ne donne pas grand'chose à faire. En masse, tout cela ne m'a pas fait une impression très favorable. Je n'aime pas qu'un jeune homme débute purement et simplement par de l'adresse; c'est être trop prudent pour son âge, et cela ne me paraît guère pouvoir s'allier avec une véritable tendance philosophique complète. Du reste, je le répète, ce n'est là qu'une première sensation : l'homme a incontestablement du mérite, et l'opinion de Blainville me fera y regarder de plus près. A ce sujet, je dirai que Flourens est maintement jugé par les hommes compétents; c'est un esprit très léger, qui ne paraît pas devoir s'élever beaucoup au-dessus de Magendie. Ses fameuses expériences sont reconnues fausses et faites avec trop de précipitation; les phénomènes qu'il a donnés comme radicaux ne se trouvent être que des anomalies instantanées. L'observation générale de M. Bailly sur son plan d'expériences me paraît d'une justesse décisive, et je l'aurais bien faite avant, mais pas aussi expressément; c'est qu'en assignant le rôle de chaque partie du système nerveux de la vie animale il ne trouve pas de place pour les fonctions intellectuelles et affectives, dont l'oubli est certainement fort singulier. Un autre jeune physiologiste, M. Rousseau, élève de Blainville, et qui est

malheureusement confiné en province, me paraît jusqu'ici par le peu que j'ai vu de lui, celui d'entr'eux tous qui a la tête la plus philosophique, quoique un peu trop *matérialiste* (vous m'entendez, j'espère), c'est-à-dire *physicien*, ce qui est d'ailleurs, à un degré beaucoup moindre cependant, le principal vice, à mon avis, du système d'idées de Blainville. Je ne puis m'empêcher de me rappeler à ce sujet votre judicieuse réflexion sur l'influence qu'exercera la physique sociale, une fois formée, sur la philosophie scientifique. Je vais même plus loin que vous, car je pense que ce ne sera qu'alors qu'il pourra exister une véritable philosophie des sciences; toutes les idées philosophiques qui y sont aujourd'hui, quoique fort précises jusqu'alors, ne me paraissent avoir qu'un caractère simplement provisoire. Je parlerai un peu de cette relation dans la préface générale que je vous annonce et où j'expliquerai que le véritable titre de mes travaux serait *Philosophie positive*, et que, si j'ai préféré *Politique*, c'est à cause que c'est là l'application philosophique la plus urgente, et qui doit fonder la science, mais que plus tard moi ou vous, ou d'autres, complèteront ce système d'idées par la refonte encyclopédique de toutes nos connaissances positives, qui doivent réellement être conçues comme une seule masse, quoique, pour la bonne culture, il soit indispensable d'y conserver et d'y pousser même en un sens plus loin qu'elle ne l'est la division du travail, mais de manière à ce que chaque savant spécial puisse toujours dans la suite concevoir la relation de sa branche, et même de son rameau avec le tronc universel.

Je m'arrache avec peine, mon cher ami, au plaisir de m'entretenir ave vous. Mais je suis obligé de finir. Je suis bien fâché personnellement de la prolongation de votre absence, mais je n'ose trop vous presser de la faire cesser, parce que je sens à merveille les raisons que vous m'exposez à ce sujet. C'est à vous à peser le pour et le contre, en dernier ressort, au moins dans la proportion de votre liberté. Je compte vous écrire incessamment aussitôt après l'arrivée de votre nouveau paquet et de celui de M. Bucholtz, qui, à ce qu'il me semble, par vos expressions, ne doivent pas tarder.

Votre ami.

Auguste Comte.

Votre frère est sur le point de subir son examen, il avait eu le bonheur d'échoir à Poinsot, mais celui-ci vient de s'aviser, fort mal à propos, de tomber malade, et il faudra subir Bourdon. C'est jouer véritablement de malheur, et je crains fort par ce

changement pour son admission, que je regardais comme à peu près sûre avec Poinsot.

Vous voulez rire, mon cher ami, j'oubliais de vous en parler, avec votre prudente recommandation de conserver vos lettres. Croyez-vous que de telles choses puissent être négligées par moi? Vous doutez donc du prix que j'y attache, et du plaisir que j'ai non-seulement à les lire, mais à les relire, et encore relire. Je ne vous renverrai point la balle à ce sujet quoique vous le méritassiez bien pour avoir eu une peur aussi déraisonnable; mais je suis bien sûr de la parfaite inutilité de ma recommandation.

Ecrit au dos, par M. d'Eichthal.

La philosophie allemande; — Ses travaux; — M. Bailly.

12° G. D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE.

Etat politique de la Prusse et de l'Allemagne : troubles dans les Universités. — Evolution théologique. — La théologie et la science en Allemagne. — Ecole philosophique allemande qui procède de Rousseau. — Appréciation de Kant. — La philosophie de l'histoire : Hegel, Luden, Iselin, Bucholz. — Observations de l'opuscule d'Auguste Comte, Annonce d'une traduction du petit traité de Kant «Histoire scientifique de l'Humanité» : et il pense qu'à son retour il sera en état de faire une appréciation complète de la philosophie allemande.

Berlin, 22 août 1824.

Mon cher ami,

J'ai reçu il y a quelques jours votre lettre du 5 courant après laquelle je soupirais depuis longtemps, quoique je susse bien que vous n'étiez pas coupable de ce retard. Je vois avec peine que vous ne pouvez pas parvenir à vivre à l'abri des tracasseries, et je regrette surtout que je ne puisse vous être d'aucun secours pour y mettre un terme; car, je ne doute pas que, si cela était possible, vous vous en fussiez ouvert à moi. Je réponds de suite à ce que vous me mandez sur la publication de votre livre. A vous dire vrai, je ne saurais d'ici vous donner aucun conseil à ce sujet, et je vous prie de croire que ce n'est pas mauvaise volonté, tout au contraire, je suis bien résolu à faire tout mon possible pour le succès de la partie temporelle de notre entreprise. Je suis bien

décidé à user dans ce but de tous les avantages de ma position; mais jusqu'ici il n'y a rien de fait. Je dois cependant vous dire, en réponse à votre demande, qu'à mon avis, il vaudrait mieux ne pas vendre l'ouvrage; mais cependant, le pis de tout serait que vous vous chargeassiez *vous-même* de l'édition. Au reste, nous parlerons plus au long de cela à mon retour, car je crois qu'il sera encore temps. — Quant à l'édition allemande, ce sera chose facile; elle se ferait, je vous le répète, quand même nous ne nous en occuperions pas. Mais je pense comme vous, qu'il vaut mieux attendre la publication de la seconde partie, et il est bon que l'ouvrage soit connu d'abord d'un certain nombre de personnes choisies.

Vous vous plaignez, et avec raison, dans un sens, du peu d'étendue de mes explications sur l'Allemagne : mais, que voulez-vous, je vous ai donné sur la Prusse les renseignements principaux. C'est un pays où, depuis le temps de Frédéric, l'administration et la législation ont continuellement fait des progrès, où les obligations féodales et les corporations ont été abolies, où, par conséquent, la vie est très tolérable. La conquête a tellement été la destination de la Prusse, que c'est la seule des principautés allemandes où les beaux-arts n'aient pas été l'objet de l'attention première du gouvernement. La Prusse est encore dans son temps de croissance; le régime militaire lui est encore nécessaire, puisqu'il subsiste sans opposition. Je crois que les Prussiens doivent achever de réunir l'Allemagne avant de s'occuper de leur organisation intérieure, pour laquelle le gouvernement fait d'ailleurs tout ce qui est nécessaire. Quel intérêt peuvent avoir les affaires publiques dans un pays où il n'y a pas d'intrigues de chambres, et encore bien moins d'intrigues de cours. Je puis dire que je n'ai pas entendu parler une seule fois politique depuis que je suis à Berlin, cela peut tenir aux cercles où j'ai vécu, mais, dans ces mêmes cercles, à Paris, la politique eût été l'objet journalier de la conversation. Lorsqu'il s'agit d'affaires publiques, c'est celles de la France; on sait bien que c'est là la fabrique. En un mot, le théâtre, la littérature, *le roi et les princes*, voilà de quoi s'occupent les Prussiens. La convocation des Etats est une chose tout-à-fait insignifiante, cela peut devenir important dans une époque de crise, comme tout le devient alors, mais, pour le moment ce n'est rien. Du reste, vous me ferez le plus grand plaisir de vouloir bien m'indiquer les points sur lesquels il faut faire des recherches : on se perd quand on est sur les lieux.

Les troubles des Universités sont aussi assez insignifiants. Ce sont des jeunes gens qu'un système d'études faux laisse dans l'oisiveté, et qui s'occupent de politique, comme autrefois de *bascule*. Mais la partie intéressante en Allemagne, c'est la partie spirituelle. Je vous ai déjà donné quelques détails sur le clergé. J'ai acheté dernièrement la nouvelle liturgie. Le but du gouvernement prussien, comme de tous ceux de l'Allemagne, est de catholiciser le clergé; mais on voit à quel point les prêtres sont obligés de jurer à leur ordination de ne pas se mêler de politique, avec la réserve de prêcher l'amour du roi, et de dénoncer tous les complots qu'ils viendront à connaître. Vous avez vu peut-être deux ordonnances du gouvernement de Bâle, en date des 1er juin et 19 juillet : la première défend aux pasteurs de prêcher de la philosophie au lieu de la religion et du dogme ; la seconde a pour but, est-il dit, de relever la considération du clergé qu'il a perdue par sa propre faute. Il est ordonné aux doyens de veiller à ce que les pasteurs se mettent convenablement, qu'ils n'aillent pas le dimanche dans les cabarets, qu'ils ne se grisent pas, qu'ils ne vivent pas scandaleusement, etc. Voilà ce qu'on peut lire dans tous les journaux de l'Allemagne. J'ai eu dernièrement occasion de lire le journal publié à Darmstadt (journal général de l'Eglise). C'est du jésuitisme protestant, dix fois pire que le jésuitisme catholique, parce qu'il a bien moins de bonne foi. J'y ai trouvé un fait assez curieux, c'est que le gouvernement autrichien laisse la plus grande liberté aux prêtres protestants, et leur laisse même parvenir tous les livres qui sont prohibés.

Les théologues ont pour ennemis en Allemagne les philosophes et les savants spéciaux. Mais les savants spéciaux ne sont pas moins ennemis des philosophes. Le combat de la philosophie empirique contre la philosophie métaphysique est même fort systématique.

Je ne connais que M. Gay-Lussac en France (quand je dis je, c'est qu'il s'agit de moi) qui ait une philosophie scientifique aussi bien ordonnée et aussi complète qu'Ermann. Le malheur de ces gens-là, c'est qu'il leur manque la vraie logique, les mathématiques, dont l'enseignement est en général très imparfait en Allemagne. Il y a cependant ici un homme, M. Crelle, dont j'ai fait la connaissance, qui s'occupe à acclimater les ouvrages de Lagrange en Allemagne, et à faire passer les méthodes générales dans l'instruction. Il a publié un ouvrage là-dessus que je ne connais point encore; ses idées sont bonnes, mais je ne sais pas comment il s'en sera tiré dans l'exécution. J'ai aussi assisté à un

cours de M. le professeur Dirksen, jeune homme, ami de M. Crelle, et qui me semble aussi marcher dans une bonne voie. On parle vaguement de l'établissement d'une école polytechnique à Berlin : ce serait la planche de salut. Je crois aussi que Lagrange, à cause de sa capacité philosophique, jouit d'une grande estime en Allemagne.

J'arrive à cette école philosophique allemande si peu connue en France, jusqu'ici, et qui, je crois, gagnera beaucoup à l'être. Je vous avoue que pour ma part, plus je la connais, plus j'en prends une haute idée. Une chose assez singulière, et dont je me crois maintenant à peu près certain, c'est que le vrai fondateur de cette école, c'est Rousseau. C'est le seul de nos philosophes dont les Allemands tiennent encore compte, et c'est une chose très connue que c'est Rousseau qui a développé Kant. Ses ouvrages étaient du petit nombre de ceux que ce philosophe avait continuellement sur sa table.

Quant à l'esprit de cette école, croyez que ce n'est pas l'affaire de quelques jours de pouvoir en juger ; et je crois que, pour votre part, vous en jugez trop défavorablement. Je ne veux parler ici que de Kant, parce que c'est le seul dont j'ai pu prendre jusqu'ici quelque idée. Son but, comme je vous l'ai déjà dit, était de modifier les sciences morales d'après les progrès des sciences physiques. Il partit du principe que nos conclusions dans cette science, comme dans toutes les autres, ne pouvaient jamais dépasser les limites de l'expérience ; et prouva l'impossibilité de démontrer *l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la liberté de l'homme*. Tel est l'objet de son ouvrage « Critique de la Raison *pure* » dans lequel il a été conduit à traiter avec beaucoup de développement des *jugements a priori*. Dans un second ouvrage, « Traité de la Raison pratique », Kant s'attache à démontrer que les trois principes précédents devaient être admis comme *postulata* pour la conception des lois morales et sociales. Je n'ai encore lu que peu de choses du premier ouvrage, rien du second, et plusieurs morceaux de ses œuvres diverses. Je ne saurais encore dire jusqu'à quel point on peut lui reprocher un véritable méthaphysicisme. Je crois avoir remarqué, ce qui est d'ailleurs fort concevable, qu'il est infiniment moins métaphysicien dans ses œuvres détachées que dans ses grands ouvrages. Ce que je puis vous dire, c'est que j'ai trouvé un petit traité de Kant d'une vingtaine de pages, sur la nécessité d'une histoire scientifique de l'Humanité dans l'état présent de la société, qui m'a passablement surpris. — C'est exactement l'esquisse de votre ouvrage ; et

la manière dont cet homme avait vu l'état futur de l'Europe en 1784 est bien extraordinaire.

Cet exemple seul suffirait déjà peut-être pour vous montrer que l'école méthaphysique allemande nous offre plus de secours que vous ne pensez. Je pourrais vous donner quelque chose de tout à fait décisif à ce sujet si j'avais la réponse de Hegel, que par la négligence d'un de mes amis je n'ai point encore reçue (je l'aurai sans doute demain, et différerai jusque-là l'envoi de ma lettre). Mais ce qu'il y a de certain, c'est que la philosophie allemande a conçu à merveille cette vue abstraite de l'histoire dont nous avons si souvent parlé. Je pourrais vous citer les esquisses de la *Philosophie de l'histoire* de Hegel, qu'il a données dans plusieurs ouvrages, en attendant qu'il publiât l'ouvrage même. Je pourrais vous citer les considérations philosophiques qui précèdent l'*Histoire universelle* de Luden, et qui contiennent des choses fortes sur ce sujet. L'école historique dont vous me parlez n'existe réellement point. Je veux bien mettre Herder à part; et cependant il était le disciple de Kant, et Kant, comme je vous l'ai dit, a lui-même conçu cet ordre d'idées, et sa conception, quoique non développée, était peut-être plus forte que celle de Herder. Quant à Bucholz, il ne faut point vous abuser sur son compte. C'est à Kant même qu'il doit l'idée de son premier ouvrage, et il n'a jamais cessé de piller Kant, Herder et M. His (dont je vous ai parlé). Enfin je ne sais pas ce qu'il n'a pas pillé, et vous pouvez compter que maintenant il ne manquera pas de vivre aussi sur vous. Bucholz a été pour nous le portier de l'Allemagne; mais il ne faut pas nous tromper, et prendre le portier pour le maître de la maison. En un mot, c'est un homme qui comprend ce que les autres ont écrit, mais qui, par la faute de son éducation, ne produira jamais rien par lui-même.

Il m'a promis de vous écrire incessamment : il n'a publié jusqu'ici que des extraits de votre ouvrage; l'article est pour le mois de septembre. Je me chargerai moi-même de l'envoi des numéros du journal pour éviter les frais de poste. Je vous le répète, ne vous engagez pas trop avec lui.

Je vous ai cité les noms de Kant, de Hegel, de Luden, à l'appui de ma façon de voir sur nos rapports avec l'école allemande (Hegel a lu cet été à l'Université sa philosophie de la religion où il s'attache à exposer le développement naturel de cet ordre de phénomènes). Vous avez vu que Herder lui-même dérive de cette école, qu'il en est de même de Bucholz, et il en est aussi de même des autres noms (sans importance philosophique) que

vous me citez. Lorsque je vous écrivais que la classe d'hommes qui, propres à s'occuper de nos travaux, était toute formée en Allemagne, je voulais simplement dire que l'Allemagne était le seul pays du monde où il y eût des philosophes de profession qui pussent vivre de leur métier. Il est vrai que ce fait en comporte un autre, à savoir que c'est le pays où la philosophie est poussée le plus loin. Et, en effet, c'est l'occupation de toutes les têtes fortes en Allemagne, où la partie pratique offre peu d'aliments à l'activité. Je ne prétends point dire que la philosophie positive y existe déjà; mais elle peut y naître d'un moment à l'autre; les idées fondamentales de votre ouvrage ont déjà pris racines depuis longtemps, et j'espère qu'il servira à hâter les derniers progrès.

Je ne puis m'empêcher de vous faire sur votre ouvrage une observation que j'ai faite, d'après ma propre expérience, et celle de plusieurs autres personnes, et à laquelle la lecture du petit traité de Kant m'a fait attacher une nouvelle importance. Cette observation, la voici. *Vous arrivez d'une manière trop détournée à cet énoncé* : « *Il faut élever la politique au rang des sciences positives* ». Kant entre bien plus franchement en matière. Les phénomènes humains sont susceptibles d'être réduits à des lois naturelles, dit-il; et, après l'avoir prouvé, il montre que la création de cette science est nécessaire aux progrès ultérieurs de la société. Vous, au contraire, après avoir montré que les doctrines actuelles sont insuffisantes, vous faites voir que dans toute opération de l'esprit humain la partie théorique doit précéder la partie pratique. De là vous concluez la nécessité de rendre la politique positive; et après cela vous vérifiez cet énoncé par la marche générale des sciences; et enfin, par des considérations sur l'imagination et l'observation, vous arrivez à cette idée que l'organisation sociale est dépendante de la civilisation et que la *civilisation est soumise à une loi.* Voyez par quel long enchaînement vous arrivez à cet énoncé, qui, cependant, est la base de tout! Combien y a-t-il de personnes capables de vous suivre jusque-là, et de sentir l'importance de ce premier point, d'autant plus que la démonstration que vous en donnez n'est point assez frappante, en France surtout, où cette idée est encore inconnue.

Ne vaudrait-il pas mieux, après avoir présenté l'état désespéré des choses en France couper court tout-à-coup; montrer que les phénomènes humains, pris en masse, sont susceptibles d'être réduits à des lois, comme ceux de la pression de l'air et de la cha-

leur, etc., ainsi que le fait Kant; et passer de là à prouver que la politique doit être une science positive. Il y aura de moins dans votre ouvrage une déduction fort habilement conçue; mais vous serez beaucoup mieux compris, on saisira beaucoup mieux le point où vous voulez arriver, et qui échappe actuellement à la plupart des lecteurs. Et il me semble que les considérations scientifiques très importantes dont vous vous servez trouveront toujours leur place. Vous savez que je ne m'amuse pas à des chicanes, ce que je vous dis est le résultat de mes observations et de celles des personnes compétentes. Pesez cela en votre sagesse.

Aux ouvrages qui se rapportent à vos travaux, et que je vous ai déjà cités, il faut joindre l'*Histoire naturelle* de Luden, qui n'est encore, à ce qu'il me semble, qu'un ouvrage chronologique, mais beaucoup mieux classé; 2° une *Histoire de l'Humanité* de Iselin, greffier au conseil de Bâle, ouvrage publié en 1769, très défectueux, et où se trouvent pourtant des choses fort remarquables. Il avait bien vu, par exemple, trois époques dans l'Humanité, celle des sens, celle de l'imagination chez les anciens, et de ce qu'il appelle la raison chez les modernes; 3° un passage de Frédéric le Grand, extrait de l'histoire de la maison de Brandebourg, que Bucholz a donné à son journal, et où Frédéric expose à merveille la dépendance où sont les princes de l'état de civilisation de chaque temps; 4° Kant.

Vous savez sans doute que je vais passer quelque temps à Prague. J'y traduirai le petit traité de Kant et l'ouvrage de Bucholz (loi de gravitation), c'est-à-dire la seconde partie, car la première n'est que Kant défiguré; elles n'ont d'ailleurs pas le moindre rapport. Je crois que cette publication pourra être très utile. Il est d'ailleurs nécessaire de couper le câble, et de me faire connaître pour ce que je suis. J'espère être aussi en état de pouvoir à mon retour donner une idée de la véritable valeur de la philosophie allemande. Je ne conçois pas comment vous pouvez hésiter à traiter ce sujet dans votre ouvrage, cela me semble indispensable. J'espère être cet hiver en état de rassembler tous les matériaux nécessaires à cet objet. Je tâcherai d'en tirer un exposé historique, vous un exposé dogmatique, et ainsi nous nous arrangerons. Je désire n'être point prévenu dans la traduction du petit traité de Kant, traité qui me semble être peu connu en Allemagne. Ainsi, évitez d'en parler avant d'avoir reçu la traduction. J'ai renoncé pour le moment à la traduction de Herder, parce que c'est une entreprise extrêmement longue, et qui nuirait

au but de mon voyage en Allemagne. L'autre jour il me tomba sous la main un ouvrage où l'on prétendait que la doctrine de Gall sortait du livre de Herder. Je ne suis pas encore parvenu à m'expliqner l'assertion isolée. — Adieu, mon cher ami, je vous souhaite plus de repos. Ne m'écrivez point tant que vos lettres devront m'arriver en Autriche. Pensez bien à ce que je vous ai dit sur votre ouvrage. *La vie de la société est déterminée comme celle de tout être organique*. C'est par là que vous devez débuter. Vous avez déjà senti vous-même que l'assertion relativement aux savants avait quelque chose de louche, de la manière dont elle est présentée. Je crois qu'il faut que cela soit refondu.

J'aurais besoin de revenir me retremper un peu en France, à la fin de l'hiver, dans l'étude des sciences exactes dont je me suis peu occupé ici; mais enfin, chaque chose a son temps.

Adieu, je pars pour Dresde dans une heure. Dites-le à mon frère.

Votre ami,

G. D'EICHTHAL.

Ecrit au dos par M. d'Eichthal :

Etat de l'Allemagne, *philosophie allemande*, *traité de Kant, philosophie positive d'Auguste Comte.*

13° G. D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE.

La philosophie allemande : bibliographie (Verburg-Iselin. Adelung, Meiner, Herder, Kant, Meyer, Pœlitz, Jenisch, Bucholz, Luden). — Appréciation de l'école historique. — L'Ecole métaphysique a seule la capacité scientifique. — Nécessité de l'introduction de l'ouvrage de Comte en Allemagne. — Etat politique de la Saxe. — Opinion des Allemands sur les Français.

Dresde, 4 septembre 1824.

Mon cher ami,

Je suis parvenu ces jours-ci à me procurer des notions très satisfaisantes sur le développement de la philosophie historique en Allemagne. Je crois la chose assez importante pour ne point tarder à vous en faire part. C'est en visitant la bibliothèque, fort bien arrangée, qui se trouve en cette ville, que j'eus l'idée d'examiner la section de l'Histoire universelle ; et voici les résultats auxquels je suis parvenu :

La première histoire de l'Humanité (Verburg, 1720) fut écrite par *Iselin* (1763). Elle fut suivie de celle de d'*Adelung* (1782) et de celle de *Meiner* (1785). Trois ouvrages qui me semblent du même genre, et tous trois intéressants.

Dans l'année (1784), Herder donna le premier volume de sa *Philosophie de l'histoire*, ouvrage qui par l'étendue du plan se distingue de tous ceux qui l'ont précédé. Dans la même année Kant composa son petit traité qui ne fut publié que plusieurs années après. Cette ébauche me semble être ce qu'il y a paru de plus fort en Allemagne sous le rapport de la conception : il avait pris la chose à peu près du même point de vue que vous.

(1792-1795). Tentatives de *Meyer* et de *Politz*. — Le dernier m'a semblé assez remarquable. En (1801) parut l'ouvrage du docteur Jenisch dont je vous ai parlé en passant, dans une de mes précédentes lettres. C'est un ecclésiastique attaché à l'une des églises de Berlin qui a aussi beaucoup écrit sur le XVIIIe siècle.

J'ai lu son introduction qui, comme dans la plupart de ces ouvrages, est la partie la plus intéressante. Il cite ses prédécesseurs et les juge bien.

En première ligne vient *Condorcet*. Il lui reproche son esprit critique, sa mauvaise classification des époques, et surtout de s'être borné trop spécialement au développement des sciences.

Parmi les Anglais il cite : *Milor — Hume*, Skitsehe of the history of the man (177...), *Dunbar*. Essai sur l'histoire de l'Humanité (1781), et surtout *Fergusson*.

Enfin, parmi les Allemands il cite avec raison, comme ayant une véritable importance : Iselin, Adelung, Meiner, Herder, Kant.

Vous voyez que l'ouvrage de M. Jenisch, du moins par cette introduction, offre un véritable intérêt: mais il m'a semblé que dans l'exécution il n'avait pas mieux réussi que les autres.

En l'année 1802, vient se placer notre ami M. Bucholz, avec *sa loi de gravitation*, titre assez ridicule, pour une idée assez insignifiante, prise d'ailleurs à Kant. Mais comme je vous l'ai déja dit, il est question de toute autre chose dans l'ouvrage. Il y discourt assez agréablement sur le développement de chacun des phénomènes sociaux. Comme l'ouvrage est de nature à plaire en France, je le traduirai d'autant plus que cela me prendra fort peu de temps. Je termine cette liste par deux ouvrages : « Développement de Révolution du genre humain par M. *Lueder*, professeur à Gœttingue, 1810, et Histoire Universelle de *Luden*, 1814 » ; ouvrages dans lesquels je ne sais s'il y a beaucoup de

nouveau. Enfin pour l'acquit de ma conscience, MM. Dotz et Bartholdy.

Voilà bien une école historique, allez-vous me dire. Cela est vrai en un sens : mais remarquez bien que tous ces gens-là n'ont fait que se traîner sur les traces de *Kant*, *Herder* et *Condorcet* ; tous ont voulu, les uns après les autres, refaire le développement historique ébauché par leurs maîtres, et tous s'y sont perdus, parce qu'il leur manquait une capacité *scientifique*. Cette capacité scientifique se trouve dans l'école *métaphysique* à un plus haut dégré que vous ne pensez ; et j'espère toujours beaucoup d'elle pour les progrès ultérieurs de la science. Je n'ai pas encore pu avoir, avant de quitter Berlin, la réponse de Hegel : cela me contrarie.

Vous jugerez, d'après cet exposé, combien il est nécessaire pour le succès de votre ouvrage (et surtout en Allemagne) que la seconde partie accompagne la première. Les idées fondamentales de la première partie sont reçues depuis longtemps. Et quant aux perfectionnements que vous avez apportés dans la méthode, l'application seule pourra faire bien sentir leur réalité. Je suis toujours du même avis pour le plan de votre ouvrage : non que l'idée de déduire l'état futur de la politique, de son état présent, par des considérations scientifiques, ne soit en elle-même très précieuse et très féconde : mais elle est à la portée de trop peu de personnes.

J'ai eu dernièrement occasion de comparer les deux éditions de l'ouvrage de Chateaubriant sur la Révolution. Ce sont proprement deux ouvrages différents, et à la manière dont vous m'en avez parlé, je crois que vous ne connaissiez que la deuxième édition. Mais l'ouvrage primitif appartient totalement à notre série. Ce qu'il dit sur la chute du Christianisme est très remarquable. J'approuve tout à fait vos idées sur MM. de Villèle et Canning. Dresde est une ville intéressante sous le rapport des arts et des environs ; mais tout y est évidemment en décadence : c'est un château de grand seigneur ruiné. Les Saxons sont furieux contre les Prussiens qui ont pris pour eux les 2/3 du pays. Du reste ici, comme partout en Allemagne, on a une idée très fausse de la France : on se représente toujours le caractère national comme avant la Révolution, et on nous voit toujours aussi engoués de Napoléon qu'on l'est en Allemagne.

Je pars aujourd'hui pour Prague avec M. Benedict de Stuttgard. Dites-le à mon frère.

Votre ami, G. D'EICHTHAL.

14° Auguste Comte a G. d'Eichthal.

Détails sur sa situation pécuniaire. — Rapports avec de Villèle. — Auguste Comte juge la philosophie allemande. — Les projets de travaux : de la refonte proposée par d'Eichthal de la première partie de l'opuscule et de la publication à faire d'une édition allemande. — Sur Benjamin Constant et de Maistre. — Comte revient sur l'école historique allemande qu'il croit distincte de l'école dite philosophique. — Situation politique en France.

Paris, le 6 novembre 1824.

Il y a bien longtemps, mon cher ami, que je n'ai joui du plaisir de m'entretenir avec vous. Je le désirais fort vivement ; mais d'après les observations contenues dans votre avant-dernière lettre, j'ai voulu attendre pour vous écrire que vous fussiez à Berlin. J'ai parfaitement compris les motifs de la circonspection que vous me recommandiez, et je trouve que vous avez eu grandement raison. Quoique votre dernière lettre (datée de Dresde) eut un peu modifié cette première observation, j'ai craint de dépasser malgré moi les bornes qu'il fallait nous prescrire, et, surtout n'ayant pas mon franc parler, j'ai cru prudent et plus convenable d'attendre pour vous écrire, que vous fussiez sorti des domaines de la Maison d'Autriche. D'après ce que m'a dit avant-hier votre frère, vous devez en ce moment être de retour à Berlin et je m'empresse, en conséquence, de rompre un silence qui m'a, je vous assure, beaucoup coûté. J'espère que nous nous en dédommagerons tous deux en mettant désormais une plus grande activité dans notre correspondance. — Je vous remercie bien sincèrement, mon cher ami, du vif intérêt que vous témoignez si cordialement prendre à ma situation. Je n'ai pas voulu, surtout que vous n'y pouviez rien, vous tourmenter des diverses causes de chagrin que j'ai eu à subir, et je suis même fâché de vous en avoir laissé paraître quelque chose. Mais comment résister entièrement à l'entraînement de l'amitié ? Ce serait lui faire perdre un de ses plus précieux avantages. Et, puisque j'ai tant fait que de commencer, je puis vous indiquer la principale source de contrariétés que j'éprouve. Je ne me suis jamais fort inquiété, comme vous le savez sûrement, de mon existence temporelle. Mais je vous avoue que, quand j'y pense, je me sens accablé de me voir à 27 ans sans aucune assiette fixe dans le monde, et obligé d'être

littéralement au jour la journée. Je me trouve, par exemple, au commencement de cette année scolaire avec un nombre bien minime de leçons, et sans motif réel d'en assurer l'augmentation prochaine. Je n'ai jamais, il est vrai, regardé ce mode de nutrition que comme provisoire, mais je ne vois pas trop de chances d'obtenir bientôt un définitif quelconque supportable. Il est probable que c'est ma faute, et que si j'avais mis à la consolidation de mon matériel plus de soin et d'activité, ou, pour mieux dire, si je m'en étais occupé un peu sérieusement, je serais aujourd'hui délivré de cette insipide espèce d'inquiétude. Mais enfin, que la faute en soit à moi ou non, je n'en souffre pas moins, et je sens d'ailleurs que cette incurie est physiologiquement combinée avec le reste de mon organisation (1). Heureusement que je pense peu et rarement à tout cela ; mais quand cela m'arrive, j'éprouve des moments d'abattement, et de véritable désespoir, qui, si leur influence se tournait en habitude, me ferait renoncer à tous mes travaux et à tous mes projets philosophiques, pour finir comme un sot. Je vous avoue que la considération de cette pénible situation n'a pas été pour peu de chose dans la démarche que je viens de commencer auprès de M. de Villèle, et dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Je veux essayer si, par son influence, il me serait possible de fixer mon sort physique, en prenant pied, soit à l'Ecole polytechnique, soit à la Faculté des sciences, ou ailleurs, pourvu qu'il ne fallût pas quitter Paris. Je ne sais pas encore quel sera le résultat de cette démarche, qui s'opère lentement par la négligence des personnes qui me servent d'intermédiaires. J'ai écrit à Villèle une lettre que je crois assez adroite (je vous la montrerai à mon retour), et qui est, je crois, de nature à l'intéresser en ma faveur, et à piquer sa curiosité au sujet de mon travail. Je suis surtout parvenu à y glisser un paragraphe sur la corruption comme moyen de gouvernement indispensable dans l'anarchie actuelle, qui doit faire probablement une forte impression sur lui. Mais tout cela n'est que conjecture encore ; j'espère dans ma prochaine lettre pouvoir vous mander quelque chose de précis sur les résultats.

Je n'ai pas jugé convenable de faire en ce moment mon envoi à M. Canning, d'abord parce qu'il aura plus de valeur avec la se-

(1) Je sens que, sous ce rapport, je suis bien plus propre à faire partie d'un pouvoir spirituel, régulièrement organisé, qu'à contribuer à en fonder un. Car il n'est rien de plus mortel pour mon esprit que la nécessité poussée jusqu'à un certain degré de devoir songer pour ainsi dire chaque jour à la nutrition du suivant.

conde partie, et ensuite à cause de l'explication relative à Saint-Simon, qu'il serait impossible ou ridicule de donner à cette distance : j'ai voulu attendre une publication qui sera débarrassée de toute trace de cette relation, qui nuirait vraisemblablement beaucoup à l'effet de mon envoi. Mais je n'en attache pas moins une grande importance à cette communication sous le rapport philosophique. Elle peut d'ailleurs, en la cultivant, s'il y a lieu, devenir plus tard une heureuse pierre d'attente pour moi, si dans quelques années l'impossibilité de vivre en France me force à aller chercher une existence en Angleterre, ce à quoi je pense déjà, en cas que ma situation ne s'améliore pas.

Toutes les inquiétudes que je vous ai indiquées n'empêchent pas mon travail d'avancer ; mais elles le ralentissent considérablement. J'espère cependant, si je puis prendre le dessus, terminer avant la fin de l'année.

Après vous avoir tant parlé de moi, mon cher ami, il est bien juste que je consacre exclusivement le reste de ma lettre à répondre aux diverses communications que vous me faites.

Je ne puis m'empêcher de commencer par vous exprimer tout le plaisir que j'éprouve en pensant que dans quelques mois nous nous reverrons, car, d'après ce que vous me dites, je compte sur vous à la fin de l'hiver. Quoique personnellement très peiné de votre absence, je ne puis cependant vous en blâmer, car je pense que, pour votre intérêt, vous faites fort bien, sous plus d'un rapport. Je ne parle pas seulement de l'avantage qui en résulte pour le complément de votre instruction, car cela est évident, et je me réjouis d'avance à l'ample moisson de faits et de réflexions que vous allez en rapporter pour nos travaux. Mais je pense aussi que pour vous personnellement, cette absence était presque indispensable, afin de réduire, au moment de votre entrée dans la carrière, la tutelle paternelle à la mesure convenable ; les habitudes de ce genre vont si bien à l'homme, que j'en ai vu mille exemples ; elles ne se perdent jamais sans une préalable solution de continuité. Vous allez revenir homme ; cela ne pourra plus faire question pour personne.

Je vous remercie beaucoup de tous les renseignements que vous me donnez sur l'état de la philosophie historique en Allemagne. Je ne puis cependant partager encore toute votre opinion en faveur de l'Ecole allemande ; mais c'est probablement ma faute, puisque vous avez plus de matériaux que moi. Avec ceux que je possède, je ne puis m'empêcher de craindre que la proximité des faits ne vous fasse un peu illusion, et que vous ne voyez les Allle-

mands plus positifs qu'ils ne sont. Vous vous rappelez le passage de Fichte que nous vîmes ensemble il y a un an; on n'y peut réellement reconnaître que des apperçus excessivement vagues de la vraie doctrine philosophique, et par dessus tout une suprême influence métaphysique. Je crains qu'il n'en soit de même des autres, à en juger par ce que vous m'avez envoyé de Herder, qui n'en est pas moins un homme distingué. Du reste nous ne différons que sur la quantité, et non sur la qualité. Car, je suis autant convaincu que vous que l'Ecole allemande, s'étant seule occupée sérieusement de philosophie depuis plus d'un siècle, est, et a dû être la plus rapprochée de la direction que doivent prendre aujourd'hui les travaux de ce genre. Je pense, en outre, que nous devons attacher une plus grande importance à nous combiner avec elle, et que c'est là la seule forte alliance que nous devons désirer et espérer. Seulement je ne crois pas que ses conceptions fondamentales aient cessé encore d'avoir le caractère métaphysique. Mais tout cela n'est, de ma part, qu'un jugement principalement *a priori* ; vous avez bien plus que moi les pièces nécessaires pour un jugement *a posteriori*, indispensable pour fixer le point avec précision ; j'en attends la communication, et jusque là je rangerai cette opinion au nombre de celles que les Anglais appellent flottantes. Je trouve cependant dans votre dernière lettre un petit trait indirect qui pourrait corroborer ma manière de voir actuelle. C'est l'estime où vous me dites qu'est en Allemagne l'ouvrage de Fergusson sur l'histoire de la civilisation. Je ne sais si vous l'avez lu ; mais je puis vous assurer qu'il n'y a que des apperçus isolés, fort spirituels pour la plupart, mais singulièrement disproportionnés à l'importance du sujet. Cela me porterait à croire les Allemands moins avancés qu'ils ne vous paraissent. Moi, je vous le répète, j'attends vos matériaux pour me décider serieusement. En attendant, je vous approuve beaucoup de la traduction du petit traité de Kant, et de la loi de gravitation de notre ami Bucholz ; je verrai cela avec le plus grand intérêt, et je l'attends impatiemment. Si vous pouviez aussi traduire les deux *critiques* de Kant, je vous en serais personnellement très obligé, car je ne les connais que par extraits, et je ne crois pas qu'elles soient traduites. Mais c'est à vous à juger si vous en avez le tems, et si l'ouvrage mérite réellement votre peine.

Je désirerais, comme vous, pouvoir parler de la philosophie allemande dans mon travail, avec plus d'importance et d'étendue que je ne le ferai. Mais les matériaux me manquent, et je ne crois pas qu'il faille les attendre. On pourrait annoncer qu'il en

sera question plus au long dans ma deuxième édition. Je sens que cela est insuffisant, mais comment faire ?

J'ai beaucoup réfléchi, mon cher ami, au projet de refonte que vous me proposez de ma première partie ; mais je ne puis être de votre avis. Cette idée s'était présentée à moi dans le tems lorsque j'ai composé l'ouvrage, et j'hésitai longtems, mais je crus enfin devoir la rejeter. Si j'écrivais principalement pour l'Allemagne, je crois que vous auriez raison, mais en France il faut débuter *a posteriori* afin de préparer les esprits à la voie directe et générale. Si on ne commençait par considérer l'état présent des choses pour élever peu à peu mais irrésistiblement les têtes au point de vue principal, on serait rangé sans pitié dans les rêveurs et on ne produirait aucune révolution dans les esprits. Observez d'ailleurs que cela n'est et ne sera jamais qu'une introduction et que dans tous les travaux il en sera absolument comme si l'ouvrage ne commençait qu'à l'explication de l'idée fondamentale. Je crois qu'en y réfléchissant vous penserez comme moi. J'ai d'ailleurs l'expérience pour moi ; car cette première section est précisément ce qui fait l'impression non seulement la plus générale, mais la plus profonde. Mais je pense que la manière dont je passe à l'intervention de la méthode positive et des savants après avoir constaté l'état présent de la société a besoin d'être refondue, et je m'en occuperai sérieusement quand j'aurai fini la seconde partie, dont l'élaboration me servira pour cela. Croyez que ce n'est qu'après y avoir beaucoup pensé que je vous exprime cette opinion. Peut-être, si la relation avec l'Allemagne prenait assez d'importance pour mériter cette peine, pourrais-je faire une édition allemande dans le sens que vous proposez. Mais cela serait tout à fait mal vu pour l'édition française. Je crois même qu'il vaudra mieux renvoyer cela à une autre époque, quand nos travaux auront suffisamment familiarisé les esprits avec le nouveau point de vue philosophique. Dites-m'en votre avis.

Je vous remercie de vos avertissements relatifs à M. Bucholz : votre idée du portier m'a paru aussi exacte qu'ingénieuse ; j'y aurai égard quand j'entrerai en correspondance avec lui. Je n'en ai encore reçu ni lettre, ni envoi de ses articles sur mon travail.

Je voudrais bien pouvoir vous parler, comme vous me le demandez, de l'ouvrage de Benjamin-Constant sur les religions. Mais je ne l'ai pas lu, je ne le connais que par quelques extraits dans les journaux, et par ce que j'en ai entendu dire. Il me paraît très faible et portant tout à fait à faux ; tout ce que je sais

bien, c'est qu'il n'a exercé aucune action réelle. Vous voyez ce que c'est que les gens à apperçus, et les protestants. Un homme qui a dit une fois dans sa vie (dans un cours à l'Athénée, il y a cinq ans) que le domaine de la religion c'est l'*inconnu*, et qui vient à présent nous établir un sentiment religieux fondamental! Un homme qui regarde la religion comme une base sociale indispensable, et qui rejette sous le nom de *forme du sentiment religieux* tout ce qui lui donne de la consistance et de l'activité politique! Tout cela n'est que la besogne commune d'un *protestant français*, homme d'esprit, mais n'ayant jamais sérieusement réfléchi sur rien. C'est, du moins, ce qu'il m'a semblé d'après le peu que j'en connais, et je ne pense pas que l'examen détaillé puisse changer cette opinion. Vous pouvez regarder l'ouvrage comme réfuté d'avance par de Maistre, qui est, du reste, traité fort lestement. A ce propos, je ne puis m'empêcher de vous faire part d'une petite observation, c'est que de Maistre a, pour moi, la propriété particulière de me servir à apprécier la capacité philosophique des gens par le cas qu'ils en font ; ce symptôme dont je me suis beaucoup servi ne m'a encore jamais trompé. Guizot, malgré tout son protestantisme transcendant, le sent assez bien.

Je ne suis pas encore convaincu par vos observations qu'il n'existe pas en Allemagpe une école *historique* distincte et adversaire de l'école dite *philosophique*. Je voue engage à y regarder encore; mais, si vous persistez, je me rendrai, puisque cette école historique porte encore ses vues sur les points les plus généraux, mais qu'elle a produit sa méthode dans des questions secondaires, ce qui est précisément le rebours de la marche véritable : c'est surtout parmi les jurisconsultes, ce me semble, que l'observation est le plus sensible, comme Savigny, Meyer, etc. Cherchez donc principalement à constater si chez eux il n'y a pas une manière *historique* de traiter la législation, tout à fait opposée à la manière *métaphysique*, fondée en dernière analyse sur le contrat social, et la déclaration des droits de l'homme. Je n'affiche, comme vous le voyez, aucune prédilection pour l'école soit-disant historique, qui s'y prend tout de travers ; mais je regarde comme important de constater cette espèce de schisme. Il me semble même que les deux écoles ne s'épargnent pas les injures collectives, ce qui est un symptôme de division plus réel qu'il n'en a l'air. Je vous en parlerai plus au long la prochaine fois, si vos nouvelles observations ne me font pas changer d'avis.

Je ne vous dirai rien de nos affaires publiques, sur lesquelles

vous en savez autant que moi. Il est très probable que Corbière et Peyronnet vont disparaître incessamment, mais Villèle reste, et tant mieux, car c'est, je crois, le président le plus convenable à la situation actuelle. En tout cas, il partirait aussi que le système ministériel n'en changerait pas le moins du monde, car on ne gouverne que comme on peut.

Votre frère commence bien son apprentissage commercial ; il a pris là, je crois, le parti le plus convenable à son organisation. Je voudrais seulement le voir plus spécialisé : il lit, ce me semble, un peu trop à tort et à travers.

Adieu, mon cher ami, j'attends avec beaucoup d'impatience une de vos lettres, et je réitère en finissant le vœu qu'en attendant votre heureux retour, notre correspondance prenne un nouveau degré d'activité. Du moins, ce ne sera pas de ma faute, je vous l'assure.

Votre ami, AUGUSTE COMTE.

15° G. D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE.

Annonce de l'envoi du traité de Kant. — Il insiste sur les modifications à apporter à l'opuscule; et cite à cet égard les appréciations de Krug et Hegel. — Son jugement final sur Bucholz. — Appréciation sur Kant. — Sur Hegel. — Le Dr Gans.

Berlin, 18 novembre 1824.

J'ai reçu avant-hier votre lettre du 6 novembre, mon cher ami, et je profite d'une occasion pour vous répondre, et vous envoyer en même temps le traité de Kant. Je passe aux différents points dont j'ai à vous entretenir.

1° Votre ouvrage. — Vous n'avez pas bien compris ce que je vous ai écrit. Je n'ai jamais parlé de la suppression de la 1re partie, qui est au contraire très nécessaire; j'ai seulement attaqué la seconde partie, où vous parlez de l'intervention des savants, etc., partie que je crois mauvaise, et que vous me dites vous-même vouloir modifier. Je vous envoie ci-joint une récension faite par Krug (homme de fort peu de poids, même en Allemagne) : il vous reproche votre empirisme, et attaque surtout l'article des savants. Hegel a aussi lu votre ouvrage, a témoigné être fort content des détails, mais a attaqué la conception générale. Je ne sais pas encore bien quels sont ses griefs. Je me suis fait présen-

ter à lui dernièrement, et lui ai demandé la permission de lui faire hommage d'un exemplaire. J'irai lui porter incessamment, et j'espère avoir avec lui une conversation étendue à ce sujet.

2° Bucholz. — C'est un homme qu'il faut planter là, c'est un ignorant, et par conséquent un pédant; du reste homme d'esprit. Il a donné dans son journal la traduction des deux tiers de votre ouvrage, mais sans observations, ce qui n'est peut-être pas un mal. S'il ne vous a pas écrit, il est un grossier, et nous en resterons là. J'ai traduit environ la moitié de son ouvrage, qui est sans importance scientifique, mais est, je crois, assez propre à être lu. Je vous l'enverrai plus tard.

3° Kant. — Dans son petit traité, il arrive à sa proposition par un circuit métaphysique; mais vous verrez qu'il dit lui-même à la fin du traité que cette marche n'est qu'un moyen d'exposer ses idées, et qu'il ne prétend pas exclure par là les conceptions purement *empiriques* (je prends ce mot dans le sens allemand, je pourrais aussi bien dire *positives*). En général, Kant se plaint dans tous ses ouvrages de la difficulté qu'il éprouve à rendre ses idées.

Quant à ce qui concerne ses grands ouvrages, j'ai seulement commencé à m'en occuper depuis mon retour; et mes idées ne sont encore parfaitement arrêtées.

Son grand but fut de prouver que nous ne pouvions avoir aucune connaissance *absolue* des choses, que tout ce qu'il y avait d'absolu, d'*à priori* en nous, n'étaient que nos modes de perception des phénomènes, les procédés de notre esprit; que, d'après cela, tout ce que nous pouvions connaître était uniquement ce que nous révélait l'expérience, par l'intermédiaire de ces procédés constants; que, d'après tout cela, tout ce qui n'était pas un objet des sens était (undenkliches) une chose que nous ne pouvions pas *penser*, qui par conséquent était hors de notre raisonnement. Par là, il démontre que tous les raisonnements des philosophes sur l'âme, le libre arbitre et l'existence de Dieu, étaient radicalement nuls, ce qu'il vérifie par leur examen.

Après avoir ainsi détruit, il fallait bâtir, et le remplaçant des doctrines que Kant venait de renverser était la f (1)
de la société humaine, et les considérations historiques, ce qu'il avait en g entrevu, comme son petit traité le prouve. Mais, à cette époque, la chose n'était pas encore mûre, et Kant écrivit sa critique de la raison pratique, où il partit du principe

(1) Les mots omis ont été arrachés en décachetant.

de la moralité de l'homme et l'appuya sur les doctrines dont il avait renversé les preuves, en les admettant alors comme simples postulata. C'est pour cela qu'il admit un *absolu*, inaccessible pour nous, il est vrai, mais qui servit de base à sa morale. Il dit, par exemple, que l'âme de l'homme, comme entrant dans la chaîne des phénomènes naturels, obéit dans ses actes à des lois constantes ; mais que cette âme, considérée comme chose en elle-même, a sa causalité propre, qui est la force morale : idée absurde, que Kant, comme vous le pensez bien, n'a pu parvenir à présenter d'une manière nette, et que les hommes forts d'aujourd'hui, Hegel, par exemple, rejettent entièrement.

Je dois vous faire part d'une idée émise par Kant dans un autre petit traité analogue au premier. Il se demande comment cette révolution du genre humain commencera; et, après avoir examiné tous les modes possibles, il dit que l'établissement de la paix générale est la condition nécessaire, ce qui, en effet, se vérifie aujourd'hui : il dit qu'il faut l'action des gouvernements.

C'est un ouvrage énorme que de traduire les deux critiques; du reste, il paraît que Cousin l'a entrepris. Dans les détails Kant possède au plus haut degré la philosophie positive; malheureusement ses idées étaient fausses en mathématiques.

3° *Hegel.* — Je ne sais si je pourrai vous envoyer des extraits de quelques leçons de Hegel sur la philosophie de l'histoire; vous en seriez content. Il y a une concordance merveilleuse entre vos résultats, quoique les principes soient différents, du moins en apparence.

Vous direz que l'Esprit d'unité d'un individu ou d'un peuple est l'expression abstraite de la série de ses actes. Hegel a absolument la même idée; mais il dit que l'essence de l'Esprit d'un peuple ou d'un individu est de passer dans ses actes, de se transformer en faits, de s'objectiver; qu'il n'est Esprit qu'autant qu'il se réalise, etc.

Malheureusement, je crois qu'il pense avoir dit par là quelque chose de plus que vous; mais l'identité des résultats prouve bien en définitive l'identité des principes. Cette identité existe même dans les principes pratiques, car Hégel est défenseur des gouvernements, c'est-à-dire ennemi des libéraux. Il possède d'ailleurs, à un haut degré, cette vue abstraite de l'histoire dont nous avons tant parlé; son école est aujourd'hui au sommet de l'école allemande, et c'est à lui qu'il faut nous rattacher, parce qu'il y a véritablement identité de doctrine dans tous les points essentiels; parce que c'est un homme d'un véritable mérite, nullement pé-

dant, et d'une grande influence. Comme je vous l'ai dit, il a bien accueilli votre ouvrage, et je compte le voir incessamment.

Un de ses élèves, le docteur Gans, qui se rendra bientôt à Paris, a écrit une histoire du droit d'héritage, en établissant sa relation à chaque époque avec l'organisation sociale, d'après les principes de la philosophie de Hegel : je lis maintenant l'introduction qui est bien. Je ne saurais répondre encore bien positivement au sujet de votre question sur les juristes. Ce M. Gans est un adversaire de M. Savigny. Du reste, les criailleries ne signifient pas grand'chose. Bucholz et autres qui crient contre les philosophes, contre Hegel, seraient bien étonnés s'ils savaient que les doctrines de ces philosophes ne sont que les leurs systématisées. Il faut bien se garder de juger avant de comprendre; vous aussi on vous accuse d'être obscur, d'être un rêvasseur lorsqu'on ne vous comprend pas... Du reste, il manque incontestablement à ces gens-là une plus grande habitude des sciences, et surtout de la physiologie.

Tant qu'on ne traitera pas l'histoire comme *histoire naturelle*, le langage restera métaphysique.

Du reste, l'importance de l'Allemagne dans la crise actuelle n'est pas à méconnaître. Une masse énorme d'écrits philosophiques, bien ou mal digérés, est mise en circulation, et les jeunes gens viennent entendre Hegel à Berlin, comme ils vont s'endoctriner au *Constitutionnel* à Paris. La moralité subsiste en Allemagne, c'est-à-dire que l'ordre public y est universellement respecté ; et c'est un contraste frappant avec le spectacle de turpitudes, d'intrigues, d'absurdités, que la France présente actuellement. Le cœur me saigne quand je lis les journaux français. Je vous remercie des renseignements sur Benjamin Constant. Hegel est aussi un grand adversaire de la religion du sentiment. Il n'est pas vrai que l'ouvrage de Fergusson soit considéré en Allemagne : ce n'est qu'une opinion individuelle.

Le temps ne me permet pas de vous écrire plus long. Adieu. Ecrivez-moi bientôt. J'ignore quand je vous reverrai.

Votre ami,

G. D'EICHTHAL.

Je ne relis pas.

Il y a dans « l'Allemagne » de Mme de Staël, beaucoup de bons matériaux.

16° AUGUSTE COMTE A D'EICHTHAL.

Il regrette la détermination de d'Eichthal de quitter la carrière philosophique pour l'industrie et s'explique sur ce point. — Il ne refuse pas en principe dans la situation où il se trouve les offres pécuniaires de d'Eichthal. — Appréciation du petit traité de Kant sur « l'association universelle ». — Opinion à nouveau sur les deux écoles historique et métaphysique. — Jugement sur Hegel et rapport entre ses conceptions et le positivisme. — Demande de conseils sur le mode de publication convenable en Allemagne. — Sur Saint-Simon et les derniers ouvrages de l'école saint-simonienne.

Paris, 10 décembre 1824.

Il y a déjà une quinzaine de jours, mon cher ami, que j'ai reçu votre lettre du 18 novembre. Vous m'avez fait un bien grand plaisir en me répondant aussi promptement. Je vous aurais moi-même déjà répondu si je n'avais voulu relire à intervalles suffisants les deux cahiers que vous m'avez adressés, afin de vous en parler avec certitude, et si je n'avais attendu la traduction de l'article allemand sur mon livre que votre frère s'était chargé de m'expliquer, et qu'il ne m'a rapporté qu'avant-hier.

J'ai appris avec étonnement mais non sans plaisir la brusque résolution que vous avez prise. Vous savez que j'ai toujours regardé comme essentiel pour vous et pour la philosophie positive que vous vous missiez au courant des idées industrielles par une pratique convenable. Quant à votre détermination d'entrer définitivement dans les affaires, je ne puis pas encore porter un jugement complet, car j'ignore si votre apprentissage en ce genre ne fera point changer votre volonté. Cette destination, prise en elle-même, ne me paraît guère la vôtre; mais je ne doute pas cependant que vous n'y obteniez un grand succès, si vous y êtes fortement résolu. Votre vocation réelle est incontestablement pour la carrière scientifique, ou plutôt philosophique, quoi que vous en disiez; je n'aime pas votre défiance à cet égard, mais elle ne change rien à ma conviction. Je regrette donc beaucoup pour la science que vous répudiez ainsi votre mission. Mais j'espère bien que cela n'est pas irrévocable. Comme je suis certain que, par votre position, votre caractère et la tendance de votre esprit, vous arriverez promptement dans la carrière industrielle

au degré d'importance que peut désirer votre modeste ambition, j'espère que ce ne sera là pour vous qu'une introduction, et que plus tard vous accomplirez votre véritable destinée à laquelle d'ailleurs je sais bien que, en esprit du moins, vous ne cesserez de penser. Aussi, si vous persistez dans votre résolution, je ne vois dans ces effets qu'un retard plus ou moins long, qui n'est pas sans de grands avantages s'il offre quelques inconvénients. Voilà pour le point de vue général de votre plan. Quant au point de vue industriel, je ne puis m'empêcher d'abonder encore plus dans votre sens, car je crois effectivement que vous serez plus heureux de cette manière. Vous êtes né dans une position assez avantageuse pour n'avoir pas besoin de faire fortune, mais ce serait à la condition de renoncer à un ordre de sensations auquel vous êtes déjà façonné; vous en auriez la force, je le crois bien, si vous y voyez un but d'utilité, et une compensation suffisante. Or, de tous les travaux spirituels qui méritent ce nom, les recherches spéciales sont, dans l'ordre scientifique, les seules qui aient une appréciation courante; les travaux philosophiques, les seuls certainement auxquels vous vous livrerez, ne sont malheureusement pas encore sentis et ne le seront vraisemblablement pas de longtemps, même chez les hommes qui exercent leur intelligence. J'avoue qu'en ne considérant que soi, il n'y a pas dans cette perspective une consolation suffisante pour un sacrifice qui, en effet, serait blâmé généralement dans la classe où vous vivez principalement, et faiblement approuvé dans la section spirituelle de la société. Il n'est même que trop vrai que dans l'époque anarchique et matérielle qui dure encore, et qui nous enterrera peut-être, les idées sont tellement brouillées que l'argent est un moyen indispensable de considération, même dans l'ordre spirituel; la tendance à la richesse est évidente dans nos savants, qui se croient subalternes tant qu'ils ne pourront pas donner à dîner comme des banquiers. Quoique l'illustration donne des droits à la considération, il est cependant vrai que sous ce rapport, comme sous tous les autres, la société n'est point aujourd'hui organisée; cela rentre dans la fusion générale du spirituel dans le temporel, opérée par Luther. Ainsi, quant à vous personnellement, j'approuve fort votre détermination et je vous engage à y persister. Ma position est tout à fait différente. De ma part d'abord il n'y a pas de sacrifice, et au contraire, par suite de mon éducation, de ma situation sociale, et probablement aussi d'une prédestination philosophique encore plus prononcée, la carrière à laquelle je suis attaché est vraiment la seule qui me soit ouverte, à moins

de vaincre des difficultés presque insurmontables. La considération est pour moi le seul moyen d'arriver à l'aisance, et cette voie est malheureusement trop au rebours de notre siècle pour me laisser grand espoir de succès, si mes désirs en ce genre n'étaient pas très modérés. Ainsi, j'ai toutes sortes de motifs pour ne pas m'appliquer les observations que je vous présente. Et, malgré cela encore, telle est l'énorme difficulté de conserver le caractère spirituel dans toute sa pureté au milieu d'une société toute temporelle, que je me surprends quelquefois à regretter de n'avoir pas embrassé une carrière industrielle, ou de ne pouvoir plus m'en former une, regret qui cependant, bien analysé, n'a pas le sens commun de ma part, car je n'aurais ainsi probablement réussi à rien. C'est un grand malheur sous plusieurs rapports qu'une organisation trop caractérisée. J'ai été sur le point, il y a sept ou huit ans, de devenir une sorte d'ingénieur chimiste dans une grande manufacture, ce qui, pour mon honneur, manqua heureusement. Je ne puis m'empêcher de sourire en me rappelant que, même à cette époque, je me faisais en pensant à cette place, de beaux plans d'expériences chimiques, qui, pratiques dans leurs conceptions premières, dérivaient promptement à la théorie, et dont l'exécution m'aurait probablement, à moins de quelque heureux hasard, fait remercier tôt ou tard. Mais je m'apperçois que je m'abandonne un peu trop à ma digression. Je reviens donc pour vous dire en résumé que je suis, balance faite, beaucoup plus content que contrarié, soit pour la société, soit surtout pour vous, du parti que vous avez pris. A ne l'envisager même que comme expérience politique, je ne suis pas fâché que vous puissiez montrer une bonne fois aux roturiers l'exemple d'une haute capacité philosophique obtenant des succès étendus et rapides dans la direction industrielle. Cela pourra contribuer aujourd'hui à faire respecter davantage la force spirituelle. Blainville, je m'en souviens, avant que votre projet fût formé, me manifestait le même sentiment. Ce qui me peine le plus maintenant dans votre résolution, c'est qu'elle va vous tenir éloigné de moi, beaucoup plus longtemps que je ne l'avais espéré. Je n'ai pas besoin, j'en suis sûr, de vous recommander de nouveau de compenser cette séparation si prolongée par une plus grande activité dans notre correspondance. Je vous promets de mon côté de ne pas la laisser languir, car elle est une des plus précieuses consolations que je puisse espérer.

Je vous remercie bien vivement, mon cher ami, du pressant et sincère intérêt que vous me témoignez. Vous savez bien que je

n'en ai jamais douté. Je ne vous dirai point que je n'accepte pas votre offre amicale, car il se peut que je sois obligé plus tard d'y avoir recours. Quand je dis *obligé* ce n'est pas, comme vous le sentez bien, que je n'aimasse pas mieux m'adresser à vous qu'à tout autre, si votre assiette dans le monde était déjà prise; mais par cette circonstance, je vous avoue franchement qu'il me serait pénible de recourir à votre amitié à moins d'une nécessité tout à fait forcée, car je serais désolé de rien faire qui pût tendre ou seulement avoir l'air de tendre à nuire le moins du monde à votre consolidation sociale; vous pouvez considérer en outre que les inquiétudes de votre père à mon égard, même quand elles seraient aujourd'hui tout à fait dissipées, ce que j'ignore, m'imposent une circonspection particulière. Malgré toutes ces considérations qui sont, comme vous le voyez, bien étrangères à votre franche amitié, je crains beaucoup, je le répète, que la nécessité ne m'oblige à accepter votre offre. Ma situation n'a pas éprouvé la moindre amélioration depuis ma dernière lettre, et plus nous avançons dans l'année scolaire plus cette détresse devient inquiétante; mon esprit en est presque absorbé. Rien de nouveau sur ma relation avec Villèle. Plusieurs personnes qui m'avaient promis des leçons n'ont encore rien amené. Guizot m'a fait à cette occasion une gasconnade qui a un peu altéré la bonne opinion que je m'étais formée de son caractère. Je crois qu'il voudrait faire, et faire à bon marché le protecteur envers moi; si cette disposition se manifeste positivement, je cesserai de le voir absolument. Je suis très porté à la fraternité, mais je ne souffre pas la paternité, surtout dans un philosophe. Elle y est bien plus dure que dans tout autre.

Il est bien tems que j'arrive enfin, mon cher ami, à répondre directement à vos communications. -- J'ai lu et relu avec un plaisir infini le petit traité de Kant; il est prodigieux pour l'époque, et même si je l'avais connu six ou sept ans plus tôt, il m'aurait épargné de la peine. Je suis charmé que vous l'ayez traduit; il peut très efficacement contribuer à préparer les esprits à la philosophie positive. La conception générale, ou au moins la méthode, y est encore métaphysique, mais les détails montrent à chaque instant l'esprit positif. J'avais toujours regardé Kant non seulement comme une très forte tête, mais comme le métaphysicien le plus rapproché de la philosophie positive. Mais cette lecture a beaucoup fortifié et surtout précisé ma conviction à cet égard. Si Condorcet avait eu connaissance de cet écrit, ce que je ne crois pas, il lui resterait bien peu de mérite, puisqu'il

ne peut prétendre qu'à celui de la conception, qui est presque aussi ferme et même à quelques égards plus nette dans Kant. Pour moi, je ne me trouve guère jusqu'à présent après cette lecture d'autre valeur que celle d'avoir systématisé et arrêté la conception ébauchée par Kant à mon insu, ce que je dois surtout à l'éducation scientifique; et même le plus positif et le plus distinct que j'aie fait après lui, me semble d'avoir découvert la loi du passage des idées humaines par les trois états, théologique, métaphysique et scientifique, loi qui me semble être la base du travail dont Kant a conseillé l'exécution. Je rends grâce aujourd'hui à mon défaut d'érudition, car si mon travail, tel qu'il est maintenant, avait été précédé chez moi par l'étude du traité de Kant, il aurait, à mes propres yeux, beaucoup perdu de sa valeur. Je conçois maintenant, comme vous le disiez, que, pour les philosophes allemands qui sont familiers avec ce traité, mon ouvrage n'aura vraiment un grand effet qu'avec la seconde partie. Je parlerai, je crois, de ce petit traité dans le discours préliminaire dont je vous ai parlé, et auquel je travaillerai après avoir fini la seconde partie, ce qui, à vous dire le vrai, par suite de mes inquiétudes continuelles, n'est pas encore tout prochain.

La lecture du traité de Kant a presque résolu pour moi la question que je vous faisais sur la division de l'école allemande en deux sections, historique et métaphysique. Je suis à peu près de votre avis maintenant, ou du moins, la question a perdu pour moi la plus grande importance, car il me semble aujourd'hui presque certain que l'école historique dérive de Kant tout aussi bien que l'autre. Néanmoins, comme il est intéressant de constater jusqu'à quel point cette division est fondée, je vous engage à poursuivre les observations que je vous ai demandées à ce sujet, surtout relativement aux jurisconsultes. Car il me paraît clair, d'après votre exposé, que la critique de la raison pure et ses conséquences forment deux séries d'idées tout à fait distinctes, et même à beaucoup d'égards opposées, dont la coëxistence, soit dit en passant, dans une même tête, est un phénomène physiologique bien extraordinaire, et singulièrement honorable pour la vigueur de cet esprit. Il serait donc utile d'examiner s'il n'y a pas dans les philosophes actuels une division correspondante dans les personnes, car la prolongation de ce phénomène chez les disciples de Kant serait bien plus inconcevable encore. Il me semble *a priori* qu'il pourrait bien en être ainsi, et c'est à cela que se réduirait alors ma division en école historique et métaphysique. Je vous engage à observer dans cette direction, car si

mon opinion se vérifiait, il serait évident que c'est à la première école que nous devons nous rattacher.

Je suis bien aise d'avoir fait connaissance avoc Hegel, et je regrette que votre extrait ne soit pas plus étendu. Il est bien moins fort que Kant, mais c'est sans doute un homme de mérite. Il me semble encore trop métaphysique; je n'aime pas du tout son *Esprit* auquel il fait jouer un rôle si singulier. Mais je lui trouve comme vous un esprit positif dans les détails; j'aime surtout qu'il ait vu que le monde n'a été vraiment chrétien qu'au XIe siècle : une observation de cette importance prouve beaucoup pour lui. En tout, je crois qu'il y a entre nous et lui un grand nombre de points de contact, quoique je ne croie pas jusqu'ici comme vous à l'identité de principes : et je ne pense pas que nous ferons fort bien de nous rapprocher de lui. Je suis très content de l'accueil qu'un esprit aussi distingué a fait à mon travail. Si vous le jugez convenable, vous pourrez l'en remercier de ma part, et lui dire le bien que je pense de lui. Vous me ferez grand plaisir de me faire connaitre son cours plus amplement, si vous en trouvez l'occasion. Je vous en reparlerai plus tard, car pour cette fois j'avoue que la supériorité du traité de Kant absorbe un peu mon attention. D'ailleurs j'aime mieux en parler sur des documents plus étendus. En tout, j'augure bien de nos relations avec l'école allemande, et il me tarde que mon volume soit publié pour les commencer; vous les avez préparées à merveille.

A propos de cette publication, je vous prie encore de me donner votre opinion un peu en détails sur le mode, car je ne sais encore auquel m'arrêter. Dois-je rester entièrement propriétaire en vendant aux libraires un grand nombre d'exemplaires à la fois? Dois-je vendre l'édition en masse? Je ne sais trop qu'en penser, car il y a là une combinaison d'avantages et d'inconvénients pour la publication simultanée en Allemagne et en France qui me tient tout à fait dans l'incertitude. Vous me rendriez service de m'en tirer. Du reste, nous avons le temps d'y penser.

L'article de M. Krüg dans le journal que vous m'avez envoyé est tout à fait insignifiant; il n'y a aucune portée à tirer de cette critique, qui prouve clairement la nullité du journaliste.

Je n'ai rien reçu de Bucholz. Je crois, comme vous, qu'il faut le planter là. Saint-Simon vient de faire paraître un volume sous le titre d'*Opinion littéraire, philosophique et industrielle*, qui peut vous donner une idée du gâchis de l'ouvrage. Il n'a pas mis son nom, quoique la bonne moitié soit bien de lui, et qu'il ait influencé tous les auteurs du reste, savoir : un poète traduc-

teur d'Horace nommé Léon Halevy, qui a fait d'assez mauvaise littérature politique, un jeune avocat nommé Duvergier qui a fait un article sur la législation très faible, et le physiologiste Bailly dont nous avons parlé qui a fait sur la relation de la physiologie à la politique un article qui serait pitoyable même pour un littérateur. Je suis fâché qu'il faille ajouter à cette liste notre ami Rodrigue, qui a fait un morceau sur l'importance politique de l'industrie, et en particulier des banquiers; son travail n'est pas précisément mauvais, mais il ne répond que faiblement au sujet; Lafitte y est mis ridiculement sur le même pied que Necker, ce qui sent la circonstance. Du reste, aucun des auteurs ne s'est nommé. La partie de Saint-Simon est, comme à l'ordinaire, un rabâchage éternel et fatigant des mêmes idées et des mêmes expressions; seulement il est plus ridiculement audacieux et extravagant que par le passé; il va jusqu'à traiter de front la question si c'est brusquement ou successivement qu'il faut aujourd'hui refondre l'organisation de la société; et après s'être prononcé pour la première marche, il couronne l'œuvre par une petite constitution. Son influence a porté malheur à tous ses collaborateurs. Ce gâchis ne peut avoir aucun succès; ils annoncent un second volume, et le tout doit servir de préliminaire à un journal dans le même sens. Mais il est probable que les banquiers qui soutiennent cette entreprise l'abandonneront bien avant qu'elle en soit arrivée là par la nullité de l'effet produit. On m'a proposé de coopérer à cette entreprise; mais l'influence prépondérante que M. de Saint-Simon y exerce serait pour moi un motif suffisant de refus absolu, quand même un tel désordre d'idées ne me répugnerait pas souverainement. Il est bien fâcheux pour la chose publique que le zèle qui paraît exister réellement dans quelques industriels importants soit annulé et découragé par l'influence de Saint-Simon. Aucune tentative dans laquelle on lui laissera la moindre part ne pourra réussir. Malheureusement ces messieurs ne sont pas assez intelligents et assez fermes pour organiser quelque chose de ce genre sans l'y introduire. Si ce malheureux volume pouvait avoir quelque succès, il serait sur le champ arrêté par le gouvernement, à cause de l'extravagance révolutionnaire de Saint-Simon. Mais il n'y a pas de danger. Tous les projets de société philosophique qu'on avait formés ont disparu. Je ne vois pas pour le moment la moindre ouverture à tenter quelque chose de raisonnable dans ce genre. Cela n'est pas prêt à finir, sans doute, car il n'y a ni doctrine ni passion qui puisse rallier les esprits dans cette époque d'anarchie. Le gouvernement

a la grande main sans contestation ; chacun cherche à faire ses affaires avec lui ou autrement. Le système politique (si on peut lui donner ce nom) propre à l'état présent de la société, c'est-à-dire le gouvernement de l'argent, prend de plus en plus son caractère prépondérant, et s'établit partout. Cela est inévitable, tant qu'il n'y aura point d'idées sociales, de doctrine générale puisque l'intérêt personnel est le seul procédé pour agir politiquement sur les individus qui ne savent plus ce que c'est que bien et mal en politique, qui n'ont en un mot aucune moralité publique organisée. C'est à nous à changer cette situation déplorable. Ce mode honteux de direction, dont la faute n'est certainement pas au gouvernement, pourrait être supportable, comme nécessaire, si on évitait les gênes de détail qui n'y tiennent pas essentiellement. Mais il est bien triste de vivre à une époque où on ne peut gouverner que de cette manière. Malheureusement cela n'est pas prêt à finir, et se développera de plus en plus, vous le sentez comme moi. Comme il faut aux hommes le stimulant d'un grand désordre matériel pour leur faire tenter des remèdes, le développement du système de corruption entre dans la série générale (j'allais dire dans les vues de la Providence) comme moyen de faire ressortir les inconvénients de l'anarchie spirituelle de notre société, et de les pousser à une régénération morale dont, sans cela, les têtes fortes sentiraient seules la nécessité, puisque l'existence temporelle de l'homme, au lieu d'être en souffrance, s'améliore et s'améliorera toujours dans une proportion très rapide. Du moins, telle est la tendance que j'y vois, et la relation que je trouve entre les évènements et nos travaux. Je développerai cette vue dans la seconde partie.

Adieu, mon cher ami, écrivez-moi le plus promptement que vous pourrez ; votre correspondance m'est bien nécessaire.

Votre ami,

Auguste Comte.

17° G. d'Eichthal a Auguste Comte.

Il offre des secours pécuniaires et donne des conseils pratiques. — Explications sur sa détermination à embrasser la carrière industrielle. — Sur Kant. — Sur Hegel. — L'école allemande est à sa fin, Kant, Fichte, Schellin et Hegel n'ayant point de successeurs.

Berlin, 12 janvier 1825.

Mon cher ami,

Je regrette bien que le contenu de notre correspondance ne

soit pas d'une nature plus agréable pour l'un et pour l'autre. Je vois par votre dernière lettre que vos affaires sont toujours dans le même état au temporel comme au spirituel. Je vous remercie de la réserve que vous montrez à mon égard. Dans le fait les choses sont comme vous le dites : les préventions de mon père contre vous sont toujours les mêmes, et qui plus est, il n'est guère possible qu'elles cessent. Quant à moi, je dépense quatre à cinq mille francs dans l'année; vous voyez que la somme suffirait difficilement pour deux. Cependant je vous ferai passer incessamment 300 francs environ, dont je peux disposer facilement. Si plus tard vous avez besoin d'une nouvelle somme, faites-le-moi savoir; je ferai en sorte de venir de nouveau à votre aide. Mais ce dont je vous conjure sur toutes choses, c'est de prendre une place qui assure votre existence, quoi que ce puisse être. Songez donc qu'il y a deux manières d'être un membre utile de la société, l'une en s'identifiant avec elle autant que possible, et c'est celle qui mène à l'aisance; l'autre, au contraire, en s'éloignant autant que possible de son esprit actuel, et devançant ses contemporains, ce qui mène à la gloire : mais il est évident que le premier genre de vie est d'une nécessité absolue pour gagner sa vie. Pensez que Képler fut astrologue, Rousseau maître de danse, que Hume se résigna à vivre trois ans à Rheims de pain sec, et qu'enfin ceux qui s'en sont le mieux tirés ont été professeurs comme Kant. Ainsi donc, je vous en conjure, armez-vous de courage, prenez la première place qui assure votre existence, soit à Paris, soit même en province. Croyez bien que vous n'y resterez pas longtemps; mais cette tranquillité vous est indispensable, même pour la confection de votre travail.

J'en viens à moi. La résolution que j'ai prise n'a pas été si brusque qu'elle le paraît à vous, et bien plus encore aux autres ; mais comme ce n'est que de soi-même, au bout du compte, qu'on peut prendre sa décision en pareil cas, qu'on est son meilleur juge et son meilleur conseil, j'ai cru devoir garder pour moi le secret de la lutte qui se passait en moi; bien qu'un homme éclairé, qui eût observé, eût pu facilement voir d'avance quelle en serait l'issue. Nous nous sommes souvent entretenus ensemble sur ce sujet, et ce que je vous disais alors je vous le dis encore aujourd'hui : j'ai incontestablement, à un point très prononcé, la faculté de manier les idées générales, mais cette énergie de travail qui sert à acquérir les connaissances spéciales, bases de toutes spéculations philosophiques, me manque totalement. Il suffit, pour en voir la preuve, de considérer ce que j'ai fait depuis mon arri-

vée en Allemagne. J'ai entièrement négligé mes études de sciences exactes, et je n'ai pas avancé dans l'étude des philosophes allemands. Le peu que je vous en ai dit est exact, sans doute, mais est abstrait d'un très petit nombre de données. A Paris je vous avais derrière mon dos et cela allait; mais, livré à moi-même, je passe mon temps à chercher ce que je dois faire. Vous avouerez que se livrer exclusivement à une carrière scientifique avec de pareilles dispositions serait bien hasardé. Ajoutez, comme vous le dites vous-même, que l'aisance et la considération temporelle est un besoin pour moi; que je n'ai pas la force de caractère nécessaire pour vivre tout en savant; et vous jugerez dans quelle position fausse je me trouvais. D'ailleurs l'idée de n'être pas en état de gagner mon pain me tourmentait véritablement. Enfin, maintenant, arrive que voudra, j'espère être bientôt en état de me tirer d'affaire dans le monde. J'ai été assez heureux pour trouver dès le premier moment une place dans un bureau. Je suis chez un homme de beaucoup de mérite à tous égards, à portée de beaucoup apprendre et surtout fort agréablement. Du reste, le séjour de Berlin, et même celui de l'Allemagne en général, était bien propre à m'ébranler dans mes projets philosophiques. On y perd de vue entièrement les grands objets qui chez nous tournent toutes les têtes; l'activité philosophique y est sans aucun rapport avec la vie pratique, et autant l'une est animée, autant l'autre est calme. La grande affaire est de savoir comment on passera la journée sans s'ennuyer.

En résumé, par ma démarche je me force à travailler, et par suite, je m'assure mon existence et, je l'espère, un rang dans le monde. Du reste, il faut que je vous fasse le reproche de parler des affaires trop légèrement. Sans doute elles n'exigent qu'une capacité fort commune, mais aussi beaucoup d'habitude et d'attention comme tous les métiers. Je ne me tiens pas encore pour certain du succès. Malheureusement je sens qu'il faut que j'interrompe, au moins momentanément, les travaux philosophiques; je n'ai plus devant les yeux cette masse de connaissances scientifiques sans lesquelles la philosophie n'est que du bavardage. En outre, je me rappelle vous l'avoir déjà témoigné, ce genre de travail m'absorbe tellement qu'il me rend incapable de travailler à autre chose, et qu'il a même une action nuisible sur ma santé. Dès que j'ai pris le parti de me vouer aux affaires, je ne dois plus avoir qu'un but immédiat, celui d'y réussir. Pour cela, il faut que dans le commencement j'y consacre presque tout mon temps; et si j'en ai de reste, il faut bien mieux que je l'emploie à des

études spéciales qu'à des spéculations pour lesquelles je n'avais pas d'éléments.

Vous voyez que ma correspondance ne promet pas, pour le moins d'ici à quelque temps, d'être fort intéressante; mais chaque chose a son temps. Il faut que je me résigne présentement à la vie matérielle que je mène, quitte à y renoncer lorsque le temps sera venu, si, comme je l'espère, j'en sens le besoin.

J'ai bien pensé que le traité de Kant vous ferait plaisir. La forme de la conception est métaphysique, mais cette philosophie des causes finales n'était pour Kant qu'un moyen de suppléer à la méthode directe. Il a même écrit un traité à ce sujet. Je crois que jamais homme n'a connu comme lui tous les artifices de l'art de penser. Malheureusement il ne réussissait pas aussi bien dans l'exposition de ses idées; il s'en plaint lui-même continuellement. C'est un défaut commun à tous les philosophes allemands. Ce Hegel, qui est un excellent homme très distingué, écrit indignement; c'est un rabachage excessif, et ses ouvrages imprimés sont encore bien pires que ses leçons. Mais c'est une chose qu'il faut vaincre. Les leçons de Hegel mises en bon français vous sembleraient tout autres. La traduction du traité de Kant m'a coûté quinze jours de travail. Cet *Esprit* de Hegel qui vous semble si bizarre n'est absolument rien autre chose que notre *esprit humain* : mais ce qui est écrit pour des Allemands n'est pas exact pour des Français. Depuis ma dernière lettre j'ai été chez Hegel, lui porter votre ouvrage. Il m'a chargé de vous en témoigner son contentement, m'a beaucoup loué la première partie. Quant à la seconde partie où vous proposez l'emploi de l'observation, il m'a dit qu'il fallait bien s'entendre sur ce que l'on entendait par ce mot, qu'il ne pouvait être ici question d'observations comme celles d'électricité ou de magnétisme, etc. (remarque qui n'est au fond que votre distinction entre les sciences des corps bruts et organisés). Il loua beaucoup aussi les Français en général, principalement à cause de leur coup-d'œil pénétrant dans le présent des choses, faculté tout à fait étrangère aux Allemands. J'ai malheureusement été obligé de renoncer au cours de Hegel. C'est un homme d'un savoir immense, bon mathématicien et grand ennemi de tous ces philosophes poétiques trop fréquents en Allemagne. Il me dit aussi qu'il voyait peu à faire pour le côté pratique de l'entreprise; que, dès qu'on passait à ce chapitre, tout devenait mesquin.

Au reste, il faut bien remarquer que ce qu'on appelle l'école allemande est aujourd'hui à sa fin : Kant, Fichte, Schelling et

Hegel, tels sont les quatre héros; et ils n'ont pas encore de successeurs.

Je ne saurais trop quel conseil vous donner pour la publication de votre ouvrage : si un libraire vous en donne un bon prix, prenez-le. Quant à l'édition allemande, je vous promets de parler sans délai sur cet objet, mais je ne crois pas qu'il y ait grand'-chose à en retirer, quand même vous feriez passer le manuscrit avant l'impression. Je vous remercie bien des détails que vous me donnez sur l'ouvrage de Saint-Simon; je m'en ferai venir un exemplaire si une occasion se présente.

Voici bien douze jours que je suis après cette lettre sans pouvoir la terminer : jugez par là dans quelle disposition d'esprit je me trouve. Mes nouvelles occupations m'intéressent; et l'idée que je n'ai plus de temps à perdre m'inspire une nouvelle ardeur, mais hors de là je suis tout dérouté : j'éprouve un besoin moral de m'occuper de sciences positives, et, comme je vous l'ai dit, je le ferai, en mettant de côté toute matière philosophique parce qu'une telle occupation ne me serait que nuisible dans ce moment-ci.

J'ai envoyé dernièrement l'ouvrage de Bucholz en partie traduit. Quand il sera arrivé, mon frère vous le montrera : c'est assez insignifiant, mais se laisse lire.

Ne trouvez pas singulier si je vous prie de m'écrire sur du papier aussi mince que possible : le port de lettre vient d'être élevé en Prusse, et se paie d'après le poids. Ecrivez-moi votre opinion sur les derniers évènements politiques. Il vient de paraître un nouvel édit de censure sur les écrits irréligieux. Cette grande liberté d'opinions théoriques se restreint en Allemagne.

Votre ami,

G. D'EICHTHAL.

Ecrit au dos de la main de M. G. d'Eichthal :

Conseils à M. Comte. — Ma résolution d'entrer dans les affaires. — Jugement sur moi-même.

18° AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL.

Retard dans la réponse par suite d'embarras pécuniers. — Démarches pour l'obtention d'une chaire à l'Ecole d'Etat-Major. — Sur la seconde partie de son ouvrage. — Sur Hegel. — Sur Bucholz. — Evènements de politique générale.

Paris, le 6 avril 1825.

Voilà déjà bien longtemps, mon cher ami, que je vous dois une

réponse. Je ne pense pas cependant que ce silence ait dû beaucoup vous étonner, en considérant la position dans laquelle vous me saviez. Le fait est que, d'une part, l'horrible préoccupation où je me trouvais et, d'un autre, l'espoir d'en voir bientôt cesser les causes, m'ont porté successivement à ajourner jusqu'ici une lettre qu'il m'eût été bien doux de vous écrire plus tôt. Mais, pour ne vous mander que des jérémiades (et dans ma position je n'eusse pu l'éviter), j'ai préféré attendre. En effet, j'ai maintenant le plaisir de vous annoncer que ma situation est améliorée, du moins pour le moment, et que j'espère, par les mesures que je prends, éviter de retomber désormais dans le terrible état d'où je viens de sortir. Une petite somme, sur laquelle je ne comptais pas, provenant de ma femme, a produit cette transformation. Elle est suffisante pour assurer pleinement ma tranquillité pendant tout le reste de cette année, indépendamment même de toute autre ressource, à la rigueur, et dans cet intervalle je ne doute pas que, d'une manière ou d'une autre, je ne sois tiré d'embarras pour toujours par une place qui assure ma vie temporelle.

J'en sens aujourd'hui tout autant que vous l'extrême importance, et si j'eusse plus tôt été convaincu de cette vérité pratique, depuis longtemps je serais sans inquiétude. J'ai actuellement plusieurs motifs d'espérance sous ce rapport, entre autres une chaire de géométrie à l'Ecole d'Etat-Major; c'est là de tout ce que je vois à ma portée ce qui me conviendrait le mieux, mais je doute si je pourrai l'obtenir, je crains d'être supplanté. Enfin, figurez-vous, mon cher ami, combien est vif en moi le sentiment de la nécessité d'être casé, que j'ai failli aller professer la physique et la chimie à l'Ecole de Sorrèze; malheureusement (ou peut-être heureusement), la place n'était plus vacante quand ma lettre est parvenue à M. Ferlus.

Je vous prie, mon cher ami, de recevoir l'expression de ma reconnaissance pour le petit secours que vous avez bien voulu m'envoyer. Il est venu, on ne peut plus à propos, pour m'éviter des démarches qui m'auraient vivement contrarié. Vous voyez que maintenant j'ai la certitude presque totale de n'avoir jamais besoin de recourir de nouveau à votre amitié.

La cessation de mes inquiétudes temporelles a singulièrement et heureusement réagi sur mes affaires spirituelles. Il est dans le fait impossible de travailler avec le calme et la tenue suffisante au milieu des tourments qui me préoccupaient. Si nous étions dans un temps de pouvoir spirituel régulièrement organisé, il suf-

firait de constater sa mission sous ce rapport pour n'avoir pas autrement à s'inquiéter de son existence. Mais il n'en est nullement ainsi aujourd'hui; je vois, quoique un peu tard, que la simple manifestation de capacité n'est pas suffisante, et que dans ce siècle tout pratique, le savant pur, sans un peu *d'industrialisme*, ne saurait se tirer d'affaire. Je tâcherai dorénavant de conformer ma conduite à ce véritable état de choses, autant que mon caractère pourra le permettre. Mais, revenant à ce que je voulais dire, vous comprenez que jusqu'ici mes travaux aient considérablement langui, et que le petit changement que ma situation vient d'éprouver va la remettre en pleine activité. J'espère bien positivement qu'avant la fin de la belle saison ma seconde partie sera terminée, et mon volume publié définitivement. Décidément, je crois que je vendrai l'édition à un libraire, quelque prix qu'il m'en donne, et ce que vous me dites pour l'Allemagne achève de me déterminer. Ce n'est pas que je puisse aisément trouver des fonds pour imprimer à mon compte; car, indépendamment de vous, plusieurs personnes, dont l'une a une forte imprimerie, m'ont fait des offres pour cela. Mais en considérant l'ennui que j'aurais à diriger cette vente et mon peu de capacité administrative, je crois que je m'en tirerais fort mal.

L'Athénée m'a offert cette année d'y faire des cours de politique; mais j'ai remercié et ajourné à la première série, c'est-à-dire en décembre, afin d'être tout entier à ma seconde partie, et d'avoir un auditoire plus préparé. Tout, d'ailleurs, dispose admirablement les esprits à cet ordre d'idées.

Mon livre et ma lettre ont été enfin remis à M. Villèle qui m'a répondu très poliment, mais comme un homme qui n'a encore lu ni l'un ni l'autre. J'espère cependant, à l'aide de son beau-frère, et de sa curiosité stimulée, obtenir à la longue qu'il en prenne connaissance. Mais je ne compte guère sur tout cela.

Je crois avoir trouvé la vraie solution de la difficulté qui vous a tourmenté et moi aussi pendant longtemps relativement au second chapitre de ma première partie. Vous savez que vous l'avez toujours regardé comme défectueux en quelque chose (sans pouvoir préciser quoi), et moi aussi presque dès l'origine. Il me semble aujourd'hui que le vice réel de cet *exposé général* est de faire arriver la question de personnes avant d'avoir entièrement traité celle des choses, c'est-à-dire les savants et la science. Si vous le regardez encore sur l'ouvrage, vous serez, je crois, de mon avis. Il résulte de cette exposition une importance exagérée qu'on semble attacher au personnel, ce qui altère la

conception fondamentale. Le remède est donc de rétablir l'ordre naturel en ne parlant de l'intervention des savants qu'après avoir établi complètement le caractère scientifique de la politique; et de cette façon, la question personnelle n'aura, soit dans le conception même, soit aux yeux du lecteur que la juste importance qu'elle comporte. Il me semble même que j'écarterais, par cette modification, les principales objections réelles que je sache avoir été faites à mon travail. Dites m'en, je vous prie, votre opinion.

Je vous dois mille remerciements pour le zèle que vous avez mis à me faire valoir auprès d'Hegel, et je vous charge de lui témoigner toute ma reconnaissance du bien qu'un homme de ce mérite daigne penser de mon ouvrage. Je crois qu'il est en Allemagne l'homme le plus capable de pousser la philosophie positive.

Je porte du petit traité de Bucholtz, que vous m'avez envoyé, absolument le même jugement que vous. Cependant, je n'ai pas été fâché de le lire. Il est singulièrement superficiel, mais il a de jolis détails qui peuvent être utiles pour rapprocher les esprits de la direction positive. Du reste, ce travail donne exactement la mesure de l'auteur, et dispense de chercher à en savoir plus sur son compte.

Je pense que, sans nous être expliqué, nous avons la même opinion des derniers évènements politiques. La reconnaissance de l'Amérique du Sud est un évènement décisif qui supprime partout, et à jamais, le système colonial. Je suis bien persuadé, quoi qu'on en dise, que ce grand acte ne fera pas tirer un coup de fusil en Europe, et que tout se résoudra en mauvaise humeur de la Sainte-Alliance, à laquelle d'ailleurs ceci porte une rude atteinte. Mais comme elle est un des besoins réels et capitaux de l'époque, elle ne croulera pas pour cela. Elle est assez accommodante envers les Grecs pour leur proposer un roi constitutionnel pris dans les princes sans activité des dynasties européennes, et les Grecs seront bien fous s'ils ne s'empressent d'accepter cet arrangement qui, seul, peut, en leur assurant la portion d'indépendance réelle qu'ils ont raisonnablement droit d'espérer, les garantir de l'ambition de leurs généraux. Vous avez, sans aucun doute, remarqué avec un vif intérêt le beau spectacle politique que continue d'offrir le ministère anglais. Le plan large et suivi de suppression du régime prohibitif, fait évidemment comme la meilleure spéculation commerciale, est le plus grand pas qui pût être fait aujourd'hui par des praticiens dans la réorganisation générale de l'Europe. Je doute que l'oligarchie anglaise en

prévoie les conséquences... elle-même est entraînée par la tendance générale et elle ne voit pas que lorsqu'il n'y a plus ni système douanier à combiner et à maintenir, ni colonies, ni guerres commerciales, la capacité des lords n'aura plus d'exercice possible et que leur importance disparaîtra forcément devant celle des grands entrepreneurs, à moins qu'eux-mêmes ne le deviennent, ce qu'ils sont peut-être assez raisonnables pour effectuer. Convenez, en tout, qu'il est bien satisfaisant de voir une bonne fois un gouvernement important remplir sa véritable mission, et marcher à la tête de son peuple, sans cependant en être détaché.

Votre frère m'a fait espérer, il y a quelques jours, que vous viendriez passer quelques mois ici. Je le désire pour mon compte bien vivement. Il y a fort longtemps, mon cher ami, que nous avons besoin de nous expliquer plus complètement qu'on ne peut le faire par aucunes lettres. J'espère que vous ne tromperez pas cet espoir infiniment agréable. Dans le fait, il n'y a pas d'inconvénient aujourd'hui à vous distraire pendant deux ou trois mois de vos nouvelles occupations, et vous devez éprouver le désir de revoir votre famille et surtout celui de la satisfaire par votre visite. Je crois, d'après ce que m'a dit votre frère, que vous aurez le temps de me répondre avant votre retour. Adieu.

Votre ami,

Auguste Comte.

J'approuve fort votre plan d'occupations : il y a peu d'inconvénients à ce que vous cessiez en ce moment les études philosophiques, et vous ferez mieux de consacrer vos loisirs à maintenir et étendre vos connaissances en sciences positives.

BIBLIOGRAPHIE

SOCIÉTÉ DE PHILOSOPHIE DE WASHINGTON.

Le journal *Science* (nº 60) nous résume une intéressante communication présentée le 1er février dernier, par M. Lester F. Ward, à la Société de Philosophie de Washington. Elle avait pour titre *La Filiation des Sciences*.

L'auteur envisage la question sous ces deux aspects : classification logique des sciences, ordre historique de leur développement. Pour mieux concentrer la discussion sur un champ bien connu, il ne remonte pas au-delà de notre siècle, et fait reposer exclusivement son étude sur les idées d'Auguste Comte et celles d'Herbert Spencer, « les deux philosophes qui, dit-il, ont conçu « clairement le problème de l'évolution naturelle. »

Avec une pleine loyauté et une connaissance suffisamment documentée, M. Ward retrace d'abord la suite des perfectionnements que Comte a apportés, de 1820 à 1842, à sa conception première, et dont l'aboutissant final est la formation de la hiérarchie théorique complète. « Mais, ajoute-t-il, ce n'est qu'à grande peine « que Comte explique la correspondance de sa série et de l'ordre « naturel résultant présentement de l'évolution universelle. Le « degré de *positivité* de chaque science se mesure à la possibilité « de la réduire aux lois mathématiques. La science qui, la pre- « mière, s'occupe des phénomènes, l'astronomie (exclusion est faite « de l'astronomie sidérale), est donc la plus positive. Le degré de « positivité diminue dès lors avec chaque terme de la série. Avec « le rang s'affaiblit aussi la généralité, et croît la complexité. De « plus, chaque science supérieure trouve ses racines dans sa voisine « inférieure, et, semble-t-il, en dérive. Donc engendrement suc- « cessif; et de là le terme de *filiation*, mot beaucoup mieux choisi « que celui de *hiérarchie* appliqué aussi, par Comte, à ce système. »

Puis, avec la même compétence et la même conscience, l'auteur américain étudie la thèse de M. Herbert Spencer. Si impartiale et si claire en est l'exposition qu'on saisit à la lecture les rapports

d'analogie et de dissemblance mentales entre les deux philosophes.

Tous les deux embrassent l'ordre général. Tous les deux ressentent le besoin de classer l'ensemble des connaissances présentes, et même, en quelque sorte, de résoudre le problème transcendant de la « cognoscibilité » humaine. Comme tous les esprits puissants, ils systématisent les choses spéciales et semblables, et harmonisent le tout en une vaste synthèse finale qui plaît à la raison. Mais, tandis que Comte, imprégné d'esprit positif, cherche une synthèse stable, reposant sur les lois constantes de notre entendement et la permanence constatée du régime de notre monde, et qu'il élimine scrupuleusement tout ce qui ne lui paraît pas bien accessible à l'investigation scientifique, M. Spencer, plus téméraire ou plus hardi, ne craint pas de pénétrer dans l'empire ténébreux des probabilités et de l'incognoscible, et de baser sa *Synthèse philosophique* sur l'évolution indéfinie de tous les êtres dans l'espace sans limite, et dans le temps sans origine et sans fin. On assiste, avec ce guide magique, aux formations merveilleuses des nébuleuses primordiales, à la création mystérieuse de la matière organique et à la génération spontanée..... A qui n'a pas été dompté par les sévérités de la méthode positive, il est difficile de se soustraire aux charmes de ces féeriques inductions.

C'est que Comte et Spencer ne travaillent pas sur la même zone, malgré les rapports nécessaires qui, d'après la pénétration des sphères respectives, existent entre eux.

« Comte, avoue d'ailleurs M. Ward, envisage surtout les lois « des phénomènes, Spencer, les objets qui manifestent ces phé« nomènes ». C'est bien là, certes, la distinction importante qui existe entre eux ; et, au fond, peut-être, la notion principale qui doit présider à la rénovation scientifique.

A l'heure actuelle, en effet, malgré les explications de Comte, les efforts continus de M. Laffitte, on n'en est encore arrivé nulle part, en dehors de l'Ecole positiviste, à saisir nettement la notion de l'*abstrait* et du *concret*. Ces termes servent actuellement de véhicules aux idées les plus disparates ; et chacun, suivant son acception propre, est naturellement porté à défigurer les conceptions précises de Comte qui, dans toute son œuvre, et surtout dans sa fondation capitale, la sociologie, particulièrement la *Sociologie statique*, a négligé volontairement les *illustrations* concrètes. M. Ward est tombé dans cette erreur commune en voyant dans la question de la filiation des sciences « une petite différence » entre la classification logique et l'ordre

historique d'avènement. Bien comprises, ces deux idées, logiquement distinctes en apparence, n'en font qu'une : simple illusion de parallaxe. C'est ce que M. Ward aurait pu constater s'il avait remarqué la concordance frappante des systèmes de Comte et de Spencer, plus saisissante encore par les inexactitudes qui se sont glissées dans le tableau comparatif suivant, dressé par lui-même et reproduit ici fidèlement :

SYSTÈME D'AUGUSTE COMTE.	SYSTÈME D'HERBERT SPENCER.
1. Astronomie.	1. Astronomie.
2. Physique. 3. Chimie.	2. Géologie.
4. Biologie (comprenant la).	3. Biologie.
5. Biologie cérébrale.	4. Psychologie.
6. Sociologie.	5. Sociologie.
7. Morale.	6. Ethique.

Le parallèle est parfait ; au point que, dans le *Catéchisme positiviste*, on retrouve le terme même de *géologie*, englobant la physique et la chimie ; et que, si Comte a rejeté le mot de psychologie, de mauvaise réputation à son époque, mais utilement réhabilité aujourd'hui par les physiologistes les plus positifs, il a néanmoins fixé en sa vraie place, « au dernier chapitre de sa Philosophie biologique, l'étude des fonctions de la vie intellectuelle « et morale, ou cérébrale ». Quant à la *Morale*, elle se décompose effectivement en *Éthique* ou science de la nature humaine, et en morale proprement dite ou art de perfectionner cette nature en l'adaptant aux conditions sociologiques. Ici même l'équivalence des mots des deux colonnes est plus parfaite, par la confusion nécessaire du sujet étudiant et de l'objet étudié : l'homme.

Bien plus, si nous nous en souvenons, M. Spencer plaçait jadis l'astronomie après la physique générale ; et maintes lances furent rompues à ce sujet, dans des tournois mémorables avec Mill, Littré et Bridges. Ces temps sont loin, et l'astronomie a définitivement pris la tête des sciences cosmologiques. M. Spencer est donc d'accord avec nous, comme il l'avoue de nouveau dans sa lettre récente à M. Ward.

Ainsi l'expérience nous montre que l'ordre logique se confond avec l'ordre évolutif.

En effet, si la variété des êtres qui nous entourent est infinie,

l'exploration scientifique nous apprend que, par contre, ***leurs propriétés distinctes, irréductibles, sont en nombre très limité et ne s'y distinguent que par leur intensité et leur enchevêtrement.*** Voilà le théorème fondamental.

Dénombrer ces propriétés, chercher les relations d'analogie ou de succession qui semblent les lier, réunir celles qui sont semblables ; enfin, reconnaître la filiation établie plus haut, tel est le but de la science abstraite. Recombiner ensuite ces éléments abstraits en chaque être d'après les ressemblances que nous lui trouvons avec ses congénères, tout en tenant un compte des différences individuelles, tel est le but de la science concrète.

Former une science abstraite c'est, comme l'énonce Descartes, « réduire à une même construction tous les problèmes d'un même genre ». Et c'est ce qu'il fait dans sa *Géométrie*. Le premier, il conçoit l'utilité de traiter par une même méthode tous les faits géométriques semblables, quelles que soient les courbes qui les manifestent. Avant lui on étudiait individuellement chaque courbe ; et dix fois, vingt fois, cent fois on reprenait avec la même difficulté la question de la tangente, du diamètre, de la quadrature, etc. Il parut, envisagea ces ***phénomènes géométriques*** indépendamment de la nature de la courbe qui les présente, les approfondit ***une fois pour toutes***, et ainsi la géométrie abstraite ou générale se trouve fondée. Un siècle et demi plus tard, Bichat fait la même opération pour la biologie, en recherchant les propriétés physiologiques élémentaires : « Les propriétés vitales, dit-il, sont constamment le mobile premier auquel il faut remonter, quels que soient les phénomènes respiratoires, digestifs, secrétoires, circulatoires, inflammatoires, fébriles, etc., que vous étudiez. »

Et Cl. Bernard : « La physiologie générale n'est pas, comme l'ont cru certains auteurs, la science des généralités physiologiques, ou, en d'autres termes, la physiologie de tous les êtres vivants, animaux ou végétaux : c'est la science qui a pour objet de déterminer les ***conditions élémentaires des phénomènes de la vie.*** Elle ne doit donc plus s'occuper de la variation des appareils organiques dont la structure, pour la même fonction, diffère beaucoup aux différents degrés de l'échelle des êtres. Son but c'est de remonter à la condition élémentaire du phénomène vital, condition qui est identique chez tous les animaux. Elle ne cherche pas à saisir les différences qui séparent les êtres, mais les points communs qui les réunissent et constituent l'essence des phénomènes vitaux. Pour la physiologie générale, tous les caractères anatomiques de classe, de genre, d'espèce,

« doivent disparaître : ce sont là seulement des formes diverses « de manifestation de la vie ; mais chacune de ces formes ne cons- « titue point une condition essentielle de la vie, car tous les ani- « maux et tous les végétaux, quelle que soit d'ailleurs celle de « ces formes qu'ils présentent, vivent également, et réunissent « tous, par conséquent, en dehors de ces caractères variables, « l'ensemble des conditions élémentaires de la vie. Prenez, par « exemple, l'appareil locomoteur : il ne s'agit pas d'étudier ses « formes, qui varient dans les diverses classes, mais de déter- « miner la condition initiale du mouvement, qui est identique dans « toutes. Nous en pourrions dire autant de l'appareil respiratoire « et de tous les autres. »

Ce sont, en effet, les points communs qui réunissent les êtres qui composent le champ de la science abstraite.

Avant Bichat et Cl. Bernard, Diderot s'était élevé plus haut encore : « De même qu'en mathématiques, dit-il, en examinant toutes « les propriétés d'une courbe, on trouve que ce n'est que la « même propriété présentée sous des faces différentes dans la « nature, on reconnaîtra, lorsque la physique expérimentale sera « plus avancée, que tous les phénomènes, ou de la pesanteur, ou « de l'élasticité, ou de l'attraction, ou du magnétisme, ou de l'é- « lectricité, ne sont que des faces différentes de la même affection ». L'hypothèse actuelle de l'unité des forces physiques, si mal comprise du plus grand nombre, n'est-elle pas l'acheminement vers la vérification de cette vue du plus puissant philosophe français dont s'honore le XVIIIe siècle ?

Et l'on peut affirmer que c'est parce que le public et même les penseurs contemporains n'ont point cette notion précise de *science abstraite* que l'on conteste encore à Auguste Comte sa fondation de la sociologie positive. Tous ceux qui, après lui, ont écrit sur la matière, et il faut citer en premier rang M. Spencer, l'Ecole de Le Play, et l'Ecole d'Anthropologie, ne semblent pas avoir saisi le caractère général *que doit posséder* cette physique sociale. Le premier a fourni de précieuses *illustrations* sociologiques, c'est-à-dire a révélé des faits particuliers ; les seconds se sont cantonnés presqu'exclusivement dans les recherches économiques ; les derniers, qui ont plusieurs lignes de contact avec M. Spencer, n'ont fixé leur attention que sur l'ethnographie physique, sur les modifications apportées chez les différentes races humaines par la situation géographique, climatérique, etc. Cependant on leur doit aussi des documents intéressants sur l'intellectualité et la moralité des animaux.

Or, ce qui caractérise la sociologie de Comte, c'est que SEULE elle constitue une ***sociologie abstraite*** : elle seule étudie les phénomènes communs à toutes les sociétés, présentes, passées et futures, aux sociétés les plus élémentaires comme aux plus développées. Et de même que Cl. Bernard, par exemple, pour établir telle propriété histologique, s'adresse, selon la commodité du cas, à un organisme des plus simples ou à l'un des plus élevés de la série animale, de même, pour notre analyse, telle fonction sociale se trouve mieux caractérisée chez telle peuplade sauvage que dans tel milieu civilisé, bien qu'elle ait, en réalité, dans celui-ci, un développement beaucoup plus important. Le sacerdoce, ou classe spéculative et morale, est plus souvent représenté dignement par un humble devin, ou un mendiant que par un « journaliste coté à la ligne ». En considérant une fois pour toutes, ***in abstracto***, les phénomènes religieux, économique, linguistique, familial, gouvernemental, sacerdotal, dans leur essence, leur développement effectif et possible, Comte, quoi qu'on en dise, a non seulement jeté les fondements inébranlables de la sociologie, mais, seul des penseurs modernes, il a eu la véritable et entière conception du problème social. En ce genre, il n'a eu d'autre précurseur qu'Aristote. On pourra étendre ses principes, rectifier sur quelques points, d'ailleurs très rares, les applications optimistes qu'il en a faites; mais son œuvre est, en son esprit et en son esquisse, à l'abri de la critique.

Peut-on maintenant s'étonner que la positivité ne se soit emparée des phénomènes supérieurs qu'après avoir approfondi les inférieurs ? Car enfin ce n'est point seulement parce que ceux-ci sont les plus simples qu'ils ont pu être scientifiquement codifiés les premiers; c'est surtout parce qu'***ils sont plus généraux et qu'ils tiennent les autres sous leur dépendance***. Voilà le terrain commun sur lequel se rencontrent nécessairement la filiation historique et la filiation logique. On concevrait bien, un instant, que le monde extérieur nous présentât des phénomènes n'ayant entre eux aucune relation (si toutefois une pareille coexistence ne constituait pas le plus stupéfiant des miracles); et rien ne s'opposerait alors à ce que l'union d'un goût particulier et d'une certaine « force de tête », agissant, par exemple, sous l'excitation du sentiment d'humanité, ne vînt à bout d'élucider des phénomènes complexes, mais utiles, avant d'autres phénomènes plus élémentaires, mais sans grande application aux choses sociales. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'ont tenté de procéder les penseurs primitifs, justement plus préoccupés des règles morales que des règles arithmétiques : témoin le bon Confucius, témoins les Grecs, témoins même

Pythagore et Aristote. Dans le passé, on a plutôt descendu l'échelle encyclopédique qu'on ne l'a remontée ; et de là, au moyen âge, l'astrologie et l'alchimie, etc... Mais tous ces matériaux qui ont servi à élever d'indispensables constructions empiriques ne pouvaient former la science positive qui embrasse non seulement tous les cas réels, mais aussi — et c'est son principal mérite, puisqu'il est la base de notre activité industrielle — les cas possibles. L'observation, elle seulement, permettait de réduire les faits extérieurs à un très petit nombre de faits élémentaires qui, bien que distincts, sont successivement dépendants.

Il suffit d'ailleurs de pénétrer dans le sein de la question pour la voir se résoudre avec évidence. Peut-on concevoir, par exemple, que Newton eût fondé la mécanique céleste sans les observations géométriques de Képler complétées par les lois générales du mouvement découvertes par Galilée ? que Lavoisier eût trouvé sa loi de la conservation de la matière avant la théorie positive du levier ou de la balance, etc. Et pour terminer par les abstractions les plus élevées auxquelles est arrivé l'esprit humain, Comte eût-il énoncé les lois de la *Philosophie première* (Lois de l'Entendement et Lois du Monde) avant d'avoir fermé le cercle théorique ?

Au reste, on comprend qu'avec Herbert Spencer M. Ward ait insuffisamment saisi ce point de doctrine. En effet, la mathématique ne doit, pas plus que toute autre science, être rejetée du système : elle aussi repose sur l'observation et l'expérience. Elle est la plus abstraite, soit, et de là, précisément, la facilité plus grande de la réduire à la méthode déductive ; et, comme conséquence, sa *précision* supérieure. *Précision* et non *positivité,* car tout fait incontestable est positif. La Terre tourne, le foie secrète du sucre, il n'y a pas de société sans gouvernement, ce sont là, pour nous, des vérités tout aussi hors de doute que le théorème de Thalès. On ne peut donc soutenir que « le degré de *positivité* « de chaque science se mesure à la possibilité de la soumettre aux « lois mathématiques ». M. Ward ne semble pas séparer la mécanique du bloc mathématique, et cependant, j'en suis sûr, il ne niera pas l'origine expérimentale des lois de Képler et de Galilée. Seulement, ici, ces lois sont si simples qu'on est parvenu à fonder une mécanique analytique. Mais le problème n'était pas si aisé, puisqu'il a fallu des d'Alembert et des Lagrange pour en trouver la solution ! Quant à la géométrie, cette science repose sur la notion de ligne droite ou *ligne sans courbure*, (Euclide : *linea quæ ex æquo interjacet puncta)*, abstraction qui

n'aurait pu évidemment s'implanter dans notre entendement si le monde extérieur ne nous avait offert des corps solides : à ce sujet, on peut même observer, ainsi que nous le disait dernièrement un abbé qui partait de là pour disserter sur l'origine divine de la forme, que les corps naturels sont presque toujours terminés par des surfaces gauches. Enfin, les phénomènes numériques n'échappent pas à l'objectivité : nous n'en pouvons avoir l'idée que grâce à la stabilité suffisante de ce qui nous entoure. Que les enveloppes des êtres bruts ou animés viennent à changer rapidement, contractions ou dilatations suffisantes de volume, apparitions ou disparitions fréquentes et arbitraires, etc., et plus d'individualisation possible; partant plus de conception numérique. Deux gouttes d'eau en viendraient-elles à acquérir, par leur union, le volume et le poids d'une seule, la mentalité humaine est changée : voilà pourtant un fait d'ordre exclusivement cosmologique. Ce n'est donc pas un axiome, mais un vrai théorème que l'affirmation de Don Juan : « Je crois que deux et deux « font quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre font huit. »

La vérité est qu'en mathématique la science et la méthode sont unies si intimement qu'on a pris souvent l'une pour l'autre. Il y a peu d'années encore, et cela subsiste peut-être dans quelques maisons ecclésiastiques, les cours de mathématique portaient le nom de logique. Comte lui-même a maintenu la tradition en donnant le sous-titre de *Système de Logique positive* ou *Philosophie mathématique* à sa *Synthèse subjective ;* et il propose ce livre comme l'un des sept traités de l'Education normale.

Au point de vue de l'Education, cette fusion présente, en effet, d'incontestables avantages, car elle tend à imposer à l'esprit des habitudes régulières et sévères. Transitoirement, il vaut mieux implanter dans les intelligences les notions distinctes de méthode et de science : la première étant le moyen de parvenir sûrement à l'autre, base nécessaire de notre action sur le monde.

Quoi qu'il en soit, il faut bien se représenter qu'il n'y a pas plus de *virtus mathematica* dans les nombres, les formes et les forces que de *virtus dormitiva* dans l'opium. Si, dans les théories correspondantes, le champ des déductions ne paraît pas avoir d'autres limites que celles de la puissance cérébrale humaine, cela ne tient qu'à la simplicité du sujet traité. Encore est-il que nous sommes loin d'un pareil idéal !

Il est assurément à souhaiter qu'on tente de démêler dans les sciences supérieures quelques cas particuliers exceptionnellement peu compliqués dont les lois puissent prendre l'expression équa-

tionnelle; mais on ne saurait, comme M. Ward, se servir de ce caractère très anormal pour « criterium de classement théorique et d'appréciation ».

En terminant sa communication, M. Ward déclare « qu'il s'ac-
« corde avec Spencer pour admettre la psychologie au même
« rang que les autres membres de la série, mais qu'il diffère de
« Comte et de Spencer assignant tous les deux la même place à
« la morale. Il ne la regarde que comme une subdivision de la
« sociologie ».

Malheureusement, les raisons de cette double divergence ne sont point mentionnées dans le compte-rendu de la communication américaine. Je dirai donc, sobrement, celles qui me font adhérer encore sur ces deux points à la classification de Comte.

D'abord, en ce qui concerne la psychologie, je ne puis comprendre sous cette dénomination que la physiologie cérébrale. Or, sans remonter à Leroy et à Cabanis, qui me semblent cependant avoir apporté des documents décisifs, l'un en prouvant l'existence des fonctions intellectuelles chez les animaux, l'autre en montrant les réactions directes ou indirectes des viscères abdominaux sur l'encéphale, qui peut nier aujourd'hui, après Gall, Claude Bernard surtout, et après les observations sans nombre de pathologie mentale, l'identité de la physiologie du système nerveux général et de celle du cerveau ? Personne cependant ne voudrait distraire la physiologie du système cérébro-spinal du domaine biologique. La psychologie est si bien en rapport avec l'organisation que plusieurs fonctions surtout affectives (chien) et actives (fourmis) sont plus accentuées chez les animaux que chez les hommes. Quant à l'intelligence, notre supériorité est bien plus apparente que réelle; et ce qui donne illusion c'est le développement purement artificiel qu'elle trouve dans le milieu social.

Faites porter, si possible, vos observations comparatives sur l'un des derniers représentants des races arriérées et sur un animal bien doué, chimpanzé ou éléphant, il n'est pas sûr que l'avantage restera à notre semblable.

D'ailleurs, pour fonder la sociologie, il nous suffit de connaître simplement l'ensemble de nos tendances cérébrales : car comment pourrions-nous juger de leur intensité intrinsèque ou relative en dehors de ce milieu sociologique dans lequel nous naissons, nous vivons et nous mourons ! Qui connaîtrait la capacité du dévouement humain sans l'idéal bouddhique et les exemples des héros romains, des saints chrétiens, des volontaires de 93;

la puissance de son génie sans l'œuvre d'Aristote, d'Archimède, etc.; la portée de son activité sans les merveilles de l'industrie moderne? Nous ne rencontrerons donc de renseignements précis sur le fond de notre nature qu'après avoir analysé son champ sociologique d'application.

Et voilà pourquoi, précisément, nous faisons de la morale une science bien distincte, où, évidemment, l'expérience sociale sera notre base, mais où aussi la complexité des réactions individuelles est si grande, les variations si imprévues, que la prévision, but de toute science, n'y peut être sagement admise, habituellement, que pour de courtes échéances. Chez la femme, par exemple, où la vitalité interne est si intense, allez donc risquer votre pronostic ! Le « souvent femme varie... » et le reste... de notre chevaleresque roi, est devenu depuis longtemps, en Amérique comme en France, un banal proverbe. N'est-ce pas, M. Ward ?...

Il est si vrai que la morale n'est pas un chapitre de la sociologie que la même éducation donnée dans les mêmes conditions à deux frères produit presque toujours des résultats différents, et souvent opposés. Il en est de même dans la morale publique. Des institutions politiques semblables appliquées à deux peuples que différentient ou l'origine, ou le climat et la situation géographique et par conséquent la production, donneront à l'un la prospérité quand ils ruineront l'autre. L'aristocratie et le parlementarisme sont concevables en Grande-Bretagne; ils n'ont en France produit l'un et l'autre, le plus souvent, que des désastres. M. Ward a sans doute négligé de bien peser ces raisons. Peut-être arrivera-t-il à reconnaître que les motifs qui lui font distinguer la psychologie de la biologie sont ceux-là même qui nous font séparer la morale de la sociologie, et que les rapports qu'il constate entre la morale et la sociologie sont, ou les conditions psychologiques d'avènement de la sociologie, puisqu'avec un peu plus d'égoïsme la vie sociale était impossible, ou le déterminisme sociologique de la morale, science qui ne se trouve nettement caractérisée que dans les sociétés supérieures, et même chez les plus hautes individualités. Car l'homme, par excellence, est celui qui réunit la sainteté, le génie et le dévouement. Mais combien sont rares les Confucius, les Pythagore et les Auguste Comte !

Ceci nous explique pourquoi le terme de *dignité* se trouve joint à ceux de *hiérarchie* et de *filiation* pour désigner l'échelle encyclopédique abstraite. On remarque, en effet, que les phénomènes se compliquent en raison même de l'organisme où ils se manifestent. Ainsi, nous ne voyons l'activité chimique surgir que dans

les corps bruts susceptibles de subir les influences hygrométriques, calorifiques, électriques, etc., et l'activité augmente en raison apparente de cette aptitude : de là les lois de Berthollet (solubilité), Berzélius (électro-chimie) et Berthelot (thermo-chimie); l'activité biologique, la vie, ne peut être constatée que dans des corps spéciaux dits organismes, qui se distinguent des autres par l'intensité et la continuité des phénomènes chimiques s'étendant à toutes leurs parties : nous rencontrons ainsi la définition de Blainville.

Les animaux supérieurs seuls nous montrent nettement une vie psychologique : on en a même douté longtemps, au point que deux siècles à peine nous séparent de l'automatisme de Descartes et de Malebranche. La vie psychologique était donnée comme caractéristique de l'espèce humaine. Enfin le progrès de la civilisation n'a pas dépassé les limites de notre petite société occidentale et la sphère plus positive du noyau français. La dignité va donc en croissant avec le perfectionnement de l'organisme correspondant et l'élévation des phénomènes.

On voit que la sélection qui découlerait de ces principes ne serait pas toujours d'accord avec celle de M. Spencer...

Mais concluons en nous félicitant de voir enfin le Positivisme s'imposer de plus en plus aux méditations du monde savant. Il pourra encore se glisser bien des erreurs dans les expositions qu'on en fera ; mais une constatation nous console, c'est qu'on tend enfin à recourir aux sources authentiques, parce que, chez les laïques surtout qui n'ont plus d'intérêts spirituels ou corporatifs à défendre, on discute désormais avec la plus entière bonne foi.

Asnières, 4 Archimède 108 (Celse).

V. Pépin.

NÉCROLOGIE

LE DOCTEUR JULES CLÉMENT

(2 décembre 1840-26 janvier 1896)

Le mardi 28 janvier dernier, dans l'après-midi ont eu lieu les obsèques du Dr Jules Clément, décédé l'avant-veille en son domicile, 37, rue de la Harpe, après une lente et cruelle maladie.

Le convoi funèbre s'est rendu directement au cimetière communal de Montrouge, où le défunt avait demandé lui-même à être inhumé.

L'assistance était nombreuse et se composait presque entièrement de coreligionnaires et d'amis personnels.

Après avoir exercé pendant 25 ans la médecine en province, le Dr Jules Clément remplissait depuis quatre ans, au ministère du Commerce et de l'Industrie, les fonctions de délégué permanent de l'Office du travail, où il s'occupait spécialement d'hygiène industrielle.

Par un sentiment délicat, M. Mesureur, ministre du Commerce, s'était fait représenter aux funérailles, et le Directeur de l'Office du travail, M. Moron, s'était fait un devoir, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même, d'y assister avec tout son personnel.

Une très belle couronne, offerte par une souscription spontanée de tous les agents du service, avait été déposée sur le cercueil.

Le Dr Clément, pendant son court passage à l'Office du travail, s'était concilié l'estime de tous et avait inspiré à plusieurs une vive affection. L'un de ceux-ci, M. Duverney, artiste d'avenir, avait eu la touchante pensée de fixer le souvenir du mort en reproduisant ses traits. La famille et les amis du défunt en sont profondément reconnaissants. Le résultat est d'une ressemblance frappante et fait honneur au talent de l'artiste, en même temps qu'à son cœur.

Au cimetière quatre discours ont été prononcés : on les lira plus loin. La cérémonie a produit sur les assistants une impression profonde.

Cette mort prématurée est pour le Positivisme une perte considérable. Le Dr Clément s'y était consacré sans réserve, avec un dévouement, on peut le dire, absolu, mettant toute son ambition à servir, et ne reculant pour cela devant aucune besogne, si humble, si ingrate qu'elle pût être. C'est ainsi qu'il a copié de sa main une grande partie des papiers, lettres et documents divers qui constituent les archives positivistes, notamment la volumineuse correspondance entre Auguste Comte et Gustave d'Eichthal que publie en ce moment la *Revue occidentale*. Il a fait une table des matières contenues dans la *Revue occidentale* depuis son apparition en mai 1878 jusqu'à 1894 et se proposait de la continuer. Il a corrigé une grande partie des épreuves de la cinquième édition du *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte. Il a traduit, avec un soin extrême, les deux livres du P. Gruber, sur Auguste Comte et le Positivisme, et l'on doit regretter que cette traduction, qu'il avait faite pour les positivistes et en particulier pour M. Pierre Laffitte, n'ait pu être publiée. Enfin, depuis son arrivée à Paris, il était le secrétaire dévoué de notre directeur : il n'a cessé cette fonction qu'au dernier moment, dissimulant la gravité de son état, afin que M. Laffitte pût sans scrupule accepter ses services.

Peu de jours avant de mourir, le Dr Clément avait tenu à verser au subside positiviste sa contribution annuelle. Il a fait don à notre bibliothèque de prêts d'un grand nombre de livres. Enfin, il prélevait depuis plus d'un an, sur ses modestes ressources, déjà grevées de lourdes charges, de quoi acquérir une action de la Société qui a fait l'acquisition de la maison qu'habitait Auguste Comte et, en attendant, de quoi contribuer au paiement complet du prix d'achat.

Pendant qu'il habitait la province, le Dr Clément saisissait avec empressement toutes les occasions de venir à Paris, pour prendre part à nos réunions, à nos fêtes, assister à quelque leçon de M. Laffitte, à quelque conférence de l'un de ses disciples. C'était pour lui une diversion salutaire à ses tourments, à ses fatigues : il s'en retournait satisfait et réconforté. Pour lui, les positivistes étaient une véritable famille, où il trouvait la communauté des pensées, la réciprocité d'affection, la poursuite du même idéal.

Il était vraiment heureux au milieu de nous, et quand il se fut fixé définitivement à Paris, c'est la compagnie des positivistes qu'il recherchait de préférence et qui lui était la plus agréable : il y trouvait cordialité et bonne humeur.

Le Dr Clément eût été pour les positivistes un organe précieux

de ralliement et de stimulation. Son action sous ce rapport, quoique l'affaiblissement graduel de ses forces l'ait contenue dans des limites de plus en plus étroites, était déjà très sensible. Sa nature ouverte et loyale, son absence totale de prétentions, la bonne grâce qu'il mettait à s'effacer devant les autres pour les mettre en relief, sa bienveillance et son obligeance inépuisables inspiraient bien vite confiance et sympathie ; en même temps que la sérénité et la chaleur de sa foi positiviste, l'activité de son dévouement devenaient réellement contagieuses. Avec lui il était impossible d'hésiter longtemps sur le parti à prendre, de se laisser aller au découragement; il fallait agir, et promptement.

Il se promettait depuis longtemps de concourir activement à l'instruction des positivistes nouvellement ralliés et principalement des prolétaires, par des leçons familières où il se serait appliqué à rendre sensibles, au moyen d'exemples concrets convenablement choisis, les théories même les plus abstraites du Positivisme. Il disait souvent que les formules générales d'Auguste Comte exigent pour être bien comprises des efforts trop considérables et laissent l'esprit indécis en présence des devoirs multiples de la vie pratique. Aussi attendait-il avec impatience la publication du *Manuel de morale* promis par M. Laffitte, parce qu'il comptait y trouver le cadre de l'enseignement qu'il désirait instituer. Nul doute que le Dr Clément n'eût ainsi rendu d'inappréciables services, car il possédait le talent d'exposition, son instruction était très variée et très profonde et il s'était occupé avec passion des questions de pédagogie.

Malheureusement toutes ces qualités, tous ces projets, toutes ces espérances sont maintenant réduits à néant. La tâche de ceux qui survivent en devient plus difficile et moins assurée, mais non impossible. L'exemple donné par le Dr Clément, et qui, d'ailleurs, n'est pas rare dans le Positivisme, d'une vie entièrement consacrée à l'accomplissement du devoir, est de ceux qu'on est invinciblement porté à suivre, quand on en a été assez longtemps témoin. Aussi, quels que soient nos regrets des pertes subies, persistons-nous à avoir confiance dans l'avenir, malgré les douleurs et les difficultés du présent. C. J.

Discours de M. Jeannolle.

Messieurs,

Je viens, au nom de la Société positiviste, donner le suprême adieu à l'un de ses membres les plus sympathiques, les plus actifs

et les plus dévoués. Il eût été préférable que cette tâche échût à un autre, non seulement parce que je n'ai pas l'habitude du public et que je ne suis pas maître de ma parole, mais surtout parce que l'homme juste et bon qui dort devant nous du dernier sommeil m'appelait son ami le plus cher, parce que je perds en lui une affection, un conseil et une assistance qui ne se sont jamais démentis et sur lesquels j'étais certain de pouvoir toujours compter. Cette séparation prématurée, après une liaison aussi longue et aussi étroite, ne va pas sans de cruels déchirements intimes dont il ne me convient pas de donner le spectacle; enfin, je ne suis pas sûr de pouvoir aller jusqu'au bout. Mais il y a là pour moi une obligation morale à laquelle je ne dois pas me dérober.

Il y a près de vingt ans, en effet, que je connais le Dr Clément. Il s'était fixé depuis quelque temps dans le village qu'habitaient mes parents. J'allais y passer chaque année une quinzaine de jours à l'époque des vacances. Mon père étant tombé malade, on fit appeler le docteur et nous entrâmes en relations. Comme j'étais alors étudiant en médecine, il voulut m'emmener dans ses tournées et nous devinmes bientôt inséparables. Je lui parlai du Positivisme, il s'y intéressa, me demanda des livres et, quand je revins l'année suivante, je vis qu'il était profondément frappé de cette coordination puissante de toutes les branches du savoir humain en vue d'une haute destination pratique : l'amélioration incessante de notre nature morale, intellectuelle et physique, afin de servir de mieux en mieux les collectivités par qui et pour qui nous vivons, Famille, Patrie, Humanité. C'était pour lui comme une révélation. Il trouvait là, formulées et classées, toutes les aspirations de sa propre nature; mais il lui restait des doutes, des habitudes d'esprit qui ne lui permettaient pas de se rendre encore. Les théories diverses groupées sous le nom de transformisme lui tenaient surtout à cœur. Il ne les admettait pas en matière politique et sociale; leur application aux affaires humaines lui semblait à bon droit révoltante; mais il croyait à leur réalité objective en biologie et se refusait à n'y voir qu'un artifice logique, dont l'utilité est, d'ailleurs, épuisée. Nous eûmes alors de longues et chaudes discussions. Un an après, j'avais en lui, d'une façon définitive, un coreligionnaire et un ami. Il me confiait sa vie et me demandait conseil sur toutes choses, sur le genre d'éducation qu'il convenait de donner à son fils, sur l'attitude qu'il devait prendre en telle ou telle circonstance de sa vie politique. Mais il ne tarda pas à reconnaître que je n'entendais ni ne pouvais jouer à son égard le rôle de directeur de conscience : il se reprit et continua à marcher seul comme auparavant.

Mais il avait dès lors une direction, un but précis. Sans rien perdre de son ardeur, il était devenu moins absolu; il jugeait les hommes et les choses avec plus de calme et d'indulgence. Le révolutionnaire intransigeant qu'il avait été jusqu'alors n'existait plus;

mais il y avait à sa place l'homme d'action réfléchie, patiente et tenace. Il se sentait plus fort et moins malheureux, et me savait gré d'avoir été le point de départ de cette transformation salutaire.

Peu d'années avant qu'il vînt se fixer à Paris, sa santé commençait à s'altérer et il me pria, au cas, selon lui, probable, où il viendrait à mourir prématurément, de veiller à ce que ses obsèques fussent purement civiles : il voulait que j'expliquasse aux assistants que, s'il repoussait l'intervention théologique, ce n'était nullement dans un sentiment de haine ou de mépris, mais simplement pour affirmer sa fidélité à la religion qu'il avait embrassée. Cette préoccupation se retrouve encore dans le testament qu'il me confia au mois d'avril de l'année dernière. « Je tiens à déclarer — dit-il en commençant — que j'ai vécu et mourrai dans la foi et la religion positives qui depuis de nombreuses années ont dirigé mes pensées, mes sentiments et mes actes. » Et plus loin : « J'exige formellement qu'aucun ministre d'un culte théologique ne préside à mon enterrement. En cela je fais acte de conviction et non de protestation. »

Je lui fis la promesse qu'il me demandait et, comme nul n'a été plus combattu, plus calomnié, plus méconnu que mon malheureux ami, je pris alors la résolution d'essayer de rendre à sa mémoire la justice qui lui était due. — Les circonstances, à la vérité, ne sont plus les mêmes : l'explication qu'il jugeait nécessaire dans son village est superflue ici et, d'autre part, s'il pouvait lui rester encore des adversaires, il n'avait en réalité plus d'ennemis. Cependant je ne me sens pas entièrement dégagé de ma promesse.

Il y avait, dans le D[r] Clément, une nature morale de premier ordre, que ses intimes seuls ont pu apprécier, parce qu'il avait au plus haut degré cette pudeur de l'âme qui arrête la manifestation des émotions tendres et délicates et conduit à les dissimuler sous des apparences brusques ou ironiques. Il sentait, d'ailleurs, très vivement, le bien plus encore que le mal, et la parole lui faisait défaut quand il était fortement ému ; c'est par des actes et non par des phrases qu'il témoignait sa reconnaissance ou son ressentiment, ce dernier bien rarement, car il ne savait pas haïr, il se bornait à la défensive sans user de représailles. Il y a eu manque d'harmonie entre sa nature loyale, aimante et enthousiaste et les conditions d'existence qu'il lui a fallu subir. Il en a horriblement souffert ; il vient d'en mourir. C'est ce que je voudrais essayer de faire ressortir.

Je ne veux pas faire sa biographie. La première partie de sa vie m'est trop peu connue. Je ne puis, d'ailleurs, dévoiler son existence familiale, qui a été véritablement atroce et lui faisait souhaiter la mort comme une délivrance. Il m'a dit souvent, à ce propos, que s'il n'avait pas, en devenant positiviste, acquis une notion plus exacte et plus haute et un sentiment plus profond des devoirs qui

lui incombaient, il se serait depuis longtemps réfugié dans le suicide ; mais il reconnaissait que sa vie ne lui appartenait pas exclusivement. Ce n'est qu'à l'âge d'homme, et seulement dans sa vie publique et pour ainsi dire extérieure, que je peux le montrer, encore n'en sais-je qu'une partie ; mais elle suffira, j'espère, pour le caractériser.

Jules-François Clément est né à Besançon, le 2 décembre 1840, d'une famille de commerçants. Son père était républicain convaincu et sa mère catholique fervente. Docile et vénérant, il accepta d'abord les opinions de l'un et de l'autre; mais, s'il devint par la suite de plus en plus républicain, il n'en fut pas de même à l'égard des croyances maternelles. Il fut placé, pour y faire ses études, dans un établissement tenu par des religieux et désigné habituellement sous le nom de collège catholique. Il s'y montra toujours élève intelligent et studieux, mais bientôt, à la suite de circonstances sur lesquelles il ne s'est pas expliqué clairement, il refusa de se soumettre à la règle de la maison, et rien ne put triompher de son insubordination systématique. On fut obligé de le retirer et on le mit au lycée, où il acheva de perdre le peu de croyances religieuses qui lui restaient encore. Il fit, du reste, d'excellentes études littéraires et scientifiques, et se destina ensuite à la carrière médicale. Il s'y prépara d'abord à Besançon, puis à Strasbourg, enfin à Paris, où il fut pendant quelque temps le préparateur bénévole du célèbre Broca qu'il se plaisait à assister dans ses recherches sur le siège cérébral de la faculté du langage. Une fois docteur, il alla s'établir dans le département des Vosges, à Liffol-le-Grand, non loin de Domrémy, auprès d'une tante qui paraît avoir été une femme de beaucoup d'esprit et qui faisait revivre pour lui, dans sa conversation, les nombreuses scènes de la Révolution et de l'Empire auxquelles elle avait assisté. Il se maria et quelque temps après vint s'installer à Vesoul, où il était pendant la guerre franco-allemande.

C'est vers cette époque qu'il subit un épouvantable malheur domestique, sur lequel je suis tenu de garder le silence, qui eut sur le reste de sa vie les plus déplorables effets et contribua à l'abréger.

Il se crut obligé de quitter Vesoul, où cependant il s'était fait déjà une clientèle sérieuse et où il comptait de nombreux amis, et alla cacher son chagrin dans un petit village de l'arrondissement voisin, à Ray-sur-Saône, où il resta près de trois ans. Il vint enfin habiter le chef-lieu du canton, Dampierre-sur-Salon, où quelques années plus tard je fis sa connaissance et devins son ami.

Clément était trop profondément patriote pour se désintéresser des affaires publiques et se confiner, par prudence égoïste, dans l'exercice de sa profession. Au reste, il avait besoin de s'arracher par le mouvement aux sombres pensées qui le hantaient dans la

solitude de son foyer à jamais désert, et, pour échapper au désespoir, il se jeta à corps perdu dans la mêlée politique. Il s'était depuis longtemps fait connaître, à l'occasion d'élections, par son scepticisme religieux et son ardeur républicaine, et son arrivée fut regardée de mauvais œil par le clergé et la plus grande partie de la population du bourg et des villages environnants, où dominait le parti rétrograde. Mais, quand on le vit commencer une campagne en faveur de l'instruction laïque, fonder une caisse des écoles, créer une bibliothèque publique, dénoncer les abus dans la gestion des affaires municipales et exiger des réformes, lorsqu'on s'aperçut qu'il devenait un trait d'union entre les républicains jusqu'alors isolés et impuissants, et que ceux-ci venaient prendre de lui le mot d'ordre et le reconnaissaient implicitement comme chef, une véritable croisade s'organisa contre lui. Je ne connais que très imparfaitement les épisodes de la lutte qui s'engagea alors; mais je sais que cette lutte fut acharnée, que Clément y déploya une habileté remarquable et une activité vraiment surprenante et que ses efforts ont abouti finalement à l'organisation du parti républicain et à la défaite complète des réactionnaires dans toute la région qu'il parcourait. Je sais aussi qu'il lui fallut non seulement un grand courage, car sa vie a été un moment menacée, mais une ténacité extrême et une rare abnégation pour soutenir cette lutte et finalement triompher. Il n'y a pas, en effet, d'injures et d'humiliations dont il n'ait été abreuvé, pas de calomnie, si odieuse, si incroyable qu'elle pût être, qui n'ait été lancée contre lui. On espérait, connaissant son manque de fortune, l'obliger à quitter le pays en l'empêchant de s'y former une clientèle. Il tint bon néanmoins, au prix de quelles privations et de quelles fatigues, lui seul eût pu le dire.

Je me trompe, une autre personne le sait, parce qu'elle a été témoin de sa vie. Je veux parler de sa domestique et je crois devoir, à ce propos, rendre un hommage public au dévouement qu'elle lui montra dans ces temps difficiles et qu'elle n'a cessé de lui témoigner jusqu'au dernier moment. Elle avait été placée chez le docteur Clément par une sœur de celui-ci, qui la lui avait donnée comme une personne digne de toute confiance. Révoltée de l'injuste persécution dont il était l'objet et dont elle voyait de très près les conséquences matérielles, non seulement elle s'abstint de réclamer le paiement de ses gages, mais encore elle trouva moyen, par des prodiges de travail et d'économie, en subvenant secrètement aux besoins de la maison au moyen de ses propres épargnes, à lui cacher pendant un certain temps l'affreuse détresse où il se trouvait. Et le fait se renouvela plus d'une fois sans qu'il le vît. Il finit cependant par s'en apercevoir et cela lui inspira pour elle un véritable respect, en même temps qu'une profonde gratitude qu'il ne craignait pas de proclamer et dont il a voulu avant de mourir lui

donner le témoignage autant qu'il le pouvait. Il disait volontiers qu'elle l'avait défendu contre les autres et parfois aussi contre lui-même, et l'avait puissamment aidé à élever son fils. — Auguste Comte avait été lui-même l'objet d'un dévouement semblable et il avait tenu à protester contre le dédain, à la fois injuste et niais, dans lequel on tient en général la classe des domestiques. Toute profession dignement remplie constitue, directement ou indirectement, une fonction sociale. Quand un domestique est depuis un certain temps chez ses maîtres, qu'il y accomplit sa tâche avec probité, fidélité et dévouement, il fait en réalité partie de leur famille. Au banal et sec contrat de louage se substitue peu à peu une liaison durable faite d'un échange continuel d'affection, d'égards et de services. Clément pensait à cet égard comme Auguste Comte; c'est aussi mon opinion et c'est, j'aime à le croire, celle de tous les vrais positivistes. Nous ne sommes, en effet, pas plus aristocrates que démocrates; nous sommes sociocrates, c'est-à-dire que nous rapportons tout à l'intérêt social : nous honorons toutes les fonctions utiles, même les plus humbles, et nous savons témoigner aux fonctionnaires de tout ordre, privés ou publics, l'estime et la considération que méritent leurs bons services.

En dernier lieu, Clément avait conquis par son désintéressement absolu, son obligeance à toute épreuve, son dévouement infatigable, l'estime de ses adversaires eux-mêmes et, lorsqu'il vint, il y a quatre ans, se fixer à Paris, les regrets furent unanimes; ils subsistent encore. Je puis à ce propos citer une anecdote. L'un de ceux qui lui avaient fait la guerre la plus acharnée, guerre à la fois violente et perfide, était un prêtre, honnête homme au fond, mais fanatique étroit. Ce prêtre, déjà âgé et atteint d'une maladie qui devait l'emporter, apprit un jour que Clément, arrivant de Paris, était de passage dans la localité. Il le fit aussitôt prier de venir et, en le voyant, lui ouvrit les bras et lui demanda la permission de l'embrasser. Clément comprit que c'était là une manière de solliciter son pardon et se prêta de bonne grâce à l'accolade. Au fond, il en fut très touché.

Au point de vue professionnel, le docteur Clément était renommé pour son dévouement. On ne l'appelait jamais en vain, quelle que fût l'heure, la saison ou la distance, quel que fût même l'état de sa propre santé. Il ne parlait jamais le premier de ses honoraires et n'insistait pas pour être payé. Il lui arrivait fréquemment de laisser sur la table de son malade, alors qu'il était lui-même dans la plus grande gêne, le prix du médicament qu'il prescrivait, et parfois un secours plus important. Il avait une préoccupation que n'ont pas toujours les médecins, celle de réduire au minimum les frais de maladie; il médicamentait le moins possible, résistant même aux sollicitations des malades. Cette méthode avait considérablement augmenté et étendu sa clientèle, au point d'amener pour lui

un véritable surmenage, mais sans que ses revenus suivissent une progression aussi rapide. Il était aussi pauvre qu'à ses débuts.

Au reste, l'intérêt n'a jamais été pour lui qu'un mobile très secondaire. A ceux qui lui demandaient conseil, il répondait toujours en leur indiquant ce qu'il croyait être leur devoir, et ce n'est qu'ensuite qu'il cherchait ce qui pouvait leur être profitable. Il ne pouvait admettre qu'on préférât son avantage à son devoir et se conduisait en conséquence. Quand il s'agissait de rendre un service ou seulement de faire plaisir, il ne mettait jamais en balance les dérangements ou les dépenses qui en résulteraient pour lui. Il n'aimait pas, d'ailleurs, qu'on le remerciât, il lui suffisait d'être sûr que l'on était satisfait. Le nombre de ceux qu'il a obligés est incalculable. Il a été plus d'une fois exploité indignement, il a eu souvent affaire à des ingrats; mais il a trouvé assez de cœurs reconnaissants pour le consoler des autres et il était toujours prêt à recommencer.

Il ne connaissait pas la haine; à ceux qui lui faisaient le plus de mal, il n'opposait que le mépris et, au fond du cœur, il les plaignait. Rien n'aurait pu le décider, quand sa personne était seule en cause, à rendre coup pour coup; de même qu'il était absolument incapable de poursuivre un avantage personnel, s'il devait en résulter un préjudice, même léger, pour quelque autre. « Je suis chirurgien, disait-il, et je n'ai le droit de faire souffrir que du consentement et dans l'intérêt du patient. »

Mais si Clément était inoffensif et manquait de prudence en ce qui ne regardait que lui, il n'en était plus de même quand il s'agissait d'un autre et surtout quand l'intérêt public était en jeu. Il devenait alors un dangereux lutteur en même temps qu'un subtil diplomate. Il n'était vraiment lui-même que lorsqu'il pouvait faire abstraction de ses intérêts propres et consacrer toutes ses facultés au bien général. Mais, pour cela, il fallait qu'il fût entièrement libre de ses actes et qu'il pût compter sur des concours dévoués. Homme de décision prompte et d'exécution immédiate, il lui suffisait de connaître la direction à suivre pour se mettre aussitôt en marche, sans l'ombre d'une hésitation, traçant à chacun sa voie, comptant sur les ressources de son esprit inventif pour tourner les difficultés, écarter ou franchir les obstacles à mesure qu'ils surgiraient, jamais rebuté, ne songeant qu'à faire son devoir, tout son devoir, comptant pour rien ses fatigues et ses soucis.

En réalité, c'était une nature de chef, non de ceux qui se font obéir par la crainte ou l'appât des récompenses, mais de ceux qui inspirent affection et confiance et qui entraînent les autres à leur suite en excitant en eux, par l'exemple, l'ardeur et le dévouement. Malheureusement, les circonstances l'avaient relégué sur un théâtre trop subalterne et dans un milieu trop réfractaire pour qu'il ait pu donner toute sa mesure. Notre société, tout individualiste, n'a

pas de place pour de tels hommes. Elle les opprime et les annihile. Nul ne sait combien de forces sont ainsi perdues. Le moyen âge, par l'institution des monastères, était parvenu à les utiliser, mais en les contraignant à renoncer à la vie de famille. Il appartiendra au Positivisme de résoudre le problème de la mise en valeur des natures actives et dévouées, mais à personnalité insuffisante, en garantissant leur sécurité et leur indépendance. Mais le jour où l'âpre lutte pour la vie fera place au concours de toutes les activités pour le bien commun n'est pas encore venu, et jusque-là il y aura encore bien des victimes des imperfections de notre état social.

En 1891, un vote du Parlement créa au ministère du Commerce, à la tête duquel était alors M. Jules Roche, un service nouveau, auquel on donna le nom d'Office du travail, ayant pour but de rassembler, de coordonner et de vulgariser toutes les informations utiles concernant le travail industriel et les travailleurs. Des délibérations qui avaient eu lieu auparavant, notamment au Conseil supérieur du travail, il résultait manifestement qu'une place devait être faite, dans ce nouveau service, aux questions relatives à la santé et à la vie des ouvriers, c'est-à-dire en un mot à l'hygiène industrielle. Il fallait évidemment, pour présider à la fonction correspondante, un médecin expérimenté, capable non seulement de découvrir les documents, mais de les apprécier, capable aussi, en visitant une usine, d'en deviner le point faible au seul aspect des ouvriers, de poser à ceux-ci, pour acquérir une certitude, les questions convenables et de juger leurs réponses, capable enfin de prendre une part active aux travaux des sociétés et des congrès d'hygiène industrielle. Le docteur Clément remplissait ces conditions. Il avait été, toute sa vie, médecin d'usines diverses, il était en outre médecin d'une ligne de chemin de fer. On le savait; on savait aussi qu'il avait fait des démarches pour se fixer à Paris, afin d'y trouver plus aisément une position pour son fils, et que l'insuccès de sa tentative lui avait été extrêmement pénible. Sa candidature fut posée, à son insu, auprès de M. Jules Roche, et favorablement accueillie. Le 1er novembre 1891, il était nommé délégué permanent de l'Office du travail. Cette nomination inattendue à un emploi qu'il n'avait pas sollicité, dont il ne se faisait aucune idée et dont on l'invitait à prendre immédiatement possession, le troubla profondément. Son premier mouvement fut de refuser, car il lui fallait renoncer à une profession qu'il aimait et dans laquelle il était assuré de rendre d'importants services, pour embrasser une carrière nouvelle, dont il ne voyait pas bien l'utilité, et qui serait peut-être pour lui une source de déceptions. Mais les instances de ses amis et, d'autre part, ses préoccupations paternelles triomphèrent de ses hésitations : il accepta.

Il lui fallut un certain temps pour s'adapter à son nouveau genre

de vie. Ne sachant pas ce qu'on voulait de lui, mais persuadé qu'il avait sa place marquée d'avance dans une opération d'ensemble dont les lignes principales étaient dejà arrêtées, il comptait être dirigé, prêt à rendre tous les services qui lui seraient demandés, mais sans oser s'offrir de peur de blesser par une initiative indiscrète les convenances hiérarchiques. En réalité, on attendait qu'il prît cette initiative en présentant lui-même un plan de travail, car rien n'avait été explicitement prévu par le décret d'organisation générale du service relativement à l'hygiène industrielle, dont l'introduction à l'Office du travail rencontrait même une certaine opposition. Ce malentendu fut très nuisible au docteur Clément; on crut qu'il ne tenait pas à se spécialiser dans la question d'hygiène et, dès lors, on le chargea de travaux divers n'ayant avec elle aucun rapport. C'était une erreur. Au fond, Clément était simplement désorienté, par un changement trop brusque dans toutes les conditions de son existence ; il ne renonçait nullement à la fonction pour laquelle il avait été nommé. Dès qu'il se fut ressaisi, il se rendit compte du malentendu initial, et ne craignit plus de se donner à lui-même sa tâche, dont le programme général fut, du reste, approuvé. Le but était de faire profiter les travailleurs, en les renseignant exactement et sans retard de tout ce qui se faisait déjà ou viendrait à se faire, en quelque lieu que ce fût, pour rendre leurs opérations moins pénibles, moins insalubres et moins dangereuses. Pour cela, l'Office du travail devrait se tenir soigneusement au courant de toutes les innovations et les signaler par la voie d'un bulletin périodique : ce serait là sa fonction normale. Mais il fallait auparavant acquérir le plus promptement possible une connaissance exacte et complète de la situation actuelle en matière d'hygiène industrielle, pour éviter le ridicule de représenter comme des nouveautés des choses connues depuis longtemps, et il y avait aussi le plus grand intérêt, pour hâter la diffusion des améliorations déjà réalisées, à publier successivement les renseignements recueillis. Les recherches devaient porter d'abord sur la législation générale des divers pays, puis sur ce qu'on a appelé le *milieu* du travail (poisons industriels, poussières, vapeurs, etc.), enfin sur les opérations elles-mêmes et les dangers qu'elles présentent.

C'est à cette tâche préparatoire que le docteur Clément se consacra tout d'abord. Il savait l'allemand, il apprit l'anglais et se livra à un véritable travail de bénédictin pour extraire des nombreux ouvrages sur l'hygiène et la médecine publiques, parus tant à l'étranger qu'en France, tout ce qui a trait au travail dans les manufactures, chantiers et ateliers, rassemblant sur tous ces points une masse énorme de renseignements, trop souvent ignorés des hygiénistes eux-mêmes et à plus forte raison du personnel de l'industrie, comblant ainsi une lacune souvent signalée.

Pour qu'une tâche aussi considérable et si éminemment utile pût

être menée à bien dans un délai raisonnablement court, il aurait fallu au docteur Clément des collaborateurs chargés, sous son contrôle, de mettre en ordre les résultats de ses recherches, de traduire les documents étrangers, de préparer les publications. Il n'en fut pas ainsi et, jusqu'à la fin, il resta absolument seul en face d'un labeur ingrat, sous lequel il succombait véritablement. Il ne reçut jamais ni assistance, ni encouragement, ni d'autre récompense que l'austère satisfaction du devoir accompli. Je n'apprécie pas, je constate. Il ne se plaignait pas, d'ailleurs, et ne voulut jamais rien faire, quoiqu'il en ait eu plusieurs fois l'occasion, pour être traité d'une manière plus conforme à sa valeur propre et à l'importance de sa fonction. Je sais pourtant qu'il souffrait de son isolement; moins encore pour lui-même que parce que, malgré son acharnement au travail, il voyait sa tâche s'éterniser et craignait de s'être finalement épuisé sans profit pour personne.

Mais il était las de lutter. Il sentait, d'ailleurs, ses forces décliner, et m'exprimait souvent la crainte de ne pouvoir continuer son travail et de se trouver ainsi dans la misère. Plus tard, certains symptômes lui firent soupçonner que cette déchéance vitale devait tenir à une grave lésion organique du cœur. Dès qu'il eut une certitude à cet égard, il se hâta de mettre ordre à ses affaires privées, sans pour cela interrompre ni même ralentir son service. Il semblait presque joyeux d'être sûr qu'il n'avait plus longtemps à vivre et qu'il ne serait à charge à personne; mais sa pensée se reportait aussitôt sur son fils, qu'il laisserait sans guide et sans appui et pour qui la vie promettait d'être particulièrement difficile, et il se désolait.

Au mois de septembre dernier, pendant qu'il était en congé, il eut une première attaque que l'on parvint à enrayer. Il reprit son service; mais bientôt il se vit dans l'impossibilité de se rendre à son bureau. Il voulut travailler chez lui. Enfin il dut cesser toute occupation. C'était la fin; il le savait, car il notait chacun des progrès que faisait le mal, se plaignant, non de souffrir — cela lui semblait normal et il supportait stoïquement la douleur, — mais de vivre trop longtemps, parce que cela imposait à trop de personnes des dérangements et des fatigues. Il était touché de voir tant d'amis autour de lui, cela lui arrachait parfois des larmes; mais il se faisait scrupule de recevoir leurs soins, on l'eût désobligé en insistant. Il tenait à suivre rigoureusement les conseils de son médecin, sans vouloir rien faire de son chef, attendant sa visite pour lui soumettre les amendements qu'il croyait utile d'apporter au traitement par suite de nouveaux faits survenus, et s'inclinant ensuite devant son avis, comme s'il n'avait pas été lui-même médecin et comme s'il se fût agit d'un malade quelconque. Il savait que sa maladie serait longue, qu'elle le ferait beaucoup souffrir et qu'il ne s'en relèverait pas; il avait à sa portée les moyens d'en finir tout d'un coup,

ou tout au moins d'adoucir des souffrances souvent intolérables, en abrégeant une vie désormais inutile et que, pour ce motif, il avait hâte de quitter; mais il ne voulait pas avoir l'air de déserter et, ne recevant pas l'autorisation qu'il souhaitait, il se soumit d'avance et sciemment à la douleur et à la déchéance mentale graduelle, avec une simplicité qui imposait l'admiration. Il s'est éteint dimanche dernier, à six heures du soir.

Je devrais maintenant parler de son rôle comme positiviste ; mais je me suis laissé entraîner et le temps me fait défaut. Cela, d'ailleurs, n'intéresse que ses coreligionnaires à qui il me sera facile de le faire connaître entièrement. Quoique ce rôle ait été modeste, il a été en réalité des plus utiles et promettait de l'être davantage encore. A ce titre, cette mort est une grande perte pour nous, et laissera de nombreux et profonds regrets à ceux qui pourront en apprécier l'étendue.

Pour terminer, je voudrais trouver des paroles assez éloquentes pour présenter au fils que le docteur Clément laisse désormais seul dans la vie, non des consolations, mais des encouragements. Puisse-t-il avoir toujours devant les yeux l'exemple que lui a donné son père, celui d'une vie entièrement consacrée au devoir, si pénible qu'il pût être ! Puisse-t-il avoir assez d'énergie pour marcher sur ses traces, en se montrant comme lui affectueux et bon, secourable aux faibles, ennemi de la bassesse et du mensonge, passionné pour tout ce qui est beau, noble et grand ! Puisse-t-il aussi être moins malheureux !

Clément a vécu et souffert pour sa famille, il a vécu et lutté pour sa patrie, il a vécu et travaillé pour l'Humanité. On peut dire de lui qu'il est passé en faisant le bien; ce qui lui vaudra le souvenir attendri et reconnaissant de tous ceux qui l'ont connu et aimé, et peut-être aussi des générations futures qui sauront, il faut l'espérer, apprécier le mérite sous toutes ses formes indépendamment de la situation.

Adieu, mon digne et excellent ami, au nom de tous, adieu ! Tu ne seras pas oublié; tu revivras en nous et par nous.

Discours de M. Corra.

Messieurs,

Au nom de la famille philosophique à laquelle appartenait le docteur Clément, je vous demande la permission d'ajouter quelques mots aux souvenirs personnels, si émus et si édifiants que vient de rappeler M. Jeannolle, et de faire connaître sommairement les sentiments que cette cérémonie nous inspire.

Si, conformément à la volonté du docteur Clément, les représentants des anciens cultes n'ont pas été conviés à officier sur cette tombe, ce n'est pas, en effet, parceque nous pensons qu'aucune

voix ne doive s'élever en pareille circonstance pour dégager les enseignements de la mort et les rappeler aux assistants; c'est encore moins parceque les déchirements qui l'accompagnent nous laissent insensibles et froidement résignés.

Nous sommes, au contraire, d'autant plus frappés par les coups de la mort que nous ne méconnaissons aucune des conséquences ultérieures de cette fatalité biologique qui détermine, non seulement la cessation de toute vie dans l'organisme qu'elle atteint, mais qui provoque encore la dissolution des éléments constituants de celui-ci et le retour aux grands réservoirs naturels, à l'air, à la terre et à l'eau, au monde végétal et animal auxquels nous les empruntons, des capitaux dont nous n'avons que l'usufruit. Nous ne nous faisons aucune illusion sur ce que Bossuet nommait si justement le retour à l'éternel et incessant commerce des choses; mais nous sommes non moins convaincus, par l'observation et par l'expérience, que ce travail physico-chimique de la mort n'anéantit pas l'homme tout entier, et que la meilleure partie de son être reste impérissable et active.

Les morts se perpétuent, en effet, dans la mémoire de leurs proches, de leurs amis, de leurs contemporains, de leurs descendants; ils sont incorporés à l'âme de ceux-ci; ils continuent à influer sur elle et quand ils ont, pendant leur vie, accompli quelques-unes de ces œuvres, ou donné quelqu'un de ces exemples qui sont éternellement nécessaires aux générations qui se succèdent, ils jouissent à jamais de cette immortalité qui, pour être subjective, n'en est pas moins réelle et féconde.

Or, le docteur Clément, Messieurs, est de ceux qui sont dignes de survivre ainsi, au moins dans le souvenir de leurs coreligionnaires.

D'une part, nous lui devons la table analytique des matières contenues dans la *Revue occidentale*, dont tous les travailleurs positivistes consciencieux lui seront constamment reconnaissants; d'autre part, sa vie, dont M. Jeannolle retraçait tout à l'heure si fidèlement les grands traits, est féconde en enseignements bons à conserver et en exemples utiles à suivre.

Le docteur Clément a toujours eu la préoccupation des idées générales; il a toujours subi l'impulsion des sentiments généreux. Au milieu même de l'exercice d'une profession très absorbante, il donnait satisfaction à ses besoins d'idéal, et ce n'était pas un spectacle sans grandeur que celui de ce médecin de campagne qui, tout en répondant avec empressement aux appels des malades et des blessés, s'en allait par les chemins, la *Philosophie positive* ou la *Politique positive* d'Auguste Comte à la main.

Solitaire et pensif, il donnait ainsi l'essor à son esprit et se constituait un milieu intellectuel et moral plus en harmonie avec sa nature.

En outre, le Positivisme l'aidait à rester bienveillant et serviable

dans les épreuves et dans les amertumes, et, lorsqu'il vint se fixer parmi nous, il se réjouissait surtout à la pensée qu'il pourrait désormais consacrer plus d'activité à la propagande de cette doctrine et au fonctionnement de ses institutions.

La maladie ne lui a pas permis d'agir avec tout le zèle dont il se sentait animé, mais il l'a elle-même fait servir à la moralisation de ceux qui lui survivent, car il en a supporté les douleurs avec une résignation admirable et il a attendu la mort, qu'il voyait chaque jour faire un pas de plus vers lui, avec une fermeté vraiment stoïque.

Tous ces actes, Messieurs, n'honorent pas seulement l'homme qui les a accomplis ; ils sont encore une leçon pour ceux qui lui survivent.

Eloignons-nous donc d'ici, nous qui restons encore provisoirement debout sur cette terre dans le sein de laquelle le docteur Clément vient de rentrer, avec cette pensée et ce souvenir que le plus digne hommage que nous puissions rendre à sa mémoire, c'est d'imiter ses vertus.

Discours de M. Keüfer.

Mesdames, Messieurs,

En prenant la parole devant cette tombe, au nom du Cercle d'études des prolétaires positivistes, nous n'avons pas l'intention de retracer ici les diverses phases de l'existence, si souvent pénible, de notre ami le Dr Clément ; nous ne voulons pas non plus dépeindre les luttes si courageuses, si actives et si énergiques qu'il a soutenues contre les adversaires de la République, au détriment de sa situation, pourtant bien modeste. Nous avons laissé ce soin à des amis plus intimes, à ceux qui ont été les témoins de cette vie si laborieuse, qui en ont compris et admiré la noble destination. Ils ont apprécié les services rendus par lui aux humbles, aux déshérités dans l'exercice de sa profession médicale, qu'il considérait avec raison comme l'une des plus éminentes fonctions sociales, comme une sorte de sacerdoce qui lui permettait, en guérissant le corps, de soulager le cœur.

C'est dans ce dévouement constant à la chose publique, à ses concitoyens, à ses amis, qu'il a contracté le mal terrible qui devait l'emporter si prématurément, ou tout au moins c'est certainement là une des causes qui ont hâté l'échéance fatale qu'il entrevoyait avec tant de calme, de tranquillité, comme un homme ayant conscience d'avoir dignement rempli sa tâche, d'avoir conformé toute son existence à cet admirable précepte que notre vénéré maître, Auguste Comte, a posé comme règle de la vie privée et de la vie publique : *Vivre pour autrui.*

Oui, notre cher défunt a spontanément, par nature, avant même

de connaître le Positivisme, pratiqué cette belle maxime qui remplace la sèche et insuffisante maxime chrétienne : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît ».

Le Positivisme proclame la nécessité, comme point de départ de l'amélioration personnelle et de la rénovation sociale, de faire prévaloir habituellement les sentiments affectueux et bienveillants sur les sentiments personnels et égoïstes. C'est là évidemment la source du vrai dévouement ; mais si cette conception est profondément juste pour la direction personnelle de l'immense majorité des hommes chez qui l'égoïsme est prépondérant, elle ne convenait réellement pas au Dr Clément, en qui la bienveillance et la bonté étaient précisément les qualités dominantes.

Et il n'est pas sans intérêt de dire devant cette tombe que ces qualités étaient excessives chez notre ami, du moins par comparaison avec la moralité moyenne de notre temps. Si nous croyons fermement à la souveraine efficacité des qualités du cœur et de l'intelligence pour la solution du problème social, nous nous hâtons de dire qu'elles ne doivent pas être poussées au point de rendre l'individu incapable de se défendre contre l'égoïsme des autres, dont il devient ainsi la dupe et la victime ; parce que cela diminue sa puissance pour le bien. Souvent, nous avons observé combien les plus belles natures morales étaient accablées par les événements, par les personnes, en raison même d'une insuffisante personnalité ou d'un excès de sensibilité et de bonté. Ç'a été le cas de notre ami : tous ceux qui l'ont connu ont apprécié sa haute intelligence, sa remarquable énergie, la générosité et la délicatesse de son cœur, mais ils regrettaient l'excessif empressement avec lequel il se mettait à l'entière disposition des autres, en s'oubliant totalement lui-même. Grâce à sa prodigieuse activité, il remédiait promptement aux inconvénients immédiats d'une bienveillance aussi exubérante ; mais c'était au détriment de sa santé qui depuis longtemps déjà demandait des ménagements. On peut dire qu'il s'est épuisé en voulant être utile.

Le rude métier de médecin de campagne, loin de les affaiblir, avait, au contraire, développé en lui ces nobles qualités, en lui fournissant à chaque instant l'occasion de les exercer. Il avait vu de très près cette dure existence des travailleurs, constamment exposés au chômage, soumis aux privations de toute sorte, voués à une existence exclusivement matérielle, et il s'efforçait de les soulager et de les instruire. C'est dans ce milieu, grâce, il faut le dire, à ses dispositions spontanées, qu'il s'est laissé conquérir par les plus honorables préoccupations sociales et qu'il est devenu un adepte fervent de la doctrine de Comte, qu'il a confessée avec tant de foi dans son testament.

Autant que ses forces et ses loisirs le lui permettaient, il aidait à la propagande du Positivisme, il était un des membres honoraires

les plus assidus aux séances du Cercle des prolétaires positivistes et s'associait à ses travaux avec la plus louable persévérance.

Nous devions rendre cet hommage au caractère si éminemment sociable de notre ami. Il ne cessait de se préoccuper de l'amélioration des conditions d'existence du prolétariat, surtout au point de vue de la santé physique, intellectuelle et morale, alors que si grand est le nombre de ceux qui par leur situation, par leur influence, pourraient rendre des services à la cause sociale, mais s'en désintéressent parce qu'ils sont passagèrement à l'abri des fluctuations et des crises qui troublent d'une façon si brutale les différentes classes de la société.

Nous conserverons pieusement le souvenir du Dr Clément, car il n'a cessé, au milieu de ses plus cuisants chagrins, de ses souffrances les plus vives, de montrer une enviable sérénité de caractère, une constante résignation, et qu'il a mis jusqu'au dernier moment son infatigable activité au service des autres avec le plus admirable désintéressement. C'est ce qui explique, et cela a dû être sa suprême consolation, qu'il ait été entouré à ses derniers moments de nombreux amis.

Il nous a quittés, sans espoir de récompenses ultra-terrestres, avec la certitude d'avoir, sans le secours d'aucune croyance surnaturelle, accompli tout son devoir envers sa Famille, envers sa Patrie, envers l'Humanité.

Discours de M. le Dr Signard,

Député de la Haute-Saône.

Messieurs,

Permettez à un vieil ami d'accomplir, devant cette tombe prématurément creusée, un dernier et bien triste devoir, en y déposant le tribut de nos sympathies et de nos regrets.

C'est à Besançon, sa ville natale, sur les bancs de l'Ecole de médecine, que s'est cimentée l'inaltérable amitié qui m'unissait au docteur Clément.

Cet écho de lointaine jeunesse, qui remonte à plus de 35 ans, évoque le souvenir du joyeux étudiant qu'il était, du camarade sûr, à la main loyale, au cœur chaud et toujours ouvert, exubérant d'entrain et de rayonnante expansion.

Hélas ! combien de nos condisciples, combien parmi les chers compagnons des années heureuses l'ont devancé dans l'implacable mort — modestes soldats vaillamment tombés sur le champ de bataille du devoir professionnel !

Le docteur Clément fit ses débuts dans les Vosges, à Liffol-le-Grand. Quelques années plus tard, hanté par l'attirant mirage de sa chère Franche-Comté, il transportait sa tente à Vesoul : c'est la

qu'il exerçait quand éclata la guerre de 1870. L'année terrible devait marquer pour lui une date deux fois néfaste, ajoutant aux poignantes angoisses du patriote l'âpre douleur d'une existence cruellement blessée.

Il vint à Dampierre-sur-Salon chercher, avec un refuge, quelque diversion salutaire qu'il avait espéré trouver dans la pratique plus absorbante de la clientèle de campagne. Au contraire, il courait à de nouvelles épreuves, et celles-là, si elles n'ont pu entamer ses courageuses convictions, on peut affirmer qu'elles ont profondément ébranlé ses forces, et hâté le dénouement fatal, qu'il a vu venir sans défaillance, qu'il appelait même comme le terme désiré d'une inaction à laquelle il ne pouvait se résigner.

Républicain ardent, il n'hésita pas à se jeter dans la mêlée des partis; il y déploya toute l'énergie d'une foi robuste, toute la fougue de sa nature généreuse autant que passionnément dévouée à la cause de la démocratie, sans souci des rancunes violentes qu'il affrontait, des représailles d'une réaction encore toute-puissante, des résistances intéressées ou aveugles qui ne faisaient que décupler sa ferme volonté, que roidir l'effort triomphant de sa vigoureuse propagande.

Il devint le digne collaborateur, le frère d'armes d'un autre républicain de la veille, comme lui fortement trempé et dès longtemps rompu à toutes nos luttes politiques. Et je suis bien certain de réjouir ton ombre, mon cher Clément, en associant ici à ta mémoire la mémoire de notre regretté Hippolyte Couyba, emporté lui aussi dans toute la force de l'âge, lui aussi couché sur la brèche — sur la brèche largement ouverte et maintenant confiée à la garde de vigilants continuateurs qui, s'inspirant de votre grand exemple, sauront maintenir haut et ferme le drapeau de la République!

Unis jusque dans le tombeau, comme ils le furent dans le bon combat, du moins leur a-t-il été donné de contempler leur œuvre, de s'endormir dans l'assurance de l'inéluctable triomphe. A l'appel de leurs noms, notre patriotique reconnaissance répondra : Morts au champ d'honneur!

Oui! morts au champ d'honneur, victimes des meurtrissures d'une lutte longtemps inégale, de cette guerre à outrance, mais victorieux et imposant l'estime même à leurs plus acharnés adversaires!

Brisé par tant d'assauts, en butte aux plus noires persécutions, abreuvé d'amertume, le docteur Clément dut enfin songer à prendre un congé bien gagné, et se procurer quelque repos en donnant un autre aliment à son activité toujours en éveil.

Ce n'a pas été sans un vif serrement de cœur qu'il se sépara de ses amis politiques, de ses clients auxquels l'attachait un dévouement poussé jusqu'à l'abnégation; pour consommer le sacrifice,

pour rompre avec tous ces liens, il ne fallut rien moins que l'impérieuse injonction de sa santé compromise.

La mort ne devait pas lui faire un long crédit — quatre ans à peine! Ceux qui l'ont connu à l'Office du travail, dans cette retraite laborieuse où l'avaient porté ses études de prédilection, ont pu apprécier la droiture de son caractère, la cordialité de sa bonhomie communicative, la sincérité de sa philanthropie de bon aloi.

Apôtre fervent du Positivisme, jusqu'au bout il est resté fidèle à ses doctrines, fidèle à ses principes, comme il l'a été à ses amitiés.

Adieu, mon vieux camarade!

Au nom des amis dont les regrets t'accompagnent, ou qui de loin partagent notre deuil; au nom de l'Association des médecins de la Haute-Saône, de nos confrères du Syndicat médical dont tu fus le président; au nom de tes compatriotes de Dampierre qui ne t'oublient pas et dont je suis bien sûr d'être l'interprète ému, adieu, mon cher Clément!

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Le 3e volume **des Grands Types de l'Humanité ;** par M. Pierre Laffitte ; comprenant l'appréciation des principaux types de l'évolution catholique (*Saint-Paul*, *Saint-Augustin*, *Hildebrand*, *Saint-Bernard, Bossuet*).

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. Laffitte.

Versailles. — Imprimerie AUBERT, 6, avenue de Sceaux.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE POSITIVISTE

En vente aux Bureaux de la *REVUE OCCIDENTALE*

LOUIS CONS. — *Un Cours d'Histoire de France depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris (Delagrave). — *Biographies d'hommes illustres des temps anciens et modernes*, 1 vol.

W. DE CONSTANT-REBECQ. — *Synthetische overdenkingen*, in den ges, van het Positivisme, Betreffende Wijsbegeerte, zedeeler en Religiet La Haye, 1857. Traduct. fr., 1 vol., 6 fr. — *Appréciation positive du Mysticisme chrétien et spécialement de l'Imitation*, 1 vol., 3 fr.

H.-J.-S. COTTON. — *New India*, Calcutta.

HENRI CROMPTON. — *Letters on social and political subjects*, London, 1870. — *Industrial Conciliation*, 1876, trad. fr., par J. Weiler (Bruxelles). — *Industrial Organisation*, 1 d. — *The Western Révolution*, 3 d.

OSCAR D'ARAUJO. — *Le Fondateur de la République Brésilienne* (Benjamin Constant Botelho de Magalhaès). Paris, 1891 (L. Boulanger). — *L'Idée républicaine au Brésil*. 1893 (Perrin). 1 vol. 2 fr. 50.

T.-L. DONKIN AND R. CONGRÈVE. — Translation of *Appeal to Conservatives* by A. Comte, London (Trübner), 1 vol., 2 s. 6 d.

ANTONIN DUBOST. — *Des Conditions de Gouvernement en France*, Paris, 1 vol. (Alcan), 7 fr. 50. — *Danton et la Politique contemporaine* (Charpentier), 3 fr. 50. — *Danton et les Massacres de Septembre* (Charavay)-

Dr PAUL DUBUISSON. — *Des quatre Sens du toucher et en particulier du Sens de la musculation*, br. 1 fr. 50. — *La Crémation*, en collaboration avec le Dr Lacassagne, br., 2 fr.

HENRY EDGER. — *Comte's Positivist Calendar*, New-York, 2 s. 6 d. — *Modern Times, the labour question and the family*, 3 p. — *A series of seven lectures on the Religion of Humanity.* — *The Positive Community : Glimpse of the regenerated future of the human Race*, 5 p. — *A. Comte and the middle Ages*, Presbourg.

HENRI ELLIS. — *What Positivism Means*, London (W. Reeves), 1 d.

ISIDORE FINANCE. — *Des Chambres syndicales ouvrières et des Associations coopératives :* Discours prononcés au Congrès ouvrier de Marseille, 0,15.

F.-G. FLEAY. — *Three Lectures on Education*, London (W. Reeves), 1 s.

DON JOSÉ SEGUNDO FLOREZ. — *Teatro espanol escojido. Colleccion selecta del antiguo teatro espanol*, Paris, 1854 (Garnier), 1 vol., 8 fr.

J.-B. FOUCART. — *La Grève des charbonniers d'Anzin en 1866.* — *Le projet Dufaure et le Droit d'association*, 0,50 c. — *La Toussaint*, ode, 1 fr. — *La Cité nouvelle*, ode, 1 fr.

P. FOUCART. — *Le Centenaire de Voltaire*, 1 fr. — *De la Fonction industrielle des femmes*, 1 fr. — *La Mode et le Salaire*, 0,50 c.

WILLIAM FREY. — *Positivism and Socialism*, 1885. — *On Religion*, 2 d., London.

JAMES GEDDES. — *The Month Gutenberg or Modern Industry*, London.

C.-S. HALE. — *An historical Sketh of religious conomy*, relative to the future race.

J. CAREY HALL. — *A general view of Chinese civilization* from the French of P. Laffitte. Yokohama.

E.-B. HARRISON. — *Service of Man :* Hymns and Pœms, 6 d.

FRÉDÉRIC HARRISON. — *Oliver Cromwell*, London, 1889 (Macmillan), 1 vol., 2 s. 6 d. — *The Choice of Books*, 5 s. — *The Industrial Republic* (W. Reeves), 1 d. — *Marriage*, 2 d. — *The Memory of the Dead*, 1 d. — *A New Era*, 1 d. — *Order and Progress :* I. Thoughts on government; II. Studies of political crises, 1875. — *Destination; or Choice of a Profession*, 2 d. — *Moral and Religious Socialism*, 2 d. — *New Years's Address to the Positivists of New-York* 1886, 1 d. — *The Positivist Library*, 6 d. — *The Presentation of Infants*, 1 d. — *The Centenary of the Revolution*, 1 d.

C.-G. HIGGINSON. — *Auguste Comte*, London (W. Reeves), 1 d. — *A More Excellent Way*, 1 d. — *The Moral significance of the Story of Faust*, Manchester (E.W. Allen), 2 d. — *Maxims from Comte's Works*, 1/2 d. — *Syllabus of Lectures : The Sciences, what they are, and how they grew.* 1 d. — *What Therefore Ye Ignorantly Worship*, 1 d.

HENRY DIX HUTTON. — *Comte, the Man and the Founder :* personal recollections to which are added *Portraits, Memorials*, and *Tabular Selections*, London (Reeves et Turner), 6 pence.

JOHN K. INGRAM. — *The present Position and Prospects of political Economy*, Dublin, 1878 (Ponsomby). — *Work and the workman*, 6 d. — *History of political Economy*, 6 s.

INVOCATION A L'HUMANITÉ, chant religieux pour voix de basse, avec accompagnement de piano, paroles et musique, 2 fr.

Dr JABELY. — *Les Solutions sociales du Positivisme*, br. (épuisé).

CH. JEANNOLLE. — *De la Participation des Ouvriers dans les entreprises de travaux publics* (1882). Br., 1 fr.

CH. JUNDZILL. — *La Philosophie positive*, Br. (épuisé).

Dr KAINES. — *The Beauty of Holiness*, London (W. Reeves), 2e édit., 4 d. — *Seven Lectures on the Doctrines of Positivism*, 2 s. 6 d. — *Condorcet's Arithmetic*, Translated. 1 s. 6 d. — *Our Daily Faults and Failings*, 1 d. — *The Nature and Scope of the Positivist Library*, 6 d. — Clairaut's *Elements of Geometry* (Trubner), 4 s. 6 d.

AUGUSTE KEUFER. — *La Découverte de l'Imprimerie*, br.

SAMUEL-A. KUN. — *Le Programme de l'Avenir :* réponse à Mgs. Schlauch, évêque de Szathmar, en Hongrie, br. 1 fr. — A POSITIVISMUS MINT VALLASRENDSZER Comte Agost Munkai Nyoman. Budapest (Révai Leo), 1892, Ara 80 kr. o. é.

E. LAPORTE ET I. FINANCE. — *Du Marchandage et du Travail à la minute* (1879), 0,15.

LASTARRIA. — *La Politica Positiva*. 1877. Chili.

A.-M. DE LOMBRAIL. — *Aperçus généraux sur la Doctrine positiviste*, Paris, 1858 (Capelle), 1 vol., (épuisé).

JOS. LONCHAMPT. — *Essai sur la prière*, 3e édit., 0,50 c. — *Principes de mécanique générale*, br.

VERNON LUSHINGTON. — *Mozart*, London (W. Reeves), 3 d. — *Shakespeare*, 3 d. — *The Worship of Humanity*, 3 d. — *The Day of all the Dead*, 3 d.

FABIEN MAGNIN. — *Lettre sur la grève des ouvriers du bâtiment à Londres*, 1862, br. in-8o, 0,75. — *Le Congrès ouvrier de Marseille*, programme et lettre adressés aux organisateurs, 0,15.

HARRIET MARTINEAU. — *The Positive Philosophy of Aug. Comte*, translated and condensed, 3e édit, London, 1875 (K. Paul et Co), 2 vol, 15 s.

MEHAY. — *La théorie atomique et le rôle de l'imagination dans la science*, br. — *Relations numériques entre le volume des corps composés et l'atomicité de leurs éléments*, br.

Dr DE MENDONÇA. — *Do Espirito positivo*, br. — *Da Nutricáo*, Rio-de-Janeiro.

9 César 108. 19e ANNÉE. — N° 3. 1er Mai 1896.

DU

SYSTÈME FINANCIER DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Le système financier de la Révolution française présente trois phases successives, la Constituante, la Convention et le Directoire.

J'ai consacré trois conférences à ce sujet, salle Gerson, en 1888.

La première contenait la théorie de l'impôt et du système financier considérés d'une manière générale, les deux autres se rapportaient spécialement au système financier de la Révolution. C'est de ces deux dernières surtout que je veux résumer ici les principales idées. Il y a à cela une véritable utilité, dans un moment où, sous l'action d'un ardent désir de changement vague et indéterminé, combiné avec les aspirations aussi perturbatrices que rétrogrades de ce qu'on appelle le socialisme, notre système financier est menacé, sous prétexte de réforme, d'une véritable désorganisation.

L'impôt, c'est ce qui est exigé de chaque citoyen pour les dépenses d'intérêt commun. Sous l'ancien régime, le système d'imposition a dû être nécessairement incohérent; cela tenait à ce que le régime monarchique se développait lentement en se dégageant du régime féodal ou dispersif. Les dépenses nécessaires à l'Etat, à mesure que cet Etat se constituait en s'étendant, sont allées nécessairement en augmentant, et cela poussait inévitablement à une régularisation de plus en plus

grande jusqu'au jour où la Révolution française, en constituant, après tant de siècles d'efforts, l'homogénéité territoriale et sociale de la France, a posé le problème d'une systématisation parfaite en rapport avec cette homogénéité.

La Révolution française n'a fait en cela que systématiser, coordonner et réaliser ce qu'avait poursuivi la Royauté. Seulement, à partir du milieu du règne de Louis XIV, la Royauté, devenue rétrograde, n'a pas suffisamment poursuivi cette homogénéité financière qui tendait à la suppression de tous les privilèges. La poursuite de cette homogénéité financière a été certainement un des éléments principaux de la lutte contre l'ancien régime et sa réalisation a été un des bienfaits essentiels de la Révolution.

A partir de François Ier, c'est l'organisation financière qui détermine le progrès capital de l'organisation administrative de la France. Celle-ci est partagée en généralités, ces généralités en élections et ces élections en paroisses. Il importe de remarquer que la paroisse ou commune était une division préexistante émanée du moyen âge, et constituait l'élément anatomique fondamental de la patrie française ; tandis que les élections et les généralités, sans être arbitraires, étaient néanmoins artificielles. Dans un mémoire manuscrit, nous voyons qu'en l'année 1607 le territoire était divisé en 21 généralités donnant en moyenne 9 élections par généralité.

Ceux qui ont critiqué, par une haine aveugle de la Révolution, son œuvre en tant qu'organisation administrative, n'ont pas compris qu'ils faisaient le procès à la loi même de notre histoire, s'accomplissant sous l'action progressive de la Royauté ; car celle-ci n'apportait pas seulement un ordre régulier dans l'administration financière, elle tendait aussi, quoique infructueusement dans bien des cas, à soumettre tout le monde au système régulier de l'imposition.

La Révolution française rendit un service immense au point de vue financier, sans compter tant d'autres, par l'établissement de l'homogénéité territoriale et sociale, c'est-à-dire par la suppression absolue de tous les privilèges quelconques tenant, soit à la localité, soit à la personne.

La féodalité grevait le phénomène économique d'un *impe-*

dimentum constant indépendant du phénomène économique lui-même, c'est-à-dire que des paiements étaient dus et exigés sans qu'il y eût un phénomène économique correspondant. C'est ainsi que la propriété se trouvait grevée de charges perpétuelles, puisque les droits féodaux n'étaient pas rachetables. Ces droits étaient, du reste, de deux natures. Ceux qui résultaient du contrat féodal proprement dit, quoique incommodes et embarrassants, n'avaient rien de bien oppressif; mais il n'en était pas de même de ceux qui constituaient une usurpation des droits de souveraineté. Supprimer tout cet ensemble d'entraves incessantes c'était produire un grand soulagement en rendant à l'activité économique toute sa simplicité et toute sa souplesse.

Le système financier de la Révolution française s'étend de 1789 jusqu'au 20 brumaire de l'an VIII, c'est-à-dire au mois de novembre 1800. Bonaparte établit alors un système financier et administratif parfaitement raisonnable, sous le poids duquel nous vivons encore. Il ne faut y toucher qu'avec la plus extrême réserve. Ce système, en effet, n'est autre chose que celui qu'avait lentement, expérimentalement, élaboré la Royauté, mais dans lequel on a introduit les immenses perfectionnements résultant de l'homogénéité territoriale et sociale de la France.

La Révolution avait supprimé, en effet, tous les privilèges sociaux, et, de plus, elle avait aboli les privilèges provinciaux et les inégalités qui s'y rapportaient. C'était là un progrès capital, qui domine toute notre histoire depuis 1789. En outre, Bonaparte a consolidé la centralisation qui est la loi même de l'évolution historique de notre pays, et qui, au fond, est celle de l'évolution de tout grand organisme collectif, analogue à la loi de l'évolution biologique qui constitue la hiérarchie animale. Il est certain, en effet, qu'à mesure qu'un organisme vital monte dans la hiérarchie biologique l'appareil nerveux central exerce une influence croissante. Et même l'évolution sociale perfectionne cette tendance en donnant à l'influence cérébrale une importance de plus en plus grande.

La Révolution donc, en systématisant définitivement l'évolution monarchique, n'a fait que respecter les conditions

essentielles de notre développement historique. Mais, il faut le reconnaître, la Constituante avait commis une erreur capitale. Elle donnait aux fonctions administratives et financières un caractère croissant de généralité et d'homogénéité, mais, en même temps, en faisant prévaloir le système électif sur celui qui institue les pouvoirs de haut en bas par l'action centrale, elle se plaçait dans une situation contradictoire. L'électorat est, en effet, nécessairement local, de sorte que l'on choisissait pour remplir une fonction générale un organe de plus en plus spécial. Il n'y avait donc pas harmonie entre la fonction et l'organe; autrement dit, il y avait contradiction entre le système anatomique et le système physiologique de la nation. La statique sociale, telle que l'a définitivement créée Auguste Comte, nous permet de juger de telles erreurs. Elles étaient, au reste, plus ou moins inévitables, et tenaient, au fond, à ce que la Constituante n'avait pas, dès le début, supprimé la Royauté. Ce fut une faute capitale, mais que peut-être il était impossible de ne pas commettre. Le pouvoir central restant rétrograde et ennemi naturel de la nouvelle situation, on prenait contre lui toutes sortes de précautions, en exagérant la part des pouvoirs locaux ou électifs. Sans doute la Convention nationale réagit, mais elle n'eut pas les principes de sa réaction; sa pratique était contradictoire avec sa théorie, et, par suite, ne pouvait avoir qu'une valeur passagère. Bonaparte rendit un service capital en rentrant, au point de vue administratif et financier, dans la véritable loi d'évolution de notre histoire; mais il a compromis cette action heureuse, non seulement à l'extérieur par un système militaire absolument perturbateur, mais aussi à l'intérieur par un *mamamouchat* ridicule, imité de M. Jourdain, en s'entourant, une fois au pouvoir, de comtes, de barons et de ducs plus ou moins grotesques. On peut en donner une idée en rappelant que le grand géomètre Monge fut déguisé en comte de Peluze, et un honnête financier, Godin, en duc de Gaëte. Néanmoins cette mascarade ridicule, où M. Bonaparte, d'Ajaccio, menait la danse, se trouvait liée à des opérations dont il faut bien reconnaître l'utilité, parce qu'elles étaient dans notre véritable tradition historique.

Quand Bonaparte prit le pouvoir au 20 brumaire, le Trésor public avait en caisse 217,000 francs ; ce qui est singulièrement maigre pour une population de trente millions d'âmes. Cette situation tenait à l'absurde système financier inauguré par la Constituante et que la Convention, dont toute l'activité fut absorbée par les nécessités de la défense nationale, ne songea pas à modifier. Ce système aurait compromis les destinées mêmes de la France, sans l'énergique système de guerre dû à la Convention nationale. Cette guerre, la plus légitime qui fût jamais, puisqu'elle était purement défensive, nous procura des ressources indispensables, quoique aléatoires et insuffisantes.

Il faut reconnaître, pour être juste, que le Directoire avait commencé à réagir, mais ses efforts étaient restés insuffisants.

Quelques considérations historiques vont rendre ceci sensible.

La Constituante commença ses travaux financiers par une appréciation et une liquidation de l'état financier de l'ancien régime. Le baron de Batz présenta un rapport à ce sujet au comité de liquidation (1). — La dernière liquidation avait été faite par Sully en 1607 et avait pour point de départ l'année 1375. Les anciens titres furent alors remplacés par des titres nouveaux. — Cette liquidation du passé fut d'ailleurs assez mal exécutée par la Constituante, car, au lieu de faire de la suppression des droits féodaux une opération publique, en prélevant sur les citoyens qui en bénéficiaient une compensation légitime sous forme d'impôt, elle s'en remit aux transactions des citoyens entre eux : il en résulta des discussions interminables et une masse d'intérêts légitimes furent lésés. La Constituante, en ce cas comme dans tant d'autres, fut dominée par un besoin de popularité qui peut-être était tout à fait nécessaire politiquement, mais cette manière de procéder n'en était pas moins fâcheuse (2).

(1) Rapport du comité de liquidation sur la dette ancienne, par Jean de Batz, député de Nérac. Imprimé par ordre de l'Assemblée nationale. Paris. De l'imprimerie nationale, 1790.

(2) Voir à ce sujet le remarquable travail de M. Doniol, sur l'abolition de la Féodalité.

Quoi qu'il en soit, le résultat final fut heureux. Le rapport présenté en 1820 à Louis XVIII, par M. Buquey, directeur des ponts et chaussées, est précédé d'un court rapport du comte Siméon, ministre de l'intérieur, qui est caractéristique à cet égard. Il dit :

« Sire, Votre Majesté a reconnu que le sol de la France, à « jamais affranchi de la dîme et des droits féodaux qui le « grevaient, est susceptible d'une amélioration non moins « importante : Elle a conçu l'idée d'en augmenter les produits « par la facilité des communications; de faire circuler, sur « toute la surface, des canaux qui en réuniront les parties « les plus éloignées, qui joindront tous les fleuves et toutes « les rivières qui le parcourent, et conduiront de tous les « points du royaume aux deux mers. L'admirable canal du « Languedoc ne sera plus qu'une branche de ce vaste système « de navigation intérieure, par lequel on pourra, de Marseille, « aller à son gré à Dunkerque ou à Strasbourg. Ainsi, Votre « Majesté n'aura pas seulement conservé et garanti, par la « charte qu'elle nous a donnée, la liberté du sol; pour ajouter « à ce moyen de prospérité des avantages immenses, pour « substituer aux conquêtes sanglantes, dont il ne nous reste « que le souvenir et la gloire, les conquêtes plus paisibles et « plus durables à faire sur la nature... »

La Féodalité, au commencement de la Révolution, n'était déjà plus défendue que par les classes dites privilégiées, qui s'opposaient bêtement et aveuglément aux transformations les plus nécessaires.

Si la Constituante procéda mal dans la suppression des droits féodaux, elle ne procéda pas mieux dans l'institution du nouveau système d'impôts. Elle débuta par constituer le budget en déficit permanent, puisque les impôts qu'elle demandait à la France et, par suite, les ressources de son budget étaient au-dessous des dépenses. Le principal de la contribution foncière fut fixé, pour 1791, à 240 millions et celui de la contribution personnelle et mobilière à 60 millions, auxquels il faut ajouter ce que nous appelons maintenant les centimes additionnels. C'était notoirement insuffisant. Elle crut y suppléer par la création des assignats et du papier-monnaie;

ce qui, loin d'être un remède, aggravait encore son étrange erreur financière.

La Constituante compléta l'irrationnalité de son système d'impôts par celle de son organisation financière. Les rôles de contributions, au lieu d'être faits par des agents du pouvoir central avec le concours des contribuables, furent attribués aux communes, qui apportèrent naturellement dans la confection de ces rôles la négligence la plus absolue et la plus facile à prévoir. Aussi la plus grande partie des contributions étaient-elles en retard. On voit par le travail de Ramel, sur les finances de la République, dans quel état déplorable se trouvaient alors nos finances. Quant à la perception, on eut l'idée fâcheuse d'employer ce qu'on a nommé le système de la *moins-dite*, c'est-à-dire que le recouvrement des impôts était mis en adjudication. On avait ainsi des agents mobiles, insuffisamment subordonnés au pouvoir central, échappant en grande partie à sa surveillance et tout naturellement disposés à frauder le Trésor public. Une des opérations les plus sages de Bonaparte fut l'établissement des percepteurs à vie, c'était un retour au bon sens et à la raison.

Une des grandes erreurs financières de la Révolution fut aussi la suppression des impôts indirects sur la consommation. — On continue encore de nos jours à déclamer contre ces impôts d'une manière très régulière, mais heureusement on n'y touche pas. — Il est curieux de lire à ce sujet le travail de Dupont (de Nemours) (1). Il blâme, au point de vue théorique, les impôts indirects, surtout sur la consommation, mais il donne avec soin toutes les raisons pratiques qui justifient le maintien de ce mode de contributions. Il est vrai de dire qu'il introduisait dans ce système d'impôts une régularité et des simplifications qui en faisaient disparaître les abus principaux.

Quoi qu'il en soit, le système financier de la Révolution fut

(1) Rapport fait au nom du comité de l'imposition par M. Du Pont, député de Nemours, sur les impositions indirectes en général et sur les droits à raison de la consommation des vins et des boissons en particulier. Imprimé par ordre de l'Assemblée nationale. A Paris, de l'imprimerie nationale, 1790.

une grande expérience sociologique qui montre combien faut, dans un tel sujet, apporter de réserve et respecter les résultats de l'expérience, et surtout ne pas se laisser entraîner, par un vain désir de popularité, à des mesures dont les conséquences deviennent très rapidement désastreuses. En effet, dans les questions d'argent, les théories se jugent très vite, et la nature des choses fait sentir son poids sans s'inquiéter des déclamations sentimentales.

Il est certain que le déplorable système financier de la Révolution organisa le déficit permanent de 1789 à 1800, jusqu'à ce que Bonaparte établit enfin un système raisonnable qui a duré jusqu'à nos jours.

On parle actuellement de remplacer ce système, que nos grands réformateurs ne trouvent plus à la hauteur de la situation. Je me permets à cet égard de faire observer que ce système si attaqué a permis néanmoins à la France, sans en être nullement écrasée, de payer l'énorme indemnité de 5 milliards et de supporter les frais de la guerre, qui peuvent être évalués au double. Je me contente d'appeler ici l'attention des gens compétents sur le système financier organisé par la Constituante : c'est là une vaste et douloureuse expérience, qui doit nous rendre réservés, sages et modestes, dans un sujet où les erreurs conduisent bientôt aux catastrophes.

Pierre Laffitte.

Paris, 14 mai 1896 (23 César 108, Vespasien-Titus).

LÉONARD DE VINCI

« Si instructive et délectable doit être à qui peut lire « l'histoire de ces hommes qui, reculant les limites du savoir, « raffinèrent le goût, et perfectionnant les arts proprement « dits aussi bien que les utiles, accrurent le bien-être de la « société, certainement, au moins pour l'importance de « l'argument, il plaira de lire ces mémoires historiques sur « Léonard de Vinci, musicien et poète de valeur, ingénieux « mécanicien, profond géomètre et mathématicien, grand « architecte, ingénieur remarquable, excellent sculpteur et « le plus grand des peintres (1). »

L'énumération n'a rien d'exagéré ; à évoquer cette grande pensée, ce génie si complet et si rare, on est pris comme d'une hésitation. Léonard surpassa tellement son milieu qu'il l'effraya : ses contemporains, forcés d'admirer une activité dont ils ne comprenaient ni les causes ni le but, pris de vertige devant cette universelle intelligence, l'avaient surnommé Protée. Quel concours de circonstances heureuses ne fallut-il pas pour créer un tel homme ? Cette fière figure domine l'Art tout entier ; Léonard s'élève d'un bond à une conception supérieure des sciences, en lui tout s'unifie et se complète : les dépendances cachées des choses, les relations que masque la diversité admirable des formes, il sait tout comprendre et tout lire. Il sort de l'époque troublée dans laquelle il vécut et sa pensée sereine domine les siècles. Sa pure conception de la nature et de l'homme lui donnèrent un grand cœur : cette suprême intelligence fut aussi une grande

(1) Carlo Amoretti, *Memorie Storiche su la vita, gli studii e le opere di Lionardo da Vinci*, Milano, 1804.

bonté. Non seulement on l'admire, mais on l'aime ; ses délicieuses figures de femme n'évoquent-elles pas les plus douces sensations d'amour? Il sut rendre éternels les sentiments de sa grande âme et fixa pour toujours des formes qui, comme sa pensée, reflètent un infini.

Pour nul plus que pour lui ne devient inexacte et incomplète la théorie du milieu, si généralement acceptée depuis que Taine la formula. Je ne dis pas que cette théorie soit fausse, je dis seulement qu'elle est incomplète. Si elle suffit à expliquer les faits biologiques, elle ne suffit pas à résoudre les problèmes de l'intelligence. C'est une grosse erreur de croire qu'il suffit de transporter dans un domaine supérieur les lois qui régissent un domaine inférieur pour aboutir à une formule scientifique et précise. A mesure que le domaine devient plus complexe, les lois subissent une évolution, elles ne peuvent absolument pas être identiques, elles ne peuvent être qu'analogues, et encore faut-il faire place à de nouvelles combinaisons qui viennent se formuler en lois nouvelles. De nouveaux facteurs apparaissent, et ce qui, en biologie, était une force inconsciente devient ici une force consciente. Léonard, dans son milieu, n'apparaît pas comme une conséquence, mais comme une cause; il serait difficile de lui assigner des précurseurs, c'est à peine si les trop rares dessins de Vittore Pisano pourraient être cités. Lui-même, dans une note, rappelle Giotto et surtout Masaccio, dont il juge l'importance et le rôle au point de vue de la nouvelle direction qu'ils donnèrent à la peinture. Ceux qui, à cause d'une lointaine analogie dans la compréhension de la forme, pourraient être rapprochés de lui, sont ses contemporains. Filipino Lippi naît en 1457 et meurt en 1506, Sandro Boticelli naît en 1447 et meurt en 1515; la vie du Vinci va de 1452 à 1519. Les autres, comme Bernardino Luini, sont ses élèves.

Est-ce à dire que Léonard apparaît tout à coup, sans aucune raison apparente, sans cause réelle? Non, sans doute, mais alors que d'autres se cantonnaient dans une activité restreinte, il embrasse tout l'infini du monde. La cause est dans son esprit toujours en éveil, dans son attention toujours prompte. S'il avait suivi la voie indiquée par les travaux de

ceux qui le précédèrent, il eût été un métaphysicien; il se libère, au contraire, de toute influence et va demander à la nature même de satisfaire son désir de savoir. Alors que la méthode régnante était toute subjective, sa méthode à lui est surtout objective. Il connaît la valeur de l'expérience et en fait la règle de sa conduite : il ne subit pas son milieu, il lui échappe. Son âme inquiète veut connaître et savoir et dans la connaissance même il puise des forces nécessaires pour s'élever si haut, résumer et effacer le passé par des œuvres supérieures, définir et créer pour l'avenir.

A certains instants de la vie de l'Humanité il se produit ce phénomène que nulle loi n'explique encore : un homme apparaît qui entrevoit tout, qui s'élève jusqu'aux limites du savoir, dont le génie est égalé quelquefois, jamais surpassé ; ils portent en eux dans une unité réelle toutes les forces supérieures de l'Humanité, vers eux s'élève le religieux sentiment de celui qui sait comprendre : si certaines de leurs pensées appartiennent seulement à des âges de l'Humanité, d'autres sont éternelles; ils sont de la même race, de la même famille, leur pensée se meut dans la même sphère, ils s'appellent Aristote, Léonard, Descartes, Auguste Comte. On ne saurait leur assigner de cause ni d'origine, nous ignorons les lois qui les produisent. Il faudrait se perdre dans un dédale de petites considérations dont la classification n'est pas possible ; qui peut évaluer le concours de circonstances qui a fait se concentrer sur de tels êtres des influences favorables? Comment tenir compte de tant de forces conscientes et inconscientes, de tant de lois, encore si peu connues, d'hérédité et de développement? Dans l'état actuel de nos connaissances, ce serait obscurcir le problème que de l'aborder.

Léonard fut grand dans tous les sens de l'activité humaine, mais ce serait commettre une erreur que de croire à un esprit qui pouvait prendre mille formes et s'isoler dans chaque partie du savoir : partout et toujours, il fut l'artiste ; tous ses efforts si différents, toutes ses recherches qui paraissent difficilement se lier ensemble convergent pourtant vers un seul but. Tout vient s'unifier dans sa préoccupation d'art; s'il veut

la connaissance, c'est non seulement pour constater des lois, mais aussi pour aller au-delà de la nature et en créer une autre telle qu'il la sent et qu'il la voit. S'il s'arrête en route et fait œuvre de savant, c'est que son génie est assez fort pour se spécialiser et sa curiosité assez grande pour l'arrêter; une fois notée sa pensée, il passe à d'autres problèmes. La rareté de l'attention fait celle du génie, a dit Helvétius ; nul n'est plus attentif que Léonard : une chose le frappe, il la note, il y revient ensuite pour se l'expliquer, son esprit généralisateur, véritable caractéristique de l'artiste, lui fait concevoir une philosophie des sciences par laquelle se relient tous les faits qu'il observe; tout s'enchaîne et il connaît les dépendances des choses, il est à son aise dans l'infinie diversité de la nature parce qu'il en conçoit l'unité; il y retrouve une ordonnance d'art et parce qu'il est artiste, il sait comprendre la perspective de l'univers.

Mais ce sont là des affirmations, il faut prouver ce qu'on avance et motiver son jugement. Depuis Léonard, on peut dire que la connaissance, la conscience des choses d'art s'est perdue elle a été moindre chez Michel-Ange et chez Raphaël, presque oubliée chez leurs élèves, complètement oubliée ensuite.

La décadence de la peinture date de la Renaissance, nos méthodes d'art sont absolument empiriques, quelques artistes remarquables ont produit de grandes œuvres, mais personne n'a plus été en état de formuler ce qui était implicitement contenu dans les œuvres, on n'a eu de grandes pensées que par hasard, sans se douter que ce fussent de grandes pensées, avec seulement une confuse conscience de ce que l'on a voulu dire.

Aujourd'hui l'art peut renaître, fécondé par la philosophie et par la science, mais il faut en reprendre la méthode là où Léonard l'a laissée. L'oubli des traditions de la Renaissance, l'ignorance actuelle font que cette œuvre ne fut jamais poursuivie; pour la réaliser, il faudrait un esprit de savant uni à un esprit d'artiste, l'un ou l'autre, s'ils restent isolés, ne pouvant élever que des fragments sans suite, documents seulement pour l'œuvre future.

Et d'abord, qu'est-ce que l'art? Ce mot qui revient toujours a besoin d'une définition, ce n'est pas qu'elles manquent, elles sont fort nombreuses et très différentes; ce qu'il y a de fort curieux, c'est qu'une définition en a été rarement donnée par un artiste, elles sont pour la plupart des affirmations pures et simples de critiques d'art plus ou moins compétents, et même d'une incompétence absolue. La nébulosité la plus métaphysique les caractérise; il faut se rapporter aux doctrines positives pour en trouver enfin une formule scientifique.

M. Pierre Laffitte, dans une introduction à son étude sur le *Faust* de Gœthe (1), rattache « la notion d'art aux lois élémentaires de la vie animale ».

« La première loi de la vie animale est celle de l'exercice « qui s'applique aux systèmes musculaires et nerveux : elle « consiste en ce que ces deux systèmes ont absolument be« soin de s'exercer indépendamment de toute utilité pratique. « Cet exercice est soumis à la loi d'intermittence. Un phéno« mène caractérise la modification pathologique au degré « élémentaire qui crée cette loi : l'ennui. L'ennui résulte du « défaut d'exercice de nos facultés animales, musculaires et « nerveuses. Or, l'évolution sociale fondant le loisir que Hume « appelait avec raison l'une des plus nobles créations de notre « espèce, il en résulte une direction intermédiaire entre « l'exercice directement pratique et le repos pour ainsi dire « absolu qui caractérise le sommeil. C'est cette situation « intermédiaire que sous l'impulsion plus ou moins vive de « l'ennui l'art vient remplir. »

L'art, comme toutes les spéculations supérieures de l'esprit, a donc son origine dans les phénomènes de la vie animale, il est né en même temps que la pensée et s'est développé avec elle. Quand l'homme avec ses outils de pierre a commencé à se libérer dans une certaine mesure des besoins matériels, en conquérant la puissance de les satisfaire, il a ainsi créé la possibilité de tous les développements de l'espèce; l'art est né avec l'imitation et l'adaptation, à l'origine tout in-

(1) *Revue occidentale*, 25 Descartes 103 (p. 307).

dustrielle, des animaux ou des formes extérieures aux besoins. Lorsque l'homme primitif a vu le cygne ou le canard sauvage se mouvoir sur l'eau par le mouvement de ses pattes, il a commencé par construire d'informes pirogues et des palettes qu'il maniait comme l'oiseau ses pattes palmées; lorsqu'il a taillé la pierre de façon à remplacer les arêtes de poisson ou les fragments d'os qui formaient la pointe de ses flèches par un objet façonné par lui et plus directement adapté à son but, il commençait par ces imitations et par ces réflexions à penser, à comprendre les caractères essentiels des choses de la nature. Le canot creusé dans un tronc d'arbre, la pointe de flèche en pierre éclatée, voilà le premier début de l'art; il a son origine dans ces essais informes de l'Humanité naissante, mais ces essais eurent une importance énorme, car ils le libéraient de plus en plus des *besoins animaux* et lui donnaient, par conséquent, la possibilité de s'essayer à penser et à comprendre en lui donnant le loisir.

« L'art, a dit Comte, consiste toujours en une représentation idéale de ce qui est, destinée à cultiver notre instinct de la perfection (1). » L'art consiste donc en une certaine vision supérieure des choses. Lorsqu'il contemple le monde extérieur, l'homme ne saisit au premier abord qu'une diversité inexplicable et ne lit pas les rapports qui relient entre eux les différents éléments de cette diversité. Devant un paysage, par exemple, un homme quelconque n'aura qu'une sensation de plaisir, d'admiration, de terreur ou d'indifférence. Si cet homme est un artiste, il verra et sentira autrement.

Il aura d'abord le premier sentiment général, plaisir, admiration ou indifférence, mais il en aura ensuite un autre plus complexe. Il verra dans les éléments du paysage les dépendances et les relations qui auront causé sa sensation; il se rendra compte de l'uniformité ou de la variété des différentes masses d'arbres, par exemple; si cette uniformité le blesse, il la corrigera dans sa pensée; si les lignes générales du paysage sont rompues et désagréables, il imaginera des lignes larges et grandes d'une direction générale qui synthé-

(1) *Discours sur l'ensemble du Positivisme.*

tise les formes et introduise une dépendance harmonique entre les différentes parties qui composent le tout. Par des modifications de grandeur ou de distance, de position ou de forme, il introduira une unité générale dans l'étendue qu'il examine, en un mot, il idéalisera. Il saura choisir et extraire des formes une série de rapports et de liaisons qui exprimeront une signification générale, il donnera la prépondérance à certains caractères qui l'ont frappé ; si le paysage est une plaine, il tendra à faire rentrer dans les directions pleinement horizontales les accidents du terrain qui pourraient en rompre l'unité, la dominante générale des lignes, des relations, des rapports de forme tendra à évoquer le plus possible la sensation d'étendue plate, en un mot, il accentuera tout dans ce sens ; s'il s'agit d'un paysage de montagne, la systématisation sera autre ; enfin, en sachant d'abord comprendre, puis exprimer un certain caractère, il rendra explicite ce qui était implicitement contenu dans la nature, toute l'attention étant concentrée sur les caractères essentiels des formes.

Quand, au lieu d'un paysage, il s'agira de l'homme lui-même, dans un certain milieu choisi, avec toute la philosophie de sa vie spéciale, l'œuvre prendra un caractère plus supérieur encore, et si l'on veut bien observer que l'artiste comprend au moins autant par le cœur que par l'intelligence, on se rendra compte de l'influence élevée que l'art a réellement sur le développement social de l'homme en provoquant en même temps qu'un complet exercice de toutes les facultés cérébrales une profonde activité des sentiments émotifs.

C'est justement cette qualité chez l'artiste de sentir surtout par le cœur qui rend possible cette obscure conscience dans laquelle il reste souvent du vrai caractère de son œuvre. Il éprouve une sensation qui le remue jusqu'au fond de l'être, il ne saurait se l'expliquer à lui-même, la définir, mais, évoquant la scène qui l'a si profondément ému, il ajoute toute l'intensité de son émotion à sa conception. Ce sentiment, dont la sincérité est complète, vient alors emplir l'œuvre d'art, et c'est à cause même de cette faculté d'émotion que si, peu

parmi les hommes sont capables de juger l'œuvre d'art, dans une entière conscience de sa valeur, pourtant tous ou presque tous sont touchés par la même émotion qui y est contenue.

Ce mécanisme explique donc pourquoi de grands artistes restent dans l'ignorance de la signification véritable et profonde de leurs œuvres, et pourquoi ils peuvent, malgré cela, créer des œuvres supérieures. « La conception implicite est « synthétique, mais sans être systématique, dit M. Laffitte, « c'est-à-dire que les diverses parties sont représentées dans « leur cohésion sans que cela résulte d'une analyse préalable « et abstraite de chacune de ces parties et des lois de leur « liaison. L'état pleinement explicite, au contraire, est sys- « tématique et résulte de la connaissance isolée des lois de « variations de chacun des phénomènes qui concourent. « Entre ces deux états, du reste, s'intercalent une série « d'états intermédiaires entre l'état pleinement implicite et « celui qui est complètement explicite. »

Les artistes qui ont eu la pleine conscience de la signification implicitement contenue dans leurs œuvres ont été fort rares, l'on ne peut guère citer à ce point de vue, je crois, que Dante, dont l'œuvre est systématiquement ordonnée, Léonard de Vinci, et peut-être Shakespeare.

Léonard est pleinement conscient de l'étendue de sa pensée, il conçoit l'art comme un langage et ses conceptions sont trop précises pour lui demeurer indéfinies : « Le dessin, dit-il, est un raisonnement ; l'esprit du peintre doit traverser autant de raisonnements qu'il y a de choses essentielles qui lui apparaissent. » (*Trattato della Pittura*). Et c'est ce qu'il fait dès le premier moment ; son activité toujours éveillée, son attention toujours curieuse, qui le poussent à étudier les moindres choses, lui donnent de suite une conception générale qui le guide dans toute ses recherches.

Il vit dans la seconde moitié du xv[e] siècle et l'ensemble de ses manuscrits et de ses œuvres prouve son complet affranchissement théologique et métaphysique. Alors que l'âge métaphysique commençait à peine, se confondant avec le dé-

(1) Le *Faust*, de Gœthe. *Revue occidentale*, 25 Descartes 103, p. 343.

clin du théologique, il vient, par chacune de ses conceptions scientifiques, se ranger parmi les précurseurs de l'âge moderne ; sa claire intelligence l'affranchit de l'autorité, si pesante à cette époque, des anciens ; de même que dans son art il va s'inspirer directement à la nature, de même sa conception scientifique s'établit immédiatement sur la science expérimentale. « L'expérience est celle que je choisis pour conductrice », dit-il, et c'est dans une attentive étude de la nature, dans une vision nette de ses lois qu'il trouve les éléments supérieurs de son art.

Il y avait quelque audace, à cette époque, à se libérer de l'influence universelle des anciens ; il s'en libère parce qu'il sait les comprendre : une particularité décisive de sa pensée à ce sujet est son admiration pour Archimède. Son âme d'artiste lui fait sentir et deviner des analogies inconnues, insoupçonnées, en science aussi bien qu'en art ; il compare le mouvement ondoyant de ces chevelures qu'il aimait aux mouvements calmes et doux de l'eau ; il cherche dans la science et dans l'expérience autre chose que la satisfaction d'une simple curiosité, il veut connaître les conditions du possible pour ordonner son effort et en garantir le résultat. Il veut une base positive à ses rêves d'artiste, et cherche, non pas à créer des songes indistincts, mais des beautés réelles et supérieures ; il a cette faculté d'attention qui est la caractéristique du génie, les moindres choses le frappent et il sait lire dans les choses les rapports et les relations abstraites qui constituent la science. Montrer chacun des points techniques par où il devance son temps et entre dans l'âge vraiment scientifique entraînerait trop loin ; il découvre la cause de la lumière cendrée de la lune et là où ses contemporains voyaient un miroir, il devine une terre avec ses continents et ses eaux ; des coquilles fossiles lui font deviner la succession des époques géologiques de la terre, il conçoit l'importance et la généralité des mathématiques, perfectionne la perspective ; son éducation mathématique lui fait chercher dans les phénomènes naturels leur cause mécanique ; il veut peindre le déluge et passe des années à étudier le mouvement des eaux, il sait les synthétiser ces lois et les exprimer par des for-

mules de mécanique pure. Ce qui frappe dans toutes ses recherches, c'est surtout la clarté avec laquelle il conçoit sans se laisser égarer par la confusion des phénomènes encore mal étudiés. « L'esprit géométrique le guidait dans toutes ses « études, qu'il ait voulu analyser un objet, ou enchaîner un « raisonnement, ou généraliser ses propres idées. Il voulait « toujours que l'expérience précédât le raisonnement : « Je « traiterai, dit Léonard lui-même, tel argument, mais aupa- « ravant je ferai quelques expériences, mon principe étant « de citer l'expérience et ensuite de montrer pourquoi les « corps sont contraints à agir de telle ou telle manière. « Cela est la méthode que l'on doit observer dans la re- « cherche des phénomènes de la nature. Il est vrai que la « nature commence par les causes et finit par le fait, mais il « n'importe : il nous convient de suivre la voie opposée, nous « devons, comme j'ai dit, commencer par l'expérience et « par son moyen découvrir les causes. » Ainsi, dit Venturi, « parlait Léonard un siècle avant Bacon. En mécanique, il « connaissait entre autres la théorie des forces appliquées « obliquement au bras du levier, la résistance respective des « travées, les lois du frottement qui nous ont été données « plus tard par Amontons, l'influence du centre de gravité « sur les corps en repos ou en mouvement, l'application du « principe des vitesses virtuelles à beaucoup de cas que l'a- « nalyse supérieure a généralisé de nos jours. En optique, il « décrit la chambre obscure avant Porta, il a expliqué avant « Maurolico les causes de la forme de l'image du soleil quand « ses rayons passent par un trou angulaire, il nous a appris « la perspective aérienne, la nature des ombres colorées, les « mouvements de l'iris, les effets de la durée des impressions « visuelles et beaucoup d'autres phénomènes que Vitellone « n'a pas observés. En somme, le Vinci, non seulement avait « observé tout ce que Castelli avait observé un siècle après « lui sur le mouvement des eaux, mais, de plus, il me semble « que le premier a surpassé le second que l'Italie a considéré « jusqu'à présent comme le fondateur de l'hydraulique. « Nous pouvons donc placer Léonard à la tête de ceux qui, « parmi les modernes, se sont occupés des sciences physico-

« mathématiques et de la véritable méthode scientifique (1). »

Il rappelle l'opinion des anciens astronomes et avance l'hypothèse que la terre tourne autour d'elle-même. Il conçoit aussi son mouvement autour du soleil, et cela un demi-siècle avant Copernic ; il connut les lois de la force d'inertie, il constate que la scintillation des étoiles n'est qu'une apparence, il observe que la terre reçoit la lumière du soleil et sert de lune à la lune même, « et si, dit-il, dans les premiers jours de la lune nouvelle nous en voyons aussi la partie obscure, cela provient de ce que la terre reflète la lumière du soleil. » Il découvre ainsi la cause de la lumière cendrée de la lune, vérité que l'on croyait découverte par Mœstlim un siècle après Léonard ; il donne l'explication des marées, il est le véritable fondateur de la géologie, et devance Lavoisier dans sa découverte de l'oxygène. Il a une conception absolument claire et toute moderne de la mécanique, enfin, il invente la chambre obscure et indique la construction théorique du télescope. Il crée la science expérimentale à la fin du xve siècle, les origines des méthodes modernes remontent jusqu'à lui.

Cette éducation scientifique, si générale, lui donne la sécurité de son art, en même temps que l'ampleur de ses conceptions ; sa pensée d'artiste ne s'élève si haut que parce qu'il a médité en savant sur chaque chose. On a souvent dit : à cette époque, les sciences se trouvant à l'origine de leur développement laissaient ouvert à l'esprit un champ immense d'activité, elles se laissaient embrasser dans un même ensemble et dans une même conception ; là est la seule cause de l'universalité du génie de Léonard, une semblable manifestation serait impossible à notre époque.

Cette absurde opinion montre bien la pauvreté de la conception que l'on se fait aujourd'hui sur les sciences. Un effet naturel du développement des sciences a été une spécialisation de plus en plus grande pour chacune d'elles, les faits se sont accumulés dans chaque domaine particulier et il est évident qu'il est impossible de connaître toutes les sciences

(1) *Essai sur les ouvrages physico-mathématiques* de Léonard de Vinci, avec quelques extraits tirés de ses manuscrits, J.-B. Venturi, Paris, an V.

dans leurs plus petites particularités. Mais quelle étrange conception ! Quoi ! Pour connaître une science, il faut donc en être le dictionnaire vivant ? L'esprit de spécialisation de plus en plus grand qui caractérise notre époque montre par là combien est nuisible l'absence de généralisation.

Mais c'est justement parce que les sciences sont constituées, riches en faits démontrés, qu'une philosophie générale en est plus facile à construire. Lorsque Léonard vivait, il avait presque tout à découvrir et il a beaucoup découvert, mais aussi une conception générale demandait un effort d'autant plus grand qu'il devait trouver lui-même les faits particuliers sur lesquels pouvait s'établir cette conception. Il a fallu la faculté de généralisation toujours présente, la vue d'ensemble qui caractérisaient le génie d'un Léonard pour lui permettre de ne pas s'égarer dans le dédale des petits faits qu'il rencontrait sur sa route, et qu'il avait à s'expliquer. Il devait jouer à la fois le rôle de l'expérimentateur qui se cantonne dans un champ restreint de recherches spéciales, et celui du philosophe qui, se servant des matériaux préparés par de savantes et patientes recherches embrasse dans un même ensemble la vue générale des choses et formule leurs lois de dépendance. Aujourd'hui nous avons des traités de chaque science, des travaux de détails qui rendent inutile ce travail, Léonard ne possédait pas cette base, il dut la construire lui-même. C'est grâce à la clarté de ses conceptions, à son grand esprit d'artiste qui savait évaluer à son degré d'importance le caractère essentiel des choses, que Léonard put réunir en lui ces deux genres d'activité si différents.

Pour lui les faits ne sont que des prétextes à généraliser, il conçoit l'ensemble des sciences avec la même netteté qu'il conçoit la composition d'un tableau. Il voit les lois, les relations cachées des choses ; dans sa vue du monde, il sait l'importance qu'il doit attribuer à tel domaine de science et son rang dans la hiérarchie de la connaissance. Il conçoit le rôle général de la mathématique et la place à la base autant pour ses méthodes de raisonnement et sa discipline intellectuelle que pour les possibilités d'expression en formules simples, précises et claires qu'elle apporte à la généralité des phénomènes.

Ses manuscrits ne sont que des notes, documents recueillis pour un travail immense qu'il n'a pas accompli et qu'il ne pouvait accomplir. Dans le désordre de ces notes prises au jour le jour sans un classement déterminé, tous les ordres de la connaissance se coudoient, cependant rien n'est plus évident que la netteté avec laquelle les divers faits sont conçus comme dépendant d'un ensemble déterminé. Le désordre n'est qu'apparent; à étudier ces notes, on y découvre une conception tellement claire de la nature et de la position des faits observés qu'ils rentrent immédiatement dans une classification normale; Léonard ne put accomplir l'œuvre qu'il rêvait que parce qu'elle dépassait la durée de la vie d'un homme, elle était trop gigantesque et ne tendait à rien moins qu'à constituer les sciences. Il était condamné, à cause même de l'étendue du domaine qu'il embrassait, à ne laisser qu'une esquisse incomplète de ce qu'il avait rêvé pouvoir faire. A mesure qu'il avançait, la nature devenait plus claire pour lui, mais aussi lui dévoilait toute une série de secrets innombrables, il était condamné à chercher toujours et à dépenser toujours sa noble activité dans de nouvelles recherches; il appartenait à d'autres générations et à l'œuvre de trois siècles de pouvoir formuler ce qu'il avait si nettement entrevu.

« Un fait n'est rien par lui-même, dit Claude Bernard, il ne « vaut que par l'idée qui s'y rattache. » Je l'ai dit plus haut, pour Léonard les faits ne sont que des prétextes à généraliser; il nous fournit lui-même l'explication de ce mécanisme de son esprit :

« Je ne manquerai pas, dit-il, de mettre en ces préceptes « un nouveau moyen de spéculation, lequel, bien qu'il pa- « raisse de peu d'importance et quasi risible, n'en est pas « moins d'une grande utilité pour provoquer l'esprit à de « nouvelles conceptions, et le voici : si tu regardes des murs « à moitié ruinés ou des pierres composées de diverses ma- « tières, tu pourras y voir comme une esquisse de paysages, « de batailles, d'actions et de formes, d'étranges expressions « de visage et une quantité d'autres choses, parce que, dans « les choses confuses, l'esprit se meut vers de nouvelles con- « ceptions (1) ».

(1) *Trattato della Pittura*, ch. XVI et XVII.

« J'ai aussi éprouvé ne pas être de peu d'utilité, quand tu « te trouves couché dans l'obscurité, de répéter avec ton ima- « gination les profils des formes déjà étudiées ou autres choses « notables de subtile spéculation. »

Il s'arrête devant un vieux mur et rêve ; son imagination travaille et des images qui sont en lui viennent se fixer et prendre corps dans le désordre des lignes et des taches, ce dont il avait la conscience confuse vient ainsi se formuler clairement à son esprit; ou bien, il s'écarte des choses, et, seul, sans rien qui puisse détourner les sens d'une recherche tout abstraite, il retrouve dans sa mémoire la propriété qui l'a le plus frappé à son insu et, par conséquent, un des caractères généraux de la chose dont il se souvient.

Comme il fait pour les vieux murs, il fait pour les faits de la nature : il voit un jour, pendant une promenade, l'eau d'un ruisseau arracher la terre de ses rives et l'entraîner. Il s'arrête et se met à penser, il voit cette terre entrainée par l'eau avec d'autant plus de force que le courant est plus fort, les conséquences se précisent et il les formule : « Les rivages s'accroissent sans cesse dans la direction de la mer, le Pô, en peu de temps dessèchera l'Adriatique comme il a mis à sec une grande partie de la Lombardie. » Il découvre une loi de la formation géologique des terres et surprend la nature en travail. Une méditation analogue, due à la même tendance de généralisation, conduira plus tard Galilée à d'immortelles découvertes. De petits faits sont pour les grands esprits comme une révélation de la nature entière, et cela parce que ils accordent une attention particulière à chaque chose et que la méditation leur fait découvrir des enchaînements de causes et d'effets jusqu'alors ignorés.

Cette faculté de généralisation le conduisit à avoir cette vue générale, cet esprit ouvert à la compréhension de tout fait nouveau et aussi cette connaissance universelle que ses contemporains surent si peu comprendre. Ce fut un grand savant, car il sut observer jusque dans ses derniers détails l'œuvre de la nature et provoquer par ses expériences des faits pour assurer sa conception; ce fut un grand philosophe, car il sut dégager de la série des faits les relations abstraites

qui permettent de formuler les lois générales ; ce fut un grand artiste, car il ne chercha la connaissance approfondie des choses que pour dépasser la nature et en créer une autre, idéale et radieuse. Sa science lui permit de donner la réalité à son idéal, chacun des êtres qu'il a créés porte en lui ses lois normales d'existence, et à cause même de sa structure mise ainsi en évidence exprime avec la plus grande intensité le caractère que Léonard voulut lui donner.

Que n'a-t-on pas écrit sur la *Joconde?* La complexité de cette figure a fait surgir presque autant de jugements différents qu'il y a d'individus. Toutes les faces de l'esprit sont contenues en elle et provoquent l'attention de qui la regarde. Le peintre y voit une perspective si sûre dans la direction des formes que, lorsque les couleurs avaient encore leur réelle valeur, la figure devait paraître véritablement vivante. La technique n'en a jamais été surpassée. A la copier en voulant y mettre tout ce qui y est contenu on n'en ferait qu'une horrible caricature. Le dessin merveilleux qui a si bien su choisir les caractères, les exprimer avec une telle conscience de leur valeur et de leur essentialité, reste en même temps le plus scientifique et le plus précis. Ces mains admirables sont la nature même, les vêtements révèlent discrètement la forme, rien ne blesse ni n'arrête ; le paysage, plein de lumière, traité avec l'audacieuse sécurité d'un artiste qui a beaucoup étudié la nature, faisait dire à Corot : « Voilà le créateur du paysage moderne. »

Le savant ne se méprend pas un instant sur la structure de cette tête : les temporaux développés et les masséters puissants, malgré l'exquise douceur des lignes, évoquent de suite pour lui comme une idée de cruauté matérielle et de crime. Le front trop grand exprime un déséquilibre, et dans toute la violence de cette structure, la bouche sourit, de ce sourire énigmatique que nul n'expliqua, les yeux ont une caresse qui en plus de sa douceur redoutable a tout l'appât d'un danger. Les mains, grasses, sont sensuelles, mais la bouche reste intellectuelle dans son sourire.

Là où le savant observe, le poète rêve ; ce qui pour l'un est le signe d'une organisation terrible, pour l'autre est un charme

énigmatique et puissant. Les yeux caressent et la bouche invite, le rêve s'élève, et le poète perd une exacte conscience des choses. La figure n'est plus seule, le paysage l'entoure et l'exprime, les yeux ne peuvent rester fixés sur ces traits qui contiennent mille expressions, sur ce visage qui paraît tantôt d'une haute intellectualité, tantôt d'une sensualité passionnée; peu à peu, le rêve s'exagère et le paysage parle, il n'est plus un paysage quelconque, mais il semble qu'il raconte l'âme de cette femme. Ses plans les plus voisins sont teints, de je ne sais quelle couleur sanglante, terre rouge pleine de passions; mais, à mesure que les terres fuient dans le lointain, elles s'élèvent vers la lumière pour finir dans un azur éclatant. Ces roches déchiquetées se dressent, pourtant, comme des désirs désordonnés d'aspiration vers la lumière dans laquelle elles finissent par disparaître, absorbées; et cette âme passionnée est traversée par les méandres d'une route et les mouvements tranquilles de l'eau; l'artifice de la perspective, qui a fait placer la ligne d'horizon à la hauteur des yeux, concentre toute cette fin de rêve dans l'intensité du regard et toute cette lumière dans la large clarté du front.

Si l'on combine ces trois impressions principales et si différentes, on trouvera en cette œuvre toute une philosophie de la femme, et il faut bien reconnaître qu'elle lui est plutôt hostile, mais n'est-ce pas plutôt un défaut compris qu'une hostilité réelle ? Cette forme si doucement caressée, si belle dans ses détails les plus infimes, n'éveille-t-elle pas, avec la grâce de ses cheveux tombants, la sensation véritable d'un grand cœur ? Si l'esprit de critique du savant est resté présent dans la passion de l'artiste, c'est une qualité de plus à l'actif de cette grande âme. Léonard dans cette œuvre demeure tout entier.

Je voudrais, pour finir cette étude, tirer de ce grand exemple un enseignement : Léonard se classe parmi les généralisateurs, les théoriciens, comme l'on dit aujourd'hui avec quelque peu de mépris; par son art et par sa science il devine l'avenir, par sa vie dont l'activité fut universelle il nous donne une discipline de l'esprit.

On a pu dire que Léonard n'était possible qu'à un moment

déterminé de la Renaissance, on n'a pu le dire que parce que l'on a ignoré aussi bien le caractère de cette époque que celui de la nôtre. L'orgueil des spécialistes a tellement envahi l'esprit moderne que son jugement devient complètement faussé quant à une notion de l'étendue possible de l'activité de l'esprit. Parce que les sciences sont plus complexes, il ne s'ensuit pas qu'une connaissance générale en soit impossible. De chaque série de faits se dégage une philosophie particulière, parallèlement à chaque science, se dégage une philosophie particulière à cette science. Les connaissances générales viennent s'y concentrer et préparer les matériaux à une philosophie générale qui rend toujours présente la connaissance. Il suffit d'avoir pénétré une fois dans le détail d'une science avec une méthode philosophique supérieure pour en extraire son caractère général et la posséder suffisamment pour en avoir la connaissance présente quand cela devient nécessaire ou seulement utile, mais il faut posséder cet esprit de méthode philosophique, de généralisation rapide, cette vue d'ensemble immédiate qui fait voir d'une manière précise la position et la dépendance des faits. Ce fut par une semblable discipline intellectuelle que Léonard s'éleva si haut, mais il eut à la créer de toute pièce. Aujourd'hui, en même temps que les connaissances se sont accumulées, les méthodes philosophiques se sont aussi précisées. Le grand effort qui fut nécessaire à Léonard se trouve de beaucoup diminué dans la nécessité de son intensité. Cette discipline de l'esprit dont je parle, on la trouvera à son plus haut degré chez Auguste Comte, auquel elle permit cette activité si générale; on la trouvera formulée dans ses œuvres et réalisée dans sa vie.

Lorsque la ville de Milan éleva une statue à Léonard de Vinci, elle inscrivait au-dessous de son image ces simples et nobles paroles : « Au rénovateur des sciences et des arts. » Elles synthétisent l'ensemble de cette vie admirable. Puisse ce grand exemple avoir dans l'avenir cette influence qu'il n'eut pas d'une façon assez complète sur la Renaissance, il en naîtra de nouvelles œuvres, un art remarquable et une direction plus normale dans l'activité générale des hommes !

Raphaël Petrucci.

BULLETIN D'ANGLETERRE

LES PUPILLES DE L'ETAT

Le président du Conseil du gouvernement local a récemment nommé un comité pour examiner, en dehors de la routine officielle de son propre département, la manière dont les écoles légales des pauvres du district de Londres sont administrées, et pour suggérer des améliorations. Comme j'ai donné une large part de mes travaux pendant ces vingt-cinq dernières années à l'examen de ce sujet, je fus interrogé longuement par ce comité il y a quelques semaines, et j'offre quelques observations sur les questions soulevées.

Il est dit couramment que tous les chemins conduisent à Rome. Il n'est pas moins certain que tout problème pratique de la vie humaine, quelque humble qu'il soit, nous place en présence des grands principes et des idées que nous sommes habitués à grouper ensemble sous le nom de Positivisme. Par les yeux du corps, nous voyons la réalité; par les yeux de la foi, l'idéal n'est pas moins visible! Mais quelle distance entre eux? Passer de l'abstrait au concret c'est, toujours et partout, un problème difficile.

Les ailes de la colombe ou de l'hirondelle qui recherchent l'été ne nous sont pas données pour que nous puissions voler directement du point où nous sommes à celui où nous désirerions rester en repos. Le chemin pour Rome n'est pas droit et ne peut être construit, pas plus que Rome elle-même, en un jour. Des millions de coups de marteau doivent être donnés pour écraser le granit d'abord. Le tracé est un circuit et n'est pas droit; les Alpes restent au milieu et doivent être traversées par des sentiers très détournés.

Je n'entrerai pas trop longuement dans la question du paupérisme anglais. Un rapide coup d'œil sur son histoire nous montre le formel établissement de la Loi des pauvres en 1601. Mais cet acte connu comme le 43e d'Elisabeth, chap. 2, ne fut qu'un amen-

dement et la consolidation d'une série de décrets rendus à peu d'intervalle depuis la dissolution des couvents, soixante-cinq ans auparavant. Apprécier la sagesse de cet acte révolutionnaire ne fait pas partie du présent sujet. On peut dire cependant que dans l'histoire du monasticisme, depuis saint Benoît jusqu'à la Réforme, on doit faire une distinction très marquée entre les trois premiers siècles et les siècles suivants. Entre les hommes qui travaillèrent avec Benoît, Boniface, Isidore et Bruno, et les religieux opulents des abbayes du quatorzième, du quinzième et du seizième siècles, il y a très peu de ressemblance. Ces derniers étaient des propriétaires fonciers collectifs, quelquefois bons et charitables, d'autres fois tyrans et méchants; jamais on ne les trouve de sages gouverneurs; jamais ils n'ont protégé le progrès intellectuel. Les premiers Bénédictins étaient des hommes qui portaient un habit de paysan, qui labouraient et moissonnaient avec ceux qu'ils assistaient, et qui demandaient en retour un travail aussi dur que celui qu'ils faisaient eux-mêmes. Depuis, l'on fouillerait en vain l'histoire du moyen âge ou l'histoire moderne pour trouver un système d'égale sagesse à résoudre le problème du pauvre déshérité.

Quoi qu'il en soit, la Loi des pauvres d'Elisabeth et le grand nombre de décrets qui l'ont précédée mettent en pleine lumière un principe fondamental de la philosophie sociale de Comte, dont le vingtième siècle saura probablement apprécier l'importance, à savoir : la séparation des fonctions entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Comte pose en principe dans son écrit de 1826, sur ce sujet, que moins l'on gouverne par le spirituel, plus l'on est obligé de gouverner avec le temporel, et réciproquement. La loi des pauvres fut établie parce que l'Eglise faiblissait. Les règlements de la société de nos jours sur le travail, l'éducation et la distribution des richesses deviennent désagréablement sévères. Ils le deviendront probablement davantage pour les générations suivantes, jusqu'à ce que les forces spirituelles soient suffisamment organisées pour effectuer par la persuasion ce qui doit autrement être obtenu par la force.

Le problème présenté par les Écoles légales des pauvres de Londres fait ressortir ce principe par un exemple frappant. Et comme ce problème est actuel et urgent, il mérite d'être pris en considération par les lecteurs de cette Revue. Les enfants, dans ces écoles, sont toujours des orphelins dénués de ressources, ou les enfants de parents qui sont dans les *work-houses* (maisons où l'on entretient les paresseux indigents en leur demandant du

travail) : autrefois les enfants, eux aussi, étaient entretenus dans le *work-house*, et c'est encore le cas en beaucoup de contrées d'Angleterre. Il y a trente ans, un changement fut fait dans ce système. Ce changement a été dû en grande partie à M. Tufnell, un ami de M. Edwin Chadwick, et, comme lui, enthousiaste de l'éducation populaire et l'un des commissaires qui, en 1833, instituèrent le premier règlement des fabriques. D'après ce règlement, les enfants de huit à douze ans devaient travailler cinq heures dans les manufactures et puis se rendre pour trois heures à l'école. Si monstrueux qu'un tel règlement puisse paraître aujourd'hui, c'était un grand pas en avant sur l'atroce système de l'esclavage infantile qui existait auparavant et sous lequel des enfants de sept et huit ans étaient souvent gardés au travail pendant douze heures.

M. Tufnell pensait que, si les enfants des *work-houses* pouvaient être placés dans une école au milieu d'une campagne salubre, éloignés des dégradantes influences du *work-house*, et que, s'ils passaient une partie de leur temps à l'école et l'autre partie à apprendre un métier, beaucoup de bien serait fait : la tendance héréditaire au paupérisme serait déracinée ; les enfants entreraient dans la vie bien préparés ; ils auraient la santé du corps, l'esprit bien orné, des habitudes de travail, et une suffisante connaissance du travail manuel. Autrefois le paupérisme était ordinairement assuré d'être héréditaire ; et, il y a soixante ans, il existait quelque fondement à cette assertion : car, sous la vieille loi des pauvres, il n'était pas rare pour les enfants d'être conçus et de naître dans le *work-house*. Par la nouvelle loi des pauvres établie en 1834, de tels abus furent réprimés. Il y avait lieu d'espérer qu'à l'aide des nouvelles écoles locales réclamées par les réformateurs les tendances poussant au paupérisme seraient supprimées.

C'était un noble et généreux idéal, et M. Tufnell fit de grands sacrifices personnels de temps et d'argent pour en faire une réalité. Dans Londres, Liverpool, Manchester et autres grandes villes, ces institutions furent établies. Il n'y en a pas moins de vingt dans Londres, contenant dix ou douze mille enfants, sans compter un grand nombre d'orphelinats catholiques auxquels des enfants sont envoyés pour un prix convenu. Le coût annuel pour chaque enfant, comprenant les intérêts du capital dépensé et le salaire du personnel, est de vingt à vingt-cinq livres.

Il en est résulté du bien et du mal. Les journaux à sensation se livrent volontiers à des criailleries contre la loi des pauvres, ce qui leur assure une vente presque aussi rapide de leurs numéros

que la nouvelle d'une bataille, d'un meurtre ou d'une course de chevaux de Newmarket. Il semblerait, néanmoins, qu'il y a un avantage évident à ce que des enfants abandonnés soient bien nourris, bien vêtus, qu'ils vivent dans un air pur, qu'ils soient passablement instruits et préparés, les filles comme servantes, les garçons pour différentes occupations, surtout dans l'armée ou dans la marine.

En face de ces avantages s'élèvent certains inconvénients physiques et moraux. Toute agglomération d'enfants les expose à certaines maladies, surtout quand les entrées et les sorties des enfants sont extrêmement fréquentes, par suite de l'obligation de les congédier toutes les fois que leurs parents quittent le *work-house;* sans quoi, beaucoup de parents saisiraient cette occasion de les abandonner. De ces maladies, l'ophtalmie est la plus persistante et la plus intraitable, et les efforts pour la combattre et la prévenir sont pour beaucoup la cause de la dépense considérable que ces écoles entraînent.

Moralement, les principaux maux sont tels qu'ils se présenteront d'eux-mêmes à l'esprit des positivistes : le manque des soins maternels; l'absence complète de la vie de famille; le manque d'éducation de ces notions élémentaires du bien et du mal qui, avant d'être apprises par la parole, doivent être inculquées instinctivement par les habitudes et les traditions d'une famille bien ordonnée en contact salutaire avec ses voisins. D'autres insuffisances pratiques ont forcé l'attention de ceux qui suivent ces enfants quand ils quittent l'école. L'observation sagace, le sens commun, les sages petites économies, le savoir ce que vaut un sou, l'attention à ce qui se passe autour d'eux, le soin minutieux des enfants plus jeunes souvent porté jusqu'à l'héroïsme, et bien d'autres choses à l'égard desquelles la famille d'un ouvrier de gages réguliers est souvent beaucoup plus favorablement placée que les familles riches, manquent entièrement ici. Les enfants de l'Etat coûtent le triple de ceux des familles d'ouvriers, et trop souvent deviennent stupides, sans initiative et à la merci de leurs passions.

Des remèdes palliatifs de plus ou moins d'efficacité vont être proposés par le Comité d'enquête. Il proposera probablement le remplacement de constructions ressemblant à des casernes par des maisons détachées, de sorte que de petits groupes d'enfants puissent être placés entre les mains d'un chef responsable qui obtiendra la connaissance personnelle de chacun d'eux. Ainsi, des maisons de campagne, dans le sens peu élevé du mot, ont été

remises aux soins d'un ouvrier et de son épouse, et le projet a été trouvé bon : pour assimiler en quelque sorte la vie de l'école à la vie de famille. On ira sans doute plus loin. On conseillera de se passer, autant que possible, d'institutions quelconques, et de placer chacun de ces enfants abandonnés chez une famille agricole.

Placés dans un village avec quelque respectable veuve ou avec un couple dont la famille est petite ou jeune, ils ont chance de mener une vie simple, naturelle, et d'acquérir quelque chose de la vigueur physique de la population agricole. Ce projet est excellent autant qu'il est soigneusement surveillé ; mais il est certainement sujet, d'autre part, à de graves abus. En France, où la population villageoise se compose de propriétaires fonciers qui accomplissent toutes les opérations de culture pour leur compte et se tiennent satisfaits d'un garçon ou d'une fille, le projet de pensions a été essayé sur une grande échelle et réussit mieux que dans les villages anglais où presque chacun est un ouvrier de culture loué, et vit d'une façon mécanique et moins indépendante.

Mais enfin, quand tout ce qui peut être fait aura été fait, ces essais de la part de l'Etat à faire fonctionner ce qui ne le concerne pas, à vrai dire, resteront excessivement peu satisfaisants. La vie de famille et les influences morales et mentales qui en dérivent ne peuvent pas être créées ni entretenues par la surveillance officielle. L'Etat est également impuissant à diriger l'autre grand levier, si utile pour former le caractère, la religion. Une religion d'Etat était qualifiée, l'autre jour, par un éminent homme d'Etat, de monstruosité. C'est au moins une enveloppe vide ; souvent un réceptacle pour toutes sortes d'hypocrisies et d'ignobles ambitions, rarement productive d'aucun bon résultat. Et c'est ainsi qu'elle nous est apparue à ce sujet. Il est impossible au visiteur, le moins prévenu, des écoles catholiques de filles où beaucoup de ces enfants sont envoyées, de ne pas être frappé des différences dans la modestie, dans la discipline morale, dans le mouvement des muscles de la face et le son de la voix, qui les distinguent des enfants qui restent dans les orphelinats de l'Etat. Ils ont appris la vénération, leçon fondamentale de toute éducation qui mérite ce nom. Des écoles catholiques de garçons, je ne dirai pas la même chose. Le catholicisme, qui s'est montré si puissant dans l'instruction des femmes pour les devoirs de la maison, a été bien moins capable d'instruire les hommes dans leurs devoirs de citoyens.

J'ai amené cette question non seulement à cause de son impor-

tance intrinsèque, quoique celle-ci soit considérable, mais parce qu'il s'agit d'une classe nombreuse, comprenant les prisons, les hôpitaux, les asiles, les maisons de charité, etc., dans lesquels l'Etat intervient et fait les affaires, inefficacement et maladroitement avec des résultats tout à fait disproportionnés avec le travail et le prix dépensés, à défaut d'entreprises organisées volontairement pour une tâche de cette sorte, et qui seules peuvent y être véritablement appropriées.

Maladroitement ou autrement, il faut que cette besogne soit faite. D'une manière ou d'une autre, toute société a à guérir ses maux et à déraciner ses maladies. S'élèvera-t-il dans le siècle à venir des groupes d'hommes et de femmes dégagés des embarras des croyances théologiques, liés ensemble cependant par une foi humaine, soutenus par les seuls instincts de pitié et d'amour qui les feront se dévouer au soin des déshérités, pour les enfants délaissés à la place des parents absents, les doter de quelque chose qui puisse être appelé un intérieur, et les préparer comme citoyens utiles ? J'ai foi que de telles choses viendront et que ce que les Bénédictins faisaient dans le moyen âge sera fait avec égale ferveur et plus grande sagesse dans les siècles éclairés qui suivront. Quand de telles choses existeront, la religion de l'Humanité aura commencé sa tâche !

J.-H. BRIDGES.

(*Traduit de la* « **Positivist Review** » par Jules Certain.)

BULLETIN DE HONGRIE

CERCLE D'ETUDES POSITIVISTES DE BUDAPEST

Rapport de l'année 1895.

Le Cercle a repris et continué pendant l'année la lecture du Catéchisme positiviste. Il a fêté comme d'habitude le Jour de l'An et le 5 septembre.

Le 11 juin a eu lieu une commémoration spéciale consacrée au centenaire de l'exécution des Jacobins hongrois. Un discours a été prononcé par le président.

Nous avons à enregistrer deux nouvelles adhésions.

Le Cercle a reçu d'une dame anglaise qui est venue prendre part à une de ses réunions hebdomadaires le don gracieux d'un abonnement à la « *Positivist Review* » dès le début de cette intéressante publication.

Les dépenses minimes ont été soldées par les cotisations.

Il a été envoyé pour le subside positiviste de l'année 1895 par 6 souscripteurs la somme de 23 florins v. autr.

Budapest, le 15 janvier 1896 (15 Moïse 108).

Le Président,
Samuel KUN,
Correcteur d'imprimerie.

PETITE NOUVELLE

A titre de curiosité, nous insérons cette annonce de deux rosiéristes du Luxembourg, MM. Soupert et Notting :

AUGUSTE COMTE

Arbuste très vigoureux, fleur grande, d'une forme magnifique dans le genre de « Maman Cochet », coloris rose garance, les pétales extérieures rouge carmin avec un large bord plus foncé, le centre rose carné ocre; les boutons à moitié ouverts sont extraordinairement beaux et de longue durée. *Très florifère. Belle variété pour la fleur coupée.* Prix : **25** francs. Issue de *Marie van Houtte* × *Madame Lombard.*

A partir du 1er avril 1896, le rosier *Auguste Comte* sera livré en plantes nouvelles au prix de **2** fr. **50** c. l'exemplaire.

BULLETIN DE FRANCE

I. — PRESSE OUVRIÈRE PARISIENNE

Nous nous empressons d'annoncer l'apparition d'un nouvel organe de la presse ouvrière, dont nous ne saurions trop louer les tendances positives. Il semble que le socialisme métaphysique, après avoir séduit trois ou quatre générations, a dépassé enfin le sommet de sa courbe.

Nous transcrivons ici les motifs que nous donnent de leur entreprise les fondateurs de *la Coopération des Idées* (1), *Revue mensuelle de Sociologie positive.*

NOTRE BUT

Notre publication s'adresse tout particulièrement à l'élite prolétarienne, aveuglée et corrompue par un socialisme de sentiment et d'appétits. Nous voulons éveiller les énergies latentes : celles qui s'ignorent et celles qui se dépensent en vain pour les rêves communistes chimériques et rétrogrades.

Les socialistes oublient que le mal social n'est pas dû uniquement à une cause économique. Réformer les lois sociales, modifier les tarifs douaniers, bouleverser le budget, changer le mode de répartition des richesses, réglementer la production; en un mot, appliquer législativement ou révolutionnairement les programmes socialistes ne suffirait point à supprimer le mal. On ne crée pas de l'être avec du néant. La liberté et la justice ne se décrètent ni ne s'imposent. La Providence, — et sous un vocable autre, c'est bien la même idée absurde qui plaît tant à l'inertie et à la veulerie, — qu'elle soit divine, législative ou révolutionnaire n'a pas ce pouvoir de création absolue.

La société n'est peut-être pas tout à fait, comme le veut Spencer, la somme des individus qui la composent : on n'additionne que les

(1) En vente chez BRASSEUR, galerie de l'Odéon, et chez Fayet, 85, rue du Temple. — Rédaction et administration : 17, rue Paul-Bert, à Paris.

semblables. Les individualités étant hétérogènes, il en résulte une combinaison. Mais cette combinaison est le produit des éléments qui la créent. C'est une *somme chimique*, voilà tout, un peu plus complexe qu'une somme mathématique. La société n'est qu'un effet. C'est l'individu qui est la cause. Agir sur l'effet, c'est être empirique. Les socialistes sont des empiriques, — comme les politiciens.

La Coopération des Idées ne suivra pas les errements de ses aînés en socialisme. Elle se propose de travailler à la diffusion de la science sociologique. Les aspirations populaires seront plus fortes lorsqu'elles seront conscientes. Nous ne parlons pas, bien entendu, de cette fausse science, desséchante, étroite, stérile, qui se contente d'accumuler sans méthode, sans tenir compte de la série des faits plus ou moins bien observés; mais de la véritable science, large, élevée, puissante, qui, avec toute la prudence d'une induction méthodique, après une sévère sélection, synthétise les faits, formule les rapports nécessaires qui les enchaînent et, par la suite, s'exhausse jusqu'aux généralisations vastes et fécondes qui propulsent l'Humanité vers le Mieux.

C'est ainsi, logiquement, que nous formulerons l'idéal immarcessible de justice et de liberté. Cet idéal est assez beau pour être géniteur d'apôtres, diane joyeuse des enthousiasmes juvéniles; il est assez positif pour être réalisable, en partie, par notre génération.

Régénérer l'individu pour améliorer l'état social, fortifier les volontés actives, développer le pouvoir d'inhibition pour accroître la liberté, nourrir l'intelligence, exalter les facultés cérébrales, élargir la conscience pour qu'il y ait plus de justice en ce monde et plus de bonté : voilà l'œuvre audacieuse que nous entreprenons, — but et moyens. *(La Rédaction.)*

L'émotion paternelle de la première heure est, sans aucun doute, visible dans ce vaillant appel à la solidarité ouvrière. Nous ne voyons pas bien, en effet, comment l'individu serait simultanément « fraction et cause de la société ». Distinguer la « somme arithmétique » de la « somme chimique » éclaire peu, à notre avis, un pareil sujet; puisque, exception faite des poids, on n'a pu résoudre jusqu'à ce jour ce principe de la science chimique :

Etant donné un corps de propriétés spécifiques a, b, c, ... *et un autre corps de propriétés* α, β, γ, ... *en déduire les propriétés* A, B, C, ... *du composé.*

Ainsi, nous ne possédons aucune notion précise, même élémentaire, sur la *loi des combinaisons*. Et comment, en sociologie, oserions-nous remonter de degré en degré jusqu'à la fusion totale de combinaisons partielles si nombreuses et si complexes ! Jamais les physiologistes eux-mêmes n'ont prétendu

« sommer » les vitalités des cellules, car une pareille intégration est, certes, bien au-dessus de la portée du génie humain. Ici, comme partout ailleurs, nous devons abandonner l'espoir d'atteindre l'absolu.

Et puis, que nous attendrions longtemps, si nous commettions cette erreur de prendre le but comme moyen; si, avant toute réforme et l'organisation systématique de la société, nous devions rendre meilleurs tous les hommes, faire comprendre à chacun que son bonheur dépend de la félicité générale, que le concours à la chose publique est en même temps devoir et récompense, et qu'il ne peut y avoir de succès continu en dehors des entreprises utiles ! Ne perdons point de vue les réalités. S'il est des hommes supérieurs, à qui nous devons rapporter toutes nos satisfactions physiques et morales, l'*homo vulgaris*, la masse, est avant tout égoïste, intellectuellement médiocre et d'un dévouement sur lequel, normalement, il ne faut pas compter : oublier ce fait serait marcher à d'inévitables déceptions. Donc renoncer une bonne fois à la coopération directe des foules, tel est le commencement de la sagesse. L'avenir, pas plus que le passé, ne pourra dresser de contrat social.

Loin de se reposer sur la force populaire pour améliorer le sort de l'Humanité, il faudra, le plus souvent, réprimer de grossières aspirations, et redresser l'opinion générale égarée. Pour trouver des exemples, nous n'aurions pas loin à remonter, n'est-ce pas, dans l'histoire de notre pays ! Bien plus, les véritables bienfaiteurs de l'espèce ne recueilleront presque toujours de leurs contemporains que le mépris ou la haine. L'ingratitude est une plante démocratique bien plus encore que monarchique. Athènes, Florence, et d'autres villes de notre connaissance, ne sont-elles pas là pour l'attester ?

La boutade de Frédéric :

> Croyez-moi, les humains que j'ai trop su connaître
> Méritent peu, Monsieur, qu'on daigne être leur maître

a, sans doute, comme toute boutade, son exagération; mais elle ne manque pas non plus de justesse. Le peuple est un enfant dont les grands hommes sont les tuteurs. Aussi a-t-il besoin de direction constante et de corrections fréquentes....

C'est qu'en effet la société ne se confond à aucune époque avec la collection des êtres humains coexistants. Elle forme un être *sui generis*, Être supérieur, le *Grand-Être* qui possède son organisme spécial et jouit de sa vie propre : il naît et évolue : vraisemblablement, il mourra. Toutes les lois de notre vitalité

inférieure lui sont applicables. Et de même que notre *personnalité* ne se fixe en aucun de nos âges, que chaque année nous trouve dans une situation donnée *résultant de notre passé* et nous laisse avec les mêmes penchants constitutionnels, tout au plus accentués ou atténués par le milieu général secondé par nos efforts sur nous-mêmes, ainsi la personnalité civile ou sociale est assujettie, plus fortement encore, à cette fatalité morale (*mores* = habitudes) : sa masse et sa durée étant incomparablement plus grandes. Or, les grands hommes sont les interprètes de cet Être suprême.

Aussi, en prônant la *réforme des mœurs* et, par conséquent, la *refonte préalable des idées*, et en subordonnant à cette opération préliminaire la *révision des institutions politiques*, le Positivisme table-t-il bien plus sur l'aide des grands cœurs et le dévouement des vrais esprits politiques que sur l'influence directe du public. Par la condensation à ces trois termes de son programme pratique, il ne prétend qu'indiquer l'origine et la nature de la crise moderne, et rappeler à tous que l'efficacité des remèdes qu'il préconise aura toujours pour mesure et pour limite le degré de *soumission volontaire de chacun à l'ordre social.* Pas plus que les lois qu'ils sont destinés à consolider, ils n'ont de valeur absolue, de propriétés miraculeuses pour renouveler la face de la terre. « Aide-toi, individu ou collectivité, avec les ressources que la société te fournit », restera éternellement le précepte suprême.

La *moralité*, publique ou privée, nous le savons, est sous la dépendance des phénomènes sociologiques plus généraux et plus impérieux : c'est en vain qu'on essaierait de renverser le sens constant de cet enchaînement, les résultats sociaux qu'on obtiendrait seraient forcément nuls ou insignifiants. Des actes individuels ou collectifs sans coordination systématique, c'est-à-dire non susceptibles d'une consécration politique, ne retentiront point d'une façon profonde sur l'organisation de la société. Une institution légale, au contraire, naturellement en rapport avec une situation donnée, pourra, au bout de quelques générations, changer radicalement, sur quelques points, la moralité. Telle est, par exemple, la liberté ou la réglementation testamentaire. En France, on se ferait présentement un cas de conscience de favoriser un enfant au détriment de l'autre ; et cependant des Français mêmes, vivant depuis longtemps en Angleterre, adoptent quelquefois le régime du droit d'aînesse qualifié chez nous d'injuste et d'arbitraire, du moins en cas normal.

Ainsi donc, si nous voulons résoudre le problème social, c'est à la sociologie qu'il faut nous adresser. A la morale nous ne demanderons que des mobiles d'action et des conseils sur les procédés d'exécution. Dans le cas présent, la morale ne doit servir qu'à nous inspirer l'ordre des réformes, les plus pressantes passant avant celles d'importance moindre; à fixer notre choix sur les institutions les plus compatibles avec la liberté et l'initiative individuelles ; enfin, à apporter dans l'application des mesures nécessaires toute la modération et le respect qu'exige la *persistance* momentanée des institutions décadentes.

Enseigner aux prolétaires comme aux politiques la science sociologique, montrer aux uns et aux autres que la *volonté* de tous n'a pas plus de prise sur le progrès de l'Humanité que la volonté d'un seul, quand elle n'est pas en rapport avec la loi fatale d'évolution, telle est la tâche dont nous voulons nous acquitter et dans laquelle vient nous seconder la nouvelle *Revue mensuelle de Sociologie positive.*

Nous ne pouvons que lui souhaiter le succès. V. PÉPIN.

II. — M. AHMED-RIZA

On sait qu'il fut un moment question, dans les premiers jours du mois d'avril, d'expulser du territoire français notre sympathique coreligionnaire M. Ahmed-Riza, en tant que Directeur du *Mechveret*, organe du parti de la jeune Turquie, qui combat la politique du sultan Abdul-Hamid.

L'annonce de cette mesure souleva de telles protestations dans la presse que, finalement, le Conseil des ministres se borna à interdire la circulation, en France, de la partie du *Mechveret* rédigée en langue turque.

Nous renvoyons le lecteur, désireux de connaître tous les détails de cette affaire, au supplément français du *Mechveret* du 15 avril, qui a reproduit tous les documents de la cause.

Mais, sans se permettre aucune critique sur la conduite de leur gouvernement, en cette circonstance — et convaincus même que cette conduite a dû être inspirée par des raisons très sérieuses de politique extérieure, hors de la portée de simples journalistes — les positivistes français ne peuvent que se réjouir de la solution intervenue en tant qu'elle permet à M. Ahmed-Riza de rester au milieu d'eux.

Il nous sera permis aussi de constater que, jusque dans les milieux les plus hostiles, on s'est accordé à rendre hommage à la parfaite honorabilité de notre estimé confrère, si nous en jugeons par ce qui fut répondu, dans les bureaux de l'ambassade Ottomane, à un rédacteur du « *Journal* » auquel nous laissons la parole :

« Mon interlocuteur voulut bien ensuite me donner quelques dé-
« tails sur Ahmed-Riza qui est un homme très honorable auquel
« on ne peut rien reprocher dans la conduite de sa vie. Il occupait
« en Turquie un poste très considérable dans l'enseignement. Mais
« les théories positivistes d'Auguste Comte, dont il est très imbu,
« ne pouvaient manquer d'être trouvées révolutionnaires dans nos
« pays où le culte religieux est si absolu. Ahmed-Riza n'ayant pu
« obtenir, lors de l'Exposition de 1889, un congé qu'il sollicitait
« pour venir en France, passa outre et vint à Paris où il réside
« depuis cette époque ».

« C'est ainsi qu'à l'ambassade on parle de M. Ahmed-Riza » (*Extrait du* **Journal** du 12 avril).

C. H.

III. — ENSEIGNEMENT

M. Pierre Laffitte a fait, le jeudi 30 avril, à huit heures et demie du soir, à la mairie de l'Opéra, 6, rue Drouot, une conférence sur la *Morale positive*.

CULTE

M. Emile Corra a fait, le samedi 2 mai, une conférence, 10, rue Monsieur-le-Prince, sur l'*Age préhistorique,* et a dirigé, le lendemain, un pèlerinage très nombreux à l'*Allée couverte de la Pierre-Turquoise*, dans la forêt de Carnelle.

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A LA

BIOGRAPHIE D'AUGUSTE COMTE

CORRESPONDANCE

D'AUGUSTE COMTE ET GUSTAVE D'EICHTHAL

(Suite.)

19° ADOLPHE D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE.

M. Comte, 35, rue de l'Arcade, Paris.

Paris, 6 septembre 1825.

Monsieur, depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir je me suis décidé à faire le petit voyage dont j'ai eu le plaisir de vous parler et je pars demain soir pour faire une petite visite à Gustave. Je passerai chez vous demain dans la journée pour vous dire adieu et prendre vos lettres pour Gustave si vous voulez bien lui écrire. Agréez, en attendant, Monsieur, l'assurance de mon sincère attachement. A. D'EICHTHAL

20° AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL.

Il a fait sans succès de nombreuses démarches pour améliorer sa situation matérielle : le nombre de ses leçons a même baissé. — Il accepte une coopération dans le Pro-

ducteur. *Son opinion sur les industriels. — Sur le 2e volume de Benjamin Constant :* « les Religions ». — *Sur Comte du journal* « Le Censeur ». *Sur Dunoyer et son dernier livre. — Lettre de Bucholz et réponse. — Entrée de Blainville à l'Académie. — Remise du cours à l'Athénée à l'année suivante.*

Paris, 24 novembre 1825.

Il y a bien longtemps déjà, mon cher ami, que je m'étais proposé de vous écrire ; c'est à mon retour de Montpellier, par conséquent depuis plus de trois mois. Mais jusqu'ici j'ai été trop occupé pour trouver un moment de libre entretien avec vous. Il est vrai aussi que depuis environ six semaines j'attendais d'un jour à l'autre une de vos lettres, d'après l'espoir que votre frère m'en avait donné. Ne la voyant pas arriver, je saisis un instant favorable pour renouer notre correspondance, qui, j'espère, ne sera plus désormais, de part ni d'autre, sujette à de tels délais.

J'ai appris avec un grand plaisir votre changement de résidence commerciale qui me procurera, je pense, la satisfaction de vous voir plus souvent. Quant à vous, outre le bonheur d'être plus rapproché de votre famille et de vivre dans un système d'habitudes qui vous est plus familier, je crois bien que votre éducation industrielle ne souffrira nullement de cette nouvelle destination qui, si elle offre peut-être un industrialisme moins pur et moins homogène que celui de Hambourg, vous présente, par compensation, la ressource de relations plus étendues, plus variées, et plus spécialement adaptées à votre existence future.

Depuis mon retour du Languedoc, j'ai fait bon nombre de démarches pour parvenir à consolider ma position matérielle. Mais je vous dirai qu'elles n'ont eu aucun succès, et qu'il n'y a pas d'apparence que j'y parvienne, tant que la direction actuelle de l'instruction publique ne sera pas modifiée, ce qui peut-être n'est pas tout prochain. J'ai même assez de malheur pour que mon professorat ambulant ne puisse pas prendre une grande extension, ce que je ne sais à quoi attribuer : cependant voici l'année scolaire déjà bien entamée, et le peu de fruit de mes soins jusqu'à présent ne me promet pas un grand succès pour le reste de l'année. Je n'aurais su absolument comment sortir d'embarras, même en n'ayant en vue qu'une existence purement provisoire, s'il ne s'était offert à moi une ressource accidentelle, que j'ai dû forcément saisir, bien qu'elle ne me convienne pas en tout

point. C'est l'apparition du *Producteur,* journal dont vous avez sans doute entendu parler déjà, puisque, si je m'en souviens bien, votre frère m'a dit que vous l'aviez chargé de vous le faire parvenir. J'ai été longtems à me décider d'y coopérer, craignant soit une direction trop hostile, soit la censure de Rodrigue et compagnie, à laquelle je n'aurais jamais voulu me soumettre. Mais enfin j'ai vu que les éditeurs ont eu le bon esprit de choisir un directeur exclusivement chargé du journal, et qui se trouve être un homme de mérite, étranger à cette coterie, avec lequel je m'entends fort bien. D'un autre côté, l'apparition des premiers numéros m'a pleinement rassuré sur la tendance du journal, indépendamment de la confiance que m'inspirait le rédacteur ; j'ai reconnu que s'il y avait à craindre de la nullité, ou tout au moins de la médiocrité, dans l'esprit du journal, je ne courais aucun risque d'être compromis par un caractère révolutionnaire, aussi éloigné de mes intentions que de l'esprit de mes travaux. Après avoir ainsi constaté qu'il n'en pourrait résulter pour moi d'autre inconvénient qu'une perte de tems pour la grande série de mes travaux, je me suis décidé à y coopérer, comme ressource matérielle provisoire. Si vous avez reçu exactement les numéros de de ce journal, vous savez déjà que je m'y suis engagé. J'ai essayé de faire ressortir, par une démonstration directe, la loi que j'ai trouvée dans ma première partie sur la succession des trois méthodes de l'esprit humain. Cette loi, que dans la première partie je n'avais fait qu'énoncer afin de m'en servir immédiatement, me paraît propre à être mise dès aujourd'hui en circulation, comme une première découverte générale en physique sociale. C'est là le but de trois articles de ce journal, dont vous avez probablement lu le premier. Ces raisonnements sont assurément très mal encadrés là, où ils tombent, on pourrait dire entre la poire et le fromage. Mais je crois néanmoins que cela pourra être de quelque utilité, pour appeler directement l'attention sur cette idée première, du moins chez un certain nombre d'esprits réfléchis. Je m'attends à être tancé par Cousin et par les élèves du *Globe*; mais peut-être y aurait-il possibilité que cela donnât lieu à une discussion utile. Vous pouvez être assuré que si cela se réduit à des personnalités ou à des déclamations je ne me dérangerai pas d'une ligne pour y répondre : je ne le ferais que si j'y entrevois jour à quelque éclaircissement réel.

Si j'avais pu ne consulter absolument que ma volonté, et mettre de côté toute exigence matérielle, je me serais bien gardé d'écrire dans ce journal d'ici à quelque tems. Car, je suis enfin,

je puis maintenant vous l'affirmer, au moment d'écrire irrévocablement ma seconde partie, et ces travaux secondaires me retardent. Afin d'en être dérangé le moins possible, je prends le parti de faire de suite une certaine collection d'articles (qui porteront principalement sur la question du pouvoir spirituel), et qu'on inscrira peu à peu pendant deux ou trois mois, que je me suis exclusivement réservés pour écrire ma seconde partie et préparer enfin une publication réelle de mon ouvrage. J'aime mieux me débarrasser ainsi tout d'un coup du journal pour quelque tems, que d'être continuellement interrompu dans une composition qui demande l'emploi exclusif de toutes mes forces. Je ne compte donc me mettre à écrire la seconde partie que dans le cours du mois prochain, tandis que, sans le journal, j'y serais depuis un mois au moins. Mais c'est une nécessité à laquelle je ne puis me soustraire. Quand mon ouvrage sera publié, je me mettrai à coopérer au journal, tout en préparant mon second volume.

Nous avons une direction d'esprit si heureusement identique, que je parie que vous pensez comme moi sur la destinée de ce journal. Il a assez de fonds pour se soutenir par lui-même environ deux ans ; mais je serais bien étrangement surpris si son existence se prolongeait davantage. La nouvelle philosophie n'est certainement pas assez avancée pour comporter aucun journal qui est la dernière forme de développement. Pour entreprendre l'éducation des masses, il faut, sans doute, que celle des esprits refléchis soit d'abord effectuée. L'entreprise me paraît donc radicalement vicieuse aujourd'hui par sa nature, et, sous un rapport du moins, elle tend peut-être davantage à retarder la besogne qu'à l'avancer, puisque la discussion, qui aurait besoin aujourd'hui d'être concentrée dans les têtes fortes, continue par là à être disséminée dans le peuple des parleurs. D'ailleurs, le titre seul du journal prouve une conception manquée ; car le mot *Producteur*, qui est maintenant, dans l'acception vulgaire, synonyme d'*industriel* pris dans le sens complet, ne peut prendre une signification plus étendue sans devenir insignifiant et métaphysique. Si on lui donne la torture pour comprendre, avec les industriels, les savants et les artistes, il est clair qu'au même titre il comprendra tout le monde, gendarmes, légistes et même prêtres. Aussi, le conséquent J.-B. Say n'hésite pas à les qualifier tous de *producteurs immatériels*. Vous voyez à quel gâchis métaphysique cela conduit ! Pour vous dire à ce sujet toute mon opinion, peut-être y aurait-il possibilité aujourd'hui d'un journal purement phi-

losophique, que l'on pourrait intituler *le Positif*, et encore je ne réponds nullement de la réalité de cette conjecture. Mais à coup sûr il n'y a pas moyen de faire un journal politique industriel, qui ait à la fois de l'énergie et le sens commun, parce que la formation de la théorie correspondante n'est pas, à beaucoup près, assez mûre, et ne le sera peut-être pas avant deux générations au moins. Tout ce qu'on peut tenter jusqu'alors dans ce sens se réduit à la politique industrielle, puisque les industriels ne seront d'ici à longtems qu'un simple parti d'opposition. Or, le *Journal du commerce* remplit cette destination, à peu près aussi bien qu'on puisse le faire ; et, outre l'impossibilité matérielle de donner au *Producteur* ce caractère, je ne vois nullement la nécessité d'un nouveau journal dans cette direction. Je crains fort que l'expérience ne confirme pleinement cette opinion.

Du reste, vous ne sauriez vous faire d'idée, mon cher ami, combien le commencement d'activité politique critique que prennent les industriels fait obstacle à la production et à l'intelligence d'idées philosophiques. Il faut être sur les lieux pour le bien sentir. Ces gens-là croient aujourd'hui toucher à la possession exclusive du pouvoir, et ils deviennent impertinents comme des nobles, peut-être même beaucoup plus. Si on leur laissait leurs coudées franches, ils feraient des savants de purs ingénieurs, qu'on mettrait au pain et à l'eau toutes les fois qu'ils n'inventeraient pas une pratique nouvelle par semaine. Le point de vue matériel prend de jour en jour une prépondérance effrayante, et je prévois que le pouvoir spirituel aurait bien de la peine à s'installer au milieu de gens qui ne conçoivent pas ce qui peut bien leur manquer quand ils voient la nation boire, manger, se loger et se vêtir mieux que jamais. Je ne vois, comme je vous l'ai dit autrefois, que le développement du système de corruption qui puisse engendrer d'assez graves inconvénients pour faire désirer un remède à l'anarchie morale. Enfin, figurez-vous qu'on ne sait pas encore si les savants auront même la moindre influence dans la société commanditaire. Peu s'en faut que ces messieurs ne se croient à eux seuls capables de tout décider, même sans ingénieurs. Mais heureusement que la théologie est là pour nous forcer à des conceptions positives générales, comme seul moyen de la faire déguerpir.

Je ne sais si vous avez lu le deuxième volume de Benjamin Constant sur les religions. Je n'en ai pas non plus connaissance; mais des gens, auxquels j'ai confiance, m'ont dit qu'il valait beaucoup mieux que le premier, et qu'il était dans le sens qu'on pour-

rait aisément rendre positif. Ils y voient autant d'érudition réelle et utile que dans le livre récemment traduit de Kreutzer, et dégagée du fatras métaphysique et théologique. Je me propose de le lire incessamment ; et si ce jugement me paraît fondé, j'en rendrai probablement compte dans le *Producteur*, comme moyen d'engager une discussion philosophique utile.

Comte du *Censeur* est de retour depuis peu à Paris, où il va s'établir définitivement. Il est revenu de son exil plus encroûté que jamais dans la direction bâtarde de l'économie politique. Il va bientôt faire un livre tout à fait à l'ordre du jour, pour prouver que toutes les théories qui ne sont pas immédiatement applicables à la pratique industrielle doivent être sur le champ abandonnées et méprisées. Voilà un homme conséquent à faire peur ! C'est lui qui a écrit dans le temps que, si l'astronomie était vraiment utile, les particuliers sauraient bien la payer et partant qu'il fallait supprimer l'Observatoire.

Ce livre de Dunoyer, qui vient de paraître, semble d'une meilleure intention. Je ne le connais encore que par les conversations de l'auteur. Mais je crois que, quoique évidemment mal conçu, il peut contribuer très utilement à l'éducation politique de nos industriels. Il n'est pas trop en avant pour qu'ils ne le goûtent pas ; et il est cependant assez dans la vraie direction pour exercer une bonne influence. Les idées positives y percent peu. Je lui sais bien gré d'avoir senti l'importance politique de la question des races, et d'avoir combattu à sa manière la *perfectibilité indéfinie*. C'est là un progrès très remarquable dans un métaphysicien. Je l'avais cru jusqu'ici inférieur à Comte, mais maintenant je le place au-dessus.

J'ai reçu, il y a quelques jours, la lettre si longtems attendue de Bucholz, qui m'a été apportée par M. Scholz, ancien conseiller de légation du roi de Prusse, que vous avez peut-être vu à Berlin. La lettre est très flatteuse, et même plus formelle que je ne m'y attendais, puisqu'il me fait l'honneur de regarder mes idées comme conformes à ce qu'il a pensé depuis vingt-quatre ans. Je lui ai répondu très poliment, mais sans m'engager avec lui, d'après les renseignements que vous m'aviez donnés dans le tems.

Vous apprendrez, j'en suis sûr, avec autant de plaisir que moi, que Blainville vient enfin d'entrer à l'Académie des sciences. Je l'ai trouvé enchanté d'un succès qui lui était dû depuis si longtems, et qui lui donne désormais une autorité indispensable à l'influence de ses grandes innovations en physiologie. Je regarde ce fait comme d'une très heureuse augure pour le perfectionnement

du caractère philosophique de notre Académie des sciences. La philosophie positive ne peut qu'y gagner, par l'ascendant que cela donne à celui de tous les savants qui, à ma connaissance, sert le plus fortement la grande destination politique de la science, et qui, en même tems, a dans le caractère le plus d'indépendance réelle. Cuvier a beaucoup contribué à cette nomination, en voulant, à tout prix, faire nommer son frère: Comme il a fait de cela une affaire d'Etat, en ameutant dans ce sens tous les membres qui dépendent fortement du gouvernement, plusieurs des autres qui, personnellement, n'aiment pas beaucoup Blainville lui ont donné leur voix, par esprit d'indépendance.

On m'a reparlé ces jours-ci de mon cours à l'Athénée, que l'administration me presse de faire cet hiver. Mais j'ai prié qu'on me réservât cette faculté pour l'hiver prochain. Etant au moment d'écrire ma seconde partie, outre mes autres occupations, je ne puis pas mener de front une pensée aussi distincte que celle d'un cours qui a besoin, pour que l'effet n'en soit pas manqué, d'être médité d'une manière spéciale, ce que je ferai expressément quand je serai quitte de mon premier volume. D'ailleurs, la publication de l'ouvrage me semble, pour l'auditoire, une préparation indispensable sans laquelle ce cours ne serait jamais convenablement entendu, ni peut-être même (1). Mais je le ferai certainement l'année prochaine, et je pense qu'alors [il pourra] avoir quelque utilité soit pour le public, soit pour moi-même.

Vous voyez, mon cher ami, que je m'abandonne volontiers [au plaisir] de causer avec vous. Imitez-moi, et promptement en ne me faisant [pas trop] longtems attendre la lettre que votre frère m'a annoncée. Je [souhaite que notre] correspondance ne languisse plus dorénavant, car elle m'est [devenue] une consolation bien importante. Adieu, croyez-moi fortement

Votre ami,

Auguste COMTE.

Votre frère vous aura peut-être appris que j'ai changé de logement. En tous cas, je vous rappelle que je demeure maintenant, 13, *rue du Faubourg-Montmartre*, où [j'espère que vous] ne serez plus aussi longtems sans venir me voir.

J'oubliais de vous dire que je me porte bien.

(1) Les mots omis et ceux entre crochets ont été arrachés en décachetant.

21° Lettre de A. Comte a M. Adolphe d'Eichthal.

M. Adolphe d'Eichthal, n° 5, place des Victoires.

Janvier 1826.

Je suis bien fâché, mon cher Monsieur Adolphe, de ne m'être pas trouvé hier chez moi quand vous y êtes venu. Outre le plaisir de vous voir, auquel vous savez que je tiens beaucoup, et que je n'ai pas eu depuis assez longtems, j'avais mille choses intéressantes à vous demander; des nouvelles de votre frère, et si vous savez quelque chose relativement à mon cours, ou à la *Revue britannique*, etc. J'espère que vous ne tarderez pas à me dédommager du désappointement que j'ai éprouvé hier. Je suis presque toujours chez moi le soir, et il est fort rare que je sorte le matin avant midi.

Votre dévoué,

Ce vendredi 27, A. Comte.

Pour vous mettre à portée de parler de mon cours avec plus de précision, je vous envoie un petit tableau que j'en ai dressé. Il servira peut-être à fixer les idées.

Adieu, à notre prochain revoir j'espère.

Cours de Philosophie positive, en 72 séances

(Du 1er mars 1826 au 1er mars 1827).

Science des corps bruts :

Préliminaires généraux	2 séances	1° Exposition du titre de ce cours.	
		2° Exposition du plan.	
Mathématiques.	16 séances	Calcul	7
		Géométrie	5
		Mécanique.	4
Astronomie.	10 —	Géométrie	5
		Mécanique.	5
Physique	10 —		
Chimie	10 —		

Science des corps organisés :

Physiologie.	10	—
Physique sociale. . . .	10	—

22° A. COMTE A M. ADOLPHE D'EICHTHAL.

Il annonce le début de son cours de Philosophie positive chez lui.

Mars 1826.

Je m'empresse de vous prévenir, mon cher Monsieur Adolphe, que, quoique n'ayant pas atteint le minimum que j'avais d'abord fixé pour le nombre de mes souscripteurs, je me suis décidé à ouvrir mon cours de philosophie positive dimanche prochain 2 avril à midi. Il se continuera tous les dimanches et mercredis à la même heure jusqu'au 1er juillet, pour être repris ensuite au 1er novembre jusqu'à la fin. J'espère que j'aurai le plaisir de vous compter définitivement dans l'auditoire. Je vous renouvelle mes remercîments au sujet de M. Montebello, dont j'ai de plus en plus de motifs d'être satisfait. Adieu.

Votre tout dévoué,

A. COMTE.

Ce mardi 29 (mars),

Après avoir beaucoup tâtonné, j'ai fini par prendre le parti le plus simple, en me décidant à faire le cours chez moi.

Lettres et documents relatifs à la crise cérébrale d'Auguste Comte.

(1826 *à février* 1828)

23° AUGUSTE COMTE A ADOLPHE D'EICHTHAL.

Banlieue de Paris, le dimanche midi 15 (*sic*) avril 1826.

Mon cher monsieur Adolphe,

Vous *savez* la CAUSE, vous *sentez l'effet*. Point d'inquiétude, jusqu'à mercredi 3 heures. *Silence!*

Votre dévoué,

AUGUSTE COMTE.
D. M.

Je suis pressé, si vous *n'entendez* pas, allez à mon cours demain.

Ce samedi 15.

24° Mme AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL.

Ce mercredi, Paris 29 novembre 1826.

Monsieur,

D'après l'opinion de M. le Dr Esquirol, nous avions tous espéré que mon mari serait sauvé au mois d'octobre dernier, malheureusement cette espérance n'a pas été réalisée ; il y a bien du mieux, mais il est toujours bien faible en comparaison de ce qu'attendait M. Esquirol. Ayant été trompé, il nous dit ne plus pouvoir nous préciser l'époque, et qu'il est même à craindre, l'automne n'ayant pas eu l'effet qu'il croyait, que la maladie ne soit bien longue, mais qu'il croyait toujours à la guérison. D'un autre côté la famille de mon mari ne pouvant plus soutenir les frais occasionnés par son séjour dans la maison où il est, mon beau-père vient d'envoyer l'ordre de le retirer et de le conduire à Montpellier. Ayant moi-même épuisé toutes mes ressources je suis obligée d'y consentir, mais j'ai demandé qu'il passât chez nous, avec moi, une quinzaine de jours afin d'essayer s'il est en état de faire le voyage, ce que ne croit pas M. Esquirol.

M. Esquirol répondant toujours de la guérison ce n'est qu'avec grand regret que j'ai consenti à cet essai. Dans le cas où il aurait un effet fâcheux, il m'a offert de le reprendre, en me diminuant de beaucoup la pension. Si donc mon mari souffre de ce changement, dans ces circonstances, s'il ne peut sans danger faire le voyage, je m'opposerai à ce qu'il ait lieu et j'accepterai la proposition de M. Esquirol qui m'a dit se contenter d'avoir ses frais couverts.

Voilà, Monsieur, où en sont les choses, je vous demande pardon de tous ces détails, mais j'ai cru que la fin de votre lettre (1) m'autorisait à prendre cette liberté ; j'attends donc avec impatience réponse à celle-ci.

Veuillez recevoir mes salutations,

C. COMTE, rue du Faubourg-Saint-Denis, 36

Adresse de Mme Comte la mère. — Boulevard Poissonnière, 22, Hôtel Saint-Phar.

(1) Les lettres de M. G. d'Eichthal à Mme Auguste Comte pendant cette période n'ont pas été retrouvées.

25° Mme Auguste Comte a G. d'Eichthal.

Paris, 22 décembre 1826.

Monsieur,

Il y avait deux jours que M. Comte était chez lui quand votre dernière me fut remise, et j'ai différé d'y répondre afin de pouvoir vous donner avec certitude le résultat de l'essai que nous faisions. Je ne doute pas, Monsieur, que vous n'appreniez avec plaisir que le changement qui s'est opéré, depuis que mon mari est revenu au milieu de ses habitudes domestiques, est presque miraculeux. Il sort et voit quelques amis. Je regrette bien que vous ou Monsieur votre frère ne puissiez être du nombre. Je lui ai fait observer très exactement le régime prescrit par M. Esquirol, sans pourtant lui en faire connaître la source, car il n'a pas pris de goût pour la médecine ni pour les médecins, et l'on ne doit bien certainement le mieux qu'il éprouve qu'à l'absence de toute contradiction. Il faut qu'il veuille tout ce qui doit se faire, et le difficile est de le lui faire vouloir; mais enfin tout a bien été jusqu'à présent, et les plus grandes difficultés devaient nécessairement avoir lieu au commencement puisque chaque jour amène un mieux bien marqué. Madame Comte est partie mercredi 18, et il a été impossible absolument de décider mon mari à l'accompagner, ce qui dérange beaucoup mes projets et accroît les difficultés de notre position : j'ai su il y a longtems, Monsieur, les offres de service que vous avez bien voulu faire et je vous en remercie sincèrement; j'ai toujours retardé de les accepter et j'ai déjà été obligée d'avoir recours à M. de Blainville. Comme il pourrait être dangereux que mon mari connût exactement le triste état de ses affaires, je vous prie de vouloir bien me faire connaître vos intentions soit en m'écrivant à moi-même ou par l'intermédiaire de M. de Blainville. Vous pouvez d'un autre côté écrire à mon mari, je suis certaine que cela lui fera plaisir. Je vous renouvelle, Monsieur, mes remercîments et je vous suis d'autant plus obligée que j'ai pu entrevoir par plusieurs choses échappées à mon mari dernièrement que vous êtes déjà en avance avec lui, ce que j'avais ignoré jusque-là.

Je vous prie de recevoir l'assurance de mes sentiments distingués.

C. Comte.

26° Mme AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL.

Paris, 23 janvier 1827.

Monsieur.

J'aurais eu l'honneur de vous écrire il y a longtems pour vous faire part de l'entier rétablissement de M. Comte et vous remercier du nouveau service que vous nous rendez, si Monsieur votre frère ne nous avait annoncé votre arrivée ici comme devant être très prochaine. Je vous prie de recevoir mes excuses, ce retard a été à tout fait involontaire. Si, comme nous l'espérons, votre retour a lieu sous peu de jours, M. Comte me charge de vous dire qu'il serait bien aise d'en être prévenu afin de profiter le plus possible de votre séjour ici. Dans le cas contraire il aura le plaisir de vous écrire.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Fme COMTE.

27° Mme AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL.

Paris, 6 mars 1827.

Monsieur,

J'ai réfléchi sur la proposition que vous avez eu la bonté de me faire par votre dernière. M. Comte n'ayant pas cru pouvoir accepter, ma conduite est tracée par son refus, il y a pour lui d'autres considérations que le besoin du moment, il faut qu'il puisse lever la tête quand il rentrera dans le monde. Jusqu'à présent je ne me suis adressée qu'à vous, Monsieur, et à Monsieur de Blainville. Je vous sais un gré infini des offres que vous voulez bien me réitérer, mais je n'abuserai pas de l'extrême bonne volonté que vous nous montrez. Je sais qu'il serait bien à désirer que M. Comte pût passer deux ou trois mois à la campagne. Mais si sa famille ne le met à même de le faire et que cela ne puisse avoir lieu qu'en surchargeant ses amis il vaut mieux y renoncer.

Je vous réitère, Monsieur, mes sincères remercîments. Vous ajouterez beaucoup aux obligations que je vous ai déjà si vous voulez bien assurer de toute ma reconnaissance M. le duc de M..., et le prier de vouloir continuer à mon mari, quand il reprendra son cours, l'intérêt qu'il lui témoigne aujourd'hui.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

C. COMTE.

28° Mme AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL.

Paris, 8 mars.

Monsieur Comte ayant déjà été chez Monsieur le duc de M... et ne l'ayant pas trouvé a laissé une carte. Vous voyez, Monsieur, que, même à une époque où il ne croyait pas pouvoir accepter, il sentait le besoin de témoigner sa gratitude. Il y retournera bien certainement, ainsi vous ferez de mon billet ce qu'il vous plaira. Recevez, je vous prie, de nouveau mes sincères excuses et tous mes remerciements de la peine que vous prenez pour nous, j'en suis vraiment confuse.

J'ai l'honneur de vous saluer.

C. COMTE.

29° Mme AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai reçu plusieurs lettres de M. Comte, et toutes mes inquiétudes ont cessé.

Il se porte comme à Paris et n'avait rebroussé chemin à Nîmes que dans l'intention de revenir auprès de moi; mais un jour de réflexion lui a suffi pour sentir qu'il indisposerait justement sa famille en renonçant, si près du but, à un voyage qu'elle désire depuis si longtemps. De Nîmes, il m'avait écrit et donné tous ces détails. Je ne comprends pas que cette lettre ne me soit pas parvenue.

Quinze jours d'inquiétudes mortelles ont été pour moi la conséquence de cette perte. M. Comte m'a dit dans sa dernière (du 1er) qu'il n'attend que ma réponse pour se mettre en route. Ainsi, dans trois semaines, ou un mois au plus tard, il sera, Dieu merci, de retour. Dans cet état de choses, rien ne m'anonçant que j'aie besoin de faire ce voyage, je vous prie, Monsieur, de recevoir mes remerciements sincères pour les facilités que vous m'avez offertes : ceci m'était personnel et je vous en sais un gré infini. A l'époque où je me suis adressée à vous, il n'y avait que la certitude de pouvoir aller voir par moi-même ce qui en était qui pût me faire supporter les inquiétudes de toute nature dont j'étais assaillie...

J'attends mon mari à la campagne au même endroit que nous avons habité ce printemps, j'aurai dès son arrivée l'honneur de

vous en prévenir, il me charge dans toutes ses lettres de ses amitiés pour vous et je vous prie d'excuser le retard que j'ai mis à exécuter cette recommandation.

Veuillez, Monsieur, recevoir l'assurance de ma parfaite reconnaissance et de mes sentiments les plus distingués.

F. COMTE.

Une lettre que mon mari vous adressa d'ici ne vous étant pas parvenue, celle-ci sera mise à la poste à Paris.

(Athye, ce 3 août 1827.)

30° G. D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE.

Mon cher ami,

La santé d'Adolphe n'a pas cessé d'être fort bonne. Il est depuis quinze jours à la campagne, et moi-même j'ai été l'y rejoindre plusieurs fois. C'est ce qui nous a empêché d'aller vous voir. Mais nous aurons ce plaisir-là incessamment.

Tout à vous.

Gustave d'EICHTHAL.

22 février 1828.

31° G. D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE.

Sur l'Ecosse et le Lancashire. — Industrie. — Etat intellectuel et moral de la population. — Religion, science, philosophie. — Gouvernement anglais.

M. Auguste Comte, rue Saint-Jacques, n° 159.

Lundi, 17 octobre 1828.

Mon cher Monsieur Comte (1),

Je ne puis me dissimuler que j'éprouve quelque remord du passé en prenant la plume pour vous écrire. Mais je puis vous assurer que si j'ai été si négligent envers vous, et aussi envers M. Rodrigue, c'est que j'ai toujours eu l'envie de vous écrire une simple lettre, et dans ce pays-ci, on est tellement, si je puis

(1) L'original de cette lettre se trouve dans nos archives.

m'exprimer ainsi, assailli chaque jour de faits nouveaux, qu'on a à peine le temps de prendre des notes et de les rédiger. Quoi qu'il en soit, j'espère que depuis mon départ votre santé n'a pas cessé de se fortifier, et qu'à mon retour je vous trouverai ayant repris entièrement vos anciennes occupations.

Il y a tant de choses dont j'aimerais à vous parler qu'en vérité je ne sais par où commencer. Je viens de parcourir l'Ecosse et le Lancashire, j'ai étudié de mon mieux, et je puis dire avec succès l'état de la société dans ces contrées... Quant à la partie industrielle, vous pouvez croire que je n'ai éprouvé qu'un seul sentiment, celui de l'admiration; on fait de la mécanique dans ce pays-ci comme on rame des choux dans le nôtre. Le capital est si immense qu'on n'est effrayé de rien; on jette bas les collines, on comble les vallées, on perce avec des tunnels le sol des villes, pour ouvrir des chemins; et on ne pense pas que ce soit la peine d'en parler. La condition matérielle des classes ouvrières est fort inégale... le fileur dans les manufactures de coton gagne au moins 20 sh. par semaine; et on peut considérer ce salaire comme celui de beaucoup d'ouvriers dans les villes. C'est un salaire très suffisant pour vivre, vu que l'habillement, le logement, la viande et le combustible, ne sont pas chers dans ce pays-ci, le pain et la bière sont chers, mais on se passe de ce dernier article. Tandis que la généralité des ouvriers gagne au moins 16 schellings, les weavers ne font que 8 à 10 sh. par semaine, et les ouvriers agricoles quelquefois beaucoup moins. Cette inégalité tient, je crois, quant aux weavers (tisserands), à la nature même de leur état. Car ils sont misérables dans tous les pays. L'avantage de travailler dans sa propre chambre, et hors de la dépendance d'un maître, attire un plus grand nombre de bras, dans cet état que dans tout autre. D'ailleurs ils ont à redouter la concurrence des Irlandais, qui sont tisserands dans leur pays, et qui viennent avec leur industrie en Angleterre; tandis que ces mêmes Irlandais n'ont pas encore pu pénétrer, du moins pas en grand nombre, dans les filatures de coton, ni même dans les autres métiers. Quant aux habitants des campagnes, leur détresse tient à deux causes : 1° aux lois sur les pauvres parce que chaque homme ayant le droit d'être secouru par sa paroisse, et seulement par elle, lorsqu'il ne trouve pas d'emploi, ne va pas en chercher ailleurs, ni dans un autre état; mais il s'adresse à sa paroisse; et ainsi la population s'accroît sans se mettre d'accord avec la demande de travail; la seconde cause de la détresse des agriculteurs est la difficulté qui existe

en Angleterre de se faire jour dans les différentes branches de travail à cause des coalitions d'ouvriers pour fermer le passage aux nouveaux venus; et ensuite la concurrence des Irlandais qui s'emparent de tous les grands travaux, généralement exécutés par les gens de la campagne dans les villes — 6 millions st. dépensés tous les ans exclusivement pour le soutien des pauvres, montrent bien clairement qu'il y a des parties souffrantes dans la population.

J'étais fort curieux de constater l'état intellectuel et moral de cette population, car c'est un sujet sur lequel on s'est habitué à entendre les assertions les plus contradictoires. Après un examen attentif j'ai trouvé que ces assertions étaient toutes vraies à la fois parce qu'elles s'appliquent à des portions séparées de la population. La grande masse est encore décidément bigotte et superstitieuse; et il y a, comme vous pouvez bien le penser, dans cette portion, un certain nombre d'individus d'une conduite tout à fait exemplaire; mais le plus grand nombre sont adonnés à l'ivrognerie, le vice dégradant de l'ouvrier anglais; car si peu qu'ils gagnent, me disait un homme qui les connaît bien, ils trouvent toujours de quoi se griser le samedi soir. Une portion beaucoup plus minime s'est mise au-dessus des préjugés populaires; et parmi ceux--là vous trouverez des individus extrêmement distingués. C'est surtout en Ecosse que ce changement est sensible. Nulle part le système religieux n'est plus puissant, plus intolérant; cela va si loin que les voitures publiques ne peuvent pas marcher le dimanche; et un homme qui attaquerait de front les idées religieuses se ferait lapider. Mais il arrive là ce qui arrive en Allemagne; ils amalgament peu à peu la science avec la religion, et comme chaque rite est sans contrôle le passage s'opère facilement. Vous voyez des affiches annonçant qu'on se réunira à telle chapelle pour entendre une leçon d'astronomie ou de chimie. On soutient dans les journaux la nécessité de donner une instruction scientifique le dimanche; et M. Owen a donné un beau modèle d'éducation primaire scientifique à son établissement de New Lamarck. Des faits semblables peuvent s'observer en Angleterre; je les ai vus moi-même à Manchester, quoique sur une moindre échelle; j'ai entendu les confidences de quelques ouvriers éclairés; j'ai joui surtout de la rencontre d'un jeune homme d'extraction française demeuré orphelin en bas âge qui s'est élevé à un rang très honorable dans la société par sa persévérance, et qui est un des esprits les plus remarquables que j'ai jamais connu.

Une révolution semblable s'opère, ou plutôt s'est opérée depuis longtemps dans les hauts rangs de la société. La fondation des deux universités de Londres ouvre une ère nouvelle dans l'histoire intellectuelle de l'Angleterre. Dans chaque ville un peu importante, vous trouvez aussi des *Sociétés philosophiques* destinées à la culture des sciences, et qui réunissent ordinairement un grand nombre de souscripteurs. Chaque ville a aussi une *Mecanic institution*, encore peu fréquentée en général par les ouvriers, mais beaucoup par les petits commerçants, et qui prendra tous les jours de plus en plus d'accroissement.

Je ne vous dis rien du gouvernement anglais. Vous connaissez tout aussi bien que moi les bizarreries et les monstruosités de sa constitution. La partie la plus mauvaise n'est cependant pas bien connue. C'est le pouvoir qu'il donne à la petite aristocratie dans l'administration municipale, et dans la dispensation de la justice. Cette cause de souffrance commence à être généralement bien sentie; et nous vivrons probablement assez longtemps pour en voir la fin.

J'admire et j'aime le caractère anglais. Quelqu'un m'en signalait dernièrement un des traits les plus saillants, en observant qu'un Anglais ne parlait jamais de ce qu'il ne connaissait pas, excepté quelquefois en fait de matières politiques. Vous ne pouvez croire quel amour de la paix on a dans ce pays-ci; il est impossible qu'un sentiment soit plus profond et plus sincère — les derniers évènements et toutes nos rodomontades françaises n'ont pu les faire sortir de leurs dispositions amicales.

Je m'arrête ici, mon cher Monsieur Comte; si je me laissais aller je ne finirais pas. Si vous voulez m'écrire encore avant mon arrivée, qui aura lieu en décembre, envoyez votre lettre à la maison. J'aurais bien besoin d'un ou deux exemplaires de votre ouvrage; mais je sais qu'il est inutile de vous les demander. Si cependant vous les aviez, envoyez-les aussi à la maison. Mes respects à Mme Comte. Adolphe vous fait ses amitiés, et présente aussi ses respects à Mme Comte.

Votre ami,

G. D'EICHTHAL.

Leeds, 17 octobre 1828.

32° AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL.

Il aime la positivité des esprits supérieurs anglais. — Parallèle entre l'esprit général des Anglais et celui des Fran-

çais et des Allemands. — Ses tentatives pour entrer dans l'Université; pourquoi il a échoué. — Projet de création en dehors de l'Université d'une Ecole industrielle où il accepte une chaire de mathématique. — Il va reprendre son cours de Philosophie positive et aura comme auditeurs Humboldt, de Blainville, Fourier, Poinsot, Arago. — Le poste sollicité par lui d'inspecteur du commerce n'a pas été créé. — Il sera complètement indépendant de la rédaction du « Producteur ». — *Sévère jugement sur les rédacteurs. — Envoi du programme du cours de Philosophie positive en 72 leçons.*

Paris, le 9 décembre 1828.

Mon cher ami,

Depuis environ six semaines que j'ai reçu votre intéressante lettre du 17 octobre, il ne s'est pas écoulé un seul jour sans que j'aie projetté bien décidément de vous répondre le lendemain, et toujours des occupations ou des démarches que je n'avais pas prévues sont venues me forcer de différer cette satisfaction. Enfin, je profite d'une heure pleinement disponible que j'apperçois en ce moment devant moi pour m'acquitter de cette agréable tâche, qui, sans cela, se trouverait encore ajournée considérablement. D'après ce que vous m'annoncez, je présume que ma lettre vous parviendra à tems ; du reste, s'il en était autrement, je trouverais une ample compensation dans le plaisir de vous revoir plus tôt.

Ainsi que vous l'avez présumé, ma santé depuis votre départ n'a pas cessé de se fortifier de plus en plus. Vous la trouverez maintenant excellente, bien meilleure et beaucoup plus ferme qu'elle n'a jamais été avant ma maladie. Je me suis déjà assez remis au travail pour m'être suffisamment éprouvé sous le rapport cérébral, et je me trouve parfaitement de cette expérience. Vous me reverrez, à votre retour, en pleine activité de travail.

Vos observations sur l'Angleterre m'ont vivement intéressé ; elles s'accordent parfaitement avec ce que mes propres réflexions m'en avaient déjà appris. Je partage, je vous l'avoue, votre prédilection pour le caractère de cette nation, observé dans les individus bien organisés et convenablement élevés. J'aime surtout la réserve et la *positivité* (passez-moi ce néologisme) de leurs esprits supérieurs. Cependant, je crois que vous avez dû trouver l'esprit général de ce peuple bien arriéré sous le rapport théorique, et singulièrement porté à ne tout considérer que sous le point de vue de l'utilité immédiate et grossière. Vous surtout,

qui connaissez l'Allemagne, avez dû être frappé de cette grave imperfection. Il me semble que notre esprit français, dans son état actuel, et considéré chez les hommes supérieurs réunit véritablement les deux grandes qualités opposées de ces deux esprits du Nord, ou, du moins, qu'il est éminemment apte à en réaliser la combinaison.

Ayant beaucoup de choses à vous dire qui me sont personnelles, vous ne trouverez pas mauvais que pour cette fois je me dispense de vous présenter sur l'état de notre pays des observations que votre prochain retour rendrait peu importantes, d'autant plus que je ne pourrais ébaucher que bien imparfaitement dans une lettre ce que j'ai à vous dire à ce sujet.

Je commencerai par vous rapporter un fait, à la fois personnel et d'intérêt public. Je m'étais enfin décidé cet automne, sur les instances de mes amis, et particulièrement les vôtres, si vous vous en souvenez, à tenter enfin de m'introduire dans l'Université, c'est-à-dire à me présenter au concours pour l'agrégation qui a eu lieu au commencement d'octobre. Après avoir rempli les différentes formalités exigées, au moins celles qui m'avaient été indiquées, officiellement, sauf la momerie religieuse, dont on m'avait déclaré, que, cette année, il était possible de se dispenser, j'attendais patiemment le moment du concours. Heureusement, il ne valait pas la peine que je perdisse du tems à m'y préparer. Au moment du concours, je reçois une lettre du conseil d'instruction publique qui m'avertit que le concours m'est interdit, faute par moi de remplir la condition imposée par l'arrêté du 1er décembre 1827. Vous sentez que je tombais des nues, je ne savais de quoi il s'agissait. Cependant je réclame dans ce vague, je demande au ministre Vatisménil une explication et une audience particulière. Elle m'est, il est vrai, accordée immédiatement, mais voici ce que j'y apprens : la belle condition qu'on avait en vue, et dont certes je ne pouvais me douter, c'est que dorénavant « nul ne peut se présenter au concours pour l'agrégation sans avoir été trois ans *maître d'études* dans un collège royal » ! Vous sentez que je n'en ai pas demandé davantage, et que je n'ai pas manifesté la moindre envie de remplir dans l'avenir cette singulière obligation. C'est une mesure léguée par Frayssinous expirant à M. de Vatisménil, qui n'a pas répudié la succession, et qui, à cheval sur l'ordre légal, en poursuit rigoureusement l'exécution, du moins à mon égard. Vainement ai-je essayé de lui en faire sentir l'absurdité, en lui montrant que, recruté dans une telle pépinière, le corps des professeurs offri-

rait dans dix ans une singulière composition. Il m'a répondu, et je vous répète textuellement ces paroles caractéristiques : « Nous ne tenons pas à avoir les premiers sujets dans l'Université ». Bref j'ai été débouté. Vous concevez, vous qui me connaissez, qu'au fond j'en suis fort aise. Je suis charmé, sans que mes amis aient rien à me reprocher du côté de la prudence, de ne pas me trouver étouffé dans cette sotte corporation pourrie, qui ne saurait éviter de tomber lourdement dans quelques années. Je vous conterai l'anecdote avec plus de détails à votre retour, elle vaut la peine d'être connue.

Quelque tems après cet heureux échec, une autre affaire s'est présentée, de nature à introduire enfin, et peut-être prochainement, un changement avantageux dans ma situation. On s'occupe actuellement d'organiser à Paris, en dehors de l'Université, une *Ecole industrielle* pour l'éducation des classes supérieures de l'industrie. Le cours de mathématiques dans cette université libre m'a été proposé et j'ai accepté. Sous le rapport matériel, la place sera avantageuse, si, comme il est probable, l'établissement prospère. En tout cas, j'y trouve, ce qui m'a toujours manqué jusqu'à présent, une base fixe d'existence, obtenue par un moyen satisfaisant. Nous comptons pouvoir ouvrir l'Ecole au 1er janvier, et avec quelques succès. Comme cet établissement répond à un besoin réel et qui commence à être bien senti, je ne doute pas qu'avec de la persévérance nous ne finissions par réussir très passablement. Le gouvernement a accordé sans façon l'autorisation nécessaire, et il a même poussé la courtoisie jusqu'à nous concéder un local provisoire, à la Sorbonne. Les élèves seront externes, mais resteront à travailler dans l'école, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. L'enseignement n'est pas aussi élevé que je l'aurais voulu, même pour un tel établissement ; mais le besoin de ménager les préjugés des parents oblige à se restreindre d'abord dans des limites assez étroites, que j'espère bien reculer successivement en quelques années jusqu'au point convenable. L'idée-mère est bonne et utile, c'est l'essentiel ; les perfectionnements désirables arriveront plus tard.

Enfin, pour terminer le récit sommaire de ce qui me concerne, il me reste à vous apprendre que je suis sur le point de reprendre mon grand cours de philosophie positive. Je vous envoie deux copies du programme général. J'espère que, si je suis obligé de commencer sans vous, j'aurai le plaisir de vous avoir tous les deux après quelques premières séances. Mon cours est tout préparé, mais je ne puis commencer qu'après être parvenu à réunir

le minimum de dix souscripteurs que je me suis fixé pour débuter. J'espère que cette condition sera très incessamment remplie, car elle l'est en grande partie. Quant aux auditeurs bénévoles, ils ne me manqueront pas. Outre Humbold, qui sera probablement de retour un de ces jours, je puis compter sur MM. de Blainville, Fourrier, Poinsot, Arago, etc., qui m'ont promis d'être assidus. Je crois pouvoir commencer le dimanche 21 de ce mois, pour le dernier délai. Malheureusement, plusieurs de mes anciens souscripteurs ne sont pas disponibles, et j'ai été obligé de recomposer l'auditoire presqu'en entier. Montebello, comme vous savez, est aux Etats-Unis; le général Maransin est mort, Carnot va partir pour l'Allemagne, etc.

Je m'apperçois que j'allais terminer ma lettre sans vous dire un seul mot de l'affaire que je poursuivais au moment de votre départ, pour être nommé inspecteur du commerce. Vous avez probablement appris par la voie des journaux que cette institution n'a point été fondée, la chambre ayant refusé de consentir l'allocation demandée à cet effet. Ainsi, mes espérances ont été déçues. C'est grand dommage, car j'étais presque certain du succès, le ministre m'ayant formellement promis une des places projettées. J'avais présenté pour cela une pétition apostillée de la manière la plus positive et la plus péremptoire par nombre de signatures importantes, comme Ternaux, de la Borde, Thénard, Arago, Ch. Dupin, Fourier, Chaptal, Poinsot, etc. Il est probable néanmoins qu'à la prochaine session la Chambre prendra une décision plus favorable ; c'est, du moins, ce qu'on pense généralement au ministère du commerce et en dehors. Si cela est, mes espérances ne seraient donc qu'ajournées. J'aurai à voir, le cas échéant, s'il me convient encore de prendre ce parti.

Pour ne pas vous sevrer entièrement de nouvelles générales, je vous annoncerai, ce que vous savez peut-être déjà par Rodrigues, que le *Producteur* va reparaître au 1er janvier. Heureusement, ces messieurs ne m'ont pas appelé à leurs conciliabules, de sorte que je puis m'abstenir de toute participation directe ou indirecte, et que je conserve à leur égard une entière indépendance et tout mon franc-parler. J'en suis fort aise, car ils ne vont pas tarder à s'éteindre dans le ridicule et la déconsidération publique. Imaginez-vous que leurs têtes se sont peu à peu exaltées à ce point qu'il ne s'agit de rien moins que d'une véritable *religion* nouvelle, d'une sorte d'incarnation de la divinité en Saint-Simon, etc. Enfin, il ne reste plus qu'à dire la nouvelle messe, et cela ne tardera pas, au train que prennent les choses.

C'est là l'objet essentiel et même exclusif de leurs travaux actuels, et le but du nouveau *Producteur*. Voilà où les conduit le sentimentalisme. Vous pouvez juger par là du ravage que font les spéculations générales dans des cerveaux qui ne sont pas assez énergiques pour supporter un tel régime.

Adieu, mon cher ami, je suis obligé de couper court, sans quoi je n'en finirais pas. Je ne vous dis rien de particulier à votre frère, car je le prie de regarder cette lettre comme commune à tous deux. Ma femme me charge de présenter ses amitiés à l'un et à l'autre. — Adieu.

Votre ami, AUGUSTE COMTE.

Je vous adresse aussi les deux articles que j'ai fait dans le *Journal de Paris* sur le nouvel ouvrage de Broussais qui tue ici le psychologisme.

COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE EN 72 SÉANCES

du 1er décembre 1828 au 1er août 1829.

Préliminaires généraux	2 séances	1° Exposition du but de ce cours. 2° Exposition du plan.

Science de corps bruts :

Mathématiques	15 séances	Calcul	6
		Géométrie	5
		Mécanique	4
Astronomie	8 —		
Physique	9 —		
Chimie	8 —		

Science des corps organisés :

Physiologie	12 séances	Végétale	3
		Animale	5
		Intellectuelle	4
Physique sociale	18 —	Introduction	3
		Méthode	4
		Science	8
		Résumé général	3

Au dos, de la main de M. G. d'Eichthal : Paris, 9 décembre 1828. Sa position personnelle. La société saint-simonienne.

33° G. D'EICHTHAL A COMTE.

Il lui demande une chaire à l'Ecole industrielle.

18 décembre 1828.

Mon cher ami,

J'ai reçu aujourd'hui avec bien du plaisir votre lettre du 9 courant. J'ai été charmé d'apprendre que votre santé est si bien rétablie ; et surtout que vous êtes enfin casé. Nulle chaire ne vous convient mieux qu'une chaire de mathématique.

Je ne vous aurais pas répondu avant mon départ qui aura lieu dans huit jours au plus tard si ce n'était pour une affaire particulière : désirerais excessivement avoir moi-même une place de professeur dans votre école industrielle, soit d'histoire, soit d'économie politique. J'aurais besoin sans doute de quelque préparation pour la remplir, mais j'y arriverais promptement. V*oici mes instructions.*

Si vous croyez qu'il faille se dépêcher, vous pouvez au reçu de la présente parler de moi aux directeurs, *soit en me nommant, soit en ne me nommant pas; sans prendre toutefois aucun engagement formel*, parce que j'aime à voir par moi-même ce qu'il en est ; *mais tâchez qu'on attende huit jours jusqu'à mon arrivée.* Si vous croyez *qu'il est trop tard*, ou bien *que rien ne presse*, attendez vous-même mon arrivée... J'en aurai long à vous raconter à mon retour.

Votre ami, G. D'EICHTHAL.

Je ne doute pas que je pourrais être utile à l'école de toutes manières.

34° G. D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE.

Son retour sur le continent est retardé.

20 décembre 1828.

Mon cher Monsieur Comte,

J'ai été obligé de retarder mon départ jusqu'au 26 de sorte que je ne serai que le 29 à Paris. Il peut être bon que vous en soyez prévenu. Je désire beaucoup pouvoir obtenir ce dont je vous ai parlé, surtout une chaire d'histoire. Au reste que cela réussisse ou non cette fois, si comme j'espère le temps viendra où l'on pourra être professeur sans avoir été trois ans maître d'études, j'espère trouver quelque occasion de me caser.

Votre ami. G. D'EICHTHAL.

35° G. d'Eichthal a Auguste Comte.

Il donne les raisons qui lui font croire à une mystification relativement à la création d'une école professionnelle.

Mon cher Monsieur Comte,

Après vous avoir quitté j'ai recontré chez un ami M. de Bussy, qui m'a confirmé dans l'opinion que je m'étais formé de M. de Sainte-Preuve, et m'a donné différents détails en suite desquels je lui ai adressé la lettre suivante; je n'ai pas le temps de vous en dire plus long pour le moment.

Monsieur,

Peu d'instants après vous avoir quitté, le hasard m'a fait rencontrer chez un ami commun un de vos collaborateurs, M. de Bussy. La conversation s'est engagée sur l'établissement que nous désirons former, et je n'ai pas tardé à reconnaître que M. Bussy partageait ma manière de voir sur le danger de commencer cet établissement et de l'annoncer au public, avant de connaître parfaitement les bases sur lesquelles sont fondées nos espérances de réussite. M. Bussy désire comme moi, Monsieur, qu'avant l'émission du prospectus il y ait une assemblée générale des professeurs dans laquelle on leur fera connaître les préparatifs qui ont déjà eu lieu pour la tenue de leurs cours respectifs, la nature de la concession que la ville nous a faite au cloître Saint-Merry, les ressources pécuniaires disponibles pour les besoins éventuels de l'établissement; enfin les différentes personnes qui s'intéressent à la réussite et sur l'appui desquelles nous aurions droit de compter. Ce n'est qu'après avoir reçu les communications précédentes, et avoir arrêté les règlements généraux de l'établissement qu'il nous sera possible de vous donner un engagement définitif, et de consentir à l'insertion de nos noms dans le prospectus à publier.

J'espère, Monsieur, que vous attribuerez la détermination que nous avons prise à son véritable motif, c'est-à-dire au désir de prévenir les conséquences fâcheuses que pourraient entraîner après soi des démarches trop précipitées. Nous sommes d'ailleurs tout disposés, lorsque les points en question auront été réglés, à vous seconder de tout notre pouvoir dans l'honorable carrière dans laquelle vous êtes entré... etc.

Je [pense], mon cher Monsieur Comte, que sans les précau-

tions ci-dessus indiquées, nous finirions par être mystifiés..... Binet s'est déjà brouillé avec ses premiers collaborateurs, Dumas, Olivier, etc.

Votre ami,
Gustave D'EICHTHAL.

36° G. D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE.

Il s'excuse de n'avoir pu venir au cours le jour dit. Il est très occupé à un travail sur l'Angleterre.

Mon cher Monsieur Comte,

J'ai de nouveau été empêché de venir à votre cours aujourd'hui. Je me rattraperai mercredi prochain. Je me suis mis sur les bras un malheureux travail sur l'Angleterre, qui m'ennuie bien. Il faut cependant que j'en sorte. Je comptais voir aujourd'hui chez vous M. Marjorin; en ayant été empêché je vous prie de lui faire parvenir l'incluse.

Votre ami,
G. D'EICHTHAL.

1er février 1829.

37° AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL. (1)

Il envoie une carte d'entrée pour son cours. — Il juge sévèrement les nouveaux coreligionnaires (saint-simoniens) de G. d'Eichthal.

7 décembre 1829.

COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE.

Je vous envoie, mon cher ami, une carte d'entrée pour l'ouverture de mon cours, qui aura lieu après demain soir mercredi 9 décembre, à 7 h. 1/2. Les séances auront lieu régulièrement tous les mercredis à l'heure indiquée, et tous les samedis soir, à 9 heures. Depuis le changement de direction, que votre esprit vient de subir, je vous avoue que je ne compte plus sur vous en aucune manière. Vous voilà placé à un point de sublimité qui doit vous amener même involontairement à prendre en pitié nos

(1) Copié sur l'original. — M. d'Eichthal en avait d'ailleurs pris copie.

malheureuses recherches positives, dont vous n'avez plus maintenant aucun besoin, et qui troubleraient au contraire vos travaux théologiques. Je serais d'ailleurs fâché que, par votre présence à mon cours, vous fussiez, pour vos nouveaux co-religionnaires, un déplorable sujet de scandale. Quoi qu'il en soit, je persisterai à vous envoyer des cartes d'entrée, dont, si vos occupations le comportent, votre frère pourra peut-être tirer plus d'utilité.

Je joins ici, pour chacun de vous deux, un exemplaire du tableau général de mon cours, que je viens de faire lithographier. Comme je m'occupe beaucoup en ce moment de déterminer la publication de mon cours, je vous serai obligé si vous le communiquez, par occasion, à quelques personnes susceptibles de l'entendre et de s'y intéresser, car il m'importe de faire prononcer à ce sujet l'opinion des hommes compétents, qui peut seule déterminer en faveur d'un homme aussi inconnu et aussi peu remuant que moi quelque maison de librairie convenable. Vous voyez quelle est mon intention à cet égard, et par conséquent je ne crois pas avoir besoin de vous dire que ce tableau n'est pas destiné à être colporté dans la coterie à laquelle vous venez de vous agréger. — Adieu.

Votre ami,
Auguste Comte.

Ce lundi soir, 7 décembre, 7 heures.

Je vous serai obligé si vous pouvez me donner exactement l'adresse de M. Bucholz, à Berlin, au cas que vous le croyez encore vivant.

38° G. d'Eichthal a Auguste Comte.

En réponse à la lettre précédente il défend ses amis et prétend justifier son changement d'opinion.

Paris, 8 décembre 1829.

Mon cher ami,

Je reçois à l'instant même votre lettre en date d'hier, par laquelle vous m'envoyez une carte et deux programmes de votre cours, dont je vous remercie sincèrement. Vous me faites en même temps sur la nouvelle direction dans laquelle je suis entré quelques observations auxquelles je désire répondre immédiatement.

Vous me dites : « Depuis le changement de direction que votre esprit vient de subir, je vous avoue que je ne compte plus sur vous en *aucune manière*. Vous voilà placé à un point de vue de sublimité qui doit vous amener même involontairement à prendre en pitié nos malheureuses recherches positives, dont *vous n'avez plus maintenant aucun besoin*, et qui troubleraient au contraire vos travaux théologiques. Je serais d'ailleurs fâché que par votre présence à mon cours vous fussiez pour vos nouveaux co-religionnaires un déplorable sujet de scandale. »

Vous avez tort, mon ami, de parler de mes nouveaux co-religionnaires sous le rapport de leurs *sentiments* et de leurs *doctrines*, sans vous être préalablement occupé de connaître suffisamment ni les uns ni les autres.

Quant à leurs *sentiments*, vous avez grand tort de croire que ma présence à votre cours leur fût un sujet de scandale. Loin de là j'ai vu ceux qui étaient les plus capables de vous juger engager les autres, m'engager moi-même à suivre votre cours, parce qu'ils en apprécient parfaitemnt la valeur sous le rapport *scientifique*. Et si beaucoup ne suivent pas ce conseil, c'est que leurs occupations ou leurs moyens pécuniaires ne le leur permettent pas.

Quant à leurs *doctrines*, vous avez tort de croire que, du point de sublimité ou ils sont placés, ils *prennent en pitié vos malheureuses recherches positives et croient n'en avoir plus besoin*. Ils attachent au contraire une grande importance a l'emploi de la méthode positive dans les sciences, et ils en font eux-mêmes continuellement usage dans leurs travaux sur le passé de l'humanité, et dans la détermination de son avenir. En un mot, le reproche qu'ils vous font n'est pas d'avoir dévié, mais de n'être pas allé assez loin. Pour vous bien fixer sur le point où nous nous séparons, je vais vous faire quelques observations sur votre loi fondamentale du développement de l'esprit humain ; c'est-à-dire son passage par trois états que vous appelez *théologique*, *métaphysique* et *positif :* j'admets parfaitement l'existence de ces trois grandes phases de l'esprit humain, dans toutes les branches de ses investigations. Je crois seulement que vous n'avez pas bien saisi leurs vrais caractères ; et que par suite vous les avez mal *dénommés*.

Vous appelez la première époque théologique ; et c'est précisément celle où la notion de Dieu est *la moins* développée. Cette époque, je l'appellerai plutôt *matérialiste ;* parce qu'alors on explique tous les phénomènes, même spirituels, par l'interven-

tion d'agents *matériels*. Prenez la physiologie pour exemple. On s'imagine alors que toutes les maladies proviennent de la présence dans l'intérieur du corps de quelque objet matériel, d'une pierre ou d'un morceau de bois, que le jongleur medium a toujours bien soin de retirer de sa bouche après avoir fait une incision et sucé la plaie; ou bien c'est un animal, un sorcier dont le pouvoir cause la maladie ou la mort de l'individu.

La seconde époque est celle du *spiritualisme, des êtres de raison*, du *nominalisme*, du *métaphysicisme*. Dans la physiologie, cette époque commence à Hippocrate. C'est le règne des entités; de l'âme, de l'archée, des *vertus*, des forces; c'est la fièvre qui fait bouillonner le sang, c'est la *mort* qui fait mourir, la vertu dormitive qui fait dormir, etc. Enfin la troisième époque est l'époque positive, *unitaire* qui réunit en un le *matérialisme* et le *spiritualisme*, en faisant voir que matière et esprit ne sont pas deux *éléments distincts*, mais seulement deux *abstractions*, deux *faces* différentes sous lesquelles l'*Etre* se manifeste à nous. Les progrès de l'observation ont fait voir que tous les phénomènes qui avaient paru isolés, détachés au premier abord, ne forment qu'une chaîne continue, ne sont que le prolongement, pour ainsi dire, les uns des autres; et qu'il n'y a plus besoin pour les lier de l'intervention d'agents *matériels* ou spirituels. Cette époque pour la physiologie a commencé à la fin du siècle dernier. Un *nom* n'est plus que le signe et n'indique *plus la cause* d'un phénomène.

Maintenant,, mon cher ami, j'arrive à ce qui me paraît être un point tout-à-fait essentiel à examiner entre nous.

La loi précédente me rend très bien compte des trois natures de conceptions par lesquelles l'homme s'est expliqué les phénomènes de la vie; d'abord sous une forme *matérielle*, puis sous une forme *spirituelle*, enfin sous une forme *positive*. Mais sous ces différentes formes, il y a eu cependant une chose qui n'a jamais varié; c'est l'*hypothèse de la* VIE; que l'homme a toujours supposé exister dans les êtres matériellement semblables à lui, qu'il regarde comme ayant une existence parfaitement analogue à la sienne.

Je dis l'*hypothèse* de la vie: car il est évident que lorsque nous parlons de la *vie*, comme existant sous ce petit groupe de phénomènes matériels dont nous nous composons vous et moi, et autres humains, c'est toujours une pure *hypothèse*, une simple conjecture, une *induction à priori* que nous faisons, et qui n'a rien de commun avec ce que nous révèlent nos sens.

Or, cette hypothèse, que les hommes ont toujours faite quant à ces petites individualités, d'apparence matérielle, qu'ils appellent leurs *semblables*, ils l'ont toujours faite ausssi quant à cette grande individualité qu'ils appellent l'Univers. A l'époque *métaphysique*, *spiritualiste*, *chrétienne*, dont nous sortons, ils ont, il est vrai, conçu cette vie spirituelle d'après la formule de l'époque, de même que le corps était animé, commandé par l'âme, de même l'Univers *matériel* fut animé, gouverné par un *esprit invisible*, intangible, etc.

L'influence de la philosophie positive doit être de changer nos conceptions relativement à la *vie universelle*, tout comme elle les a changées relativement à la vie de l'individu; là aussi elle doit faire disparaître la scission d'*esprit* et de *matière*, et nous faire voir dans l'UNIVERS l'*apparence* sensible de Dieu, comme le CORPS est l'*apparence sensible* de l'homme. Mais l'hypothèse elle-même de la *vie universelle*, la philosophie positive ne doit pas plus l'ébranler qu'elle n'ébranle l'hypothèse de la *vie individuelle*.

Vous-même vous avez dit dans votre cours de l'année dernière, et vous direz encore probablement cette année, que les phénomènes astronomiques peuvent être considérés comme les effets d'une espèce de *vie universelle*. Or, si vous parlez de vie, ce ne peut être que d'une vie analogue à la nôtre, *morale* et *intellectuelle* aussi bien que *matérielle*. Et comme l'action de l'Univers est évidemment supérieure à la nôtre, dans le rapport du fini à l'infini, il faut bien dire que cet être immense, qui nous enserre et nous embrasse, alimente notre vie, est infiniment *moral* et *intellectuel* tout comme infiniment fort.

Si vous me dites que l'homme cessera de faire cette hypothèse d'une *vie universelle divine* qu'il a toujours faite jusqu'ici, il faudra me fournir les raisons sur lesquelles vous vous basez. J'avoue que je ne vois pas quelles elles pourraient être; et même s'il fallait admettre que nous marchons à ce résultat, certainement nous serions à plaindre, car nous serions privés de la source la plus élevée de douces émotions.

Voulez-vous voir exactement quelle est la différence entre un *athée* et un homme qui *croit* à cette vie divine de l'Univers? La voici. Le premier est comme un de ces enfants malheureusement nés et profondément égoïstes qui attend tous les jours à heure fixe son déjeuner e son dîner; et s'occupe de calculer exclusivement le temps du retour périodique de ces deux évènements, en partant de l'hypothèse de la constance des phénomènes; de

l'autre est un enfant, d'un bon naturel, qui sait tout aussi bien que l'autre calculer le *retour* périodique du déjeuner et du dîner, mais qui en outre fait l'*hypothèse* que l'individu qui lui apporte ce déjeuner et ce dîner est un être aimant, analogue à lui-même, un être *aimant* qui l'aime en conséquence.

J'espère, mon cher ami, que la philosophie positive ne se montrera pas plus dédaigneuse que la théologie et que vous me répondrez catégoriquement sur cette question : en quoi la philosophie positive s'oppose-t-elle à l'hypothèse que l'Etre infini qui nous enserre est infiniment *moral*, *intellectuel* aussi bien qu'infiniment fort?

Lettre d'envoi (enveloppe) de la précédente lettre :

Je vous envoie *incontinent* ce petit factum, mon cher ami, en recommandant beaucoup à votre méditation la question qui en forme la conclusion. Je suis curieux, je vous l'avoue, de voir comment vous la résoudrez, et il en sera de même de votre réponse (1).

Tout à vous.
G. D'EICHTHAL.

39° AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL.

Il juge sévèrement le changement d'opinion chez G. d'Eichthal, les doctrines et les hommes du saint-simonisme.

Paris, ce vendredi soir 11 décembre 1829.

J'aurais répondu plus tôt, mon cher ami, malgré mes occupations à votre dernière lettre, si je n'avais espéré, d'après ce que vous m'annoncez, vous voir avant hier soir à l'ouverture de mon cours. Mon intention était, en ce cas, vu le peu de tems disponible qui me reste, de répondre verbalement à vos différentes demandes, ce qui eût d'ailleurs été bien plus simple et plus décisif. Mais ne vous ayant pas vu, et d'après cela, ne comptant pas sur vous pour demain, je prends le parti de consacrer un instant ce soir à la

(1) La lettre du 8 décembre a été copiée sur une copie faite par l'auteur au moyen d'un procédé mécanique, ou plutôt la lettre originale qui se trouve aux archives a été écrite de la façon suivante : l'auteur a écrit avec un crayon sur du papier fin (qu'il a conservé) et interposant une feuille d'un papier spécial placé sur la feuille destinée à Comte la reproduction s'est faite.

réponse que vous me demandez. Je dois vous dire avant tout, de peur de l'oublier, qu'il ne me reste plus de carte d'entrée disponible pour la séance de demain, n'en ayant eu qu'un fort petit nombre ; mais si par hasard vous désiriez assister à cette séance, et généralement à une quelconque des suivantes, vous n'avez qu'à vous rendre dans mon cabinet (situé à l'entresol), un instant avant la séance, et alors en montant avec moi vous serez dispensé d'avoir une carte, si je n'avais pu vous en envoyer. Je vous rappelle, en cas qu'il vous convienne quelque jour d'user de cette faculté, que la séance de mercredi est à 7 h. 1|2 du soir, et celle du samedi à 8 h. 1|2. Je passe à l'objet de votre lettre.

En la lisant, j'ai un peu regretté d'avoir employé dans mon billet précédent un certain ton de plaisanterie, que je croyais à propos, car je ne pensais pas que vous fussiez aussi sérieusement enfoncé que je vous vois l'être maintenant dans la théologie de M. Enfantin ou de M. Basard. Je vous avoue que cette lettre a fait sur moi une impression pénible, et qu'il faut toute l'amitié réelle que j'ai pour vous, pour me décider à vous répondre sur une argumentation *aussi faible et aussi triviale*. La première réflexion que cette lecture a fait naitre dans mon esprit a été de comparer involontairement cette petite thèse de *séminariste* au premier travail que vous avez fait, à votre étude sur le pouvoir spirituel, qui annonçait si clairement le germe d'un vrai talent. Vous voyez que je vous parle avec toute franchise, et quand je dis *séminariste*, c'est du séminariste bien novice encore que j'entends parler, car, à vous dire le vrai, il n'est pas de simple prêtre habitué de paroisse, duquel je ne fusse certain d'entendre dire sur le même sujet et dans la même direction des choses réellement bien plus fortes que tout le *radotage vulgaire* que vous *ont inspiré vos prétendus maîtres actuels*. Je puis vous garantir que, quand même vous m'y auriez autorisé, je me garderais bien de communiquer votre dernier *factum* à M. de Blainville, ainsi que je le fis dans le tems de votre premier travail; il vous regarderait comme perdu. Je vous invite, mon cher ami, à faire vous-même *in petto* cet intime rapprochement, et il sera peut-être de nature à vous éclairer, car je ne vous regarde pas encore comme assez irrévocablement empêtré dans votre coterie pour ne pouvoir pas absolument vous en dégager. Du moins je ne dois pas renoncer à cet espoir qu'à la dernière extrémité, car il serait trop pénible, même amitié à part, de voir une capacité aussi réelle que la vôtre annulée de fait pour la société, et consumée à servir les passions et les projets ridicules de cinq ou six

personnes qui vous sont inférieures sous tous les rapports les plus essentiels.

Il faut que ces messieurs se soient singulièrement emparés de votre esprit pour que vous commenciez par me faire, à moi, le reproche de les juger sans les connaître. Comment avez-vous pu écrire cela, quand vous savez fort bien que je les ai vu naître, si je ne les ai pas formés (ce dont je serais du reste fort loin de me glorifier). Quoique vous ne connaissiez pas bien exactement tout ce qui s'est passé entre nous, vous en savez pourtant assez pour être convaincu, si vous preniez la peine d'y réfléchir librement, que les prétendues pensées de ces Messieurs ne sont autre chose qu'une dérivation, ou plutôt, une mauvaise transformation des conceptions que j'ai présentées et qu'ils ont gâtées en y mêlant des conceptions hétérogènes dues à M. de Saint-Simon, le tout élaboré ensuite par des esprits incapables de saisir et de suivre convenablement des idées générales, et surtout fort mal préparés à des travaux dont ils sont loin de soupçonner même les véritables conditions préliminaires. Soyez certain, mon cher ami, que, malgré que j'aie fort à me plaindre des procédés de cette coterie à mon égard, toutes ses démarches ayant tendu soit à me dénigrer, soit à m'effacer, je vous en parle néanmoins sans aucune animosité, et c'est la seule doctrine que je juge. Le retour à la théologie, de la part de gens qui en étaient tout à fait sortis, est pour moi aujourd'hui un signe irrécusable de médiocrité intellectuelle et peut-être même du défaut de *véritable énergie morale*. Je vous avoue que, dans ce genre, les La Mennais et les Cousin même me conviennent infiniment mieux, non seulement je les trouve bien plus forts et plus conséquents, mais surtout je suis plus porté à croire à la force et même à la candeur de leur caractère. Je n'aime pas les palinodies en aucun genre, et encore moins quand il s'agit de rétrogradation.

Je vois par votre lettre que ces petits Messieurs commencent à pratiquer assez bien leur métier de dévots, sous le rapport de la sincérité des protestations. Je ne puis attribuer qu'à l'amitié bien connue que vous avez pour moi toutes les gracieusetés qu'ils ont cru politiquement devoir vous dire à mon égard, au sujet de mon cours et de tous mes travaux. Quand même je n'aurais pas par devers moi les preuves formelles de la fausseté de ces jésuitiques protestations (auxquelles d'ailleurs je ne me suis jamais laissé prendre), par plusieurs faits relatifs entr'autres à mon cours de l'an dernier, il me suffirait de considérer l'opposition radicale de leur direction spirituelle avec la mienne pour être certain que

tout cela ne peut être sincère. Je croirais beaucoup plus aisément aux vifs souhaits de M. de La Mennais en faveur du succès de mes idées. Quant à ces Messieurs, il est certain, en fait, que leur triomphe et le mien étant absolument incompatibles, ils ne sauraient vouloir *sincèrement* le succès de mes travaux ; et je suis de même à leur égard, mais seulement je le déclare franchement, et j'y mets du reste bien moins d'importance, convaincu, comme je le suis, que cette théophilanthropie réchauffée ne peut avoir tout au plus aujourd'hui qu'un succès éphémère, que je suis assez jeune pour voir s'éteindre complètement sous les coups du ridicule universel, et le tout même sans que j'aie besoin de m'en mêler en aucune façon. Je suis surpris que la doucereuse hypocrisie de ces Messieurs vous en impose sous le rapport de leurs véritables dispositions envers moi.

Vous me déclarez aussi, mon cher ami, qu'ils veulent bien me faire la grâce de reconnaître que je n'ai point dévié ! C'est une concession singulière, en vérité, et sans doute assez impertinente quand elle est appliquée par des dévots de si fraîche date à un homme qui a constamment marché dans une direction claire et invariable, non seulement depuis qu'il écrit (ce qui est d'ailleurs déjà assez ancien), mais depuis qu'il pense distinctement, depuis même qu'il se connait. Je m'étonne que vous n'ayez pas été choqué d'une telle effronterie, car enfin, si je n'ai pas dévié, ils en conviennent, ce sont donc eux qui ont dévié, puisqu'il est fort évident, quoi qu'ils en puissent dire, que nous sommes maintenant en opposition absolue, tandis que, lorsqu'ils étaient à la quête de mes idées, ils marchaient de conserve avec moi. J'aime beaucoup aussi le reproche additionnel de n'avoir pas été assez loin. Vous conviendrez que cela passe permission. Car, enfin, mettant de côté toute comparaison de capacité individuelle, il est de fait certain que j'avais consacré mon activité à la culture des idées générales, huit ou dix ans au moins avant qu'il leur prît fantaisie de suivre ma piste.

Il serait donc bien singulier qu'avec une telle avance je me fusse laissé dépasser par eux. Cela supposerait sans doute en moi une infériorité intellectuelle singulièrement prononcée. J'avoue qu'un tel jugement est d'une rare impudence, prononcé à mon égard, par des gens qui ont sans doute de l'esprit et une certaine instruction, mais dont aucun n'a jamais fait preuve d'ailleurs de capacité réelle, qui sont presque étrangers aux connaissances les plus difficiles et les plus importantes, et dont, pour tout dire en un mot, le principal coryphée était généralement regardé à l'Ecole Polytechnique par tous ses camarades comme l'un des

élèves les plus médiocres. Du reste, l'opinion de cette coterie m'est fort indifférente, et ne saurait jamais m'entraver beaucoup dans ma carrière, quelque petits biais qu'ils puissent prendre pour me nuire. Celui qui ne craint pas de heurter de front le parti de La Mennais et le parti Cousin, soutenus l'un et l'autre par la protection plus ou moins expresse du pouvoir et les habitudes encore dominantes, ne peut pas se soucier beaucoup de l'envie ou de la colère du ridicule parti Enfantin-Bazard.

Je vois, mon cher ami, qu'il me reste à peine assez de papier pour vous dire un mot sur ce que vous regardez comme l'objet principal de votre lettre, votre petite argumentation théologique. Je vous avoue qu'il répugne à un esprit comme l'est maintenant le mien de revenir à l'a, b, c, de la philosophie positive. Je me bornerai donc à vous présenter une simple observation philosophique, au lieu d'une contre-argumentation, sauf à revenir plus tard sur ce sujet, par complaisance pour vous, si l'occasion s'en présente. Je vous dirai seulement que lorqu'un esprit, déjà parvenu à l'état positif, retombe en enfance et revient, par une véritable indisposition mentale, à l'état théologique, ce n'est pas de prime-abord et de plein saut qu'il se rembourbe dans toutes les sottises théologiques vulgaires. Il se tient ordinairement, pendant un certain tems, dans un panthéisme vague que je vois indiqué dans votre lettre, et qui se rencontre constamment dans tous les cas pareils. Mais si la maladie persiste, cet état ne saurait se prolonger, et l'esprit retombe involontairement dans la théologie ordinaire, la seule solide et conséquente parce qu'elle est construite par des esprits d'une toute autre trempe que les Bazard et compagnie, ou les La Réveillère-Lépeaux, leurs prédécesseurs. Je suis donc convaincu ou que l'excellence de votre organisation cérébrale l'emportant sur l'influence délétère de votre coterie, vous reviendrez à l'état positif (ce que je me plais à espérer pour un ou deux ans d'ici au plus tard), ou que vous retournerez entièrement dans le catholicisme régulier très prochainement. Dans l'un et l'autre cas, la discussion sera plus nette. Je vous écris tout ceci *currente calamo* en moins d'une heure, me confiant en votre promesse que cette lettre sera lue par vous seul. Quoique je sois tout prêt à avouer hautement tout ce qu'elle contient, je voudrais alors l'exprimer avec plus de soin et de mesure. Adieu,

Votre ami, AUGUSTE COMTE.

Au dos de la main de M. G. d'Eichthal : Paris, 11 décembre 1829, sur mon entrée dans la société saint-simonienne.

40° G. D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE

Brouillon non achevé et non signé, écrit dans le but de répondre à la lettre de Comte du 7 décembre « sur la nature de Dieu ».

Monsieur,

C'est à tort que vous me reprochez de n'avoir point assisté à votre séance d'ouverture, j'y étais ! ! !

Avant la séance on m'a dit que l'on ne pouvait pas vous voir ; et après la séance j'ai cru vous faire plaisir en vous laissant avec vous-même (1).

Mais laissons ce sujet, et venons à votre lettre.

Elle est écrite d'un style auquel je ne suis guère accoutumé. A quoi bon ce torrent d'injures ; ces mots de *coterie*, d'*hypocrisie jésuitique*, d'*impertinence*, de rare *impudence*, d'effronterie et autres pareils ?

Vous n'êtes point dévot, et vous vous emportez !

Le géomètre n'aurait-il point droit de demander à M. Comte : « Qu'est-ce que cela prouve ». Mais vous donnez vous-même le secret de toute cette mauvaise humeur. Vous avez, dites-vous, vu naître ces Messieurs ; si même vous ne les avez pas *formés !* leurs pensées ne sont qu'une *dérivation*, ou plutôt une mauvaise transformation des vôtres, et ils ont voulu vous EFFACER ! ! ! Voyez donc quel crime : Ces Messieurs ont osé croire qu'il y avait quelqu'autre chose que vous dans le monde ; ils ont osé croire que, pour le bien de ce quelque chose, il ne fallait pas considérer le point de vue où Saint-Simon vous avait conduit, comme la dernière borne de l'esprit humain. Ils ont aspiré, ils ont réussi à pousser plus loin ; voilà ce qui est à vos yeux un crime de lèse-Divinité.

Si vous étiez religieux, Monsieur, si vous sentiez, si vous aimiez les liens qui vous unissent à cette société et à cet Univers dans le sein desquels vous vivez, loin de vous affliger de ce progrès de vos anciens disciples, vous seriez fier de leur gloire qui rejaillirait sur vous, vous jouiriez de l'accroissement de bonheur qui doit en résulter pour l'Humanité. Ou plutôt si vous aviez

(1) Comte avait véritablement divagué pendant cette leçon tenue dans une salle du Palais-Royal. Il avait fallu que l'huissier vînt trois fois l'avertir que le temps de la leçon était passé, qu'un autre professeur attendait la place. (*Note de M. G. d'Eichthal.*

jamais connu ces grandes et douces sympathies, elles auraient fécondé votre talent, elles auraient été pour vous la source inépuisable de hautes inspirations.

Mais vous parler de *sentiment,* c'est parler à un aveugle des couleurs ; à vos yeux, la *Poésie* n'est bonne que pour les enfants et les *petits esprits* ; un homme sensé ne saurait y prendre plaisir, la vie doit se passer à observer les *lois effectives de phénomènes,* du reste nous devons soigneusement fermer notre cœur à ces douces affections, qui nous font trouver le bonheur dans nos rapports avec l'Univers et avec nos semblables. Il faut nous renfermer dans cette *énergie morale* dont vous nous parlez, c'est-à-dire dans cet effroyable *individualisme,* qui nous présente à nous-même, comme en état de guerre ouverte contre le monde entier, et devant incessamment lutter avec le secours de nos seules forces pour n'être point écrasés.

« L'Athée, dit Mme Roland, n'est point, à mes yeux, un esprit faux, mais il lui manque un sens, et mon âme ne se fond point avec la sienne. » On peut avec justice vous appliquer ces paroles. Vous n'êtes point un esprit faux, ou pour mieux dire vous raisonnez juste, pour les choses que vous sentez, c'est-à-dire en matière de science. Vous avez bien développé cette idée de Saint-Simon, que la politique devait devenir une science positive, c. a. d. que l'histoire passée et future de l'Humanité devait être considérée comme une suite de phénomènes intimement liés entre eux, ou plutôt comme un seul et même phénomène incessamment continué, dont le développement pouvait être déterminé avec certitude, et n'était jamais dérangé par aucune intervention surnaturelle. Jusque-là tout est bien, et Saint-Simon ni ses disciples n'ont jamais prétendu nier ce résultat. Mais à côté de cette vérité scientifique que vous *sentez*, il y a une vérité morale que vous ne *sentez pas*, c'est que, à l'aspect du développement régulier et continu des phénomènes universels qui nous entourent, l'homme vraiment digne de ce nom, l'homme humainement organisé, l'homme sympathique enfin, est invinciblement conduit à supposer que ces apparences matérielles ne sont que la manifestation d'un *être* infini analogue à lui-même, tout comme il fait cette hypothèse, à l'aspect de ces groupes de phénomènes matériels qu'on appelle des corps *humains.*

Ceci me conduit à vous parler de la réponse que vous faites dans votre lettre à ce que vous appelez ma petite argumentation théologique... Vous me dites que c'est un thème de séminariste ; et même de séminariste des plus novices ; qu'il n'est pas de

simple prêtre habitué de Paroisse à qui vous ne fussiez certain d'entendre dire bien des choses plus fortes que ce *radotage vulgaire*; vous me dites enfin qu'il répugne à un esprit lancé comme le vôtre de revenir à l'a, b, c, d, de la philosophie positive, et en conséquence vous m'annoncez que vous attendez pour me répondre que je sois devenu athée ou catholique.

Non terminé. — Au dos est écrit de la main de G. d'Eichthal.

« 8 *décembre* 1829. — « *Lettre à Auguste Comte sur la nature de Dieu non terminée.* » — *Et à la suite au crayon :* « *Date fautive. Il y a une autre lettre de la même date.* » *(Vraisemblablement celle qui porte le n° 36.)*

41° AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL.

Il le remercie de l'envoi de son ouvrage « les Deux Mondes ».

23 otobre 1836.

Je suis extrêmement sensible au témoignage de bon souvenir que M. Gustave d'Eichthal vient de me donner par l'envoi de ses *Deux Mondes*. Quoique mes occupations ne m'aient point encore permis de lire cet ouvrage, je m'empresserai de le faire, non seulement avec le profond intérêt que l'auteur n'a pas cessé de m'inspirer, mais aussi avec la ferme espérance d'y recueillir d'utiles lumières, résultat de son séjour dans l'Europe orientale.

Son dévoué serviteur,

AUGUSTE COMTE.

Dimanche matin, 23 octobre 1836.

42° G. D'EICHTHAL A AUGUSTE COMTE.

Il remercie Comte de son accusé de réception et dit que « son ouvrage est un retour à ses pères ».

Vienne, 25 novembre 1836.

Mon cher Monsieur Comte,

Je viens de recevoir votre lettre du 23 octobre, et je ne veux pas tarder à vous exprimer le plaisir qu'elle m'a causé. L'ouvrage que je vous ai envoyé, a été un *retour à mes Pères*; ai-je pu l'écrire sans penser à vous?

J'espère que vous trouverez dans ma description du grand *Couple* humanitaire le souvenir de nos études de *Statique*.

A vous de cœur.

G. D'EICHTHAL.

43° D'EICHTHAL A COMTE.

Envoi d'un exemplaire de ses « lettres sur la race blanche et la race nègre ». — Il a acheté le IV[e] volume de la philosophie positive présenté à l'Académie le même jour que son travail..

Je vous envoie, mon cher Monsieur Comte, un exemplaire des *lettres sur la race blanche et la race nègre*, que je viens d'extraire d'une correspondance intime avec un jeune mulâtre de mes amis, et que je vous prie d'accepter comme le témoignage de gratitude d'un ancien disciple.

Par une coïncidence singulière, ces lettres ont été présentées à l'Académie des sciences en même temps que votre 4[e] volume de philosophie positive, dont j'ai voulu aussitôt prendre connaissance. Vous avez pensé que la notion de *famille* ne pouvait pas s'appliquer à l'association des familles elles-mêmes. Moi je pense, au contraire, qu'elle peut et doit l'être. — Vous jugerez.

Je profite de cette occasion pour vous renouveller l'assurance de mon affection.

GUSTAVE D'EICHTHAL.

3 août 1839. Rue Lepelletier, 14.

44° AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL.

Il lira quand il sera disponible l'ouvrage de d'Eichthal et goûtera avec un intérêt de cœur les travaux d'un ancien ami, etc.

Mon cher Monsieur d'Eichthal,

Si je n'étais actuellement à l'époque la plus absorbante de mes examens, de Paris, qui ne me laissent pas un instant de relâche, dans la hâte où je suis de terminer, je lirais avec un vif intérêt le petit écrit que vous venez de m'envoyer sur un des plus importants sujets de la philosophie sociale, quoique l'examen m'en semble prématuré. J'espère toutefois trouver un moment pour me procurer cette douce satisfaction, avant mon prochain départ

pour ma tournée de province. Loin d'être surpris de la divergence que vous prenez la peine de me signaler, je serais étonné de ne point rencontrer une plus profonde opposition là où la méthode et la direction sont radicalement antipathiques, et quand il n'y a plus réellement de conciliation que par une vague conformité générale d'intentions philosophiques et de sentiments progressifs. Mais ces discordances, fussent-elles même encore plus graves, ne m'empêcheront jamais de goûter avec un intérêt de cœur les travaux quelconques d'un ancien ami, dont la jeunesse m'avait fait concevoir de si hautes espérances philosophiques, malgré les désappointements ultérieurs, et qui d'ailleurs m'a souvent témoigné un véritable attachement.

Recevez, mon cher Monsieur d'Eichthal, l'expressiou bien sincère de l'affectueux souvenir de

Votre dévoué

AUGUSTE COMTE.

Lundi matin, 5 août 1839.

Correspondance

G. d'Eichthal. — Littré. — Madame Comte.

A Littré à d'Eichthal, 15 janvier 1858.
B — 19 —
C Littré à d'Eichthal 7 mars 1858.
D Mme C. Comte à G. d'Eichthal, 15 mars 1858.
E D'Eichthal à Mme Comte, 16 mars 1866.
F Littré à d'Eichthal, 21 mars 1866.
G Mme C. Comte à d'Eichthal, 21 mars 1866.
H Littré à d'Eichthal, 22 mars 1866.
I D'Eichthal, à Mme Comte, 22 mars 1866.

A. — E. LITTRÉ A G. D'EICHTHAL.

Il demande de la part de Mme veuve Auguste Comte un document pour prouver que Comte dans le dénuement s'est servi d'une somme d'argent provenant de sa femme.

Paris, vendredi.

Monsieur,

Mme Comte, a qui j'ai rapporté ce que vous m'avez dit d'une

correspondance de M. Comte, où il disait que, dénué momentanément de ressources, il se servait d'une somme d'argent venant de sa femme, désirerait beaucoup avoir entre les mains cette déclaration. Elle vous serait infiniment obligée si vous vouliez bien, ou me communiquer la lettre où cette déclaration est contenue, ou m'envoyer une transcription textuelle du passage.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

E. LITTRÉ.

B. — E. LITTRÉ A G. D'EICHTHAL.

Il remercie G. d'Eichthal et dit que Mme veuve Comte fera au besoin usage de ce document contre les exécuteurs testamentaires de son mari.

Paris, le 19 janvier 1858,

Monsieur,

Je comptais en effet me présenter chez vous un de ces jours à l'heure indiquée; mais votre bienveillante complaisance me dispense de ce soin. Je vous remercie au nom de Mme Comte de la communication que vous avez bien voulu lui faire. Je la lui porterai demain. Je pense qu'elle lui suffira pleinement. Elle ne veut qu'en faire, s'il y a lieu, un usage défensif, car elle est en butte à de violentes hostilités de la part des exécuteurs testamentaires.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

E. LITTRÉ.

C. — E. LITTRÉ A G. D'EICHTHAL.

Il dit qu'un presse-papier déposé au nom de Mme Comte chez d'Eichthal vient de Saint-Simon.

Paris, le 7 mars 1858.

Monsieur,

Le presse-papier que Mme Comte fait déposer chez vous vient de Saint-Simon. Il ne peut être offert à personne qui ait plus que vous conservé la mémoire de l'illustre philosophe.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

E. LITTRÉ.

D. — MADAME VEUVE AUGUSTE COMTE A G. D'EICHTHAL (1).

Jeudi, 15 mars 1866.

Monsieur,

Je suis profondément peinée. Quand M. Comte a refusé d'être appelé Maître, et vous a demandé de ne voir en lui qu'un ami, son refus était modeste, et surtout amical.

Je n'avais pas oublié cette note que l'on reproduit aujourd'hui; mais, quand je me suis mariée, vous étiez, Monsieur, la personne que mon mari aimait le plus, et vous aimiez aussi M. Comte. Votre nom a toujours été pour moi inséparable de ce double souvenir, et ce qui vous concerne dans la vie d'Auguste Comte en témoigne hautement. J'ajoute que M. Comte a toujours regretté votre abandon, et rien au monde ne me ferait dire cela, si je ne le savais pas vrai.

On pourrait peut-être argumenter contre. la note.... est-ce donc pour argumenter que je vous écris?..... non — mais, je vous le répète, je suis bien peinée — et d'autant plus peinée, que je vous suis plus reconnaissante.

Ma position matérielle est bonne, vous excuserez ce détail, et je suis bien sûre que la délicatesse de l'homme riche comprendra la réserve de la femme pauvre.

Votre bien triste, mais bien reconnaissante servante.

C. COMTE.

E. — G. D'EICHTHAL A Mme VEUVE AUGUSTE COMTE.

Copie de la réponse à la lettre précédente.

Paris, 16 mars 1866.

Je vous remercie, Madame, du souvenir que m'apporte votre lettre d'hier. Quant à la note en question, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que, aujourd'hui comme en 1831, je puis écrire: « Auguste Comte sait que ma conversion à la foi complète et religieuse de Saint-Simon, dont il m'avait très-longtemps éloigné,

(1) De la main de M. G. d'Eichthal. « Voyez le volume V des *Notices historiques*, p. 123. *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin* ». (Une note, extraite du *Globe*, 13 janvier 1832, explique les motifs pour lesquels G. d'Eichthal a cessé d'être un disciple de Comte.)

n'a point affaibli ma reconnaissance envers lui ». Cette reconnaissance, je l'ai témoignée de nouveau, lorsque, dans ma préface des *Evangiles*, je l'ai nommé à côté de Saint-Simon, d'Enfantin, etc., parmi ceux qui furent mes maîtres.

Je suis heureux, Madame, d'avoir cette occasion de vous réitérer l'assurance de mon dévouement (1).

F. — E. LITTRÉ A G. D'EICHTHAL.

Il certifie que le presse-papier offert à d'Eichthal n'a pas été acheté, mais qu'il avait été donné à Auguste Comte par Saint-Simon.

Paris, le 18 mars 1858.

Monsieur,

Je me suis enquis auprès de Mme Comte de ce que vous m'avez demandé. Le presse-papier qui vous a été remis avait été donné par Saint-Simon à M. Comte durant leur liaison. M. de Saint-Simon s'en servait et ne l'acheta pas pour le donner. C'était le seul objet que M. Comte eût gardé de M. de Saint-Simon.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

E. LITTRÉ.

G. — VEUVE COMTE A G. D'EICHTHAL.

Mercredi, 21 mars 1866.

Monsieur,

En vous écrivant jeudi dernier, j'espérais que la mesure ne nuirait pas à la clarté : votre envoi chez M. Littré prouve que je n'ai pas réussi, et que la clarté manquait.

1831. — Quelle date, Monsieur, — milieu politique, milieu Saint-Simonien, où était le calme? La note peut donc s'expliquer par sa date, je ne dis pas se justifier.

Aujourd'hui cette reproduction me cause une grande peine, car je sais qu'on ne veut pas vous désobliger.

Je suis trop votre obligée pour discuter avec vous. Mais ce que je crois fermement, ce que j'ai toujours dit, c'est que, ayant manqué de justice, vous n'y avez été entraîné que par un excès de bonté.

Monsieur Littré vous écrira. Il me connait, il sait donc bien toute la peine que j'éprouverais de la moindre altération dans nos bons rapports, et ce dire vous sera confirmé par sa lettre.

(1) Ecrit sur le verso de la lettre de Mme Comte.

Mes sentiments de reconnaissance envers vous ne sauraient être affaiblis, de nouvelles marques de bonté ne sont pas nécessaires, pour qu'ils durent autant que moi, mais je ne puis vous le taire, Monsieur, maintenant elles m'embarrasseraient et j'en suis bien sûre, vous ne voulez pas cela.

Votre reconnaissante servante.

C. COMTE.

P. S. — Malade, au lit depuis dix-huit mois je vous dis adieu, Monsieur d'Eichthal.

Rue d'Arcet, 14 (Batignolles).

H. — E. LITTRÉ A G. D'EICHTHAL.

Paris, 22 mars 1866.

Cher Monsieur.

Je viens de voir Mme Comte au lit depuis dix-huit mois. Elle vous écrit, et me charge en même temps d'être son interprète auprès de vous comme j'ai été le vôtre auprès d'elle. Votre lettre n'a pu changer ni l'impression qn'elle avait reçue de la reproduction de votre note, ni l'intention que cette reproduction lui a suggérée de garder sa reconnaissance pour le passé et de ne pas l'augmenter pour l'avenir. Je m'arrêterais là si les excellents rapports qui existent entre nous ne m'autorisaient à vous communiquer l'impression que j'ai ressentie, moi aussi, de la lecture de votre note. Il me semble que, cédant à un mouvement passionné, vous n'avez pas été juste envers le sentiment qui dicta sa phrase à M. Comte : il voulait faire passer l'élève au rang d'ami. L'évènement ne vous a pas non plus donné raison ; car M. Comte a des fils qui se font gloire de cette filiation.

Agréez, cher monsieur, l'assurance de mon dévouement affectueux.

E. LITTRÉ.

I. — G. D'EICHTHAL A E. LITTRÉ.

Copie de la réponse à la lettre précédente.

Cher monsieur (1).

J'espère bien, moi aussi, que cet incident ne changera rien à nos bons rapports. Le note relative à Auguste Comte, vieille

(1) Ecrit sans signature à la suite de la lettre précédente.

aujourd'hui de 35 ans, se trouve dans le *Globe*. Les éditeurs des *Notices historiques* l'ont réimprimée comme appartenant à l'histoire. Ils ne m'ont pas consulté et n'avaient pas à me consulter.

Vous me dites que Comte a des fils qui se glorifient de cette filiation, ainsi le fais-je moi-même. Et je l'ai dit bien haut toutes les fois que j'ai été appelé à le dire; mais que j'ai senti en moi des aspirations auxquelles Comte ne pouvait donner satisfaction, que plus tard lui-même a d'ailleurs ressenties, cela aussi est un fait dont je ne puis faire abstraction.

Je n'avais pas compris la phrase dans laquelle Mme Comte, tout en me conservant sa reconnaissance pour le passé, croit devoir ne point accepter de nouvelles obligations pour l'avenir.

J'en suis d'ailleurs moins peiné si, comme elle le dit, sa position matérielle est aujourd'hui mieux assurée.

Votre affectionné,

22 mars 1866.

[G. D'EICHTHAL.]

VARIÉTÉS

I. — UNE PROPOSITION AU SENAT

PAR

M. André LAVERTUJON, *Sénateur de la Gironde*

M. André Lavertujon, sénateur de la Gironde, bien connu par les services rendus à la République avec intelligence, dévouement et activité, a présenté au Sénat un projet de résolution tendant à établir au Collège de France une chaire de Morale positive (1).

Nous reproduisons intégralement la proposition de M. André Lavertujon.

MESSIEURS,

Je ne crois pas exagérer en disant qu'il existe en Europe et plus particulièrement en France, parmi les gens qui réfléchissent, un désir très marqué de voir élaborer une commune base de moralité, composée de telle sorte qu'après avoir établi, à l'abri de toute impulsion passagère, des règles vraiment générales, applicables à l'ensemble de notre existence personnelle, domestique et sociale, elle puisse être adoptée par tout le monde. Ce désir, qui se manifeste avec plus de vivacité selon que le détachement des vieilles croyances est plus complet, résulte d'un fait déjà très ancien et devenu

(1) Projet de résolution tendant à obtenir qu'il soit institué au Collège de France une chaire consacrée à la morale considérée comme science positive, présenté par M. André Lavertujon, sénateur.

aujourd'hui tout à fait évident : c'est que les théories sur lesquelles la morale s'étaya longtemps ont cessé d'obtenir le consentement universel. Aucun des systèmes religieux qui la prescrivent n'a conservé de prise sur l'unanimité, pas même sur la majorité des esprits; les systèmes philosophiques qui ont essayé de remplacer la foi religieuse exercent une influence encore plus étroitement bornée. D'où il résulte que le principe de moralité, ce lien de l'état social, reste pour ainsi dire en l'air, privé de ses anciens fondements surnaturels ou métaphysiques.

En cela consiste essentiellement ce qu'on a appelé « la crise de la morale ». Toute vue d'ensemble ayant disparu, on cherche où est la morale publique; on ne trouve que des vues individuelles. Les solutions sont laissées à l'arbitraire de chaque conscience, et la morale privée se sent atteinte à son tour en dépit des causes secondaires qui, d'autre part, et fort heureusement, la maintiennent encore. Ainsi s'explique cette recherche d'un terrain de conciliation où pourraient se réunir les personnes et se reconstruire les convictions et les mœurs. Sur ce terrain on installerait les assises d'une moralité acceptable pour tous : laquelle, une fois acceptée de tous, tirerait de là sa puissance, sanctionnée qu'elle serait par une opinion vigilante et énergique.

Qu'un tel programme soit aisé à réaliser, je ne l'affirme point; mais qu'il flotte dans les esprits, avec plus ou moins de précision, en tout cas, avec une remarquable insistance et qu'il faille souhaiter de le voir aboutir promptement, c'est ce qui ne me paraît pas contestable. Il ne s'ensuit pourtant pas que le législateur doive participer directement à sa mise en œuvre. L'intervention parlementaire, dépourvue ici de compétence et de légitimité, manquerait aussi d'efficacité ou, plus probablement, deviendrait funeste. Nous n'avons que trop d'occasions, dans notre travail quotidien, de constater combien on risque d'être à la fois anarchique et rétrograde « quand on demande aux lois les solutions réservées aux mœurs ». Ce que nous pouvons uniquement en cette matière, comme en beaucoup d'autres, c'est faciliter la libre éclosion des idées et rendre plus praticable la systématisation des ré-

sultats déjà acquis. Or, à ce point de vue, voici quelle est présentement la situation :

La morale théologique, celle qui s'appuie sur un dogme révélé et organisé hiérarchiquement, est enseignée par des représentants officiels de qui les croyants reçoivent toutes directions essentielles pour leur conduite privée et publique. Elle a ses chaires sur toute la surface du territoire (catholiques, protestantes, juives, musulmanes) en partie soutenues par le budget de l'Etat. Ces faveurs officielles, je les constate, je ne les conteste pas. La morale théologique, peut-être insuffisante intellectuellement et théoriquement, conserve encore une très réelle efficacité sociale, en ce sens qu'elle unit et rallie, alors que le scepticisme divise et disperse. J'ai voulu simplement établir qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter d'un enseignement, d'autant plus assuré qu'il se confond avec l'instruction religieuse.

La morale philosophique, ontologique ou métaphysique, comme on voudra, ce dernier mot est plus exact, — celle qui, ne relevant d'aucun culte déterminé, a pour point de départ fondamental l'existence d'un Dieu personnel, providentiel, rémunérateur et vengeur, — possède, elle aussi, de nombreux moyens de se faire connaître et goûter. Ses représentants occupaient naguère les chaires de philosophie de nos lycées et de nos facultés ; et encore qu'elle ait perdu l'absolue prépondérance que lui avait conférée le régime de Juillet, c'est toujours elle qui domine dans le professorat. Je l'ai retrouvée dans presque tous nos manuels scolaires. Il serait donc superflu de se mettre en peine pour lui garantir les moyens de se répandre et de se faire apprécier ; ils existent surabondamment.

Mais si le législateur, soucieux d'assurer au grand public le facile abord de toutes les sources de lumière intellectuelle et morale, peut considérer comme amplement suffisante la part faite à ceux qui recherchent les enseignements de la théologie ou de la métaphysique, serait-il possible d'en dire autant de ceux qui, ayant perdu la foi dans les dogmes révélés, n'ont point réussi, d'autre part, à la remplacer par une adhésion aux vues générales que la philosophie ontologique

suggére? Je sais bien qu'il est de mise de prendre alertement son parti de cette inégalité en disant qu'après tout il s'agit d'une minorité infime. Un tel langage est courant; nous l'avons entendu ici même, il n'y a pas longtemps. Je n'aurai garde, quant à moi, de hasarder une affirmation précise sur ce terrain scabreux de la statistique des croyances. Mais si, renonçant à compter les personnes, je ne considère que les principes et la situation publique qui leur est faite, voici ce qui saute aux yeux :

C'est que de notre temps, — et depuis déjà longtemps, — toutes idées théologiques ou métaphysiques sont rigoureusement écartées dès qu'il s'agit de régler pratiquement les intérêts politiques et sociaux. En vain on chercherait, dans les textes qui fixent nos rapports civils une prescription, une phrase, un mot rappelant la foi catholique ou la doctrine ontologique. Le Code ignore absolument les notions de cette espèce. Je ne connais que deux exceptions : l'une qui se voit dans le traité de la Sainte-Alliance, et encore cet acte, bientôt pris en dédain par l'Europe, laissait-il expressément de côté le pape qui, si les signataires eussent été logiques, aurait dû les précéder et les présider; — l'autre, la loi sur les sacrilèges, tentative qui contribua si puissamment à faire considérer le régime de la Restauration comme une calamité politique. Quant à l'insertion toute romantique des mots « en présence de Dieu » au frontispice de la Constitution républicaine de 1848, je ne la compte pas comme valable. Rien de plus décisif au contraire pour établir que les principes théologico-métaphysiques ont désormais cessé d'être une loi commune; qu'ils sont devenus, tout au plus juste, une émotion, passant ainsi du domaine des personnes et des choses au domaine de la phrase et du sentiment. Au lieu de former comme jadis le tuf solide sur lequel s'appuyait l'ordre public, ils ne sont plus qu'une opinion privée, une spéculation isolée et individuelle. Cela est compris et, j'ajouterai, obéi par tout le monde.

Il y a eu des prêtres et des évêques dans nos assemblées, il y en a encore; les professeurs déistes n'y sont pas rares; mais ni les uns ni les autres n'oublièrent jamais que les con-

sidérations de cet ordre sont exclues du terrain législatif et politique. Nul d'entre eux n'admettrait qu'il soit possible de corriger le Code, par exemple, en s'aidant d'une théorie de la pénalité théologiquement et métaphysiquement conçue. Ils savent que des résolutions, dictées par l'intérêt public et adoptées au nom de tous, ne peuvent s'étayer que sur des principes reconnus par tous, ce qui n'est plus le cas des idées théologiques. Lamennais exprimait cet état de choses par une formule, très fausse mais très énergique, quand il disait, au temps de sa grande ferveur religieuse : « Le Code est athée ». Non, dans nos lois il n'y a pas trace de négations violentes ; seulement on y retrouve un système de persistante prétérition où se reflète le véritable état des esprits et qui, très certainement, constitue la différence la plus caractéristique entre le régime ancien et le régime nouveau. C'est une règle que nul ne songe plus à transgresser ; le seul fait, qu'ardents ou tièdes, les croyants lui obéissent sans protester, permet mieux que toutes les supputations de chiffres d'apprécier le nombre de ceux pour qui, désormais, la théologie et la métaphysique sont dépourvues d'autorité. Evidemment, ils forment un public considérable. Cette constatation, bien que dépourvue de précision numérique, suffit amplement à ma thèse.

Longtemps restreint aux classes les plus éclairées de la nation, ce public aujourd'hui se ramifie, — détail qu'on ne saurait trop méditer, — parmi les ouvriers et les femmes, et dans ces milieux si omineusement agrandis, les préoccupations élevées sont loin de faire défaut. On y est détaché de la théologie et de la métaphysique, non de la religion. On ne s'y résigne point à rester pour toujours privé de règles morales solidement étayées, nettement formulées et vigoureusement sanctionnées. C'est pour ce public que je stipule, Messieurs, dans la résolution dont les termes vont, tout à l'heure, vous être soumis.

Des doctrines variées se le disputent, depuis la théorie matérialiste et athée, — au fond purement métaphysique, la non-existence de Dieu n'étant pas plus démontrable que son existence, et la prépondérance absolue de la matière restant

tout aussi insondable que celle du Créateur ; — jusqu'à la solution utilitaire qui se fie à la seule conscience pour créer spontanément une morale indépendante que l'intérêt bien entendu suffirait, dit-on, à développer et à consolider. Je ne discute pas plus ces méthodes que je n'ai discuté la valeur de l'amour de Dieu pour pousser à l'amour des hommes ou pour élever contre le mal de solides freins. Celles d'entre elles notamment qui, au milieu de vues contestables, reconnaissent la force innée des instincts bienveillants et l'aptitude de la vie sociale à nous faire agir pour le profit des autres, par suite à nous améliorer individuellement, n'ont rien qui me puisse déplaire. Peut-être ces doctrines sont-elles impuissantes à formuler l'ensemble des règles qui établissent vis-à-vis de nos divers devoirs une conviction assez active pour servir de base à la moralité générale. Le doute à cet égard est d'autant plus permis que ceux qui les propagent se montrent tous persuadés que la grande affaire consiste à examiner toujours, à disputer indéfiniment, sans s'apercevoir que chacun finit ainsi par ne plus croire qu'à son infaillibilité personnelle. C'est là, je l'ai dit, un des plus graves symptômes de notre crise morale ; on ne consulte plus que soi-même.

Au milieu de ces débats, les voix qui prétendent que la positivité rationnelle, convenablement exposée, pourrait nous faire atteindre à l'universalisme religieux et moral ne sont pas entendues. Mal douées sous le rapport de la sonorité, privées d'éclat, répugnant d'ailleurs, par nature, aux procédés bruyants, elles expriment des vues trop méthodiques, trop éloignées, en apparence, du courant quotidien pour parvenir aux oreilles du grand public. C'est pourquoi je vous demande de leur assurer un auditoire réfléchi et compétent.

Veuillez bien prendre note qu'il ne s'agit pas de soumettre à de nouvelles négations les anciennes croyances. La doctrine dont je parle a rarement recours aux critiques agressives, étant, par essence, impropre à mettre en jugement le passé qu'elle tient pour généralement louable, sauf les périodes de décadence. Il est moins question pour elle de détruire la vieille foi que de la remplacer à l'aide des notions tirées de la science réelle chez ceux qui l'ont irrévocablement aban-

donnée. Ces notions, systématisées en vue de procurer à la morale une adhésion unanime, lui communiqueraient, du même coup, une prépondérance universelle. Je ne dis pas que ce haut objectif ait été atteint, je pense seulement que le fait de l'ambitionner mérite l'estime et sollicite l'attention de quiconque a compris le véritable caractère de la période critique que nous traversons.

Sur cette crise elle-même je n'essaierai pas de m'expliquer plus longuement, ni de dire avec détail en quoi elle consiste sous sa forme actuelle. Non que de semblables explications ne me paraissent opportunes; je croirais volontiers, au contraire, à leur utilité comme aussi à l'avantage qu'il y aurait à marquer, mieux que je ne l'ai fait, les divergences des trois enseignements dont la morale est le sujet. J'irais même jusqu'à penser qu'il ne serait pas déplacé de définir clairement quelques-uns des termes qui se rencontrent dans cet exposé des motifs et dans la résolution qui l'accompagne, ayant dû les employer avec un sens pleinement déterminé. Tout au moins aurais-je voulu mettre sous vos yeux quelques textes capables d'écarter les appréhensions que soulèvent ces mots « la morale scientifique » parmi ceux qui ne la connaissent pas. Mais au moment d'achever cette partie de ma tâche, je l'ai interrompue, arrêté par la peur de prendre, bien malgré moi, une attitude de prédicant, ce qui ne convient ni à la fonction que nous remplissons ni au but que je me propose. Je renonce donc à produire ces divers développements, ou plutôt, je n'en conserve que les titres (V. *infra*) en guise de questionnaire pour aider aux investigations de votre Commission d'initiative.

En résumé, j'ai constaté le désarroi de l'opinion; j'en ai conclu la nécessité de ne rien négliger pour amener plus de lumière sur un terrain que l'ombre envahit; j'ai finalement signalé une source d'information trop longtemps laissée hors de portée du grand public; cela peut suffire. Si la brève description que j'ai tentée de l'état des esprits présente quelque garantie d'exactitude, les doctrines dont il s'agit, restassent-elles fort au-dessous de ce qu'elles annoncent, le seul fait d'en favoriser l'exposition publique sera un acte de sagesse

prévoyante et de bonne hygiène sociale. Tenez pour certain qu'aussitôt votre décision prise un grand éveil d'attention se produira. Tous ceux qui cherchent la clarté et la sécurité en ces questions, et que les retours en arrière qu'on leur propose ne réussissent pas à satisfaire, vous sauront un gré infini de ce que vous aurez tenté pour les aider à sortir d'incertitude. Jamais acte plus réellement progressif, plus profondément conservateur, n'aura été accompli par une Assemblée.

En conséquence, voici, Messieurs, la résolution que je vous propose d'adopter :

PROJET DE RÉSOLUTION

Le Sénat :

Justement préoccupé de la fréquence et de la gravité de manifestations très diverses et nullement concertées où se reflète chaque jour l'état trouble et tourmenté de l'opinion vis-à-vis des questions morales ;

Convaincu qu'il importerait au plus haut point de placer à l'abri de toute fluctuation les principes de cet ordre qui règlent notre conduite personnelle, notre vie domestique et nos rapports sociaux ;

Désireux de contribuer en ce qui le concerne à l'apaisement de cette pénible crise dont les causes, trop profondes et trop anciennes pour qu'on espère la voir subitement prendre fin, sont, d'autre part, trop bien connues pour qu'il ne soit pas possible de l'atténuer quant à ses effets plus immédiatement inquiétants;

Persuadé, d'ailleurs, qu'elle est hors de portée du pouvoir législatif et ne saurait être efficacement combattue ou contrepesée que par la recherche plus active et mieux réglée, par la propagation plus prompte et plus libre, par l'élaboration plus systématique des idées capables de fournir quelques éléments de solution ;

Considérant, à ce point de vue, que la morale basée sur les croyances théologiques est amplement munie des moyens de se produire et de se répandre grâce à l'existence des di-

verses églises établies ; — qu'il en est de même, à quelques différences près, pour la morale fondée sur les opinions métaphysiques, étrangères à tout dogme révélé, lesquelles opinions, naguère encore, dominaient notre enseignement officiel et n'ont certes pas tout à fait perdu cette situation privilégiée ; — qu'au contraire, en dehors de ces deux catégories, la possibilité de s'éclairer méthodiquement, en matière de morale théorique, fait absolument défaut aux esprits que les principes théologiques ou métaphysiques ne satisfont plus, alors que le nombre de ces esprits va croissant, ce qui est sans doute l'une des principales causes de la crise ;

Considérant que la première classe de l'Institut, conçue à l'origine comme un organe d'enseignement moral, a adopté, sous ce rapport, une attitude d'indifférence relative, la morale recevant bien chez elle le nom de science, mais n'y ayant jamais été l'objet d'une investigation réellement scientifique ;

Considérant, d'autre part, que nous possédons un établissement public, le Collège de France, qui, à côté des Facultés chargées de répandre la science acquise, représente l'effort en vue de la science à acquérir et tient une tribune toujours ouverte pour toute nouveauté considérable ;

Considérant qu'au cours des quarante dernières années une doctrine s'est produite en vue de construire, d'après les résultats définitifs obtenus par les sciences naturelles, un système philosophique dont la prétention, hautement annoncée, est de fournir à la morale des bases pleinement positives, c'est-à-dire démontrables pour tous et acceptables par tous ; — que cette prétention ne paraît pas manquer de fondement, quand on considère l'influence étendue et profonde, bien qu'indirecte, exercée sur la pensée contemporaine par les maîtres de cette nouvelle philosophie ; — que, toutefois, leurs doctrines semblent insuffisamment connues ou mal comprises puisqu'elles sont, tous les jours, l'objet d'assertions contradictoires et d'appréciations incohérentes, de la part d'hommes sérieux, instruits, et habituellement bien informés ; — que c'est donc bien le cas, ainsi que le disent en leur caractéristique langage les Lettres patentes de 1772,

de recourir au Collège de France « *pour mettre dans l'ensei-* « *gnement public un genre d'instruction qui ne s'y trouve* « *point;* »

Considérant qu'une chaire de morale a existé pendant plus d'un demi-siècle audit Collège; qu'elle a été, il est vrai, en septembre 1892, remplacée par une chaire de géographie historique, transformation, à première vue, assez bizarre; mais qu'il importe moins de savoir si les occupants de cette chaire en avaient trop oublié le titre que de tenir compte de ce titre même, lequel atteste les intentions du législateur de 1795 et son évident dessein de placer la morale au rang du savoir positif;

Considérant enfin que de tels précédents assurent le respect des traditions, garantissent l'esprit de continuité et écartent tout reproche d'innovation téméraire;

Par ces divers motifs et vu, en dernier lieu, le décret de février 1873, grâce auquel le Collège de France a reconquis son antique indépendance, détruite par une dictature sans scrupules :

Invite le Ministre de l'Instruction publique à user de l'initiative dont il est investi pour établir dans ce Collège, qui porte glorieusement le nom de la patrie, une chaire consacrée à l'étude de la morale enseignée comme science positive, — s'en rapportant, d'ailleurs, à sa compétente initiative pour désigner le professeur appelé à donner au public ce très opportun et très précieux enseignement.

Résumés sommaires des éclaircissements que l'auteur de la proposition a cru devoir supprimer, mais qui pourront être soumis verbalement à la Commission d'initiative.

I. — Sur ce qu'il faut entendre par la crise de la morale et sur les trois espèces d'enseignement dont la morale est l'objet.

II. — Sur les mots *science, scientifique*, rapprochés de ces autres mots : *morale, moralité, positivité, savoir positif*, et sur la détermination du sens où ils sont employés.

III. — Sur la morale scientifique dans son rapport avec la reli-

gion. Vise-t-elle à détruire les anciens mobiles ou seulement à les modifier et à les améliorer ?

IV. — Sur le choix de quelques textes propres à écarter les appréhensions que soulève la morale scientifique parmi ceux qui ne la connaissent pas.

V. — Sur l'aptitude du Collège de France à satisfaire au besoin exposé dans la présente résolution sans engager nullement les responsabilités gouvernementales.

Ce travail de M. André Lavertujon est un signe caractéristique de la prépondérance croissante du Positivisme et de la décroissance du théologisme et de la métaphysique. Du reste, le rôle du Positivisme, au point de vue de l'enseignement de la morale, avait déjà été signalé officiellement, en pleine Sorbonne, dans le discours prononcé par M. Darlu au concours général. Il y énonçait formellement qu'en définitive le Positivisme seul avait organisé un enseignement de la morale et il voulait bien me citer comme l'ayant effectivement réalisé.

J'ai, en effet, accompli cette grande opération en exécutant le plan de Morale théorique et de Morale pratique tracé par Auguste Comte. M. le Dr Robinet a publié pour la première fois, dans la Notice consacrée à Auguste Comte, ce précieux document. La *Revue Occidentale* a publié le résumé des leçons que j'ai faites sur la morale théorique, contenant la théorie de la nature humaine, et sur la morale pratique ou traité d'éducation.

Le travail est complet, sauf quelques leçons. Je me propose de le compléter et de le publier. En même temps, je publierai aussi le Résumé sommaire de morale positive, par demandes et réponses, que je considère comme le couronnement définitif du Positivisme, comme aussi celui de ma carrière philosophique et sociale.

Cette publication pourra, du reste, ultérieurement servir de base aux divers perfectionnements qu'il y aurait lieu d'opérer. J'espère apporter ainsi quelques matériaux indispensables à la grande construction morale qui sera l'œuvre caractéristique du XIXe siècle. En tout état de cause, le Positivisme fournit

enfin la formule caractéristique qui précise la véritable notion de la destinée humaine : se perfectionner constamment au point de vue physique, intellectuel et moral, afin de mieux vivre pour et par la Famille, la Patrie et l'Humanité.

La morale scientifique ou positive n'est donc pas un simple *desideratum*, elle existe et, sous ce rapport, M. Lavertujon est fondé à demander qu'elle soit enseignée librement au Collège de France. Mais cet enseignement, assurément désirable, est-il actuellement possible, autrement dit le professeur que M. Lavertujon invite le Ministre de l'Instruction publique à choisir est-il trouvable ? C'est ce que M. Lavertujon ne dit pas. La question méritait cependant d'être traitée. Il est bien évident qu'un tel enseignement ne doit pas, en bonne justice, être confié à un adversaire du Positivisme, ni même à un sceptique, s'il pouvait en exister un en semblable matière, et que le professeur doit être, de toute nécessité, un positiviste convaincu. Mais ce n'est pas là une condition suffisante, il y faut aussi celle de notoriété, le ministre ne pouvant pas nommer à cette chaire un inconnu, si éminent qu'il puisse être en réalité. Peut-être conviendrait-il d'attendre, pour opérer une telle création, que le titulaire de la chaire fût indiqué par l'opinion publique au choix du ministre.

P. Laffitte.

Paris, 20 avril 1896 (27 Archimède 108, Plutarque).

Ajoutons que le *Projet de résolution* présenté par M. Lavertujon a été l'objet des curieux commentaires suivants dans le **Soleil** et dans la **Poste**, journaux réactionnaires :

(*Extrait du* « **Soleil** » du 23 mars 1896).

UNE CHAIRE NOUVELLE

On parle de fonder une chaire nouvelle au Collège de France : c'est une chaire de morale, et de morale positive. L'honorable M. Lavertujon, sénateur de la Gironde, a pris l'initiative de cette proposition. Elle est rédigée en termes fort modérés et qui vraiment ne sentent point trop le fanatique. Voici, en quelques lignes, les arguments que l'on soumet à la haute Assemblée.

— Nous sommes en pleine anarchie morale. De tous côtés s'af-

firme le vif souci de nous en tirer. Assurément, ce n'est point simple. La morale religieuse, très puissante encore aujourd'hui, est néanmoins fort attaquée, et beaucoup de gens s'en éloignent. La morale philosophique, fondée sur la bonté et sur la justice divines, garde beaucoup de partisans parmi les lettrés, même irréligieux ; mais les sentiments de ces derniers « ne sont plus qu'une opinion privée, une spéculation isolée et individuelle ». Les foules et, par conséquent, l'Etat, ce mandataire immédiat de la multitude, sont devenus indifférents aux dogmes de la métaphysique comme à ceux de la religion; mais, la foi disparue, il se trouve que les consciences se relâchent et se corrompent. Ni socialement, ni politiquement, il n'y a plus de mœurs; du moins les mœurs tendent-elles à disparaître, n'étant plus soutenues par un commun système de pensées et de sentiments. « Chacun finit ainsi par ne plus croire qu'à son infaillibilité personnelle. » M. Lavertujon voit en ceci avec raison « l'un des plus graves symptômes de notre crise morale ». C'est bien, en effet, « l'anarchie ». « On ne consulte plus que soi-même. »

... Tout ceci pourra paraître tenir du lieu commun. Nous l'avons entendu cent fois. Mais voici qui est plus rare : l'ingénieux auteur de la proposition qui, né en 1827, a vu croître, fleurir et se dessécher, sans qu'elles aient donné des fruits, la plupart des doctrines philosophiques et morales de ce siècle, M. Lavertujon, a discerné pourtant dans le nombre de ces systèmes concurrents une théorie qui lui semble digne de demeurer; car elle peut rendre à la France et à tout l'Occident civilisé les bienfaits de l'unité morale ou, pour mieux dire et pour parler comme le Sénat, de « l'universalisme moral et religieux ».

Il existe, dit-on, une philosophie...

Et c'est la philosophie positive; mais le malheur est que cette philosophie ne soit point, de nos jours, suffisamment connue. La faute en est, dit-on, à ceux qui la professent : leurs voix sont, paraît-il, « mal douées sous le rapport de la sonorité, privées d'éclat, répugnant d'ailleurs, par nature, aux procédés bruyants ». Ce sont, du moins, des voix honnêtes. Les personnes qui ont eu l'avantage de fréquenter quelques-uns de nos philosophes positivistes (je parle de ceux qui développent la tradition directe d'Auguste Comte) savent qu'elles ont eu affaire à des esprits profondément sérieux, méthodiques, fort soucieux de la discipline intellectuelle et de l'ordre moral. Ils ne parlent point sans respect de la tradition catholique. Il est exact de dire que, dans leur système, « il est moins question de détruire la vieille foi que de la remplacer à l'aide des notions tirées de la science réelle chez *ceux qui l'ont irrévocablement abandonnée.* »

Voilà un souci honorable. On conçoit qu'un législateur ait pu songer sérieusement à assurer un « auditoire réfléchi et compétent » à des sages si prudents et si respectables. Et toutefois je trouve à ce projet Lavertujon tout au moins deux difficultés. La première est que, si le programme d'une morale réaliste et positiviste constitue un fort beau programme, ce n'est qu'un programme pourtant; et l'on ne voit pas qu'il soit réalisé nulle part, ni dans les ouvrages de Comte, ni dans l'enseignement de ses meilleurs disciples. De l'aveu général, nous n'avons pas encore une morale scientifique; et

pour une bonne raison : la science de l'homme est commencée à peine. On ne saurait trop répéter que nous ne savons presque rien de la nature et des grandes lois de la vie. Quant aux lois organiques de la vie sociale, c'est un mystère encore plus profond et plus éloigné. Je ne nie pas qu'une morale naturelle ne puisse naître; il me suffit de constater qu'on en est encore à l'attendre. Qu'enseignera le professeur réclamé par l'honorable M. Lavertujon? De timides conjectures, des hypothèses audacieuses? En tout cas, de bons sentiments. Mais ce n'est pas ce qui pourra ramener parmi nous « l'universalisme religieux et moral ».

La seconde difficulté?... Vous allez peut-être sourire. Il faut la dire, cependant. Eh bien! cette chaire de Positivisme, la chaire demandée par M. Lavertujon, elle existe, en somme, déjà; elle existe précisément « dans ce collège qui porte glorieusement le nom de la France »; et c'est le directeur du Positivisme, c'est M. Pierre Laffitte en personne, qui l'occupe. Sans doute il n'est point tout particulièrement question, dans cette chaire, de la morale scientifique; c'est l'histoire générale des sciences qu'expose M. Laffitte. Mais quoi! les grandes disciplines intellectuelles sont si voisines des disciplines morales, les unes et les autres condamnent avec tant de force l'anarchie d'esprit et de cœur où nous vivons, que l'honorable philosophe n'a pas de digressions à faire pour traiter tout ensemble l'un et l'autre sujet. Il les traite, en effet. Ses auditeurs le savent et ils s'en félicitent; sans approuver en tout les raisonnements du spirituel professeur, ils aiment à les suivre; s'ils n'en acceptent pas toutes les conclusions (on n'est pas à un cours de géométrie ou d'algèbre), ils goûtent les joies d'une conférence piquante, d'un sermon bien déduit. Mais tout le monde jugera qu'il est fort inutile de peupler le Collège de France de conférenciers et de sermonnaires, même positivistes.

Extrait de la « **Poste** » du 26 mars 1896.

COURS DE MORALE

CRÉATION D'UNE CHAIRE AU COLLÈGE DE FRANCE

Le projet de M. Lavertujon. — Un enseignement précieux et opportun. — Les trois morales. — Evènement caractéristique. — Chez M. P. Laffitte.

M. Lavertujon, sénateur de la Gironde, a saisi la Chambre haute d'un projet de résolution invitant M. le ministre de l'Instruction publique à user de l'initiative dont il est investi, pour créer au Collège de France une chaire consacrée à l'étude de la morale, considérée comme science positive. La Commission d'initiative du Sénat, consultée sur les suites à donner à ce projet de résolution, s'est prononcée à l'unanimité pour la prise en considération; c'est

dire qu'elle est favorable au développement de cet enseignement de la morale, que M. Lavertujon qualifie, non sans raison, semble-t-il, de « très opportun et très précieux ».

Sur son opportunité, M. Lavertujon s'explique ainsi :

« Les théories sur lesquelles la morale s'étaya pendant longtemps ont cessé d'obtenir le consentement universel. Aucun des systèmes qui la prescrivent n'a conservé de prise sur l'unanimité des esprits; les systèmes philosophiques qui ont essayé de remplacer la foi religieuse exercent une influence encore plus bornée; de sorte que le principe de moralité, qui est le lien de l'état social, demeure privé de ses anciens fondements, surnaturels ou physiques. »

La crise de la morale. — « Cet état de choses, produit de l'incessante évolution de l'esprit humain, a produit ce qu'on peut appeler « la crise de la morale ». Toute vue d'ensemble ayant disparu, au lieu de la morale publique on ne rencontre plus que des vues individuelles. Les solutions sont laissées à l'arbitraire de chaque conscience et la morale privée se sent atteinte, à son tour, en dépit des causes secondaires qui la maintiennent encore. De là proviennent ces manifestations très diverses et nullement concertées, où se reflète chaque jour l'état trouble et tourmenté de l'opinion vis-à-vis des questions morales, et dont il serait puéril de chercher à se dissimuler la fréquence et la gravité.

« Aussi a-t-on vu, en ces derniers temps, s'élever en Europe, et plus particulièrement en France, un désir très marqué de voir élaborer une commune base de moralité, composée de telle sorte qu'après avoir établi, à l'abri de toute impulsion passagère, des règles vraiment générales applicables à l'ensemble de notre existence personnelle, elle puisse être adoptée par tout le monde. Sur ce terrain, on installerait les assises d'une moralité qui puiserait sa force dans la sanction de l'opinion.

« La morale théologique, qui s'appuie sur un dogme révélé et organisé hiérarchiquement, est enseignée sur toute la surface du territoire par les représentants officiels des diverses religions ; la morale philosophique ou métaphysique possède aussi de nombreux moyens de se faire connaître et goûter; il n'y a donc pas lieu de garantir à ces deux systèmes de nouveaux moyens de se répandre et de se faire apprécier.

« Mais, si l'on peut considérer comme amplement suffisante la part faite à la théologie et à la métaphysique, que reste-t-il à ceux qui, ayant perdu la foi dans le dogme, n'ont pas réussi à la remplacer par une adhésion aux vues générales. Quelle doctrine leur reste-t-il, sinon la doctrine positiviste, pour formuler l'ensemble des règles qui établissent une conviction active vis-à-vis de nos devoirs ?

« C'est cette doctrine qui, seule, peut nous faire atteindre à l'universalisme religieux et moral ; ayant rarement recours aux critiques agressives, il ne s'agit pas pour elle de soumettre à de nouvelles négations les anciennes croyances, mais de les remplacer par des notions tirées de la science réelle, chez ceux qui ont irrévocablement abandonné la vieille foi religieuse.

« Depuis longtemps, toutes les idées métaphysiques et théologiques sont rigoureusement écartées, dès qu'il s'agit de régler théoriquement et pratiquement les intérêts politiques et sociaux. Il y a, dans

nos assemblées, des prêtres, des évêques, des professeurs déistes; ni les uns ni les autres n'oublient que les considérations de cet ordre sont exclues du terrain législatif. Il n'est pas possible de corriger le code, par exemple, en s'aidant d'une théorie de la pénalité théologiquement conçue; les résolutions dictées par l'intérêt public doivent s'appuyer sur des principes reconnus par tous, tels que ceux qui sont posés par la morale positiviste. Aussi la propagation de celle-ci s'impose par le désarroi de l'opinion et par la nécessité d'amener plus de lumière sur un terrain que l'ombre envahit.

« Tels sont les motifs qui ont dicté mon projet de résolution et je ne doute pas que le Sénat ne l'adopte, convaincu que jamais un acte plus réellement progressif, plus profondément conservateur, ait été jamais accompli par une assemblée. »

L'apôtre du Positivisme. — Après M. Lavertujon, nul ne pouvait mieux parler de la morale positiviste que celui qui s'en est fait l'apôtre zélé et que sa science profonde autant que ses idées ont désigné comme le successeur d'Auguste Comte, l'initiateur de la doctrine.

Nous voulons parler de M. Pierre Laffitte, professeur de morale positiviste au Collège de France, qui nous reçoit, avec son urbanité coutumière, dans son modeste appartement de la rue d'Assas, tout rempli de livres.

« — Je ne connais pas encore, nous dit M. Pierre Laffitte, le projet de résolution de M. Lavertujon, mais je m'en réjouis profondément. Je considère que son adoption serait un événement, et un événement très caractéristique, et je crois que M. Lavertujon, que je connais depuis très longtemps et que j'estime beaucoup, n'a pas rédigé son projet sans être certain de l'accueil qui lui est réservé.

« La morale positiviste a été négligée jusqu'à présent et son entrée dans le programme officiel serait un grand bienfait. Cette morale, basée sur la connaissance de la nature humaine, est la seule qui puisse servir à régler pratiquement les devoirs nés des conditions de la sociabilité.

« La morale théologique, dont l'enseignement est si répandu, a certainement exercé une influence énorme sur le développement de notre société occidentale, et elle peut encore servir de guide dans certaines choses; quant à la morale métaphysique, celle qui se base sur les rapports entre Dieu et l'homme, elle n'existe pas, pour ainsi dire. Pour ma part, je la considère même comme immorale, lorsque le prêtre ne sert pas d'intermédiaire entre la divinité et la créature; car il est évident que, Dieu ne correspondant pas avec l'homme, les inspirations de celui-ci n'émanent que de lui-même et sont mobiles suivant le caractère, l'époque et le milieu; or, en abritant nos propres mouvements derrière le Créateur, nous pouvons arriver à sanctionner en son nom les pires errements auxquels nous expose la faiblesse de notre nature.

« Si la morale positiviste n'a pas pénétré plus profondément dans les esprits, c'est que sa compréhension doit être l'œuvre du temps, facilitée par un homme de génie qui se révélera peut-être un jour. Pour moi, étant le seul qui, à la mort d'Auguste Comte, pût représenter sa doctrine et ses idées, j'ai consacré ma vie à cette tâche, essayant de leur apporter le faible secours de mes forces. A sa

mort, Comte laissait sept chapitres de morale pratique et sept autres de morale théorique, qui devaient être le couronnement de son encyclopédie des sciences (1). C'est le développement de la doctrine contenue dans ces chapitres et de la hiérarchie scientifique proposée par lui qui ont formé mon enseignement.

« En ce moment je prépare une sorte de catéchisme de la morale positiviste, par demandes et par réponses, où seront exposés les principes de la doctrine d'Auguste Comte et le développement qu'elle a reçu jusqu'à ce jour et que je destine aux écoles primaires pour aider à la vulgarisation du Positivisme.

« Ma nomination au Collège de France a été le commencement de la carrière officielle de la morale positiviste ; si le projet de M. Lavertujon est adopté, ce sera un grand pas de fait. Je ne doute pas de ce résultat, bien que je ne sache pas quel est le professeur que l'honorable sénateur de la Gironde peut avoir choisi. M. Combes est un esprit indépendant, qui se pénétrera facilement de la nécessité de la création de cette nouvelle chaire au Collège de France ; et j'aime mieux que ce soit à lui à décider, car l'Université, formant un corps où règne un esprit déterminé, ne consentirait peut-être pas à prendre cette initiative. »

DENIS DIDEROT

Une circonstance particulière m'a conduit avec un ami à Langres. C'est le mercredi 18 mars que j'ai fait ce voyage. Partis de Paris le matin, nous sommes arrivés l'après-midi dans la patrie de Diderot. Nous en sommes repartis le surlendemain ; j'y ai donc passé la journée entière du jeudi. Le voyage en vaut la peine, car Diderot est le premier des grands philosophes français qui ait si largement introduit sa personne et ses affaires dans son évolution philosophique et dans les œuvres qui y correspondent.

Cette petite ville, de 11,000 âmes à peu près, se trouve isolée par sa position même ; elle a conservé l'aspect extérieur d'une ville vraiment ecclésiastique, quoique le parti républicain y ait comme ailleurs conquis la majorité. La maison où est né Diderot est restée la même comme aspect

(1) Comte n'a pas eu le temps d'écrire le *Traité de Morale* dont il avait tracé le plan. Il a laissé, non des chapitres, mais les titres seulement de ces chapitres. M. Laffitte s'est efforcé de combler cette immense lacune. Son enseignement de la morale n'a donc pas été un simple développement. *(Note de la rédaction.)*

extérieur; elle est située sur la toute petite place, nommée place Diderot, où se trouve la statue du philosophe par l'éminent sculpteur Bartholdi, qui domine ainsi la plus grande rue de Langres. Cette rue conduit à une grande allée où Diderot, jeune, aimait, comme il le dit, à se promener. La statue a été élevée fort tard, en 1884; il était difficile qu'elle fût élevée plus tôt, car, sauf pour Auguste Comte et pour un certain nombre de positivistes, Français et étrangers, la réputation de Diderot était comme écrasée par celles de Rousseau et de Voltaire. Auguste Comte d'abord, puis les positivistes et les matérialistes ensuite ont opéré un mouvement de réaction salutaire qui a produit des résultats définitifs.

La publication des Œuvres complètes de Diderot, par MM. Assézat et Tourneux, a donné à ce mouvement une véritable consécration. Auguste Comte, à la suite du *Calendrier positiviste*, a indiqué quelles sont les œuvres de Diderot qui doivent faire partie de la *Bibliothèque positiviste :* Il y a d'abord l'*Interprétation de la nature*; voici comment l'indique Auguste Comte : « Le *Discours de la méthode*, par Descartes, précédé du *Novum Organum*, de Bacon, et suivi de l'*Interprétation de la nature*, de Diderot. » Ensuite : « Les *Essais philosophiques*, de Hume, précédés de la double *Dissertation sur les sourds et les aveugles*, de Diderot, et suivi de l'*Essai sur l'Histoire de l'astronomie*, d'Adam Smith. » Puis vient : « La *Théorie du Beau*, par Barthez, précédée de l'*Essai sur le Beau*, par Diderot. »

Comme toujours, le choix d'Auguste Comte est vraiment admirable : tous les aspects philosophiques de Diderot y sont caractérisés et il y aurait intérêt à publier les œuvres indiquées par Comte en les faisant précéder d'une notice pas très développée sur la vie et l'œuvre de Diderot.

Je pensais, en voyant la modeste maison de Langres, que, au point de vue sociologique, quelques considérations sur le père du philosophe et sur sa vie auraient de l'utilité.

La maison de Diderot, à Langres, est d'aspect très modeste; elle présente deux étages très peu élevés surmontés d'une sorte de lucarne; il paraît qu'elle est profonde. Mon trop court séjour à Langres ne m'a pas permis de recueillir de

suffisants renseignements qui, du reste, ne paraissent pas devoir être très nombreux, attendu que les registres de l'état civil ont péri en très grande partie dans deux incendies, l'un en 1792. En résumé, Diderot émanait d'une famille qui avait graduellement surgi du prolétariat pour arriver à une grande aisance au moins comme artisan; puisque Diderot évalue à 200,000 francs, somme considérable pour l'époque, la fortune de son père. Cette origine du grand philosophe n'a peut-être pas été étrangère à la part considérable qu'il a faite aux arts mécaniques et à leurs représentants dans l'Encyclopédie.

Je me borne à ces quelques considérations sur Diderot; elles suffiront, je crois, à expliquer comment ce voyage à Langres, que des circonstances particulières m'ont amené à faire, a été pour moi un véritable pèlerinage.

Paris, le 23 mars 1896. P. LAFFITTE.

OPINION DE L'EX-PREMIER MINISTRE HOVA SUR LA QUESTION DE L'ESCLAVAGE A MADAGASCAR.

La « fièvre coloniale » qui, depuis une vingtaine d'années, sévit sur la plupart des nations européennes, mérite, autant et plus que tous les autres évènements contemporains, une étude sérieuse et attentive de la part des philosophes. Ne constitue-t-elle pas, en effet, comme une expérience sociologique dont on suit pas à pas les phases diverses, mais dont il est impossible d'entrevoir encore tous les résultats? A mesure qu'elle se développe, elle soulève une foule de problèmes sociaux et moraux, dont la plupart n'ont pas le mérite de la nouveauté, puisqu'ils ont préoccupé les politiques et les moralistes de tous les temps, mais qui, à l'encontre de ce qui s'est fait jusqu'ici, doivent être étudiés avec le plus grand soin, sans parti pris absolu, à la lumière du passé, en examinant attentivement les faits et les conditions de leur production. Il

faut que les solutions adoptées sortent de la nature des choses et ne soient pas dictées par des principes vagues, métaphysiques, dont l'application n'entraînerait après eux que ruine et désastres.

De ces problèmes, à la fois sociaux et moraux, le plus important, le plus immédiat, est l'esclavage; il se pose aux colonisateurs en Afrique comme à Madagascar. Que fera-t-on? Appliquera-t-on dans ces pays la loi française qui proscrit l'esclavage? Ce serait la solution absolue, qui ne manquerait pas d'apporter de grandes perturbations, si elle était appliquée à la lettre; elle a pour elle les théologiens, les révolutionnaires, les philanthropes, qui tous « croient être les maîtres de modifier des phénomènes sociaux au gré de leurs intérêts et de leurs passions ».

Une autre solution, relative celle-ci, plus positive et partant plus morale aussi, a été indiquée ici-même par notre vénéré directeur, M. P. Laffitte, dans son remarquable article : « De l'islamisme et de l'esclavage » (*Revue occidentale*, numéro de mars 1891), écrit à propos de l'ouvrage du capitaine Binger : *Esclavage, Islamisme et Christianisme*. Appliquant à cette grave question le « système de ménagement », dont parle quelque part Auguste Comte, il repousse l'abolition immédiate et complète de l'esclavage, qui a « le plus souvent « pour résultat de créer des malheureux, à qui on ne donne « que le droit de mourir de faim, car, après leur libération, « on ne s'inquiète guère de ce qu'ils deviennent. La libéra- « tion seule paraît suffire aux âmes sensibles; elles ne se « mettent pas en peine des conséquences » (*Loc. cit.* p. 148). Et plus loin (p. 149) : « Il faut réfléchir sur ce grand phéno- « mène historique (l'abolition de l'esclavage en Occident), « pour bien comprendre le danger qu'il y aurait, dans « l'Afrique nègre, à créer, sous l'impulsion d'une philan- « thropie souvent équivoque, une masse immense de mal- « heureux, nullement armés, ni par les conditions sociales et « économiques, ni par leur lente culture morale, à soutenir « les luttes qu'impose la responsabilité personnelle de sa pro- « pre existence. Les hommes d'Etat doivent réfléchir avant de « se lancer à l'aventure. »

De ces réflexions, des réflexions et des faits qu'il emprunte au travail si suggestif du capitaine Binger, M. P. Laffitte a raison de conclure que le problème de l'esclavage, « quand « on l'envisage d'une manière positive, ainsi qu'il convient « aux intérêts de la civilisation et de la moralité humaine, « dans l'état que le Positivisme a fait atteindre à notre men- « talité, n'est pas un problème aussi facile que peuvent le « faire croire les déclamations démocratico-chrétiennes ».

Ces considérations avaient en vue surtout la race nègre de l'Afrique; elles peuvent et doivent s'appliquer aussi à notre nouvelle conquête, à Madagascar, où certains de nos législateurs, s'inspirant peu de l'étude de la nature des choses, réclament à grands cris l'abolition immédiate de l'esclavage. Combien plus raisonnable, plus *relatif*, et, aussi, moins déclamatoire, paraîtra à tous les hommes sensés, qui ne se paient pas de mots, l'ex-premier ministre hova, Rainilaiarivony, dans l'entretien qu'un rédacteur du *Temps* eut avec lui à Marseille, le 12 mars dernier! Celui-ci, après lui avoir rappelé que la loi française proscrit l'esclavage, lui demanda son avis sur le meilleur moyen de le faire disparaître de Madagascar. Voici la réponse, à tous égards remarquable, de l'homme d'Etat malgache :

« La question de l'esclavage est celle qui m'a le plus vivement préoccupé pendant que j'étais à la tête du gouvernement malgache. Cette institution barbare que j'aurais voulu supprimer n'a pas, dans le pays, de profondes racines; les premiers esclaves furent des rebelles contre l'Etat, ou des criminels contre les particuliers; plus tard les débiteurs insolvables et les prisonniers de guerre étaient frappés de la même peine. J'ai aboli ces coutumes barbares, mais depuis cette époque de grands crimes ont été commis. A l'Est, des étrangers venaient acheter aux chefs des tribus de la côte des hommes, des femmes et des enfants volés dans l'intérieur qu'ils chargeaient sur leurs navires, et, à l'Ouest, les Arabes apportaient, pour les vendre, des hommes, des femmes et des enfants qu'ils avaient volés sur la côte du Moçambique. A ceux-ci et à leurs descendants j'ai rendu la liberté en 1877, sans qu'il s'élevât aucune protestation.

« Décréter l'affranchissement de tous les esclaves serait donc chose possible et je dois dire que le pays s'y attend; les généraux français l'ont promis. Cependant je prévois de grandes et même d'insurmontables difficultés. S'il n'y avait que des adultes, on pourrait tenter cette réforme, mais les femmes, les enfants et les vieillards, qui donc se chargera d'eux?

« L'esclave n'a pas d'autre père et mère que son maître. La femme esclave qui met un enfant au monde l'allaite, mais dès qu'il est sevré, il fait partie de la famille de son maître. Pour créer un lien entre l'enfant et sa mère, j'ai interdit la vente des enfants âgés de moins de cinq ans sans leur mère ; malgré cela, l'enfant esclave ignore son véritable père et n'a de sa mère qu'un souvenir confus. Que ferez-vous de lui jusqu'au jour où il sera suffisamment fort pour gagner sa vie? Et les vieillards? ils achèvent aujourd'hui paisiblement leur existence dans quelque terre de leur maître où ils rendent quelques petits services agricoles. Qui va pourvoir à leurs besoins?

« C'est une véritable révolution sociale qu'il s'agit de faire, et les maîtres, pas plus que les esclaves, n'y sont préparés. Vous ne pourrez pas imposer sans injustice aux maîtres l'obligation d'élever, de nourrir les enfants et les vieillards. Il faudra donc que le gouvernement français assume cette lourde charge.

« M. Le Myre de Vilers m'a souvent entretenu de cette question, quand il représentait le gouvernement français auprès de la reine Ranavalo. Il était partisan, si je me souviens bien, de l'affranchissement progressif, les enfants naîtraient libres ; mais, je le répète, qui aurait pris soin d'eux si la mère restait esclave et, par conséquent, soumise aux caprices de son maître?

« Et cependant je sentais qu'il y avait quelque chose à faire. Quoi? Je l'ignore. Peut-être d'autres plus éclairés que moi trouveront la solution de ce grave problème? » (*Le Temps,* n° du samedi 14 mars 1896).

Ce rapprochement des idées émises sur la question de l'esclavage, d'une part, par un penseur, et par un homme d'Etat,

d'autre part, est curieux et intéressant. Le philosophe, en partant de notions sociologiques relatives, arrive aux mêmes conclusions que le praticien qui s'inspire d'un « sage empirisme ». L'un et l'autre sont conduits à considérer l'esclavage « comme un grand phénomène sociologique qu'il faut étu- « dier d'une manière positive, si l'on veut graduellement le « transformer, et arriver, par une lente évolution, à une « nouvelle situation d'équilibre, qui suppose de profondes « modifications économiques et morales qui ne peuvent pas « s'improviser » (P. Laffitte, *loc. cit.*, p. 149).

L'abolition immédiate amène, au contraire, à sa suite — nous l'avons déjà dit — de profondes et désastreuses perturbations. L'expérience est là, et longue est la liste des ruines et des misères accumulées par l'abolitionisme philanthropique, qui n'a pas su employer, pour arriver à ses fins, un système de sages ménagements. Parmi les fléaux qu'il a développés chez les nègres trop tôt émancipés, est la folie qui a pris rapidement une extension extraordinaire, aux Etats-Unis, chez la population de couleur après sa libération. Voici ce que nous écrivions à ce sujet en une étude sur la folie comparée, publiée dans la *Revue positive*, en 1878 (N° de novembre-décembre) : « Pas plus que la race jaune, la race nègre n'est à l'abri des perturbations mentales. N'est-ce pas parmi les sauvages de l'Afrique qu'on observe surtout la lycanthropie, qui pousse les malheureux qui en sont atteints à commettre les crimes les plus horribles, et les hommes-hyènes, les hommes-léopards, ne sont-ils pas aussi fréquents que les loups-garous dans nos campagnes? Toutefois, la statistique a établi, aux Etats-Unis, que la folie est très sensiblement moins fréquente dans la population de couleur, comparativement à la population blanche; mais, fait intéressant à noter, et qui démontre combien ces questions de races peuvent et doivent tenir une place secondaire dans les recherches scientifiques, relatives aux troubles psychiques, cette différence semble tenir moins à la race qu'à la condition sociale, puisque l'immunité relative n'appartient qu'à la population de couleur en état d'esclavage..... » Comme preuve de cette assertion, il suffit « de citer les résultats fournis, pour l'ensemble des

Etats-Unis, par le recensement de 1850 (1). Ainsi la proportion des aliénés, pour la population blanche, étant de 1,49 pour 1,000, n'est que de 0,47 pour la population de couleur esclave, mais monte à 1,51 pour 1,000 chez la population de couleur libre. »

Depuis 1850, un grand phénomène social s'est accompli aux Etats-Unis, l'abolition complète de l'esclavage dans tous les Etats de l'Union, à la suite de la grande guerre de la Sécession. Il serait intéressant de pouvoir comparer les recensements des dernières années, en ce qui concerne la folie, avec celui de 1850 dont nous venons de citer les chiffres instructifs. A défaut d'un recensement général, nous possédons quelques statistiques particulières qui nous sont fournies par un intéressant article du Dr Cullerre sur *la Démence paralytique dans la race nègre* (2). Ainsi, le Rapport de la commission des aliénés de l'Etat de Maryland, pour 1892, relève la présence dans les divers asiles de cet Etat, de 278 nègres (130 H. et 148 F.) pour une population totale de 215,897 gens de couleur, soit 1 sur 776. A l'asile de Baltimore, il y avait en 1884 26 nègres aliénés ; au 31 décembre 1893, ce nombre s'élevait à 81, soit une augmentation de 300 pour 100 en huit années. Ce qui fait dire avec raison à M. Cullerre, que « la race nègre « semble vouloir rattraper la race blanche dans le steeple-chase de la folie ».

Les médecins aliénistes américains ne s'illusionnent pas sur les causes de cet accroissement du nombre des aliénés nègres. L'un d'eux, M. Berkley, cité par M. Cullerre, l'attribue presque exclusivement « au changement survenu dans leur position sociale, aux soucis et aux difficultés de l'existence qu'a fait naître pour eux le régime de la liberté. Sous la tutelle d'un maître, le nègre n'avait qu'à subir passivement le sort qui lui était fait. Livré à lui-même et obligé de pourvoir à sa subsistance, il lui a fallu se mesurer avec le blanc dans la lutte pour la vie. Il est, à la vérité, moins ambitieux que ce

(1) Max Parchappe. Art. *Aliénation* (*statistique*) du Dictionnaire de Dechambre.

(2) *Annales médico-psychologiques*, N° de mars-avril 1895.

dernier, et ayant moins de besoins, n'est pas astreint à des efforts aussi considérables; mais il est plus généralement débauché, plus dissolu, plus imprévoyant et plus indifférent aux lois de l'hygiène ».

Cette description de l'étiologie de la folie chez le nègre n'est-elle pas comme une *illustration* des premiers chapitres de la *Politique* d'Aristote? L'illustre philosophe de Stagyre a très bien su faire ressortir ce point, que l'imprévoyance, en quelque sorte constitutionnelle, de certains hommes, et le besoin de commandement, la faculté de prévoyance chez les autres, amenaient naturellement une sorte de subordination des premiers aux seconds; et, par là, se trouve expliquée, du moins dans une de ses causes principales, la genèse de l'institution de l'esclavage. Quoi d'étonnant à ce que ces êtres imprévoyants, livrés à eux-mêmes du jour au lendemain, sans cette éducation patiente et souvent difficile de la vie pratique, en butte aux multiples difficultés de l'existence, perdent pied et glissent fatalement sur cette pente rapide qui entraîne à la folie.

Les théologiens et les métaphysiciens, partisans de l'absolu en toutes choses, récuseront certainement de tels arguments; bien plus, ils nous accuseront d'être esclavagiste. En cela, ils auront tort; car, comme eux, nous voulons la suppression de l'esclavage, non pas brutale et immédiate, comme ils l'exigent, mais avec des ménagements, en tenant compte surtout du lendemain de la libération de ces malheureux, dont la majorité ne possèdent aucune des qualités principales de l'homme libre : « le goût et l'habitude du travail, la prévoyance, l'économie pour soi et les siens ».

Pour le philosophe, pour l'homme d'Etat dignes de ce nom, la question de l'esclavage doit donc — je le répète — être étudiée, comme toutes les questions sociales, en s'éclairant de la méthode positive, à l'aide « des documents fournis par les sages observations empiriques des praticiens ». En un mot, il faut, selon la formule de Comte, savoir pour prévoir afin de pourvoir.

D[r] Ant. Ritti.

BOUDDHISME ET POSITIVISME

> Cette ressemblance dans les préceptes moraux de toutes les religions, de toutes les sectes de philosophie, suffirait pour prouver qu'ils ont une vérité indépendante des dogmes de ces religions, des principes de ces sectes; que c'est dans la constitution morale de l'homme qu'il faut chercher la base de ses devoirs, l'origine de ses idées de justice et de vertu.
> (CONDORCET. — *Esprit humain.*)

Dans une récente conférence faite à l'*Alliance des savants et des philanthropes*, société fondée par M. Tridon, le docte professeur en Sorbonne, M. Léon de Rosny, rappelait, devant un public nombreux, de quelles conceptions élevées découle la philosophie bouddhiste, et combien belle est sa morale.

M. Léon de Rosny nous est une figure bien connue. Son admiration pour les religions de l'Orient, et, en particulier, pour le bouddhisme, ses cours que ses convictions profondes et son enthousiasme rendent si attrayants, son exquise affabilité lui ont acquis depuis longtemps l'estime, la sympathie des savants et des esprits éclairés. Car c'est en grande partie à ses efforts et aux charmes de sa parole persuasive qu'on doit l'éclosion dans le milieu parisien d'un néo-bouddhisme qui combine les enseignements moraux du bouddhisme cingalais, ou orthodoxe, avec les doctrines scientifiques de l'Occident, et, notamment, l'évolutionisme.

Aveuglés par cet incurable orgueil occidental, quelques-uns se sont étonnés de ce mouvement scientifico-religieux, et, suivant l'habitude constante, n'ont pas ménagé les railleries. Cependant, il n'y a rien dans cette manifestation que de très naturel, et la *loi des trois états* l'explique parfaitement. Pour abandonner le dogme théiste, en effet, on ne rejette pas *ipso facto* la méthode intellectuelle qui, sous l'inspiration des événements sociaux, l'avait engendré. On persiste, pendant un temps qui peut se prolonger indéfiniment pour certains, à croire à la réalité objective, absolue, des créations abstraites de notre esprit. Des faits scientifiquement établis peuvent se systématiser ainsi par des procédés métaphysiques. Ce n'est

que bien plus tard, et à la suite d'une sorte de « renversement cérébral », que l'on voit s'effondrer à jamais nos prétendues certitudes, et s'évanouir dans le néant nos rêves enfantins de causes finales. Tranquilles alors sur notre petit monde, et confiants dans ce Grand-Tout qui nous laisse si bienveillamment vivre à notre façon, nous appliquons notre industrie à améliorer notre sort. Aménager au mieux notre planète, pour rendre l'Humanité plus morale, plus intelligente et plus énergique, devient l'unique espérance et le but de nos efforts.

Du reste, peu importe, *qui fait ce qu'il peut fait ce qu'il doit,* dit la sagesse universelle.

En vérité, rien de plus compréhensible que cette tentative d'allier la généralité métaphysique à la spécialité scientifique. Car, enfin, comment ne pas se rencontrer, s'allier là où, tout en ayant les mêmes aspirations, l'on se complète si bien.

« Si l'esprit humain, écrivait Comte au Dr Audiffrent (1), s'élève à la pleine maturité en passant par les divers états, théologique, métaphysique et scientifique, la qualification de définitif ne saurait être cependant accordée au dernier état. Il faut, en effet, le décomposer finalement en deux modes successifs, l'un scientifique, l'autre philosophique, respectivement analytique et synthétique. C'est seulement à ce dernier mode que doit appartenir la qualification de définitif. Considérée de la sorte, la science reste aussi préliminaire que la théologie et la métaphysique.

« ...Même quand la science a senti l'inanité des causes et fait graduellement prévaloir les lois, elle aspire autant que la théologie et la métaphysique à l'objectivité complète, rêvant l'universalité d'explication extérieure, d'après une seule loi, non moins absolue que les dieux et les entités, suivant l'utopie académique. »

Car il ne faut pas s'aveugler. C'est dans cet état cérébral transitoire où « la science fournit les matériaux extérieurs », et la métaphysique les procédés de généralisation, état le plus

(1) *Auguste Comte*, par le Dr Audiffrent. Paris, 1894. Chez Ritti.

voisin de la constitution finale que, depuis plus d'un siècle, se trouvent placés la plupart des savants et des penseurs. Nous sommes dans cette période où, suivant l'expression de Condorcet, « les lois sont faites par des savants, si elles ne le sont pas encore par des philosophes ».

Dans une situation semblable, quand sortent des limbes l'histoire des peuples de l'antiquité et la connaissance plus parfaite des synthèses primitives, comment ne se serait-il pas établi un commerce entre la métaphysique orientale et le « scientificisme » occidental ?

Voici le Bouddhisme qui ramasse l'homme dans l'animalité première, ou la dépravation, et qui l'épure peu à peu par une série d'épreuves régénératrices; qui, en sa sympathie universelle, élève progressivement la matière de la brutalité abjecte à la pure spécialité consciente.

Le Bouddhisme, c'est la synthèse absolue par rapport à l'Esprit, ou, plus justement, par rapport à l'Amour.

Voici maintenant la science qui, après la nature, distille un parfum dans la puanteur du fumier, qui fait jaillir de ce bloc obscur de charbon les chatoyantes couleurs de l'arc-en-ciel, qui suit enfin, à travers ses mille métamorphoses, la molécule qui dort inerte dans ce caillou jusqu'à la substance grise de Newton. De cet atome de phosphore va sortir un Univers ! Et après la grandeur, la décadence : elle rentrera dans le cycle éternel; et le chimiste bientôt, après le Poète, retrouvera « la cervelle d'Alexandre à luter un tonneau, la cervelle de César à récrépir un vieux mur... »

La science, telle qu'elle s'efforce de se constituer aujourd'hui, qu'est-ce ? sinon la synthèse absolue par rapport à la Matière.

L'affinité des deux doctrines n'est-elle pas parfaite ? Et qui peut alors s'étonner de cette constatation de M. H. Olscott dans la préface au *Catéchisme bouddhiste* (1).

« Le succès remarquable des cours de l'érudit professeur de la Sorbonne, M. Léon de Rosny, et la demande constante

(1) *Catéchisme bouddhiste*. Traduction française approuvée par M. Su mangala Thero, Grand Prêtre de l'Église du Sud. Paris, 1892.

et croissante pour la littérature bouddhique prouvent, j'ose le croire, que les esprits éclairés en France sont sympathiquement attirés, au milieu de cette crise des antiques religions, vers une philosophie qui ne se réclame pas d'un maître, qui encourage l'exercice perpétuel du bon sens, qui répudie le surnaturel, qui conseille la tolérance, qui résout les problèmes les plus complexes de la vie, qui fait appel aux sentiments de justice, qui enseigne la morale la plus pure, qui est absolument d'accord avec les enseignements de la science moderne, et qui montre à l'homme un idéal superbe.

« Voilà dix-sept ans que je me trouve en contact avec le bouddhisme et je ne l'ai jamais trouvé révoltant au libre-penseur, à l'esprit religieux, à l'humanitaire, ni antipathique à l'homme de science. C'est un diamant enfoncé dans un marrais de superstition. Si Eugène Burnouf, cette brillante lumière de la littérature française contemporaine, n'avait été prématurément ravi à la science, la France eût certainement pris la tête du mouvement de renaissance bouddhique. Elle le fera peut-être encore ; c'est une éventualité que je crois au moins possible. »

Et le *Catéchisme* assure (§ 74) que « la doctrine bouddhique est d'accord avec la science, puisque c'est la doctrine de la Cause et de l'Effet. La Science professe que l'homme est le résultat d'une loi de développement, qu'il part de l'imparfait et de l'inférieur pour s'élever à une condition parfaite et supérieure. »

Cette doctrine scientifique c'est l'Evolution (§ 76).

Enfin l'esprit du système du Bouddha est tout entier dans ce mot : JUSTICE (§ 105).

Justice ! n'est-ce pas le titre même, en sa concision significative, du dernier ouvrage de M. Spencer, de celui qui, dans la pensée de l'auteur, doit servir de conclusion à toute son œuvre.

Certes, tout en s'accordant dans leur croyance à interpréter fidèlement la réalité objective, les deux doctrines sont oin de se confondre. Le bouddhisme, en effet, ne tient pas compte des fatalités matérielles. Plus : il les méprise. Ne sont-elles pas autant d'empêchements qui retiennent l'individu

dans son ascension au *Nirvana*, cette « condition où tout changement cesse, où le repos est parfait, avec absence de désirs, d'illusions et de peines, avec oblitération totale de tout ce qui fait l'homme physique » (§ 70). Le Bouddhisme pèche donc par excès de subjectivité et manque radicalement de rigueur et de précision. L'Évolutionisme, au contraire, trop matérialiste au sens scientifique du mot, exagère au-delà des faits constatables l'influence sur la vie psychique et morale du déterminisme biologique. L'un triomphe dans le domaine moral, l'autre dans les applications concrètes de la biologie générale.

Car, en résumé, Bouddhisme et Évolutionisme sont deux synthèses absolues, l'une subjective, l'autre objective, touchant une *vie* universelle problématique. Le premier rêve « l'empire complet de l'esprit sur la matière » (1). Il affirme « l'opération universelle de la loi du mouvement et du changement par lequel tout est régi, les mondes et les formes animées ou inanimées » (2). Le second scrute la matière, pour lui en Perpétuel Devenir de par le « pouvoir inconnaissable qui régit l'Univers » (3).

Transmigrer, Transformer, voilà les deux moyens. Qui ne voit clairement les analogies et les dissemblances ?

Pourquoi donc, au lieu de souligner les incontestables rapports de méthode qui existent, ainsi que nous venons de le voir, entre le dogme hindou et la grande construction philosophique anglaise, MM. Olcott et L. de Rosny semblent-ils chercher plutôt à se rapprocher du Positivisme ?

Dès 1883, M. Olcott écrivait (*Loc. cit.* p. 15) : « Un français de qualité disait récemment au grand-prêtre Sumangala que l'esprit de l'Ecole positiviste française lui paraissait être celui même du Bouddhisme ». Il est vrai qu'il ajoute aussitôt, — ce qui montre à tout positiviste combien nous sommes loin de nous entendre avec les hindous sur les prin-

(1) *La Morale du Bouddhisme*, par Léon de Rosny. Paris, 1891. G. Carré, éditeur.

(2) *Catéchisme bouddhiste*, Paris, 1883, 14e éd., p. 134.

(3) *Justice*, par Herbert Spencer, p. 4 de la traduction française. Paris, 1894.

cipes — : « L'éminent professeur Hœckel aurait de même dit, lors de son dernier passage à Ceylan, qu'autant qu'il avait compris, la théorie bouddhiste sur l'éternité de la matière, sur celle de la force et sur quelques autres points, était identique aux dernières déductions de la science. »

Non, Monsieur Olcott, nous ne savons pas si la matière est éternelle ! C'est de « l'incognoscible » comme dirait M. Spencer. Et quant à concevoir la force indépendante du *substratum* matériel qui seul nous en suggère l'idée, *nous ne le pouvons pas !* Toute matière n'est-elle pas active, toute activité ne se confond-t-elle pas avec la notion même de corps ? Et cette corrélativité ne constitue-t-elle pas pour nous la base même de notre doctrine positiviste ? N'est-ce pas Auguste Comte qui a proclamé que les idées elles-mêmes ne sont rien sans les hommes qui les interprètent ; et de bruyantes proclamations parlementaires, et de petites brochures plus ou moins retentissantes n'y changeront rien : qui nie ce théorème ne prouve que son incapacité philosophique ou son impuissance organique.

Sans doute, depuis lors, l'honorable apôtre du Bouddhisme a reconnu l'erreur dans laquelle était tombé notre compatriote, car ce passage de sa préface a disparu dans les éditions subséquentes.

Cependant, M. Léon de Rosny, dans sa récente conférence, reprend à son compte le parallèle, et devient même plus affirmatif :

« Le Bouddhisme, dit-il (1), a été qualifié avec juste raison de Positivisme hindou ; il y a, en effet, une grande analogie, sur nombre de points, entre la doctrine enseignée par Pierre Laffitte, qui est directeur de l'Ecole positiviste, et celle professée par Sumangalo Thero, le directeur de l'Ecole bouddhiste du Sud. Les Chinois ont l'esprit essentiellement positiviste et l'ont tout au moins autant que nous. Ils ne croient pas à l'existence d'un Dieu créateur et personnel, ils sont panthéistes et transformistes. »

(1) *La Paix*, du lundi 17 février 1896.

M. Maurice Dubard (1) écrivait aussi en 1879 que, « à de rares exceptions près, les Japonais sont positivistes. »

Le rapprochement est net ; voyons ce qu'il a de légitime, et pour cela comparons les méthodes en présence, les doctrines et les résultats.

Bouddhisme. — Sa méthode, nous le savons, c'est la métaphysique ; mais une métaphysique qui, à l'inverse de celle qui nous est trop familière, n'a pas été incompatible avec le progrès d'un système social.

La nôtre, d'origine gréco-romaine, s'est toujours ressentie de sa filiation. Dogmes de tradition romaine, hérésies de source grecque en prirent naissance. Ce n'est qu'à grande peine et pour peu de temps que le Catholicisme parvint à en faire son humble servante. Aux premiers appels de la Renaissance, l'essence divine remontait aux cieux, et la nature humaine s'alliait pour jamais à la matière terrestre. Ainsi divisés, le spiritualisme et le matérialisme, gouvernant l'un le monde moral par sa convenance mentale, l'autre le monde physique par sa réalité, ne pouvaient qu'entrer en perpétuel conflit, et finalement se neutraliser. Incapables également de prendre la direction de la société, ils devaient l'abandonner à la tutelle du dernier des dieux jusqu'à l'avènement du Positivisme. Rousseau, Cousin et sa suite, des manuels de morale dite civique, les cours de philosophie de nos lycées et de nos facultés sont là pour attester l'impuissance dogmatique de la métaphysique occidentale. En un mot, prise entre la synthèse théologique et la synthèse positive, elle ne pouvait que s'atrophier et succomber.

En Asie, au contraire, libre de toute concurrence scientifique, elle pouvait, elle devait prendre, et elle a pris effectivement toute l'extension dont elle était susceptible. Au Thibet, par exemple, elle allait jusqu'à se cristalliser dans un type pseudo-théocratique. Mais, faute d'ennemis extérieurs qui rendent toujours compact, dans un grand pays, le faisceau

(1) *Le Japon pittoresque,* par Maurice Dubard, sous-commissaire de la marine. Paris, 1879, E. Plon et Cie, éditeur (p. 34).

des forces résistantes, l'Inde s'est organisée sur des bases normales en un système analogue à notre constitution féodale (1). En concurrence d'ailleurs avec l'hindouisme, le Bouddhisme y a donc prévalu sous la forme individualiste et sporadique, par les mêmes raisons qui ont fait acclimater le protestantisme en Angleterre et en Allemagne et qui ont fait choisir le presbytérianisme par les clans écossais, toujours en rivalité. L'indépendance des chefs temporels était ainsi bien mieux assurée. La *vie religieuse* prit donc ici tout son essor avec ses avantages et ses inconvénients. Que de faits curieux nous apprendrons sur ce point, quand la littérature hindoue sera mieux connue en Europe! Car si la littérature est en tous pays le véritable *éthographe* des esprits faibles, elle est surtout, qu'on nous permette de le dire, l' « *éthomètre* » des cœurs d'élite; et cette révélation continue faite au vulgaire des exemples élevés, que l'idéalisation poétique exalte encore, constitue un des facteurs principaux du progrès moral dans l'Humanité.

Libre ainsi de toute compression spirituelle, et laissé au libre arbitre individuel, le Bouddhisme indien devait devenir très abstrait en dogme, très mystique en pratique.

Son dogme se réduit essentiellement à la légende du Bouddha Gotama ou Cakya-Mouni, à une philosophie cosmologique rudimentaire, et à l'ontologie du *Karma* et du *Samsara*.

L'histoire du Bouddha est connue; et son idéalisation nous est développée par le *Catéchisme*. Au reste, sa théorie reste à couronner d'une histoire ecclésiastique.

Le Bouddha, tout en n'étant pas Dieu et ayant la forme d'un homme, ne ressemblait pas intérieurement aux autres hommes. Moralement et intellectuellement, il les surpassait tous, à l'exception des Bouddhas passés. Car il y a eu plusieurs Bouddhas. Il en naît un chaque fois que, « sous l'influence de la Causalité, l'Humanité, dans son évolution, a besoin des lumières que lui seul peut donner ». La qualification de Bouddha est purement abstraite : c'est l'état d'une intel-

(1) Voir l'observation de M. Emile Barbé sur le *jaguir* et le *fief*, *in Le nabab René Madec, et la Cession à Louis XVI du delta de l'Indus*. Paris, 1894, p. 24.

ligence *illuminée* qui possède la sagesse parfaite. Le type chez qui se manifeste cet état ne l'apporte pas en naissant. Il possède seulement d'heureuses dispositions naturelles: « Tout enfant il semble comprendre les arts et les sciences sans les avoir étudiés, et les meilleurs maîtres ne peuvent rien lui apprendre qu'il ne saisit aussitôt ». Mais ce n'est pas tout, et pour atteindre la perfection, il doit subir des épreuves. Il lui faut se dompter au point de ne regretter ni désirer rien d'illégitime. Acquérir la science universelle est le moyen d'arriver au dévouement absolu. Un Bouddha se donna, dit-on, à dévorer à une tigresse affamée afin qu'elle pût nourrir ses petits (1).

La théorie cosmique est presque totalement négative. Pas de création, et, même, *impossibilité* de concevoir un Créateur. Vanité de la recherche des causes finales. L'esprit gouverne bien la matière; mais il n'existe pas comme entité indépendante.

Faute de base objective que l'observation positive seule eût pu révéler, le Bouddhisme ne possède donc sur le monde extérieur que les renseignements fictifs suggérés par l'empirisme vulgaire propre au milieu, et par des raisons d'ordre exclusivement moral (2).

(1) *Les Grands Types de l'Humanité.* I.

(2) A propos de la célèbre coupole cosmographique de Benarès, on a cependant beaucoup vanté l'astronomie brahmanique. Il n'y a là qu'une simple illusion historique. M. Laffitte a fait cette remarque, depuis longtemps, qu'il ne peut y avoir d'astronomie proprement dite là où il n'y a pas de chronologie vraie; et les Hindous jonglant avec les millions d'années semblent posséder à peine la notion positive de temps. L'adoption du système vrai du monde qu'ils ont faite dès la plus haute antiquité est d'ailleurs très compréhensible, et, chose curieuse qui n'a peut-être pas été rapportée, c'est qu'ils semblent l'avoir adopté par des raisons analogues à celles qui nous l'ont fait rejeter. Ceci n'est pas un paradoxe!

Le choix d'une théorie quelconque se fait toujours, nous nous en rendons compte, d'après sa convenance mentale avec l'ensemble des conceptions propres au milieu. Or, tandis qu'avec nos dieux sociologiques il était indispensable que, pour le bien du gouvernement, la Terre fût au centre du Monde qui ne lui servait que de décoration, il fallait, par contre, qu'en Perse où trônait la doctrine fétichiste du Feu et sa personnification solaire, il fallait que ce fût ce grand Fétiche qui, de son Empyrée central gouvernât l'univers. Le Brahmanisme, mais le Bouddhisme surtout, en admettant la transmigration planétaire, et

En réalité, le Bouddhisme est simplement une doctrine éthique qui peut, vu son dogme métaphysique, s'assimiler, en dehors de ses préceptes moraux, toutes les notions concrètes, depuis les plus indécises jusqu'aux plus positives. Les Ignaciens du XVIIe siècle, préoccupés surtout de « conservation » sociale, préféraient aux bonzes bouddhistes les lettrés confuciens. Nos jésuites, définitivement rejetés de la vie politique et n'osant plus prétendre qu'à une certaine influence morale occulte, recherchent maintenant le monde hindou de toutes communions. Tandis qu'à l'ombre des canons européens ils ne secrètent pas assez de fiel contre les mandarins chinois « croupissant, disent-ils dans un abject matérialisme » (tout cela parce que ces fonctionnaires orientaux méprisent le surnaturel, les miracles, etc.), ils conservent les meilleurs rapports personnels avec les prêtres indiens *qu'ils ont renoncé à convertir au catholicisme* comme ils l'écrivent entre eux, qu'ils respectent pour leur bonté, et à qui ils enseignent la physique et la chimie. Nous pourrions citer tel maduré de la Société de Jésus qui, dans le Sud de l'Inde, possède un cabinet scientifique qu'envieraient plusieurs de nos collèges universitaires. Ainsi donc, faire estimer la mathématique et l'astronomie en Chine, la physique et la chimie dans l'Inde, sont les résultats vraiment réels obtenus par cet ordre célèbre ; et à lui seul il prouve incontestablement l'épuisement absolu de leur doctrine théiste, la décadence universelle des autres synthèses et l'efficacité unique, toujours grandissante, de la religion positive. Nous pouvons ainsi proclamer que volontaires ou opposants, tous les prêtres, orthodoxes plus encore que dissidents, sont nos coopérateurs dans l'œuvre de la régénération humaine.

Voici, en somme, l'idée-mère de la morale bouddhiste. Chaque être dont se compose le Grand-Tout est soumis au

pleins d'indifférence pour la matière, ne pouvaient qu'emprunter cette conception à la religion de ses actifs voisins, souvent les vainqueurs. Les prétendues révélations védiques et l'intuition bouddhique, loin d'être merveilleuses ne sont ainsi que l'acclimatation d'une idée étrangère.

(1) Voir à ce sujet la brochure de P. Legall, sur *le philosophe Tchou-Hi*. Changaï, 1894. Imprimerie de la Mission catholique.

roulement du *Samsara*, c'est-à-dire à une succession d'existences jusqu'à la terminaison dans le Nirvâna. Chaque existence est dominée par une fatalité qui résulte des existences antérieures. Modifiée par la prépondérance des mérites actuels (Karma = actes) sur les démérites, elle assure à l'individu, à sa prochaine réincarnation, son ascension dans la hiérarchie animale, ou sa dignité supérieure. L'état de Bouddha est le dernier stage avant l'absorption finale dans le Nirvâna. Il s'ensuit qu'on doit s'abstenir du péché et acquérir les vertus. Ne pas être mauvais ne suffit pas, comme dans le christianisme primitif, mais il faut être positivement bon (886). D'ailleurs point d'extrême ascétisme et pas d'excès de jouissances sensuelles. Suivez la voie moyenne... (§ 115). « Vivons de façon à assurer le plus de bonheur et le moins de souffrance à nos semblables et à nous-mêmes. »

Les péchés et les peines ne sont plus disproportionnés avec les fautes et les mérites : la proportionnalité est exacte, et tous sont appelés, tous sont élus.

Rappelons maintenant rapidement l'esprit du Positivisme, avant de mettre en comparaison les deux synthèses.

Positivisme. — Son *dogme*, c'est la science ; son culte, la commémoration des principales institutions humaines et la glorification de ceux à qui nous les devons : son régime, l'industrie organisée modifiant le monde et l'homme pour le service de l'Humanité.

Quand nous disons science nous entendons la science abstraite positive : celle qui non seulement recherche les phénomènes fondamentaux propres à un certain nombre d'êtres et les classe suivant l'ordre connu de leur dépendance croissante, mais qui encore détermine leurs relations réciproques. Elle fixe le mode de liaison ; elle montre comment, l'un ou l'autre de ces phénomènes variant, tous les autres varient; elle les mesure, ou estime dans quelle proportion chacun d'eux se trouve affecté. Ainsi, après avoir abstrait dans des figures courbes la notion de tangente, il faut déterminer la liaison générale qui existe entre sa direction et la position du point de contact, l'une et l'autre rapportées à des repères invariables, ou du moins supposés tels momentanément. De

même en physiologie, il ne suffit pas de distinguer, par exemple, l'élément nerveux, il faut encore déterminer les conditions mésologiques de manifestation de ses propriétés de motricité et de sensibilité, rechercher sa texture, fixer ses relations avec les autres éléments et ses limites de variabilité. Sans l'établissement de la loi constante qui régularise par sa précision objective l'abstraction qui de sa nature reste toujours indécise, notre esprit retomberait infailliblement en divagation, son péché mignon. Don Quichotte a sans doute les meilleures intentions; mais quand il n'écoute plus Sancho, ses lubies deviennent dangereuses et pour lui-même et pour les autres. Le vaillant chevalier, c'est l'Induction abstraite assoifée de vérité; son sage compagnon ou plutôt son guide c'est l'Expérience. Part-il ? Ce ne sont que mortifications ou cabrioles...

On sait que l'ensemble des spéculations positives comprend la *Philosophie première* ou logique générale; la *Philosophie seconde* ou science proprement dite, systématisée hiérarchiquement; *Philosophie troisième* ou histoire descriptive universelle, préparant directement aux théories industrielles.

Il serait aussi inutile qu'inopportun de développer ici la synthèse positiviste.

Comparons donc de suite les conceptions cosmique et éthique du Bouddhisme à celles du Positivisme.

Nous savons que le Bouddhisme, réagissant contre la *débauche* théologique de l'hindouïsme et incapable de s'élever à la notion positive de *relation*, est purement négatif dans sa conception cosmique. Il s'est contenté d'éliminer les dieux et même le dernier dieu réduit successivement en quadrinité, trinité, dualité et unité, et n'a pu substituer à cette négation que le mépris pour la matière. Inutile d'ailleurs de spéculer au sujet de cette matière, puisque l'esprit sait enfin s'en émanciper complètement.

Le Positivisme, au contraire, loin de soumettre sa cosmologie à sa morale, a dû constater, par l'observation exacte développée par des expérimentations précises, que les modes supérieurs d'activité animale et humaine sont toujours subordonnés aux puissantes activités générales de la matière brute.

Il ne peut rêver de se soustraire à l'empire matériel. Mais l'un des problèmes de sa *morale*, de son action sur l'homme, consiste à perfectionner les institutions et les mœurs pour que chaque individu, rendu plus fort par le concours de toutes les générations, s'adapte mieux aux conditions d'existence physique et sociale. Et ce n'est *qu'en se soumettant* sciemment, systématiquement, à cette fatalité qu'il souffrira moins des excès cosmiques « des eaux, des airs et des lieux »; que son esprit acquerra plus d'indépendance pour ses hautes méditations. Ici, comme partout, l'émancipation vraie ne résulte pas de la révolte, mais de l'obéissance. « *La soumission*, formulait laconiquement Auguste Comte, *est la base du perfectionnement* ».

Dans sa conception éthique, le Bouddhisme ne se rapproche pas davantage de nous. C'est qu'il hérite, même en protestant, de la tradition brahmanique. Pour les bouddhistes, notre vie terrestre n'est qu'une transition éphémère entre une série de vies objectives passées dont l'origine se perd dans le temps, et une autre série de vies objectives futures dont ils n'aperçoivent que confusément le terme. La vie présente n'acquiert de valeur que par le correctif, dit *Karma*, ou prépondérance du mérite sur le démérite. Tout se concentre dans la vie individuelle, et s'il nous faut faire le bien c'est que le bien est nécessaire pour « accomplir la grande œuvre de la nature ». Nulle préoccupation directe de l'existence sociale. Chacun se débrouille comme il peut avec la nature, comme d'autres avec Dieu.

« Le Bouddha enseigne la Rédemption par soi seul ».

Le Bouddha comme le Christ ne sait recommander que le *Charitas : Amour du prochain* sans prescription définie — ce qui a amené la déchéance totale du sens originel, et *charité*, pour toute solution économique. De là triple plaie : vanité constante de « l'âme charitable », dégradation sociale du « mendiant », excommunication morale du « misérable », du « gueux ».

En contraste avec la morale théiste et la morale métaphysique qui, l'une et l'autre, ne se préoccupent que de la préparation égoïste à une vie future imaginaire, et ne sont, par con-

séquent, *morales* que par la sage influence de leurs interprètes ou la rectitude spontanée de leurs fidèles, la morale positiviste n'aspire qu'à la direction de la vie présente tant sociale qu'individuelle.

En effet, tout homme est membre d'une famille, d'une tribu, d'une société; et sa façon de vivre, ses mœurs résultent nécessairement de ses impulsions héréditaires exaltées ou comprimées par le milieu social dans lequel s'opère son développement. Quoi qu'il fasse, par exemple, Robinson Crusoë est un anglais et un anglais de son siècle ; et l'homme-nature de Rousseau, l'homme *dé-moralisé*, raisonne toujours comme son sophiste père. D'ailleurs, même subjectivement, on ne peut se figurer l'homme à l'état *nature* : car ne faudrait-il pas le placer dans l'échelle animale au-dessous des singes qui eux du moins vivent en troupes et possèdent, par conséquent, une morale rudimentaire.

Pour nous, la morale est l'expression et le résultat des divers rapports qui existent constamment et universellement entre chaque être vivant intelligent et l'ensemble des êtres collectifs ou individuels auxquels il se rattache. Tous les vertébrés, les mammifères et les oiseaux au moins, ont donc une morale, puisque tous ont une famille; mais cette morale ne peut évidemment prendre son essor que chez ceux qui sont doués à un degré suffisant d'instincts sociaux.

Chez l'homme, que des myriades d'années ont affiné, des êtres supérieurs à la famille et à la troupe ont surgi. Des tribus, des cités, des patries ont pris naissance. Enfin, au-dessus de tous, nous avons vu s'élever l'Humanité, cet Être Suprême à qui, sans abaissement, nous pouvons offrir nos hommages et consacrer notre dévouement.

C'est ainsi que, pour le positiviste, il y a trois classes de *devoirs* dont chacune correspond au mode distinct d'existence des trois grands êtres collectifs.

A la Famille qui nous donne la vie physique, nous prodigue à l'excès son amour, et nous élève de l'animalité à l'humanité, nous *devons* notre affection continue et les fruits de notre activité quotidienne.

A la Patrie qui protège la famille, lui infuse un sang réno-

vateur par l'institution de l'épouse-mère, et lui permet de s'étendre pour ainsi dire indéfiniment par la coopération bienveillante des alliés et des amis, à la Patrie nous *devons*, familles et individus, le tribu de nos richesses, de notre dévouement, et chaque fois qu'il est utile, de nos vies.

Enfin, à l'Humanité, la mère des nations et leur virginale éducatrice, tous, peuples, cités, tribus, familles, individus, *devons* reconnaissance, glorification et collaboration.

En dehors de ces devoirs positifs, chacun peut agir à sa façon.

Vivre pour la Famille, *la Patrie et l'Humanité,* voilà le but visible de la destinée humaine, but qui s'impose à tous et doit primer tout autre objectif.

En résumé, le Bouddhisme, si respectable à tant de points de vue, n'est qu'une doctrine, sans aucune base réelle. Sans doute, il recherche avec ardeur la lumière que lui apporte l'Occident. Mais nous pensons qu'on ne doit voir dans cette sorte de fascination exercée sur lui par la science positive qu'un aveu implicite de son impuissance doctrinale, et le symptôme caractéristique de la rectitude mentale de ses adeptes. En ce sens, il se montre, comme toujours, infiniment supérieur au néo-idéalisme (1) de nos contrées, aussi incapable, malgré son verbiage équivoque et son vocabulaire choisi, de comprendre en son esprit la *philosophie* de la science que d'aboutir à une conclusion et de nous définir une morale.

Contrairement donc au Positivisme, la grande réforme hindoue reconnaît son incompétence pour expliquer le monde, la société et l'homme. Sa conception cosmique est une hypo-

(1) Remarquons que ce prétendu idéalisme n'est que le vieux Déisme habillé de neuf à la maison du coin du quai; mais un Déisme vert-galant, dédaigneux, dans sa transcendance, de la logique des théologiens, et se pavanant de son ignorance, devant la galerie sceptique, de ce qui se passe « derrière la toile, au-delà de la scène où se joue le drame de l'histoire et le spectacle de la nature » dont « une cause invisible, un mystérieux auteur, *Deus absconditus*, en a réglé d'avance la succession et les péripéties. » (F. Brunetière, *la Renaissance de l'Idéalisme*).

thèse aussi sommaire qu'invérifiable; ses propositions sociales sont nulles, et la morale qu'elle nous présente pour cette vie terrestre est totalement subordonnée à la préparation à une vie future imaginaire sur laquelle on ne s'explique pas. On doit même dire que sa morale combinée avec son dogme de la transmigration n'est qu'une longue préparation continue au néant, une course pénible à l'abîme final. De plus, le Bouddhisme orthodoxe rejette toute hiérarchie ecclésiastique, seule institution cependant qui pourrait tempérer par la sagesse empirique de ses membres son défaut absolu de préoccupations politiques, économiques et sociales.

C'est, sans contredit, à cette insuffisance dogmatique et sacerdotale qu'il faut attribuer la médiocrité des résultats pratiques obtenus par cette belle synthèse. Il n'a su recueillir jusqu'ici sous son climat natal que les débris dispersés, et relativement très peu nombreux, du brahmanisme. L'Islamisme, bien que plus jeune de près de dix siècles, et d'importation moderne, a conquis plus vite les âmes, et en a amené à lui un bien plus grand nombre. D'après la statistique anglaise de 1861, les diverses religions se répartissent numériquement ainsi aux Indes :

Hindouïsme.	73 p. 100
Islamisme	19 »
Juifs, Chrétiens, etc.	5 »
Bouddhisme	3 »
	100 p. 100

La pauvreté de ces résultats du prosélytisme bouddhiste, mieux caractérisée encore par une expérimentation portant sur une population de plus de 200 millions d'habitants et développée à travers vingt-deux siècles, semble décisive quand on la compare surtout au succès inouï et toujours croissant de la religion, si sociale, de Mahomet.

C'est en vain, croyons-nous, qu'on opposerait à ce fait l'écrasante supériorité numérique des bouddhistes dans le monde sur les fidèles de tous les autres cultes, et qu'on oserait conclure à sa supériorité intellectuelle et à sa victoire définitive. Sur les 500 millions d'adeptes de la religion du Bouddha,

une grande partie, une forte majorité n'est bouddhiste que de nom. En Chine et au Japon, par exemple, les hommes sont ou incrédules, ou confuciens, ou taoïstes, ou shintoïstes. Les femmes, il est vrai, y recherchent encore ces petites pratiques superstitieuses pour lesquelles en toutes régions, sous la domination de tous les cultes, elles montrent une prédilection marquée; mais le Bouddhisme ne fait encore que de prêter son nom à ces cérémonies personnelles essentiellement fétichistes. C'est toujours la raison de l'homme qui réfléchit le plus exactement la doctrine sociale dominante : mais *la femme demeure fétichiste*, malgré toutes les métamorphoses auxquelles elle se prête si bien. Longtemps encore, elle « courra à l'idole », suivant la juste remarque de M. Zola. Le régime normal même n'y changera rien et ne pourra que marier indissolublement la *raison masculine*, devenue positive, à la *sentimentalité féminine*, invariablement fétichiste. C'est probablement par cette voie naturelle que s'opérera l'absorption nécessaire de la Synthèse spontanée par la Synthèse définitive.

Au fond, quand le Bouddhisme paraît dans une société, il symptomatise nettement la décomposition spontanée de la synthèse précédente. On aurait tort, par contre, de compter sur lui pour présider à l'agrégation de la société nouvelle. « Les peuplades qui l'ont adopté, quoique transformées par sa morale, ont subsisté, non pas grâce à lui, mais, on peut le dire, malgré lui. Aucune société n'eût résisté à une doctrine qui méconnaissait à ce point toutes les conditions de son existence et faisait de ses partisans les plus zélés de simples rêveurs demandant la vertu parfaite à une constante inaction. » — P. Laffitte.

En Europe, par exemple, il ne saurait offrir qu'un abri provisoire à quelques âmes avides d'idéal chez qui l'attachement social n'a pas acquis assez de force pour procurer la paix intime et diriger l'activité.

Le concours du Bouddhisme à l'avénement du Positivisme nous paraît indiqué par ses tendances. Il peut devenir infiniment précieux à notre cause. L'analogie entre les deux

doctrines, trouvée et publiée par plusieurs écrivains n'ayant entre eux aucun contact, ne peut être assurément l'effet du hasard.

Inutile de revenir, il nous semble, sur le goût singulier des prêtres bouddhistes pour la science occidentale. L'esprit d'abnégation de ces bonzes vénérables, leur profond et touchant amour pour tous les êtres animés, amour qui n'a besoin que d'être plus éclairé, et que ne corrompt pas l'intérêt personnel ou clérical sont une sûre garantie de leur coopération « à la grande œuvre de la régénération humaine ».

Quand la science positive leur aura montré l'inanité de leur rêve dans une vie objective future, heureux, puisque la *bonté* est le fond de leur nature individuelle, et qu'ils n'aspirent qu'au dévouement, ils se donneront corps et âme à cette Humanité qui, en sa gratitude, leur assurera, par la vie subjective de l'au-delà, la paix discrète des souvenirs domestiques, le repos glorieux d'une renommée triomphale, ou la suave résurrection dans le cœur affectueux de leurs tendres imitateurs.

« Les rites changent, la morale ne change pas. » (Voltaire.)

Asnières, 28 César 108 (*Trajan*).

V. Pépin.

BIBLIOGRAPHIE

LA SOCIOLOGIE EN ITALIE : M. HENRI DE MARINIS

Le mouvement scientifique en Italie a été quelque peu ignoré ou méconnu en France, ou plutôt, il n'y est pas encore nettement connu.

Cependant, dans son orientation et dans son activité nouvelle, il présente le plus grand intérêt ; l'influence de la doctrine positiviste y est très grande, et c'est à cette influence que l'on doit attribuer l'activité des recherches sociologiques : dans le numéro de février d'une importante revue philosophique italienne, sur cinq articles, j'en relève quatre qui ont trait à l'étude de problèmes sociologiques.

Parmi les figures les plus sympathiques et les plus intéressantes, autant par la remarquable hauteur de ses spéculations que par la situation qu'il occupe, M. de Marinis mériterait qu'une étude spéciale lui fût consacrée, qui embrassât l'ensemble de ses travaux dans leur relation avec sa vie politique. Ce professeur de sociologie à l'Université de Naples, député à la Chambre italienne, ne s'est en effet pas maintenu seulement dans les théories scientifiques, mais a participé et participe encore de la façon la plus active aux luttes politiques de son pays.

Toutefois, ce n'est pas ici le lieu de nous occuper de sa carrière politique, et nous nous bornerons à analyser son « *Etude sur la société grecque, considérée au point de vue de la sociologie* » qui présente un résumé de ses idées, et aussi quelquefois des éléments de sûre critique. On verra que, si l'auteur est en divergence de vues avec l'Ecole positiviste sur plusieurs points de détail, il se révèle disciple de Comte en tout ce qui concerne les généralités.

« La présente étude, dit M. de Marinis, a trait à l'histoire de la « société grecque jusqu'à la moitié du cinquième siècle avant « Jésus-Christ. »

Pour considérer une telle période non plus au point de vue du récit de son histoire, mais au point de vue de l'évolution de la masse sociale tout entière, quelques définitions seront d'abord nécessaires.

Le point de vue sociologique est tout autre que le point de vue historique ; il demande à être déterminé scientifiquement et il nécessite de définir l'objet principal de son étude. « L'unité du « fait social comporte que, entre toutes les sciences qui en étu- « dient les différents côtés, il y ait un lien indissoluble ; de telle « sorte que, réunies, ces sciences forment une unité organique « doctrinale correspondant à l'unité de fait propre à ce champ « de la réalité. Une doctrine, cependant, doit être commune à « ces différentes sciences, c'est-à-dire une connaissance de la loi « générale de l'organisme social, une explication unitaire de sa « structure et de sa fonction. A cela, ajoute M. de Marinis, répond « la sociologie qui, de cette façon, entre immédiatement dans le « problème général de l'évolution cosmique pour la partie qui « regarde le monde social. »

Voilà donc une conception générale de la science sociologique, conception presque entièrement adéquate à celle de Comte, qui créait ce nouveau terme pour définir la science sociale abstraite. Lorsque l'on a débarrassé une période de tous ses faits historiques, qui constituent en quelque sorte ses qualités physiques, concrètes, demeure tout ce mécanisme de relations et d'influences des diverses institutions sociales les unes sur les autres et des éléments sur l'ensemble.

C'est en considérant ces relations et ces institutions au point de vue abstrait que l'on entre dans la sociologie et que l'on peut déterminer, avec une méthode vraiment scientifique, aussi bien l'évolution de l'ensemble que celle des parties.

Ce caractère spécifique de la science sociologique a été rarement bien observé, et sur ce point ont porté des discussions particulièrement dominées par les diverses conceptions philosophiques. C'est un phénomène qui se présente chaque fois qu'une science nouvelle se constitue. Alors que l'effort devrait être seulement scientifique, et une commune définition généralement acceptée, beaucoup d'esprits, même parmi les plus puissants, s'attardent à des significations de termes, apportant dans la discussion les influences des diverses écoles auxquelles ils appartiennent et cherchant à incorporer le nouveau champ de recherches dans leur système propre. Là est la cause de cette infinité de sens attribués à la sociologie, les uns comprenant sous ce terme des

questions qui regardent l'ethnographie comparée ou même la philologie comparée, les autres, parmi lesquels Spencer, ne lui définissant pas suffisamment un caractère spécifique. La vérité est que, si l'ethnographie comparée et la philologie sont des sciences qui servent la sociologie, surtout par les documents qu'elles lui fournissent, c'est ignorer une claire conception des sciences que de les confondre avec celle-ci.

Ces raisons ont conduit M. de Marinis à placer dans la première partie de son livre des considérations générales qui tendent à déterminer les lois propres au domaine sociologique. Après s'être libéré de toute discussion historique en admettant, contrairement, d'ailleurs, à ce que pensent les disciples directs de Comte, que la société grecque a ses germes de développement dans l'organisation apportée par l'invasion aryenne et en rejetant, hors du cadre de ses recherches, la considération des peuples primitifs de la Grèce, il entre ainsi dans le corps de son sujet :

« Le cours de la société humaine comporte, comme pour quel « autre processus cosmique qui soit, des changements détermi« nés et successifs dans la position des parties relatives qui cons« tituent la société. De telle sorte qu'il doit exister une loi uni« verselle selon laquelle ces parties sont en relation et selon « laquelle, aussi, se réalisent ces changements ; une loi qui, de « cette façon, embrasse tous les domaines de l'existence et cons« titue l'entière évolution à travers laquelle passent les choses. »

Mais, si les différents ordres de phénomènes forment une unité seule, commandée par une seule loi générale, il n'en est pas moins vrai que dans chacune de ces différentes séries la loi générale acquiert une valeur spéciale correspondant aux caractères distinctifs de la série même :

« Les écoles philosophiques qui ont considéré la division des « faits en divers ordres comme une distinction purement conven« tionnelle pour faciliter l'ordre et le développement des connais« sances, ont nié l'existence d'une valeur propre pour les diffé« rentes parties de la réalité. Elles ont cherché l'explication « d'un ordre de faits plus complexes par les lois d'un ordre de « faits plus simples, comme, par exemple, l'explication des faits « sociaux par les lois de la physiologie et de la psychologie. Une « semblable conception conduit à ne voir qu'un côté seul de l'en« semble que l'on veut étudier », car, s'il est certain que pour la sociologie les lois physiologiques et psychologiques agissent dans un certain domaine, il n'en est pas moins vrai qu'elles n'agissent que dans le domaine restreint à l'individu.

Au moment où l'on se détermine comme sujet d'étude le domaine sociologique, de nouvelles lois spéciales surgissent. C'est là que l'homme établit le plus son influence, puisqu'il s'agit d'un ensemble qui se rapporte immédiatement à lui et par conséquent les lois nouvelles auront une certaine dépendance avec celles qui régissent la structure et les fonctions de l'homme; cependant, celui-ci n'existe plus comme individu, ce n'est plus, pour ainsi dire, qu'un élément anatomique, une base de structure : la monade sociologique. Le fait de la mise en contact d'un certain nombre de ces éléments et de leur agrégation, en vue d'un organisme supérieur qui est la société, crée de nouvelles relations et par conséquent des lois nouvelles qui régissent aussi bien la structure de cet ensemble que ses fonctions générales ou que son évolution.

M. de Marinis s'insurge donc avec raison contre cette doctrine, qui peut paraître séduisante au premier abord, de l'identité des phénomènes sociologiques et des phénomènes de la vie de l'homme, et, de fait, elle ne résiste pas à une critique véritablement scientifique; l'accepter, ce serait méconnaître ou ignorer la loi de complexité graduelle et successive si supérieurement appliquée par Comte dans sa classification des sciences.

Etudiant la loi sociologique générale qui résume et définit l'évolution sociale, M. de Marinis y découvre deux courants différents et simultanés : l'un de différenciation, l'autre d'intégration. Ces deux courants agissent simultanément et se contiennent l'un l'autre : « Si, par exemple, il existe un passage de l'inorganisé à « l'organisé, de l'uniforme au multiforme, pendant le même « temps se réalise le passage de l'entière masse sociale d'un état « plus diffus à un plus consolidé. » Ainsi se constituent deux groupes dans lesquels viennent se classifier les faits sociaux : un premier groupe renferme les faits dont la progression suit la loi de différenciation ; un second comprend les faits qui sont immédiatement déterminés par le mouvement d'intégration. Ces deux courants d'intégration et de différenciation, loin d'être contraires, ont une marche parallèle ; ils semblent d'ailleurs devoir se développer et prendre plus d'importance dans l'évolution de notre société moderne : je me souviens ici de quelques phrases que M. Pierre Laffitte me fit l'honneur de m'adresser et par lesquelles il exprimait l'opinion que, certes, les caractères différentiels semblaient devoir se spécifier de plus en plus dans la société moderne, une liberté, une indépendance individuelle plus grande s'établirait, mais aussi, disait-il, *plus nous irons, plus nous serons gouvernés*.

Ce mouvement d'intégration centralise dans une organisation politique qui tend de plus en plus à s'unifier les conséquences de la différenciation des faits qui se rapportent à l'évolution de la famille, de la propriété, des institutions sacerdotales. A mesure que, dans l'activité humaine, s'établit la division du travail social, la coordination de ses différentes fonctions devient de plus en plus facile et de plus en plus forte. Cette tendance, d'ailleurs, se lit fort clairement dans le règne animal où, au fur et à mesure d'une différenciation plus grande dans les parties, se constitue aussi une unité, une individualité plus complète dans le tout ; ce n'est pas d'ailleurs le seul domaine où cette loi pourrait être appliquée avec profit pour les spéculations philosophiques : elle est d'un ordre général.

Une autre loi non moins générale et qui est, en quelque sorte la conséquence de celle-ci, est ainsi rappelée par M. de Marinis : « Soit dans le cours de la civilisation en général, soit dans le « cours de la civilisation spéciale à chaque peuple, la loi est que, « dans le premier stade d'évolution, l'organisation sociale se pré- « sente dans une condition d'uniformité ; que, dans sa forme pri- « mitive et la plus inférieure, il ne se présente aucune distinction « organique ou fonctionnelle. Cette distinction, au contraire, se « forme successivement et par degré, un processus commun à « chaque ordre de la réalité se vérifiant ainsi, processus selon « lequel chaque masse, d'une condition primitive d'uniformité, se « transforme en un état croissant de complexité. Les instituts « sociaux se forment donc au moyen d'un processus de différen- « ciation allant d'une uniformité relative ou homogénéité primi- « tive à une multiformité ou hétérogénéité progressive. »

Cette même loi, de générale, devient particulière lorsqu'on passe à l'étude de l'évolution des institutions sociales en particulier. On distingue aussi dans le développement de chacune de ces institutions un même état primitif d'uniformité relative et une même tendance à une complexité croissante : « Une telle distinc- « tion, double et progressive dans l'ordre social en général et « dans les directions variées qui s'y forment, ne constitue pas une « individualisation isolée et croissante d'organes et de fonctions, « une variété indépendante ; mais, au contraire, il en résulte une « coordination sociale toujours croissante, par un continuel « accroissement de combinaisons entre les diverses parties indi- « vidualisées qui viennent ainsi se réduire en une unité toujours « plus organique. »

« Cette uniformité primitive, origine des différentes institutions

« sociales, doit être comprise dans toute sa relativité historique,
« de telle sorte que l'état d'uniformité représenté par la civilisa-
« tion indienne, par exemple, dans laquelle existe déjà une orga-
« nisation organique et fonctionnelle consistant dans l'organisa-
« tion de la caste, si l'on veut la juger par rapport à un état
« antérieur, n'appartient pas à ce même degré d'uniformité qui
« caractérise les stades primitifs des races inférieures ; elle n'est
« pas d'autre part comparable au degré d'uniformité moindre
« existant chez des peuples même orientaux qui s'inscrivent déjà
« en progrès par rapport à l'organisation de l'Inde, comme, par
« exemple, le peuple Perse.

« Cette loi, étant en sociologie une loi générale qui règle le
« cours de toute la civilisation aussi bien que ses périodes parti-
« culières, et qui se vérifie dans chaque domaine de la vie collec-
« tive, il en résulte que, non seulement la sociologie, mais chaque
« science sociale doit partir de cette loi de développement. »

Après cette conception, évidemment inspirée du Positivisme, des lois qui doivent servir à l'investigation dans le domaine sociologique, un des points les plus saillants, à mon avis, de l'étude de M. de Marinis est l'importance qu'il attribue au facteur intellectuel et volitif. Il lui attribue, en effet, une importance de plus en plus grande sur l'évolution sociale.

Il serait hors des limites, nécessairement imposées à cet article, de discuter de près les points par lesquels M. de Marinis se sépare de H. Spencer et sa brillante critique du célèbre philosophe anglais. Cependant, il n'en est pas moins important d'insister sur cette partie du livre.

Lorsque l'on veut avoir véritablement la clef de certaines discussions scientifiques, il faut un peu se retirer de la lutte, abandonner ses opinions propres et se faire simple spectateur. A considérer les sciences au point de vue de leurs relations et de leur histoire, il est rare que l'on ne remonte pas jusqu'à la cause des divergences d'opinion et c'est aussi une spéculation philosophique assez attachante que de tâcher de reconnaître leur origine.

Si l'on considère l'histoire des sciences, on voit la constitution de la sociologie par Comte, suivre de très près la fondation de la biologie positive par Bichat. Le développement de ces deux sciences, qui ont et doivent avoir tant de points de contact, a été presque parallèle et c'est à ce fait qu'il faut attribuer certaines conceptions si discutées de la sociologie : il semble, en effet, que les récentes découvertes biologiques en soient l'origine.

L'étude du degré de conscience des divers actes animaux a, en effet, propagé un concept erroné parce qu'il est basé sur des faits trop rares pour offrir une base positive au philosophe. Les doctrines biologiques les plus récentes tendent à restreindre le domaine de la conscience pour ramener tout à une série d'influences déterminant des actions mécaniques. Cette conception est passée de la biologie à la sociologie ; la dépendance mutuelle de ces deux sciences et leur développement presque simultané a fait que les recherches dans l'un de ces domaines ont nécessairement agi sur l'autre ; ces doctrines trop complètement acceptées font que l'on donne une part trop exclusive aux influences extérieures et que l'on fait trop peu de place au facteur d'intelligence dans l'évolution des sociétés.

Si l'on peut accepter avec beaucoup de raisons l'influence des agents extérieurs, du milieu, toute la série, enfin, des circonstances qui peuvent agir, il n'en faut pas moins resteindre l'influence aux moments primitifs, alors que l'homme était trop complètement dominé par la nature pour pouvoir se libérer de cette domination ; mais l'action perpétuelle de cette même influence d'agents extérieurs est inacceptable. Arrivé à un certain moment de développement social et intellectuel, l'homme domine le milieu jusqu'à presque neutraliser ses influences : le développement moderne de l'industrie ne nous fait-il pas assister à une véritable conquête de la nature par l'homme, à un véritable asservissement des forces physiques ? Ce n'est plus l'homme qui s'adapte au milieu ; aujourd'hui, le milieu est remanié par l'homme jusqu'à ce qu'il ait satisfait à son exigence.

Cette même influence que le facteur intellectuel a sur l'adaptation de la nature à l'homme, il la possède au plus haut degré sur l'évolution sociale ; et à mesure qu'augmentent les connaissances et que les sciences nouvelles se constituent, cette influence devient de plus en plus grande, de plus en plus sûre, parce qu'elle est de plus en plus éclairée par la connaissance des faits. Aussi M. de Marinis a-t-il raison d'écrire : « Nous parvenons donc, en dernier « lieu, à une conclusion tout opposée à celle de Spencer. En fait, « il élève cette loi de l'action des forces accidentelles jusqu'à une « condition continue de progrès. Or, nous qui avons aussi accordé « une certaine valeur à celle-ci, nous jugeons, en somme, que « l'action de ces forces accidentelles, s'atténuant toujours, devient « dans les moments avancés quasi nulle, eu égard à l'importance « toujours plus grande qu'assume le facteur intellectuel. Le pro- « grès humain, dans les périodes avancées, se fait de lui-même.

« L'on sait que les agents extérieurs n'ont plus la même influence « que dans les périodes primitives. »

La seule objection possible est celle que ne manquent pas de faire ceux des biologistes trop complètement préoccupés par quelques théories exclusives de leur science. Elle consiste à dédéclarer que le facteur intellectuel lui-même est placé sous l'influence des conditions extérieures, et que c'est seulement ajouter un mot nouveau à une même conception que de lui accorder tant d'importance. Il est possible, probable même, que le facteur intellectuel subit dans une certaine mesure, soit directement, soit indirectement, les influences extérieures; mais il ne faut pas oublier que ces influences du monde extérieur, susceptibles d'agir sur le facteur intellectuel, ont bien peu d'importance si on les compare aux influences, accumulées par l'hérédité, des innombrables générations qui ont précédé celle que l'on considère, et qui agissent encore plus dans l'ordre social que dans l'ordre biologique.

Aussi peut-on d'une façon générale conclure avec M. de Marinis : « Les institutions sociales évoluent donc graduellement, « partant d'un stade d'uniformité ou d'homogénéité relative, dans « la vie collective humaine par le moyen spécial du facteur intel- « lectuel et volitif, dans des conditions favorables données de « temps et de lieu ; elles consistent dans une adaptation de fina- « lités idéales pour l'amélioration de l'existence et comme moyens « de perfection des coutumes et de la vie. »

Après cette discussion générale, si riche d'idées, et qui mériterait non pas une analyse, mais une traduction, M. de Marinis entre dans l'application des lois précédemment indiquées.

« Nous devons démontrer, dit-il, l'existence et le caractère en « Grèce d'une première et relative uniformité sociale avec la- « quelle commence le développement de l'époque historique par « la distinction des différentes institutions sociales et par la con- « dition de développement dont nous avons parlé dans la précé- « dente théorie. Tout ceci est général et commun aux diverses « institutions que nous devons étudier. »

M. de Marinis a écarté déjà de la discussion l'élément apporté par les recherches sur les peuplades primitives de la Grèce, et, en se refusant à se perdre dans le dédale d'une question si obscure, il s'efforce cependant de démontrer que les causes du développement futur de la société grecque étaient contenues dans l'organisation transportée sur le sol de la Grèce par le rameau aryen, lors de l'invasion. « Le caractère religieux, dit-il, en constituait

la commune et uniforme condition sociale. » Cette condition d'une organisation pleinement religieuse était la conséquence du développement des faits qui avaient déjà donné en Orient une première différenciation en éléments définis et cohérents. « On était « donc bien loin de ce stade primitif qui s'observe encore chez « les peuples de race inférieure chez lesquels tout est instable, « indéfini, incohérent », de telle sorte que, en même temps que l'influence des forces extérieures agissait d'une façon puissante, déjà pourtant se faisait sentir l'influence de la puissance volitive de l'homme sur l'évolution sociale (1).

(1) Une telle manière de voir ne diffère de celle du Positivisme qu'en ce que, si celui-ci admet bien volontiers que la civilisation grecque a été le développement, dans des conditions nouvelles, d'une civilisation antérieure, il est loin d'accepter comme vérités démontrées et indiscutables, les hypothèses hasardées par les linguistes sur ce qu'ils ont appelé la race aryenne ; se cantonnant dans le domaine du connu, il se borne à admettre la filiation de la civilisation grecque avec la civilisation égyptienne.

Déjà dans les pages précédentes, les lecteurs familiarisés avec l'œuvre de Comte ont pu relever plus d'un désaccord entre son enseignement et celui du brillant professeur de sociologie à l'Université de Naples, mais c'est principalement dans les pages qui vont suivre que s'accuseront les divergences de vues entre le fondateur de l'Ecole positiviste et l'honorable M. de Marinis, divergences de vues que M. Petrucci, s'étant proposé spécialement de faire un article analytique, n'a pas cru devoir discuter en détail, mais sur lesquelles il est peut-être utile, cependant, d'appeler l'attention.

On sait que, pour Auguste Comte, l'essor de la civilisation grecque a tenu essentiellement, en dehors du passage de l'état fétichique à l'état polythéique : — 1° à ce que l'ensemble des conditions extérieures empêcha le développement de la théocratie en favorisant celui de la guerre : les luttes intestines entre les diverses peuplades helléniques devant aboutir fatalement à la prépondérance des militaires sur les prêtres ; — 2° à ce que ces luttes entre populations de puissance à peu près égale, n'ayant pu aboutir au triomphe permanent de l'une d'elles sur les autres et au développement d'un système de conquêtes durable, les natures supérieures en vinrent à se désintéresser d'un genre d'activité qui, ne pouvant atteindre son but, la conquête, apparaissait presque sans destination sociale et portèrent leur énergie cérébrale vers la culture esthétique, scientifique et philosophique. Il se forma ainsi, en dehors de la classe des guerriers et de la classe sacerdotale subordonnée à la première, une classe entièrement nouvelle qui, composée en dehors de l'ordre légal, d'hommes libres, doués d'une haute intelligence et pourvus d'un loisir suffisant, put porter à un degré prodigieux le developpement mental de l'élite de l'Humanité, parce qu'elle était à la fois spéculative sans avoir le caractère sacerdotal et active sans être absorbée par la guerre.

Mais toute force non réglée tend à abuser. Aussi, l'activité intellectuelle

M. de Marinis cherchant à établir le point spécial qui, dans l'organisation religieuse, devait donner tant de facilité à un développement futur, le fait résider surtout dans la conception mythique particulière à la Grèce. « Le divin, dit-il, n'était plus, comme en « Orient, un pouvoir qui dominait la nature et assujettissait l'es- « prit auquel il enlevait toute libre méditation. En Grèce, dans la « transformation de la conception du divin, l'esprit s'éleva jusqu'à « acquérir une valeur telle qu'il ne sentit plus la divinité comme « étrangère à lui, mais il la conçut comme une commune nature « à laquelle participaient les dieux et les hommes et qui était « dans toutes les formes, dans toutes les manifestations de la « réalité.

« Dans la légende héroïque de la mythologie grecque, l'homme « était le facteur de son propre destin ; et, pour l'accomplisse- « ment de ses desseins comme aussi pour ses passions, il luttait « même avec les dieux. Œdipe et Prométhée sont plus que deux « conceptions particulières, ils sont aussi une explication de toute « la mythologie grecque. Dans celle-ci, la raison et la liberté

de la Grèce n'ayant pu tirer d'elle-même son règlement par l'institution, alors prématurée, d'une morale scientifique, dégénéra en sophistique, faute d'être socialisée; et cette déviation aboutit au triomphe des sophistes et des rhéteurs dont l'action dissolvante amena la décomposition de la société grecque et la décadence de sa brillante civilisation.

A Rome, au contraire, où les guerriers l'emportèrent aussi sur les prêtres, pour les mêmes raisons, l'activité militaire put aboutir à sa destination sociale par le développement d'un système de conquêtes durable et l'incorporation des populations conquises. Elle ne cessa donc pas de solliciter l'ambition de toutes les natures élevées, jusqu'au jour où, étant restée impuissante à incorporer les populations nomades de la Germanie et les populations théocratiques de l'Orient (inassimilables au polythéisme militaire, pour des raisons différentes), elle devint à son tour sans destination sociale : la civilisation romaine aboutit alors à une dégradation morale sans exemple, parce que jamais il n'exista une pareille absence de but et de principes combinée avec une semblable condensation de pouvoir et de richesse. Mais tant que put se développer le système de la conquête, le succès tint à l'accord de tous les moyens d'éducation, de direction et d'exécution vers ce but; non seulement la morale fut cultivée presque exclusivement en ce qui pouvait rendre l'homme plus apte à la vie guerrière, mais on peut dire que toute la vie romaine était organisée en vue de la guerre.

Telle est, brièvement résumée, la conception de Comte relative à l'évolution différente de la civilisation grecque et de la civilisation romaine. Cet exposé, bien qu'imparfait, pourra permettre au lecteur non positiviste de se rendre compte dans quelle mesure les idées de M. de Marinis s'en rapprochent ou s'en écartent.

C. H.

« humaine commencèrent vraiment à acquérir une certaine va-
« leur.

« Dans les états avancés de civilisation, l'esprit devient vraiment libre lorsque les lois qui le gouvernent lui-même et la nature ne lui sont plus inconnues. Mais les germes de cette liberté apparaissent quand l'homme commence à avoir conscience de ses propres forces et ceci exista justement dans la société homérique.

« La création des dieux ou types abstraits, dit M. Pierre Laffitte, eut cet avantage d'arracher quelque peu l'homme à la contemplation du monde extérieur et de ramener son attention vers lui-même. »

Il est bon de rappeler ici la conception de Comte sur l'élément caractéristique de l'évolution de la société grecque : il y eut là passage de l'état fétichique à l'état polythéique; le polythéisme substitua à la conception d'immobilité qu'imposait nécessairement l'idée fétichique une conception de mutabilité et de modifications successives. Une telle évolution, qui marque un pas immense dans la progression de l'espèce, fut, au fond, la vraie caractéristique et la principale cause d'évolution du monde grec, les institutions sociales elles-mêmes en furent fortement influencées dans leur développement. Bien que l'argumentation de M. de Marinis soit restreinte à une période et semble être volontairement concentrée sur les causes pratiques et particulières au développement de chacune des institutions sociales, il était nécessaire de rappeler ici la conception d'ensemble qui domine toute l'évolution du monde grec jusqu'à sa chute définitive.

D'ailleurs, le polythéisme, en libérant l'esprit de l'homme, fut la première excitation à cette activité de l'esprit qui se manifesta si puissante ; le travail d'abstraction que réalisèrent les philosophes, véritables fondateurs de la science, eut sa première action dans l'organisation sociale. Ce ne furent plus les seules circonstances extérieures qui commandèrent à l'évolution, mais le facteur volitif vint prendre dans ce domaine une importance prépondérante. Ce pouvoir de l'homme commença son action sur la religion même : « on en trouve une preuve dans la cosmogonie et la théogonie d'Hésiode qui, sur la base des transformations naturelles, présenta la généalogie divine, se conformant ainsi à un besoin tout rationnel, c'est-à-dire à la systématisation en unité organique de l'immense et si variée mythologie grecque ».

Avec cette action commença la formation d'instituts sociaux cohérents sous une forme inconnue au monde oriental : « Le sa-

« cerdoce réduit à une fonction distincte n'est plus une caste do-
« minante et envahissante; ce sacerdoce, la Cité-État sont les
« formes sociales avec lesquelles commença en Grèce la civili-
« sation européenne. »

M. de Marinis examine ensuite séparément l'évolution de la propriété, de la famille et des institutions sacerdotales; cependant leur développement parallèle est toujours mis en évidence. Il serait trop long de suivre chacun de ces chapitres page à page; il suffira, pour les besoins de cette étude, d'en relever les faits saillants.

Dans l'âge légendaire ou époque homérique, la famille monogamique n'avait pas encore abandonné les caractères propres à l'Orient; le patriarcat était la forme primitive, la propriété, la famille et les institutions sacerdotales n'étaient pas encore distinctes : « Le premier patriarche devenait le dieu commun et
« propre du groupe, son descendant devenait son prêtre et était,
« en cette qualité, vénéré de toute la parenté ».

Avec l'évolution de la famille se réalisa l'évolution de la propriété et des institutions sacerdotales qui, étant toutes primitivement contenues dans l'organisation patriarcale, se développèrent par un mouvement de différenciation qui accusa de plus en plus leurs caractères distinctifs et individuels. « En Grèce, le
« sacerdoce ne prédomina jamais d'une manière absolue, et, après
« l'organisation patriarcale, il évolua en un organisme séparé et
« distinct, subissant ainsi un *processus* d'individualisation analogue
« à celui de la propriété et de la famille. »

Cette trilogie, formée par la propriété, la famille et les institutions sacerdotales, suit dans son développement la loi de différenciation alors que le cours social, allant de la horde jusqu'à la nation et au sein duquel se forma la conception grecque de la Cité-État, est un *processus* d'intégration. Cette intégration progressive de la masse entière « vient en sociologie constituer le
« côté proprement politique du cours de la vie collective hu-
« maine, et il faut ici entendre le mot politique dans son acception
« la plus large ».

Dans l'évolution de la Cité, à un état de conquêtes où l'organisation militaire était directement destinée à ce but et dominait les autres institutions sociales, succède un système défensif avec une prédominance de stabilité et une tendance à la vie agricole, premier germe de l'état industriel qui, dans une évolution normale, succède toujours, comme l'établit Comte, à un système militaire défensif.

La Cité-État fut le point culminant de l'organisation militaire défensive en Grèce et parut à un état avancé d'intégration; elle se substitua à la fédération primitive des bourgades, à mesure que la stabilité de la vie sociale tendait à remplacer le système primitif de conquête par le système de défense de la collectivité. La Cité-État représente l'aboutissant d'un mouvement d'intégration, poursuivi dès l'origine.

Les institutions sociales prirent surtout dans leur développement le caractère historique de l'époque, c'est-à-dire le caractère politique, alors que leur caractère juridique ne fut conquis définitivement que dans la civilisation romaine.

Par ces deux mouvements simultanés de différenciation et d'intégration vont donc se constituer les éléments sociaux de cette admirable période qui fut la période grecque et qui trouve son point culminant à l'époque des guerres persiques.

« Les caractères des stades sociaux successifs sont les degrés « auxquels parvient l'intégration; les conditions successives des « liens, des rapports qui unissent la société. Ce cours progressif « avec ses âges de décadence et de renaissance s'explique selon « les exigences sociales qui se succèdent et les idées historiques « qui en dérivent. La décadence du monde païen était un symp- « tôme de progrès, la décadence de la Cité-État était la première « manifestation de l'idéal de nationalité. »

Tel fut le sort de la société grecque : le droit politique y précéda le droit privé dans son développement; il fut d'ailleurs très fort en Grèce. Aristote ne dit-il pas : « C'est une opinion absurde « que chaque citoyen soit, pour ainsi dire, sa propre propriété; « il est, au contraire, la propriété de l'État. »

Dans cette absence de conception juridique et d'organisation de l'état social qui en est la conséquence se trouvent donc les causes de la décadence du monde grec, comme aussi se trouvent ses causes de relative infériorité. Une telle lacune devait empêcher toute union sous une même loi générale et, par conséquent, toute constitution d'un état unique et durable.

« Aristote, dit M. de Marinis, parvint à la conception d'un État « grec : Alexandre tendit à sa réalisation; mais ni cette pensée, « ni cette action ne pouvaient créer une conscience qui n'existait « pas. Eux-mêmes ne conçurent pas le nouvel idéal de l'État et « cette unité de la souche hellénique; ils la soutinrent, non pas « pour cette seule fin, mais parce que la terre qui avait donné la « vie à l'art et à la science serait devenue la dominatrice du « monde. » Ce rôle était destiné à une autre race dont, justement,

le progrès social résida dans le caractère juridique enfin conquis, et dont l'œuvre remarquable a été tellement puissante que nous sommes encore dominés par sa conception du Droit.

Enfin je termine cette étude en citant les nobles paroles avec lesquelles M. de Marinis ferme son livre : « Le jour même où la « victoire de Chéronée sembla avoir accompli l'unité de la Grèce, « sa grandeur disparut. Aux vaincus fut élevé un monument sur « lequel reposait, majestueux, le lion thébain : C'était un souvenir « digne d'un peuple pareillement grand dans la pensée et dans la « vie ; mais, de cette civilisation, ce monument fut aussi le « tombeau ».

Raphaël PETRUCCI.

ERRATA relatifs au numéro de janvier 1896, page 38.

Il y aurait peut-être lieu d'ajouter en note quelques mots au sujet du dernier paragraphe du compte rendu de l'excellente conférence de M. le docteur Cancalon sur Lavoisier. Il y est attribué à Coffinhal les mots si tristement célèbres : *la République n'a pas besoin de savants*. Sont-ils bien de Coffinhal ? Ne seraient-ils pas plutôt de Dumas, vice-président du tribunal révolutionnaire ?

Dans le troisième rapport sur le vandalisme, lu par Grégoire le 24 frimaire an III (14 décembre 1794) imprimé par ordre de la Convention, et envoyé par son ordre aux autorités constituées, dont nous avons un exemplaire sous les yeux, on lit à la page 2 de ce rapport : « Il faut transmettre à l'histoire un propos de Dumas..... Lavoisier témoignait le désir de ne monter que quinze jours plus tard à l'échafaud, afin de compléter des expériences utiles à la République ; Dumas lui répond : nous n'avons plus besoin de chimistes. »

Comme nous savons que l'histoire, même à peu près exacte, est très difficile à faire, nous ne voulons point nous hasarder à dire, et pour cause, quel est, à notre avis, l'auteur de la réponse à Lavoisier. Nous tenons seulement à établir quels étaient, sur cette question, les sentiments et l'opinion de la Convention et de Grégoire le 24 frimaire an III.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME TREIZIÈME

(SECONDE SÉRIE)

N° 1

Pages.

La Théorie de l'Evolution de Herbert Spencer, par le Dr J.-H. BRIDGES 1

Réponse à de récentes critiques, par Frédéric HARRISON 7

Le Positivisme et M. de Roberty, par Oscar D'ARAUJO 12

Le Centenaire de Carlyle, par Frédéric HARRISON. 27

Bulletin de France. — I. Conférence par M. Pierre LAFFITTE sur *La Patrie.* — II. Conférence du Dr CANCALON sur *Lavoisier.* — III. *Auguste Comte et M. Léon Say*, par le Dr ROBINET. — IV. Lettre de M. Auzende à M. Maurice Faure, rapporteur du budget des Beaux-Arts 33

Bulletin de Suède. — Compte rendu de la *Fête d'inauguration de l'Institut ouvrier de Stockholm*, par L. NYSTROM 48

Bulletin d'Angleterre. — *Femmes et Diplômes universitaires*, par F.-S. MARVIN 60

Variétés. — I. *Impatience révolutionnaire*, par Henry ELLIS. — II. *Un Nouveau Dictionnaire philosophique et scientifique*, par le Dr BAZALGETTE. — III. *Impressions d'Amérique*, par S.-H. SWINNY. — IV. *Sociologie*, par J.-H. BRIDGES. — V. Fondation d'un journal ottoman à Paris : 1° *Le programme*; 2° *La construction d'une Mosquée à Paris*; 3° *Les Missionnaires en Turquie*; 4° *Cimetière musulman*. 66

Nécrologie. — Le capitaine Duguet. 132

Nouvelles. — Dernières publications 136

N° 2

Les Grands Types de l'Humanité : *Vue d'ensemble de la Féodalité* par Pierre LAFFITTE 137

Bulletin de Suède. — Discours du Dr Auton NYSTROM, à l'Institut ouvrier de Stockholm, sur l'*Harmonie mentale* 158


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03033 1337

